

IMPRIMÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS A. W. SIJTHOFF,
LEYDE — HOLLANDE

PRINTED BY A. W. SIJTHOFF'S PUBLISHING CO.,
LEYDEN — HOLLAND

RECUEIL DES SENTENCES ARBITRALES



REPORTS OF INTERNATIONAL
ARBITRAL AWARDS

VOLUME I

REPORTS OF INTERNATIONAL
ARBITRAL AWARDS

RECUEIL DES SENTENCES
ARBITRALES

VOLUME I



NATIONS UNIES — UNITED NATIONS

AVANT-PROPOS

Les décisions arbitrales et judiciaires rendues entre États présentent une importance considérable, d'une part comme « moyen auxiliaire de détermination des règles de droit » international, ainsi que le prévoit l'article 38 du Statut de la Cour internationale, et d'autre part en vue du développement progressif du droit international, développement que l'article 13 de la Charte place sous la responsabilité de l'Assemblée générale des Nations Unies.

Il n'existe pas de recueil systématique où soient rassemblées ces décisions. Un tel recueil répondrait cependant au besoin éprouvé depuis longtemps par les nombreuses organisations nationales et internationales s'occupant du droit international et par toute personne s'intéressant au développement du droit international.

Dans ces circonstances, le Secrétariat des Nations Unies et le Greffe de la Cour internationale de Justice ont examiné ensemble les mesures à prendre pour la préparation du recueil en question, dont l'impression et la publication ont été autorisées par le budget des Nations Unies pour 1948. Il est apparu que le Greffe serait mieux en mesure de s'acquitter de la tâche à La Haye, en raison notamment des facilités offertes par la Bibliothèque Carnegie du Palais de la Paix. Le Greffier y fut autorisé par la Cour, à la condition que le travail judiciaire le permette et que la Cour en tant que telle ne soit engagée d'aucune manière.

C'est ainsi que le présent Recueil, entrepris par le Greffe, paraît comme l'une des publications des Nations Unies.

* * *

Trois questions principales se sont posées lors de la préparation du Recueil:

- quelles collections, aisément consultables, ont déjà paru;
- quelles décisions arbitrales ou judiciaires doivent entrer en ligne de compte;
- quelle période de temps couvriront les premiers volumes du Recueil.

Les publications qui peuvent véritablement être considérées comme des collections générales sont les suivantes:

LA FONTAINE (H.), *Pasicrisie internationale. Histoire documentaire des arbitrages internationaux*. 1794-1900. (Berne, Stämpfli et Cie, 1902.)

LAPRADELLE (A. DE) et N. POLITIS, *Recueil des arbitrages internationaux*. Préface de Louis Renault. I: 1798-1855. II: 1856-1872. (Paris, Pedone, 1905-1923. 2 vol. [la suite n'a pas paru].)

et le

Recueil général périodique et critique des décisions, conventions et lois relatives au droit international public et privé. Recueil fondé et dirigé par ALBERT DE LAPRADELLE. 1934-1938. (Paris, Les Éditions internationales, 1934-1938.) (N'a trait qu'à un petit nombre d'années pour la période 1920-1948.)

FOREWORD.

International arbitral and judicial awards are of considerable importance, for they are a "subsidiary means for the determination of the rules of law" as provided in Article 38 of the Statute of the International Court of Justice. They are also important from the point of view of the progressive development of the international law, a task which Article 13 of the Charter places under the responsibility of the General Assembly of the United Nations.

There exists no systematic collection of such decisions. Yet the need of one has been felt for a long while by the various national and international bodies concerned with international law and by all those interested in its development.

Accordingly, the Secretariat of the United Nations and the Registry of the International Court of Justice together considered what steps could be taken to prepare such a collection, provision for the printing, and publishing of which was made in the United Nations Budget for 1948. It was decided that, owing in particular to the facilities offered by the Carnegie Library in the Peace Palace, the work could best be done in the Registry at The Hague. The International Court authorized the Registrar to undertake it, provided that the business of the Court itself permitted and that the Court's responsibility as such was in no way involved.

Thus the present collection, made by the Registry, appears as a publication of the United Nations.

* * *

In the course of preparation, it was necessary to consider what easily accessible collections already existed; what arbitral and judicial decisions should be included; and what period the first volumes to be published should cover.

The following collections may be considered as truly of a general character :

LA FONTAINE (H.), *Pasicrisie internationale. Histoire documentaire des arbitrages internationaux*. 1794-1900. (Berne, Stämpfli et C^{ie}, 1902.)

LAPRADELLE (A. DE) et N. POLITIS, *Recueil des arbitrages internationaux*. Preface by Louis Renault. I: 1798-1855. II: 1856-1872. (Paris, Pedone, 1905-1923. 2 vols. [no more volumes have appeared].)

and

Recueil général périodique et critique des décisions, conventions et lois relatives au droit international public et privé. Collection undertaken and directed by ALBERT DE LAPRADELLE. 1934-1938. (Paris, Les Éditions internationales, 1934-1938.) (Only covering a few years during the period 1920-1948.)

Il y a lieu de rappeler également les ouvrages suivants qui sont de caractère plus spécial:

MOORE (JOHN BASSETT), *History and Digest of the international arbitration to which the United States has been a party, together with historical and legal notes on other international arbitrations ancient and modern* (Washington, Government Printing Office, 1898; 6 vols.)

MOORE (JOHN BASSETT), *International adjudications ancient and modern. History and documents.* Ancient Series: Vols. I (delayed). II: 1491-1504. Modern Series: I-VI. 1798-1817. (New-York, Oxford University Press, 1929-1936.)

Quant aux sentences à publier, il a été décidé de s'en tenir à celles qui sont internationales au sens strict, c'est-à-dire qui ont été rendues entre États. Ont été écartées les décisions arbitrales rendues entre une personne de droit privé et un État, nonobstant l'intérêt que certaines peuvent présenter pour le droit international. Les décisions rendues par les tribunaux arbitraux mixtes constitués aux termes des traités de paix conclus après la guerre de 1914-1918 ont d'ailleurs déjà été publiées.

Il a également été décidé de ne pas imprimer ici les arrêts et les avis consultatifs rendus par la Cour internationale de Justice, les publications de la Cour étant très faciles à consulter et M. MANLEY O. HUDSON ayant déjà publié en anglais ces arrêts et avis dans ses

World Court Reports. A collection of the Judgments, Orders and Opinions of the Permanent Court of International Justice. I: 1922-1926. II: 1927-1932. III: 1932-1935. IV: 1936-1942. (Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1934-1943, 4 vols.)

En revanche, il a été décidé de publier toutes les décisions rendues par la Cour permanente d'Arbitrage d'après la première guerre mondiale, bien que l'on puisse toujours, pour ces dernières, consulter l'ouvrage de JAMES BROWN SCOTT:

The Hague Court Reports. 1st Series. 1916 (en français également). 2nd Series. 1932. (Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1916-1932. 2 vols.)

Enfin, pour ce qui est de la période de temps à couvrir par les premiers volumes du Recueil, il a paru préférable de commencer par une époque récente. Aussi ce premier volume et ceux qui vont le suivre sont-ils consacrés aux sentences rendues après la guerre de 1914-1918.

* * *

Quant à la présentation même du Recueil, les décisions y ont été rangées par ordre chronologique. A chacune est ajouté un sommaire. Des tables et un index général figureront à la fin du dernier volume.

The following deal with certain particular aspects of arbitration:

MOORE (JOHN BASSETT), *History and Digest of the international arbitration to which the United States has been a party, together with historical and legal notes on other international arbitrations ancient and modern....* (Washington, Government Printing Office, 1898; 6 vols.)

MOORE (JOHN BASSETT), *International adjudications ancient and modern. History and documents.* Ancient Series: Vols. I (delayed). II: 1491-1504. Modern Series: I-VI. 1798-1817. (New York, Oxford University Press, 1929-1936.)

It was decided to limit the collection strictly to international decisions, i.e., those rendered between States. Awards between a private individual or body and a State have been omitted, although some of these may be of interest to international lawyers. The decisions of the Mixed Arbitral Tribunals set up under the Peace Treaties concluded after the war of 1914-1918 have already been published elsewhere.

Also, the judgments and advisory opinions of the Permanent Court of International Justice have not been included; for they may easily be found in the following compilations of Professor MANLEY O. HUDSON in his

World Court Reports. A collection of the Judgments, Orders and Opinions of the Permanent Court of International Justice. I: 1922-1926. II: 1927-1932. III: 1932-1935. IV: 1936-1942. (Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1934-1943, 4 vols.)

The decisions of the Permanent Court of Arbitration given since the first world war have been inserted, although they may also be found in JAMES BROWN SCOTT'S work:

The Hague Court Reports. 1st Series. 1916 (in French also). 2nd Series. 1932. (Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1916-1932. 2 vols.)

As regards the period to be covered by the first volumes of the present collection, it was considered preferable not to go back too far. The first volume, and those that follow it, therefore deal with awards given since the war 1914-1918.

* * *

The decisions are given in chronological order. Each is preceded by a summary. The final volume will contain tables and a general index.

TABLE DES MATIÈRES. — CONTENTS.

	Pages
Avant-propos. — Foreword	4
I. Affaire des propriétés religieuses. France, Royaume-Uni, Espagne <i>contre</i> Portugal. La Haye, 4 septembre 1920	7
II. German cession of vessels and tugs for Rhine navigation. France, Germany. Paris, January 8, 1921	59
III. German cession of vessels and tugs for Elbe navigation. Czechoslovakia, Germany. Paris, June 14, 1921	83
IV. Cession of vessels and tugs for navigation on the Danube. Allied Powers (Czechoslovakia, Greece, Rumania, Serb-Croat-Slovene Kingdom); Germany, Austria, Hungary and Bulgaria. Paris, August 2, 1921	97
V. Affaire des réclamations françaises contre le Pérou. France <i>contre</i> Pérou. La Haye, 11 octobre 1920	215
VI. Affaire des frontières colombo-vénézuéliennes. Colombie <i>contre</i> Vénézuéla. Berne, 24 mars 1922	223
VII. Affaire de l'impôt sur les bénéfices de guerre. France <i>contre</i> Espagne. Genève, 15 juin 1922	301
VIII. Norwegian shipowners' claims. Norway <i>versus</i> U.S.A. The Hague, October 13, 1922	307
IX. Landreau claim. U.S.A. <i>versus</i> Peru. London, October 26, 1922	347
X. Aguilar-Amory and Royal Bank of Canada claims. Great Britain <i>versus</i> Costa Rica. Washington, October 18, 1923	369
XI. Affaire relative à l'acquisition de la nationalité polonaise. Alle- magne <i>contre</i> Pologne. Vienne, 10 juillet 1924	401
XII. Affaire des réparations allemandes selon l'article 260 du Traité de Versailles. Allemagne <i>contre</i> Commission des Réparations. Trond- hjem, 3 septembre 1924	429
XIII. Affaire de la Dette publique ottomane. Bulgarie, Irak, Pales- tine, Transjordanie, Grèce, Italie et Turquie. Genève, 18 avril 1925	529

I.

AFFAIRE DES PROPRIÉTÉS RELIGIEUSES ¹

PARTIES : France, Royaume-Uni, Espagne contre Portugal.

COMPROMIS : 31 juillet 1913.

ARBITRES : Elihu Root (U.S.A.), A. F. de Savornin Lohman (Pays-Bas), C. H. Lardy (Suisse).

SENTENCE : La Haye, 4 septembre 1920.

Confiscation, par le Portugal, de biens religieux appartenant à des ressortissants français, britanniques et espagnols. — Réclamation de ces trois États pour le compte de leurs ressortissants lésés. — Application de la Convention de La Haye, du 18 octobre 1907, pour le règlement pacifique des conflits internationaux. — Procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention. — Règlement d'après l'équité. — Examen par le tribunal de la nationalité des personnes lésées. — Fixation, *ex aequo et bono*, de la quotité d'une indemnité.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Compromis d'arbitrage, 31 juillet 1913¹.

Le Gouvernement de la République Française, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique et le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise, d'autre part, réciproquement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux,

S'étant mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au Chapitre IV de ladite convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux français, britanniques et espagnols saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République,

Les soussignés, dûment autorisés à cet effet, sont convenus du compromis suivant:

ARTICLE I.

Un Tribunal composé comme il est dit ci-après, est chargé de statuer sur les réclamations relatives aux biens des nationaux français, britanniques et espagnols, saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République et énumérées dans les listes annexées au présent compromis.

ARTICLE II.

Le Tribunal sera composé des trois arbitres suivants que les quatre Gouvernements choisissent d'un commun accord: l'Hon. Elihu Root, Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, M. Lardy.

ARTICLE III.

Le Tribunal examinera et règlera les dites réclamations en statuant d'après le droit conventionnel éventuellement applicable et, à défaut, d'après les dispositions et les principes généraux du droit et de l'équité.

ARTICLE IV.

Le Tribunal examinera successivement chacune des réclamations d'après l'ordre alphabétique des particuliers intéressés, les Gouvernements réclamants ayant la faculté de présenter comme une seule réclamation les diverses réclamations concernant un même intéressé.

Chaque réclamation sera l'objet d'une sentence distincte.

ARTICLE V.

Pour chacune des réclamations, la procédure comportera exclusivement un mémoire présenté par le Gouvernement réclamant dans un délai de quatre mois à dater du présent compromis, et un contre-mémoire présenté par le Gouvernement de la République Portugaise dans le délai de six mois à dater du dépôt du mémoire.

¹ Rapport officiel, p. 5.

Si le Gouvernement réclamant le juge convenable, il pourra présenter une réplique écrite, trois semaines au moins avant la première réunion du Tribunal; le Gouvernement de la République Portugaise aura le droit, au cours de ces trois semaines et jusqu'au jour de la dite réunion, d'y répondre par une contre-réplique.

Le Tribunal pourra, s'il l'estime nécessaire, demander à l'un et à l'autre des agents de lui fournir des explications orales ou écrites auxquelles l'agent de la partie adverse aura le droit de répondre.

ARTICLE VI.

Les mémoires, contre-mémoires, et s'il y a lieu, les répliques et contre-répliques, seront déposés, aux dates respectivement prévues, au Bureau de la Cour Permanente d'Arbitrage à la Haye, en trente-deux exemplaires, avec les copies certifiées conformes de tous les documents et pièces qui seront invoqués à l'appui.

Le Bureau en assurera sans retard la transmission aux arbitres et aux parties, savoir trois exemplaires pour chaque arbitre, vingt exemplaires pour la partie adverse, trois exemplaires resteront dans les archives du Bureau.

ARTICLE VII.

La langue française est la langue du Tribunal. Les pièces et documents rédigés dans une autre langue ne devront être produits, sous réserve d'autorisation ou dispense spéciales accordées par le Tribunal, qu'accompagnés d'une traduction française certifiée conforme.

ARTICLE VIII.

Le Gouvernement de la République Portugaise désignera de un à trois agents chargés de la représenter devant le Tribunal.

Les Gouvernements de la République Française, de Sa Majesté Britannique et de Sa Majesté le Roi d'Espagne désigneront chacun un agent, pour constituer la délégation commune chargée de les représenter devant le Tribunal.

Les trois Gouvernements pourront toutefois, s'ils le jugent préférable, ne se faire représenter que par un seul et même agent. Les agents pourront être assistés de conseils.

ARTICLE IX.

Le Tribunal est compétent pour régler les conditions d'exécution de ses sentences.

ARTICLE X.

Le Tribunal se réunira à la Haye, sur la convocation de son Président, six semaines après le dépôt des contre-mémoires, prévus à l'art. V.

Chaque sentence sera rendue dans le plus court délai possible et, au plus tard, dans les quinze jours qui suivront la mise de la réclamation en délibéré.

ARTICLE XI.

Les honoraires des membres du Tribunal sont fixés à raison de 1.200 francs par semaine, frais de voyage et séjour compris. étant entendu que quatre semaines seront comptées en vue de l'étude des mémoires et contre-mémoires

dès avant la réunion du Tribunal; les honoraires afférents à ces quatre semaines seront versés aux arbitres le jour de la première réunion du Tribunal.

Chacune des parties déposera au bureau de la Cour Permanente d'Arbitrage à la Haye, en même temps que ces mémoires et à titre de provision, une somme de 3.000 florins néerlandais.

ARTICLE XII.

Pour tout ce qui n'est pas prévu par le présent compromis, les dispositions de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux seront applicables au présent arbitrage.

Fait en quadruple exemplaire, à Lisbonne le 31 juillet 1913.

signé: DAESCHNER, MACIEIRA,
A. HARDINGE, VILLASINDA.

AFFAIRE DES PROPRIÉTÉS RELIGIEUSES EXPROPRIÉES

Sentence du Tribunal du 2 septembre 1920.

Réclamations françaises.

Considérant que, par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols, et français saisis (*arrolados*) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de la République Française a désigné comme Agent et Conseil: M. Henri Fromageot, Docteur en droit, Juriscon-

sulte du Ministère des Affaires Etrangères, Agent; M. Amé-Leroy, Secrétaire de l'Agent du Gouvernement Français;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. le Juge Affonso de Mello Pinto Velloso, et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire près la Légation de Portugal à Paris, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant que suivant accord passé à Lisbonne le 13 août 1920 et dûment notifié au Secrétariat du Tribunal, les Gouvernements Britannique, Français et Portugais ont convenu que « Le Tribunal aura toute liberté de régler, d'après l'équité et par un seul ou plusieurs jugements, les réclamations qui font l'objet de l'arbitrage »;

Considérant qu'à la date du 31 janvier 1914 l'Agent du Gouvernement de la République Française a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux français, de: François-Xavier Schürer, Louis-Félix Girollet, Augustin-Marie La Brousse, François-Joseph Salvan, Désiré-Théophile Caultet, Emile-Jules-César Sénicourt, Hélène-Marceline-Marie de Geslin de Bourgogne, Anne-Madeleine-Augustine Dufour, Rosalie-Joséphine Billaut, Marie-Louise-Anna Théroine, Ernestine Savary, Louise-Marie Rober et Besson, Claudine Perret et Poyet, Marie Vaslet et Banatre, Delphine-Laure Jallon et Guillon et Marie-Louise Dault et Cocheril, Marie Durand, Marie Barat, Sophie Trabaud, Marie-Louise Dévenas (et conjointement avec elles D. Salvadora Espinosa de los Monteros, sujette espagnole et Alice Wilman, sujette britannique), Denise Alis et Marie Solomiac, Marie Ménard et Marie-Joséphine Dupé;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé, au Secrétariat du Tribunal, les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 2 septembre 1920;

En la forme:

Considérant que, les réclamations soumises au Tribunal ayant pour origine les mêmes faits, il y a lieu de statuer à leur égard par un seul et même jugement.

Au fond:

Considérant les circonstances dans lesquelles les réclamants possédaient en Portugal les biens revendiqués ainsi que les charges qui en résultaient, et spécialement le fait qu'ils avaient apporté des fonds dans ce pays;

Considérant qu'il n'a pas plus été dans l'intention du Gouvernement de la République Portugaise de rechercher dans la saisie desdits biens une source de profits pécuniaires qu'il n'avait été dans l'intention des revendiquants de porter atteinte au respect dû aux lois et aux institutions du Portugal;

Que dans ces conditions le règlement ci-après des réclamations, objet du présent arbitrage, apparaît comme juste et équitable et de nature à

satisfaire les légitimes prétentions respectives des parties, toutes réclamations, quel qu'en soit l'objet, soit des réclamants soit du Gouvernement Portugais, relativement aux biens réclamés, étant déclarées définitivement réglées et désormais éteintes;

Considérant, en ce qui concerne la dame Marie Ménard, que la nationalité française de ladite dame n'est pas établie et qu'en conséquence la réclamation présentée en son nom par le Gouvernement Français n'est pas recevable;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal Arbitral déclare et prononce ce qui suit:

1. Le Gouvernement de la République Portugaise conservera à titre de propriétaire, les biens par lui saisis à la suite du décret du 8 octobre 1910, savoir: l'établissement du Collège Sainte-Marie à Porto; du Collège du Saint-Esprit à Braga; de l'École agricole et coloniale de Cintra, avec leurs dépendances, mobiliers et accessoires, respectivement réclamés par les Sieurs François-Xavier Schürer, Louis-Félix Girollet, Augustin-Marie La Brousse, et Joseph-François Salvan; deux terrains sis route das Amoreiras et route das Amoreiras et da Circumvallação à la place do Leão à Lisbonne; l'École et l'hôpital Rego à Lisbonne; le couvent de San Domingo à Bemfica; le Collège de Marvilla près de Lisbonne; divers terrains et maisons sis au Mont de Santa Quiteria, arrondissement de Felgueiras, district de Porto, avec leurs dépendances, mobiliers et accessoires, respectivement réclamés par les Sieurs Désiré-Théophile Cullet et Emile-Jules-César Sénicourt; deux immeubles sis l'un à Lisbonne, rua do Patrocínio no. 1, 3, 5 et l'autre à Braga, rua dos Congregados, avec leurs dépendances, mobiliers et accessoires, réclamés par la dame Hélène-Marceline-Marie de Geslin de Bourgogne; un immeuble sis à Lisbonne, Escadinhas de San Chrispim, no. 5, 7 et 9; un immeuble sis à Lisbonne, Costa do Castello no. 1 à 15, et un immeuble constituant le Collège Notre-Dame de Monserrate, à Vianna do Castello, avec leurs dépendances, mobiliers et accessoires, respectivement réclamés par les dames Anne-Madeleine-Augustine Dufour, Rosalie-Joséphine Billaut et Anne Théroine; moitié des immeubles sis à Funchal, rua das Hortas et « beco » das Hortas; un immeuble sis à Campolide de Cima, paroisse de Saint-Sébastien de Pedreira de Lisbonne; deux immeubles sis à Covilha, nommés « Casa Nova » et « Lage da Mó », avec leurs dépendances, mobiliers et accessoires, respectivement réclamés par les dames Ernestine Savary, Louise-Marie Rober et Besson, Claudine Perret et Poyet, Marie Vaslet et Banatre, Delphine-Laure Jallon et Guillon, Marie-Louise Dault et Cocheril, Marie Durand, Marie Barat, Sophie Trabaud, Marie-Louise Dévenas, Salvadora Espinosa de los Monteros et Alice Wilman; un immeuble sis à Campo Maior, rua da Carreira, connue sous le nom du Palais; un immeuble sis au même village, rua da Mouraria de Baixo no. 1; et un immeuble sis à Lisbonne, rue des Picoas no. 13, comprenant une maison, une chapelle et un parc, avec ses dépendances, mobilier et accessoires, respectivement réclamés par les dames Denise Alis et Marie Solomiac, mais sous réserve de ce qui est dit ci-après en ce qui concerne la chapelle, ses accessoires, mobilier et objets consacrés au culte;

2. Le Gouvernement de la République Portugaise effectuera entre les mains de la Légation de France à Lisbonne, dans le délai de 30 jours à dater de la présente décision arbitrale, le versement d'une somme nette, globale et forfaitaire de 328 contos 867 escudos et 50 centavos, franche et quitte de toute charge quelconque, destinée aux réclamants ci-dessus

visés; à l'expiration dudit délai, ladite somme sera productive d'intérêts à raison de 6 pour cent l'an, taux de l'intérêt légal en Portugal;

3. Le Gouvernement Portugais fera son affaire du paiement des dettes existant en Portugal, à la date du 8 octobre 1910, à la charge des sieurs Schürer, Girollet, La Brousse et Salvan, réclamants ci-dessus visés, ainsi que des dettes grevant les immeubles réclamés par la dame de Geslin de Bourgogne, réclamante ci-dessus également visée;

4. La Chapelle de Picoas, composée suivant le plan ci-annexé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, ensemble le mobilier et les vases sacrés, en général tous les objets et ornements pour l'exercice du culte, sera laissée aux dames Denise Alis et Marie Solomiac pour être mis à la disposition du Nonce à Lisbonne;

5. L'immeuble situé rue de San Diniz 605 freguezia de Paranhos à Porto, réclamé par la dame Marie-Joséphine Dupé, affecté à un établissement d'éducation pour jeunes filles, continuera à recevoir cette affectation; au cas où ladite affectation viendrait à prendre fin, l'immeuble ferait retour au Gouvernement Portugais qui serait tenu de verser à la Légation de France à Lisbonne, dans les 30 jours de la désaffectation, une indemnité de 8 contos au profit de ladite dame Dupé;

6. La réclamation de la dame Marie Ménard est écartée comme non recevable;

7. Toutes autres conclusions des Parties sont rejetées et toutes réclamations ultérieures, quel qu'en soit l'objet, soit des réclamants ci-dessus mentionnés, soit du Gouvernement Portugais, relativement aux biens réclamés, objet du présent arbitrage, sont déclarées définitivement réglées et désormais éteintes.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 2 septembre 1920.

Le Président: ÉLIHU ROOT.

Le Secrétaire général: MICHELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire: CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 2 septembre 1920.

Réclamations britanniques.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux. Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté Britannique a désigné comme Agent et Conseil: M. H.-W. Malkin, Jurisconsulte adjoint au Foreign Office;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent, M. le Juge Affonso de Mello Pinto Velloso, et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire près la Légation de Portugal à Paris, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit Compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant que suivant accord passé à Lisbonne le 13 août 1920 et dûment notifié au Secrétariat du Tribunal, les Gouvernements Britannique, Français et Portugais ont convenu que « le Tribunal aura toute liberté de régler d'après l'équité et par un seul ou plusieurs jugements, les réclamations qui font l'objet de l'arbitrage »;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de Sa Majesté Britannique a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux britanniques, de: Joseph Bramley, Jeanne Butler, et Française Moylan, Jeanne Butler et Cécile Kenny, Marie Hughes, Marie Maynard, Marie-Anne MacMullen, et Rose-Anne MacMullen, Elizabeth Tipping;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919 l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 2 septembre 1920;

En la forme:

Considérant que les réclamations soumises au Tribunal ayant pour origine les mêmes faits, il y a lieu de statuer à leur égard par un seul et même jugement.

Au fond:

Considérant les circonstances dans lesquelles les réclamants possédaient en Portugal les biens revendiqués ainsi que les charges qui en résultaient, et spécialement le fait qu'ils avaient apporté des fonds dans ce pays;

Considérant qu'il n'a pas plus été dans l'intention du Gouvernement de la République Portugaise de rechercher dans la saisie des dits biens une source de profits pécuniaires qu'il n'avait été dans l'intention des

revendiquants de porter atteinte au respect dû aux lois et aux institutions du Portugal;

Que dans ces conditions, le règlement ci-après des réclamations, objet du présent arbitrage, apparaît comme juste et équitable et de nature à satisfaire les légitimes prétentions respectives des Parties, toutes réclamations, quel qu'en soit l'objet, soit des réclamants soit du Gouvernement Portugais relativement aux biens réclamés, étant déclarées définitivement réglées et désormais éteintes;

Considérant que le Gouvernement Britannique déclare abandonner purement, simplement et sans réserves les réclamations présentées par lui au nom de Joseph Bramley; qu'en cet état ces réclamations doivent être écartées;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal Arbitral déclare et prononce ce qui suit:

1. Le Gouvernement de la République Portugaise conservera, à titre de propriétaire, les biens par lui saisis à la suite du décret du 8 octobre 1910, savoir:

L'immeuble urbain situé au Campo de Dom Luiz Primeiro, numéro 32, paroisse de São João à Braga, avec ses dépendances, mobilier et accessoires, réclamé par les dames Jeanne Butler et Françoise Moylan; l'immeuble rural et urbain situé rue do Tenente Valadim et Serpa Pinto à Vizeu, avec ses dépendances, mobilier et accessoires, réclamé par les dames Jeanne Butler et Cécile Kenny; l'immeuble situé place du Coronel Pacheco à Porto, avec ses dépendances, mobilier et accessoires, réclamé par les dames Marie Hughes, Marie Maynard, Rose-Anne MacMullen et Marie MacMullen; un lot de terrain près le Collège de Jésus, Marie et Joseph, sis 6a rue de Quelhas à Lisbonne, réclamé par la dame Elisabeth Tipping.

2. Le Gouvernement de la République Portugaise effectuera entre les mains de la Légation Britannique à Lisbonne le versement d'une somme nette, globale et forfaitaire de 91 contos 747 escudos payable dans le délai de 30 jours à compter de la présente décision arbitrale, en deniers ou dans le délai de trois mois en quittances de toutes les dettes hypothécaires pouvant grever les dits immeubles, et jusqu'à due concurrence de celles-ci, le surplus en argent. Dans le premier cas, le paiement de toutes ces dettes serait à la charge des réclamants respectifs. A l'expiration des dits délais, ladite somme sera productive d'intérêts à 6 pCt. l'an, taux de l'intérêt légal en Portugal.

3. Acte est donné au Gouvernement Britannique de ce qu'il déclare abandonner purement, simplement et sans réserves les réclamations présentées par lui au nom de Joseph Bramley; lesdites réclamations sont, de ce chef, écartées.

Toutes autres conclusions des Parties sont rejetées et toutes réclamations ultérieures, quel qu'en soit l'objet, soit des réclamants ci-dessus mentionnés, soit du Gouvernement Portugais relativement aux biens réclamés, objet du présent arbitrage, sont déclarées définitivement réglées et désormais éteintes.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 2 septembre 1920.

Le Président: ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général: MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire: CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Indua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatalada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs auxdites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations ;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Baldomero Aldaz y Lopez et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame en faveur de Baldomero Aldaz y Lopez une maison nommée « O collegio » avec une chapelle ouverte au public et avec d'autres dépendances décrites dans son Mémoire, ainsi qu'une autre maison nommée « da Amalia », le tout situé rue de S. Brás, village de Aldeia da Ponte, commune de Sabugal, district de Guarda, et acheté par le réclamant pour la somme de 3500 Escudos (soit environ 17.500 francs), le 8 janvier 1898 au Père Angelo Hercules Mani Efigeni, sujet italien, représenté par le Père Lourenco Gonçaos ;

Qu'à l'immeuble susdit était installée l'association religieuse du Collegio d'Aldeia da Ponte, de laquelle le réclamant était membre et qui avait été autorisée par décret du 18 octobre 1901;

Que ladite association a été dissoute par décret royal du 12 septembre 1910 et que, quelques jours plus tard, le Gouvernement Portugais s'est mis en possession des immeubles revendiqués;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que le réclamant dit être Espagnol, mais ne rapporte pas la preuve de sa nationalité en sorte que cette réclamation échappe à la juridiction du Tribunal;

Attendu qu'en effet le réclamant n'a rapporté aucune preuve pour constater de la manière prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de M. Baldomero Aldaz y Lopez non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luís Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llanceza, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplaña, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur du Père José Antonio Alvarez y Tabua et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le réclamant a acquis, en commun avec Charles Zimmermann, sujet allemand, le 12 mars 1908, deux propriétés situées à Castello Branco (Portugal), plus amplement décrites dans le Mémoire; que le 8 octobre 1910 le réclamant a été violemment spolié de ses biens, dont il réclame la restitution ainsi que le paiement à titre de dommages-intérêts d'une somme de 120.000 francs, représentant l'indemnisation de travaux faits dans ces immeubles, la cessation des profits qu'ils rapportaient, comme aussi la valeur du mobilier et de la bibliothèque qui se trouvaient dans ces propriétés; que ces biens étaient prêtés gratuitement à l'Association « Foi et Patrie », officiellement approuvée par décret du 18 avril 1901 et propriétaire du Collège de S. Fiel où le réclamant était professeur;

Attendu que l'Allemand Zimmermann ne présente aucune réclamation et son Gouvernement non plus;

Attendu que le Gouvernement Portugais, tout en concluant l'irrecevabilité de la réclamation au fond, objecte que le réclamant ne rapporte pas la preuve de sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire Portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que le réclamant se dit Espagnol mais n'a en effet pas établi sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article premier du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur du Père José Antonio Alvarez y Tabua non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.
Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.
Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et document relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et

Andrès Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrès Santiago, Maximino Llaneza, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Concepcion Barrenechea y Manterola et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'Arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame en faveur de Dona Concepcion Barrenechea y Manterola:

1. La restitution de deux immeubles, situés l'un et l'autre dans la rue São Salvador, paroisse du même nom, ville de Torres Novas, plus amplement décrits dans le Mémoire de la réclamante, le droit sur ces immeubles résultant du contrat de donation que lui a faite le Docteur François Maria Rodrigues d'Oliveira Grainha, prêtre et médecin, suivant acte authentique du 5 décembre 1893, laquelle donation est enregistrée sur les registres fonciers à la date du 17 février 1894, les dits immeubles évalués à 12.000 \$40 escudos, soit 60.000 francs environ;

2. La restitution des objets mobiliers garnissant lesdits immeubles au moment de la dépossession, évalués à 2.000 escudos, soit environ 10.000 francs ou leur valeur;

Que la réclamante a fait location de ses propriétés à une association dénommée « Association de Sainte Thérèse de Jésus », de laquelle elle ne faisait et ne fait pas partie; que cette association y a continué l'Institut d'enseignement connu sous le nom de Collège « Jésus, Marie et Joseph » jusqu'à la proclamation de la République Portugaise, époque à laquelle le Gouvernement Portugais s'est emparé des dits immeubles et du mobilier qui s'y trouvait; que la réclamante entend être indemnisée de la valeur locative de ses biens depuis cette époque à raison de 600 escudos soit 3000 francs environ par an;

Que la réclamante se dit Espagnole comme étant née de parents espagnols à Metrico, province de Guipuzcoa (Espagne);

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte que la réclamante ne rapporte pas la preuve de sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur les réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que la réclamante ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'elle appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Concepcion Barrenechea y Manterola non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luís Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Afonso de Mello Pinto Velloso, ancien

Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Concepcion Barrenechea y Manterola et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame en faveur de Dona Concepcion Barrenechea y Manterola:

1. La nue propriété d'un immeuble situé au lieu dit Merouço, paroisse de Sta. Cristina do Couto, arrondissement judiciaire de S^{to}. Thyrso, plus amplement décrit dans le Mémoire de la réclamante, le droit sur cet immeuble résultant d'une donation entre vifs faite à la réclamante par José Vicente Correla d'Abreu, suivant acte authentique du 10 février 1897, donation faite avec réserve de l'usufruit, mais transférant dès l'époque de l'achat à la donataire la toute propriété et possession sur ledit immeuble « afin qu'elle en prenne possession personnelle ou judiciaire comme et quand il lui conviendra », ledit immeuble désigné au livre B 64 folio 36 de

la Conservation du Registre foncier dudit arrondissement sous le No. 2269 et évalué à la somme de 15.000 Escudos, soit 75.000 francs environ;

2. La propriété, sans aucune limitation, des meubles qui garnissaient ledit immeuble, mentionnés à l'inventaire annexé au Mémoire et estimés à la somme de 3.000 Escudos, soit environ 15.000 francs;

Qu'elle a été dépossédée de son droit sur l'immeuble et les meubles indiqués par le Gouvernement Portugais à la suite de la révolution du 3 au 5 octobre 1910;

Qu'elle avait installé dans ledit immeuble un internat pour jeunes filles et acheté pour le même établissement tout le mobilier; qu'elle a confié l'administration du collège à l'association religieuse de Sainte Thérèse de Jésus dont elle n'était pas membre, association qui existait déjà depuis neuf années lors de la saisie des biens réclamés par le Gouvernement Portugais et qui avait été légalement instituée. l'Etat Portugais ayant approuvé ses statuts par décret du 18 octobre 1901;

Que la réclamante est Espagnole, née à Metrico, province de Guipuzcoa, d'après un certificat de baptême du Curé de l'Eglise paroissiale de Sainte Marie de l'Assomption de la ville de Metrico, province de Guipuzcoa, Evêché de Vitoria;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que la réclamante ne fournit, pour prouver sa nationalité espagnole, aucun des documents requis aux articles 325e, 326e et 327e du Code Civil espagnol, et 2411 Code Civil portugais;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a fait aucune observation;

Attendu qu'en effet la réclamante n'a apporté pour établir sa nationalité aucun des documents requis par les articles précités des Codes Civils de l'Espagne et du Portugal;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que la réclamante ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'elle appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Concepcion Barrenechea y Manterola non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa

Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Baldomero Ciriza et autres et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement de Sa Majesté Catholique réclame, en faveur de Baldomero Ciriza, la restitution d'un certain nombre d'objets mobiliers ou leur valeur estimée à 6 contos 22 mille réis;

Que le réclamant, à l'appui de sa demande, indique qu'avec plusieurs autres Espagnols, il occupait à Aldeia da Ponte, municipalité de Sabugal, district de Guarda, l'immeuble connu sous le nom de « Collège »; qu'ils étaient propriétaires des meubles dont le Gouvernement de la Monarchie Portugaise se serait mis en possession à la suite du décret royal du 12 septembre 1910 prononçant la dissolution de l'Association du Collège d'Aldeia da Ponte, Association officiellement approuvée en 1901 et à qui d'ailleurs ces meubles étaient obligamment prêtés;

Que le Gouvernement Portugais prétend que le réclamant ne prouve d'aucune manière sa nationalité espagnole;

Que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a présenté aucune observation;

Qu'en effet le réclamant n'a produit aucune justification de sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article premier du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de Baldomero Ciriza et autres non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa

Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luís Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de D. Baldomero Ciriza et D. Andrès Gaspa Moga et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame en faveur de Don Baldomero Ciriza Olangua et Don Andrès Gaspa Moga:

1. La restitution de 393 parcelles de terre sises aux paroisses de Calvelhe, de Macedo, de Mate et d'Izedo, au district de Braganza, plus amplement décrites dans leur Mémoire et son Annexe No. 1, d'une valeur réduite à 31 contos 634.000 réis, ainsi que de quelques constructions érigées sur ces terrains et estimées à 6 contos ou leur valeur, à fixer selon expertise;

2. Le montant des travaux nécessaires pour réparer les dégradations subies par lesdits terrains depuis octobre 1910;

3. La valeur locative de la moitié desdits biens depuis octobre 1910, et la valeur locative de l'autre moitié depuis le jour du décès de la précédente copropriétaire, février 1911, jusqu'au jour de l'exécution de la sentence à intervenir, ainsi que la valeur des produits agricoles qui étaient prêts à être recueillis à la date de l'expulsion des réclamants, valeur qui ne saurait être inférieure à 2 contos de reis;

4. Les intérêts à 5 % desdites sommes à compter d'un délai de 3 mois après le prononcé de la sentence;

Que ces demandes se fondent sur un acte du 2 mars 1907 passé devant notaire par lequel les dames Maria-Rosa et Clara-Joanna Martins ont fait donation aux réclamants des immeubles précités, tout en s'en réservant l'usufruit; qu'à la suite du décès d'une des donatrices, un partage a été fait entre la donatrice survivante Clara-Joanna Martins et les donataires afin de séparer les biens sur lesquels continuait l'usufruit de ladite dame Clara-Joanna de ceux sur lesquels commençait la propriété avec jouissance entière des donataires, auquel partage il a été procédé par acte devant notaire du 6 mars 1910;

Que l'autre donatrice est décédée en 1911 et qu'ainsi l'usufruit auquel elle avait droit a pris fin, en sorte que les donataires ont la pleine propriété;

Que toutes ces transmissions ont été dûment enregistrées;

Que peu de jours après la proclamation de la République, le Gouvernement Portugais a pris possession de ces biens;

Que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que les réclamants ne rapportent pas la preuve de leur nationalité et que par conséquent cette réclamation échappe à la juridiction du Tribunal;

Attendu que le réclamant se dit Espagnol, mais ne rapporte en effet pas la preuve de sa nationalité, dans les conditions prescrites par les Codes Civils de l'Espagne et du Portugal;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, et non aux biens d'autres nationaux;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de MM. Ciriza et Gaspa Moga non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luís Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respec-

tivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llaneza, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL.

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga et les pièces à l'appui de cette réclamation:

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame en faveur de Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga:

1. Un immeuble dénommé « Couvent de Fraga », sis en la paroisse de Ferreira d'Aves, canton de Sátão, estimé 5.000 escudos;

2. Le montant des travaux nécessaires pour réparer les dégradations subies par ledit immeuble depuis le 5 octobre 1910 à raison de 100 escudos par an;

3. Sa valeur locative du 5 octobre 1910 au jour de la sentence à intervenir, à raison de 100 escudos par an;

4. Les intérêts à 5 pour cent desdites sommes, à compter d'un délai de 3 mois après le prononcé de ladite sentence;

Que les réclamants prétendent, à l'appui de leur demande, qu'ils sont copropriétaires de cet immeuble, pour l'avoir acheté en commun le 8 avril 1907, et avoir fait inscrire l'acquisition au Registre foncier et acquitté les taxes;

Que dans cet immeuble était installé un Collège appartenant à une Association Religieuse, « l'Association du Collège d'Aldeia da Ponte » dont le sieur Olangua était membre;

Qu'ils assurent n'avoir en aucune manière fait don ou cession de tout ou partie de cet immeuble à ladite Association religieuse, mais que, pour le cas

même où ces dons ou cessions, soit directement, soit par personnes interposées, seraient prouvés (et ces dons ou cessions seraient contraires à l'article 6 des statuts de l'Association et auraient pour conséquence d'entraîner la perte de l'immeuble au profit de l'Etat), ce même article leur permettrait de demander à le reprendre dans les termes de droit;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte, en premier lieu, que les réclamants ne rapportent pas la preuve de leur nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu qu'en effet, les réclamants ne rapportent pas la preuve de leur nationalité dans les conditions prévues par les Codes Civils de l'Espagne et du Portugal;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne et non aux biens de ressortissants d'autre nations;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de MM. Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard LARDY, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luís Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatalada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur du Père Fructuoso Fernandez de Gamboa et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame pour son ressortissant le Père Fructuoso Fernandez de Gamboa la restitution des objets mentionnés dans l'inventaire joint à sa réclamation, objets qui se sont trouvés dans le Collège

de Barro près de Torres Vedras, département de Lisbonne, dont le Gouvernement Portugais s'est emparé avec tout ce qui y était renfermé;

Attendu que le Gouvernement Portugais, tout en repoussant la demande, objecte à titre préjudiciel que cette réclamation échappe à la juridiction du Tribunal, parce que le réclamant ne prouve pas sa nationalité;

Que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a présenté aucune observation;

Attendu que le réclamant se dit Espagnol, mais n'a en effet pas établi sa nationalité;

Que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur du Père Fructuoso Fernandez de Gamboa non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de MM. Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol demande en faveur de Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, citoyens espagnols, copropriétaires de deux immeubles situés l'un au village du Monte paroisse de Lourosa, commune de Feira, département de Aveiro, l'autre désigné sous le nom de Bouça de S. Braz, au village de Farilhe, paroisse de Canidello, commune de Villa do Conde, district de Porto; 1. la restitution desdits immeubles estimés à la somme de 2000 escudos pour le premier, 3000 escudos pour le deuxième des

immeubles susdits, sinon leur valeur; 2. la restitution des objets mobiliers qui étaient dans ces immeubles, sinon leur valeur estimée à 1500 escudos; lesquels immeubles et meubles ont été saisis par le Gouvernement Portugais à la suite de la révolution du 3 au 5 octobre 1910;

Que le Gouvernement Espagnol réclame en outre le montant, évalué au moment de la restitution, des détériorations et dégradations subies par les immeubles et par le mobilier depuis leur saisie, et la réparation du préjudice subi du fait de la dépossession sus visée, à raison de 100 escudos par an pour le premier et de 150 escudos par an pour le deuxième immeuble soit ensemble 250 escudos par an;

Que les demandeurs fondent leurs droits de propriété sur des titres amplement décrits dans le Mémoire;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu, que les réclamants ne présentent pas de documents prouvant leur nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que les réclamants se disent Espagnols, mais n'ont en effet pas rapporté la preuve de leur nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que les réclamants ne prouvent pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'ils appartiennent à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de MM. Ignacio Rodriguez Insúa et Andrés Santiago non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de :

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent : M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise : M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920. les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de : Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de M. Maximino Llana et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le réclamant prétend que plusieurs révolutionnaires ont, dans les premiers jours de la révolution d'octobre 1910 en Portugal, arrêté son serviteur, qui portait un sac contenant des documents ou manuscrits indiqués dans l'inventaire annexé au Mémoire et qu'ils ont remis le sac au Gouvernement civil (Préfecture) qui l'a gardé;

Attendu que le Gouvernement Portugais conteste que les faits se soient passés de la manière indiquée par le réclamant; qu'en outre le Gouvernement Portugais s'est donné la peine de faire rechercher les documents dont il s'agit et les a retrouvés; que le Gouvernement Portugais a fait savoir au réclamant que les manuscrits avaient été trouvés et qu'il pouvait se les faire remettre à Lisbonne;

Attendu que le Gouvernement Portugais a produit au Tribunal la copie d'une déclaration du réclamant portant qu'il a reçu tous les manuscrits énumérés dans la demande présentée par le Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne par devant ce Tribunal et qu'il renonce à sa réclamation;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral rejette la demande comme devenue sans objet.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président: ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général: MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire: CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde

Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;
 Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit,
 Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris,
 Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llaneza, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de M. Pedro Gomez Nuñez et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame, pour son ressortissant Pedro Gomez Nuñez, la restitution des objets mentionnés dans l'inventaire joint à sa réclamation, objets qui se trouvaient dans la maison où celui-ci habitait, comme aussi de tout ce qui garnissait la chapelle, et enfin la restitution du

bétail qui était dans la ferme près de la maison occupée par lui à Izeda, commune et Département de Bragança, où il habitait avec plusieurs compagnons lors de la révolution du 3 au 5 octobre 1910;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que cette réclamation échappe à la juridiction du Tribunal parce que le réclamant susdit ne prouve d'aucune manière sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu qu'en effet le réclamant ne produit aucune justification de sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de M. Pedro Gomez Nuñez non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur du Père Francisco Perez et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame pour son ressortissant, le Père Francisco Perez, la valeur de 2.317 pesetas, le Gouvernement Portugais ayant saisi, à la suite de la révolution du Portugal du 3 au 5 octobre 1910, l'immeuble connu sous le nom de Couvent de Fraga à Ferreira do Aves, Commune de Sattam, Département de Viseu, où le réclamant habitait avec

plusieurs compagnons, et s'était emparé de tous les biens qui s'y trouvaient et qui sont désignés dans l'inventaire annexé, inventaire contenant l'indication de la valeur desdits biens;

Que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que le réclamant ne rapporte pas la preuve de sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu qu'en effet le réclamant, qui se dit Espagnol, n'a apporté aucune preuve de sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur du Père Francisco Perez non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatalada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de M. Eduardo Fernandez Pesquero et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, quant aux faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement de Sa Majesté Catholique réclame en faveur de Eduardo Fernandez Pesquero la restitution d'un certain nombre d'objets mobiliers appartenant à celui-ci ou, à défaut, leur valeur estimée à 448 pesetas; que le réclamant prétend, à l'appui de sa demande, qu'il habitait le Collège du Barro; qu'à la révolution il en fut chassé avec grande violence et emmené comme prisonnier; que le Gouvernement Portugais s'est emparé dudit collège avec tout ce qui s'y trouvait;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que le réclamant ne rapporte pas la preuve de sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu qu'en effet le réclamant, qui se dit Espagnol, ne rapporte aucune preuve de cette nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de M. Eduardo Fernandez Pesquero non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise : M. le Juge Vicente Luís Gomes, Docteur en droit, Agent ; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints ;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés ;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de : Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llanaez, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga ;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations ;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations ;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920 ;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte ;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Tomasa Rocatallada y Escartin et les pièces à l'appui de cette réclamation ;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui ;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal :

Que la demanderesse habitait depuis plusieurs années à Lisbonne lors de la révolution du 3 au 5 octobre 1910 dans un immeuble appartenant à une dame espagnole et à d'autres dames portugaises, immeuble où était installée l'association religieuse dénommée « Associação do Santissimo Coração de Jesus », dont elle était membre et qui était autorisée en Portugal par décret du 18 octobre 1901 ;

Que beaucoup d'objets mobiliers, indiqués à l'inventaire annexé au mémoire de la demanderesse et évalués dans cet inventaire au prix de 25.361 escudos 90, soit 121.805 francs, se trouvaient dans cet immeuble ;

Que le Gouvernement de la République Portugaise s'est emparé au moment de la Révolution du 3 au 5 octobre 1910 de l'immeuble susdit avec les objets qui s'y trouvaient;

Que la demanderesse déclare que ces objets lui appartiennent et doivent lui être restitués;

Attendu que le Gouvernement Portugais observe que la demanderesse n'a pas prouvé sa nationalité parce qu'elle n'a pas fourni son acte de naissance, mais qu'il consent à ne pas se prévaloir de ce moyen parce que la demanderesse a produit un certificat du Consulat d'Espagne, considéré comme suffisant;

Attendu que les Parties ne contestant pas la nationalité de la demanderesse, le Tribunal est en droit de considérer cette dernière comme Espagnole;

Attendu, d'autre part, que la demanderesse ne prouve d'aucune manière que les objets réclamés lui appartiennent; que le fait allégué par elle que les objets réclamés et un registre où ils figureraient, se seraient trouvés, lors de l'occupation par le Gouvernement Portugais, dans la maison où elle demeurerait, ne prouve pas que ces objets ont été la propriété particulière de la réclamante, parce que, d'après le Mémoire, une association religieuse s'était installée dans l'immeuble par elle habité, association qui nécessairement était formée de plusieurs personnes, et qu'un simple registre n'indique pas et ne peut pas indiquer laquelle des habitantes de la maison est propriétaire du mobilier qui s'y trouve;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral décide que le Gouvernement de la République Portugaise n'est pas tenu de restituer à la Légation d'Espagne à Lisbonne, pour être remis à la demanderesse, les objets indiqués à l'inventaire annexé au Mémoire ou leur valeur.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de :

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de M. Antonio Rodriguez Sobrino et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, quant aux faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol demande au Tribunal, en faveur de Antonio Rodriguez Sobrino, citoyen espagnol, la restitution de ses outils de menuisier ainsi que de ses articles de vêtement et de chaussure qui se trouvaient avant le 5 octobre 1910 chez ses compatriotes les Pères espagnols de Travessa das Mercês, No. 72, à Lisbonne, où il était employé comme ouvrier menuisier; qu'à défaut de cette restitution le demandeur réclame la valeur de ses outils s'élevant à la somme de 60 escudos, et pour ses vêtements et chaussures, la somme de 10 escudos; il réclame enfin la somme de 328 escudos 50 à titre de dommages-intérêts pour le chômage pendant une année que lui a causé la perte de ses outils, ladite indemnité calculée à raison de escudos 0 \$ 90 par jour que percevait cet ouvrier pour son travail;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que le réclamant ne rapporte pas la preuve de sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire du Gouvernement Portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que le réclamant, qui se dit Espagnol, ne rapporte en effet aucune preuve de sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de M. Antonio Rodriguez Sobrino non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives

aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Magdalena Rodriguez y Laplana et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que le Gouvernement Espagnol réclame en faveur de Dona Magdalena Rodriguez y Laplana, copropriétaire avec six dames portugaises conjointement, d'un immeuble situé à Lisbonne, rua Nova des Olivais, dénommé Quinta de Candieiro, acheté par elles aux prix de 10.000.000 réis (10.000 Escudos soit environ 50.000 francs) suivant acte authentique passé le 21 octobre 1899 et inscrit au livre No. 125 du Notaire Carlo Augusto Scola à Lisbonne, immeuble estimé dans le Mémoire à 15.000 Escudos, soit environ 75.000 francs;

Qu'une de ces copropriétaires est décédée le 1^{er} mars 1909 après avoir institué pour héritières les six autres copropriétaires, de sorte qu'en ce moment les six dames encore en vie sont copropriétaires de l'immeuble susdit;

Que la demanderesse se dit sujette de Sa Majesté le Roi d'Espagne, et remet, pour prouver sa nationalité, un certificat délivré par le Consul général d'Espagne au Portugal;

Attendu que le Gouvernement Portugais nie que la réclamante ait établi par ledit certificat sa nationalité, et prétend que le Tribunal n'est pas compétent pour statuer dans cette affaire; que le Gouvernement Portugais déclare en outre que la demanderesse étant copropriétaire, n'est pas en droit d'intenter seule une demande en restitution totale ou partielle de l'immeuble; et enfin que la demanderesse n'est que propriétaire fictive d'un sixième de l'immeuble, la congrégation religieuse Associação de Santissimo Caraço de Jesu étant réellement et seule propriétaire de l'immeuble;

Attendu que, d'après l'article 327 du Code Civil espagnol, « les procès-verbaux du registre de l'Etat civil feront la preuve de l'Etat civil, laquelle ne pourra être remplacée par d'autres que si celle-là n'existe pas, ou si les livres de l'enregistrement avaient disparu, ou bien encore lorsque devant les Tribunaux on susciterait contestation »; que la demanderesse n'a fourni d'autre preuve que le certificat consulaire susdit, sans alléguer qu'elle se trouve dans un des cas exceptionnels de l'art. 327 précité du Code Civil espagnol; que sa nationalité n'est donc pas établie;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de l'exception d'incompétence soutenue par le Gouvernement Portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que la réclamante n'a pas rapporté la preuve de nationalité espagnole telle que la prescrivent les articles 327 du Code Civil espagnol et 2441 du Code Civil portugais;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que la réclamante ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'elle appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de Dona Magdalena Rodriguez y Laplana non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.
Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.
Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de M. Robustiano Rodriguez y Sobrino et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, quant aux faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal;

Que le Gouvernement Espagnol demande au Tribunal en faveur de Robustiano Rodriguez y Sobrino, citoyen Espagnol, de faire restituer à celui-ci certains outils et autres articles nécessaires à sa profession d'ouvrier peintre et qui se trouvaient, avant le 5 octobre 1910, chez ses compatriotes les Pères Espagnols de Travessa das Mercês, No. 72, à Lisbonne, où il était employé; qu'à défaut de cette restitution, il lui soit versé la valeur desdits objets, soit 40 escudos; qu'en outre il lui soit alloué la somme de 292 escudos, à titre de dommages-intérêts pour le chômage que lui a causé pendant une année, la perte de ses outils, ladite indemnité calculée à raison de 0,80 par jour que percevait cet ouvrier pour son travail, avec les intérêts à 5 pCt. desdites sommes à compter d'un délai de trois mois après le prononcé du jugement à intervenir;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que le réclamant ne rapporte pas la preuve de sa nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire du Gouvernement Portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que le réclamant, qui se dit Espagnol, ne rapporte en effet aucune preuve de sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de M. Robustiano Rodriguez y Sobrino non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président: ELIHU ROOT.
Le Secrétaire général: MICHIELS VAN VERDUYNEN.
Le Secrétaire: CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre

1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llana, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur des Pères Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, en ce qui concerne les faits qui ont donné lieu au différend soumis à l'arbitrage du Tribunal:

Que les réclamants, se disant Espagnols, aumôniers de la Légation d'Espagne, occupaient, lors de la révolution du 3 au 5 octobre 1910, l'immeuble de Travessa das Mercês No. 72 et l'Eglise annexe à Lisbonne; que leur église et leur maison furent envahies par la foule et les troupes révolutionnaires qui y exercèrent un véritable pillage; qu'après la révolution le Gouvernement Portugais a pris possession de la maison des réclamants et ne leur a rendu ni leurs biens, ni la valeur de ceux-ci; qu'en conséquence, ils réclament la restitution desdits objets mobiliers ou leur valeur, les frais de voyage des demandeurs et de deux domestiques attachés à leurs personnes lors de leur expulsion du Portugal, et 1350 pesetas, représentant les réparations à effectuer dans l'église et la maison qu'ils occupaient au moment de leur expulsion du Portugal;

Que le Gouvernement Portugais objecte en premier lieu que les réclamants, se disant Espagnols, ne rapportent pas la preuve de leur nationalité;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu qu'en effet les réclamants n'ont apporté aucune preuve de leur nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que les réclamants ne prouvent pas, de la manière qui est prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'ils appartiennent à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur des Pères Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président : ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général : MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire : CROMMELIN.

Sentence du Tribunal, 4 septembre 1920.

Réclamations espagnoles.

Considérant que par un compromis conclu à Lisbonne le 31 juillet 1913, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique, le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne et le Gouvernement de la République Française, d'une part, et le Gouvernement de la République Portugaise d'autre part, respectivement signataires de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, se sont mis d'accord pour soumettre à un Tribunal d'Arbitrage, constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de ladite Convention, les réclamations relatives aux biens des nationaux britanniques, espagnols et français saisis (arrolados) par le Gouvernement de la République Portugaise à la suite de la proclamation de la République;

Considérant qu'aux termes dudit compromis, le Tribunal arbitral a été composé de:

Le Très Honorable Elihu Root, ancien Secrétaire d'Etat, ancien Ministre de la Guerre, Sénateur de l'Etat de New-York, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Son Excellence le Jonkheer A.-F. de Savornin Lohman, Docteur en droit, Ministre d'Etat, ancien Ministre de l'Intérieur, Membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage; Son Excellence Monsieur Charles-Edouard Lardy, Docteur en droit, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, Membre de la Cour Permanente d'Arbitrage;

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Espagne a désigné comme Agent: M. Cristobal Botella, Avocat, Conseil de l'Ambassade de S. M. le Roi d'Espagne, Agent;

Le Gouvernement de la République Portugaise: M. le Juge Vicente Luis Gomes, Docteur en droit, Agent; M. Affonso de Mello Pinto Velloso, ancien Ministre de la Justice et M. Jean Prosper-Lévy, Conseiller honoraire de la Légation de Portugal en France, Agents adjoints;

Considérant que par lettres échangées entre les Ministres de Grande-Bretagne, d'Espagne et de France à Lisbonne et le Gouvernement de la République Portugaise les 21 novembre 1913, 26 janvier 1914, 19 octobre 1914, 30 septembre-7 octobre 1919, 17-26 janvier 1920, les délais respectivement prévus par ledit compromis pour le dépôt des mémoires, contre-mémoires et répliques ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 21 février 1914 l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les mémoires et documents relatifs aux réclamations, en tant que nationaux espagnols de: Baldomero Aldaz y Lopez, José Antonio Alvarez y Tabua, Madame Concepcion Barrenechea y Manterola, Baldomero Ciriza et autres, Baldomero Ciriza et Andrés Gaspa Moga, Baldomero Ciriza Olangua et Andrés Gaspa Moga, Fructuoso Fernandez de Gamboa, Ignacio Rodriguez Insua et Andrés Santiago, Maximino Llaneza, Pedro Gomez Nuñez, Francisco Perez, Eduardo Fernandez Pesquero, Madame Tomasa Rocatallada y Escartin, Antonio Rodriguez Sobrino, Madame Magdalena Rodriguez y Laplana, Robustiano Rodriguez y Sobrino, Leocadio Ruiz et Crescencio Marquez et Luis Uzarraga;

Considérant qu'à la date du 25 septembre 1919, l'Agent du Gouvernement de la République Portugaise a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal les contre-mémoires et documents relatifs aux dites réclamations;

Considérant qu'à la date du 6 août 1920, l'Agent du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne a régulièrement déposé au Secrétariat du Tribunal une Réplique relative aux dites réclamations;

Considérant que l'instruction étant close, le Tribunal, constitué comme il est dit ci-dessus, s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 4 septembre 1920;

Considérant qu'à teneur de l'article IV du Compromis, le Tribunal doit examiner successivement chacune des réclamations, et que chacune de celles-ci doit être l'objet d'une sentence distincte;

LE TRIBUNAL,

Vu la demande présentée par le Gouvernement Espagnol en faveur de M. Luis Uzarraga, et les pièces à l'appui de cette réclamation;

Vu le contre-mémoire présenté par le Gouvernement Portugais au sujet de ladite réclamation et les pièces à l'appui;

Attendu, quant aux faits qui ont donné lieu au différend soumis au Tribunal arbitral:

Que le Gouvernement Espagnol demande au Tribunal, en faveur de M. Luis Uzarraga, citoyen espagnol:

1. la restitution d'un certain nombre d'objets mobiliers lui appartenant ainsi qu'à sa femme, objets qu'il avait déposés chez des Pères espagnols résidant à Travessa das Mercês, No. 72, à Lisbonne, où il résidait en attendant d'avoir trouvé du travail dans sa profession d'ouvrier électricien;

2. l'allocation d'une somme de 130 Escudos à titre d'indemnité pour le chômage, ainsi que pour la perte de ses outils professionnels;

Attendu que le Gouvernement Portugais objecte, en premier lieu, que le réclamant ne rapporte pas la preuve de sa prétendue nationalité espagnole;

Attendu que le Gouvernement Espagnol a eu connaissance de cette exception par le contre-mémoire portugais et n'a formulé aucune observation;

Attendu que le réclamant, qui se dit Espagnol, ne rapporte en effet aucune preuve de sa nationalité;

Attendu que le Tribunal est chargé, en vertu de l'article 1^{er} du Compromis, de statuer sur des réclamations relatives aux biens de ressortissants de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne, mais que le réclamant ne prouve pas, de la manière prescrite tant par le Code Civil espagnol que par le Code Civil portugais, qu'il appartient à une des nationalités susdites;

PAR CES MOTIFS,

Le Tribunal arbitral déclare la réclamation du Gouvernement Espagnol en faveur de M. Luis Uzarraga non recevable.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 4 septembre 1920.

Le Président: ELIHU ROOT.

Le Secrétaire général: MICHIELS VAN VERDUYNEN.

Le Secrétaire: CROMMELIN.

II.

GERMAN CESSION OF VESSELS AND TUGS FOR RHINE NAVIGATION¹.

PARTIES : France, Germany.

COMPROMIS : Treaty of Versailles, Article 357.

ARBITRATOR : Walker D. Hines (U.S.A.).

DECISION : Paris, January 8, 1921.

Cession of German navigation property on the Rhine.—1913 Rhine traffic.—Traffic transhipped in Alsatian ports to and from Switzerland and Italy.—Transshipment at Mannheim.—Coal from Ruhr to France *via* the Rhine and the sea.—Ore from French colonies.—Relative importance of French and German traffic.—Increased importance of Alsatian traffic.—Factors in computing tonnage and horse-power required to satisfy legitimate needs of France.—Estimates of Reparations Commission of part of fleet to be ceded in reparation.—Cession of shares in German Rhine Navigation Companies.—Versailles 339.—Cession of tugs, vessels and material.—The *Rheinschiffahrts Aktien-Gesellschaft Vorm. Fendel Company*.—Mortgages, encumbrances, charges and liens attached to property.—Specifications and procedure for cession.

¹ For bibliography, index and tables, see Volume III.

IN THE MATTER OF THE CESSIONS BY GERMANY TO FRANCE
UNDER ARTICLE 357 OF THE TREATY OF VERSAILLES.

WALKER D. HINES, ARBITRATOR.

Decided, Paris, January 8, 1921.

Article 357¹ of the Treaty of Versailles provides that Germany shall cede to France certain property pertaining to the navigation on the Rhine, and provides that the amount and specifications of such cessions shall be determined by an arbitrator or arbitrators appointed by the United States of America. The undersigned, Walker D. Hines, has been appointed accordingly as the Arbitrator for the purposes of Article 357, and hereby makes his determination as to the amount and specifications of such cessions.

The French Government and the German Government, respectively, have designated delegates to appear before the Arbitrator, and he has received and considered the various notes presented by the respective delegates, and has also had numerous conferences with these delegates in Paris, at various places on the Rhine, and at Rotterdam.

TUGS AND VESSELS.

Article 357 requires, among other things, that Germany shall cede to France tugs and vessels, together with their fittings and gear, in good state of repair, in condition to carry on commercial traffic on the Rhine, and selected from among those most recently built; and that the amount and

¹ The complete text of Article 357 follows:

Within a maximum period of three months from the date on which notification shall be given Germany shall cede to France tugs and vessels, from among those remaining registered in German Rhine ports after the deduction of those surrendered by way of restitution or reparation, or shares in German Rhine navigation companies.

When vessels and tugs are ceded, such vessels and tugs, together with their fittings and gear, shall be in good state of repair, shall be in condition to carry on commercial traffic on the Rhine, and shall be selected from among those most recently built.

The same procedure shall be followed in the matter of the cession by Germany to France of:

(1) the installations, berthing and anchorage accommodation, platforms, docks, warehouses, plant, etc., which German subjects or German companies owned on August 1, 1914, in the port of Rotterdam, and

(2) the shares or interest which Germany or German nationals possessed in such installations at the same date.

The amount and specifications of such cessions shall be determined within one year of the present treaty by an arbitrator or arbitrators appointed by the United States of America, due regard being had to the legitimate needs of the parties concerned.

The cessions provided for in the present article shall entail a credit of which the total amount, settled in a lump sum by the arbitrator or arbitrators mentioned above, shall not in any case exceed the value of the capital expended in the initial establishment of the ceded material and installations, and shall be set off against the total sums due from Germany; in consequence, the indemnification of the proprietors shall be a matter for Germany to deal with.

specifications of such cessions shall be determined with due regard to the legitimate needs of the parties concerned.

THE TRAFFIC TO BE CONSIDERED IN ESTIMATING THE LEGITIMATE NEEDS OF THE TWO COUNTRIES.

Both France and Germany adopt the traffic on the Rhine for the year 1913 as the basis for estimating the legitimate needs of the two countries. France, however, claims that this should be augmented by certain additional French traffic, while Germany claims that the traffic of 1913 should be regarded as the exclusive and final basis, and indeed suggests that even the year 1913 gives an exaggerated idea as to the relative importance of the French traffic.

The two parties agree that the Rhine traffic for 1913 is as shown in Appendix I. They also agree that all the classes of that traffic to or from Alsace have relation to the legitimate needs of France, except traffic going to or coming from Switzerland or Italy and transshipped to or from railroad in Alsace, which traffic France claims should be considered, and Germany claims should not be considered.

They also agree that certain 1913 traffic transshipped at Mannheim should be considered, to wit: traffic moving on the Rhine between the sea and Mannheim transshipped at that place to or from railroad for movement by rail between that place and Alsace-Lorraine or France.

France claims and Germany denies that consideration should be given to the 1913 traffic consisting of coal moving from the Ruhr district down the Rhine to the sea and thence to French seaports, and the 1913 traffic consisting of ore moving from the French colonies by sea to the Rhine and thence to the Ruhr district.

The amounts of traffic involved in these agreements and disagreements are shown in Appendix I.

The additions to the traffic of 1913 which France claims and which Germany denies are the following:

Reparation coal from the Ruhr district via the Rhine to the sea for movement by sea to France.

A large additional coal traffic from the Ruhr district to Alsace for distribution in eastern and south-eastern France,—the new hinterland which, it is claimed, the Alsatian ports acquire by virtue of the reincorporation of Alsace-Lorraine with France.

A large additional movement of potash from Alsatian ports via the Rhine to the sea, by reason of the continuing development of the comparatively new potash mining industry in Alsace-Lorraine.

An additional movement of oil by the Rhine from the sea to Alsace.

The respective amounts of these claims for additions to the traffic of 1913 are also shown in Appendix I.

ARBITRATOR'S CONCLUSIONS AS TO THE TRAFFIC TO BE CONSIDERED IN ESTIMATING LEGITIMATE NEEDS OF THE TWO COUNTRIES.

Germany contends that the 1913 Rhine traffic transshipped in Alsatian ports in going to or coming from Switzerland or Italy should be excluded from the traffic of the Alsatian ports for the reason that it has no relation to the legitimate needs of France. France contends that it is interested in all Rhine traffic to or from its Rhine ports, just as Germany is interested in all Rhine traffic to or from its Rhine ports, and that this principle is not

changed by the fact that such traffic, before reaching a Rhine port comes from a foreign country, or after leaving a Rhine port goes to a foreign country. France also contends that the practical result of the exclusion from the Rhine traffic of the Alsatian ports of this traffic in transit to or from Switzerland or Italy would be to leave with Germany all the boats necessary to handle that traffic; or, in other words, such traffic would be thereby treated as a part of the legitimate needs of Germany. The Arbitrator's view is that each country has a legitimate need for boats to enable it to participate in the transportation of all traffic to or from its ports, and he, therefore, decides that the Rhine traffic transshipped in Alsatian ports and going to or coming from Switzerland or Italy should be considered the same as the other traffic to or from Alsatian ports in estimating the legitimate needs of France.

Germany contends that the 1913 traffic in coal moving down the Rhine from the Ruhr district to the sea destined to French seaports, and the 1913 traffic in ore coming by the sea from the French colonies and moving from the sea up the Rhine to the Ruhr district should be excluded from the Rhine traffic having a relation to the legitimate needs of France on the Rhine. The Arbitrator can find nothing in Article 357 which excludes this traffic from consideration in determining the legitimate needs of France. Germany further argues that France could have participated in this traffic prior to the war, and that its failure to do so proves that this traffic is not a legitimate need of France. It is reasonable to conclude, however, that without a base on the Rhine (such as was, of course, enjoyed by Germany and Holland, and also for practical purposes by Belgium), it was not to be expected that France would participate in this traffic. The Arbitrator, therefore, decides that this traffic ought not be to excluded.

France claims that there should be added to the 1913 Rhine traffic the reparation coal which may move from the Ruhr district by the Rhine to the sea for movement thence to French seaports. Germany denies this claim and insists that by virtue of Annex V of Part VIII of the Treaty of Versailles the obligation to transport this reparation coal to the seaport rests upon Germany, and hence that such transportation is not a legitimate need of France. France, however, insists that it has the right to perform this transportation by the Rhine from the Ruhr district to the sea to whatever extent it sees fit. France has made certain representations to this effect to the Reparation Commission. The fact is, however, that at present Germany is delivering this coal at the seaport (although in at least one instance the agency which Germany has selected for this purpose has contracted with French private interests to perform the work). No action interfering with the actual transportation of this coal by Germany has been taken by the Reparation Commission. Even if such action were taken it would remain uncertain as to the extent to which France would elect to participate in the transportation. Furthermore, there is the broad and serious question of principle as to whether Article 357, in addition to providing for normal commercial activity, should be also construed as being intended to provide the means for performing reparation, necessarily temporary in character, of coal or other articles. The Arbitrator is forced to the conclusion that this reparation coal from the Ruhr district to the sea should not be added to the 1913 traffic for the purpose of ascertaining the legitimate needs of France within the meaning of Article 357.

France claims that a large traffic to and from Alsace in addition to the traffic of 1913 should be considered. This claim is denied by Germany,

and thus an important question of principle is raised. The principal arguments urged on this point by France are the following:

1. That the improvement of the Rhine between Mannheim and ports of Alsace had not attained a condition favorable to a large traffic prior to 1912, and had not been completed even in 1913, whereas the improvements of the Rhine below Mannheim had been completed many years; so that the opportunities of the ports of Alsace to enjoy Rhine traffic on a large scale had not really begun until 1912, and the real development of Rhine traffic to and from Alsace was in a state of rapid growth when the war began, while the traffic of the German Rhine ports as a whole had long before that reached a much greater degree of maturity, and had settled down to a much slower growth. France claims that this argument is strikingly illustrated by the chart shown on page 66.

2. That while the potash industry in other parts of Germany had attained its principal development by the year 1911, the potash industry of Alsace had at that time only begun, and at the beginning of the war was developing at a rapid rate, and that the future Rhine movement of potash from Alsace ports will be greatly in excess of what it was in 1913.

3. That the reincorporation of Alsace with France has opened up to the Rhine ports of Alsace a very important hinterland in southern and south-eastern France, particularly for coal traffic, and that the result will be the handling of a large additional Rhine traffic through the ports of Alsace.

4. That these considerations constitute the reasons why Article 357 did not require the Arbitrator to have regard to the shipping traffic during any period preceding the war, although Article 339, providing for the cession of boats on certain other rivers, expressly required the Arbitrator to regard the shipping traffic during the five years preceding the war.

Germany contends that the only tangible and reliable basis is that afforded by the traffic prior to the war, and indicates its willingness, provided no additions are made to the year 1913, to take as this basis the year 1913, in which Alsace had a larger Rhine traffic than in any previous year. Germany contends that any effort to construct a theoretical Rhine traffic for Alsace in excess of the traffic for the year 1913 would be purely speculative, and that if such effort is entered upon the traffic ought to be diminished rather than increased, because of the disadvantages which Alsace will suffer by reason of its losing the support of the commercial and governmental influence of Germany.

The task that confronts the Arbitrator is to form a just estimate of the relative importance of the French traffic and of the German traffic. If he takes the 1913 basis for the German traffic (as is clearly the most convenient and practical course to pursue) it would be unfair to restrict the Alsatian traffic (which is the principal part of the French traffic) to the 1913 basis, unless he is of opinion that the Alsatian traffic will do no more than keep pace with the German traffic—diminishing if the German traffic diminishes, and remaining stationary if the German traffic remains stationary. The Arbitrator could not adopt this view without disregarding commercial factors which, in his opinion, are of great importance. Rhine navigation on a large scale to and from the Alsatian ports had only fairly

begun in 1912, and was increasing at an exceedingly rapid rate in 1913, while the rate of increase for the German ports as a whole (where Rhine navigation had long since reached a mature growth) was increasing at a much smaller rate. There is every reason to believe that Alsatian traffic will continue to increase for several years at a much more rapid rate than the general average rate of increase of the German traffic as a whole. The probability of a much greater rate of increase for the Alsatian ports is further increased by the probably very high rate of increase in the production of Alsatian potash as compared with 1913 when the industry was just beginning, and by the increased commercial importance of the Alsatian ports due to their improved opportunity to carry on commerce with the nearby portions of eastern France. The Arbitrator believes that it was because of these considerations that Article 357 omitted to refer to pre-war traffic as a standard for the Arbitrator's decision, although Article 339 adopted pre-war traffic as an important standard.

After the most careful study of all the voluminous arguments, statistics, maps and diagrams, that have been presented, the Arbitrator is of opinion that the traffic of the German ports for 1913 being adopted as one of the factors, he should adopt as the Alsatian factor the Alsatian traffic of 1913, plus an addition of 850,000 tons. Two of the principal elements of the Alsatian traffic will be coal and potash. For the purpose of convenient computation it will be assumed that the increase will consist of 600,000 tons of coal from the Ruhr to Alsatian ports, and 250,000 tons of potash from Alsatian ports to Rotterdam. This method assigns the entire increase to those sorts of traffic which are loaded most heavily in the barges, and, therefore, which require the smallest number of additional barges.

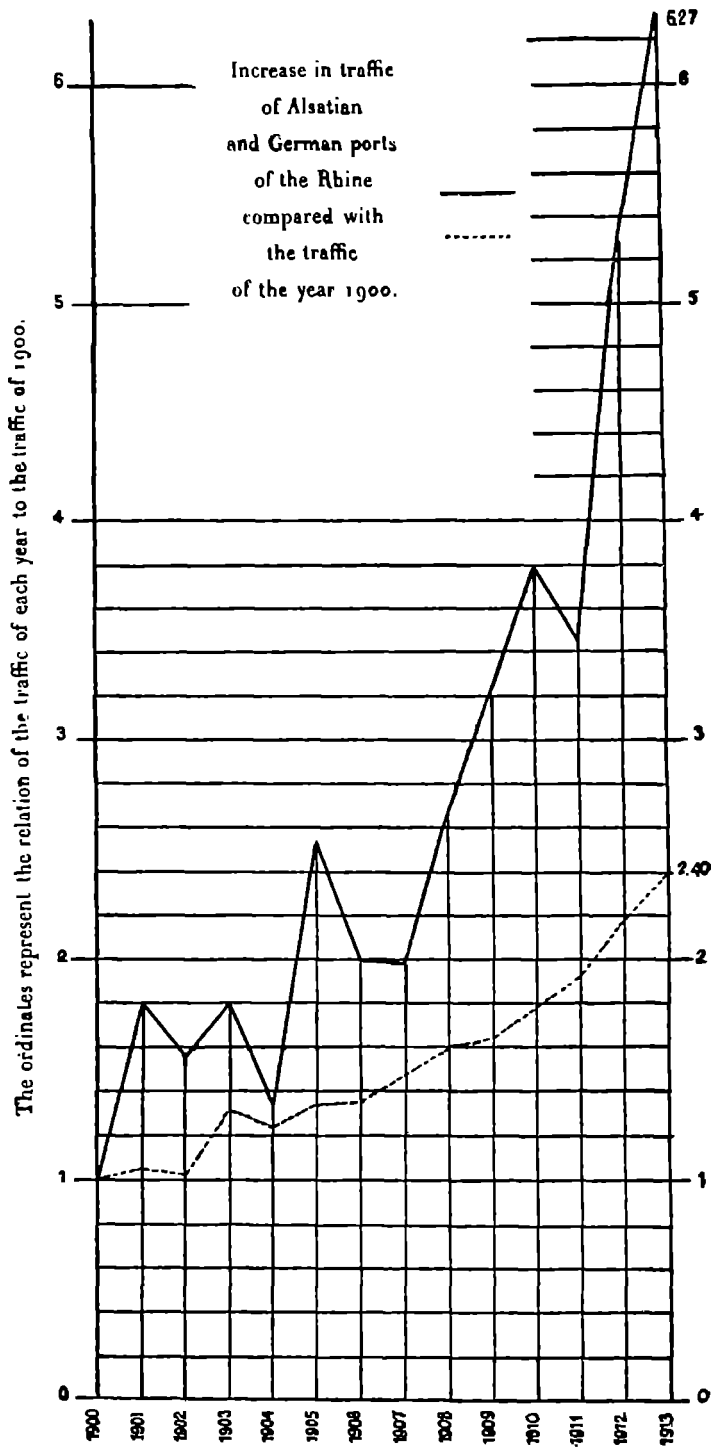
Appendix II shows, according to its various classes, the traffic which, in accordance with the views above expressed, the Arbitrator adopts as the basis of his decision.

AMOUNT OF SHIPPING REQUIRED TO PERFORM FRANCE'S PART OF THE TRAFFIC
THUS ADOPTED.

This subject involves the questions as to what part of the traffic should move in French boats, and as to how many boats would be required to transport that part.

To what extent do the legitimate needs of France and Germany, respectively, entitle them to participate in the transportation of the traffic which has been adopted as the basis of computation?

It is clear that Germany has no right to claim boats to enable it to participate in the transportation of traffic to or from France or its colonies when such traffic moves neither to nor from a point in Germany. It is equally clear that France has no right to claim the cession of boats in order to enable it to participate in the transportation of traffic which moves to or from or between points in Germany, and which moves neither to nor from France or its colonies. But much of the traffic which is treated as being of interest to France is not exclusively of interest to France, but is of joint interest to France and Germany. For example, coal from the Ruhr district to France or ore from the French colonies to the Ruhr district are sorts of traffic which are of joint interest to France and Germany, and cannot be regarded as either exclusively French traffic or exclusively German traffic.



What are the rights of the two countries to participate in the transportation of traffic which is of joint interest to the two countries? Can Germany claim the right to retain all of the boats of the present German Rhine fleet which may be needed for the transportation on the Rhine of coal produced in Germany and destined to France? If not, can France claim the right to receive by way of cession all the boats of the present German Rhine fleet which may be needed for the transportation on the Rhine of ore produced in the French colonies and destined to Germany? After taking into consideration all the special and peculiar features of traffic on the Rhine, the Arbitrator cannot escape the conclusion that, as to all traffic which moves from one of these two countries to the other, each country has a right to possess a portion of the present German Rhine fleet for such transportation, and the reasonable solution seems to be to regard the rights of the two countries in this respect as equal. The Arbitrator, therefore, decides that it is a legitimate need of each of the two countries to have one-half of the boats needed to transport such traffic. If the Arbitrator should adopt the opposite view, to wit: that France should have 100 % of the shipping required to transport Ruhr coal to Alsace, because France needs to consume all of that coal, the same reasoning would preclude France from claiming boats for the transit traffic of Switzerland and Italy via Alsace and the ore traffic from the French colonies to Germany.

Holland and Belgium also participate in traffic on the Rhine, and the Arbitrator adopts the principle, which appears to be satisfactory to both France and Germany, that Holland and Belgium should be regarded as participating in the various classes of the traffic substantially in the same proportion as they did in 1913.

The next point is to decide upon the necessary factors to be employed in computing the amount of tonnage and horse-power requisite to be ceded to France in order that the legitimate needs of the two countries may be fairly met. These factors are:

- a) The number of days of service per year to be assumed for barges and tugs, respectively;
- b) The number of tons per horse-power which the tugs will pull upstream on the various stretches of the river;
- c) The average percentage of utilization of the cargo capacity of the barges for the various classes of traffic;
- d) The times required for tugs to make their roundtrip voyages on the various stretches of the river, and the times required for the barges to make their roundtrip voyages, and the time to be allowed for loading and unloading of barges.

It is unnecessary to complicate this decision with a discussion of the technical details involved. The Arbitrator has considered with great care both the written and the oral contentions of the two delegations, and in addition has caused certain estimates to be made by disinterested persons acting on his behalf, which estimates he has discussed with the representatives of the two delegations. As a result of all this consideration he has concluded that the amount of tonnage and horse-power which would be required to enable France to transport that part of the traffic which its legitimate needs entitle it to transport would be 305,000 tons of barge capacity, and 25,000 horse-power of tug capacity.

THE AMOUNT OF SHIPPING TO BE SPECIFIED FOR CESSION IN VIEW OF SURRENDER
FOR RESTITUTION AND REPARATION AND OF OTHER CONDITIONS
AFFECTING SUFFICIENCY OF GERMAN RHINE FLEET.

The amount of tugs and vessels to be ceded must be specified out of those which will remain registered in German Rhine ports after the deduction of the tugs and vessels surrendered by way of restitution and reparation.

The Reparation Commission has certified to the Arbitrator the size of the entire German river fleet as of November 11th, 1918 (units surrendered or to be surrendered for restitution not being included because not counted as a part of the German river fleet), and has also certified to the Arbitrator the losses incurred by the Allied and Associated Powers for which reparation is to be made by a cession of a part of the German river fleet. From the advices thus received it appears that not more than 14.34% of the tonnage of barges and not more than 2.2% of the horse-power of tugs of the entire German river fleet will be required for purposes of reparation. It is clear that the percentage of the German Rhine fleet which will be ceded for reparation will not exceed the average percentage of the entire German river fleet which will be ceded for this purpose. This is true because the Arbitrator has so provided in Article XIV of the Conditions of Cession which he has prescribed in pursuance of Annex III of Part VIII of the Treaty. As a practical matter the probabilities are that the percentage which will be taken of the German Rhine fleet for reparation will be less than the average percentage taken of the entire German river fleet for such purpose, because the lost boats for which reparation must be made were on an average much smaller than the average of the units of the German fleet: while the units of the German Rhine fleet are on an average substantially larger than the average of the units of the entire German river fleet.

The German Delegation has suggested that part of the units of inland navigation tonnage which may be ceded to France for reparation may be used by France on the Rhine, and that such use would partially satisfy the legitimate needs of France under Article 357, and, therefore, that the amount of shipping to be specified for cession under Article 357 cannot be correctly specified until after the cessions for reparation shall have been completed. But France had no inland navigation tonnage on the Rhine at the beginning of the war, and the cessions by way of reparation will be made to compensate France for losses of inland navigation tonnage incurred on rivers and canals in France. If France should elect to use on the Rhine any units ceded to it for reparation, it would then have to make good out of its own resources to a corresponding extent the losses sustained on its own rivers and canals. It is clear that such action on the part of France would not diminish Germany's obligation under Article 357, which obligation is to cede to France out of tugs and vessels remaining after restitution and reparation, such proportion of those tugs and vessels as, in the judgment of the Arbitrator, will meet the legitimate needs of France for transportation on the Rhine. Such judgment of the Arbitrator could not be affected by the fact that France might elect to purchase or construct an additional number of tugs and vessels for the Rhine, or might elect to accomplish the same purpose by purchasing or constructing tugs and vessels to make good a portion of its losses during the war on its rivers and canals so as to enable it to employ on the Rhine tugs and vessels

which had been ceded by way of reparation for losses incurred on the rivers and canals in France.

Therefore, the Arbitrator adopts the view that there will remain registered in German Rhine ports after the deduction of the tugs and vessels surrendered by way of restitution or reparation at least 85.66% of the tonnage of barges, or 1,888,651 tons, and at least 97.8% of the horse-power of tugs, or 170,264 horse-power; and the amount of cessions to be specified will, therefore, be made on the basis of 1,888,651 tons of barges, and 170,264 horse-power of tugs remaining registered in German Rhine ports after deduction of tugs and barges surrendered by way of restitution and reparation.

Not only will the Rhine fleet after reparation be smaller than the Rhine fleet in 1913, but the traffic to be carried will, according to the Arbitrator's basis, be somewhat larger than in 1913, and this latter factor also must be taken into consideration, and this the Arbitrator has done.

After making allowance for both the diminution of the fleet on account of reparation and the increase of traffic, the Arbitrator decides that barges with an aggregate capacity of 254,150 tons, and tugs with an aggregate capacity of 23,760 horse-power should now be specified for cession.

INSTALLATIONS AT ROTTERDAM,

Article 357 provides that Germany shall cede to France a portion of

1. The installations, berthing and anchorage accommodation, platforms, docks, warehouses, plant, etc., which German subjects or German companies owned on August 1, 1914, in the port of Rotterdam, and
2. The shares or interests which Germany or German nationals possessed in such installations at the same date.

The amount and specifications of such cessions shall be determined with due regard to the legitimate needs of the parties concerned.

In the port of Rotterdam coal and ore are transhipped between ocean ship and barge by means of floating appliances. France has asked for shares or interests in certain Dutch concerns (which on August 1, 1914, were controlled by German nationals), owning floating appliances for the transshipment of coal and ore. The treaty contemplates the cession of shares owned by German nationals in respect of installations which on August 1, 1914, were owned by German companies, but not, apparently, by Dutch companies. Moreover the principal installations in the port of Rotterdam for the transfer of coal and minerals appear to belong to Dutch concerns which are not controlled by German interests, and which are capable of serving, and which habitually serve, shipping in general, so that the legitimate needs of France do not require cessions of interests for this purpose.

France has also asked for the cession of installations for loading and unloading and storing oil. There appears to be only one plant of this character which on August 1, 1914, was owned by a German company. The plant appears to be operated as a unit. France's portion of the total oil traffic passing through the port of Rotterdam is a very small fraction, and the Arbitrator is of opinion that it would not be reasonable to cut off a small part of this single and unified plant for cession to France. Moreover, if such fragment of the plant were taken, the Arbitrator does not

believe it could be operated to advantage. Nor would any practical purpose be served by the cession to France of a small fraction of the shares in the company owning the plant.

As to installations for handling general traffic in the port of Rotterdam, the Arbitrator has considered the extent of installations owned by German subjects or German companies on August 1, 1914, and the extent of the French general traffic in the port of Rotterdam as compared with the German general traffic, and decides that there shall be ceded to France the installations, berthing and anchorage accommodations, platforms, docks, warehouses, plant, building, etc., or interests therein, which the Badische Aktien-Gesellschaft für Rheinschiffahrt und Seetransport owned on August 1, 1914, in the port of Rotterdam.

REPAIR DOCKS AND REPAIR FACILITIES.

France has requested the cession of certain repair docks and repair facilities at various places on the Rhine. Except as to Rotterdam, the Arbitrator finds no authority in Article 357 for requiring the cession of property of this character. No claim is made that German companies or nationals own any such facilities at Rotterdam, but the French Delegation suggests that on August 1, 1914, German nationals owned shares in Dutch concerns owning property of this character in the port of Rotterdam. As above pointed out, however, Article 357 does not appear to authorize the cession of shares held by German nationals on August 1, 1914, in Dutch companies.

PASSENGER STEAMERS, GOODS STEAMERS, MOTOR BOATS.

The Arbitrator concludes that he ought not to order the cession of boats of these three classes. There is no regular passenger traffic to or from the Alsatian ports. The traffic by goods steamers to and from Alsatian ports was small in 1913 and was done almost altogether in Belgian and Dutch boats. France's interest in this traffic, tested by the principles which it seems reasonable to apply to the apportionment of shipping on the Rhine, is too small to justify the allocation of enough boats (not less than three or four) to maintain a regular service. No reason has been brought forward to justify the cession of motor boats.

OIL TANK BOATS.

France has asked for the cession of certain oil tank boats. The 1913 oil traffic of interest to France was small and the boat capacity needed for its transportation, after allowing for the part carried in boats of other nationalities, is not widely different from the capacity of the oil tank boats of the Rhine Navigation Company mentioned below, so that no direct cession of oil tank boats appears necessary.

FLOATING CRANES.

France has asked for the cession of certain floating cranes. Germany objects on the ground that floating cranes are not embraced in Article 357. The principal type of floating crane consists of a crane placed upon a barge. The Arbitrator is of the opinion that such a barge with a crane upon it is within the meaning of the term "vessel" as that term is used in Article 357, and that it is proper to require the cession of a vessel of this character

with the crane and all other fittings. These floating cranes are vessels which are necessary "to carry on commercial traffic on the Rhine", and, in principle, the cession of a reasonable number of such cranes may be required. In fact, the subject is covered by the cession of the controlling interest in the Rhine Navigation Company below mentioned, which owns floating cranes with a capacity equal to France's proportion.

SHARES IN GERMAN RHINE NAVIGATION COMPANIES.

Article 357 provides that Germany shall cede tugs and vessels, or shares in German Rhine navigation companies. France asks for the cession of shares in some of these companies in addition to the cession of tugs and vessels. Germany claims that Article 357 does not require the cession of both boats and shares, but only boats or shares, and further claims that Germany has the right to choose which it will cede, and states that it chooses to cede boats and not shares.

The Arbitrator can find no basis for the view that Germany, one of the parties to the controversy, has the right to determine the character of the property it will cede under Article 357, and thereby itself determine what will be the most satisfactory for its own needs. A dominant feature of Article 357 is that all questions as to the amount and specifications of the cessions to be made in relation to the legitimate needs of the parties concerned shall be determined by the Arbitrator. Therefore, under that article Germany has no right to determine for itself that its cessions shall be made in tugs and vessels instead of in shares.

The Arbitrator is equally convinced that Article 357 does not prohibit him from requiring the cession of shares and also the cession of tugs and vessels. A controlling principle of the article is that the Arbitrator shall determine the cessions which will duly promote the legitimate needs of the parties concerned. If he finds that this great object of the article can be best promoted by requiring the cession of shares of one or more companies, and at the same time requiring the cession of additional tugs and vessels, there is nothing in the article which forbids his doing so. If the Arbitrator should conclude that it is essential that shares in one or more companies should be ceded to France, and if the article compelled him to require the cession of shares exclusively in the event he required the cession of any shares, then he would be under the necessity of requiring the cession of the shares of enough navigation companies to give France all the tugs and vessels needed by it upon the Rhine. Such a consequence would be a serious hardship upon Germany. It is far better for Germany to cede only the shares in one navigation company, and then to cede additional tugs and vessels, than to cede the shares in several navigation companies so as to produce by that method the total amount of tugs and vessels necessary for France. The real purpose of the article can only be accomplished by the Arbitrator determining with due regard to the legitimate needs of the parties, "the amount and specifications of such cessions" in respect of the various subjects dealt with by the article.

Germany also contends that the companies whose shares are sought by France perform, in addition to the function of operating tugs and vessels, various other functions of a different character, and especially those of loading and unloading freight, forwarding freight, storing freight in warehouses, etc., and insists that it was not the purpose of the article to require Germany to provide France with the means of performing such functions.

France, on the contrary, claims that these other functions are necessary and proper incidents to navigation, and are naturally and legally performed by navigation companies, and that France has a legitimate need to be provided with an organization which has already established and equipped itself for the performance of these functions; and France urges that it was for this purpose that Article 357 provided for the cession of shares in German Rhine navigation companies. Germany also urges that there is no need for equipping France to perform these functions, because France can always make arrangements for their performance through German agencies, but France insists that it ought not to be left in a position where it will have to depend upon the good will of such German agencies.

Since the Arbitrator believes that to a large extent it is necessary to cede tugs and vessels, he must either adopt for that reason the principle that no shares at all can be ceded to France, and that France must be left without any provision for the performance of the functions incidental to navigation, or he must adopt the principle that France is to be provided with the means of performing such incidental functions through the cession of shares in one or more German Rhine navigation companies.

Article 339 of the treaty provides for the cession of tugs and vessels on certain other rivers to the Allied and Associated Powers concerned. That article also provides that Germany, in addition to ceding tugs and vessels "shall in the same way cede material of all kinds necessary to the Allied and Associated Powers concerned for the utilization of those river systems". This clause is not found in Article 357, and France claims that the reason is that Article 357 sought to accomplish much the same purpose through the cession of shares in German Rhine navigation companies. If the Arbitrator declines to award to France shares in German Rhine navigation companies and awards nothing but tugs and vessels, the treaty will thereby give France in connection with the restoration of its rights on the Rhine, less than Article 339 of the treaty gives to other Allied and Associated Powers in respect of newly acquired rights on other river systems. If the Arbitrator in addition to tugs and vessels awards France shares in one or more German Rhine navigation companies, he will do no more than is expressly contemplated by Article 357, and will thereby avoid giving an effect to Article 357 much less favorable than the clear effect of Article 339. Under all the circumstances the Arbitrator cannot decline to put into effect the express authority which Article 357 gives for the cession of shares in German Rhine navigation companies. He must, therefore, consider what cessions of this character are reasonably required for the legitimate needs of France.

The traffic moving to and from Alsace, on the basis adopted by the Arbitrator approximates 3,000,000 tons per year. About 2,000,000 tons of this traffic will be loaded in German ports or unloaded in German ports. In addition it is clear that the normal method of conducting Rhine traffic to Alsace from the Lower Rhine ports, including the seaports, is for the barges to be loaded with a considerable amount of traffic in addition to traffic going to Alsace, such additional amount being discharged at Mannheim or other Middle Rhine ports. The extent of this incidental traffic appears to be much less in respect of coal than in respect of general merchandise, but it seems reasonably clear that as a normal incident to navigation to Alsace the French interests will carry on an incidental traffic to Middle Rhine ports of from 300,000 to 500,000 tons per year, and perhaps

more. In view of all these considerations, the Arbitrator is of the opinion that it is reasonable and just that Germany cede to France shares in a German-Rhine navigation company conducting an annual business of approximately 2,000,000 tons. The Rheinschaffahrts Aktien-Gesellschaft Vorm. Fendel is a Rhine navigation company having an annual business of about 2,000,000 tons and from the character of its business appears to be better adapted to such cession than the other Rhine navigation companies.

The German Delegation urges that this company owns comparatively few installations and that the leases by which it holds other installations may be cancelled. The Arbitrator does not believe, however, that this possibility is a sufficient reason for denying to France the opportunity to control an established organization possessing important installations. The Arbitrator believes that the unusually specific phrase "German-Rhine Navigation Companies" was used in Article 357 for the purpose of giving France a reasonable opportunity to enter upon the conduct of Rhine navigation under favorable conditions. The fact that the Rhine navigation company which the Arbitrator finds most available may not continue to have all the facilities which France may need is not a reason for declining to apply the provision of the treaty at all.

Germany further contends that, even if shares in a Rhine navigation company shall be ceded, Article 357 contains no authority for requiring the cession of enough shares to control the company and that cession of control of the company would violate the meaning of the article. The article expressly provides that the number of shares to be ceded shall be determined by the Arbitrator and by no means prohibits the Arbitrator from specifying a number of shares which will give control. Furthermore, no practical purposes would be accomplished by ceding a mere minority interest. In order to carry out the purpose of the article, it is both necessary and proper to require the cession of enough shares to give France control of the company selected.

SHALL FULL RIGHT OF PROPERTY BE CEDED OR MAY CESSIONS BE SUBJECT
TO MORTGAGES, ETC.

The German Delegation urges that, if the property specified by the Arbitrator for cession is subject to mortgages or other encumbrances, charges or liens, Germany will fully satisfy its obligation by delivering the property subject to such burdens and that France will receive all that it is entitled to receive under Article 357, and that France must itself satisfy the creditor or other claimants in order to obtain the full enjoyment of the property delivered. The German Delegation argues that Germany's sole obligation is to "cede" the property and that the act of cession does not involve the giving of a complete and full title to the property; and, moreover, that mortgages and other encumbrances, charges and liens on boats frequently exist and that, if the treaty had intended to impose on Germany the obligation of delivering the property freed from such burdens, express language to that effect would have been used.

The Arbitrator is unable to adopt this view. Article 357 clearly manifests the idea that Germany agrees to put France in possession and ownership of the property specified by the Arbitrator. There is nothing in the article to indicate that it is permissible for such possession and ownership to be incomplete or subject to the paramount right of another person.

The whole spirit of the article is to the effect that the possession and ownership of France shall be complete and shall not be shared with or subordinated to any other nation or individual.

Article 357 further shows that France is to pay for the property ceded to it by setting off the value of such property against the total sums due from Germany to France. If the property is ceded subject to mortgages and other encumbrances, charges and liens, and if France must satisfy all of these claims in cash, then a large part of the value, and perhaps much the greater part of it, will have to be paid by France in cash (and at times and in foreign currencies satisfactory to the creditors), despite the evident purpose of the article that such value shall be paid exclusively through the means of a credit to Germany. The article further emphasizes this purpose by declaring that "the indemnification of the proprietors shall be a matter for Germany to deal with". Certainly the full protection which the article seeks to give to France through the means of this indemnification of the proprietors by Germany cannot be destroyed by the fact that the proprietorship has been subdivided through arrangements which turn over to mortgagees and other interested parties the paramount interest in the property. Germany must make compensation for such highly important elements of proprietorship in order that its obligation to indemnify the proprietors shall be completely performed.

The incidents which are likely to accompany a mortgage still further emphasize the reason for the principle adopted by the treaty. The right to obtain relief from the paramount interest of the mortgagee through payment of the debt can be exercised only at the maturity of the debt unless the mortgagee is willing to accept payment at an earlier date. At the same time, the mere fact of the change of the nationality of the boat through the transfer by Germany to France will, in many cases, give the mortgagee the right to demand the immediate payment of the debt as the price of retaining the property. At the time of payment, whenever that may be, the necessity of paying in cash and in foreign currency will be inevitable unless the mortgagee shall agree to another method of payment. The right to sell the boat or to make a lease of it or to change the character of the service in which it is engaged may frequently be subject to the mortgagee's consent. Such mortgages frequently contain elaborate provisions controlling the methods of insurance and the methods of maintaining the property. If several boats should be covered by the same mortgage and only part should be ceded to France, the possibility of additional interference with complete ownership would exist. It is impossible to foresee the various special provisions which may limit the freedom of action of France if it must take boats subject to mortgages to which it was never a party. Nor is it possible to foresee the various other interferences with ownership and the various burdens of payment which France might incur if the general principle were recognized that Germany is under no obligation to indemnify the owners of the important rights of property created by mortgages and other charges, liens and encumbrances, and if all such modifications of complete ownership must be suffered by France. These details emphasize the soundness of the principle, which the article itself makes perfectly clear, that the complete possession and ownership shall be vested in France, and that this cannot be done unless the property is delivered free of mortgages, encumbrances, charges and liens of all kinds.

SPECIFICATIONS AND PROCEDURE.

ARTICLE I.

Tugs and Vessels.

The Arbitrator hereby determines that Germany shall cede to France tugs and vessels from among those registered in German Rhine Ports, which shall be selected from among those most recently built, in accordance with the following specifications and procedure:

Section 1.—The barges to be selected shall have an aggregate capacity of 254,150 tons and shall be selected in accordance with the following basis, which has been agreed to by the two delegations:

The German fleet is divided into two classes:

Above 1,350 tons
From 500 to 1,350 tons.

France will receive half of its barges from each of these classes on a proportionate basis which is illustrated by the following example:

If France should receive 400,000 tons,

It would have 200,000 tons above 1,350
200,000 tons between 500 and 1,350;

If the German fleet be supposed to have

1,000,000 tons above 1,350
1,100,000 tons between 500 and 1,350,

There would remain to Germany

800,000 tons above 1,350
900,000 tons between 500 and 1,350;

The barges being classified by groups of 100 tons each, each group between 500 and 1,350 tons would be divided in the ratio of two for France and nine for Germany, and each group above 1,350 would be divided in the ratio of two for France and eight for Germany.

After ascertaining the barges to be selected from each group, there shall be deducted from the aggregate tonnage capacity of such barges the aggregate tonnage capacity of the barges of the Fendel Company belonging to such group, and if the aggregate tonnage capacity of the barges of the Fendel Company belonging to that group shall be in excess of the aggregate tonnage capacity of the barges to be selected from that group, the excess shall be deducted from the aggregate tonnage capacity of the barges to be selected from the next group or groups. If any barges of the Fendel Company shall have a capacity of 500 tons or less, such aggregate capacity shall be deducted from the capacity of the barges to be selected from the lowest group or groups of the classification.

Section 2.—The tugs to be selected for use between the sea and Duisburg shall be propeller tugs and shall have from 301 horse-power to 350 horse-power each; and shall have an aggregate capacity of 2,566 horse-power, less the aggregate horse-power capacity of any propeller tugs (other than harbor tugs) belonging to the Fendel Company and having a capacity of 350 horse-power or less.

The tugs to be selected for use between Duisburg and Strasbourg shall have from 801 horse-power to 1,500 horse-power each and shall have a draft not exceeding 1.35 meters; shall have an aggregate capacity of 21,194 horse-power and shall be selected proportionately from the various groups of side wheel tugs (each 100 horse-power constituting a separate group) from 801 horse-power to 1,500 horse-power. After ascertaining the side wheel tugs to be selected from each group, there shall be deducted from the aggregate horse-power capacity of such side wheel tugs the aggregate horse-power capacity of all tugs of the Fendel Company belonging to such group; and if the aggregate horse-power capacity of the tugs of the Fendel Company belonging to that group shall be in excess of the aggregate horse-power capacity of the side wheel tugs to be selected from that group, the excess shall be deducted from the aggregate horse-power capacity of the side wheel tugs to be selected from the next group or groups. The tugs of the Fendel Company having a capacity of not less than 351 horse-power and not more than 800 horse-power shall be deducted from the horse-power capacity of the side wheel tugs to be selected from the lowest group or groups of the classification.

Section 3.—Prior to Thursday, February 10, 1921, the French Delegation and the German Delegation shall endeavor to agree upon the tugs and vessels to be selected in accordance with the foregoing principles. At ten o'clock on Thursday morning, February 10, 1921, the Arbitrator will receive the reports of the French and German Delegations as to the result of their efforts to agree, will thereupon hear the two Delegations as to the points upon which they are unable to agree, and will then designate the units of tugs and barges to be ceded, and will give the notification contemplated in the first sentence of Article 357 of the Treaty of Versailles.

Section 4.—The tugs and vessels to be ceded shall be delivered by Germany to France at either Duisburg or Mannheim. The provisions as to the inspection of tugs and vessels and as to inspection of the necessary documents to be delivered therewith will be made at or before the time of the notification referred to in the preceding section.

Section 5.—All tugs and vessels ceded shall have normal and proper fittings and gear, shall be in good state of repair and shall be in condition to carry on commercial traffic on the Rhine.

Section 6.—The tugs and vessels ceded by Germany to France shall be accompanied by documents evidencing the transfer to France of the entire property in such tugs and vessels free from all encumbrances, charges and liens of all kinds.

ARTICLE II.

Installations at Rotterdam.

Section 1.—The Arbitrator hereby determines that Germany shall cede to France the installations, berthing and anchorage accommodation, platforms, docks, warehouses, plant, building, etc., which the Badische Aktien-Gesellschaft für Rheinschiffahrt und Seetransport (hereinafter referred to as the Badische Company) owned on August 1, 1914, in the port of Rotterdam, and also all interests owned by the Badische Company on August 1, 1914, in installation, berthing and anchorage accommodations, platforms, docks, warehouses, plant, building, etc., in the port of Rotterdam.

Section 2.—Prior to Thursday, February 10, 1921, the French Delegation and the German Delegation shall endeavor to agree upon the precise description of the property and interests of the Badische Company to be ceded in accordance herewith, and shall report to the Arbitrator at ten o'clock on Thursday morning, February 10, 1921, and the Arbitrator, after hearing the parties, will settle the precise description of the property and interests and will give the notification contemplated in the first sentence of Article 357.

Section 3.—The cession of the property of the Badische Company and of the interests owned by it, to be ceded as herein determined, shall be accomplished by the execution of all legal documents and the doing of all acts necessary or proper in order to vest in France the entire ownership of such property and interests, free from all encumbrances, charges and liens of all kinds.

ARTICLE III.

Shares in Fendel Company.

Section 1.—The Arbitrator hereby determines that Germany shall cede to France 76 per cent of the shares of the Rheinschiffahrts Aktien-Gesellschaft vorm. Fendel (herein referred to as Fendel Company), and shall deliver the certificates or other legal and proper evidences of such shares to the duly authorized representative of France. The time and place of such delivery shall be fixed at or after the hearing which the Arbitrator is to give to the French and German Delegations on Thursday, February 10, 1921.

Section 2.—The cession of such shares shall be accomplished by the execution of all legal documents and the doing of all acts necessary or proper in order to vest in France the entire property in such shares, free from all encumbrances, charges and liens of all kinds.

Section 3.—If Germany shall claim that a less percentage of the shares in the Fendel Company than the 76 per cent above specified will suffice to give France full control of the Company for all purposes, the Arbitrator will entertain an application by Germany on or before Thursday, February 10, 1921, to reduce accordingly the number of shares to be ceded.

VALUATION.

At or after the hearing to be given on Thursday, February 10, 1921, the Arbitrator will prescribe the procedure to be followed with a view to his settling in a lump the value of the cessions under Article 357.

POSSIBLE ADDITIONAL CESSION BY REASON OF DIMINUTION IN CESSION FOR REPARATION.

The Arbitrator's determination as above explained is to the effect that the legitimate needs of France require 305,000 tons of barge capacity and 25,000 horse-power of tug capacity, but the amount of barge tonnage assigned to France has been reduced by 14.34 per cent, and the amount of tug horse-power capacity has been reduced by 2.20 per cent, because the Arbitrator has assumed that the barges and tugs respectively of the German Rhine fleet will be diminished by these respective percentages

after the deduction of the barges and tugs surrendered by way of reparation. It is clear to the Arbitrator that these percentages indicate the maximum amount of barges and tugs which can be taken from the German Rhine fleet for reparation. The Arbitrator believes it highly probable that the amount of barges and tugs taken from the Rhine fleet for reparation will be substantially less than is indicated by these maximum percentages, and in that event, the Arbitrator will entertain an application by France for the selection by the Arbitrator of additional units of barges and tugs within the limits of the 305,000 tons of barges and 25,000 horse-power of tugs and in accordance with principles and specifications which the Arbitrator has herein above determined for the purpose of giving France its fair proportion of all barges and tugs remaining registered in Rhine ports after the deduction of those surrendered by way of restitution or reparation.

CONCLUSION.

The work leading up to the determination of this grave problem has been most arduous for the two delegations as well as for the Arbitrator. The requests which he has had to make for information have been numerous and burdensome but have been cheerfully complied with in spite of other pressing duties characteristic of this difficult period of readjustment. The Arbitrator takes great pleasure in testifying to the diligent support which has been given him by the two delegations and desires to express his sincere appreciation of this cordial cooperation and of the uniform courtesy which they have shown throughout the hearings and discussions which have taken place.

Paris, January 8, 1921.

By the Arbitrator:

BRICE CLAGETT,
Executive Assistant.

WALKER D. HINES,
Arbitrator.

APPENDIX I.

TABLE 2.

1913 Traffic agreed upon as of interest to France.

DISTRICT	TRAFFIC IN TONS
From Alsace to the Sea	114,000
From the Sea to Alsace	433,000
From the Ruhr to Alsace	924,000
From Alsace to the Middle Rhine	27,000
From the Middle Rhine to Alsace	240,000
From Alsace to the Ruhr	117,000
From the Sea to Mannheim and transhipped by railroad to Alsace-Lorraine or France	25,000
From Mannheim to the Sea, having been transhipped by rail- road from Alsace-Lorraine or France	52,000
TOTAL	1,932,000

1913 Traffic in transit going to or coming from Switzerland or Italy. The parties agree as to the amounts of this traffic but disagree as to its being of interest to France.

From Alsace to the Sea	30,000
From the Sea to Alsace	200,000
From the Ruhr to Alsace	150,000
From Alsace to the Ruhr	20,000
TOTAL	400,000

1913 Traffic in coal and ores between the Ruhr and France or French colonies by the Rhine and the Sea. The parties agree as to the amounts of this traffic but disagree as to its being of interest to France.

From the Ruhr to the Sea and thence to French Seaports	644,000
From French colonies by Sea to Rotterdam, and thence by the Rhine to the Ruhr	1,233,000
TOTAL	1,877,000

Addition to the 1913 Traffic claimed by France but denied by Germany.

Reparation coal from the Ruhr to the Sea for movement to French Seaports	2,410,100
Additional coal from the Ruhr to Alsace for Eastern and South- eastern France	2,000,000
Additional potash from Alsace to the Sea	1,000,000
Additional oil from the Sea to Alsace	71,100
TOTAL	5,481,200

APPENDIX II.

TRAFFIC ADOPTED BY THE ARBITRATOR AS THE BASIS FOR HIS DECISION.

TABLE A.

Traffic of Interest to France.

District	Traffic in Tons			Total
	1913 Traffic	1913 Transit Traffic	Addition	
From Alsace to the Sea.....	114,000	30,000	250,000	394,000
From the Sea to Alsace.....	433,000	200,000		633,000
From the Ruhr to Alsace.....	924,000	150,000	600,000	1,674,000
From Alsace to the Middle Rhine	27,000			27,000
From the Middle Rhine to Alsace	240,000			240,000
From Alsace to the Ruhr.....	117,000	20,000		137,000
From the Sea to Mannheim and transhipped by railroad to Alsace-Lorraine or France....	25,000			25,000
From Mannheim to the Sea, having been transhipped by railroad from Alsace-Lorraine or France.....	52,000			52,000
From the Ruhr to the Sea and thence to French Seaports....	644,000			644,000
From French colonies by Sea to Rotterdam and thence by the Rhine to the Ruhr.....	1,233,000			1,233,000
TOTAL.....	3,809,000	400,000	850,000	5,059,000

TABLE B.

Other Rhine Traffic.

District	Traffic in Tons
Sea-Ruhr.....	9,723,600
Sea-Middle Rhine	7,574,300
Sea-Upper Rhine (Switzerland not included).....	314,100
Ruhr-Sea.....	13,136,700
Ruhr-Middle Rhine.....	7,851,900
Ruhr-Upper Rhine (Switzerland not included).....	916,300
Middle Rhine-Sea.....	3,712,300
Middle Rhine	4,750,000
Middle Rhine-Ruhr.....	2,467,600
Middle Rhine-Upper Rhine (Switzerland not included)...	517,400
Upper Rhine-Sea.....	
Upper Rhine-Ruhr.....	101,900
Upper Rhine-Middle Rhine.....	278,400
TOTAL	51,344,500
Local traffic	2,032,000
Swiss and Luxemburg (traffic on the Rhine)	77,000
TOTAL	53,453,500

III.

GERMAN CESSION OF VESSELS AND TUGS FOR ELBE NAVIGATION¹.

PARTIES : Czechoslovakia, Germany.

COMPROMIS : Treaty of Versailles, Article 339.

ARBITRATOR : Walker D. Hines (U.S.A.).

AWARD : Paris, June 14, 1921.

Limitation on literal meaning of Article 339.—Czecho-Slovakia's concern in the navigation on the Elbe.—1913 Elbe traffic.—Rectifications of the basic traffic.—Traffic through Trieste, Fiume, Hamburg and the Middle Elbe ports.—Tonnage and horse-power required to satisfy the legitimate needs of Czecho-Slovakia.—Estimate of Reparations Commission of part of fleet to be ceded in reparation.—Procedure for selection of shipping.—Mortgages, encumbrances, charges and liens attached to the property.—Material necessary for utilization of the river.—Austrian Northwest Elbe Shipping Company.—German-Austrian Steamship Company.—New German-Bohemian Elbe Shipping Company.—Versailles 363 and 364.—Buildings and harbour installations at Hamburg.—Schulze and Company.—Place of delivery and provision for inspection of documents.—Lump evaluation of cession.—Possible additional cession by reason of diminution in cession for reparations.

TREATY OF PEACE—VERSAILLES, 1919.

CHAPTER III.

Clauses relating to the Elbe, the Oder, the Niemen (Russtrom-Memel-Niemen) and the Danube.

I. *General Clauses.*

Article 331.—The following rivers are declared international:
the Elbe (*Labe*) from its confluence with the Vltava (*Moldau*) and the Vltava (*Moldau*) from Prague;

¹ For bibliography, index and tables, see Volume III.

the Oder (*Odra*) from its confluence with the Oppa;
the Niemen (*Russstrom-Memel-Niemen*) from Grodno;
the Danube from Ulm;

and all navigable parts of these river systems which naturally provide more than one State with access to the sea, with or without transshipment from one vessel to another; together with lateral canals and channels constructed either to duplicate or to improve naturally navigable sections of the specified river systems, or to connect two naturally navigable sections of the same river.

The same shall apply to the Rhine-Danube navigable waterway, should such a waterway be constructed under the conditions laid down in Article 353.

Article 339.—Germany shall cede to the Allied and Associated Powers concerned, within a maximum period of three months from the date on which notification shall be given her, a proportion of the tugs and vessels remaining registered in the ports of the river systems referred to in Article 331 after the deduction of those surrendered by way of restitution or reparation. Germany shall in the same way cede material of all kinds necessary to the Allied and Associated Powers concerned for the utilization of those river systems.

The number of the tugs and boats, and the amount of the material so ceded, and their distribution, shall be determined by an arbitrator or arbitrators nominated by the United States of America, due regard being had to the legitimate needs of the parties concerned, and particularly to the shipping traffic during the five years preceding the war.

All craft so ceded shall be provided with their fittings and gear, shall be in a good state of repair and in condition to carry goods, and shall be selected from among those most recently built.

The cessions provided for in the present Article shall entail a credit of which the total amount, settled in a lump sum by the arbitrator or arbitrators, shall not in any case exceed the value of the capital expended in the initial establishment of the material ceded, and shall be set off against the total sums due from Germany; in consequence, the indemnification of the proprietors shall be a matter for Germany to deal with.

IN THE MATTER OF THE CESSIONS BY GERMANY
TO CZECHO-SLOVAKIA UNDER ARTICLE 339
OF THE TREATY OF VERSAILLES.

WALKER D. HINES, ARBITRATOR.

Decided, Paris, June 14, 1921.

Article 339 of the Treaty of Versailles provides that Germany shall cede to the Allied and Associated Powers concerned certain property pertaining to navigation on certain river systems specified in Article 331 of the treaty. Article 339 provides that the amount and specifications of such cessions shall be determined by an arbitrator or arbitrators appointed by the United States of America. The undersigned, Walker D. Hines, has been appointed accordingly as the Arbitrator for the purpose of Article 339.

One of the river systems specified in Article 331 is the river system of the Elbe. Czecho-Slovakia claims that by virtue of Article 339 it is entitled to cessions of property pertaining to navigation on the Elbe.

Czecho-Slovakia and Germany, respectively, have designated delegates to appear before the Arbitrator, and he has received and considered the various notes presented by the respective delegates, and has held numerous hearings which were attended by these delegates.

THE RIGHT OF CZECHO-SLOVAKIA TO RECEIVE CESSIONS OF BOATS AND OTHER
MATERIAL ON THE ELBE UNDER ARTICLE 339 OF THE TREATY OF VER-
SAILLES.

The German Delegation urges that Czecho-Slovakia has no right to receive cessions of boats and other material on the Elbe. The position of the German Delegation is that the purpose of Article 339 was to provide for a cession of boats and other material only in cases where the Treaty of Versailles had brought about territorial changes; that in respect of the Elbe the treaty had made no territorial changes affecting Germany, and, therefore, it was not the purpose of Article 339 to impose upon Germany the obligation of making to Czecho-Slovakia any cessions of Elbe navigation material. The German Delegation urged that its position was illustrated by Article 357, which required cessions to be made to France because of the fact that the Treaty of Versailles had caused a territorial change through the restoration of Alsace-Lorraine to France.

The Arbitrator is of the opinion that Article 339 in its literal meaning embraces Czecho-Slovakia in respect of the Elbe, because Czecho-Slovakia by reason of its location upon the Elbe is a power directly concerned in the navigation of that stream. The concern of Czecho-Slovakia in the navigation of the Elbe is further recognized by Article 363 of the treaty, which gives Czecho-Slovakia a free zone for ninety-nine years in the port of Hamburg at the mouth of the Elbe.

The Arbitrator finds nothing in the history of the treaty provisions to place any limitations in this respect upon the literal meaning of Article 339. It appears to have been the underlying purpose of the treaty to provide for the cession of navigation material to the Allied and Associated Powers newly created or receiving enlarged territory as a result of the peace settlement.

While incidents connected with the drafting of Article 339 would not in themselves control the construction of the Article, it may be mentioned that the German Delegation requested the Arbitrator to ascertain the facts relative to the drafting of the provision. The Arbitrator has done so, and finds that originally a separate article was contemplated providing for cessions by Germany to Czecho-Slovakia, but it then seems to have been decided that in the interest of brevity an article expressed in the general terms of Article 339 would cover not only the Elbe, but also the other rivers mentioned in Article 331.

The Arbitrator, therefore, concludes that, in respect of the Elbe, Czecho-Slovakia comes within the scope and purpose of Article 339, and is entitled to cessions thereunder, in accordance with its legitimate needs.

THE TRAFFIC TO BE CONSIDERED IN ESTIMATING THE LEGITIMATE NEEDS
OF THE TWO COUNTRIES.

Article 339 requires in effect that Germany shall cede to Czecho-Slovakia tugs and vessels, together with their fittings and gear, in good state of repair, in condition to carry goods on the Elbe, and selected from among those most recently built; and that such cessions shall be determined with due regard to the legitimate needs of the parties concerned, and particularly with reference to the shipping traffic during the five years preceding the war.

The two delegations have agreed to accept the traffic for the year 1913 in lieu of the traffic for the five years preceding the war. The Arbitrator believes that this agreement is a reasonable and convenient method of dealing with the problem, and, therefore, adopts the traffic of the year 1913 as the basis for his consideration of the legitimate needs of the two parties. Annex I hereto attached shows the amount of the 1913 traffic on the Elbe as agreed to by the two parties and as adopted by the Arbitrator.

RECTIFICATIONS OF THE BASIC TRAFFIC.

Czecho-Slovakia claims that a very substantial amount ought to be added to the basic traffic of 1913 because of the fact that in the future a large traffic will move by the Elbe to and from Czecho-Slovakia which prior to the war moved via Trieste and Fiume. It is claimed that prior to the war the Austrian Empire embraced Trieste and the principal manufacturing portion of Czecho-Slovakia, and the Hungarian Monarchy embraced Fiume and the remaining portion of Czecho-Slovakia, and as a result that transportation took place between those ports and points in Czecho-Slovakia without crossing frontiers, and that the railroad rates were unusually favorable at that time to such transportation, but that in the future the result will be that several frontiers will have to be crossed if such traffic moves via Trieste and Fiume to or from Czecho-Slovakia, and it will be impossible to secure as favorable railroad rates as were obtainable before the war, and as a result this traffic will move via Hamburg.

The Arbitrator is of the opinion that extreme caution should be used by him in modifying the pre-war figures. It was evidently the purpose of the treaty to make the pre-war figures the principal basis for determining the legitimate needs of the parties. Moreover, the future changes in the traffic are highly speculative as to amount. If the Arbitrator in response to the Czecho-Slovak demand should enter the speculative field and make rectifications in the 1913 traffic beyond those which are indicated in a

clear and convincing manner, he would probably find in the same speculative field the necessity for considering various offsetting rectifications in favor of Germany with respect to other forms of traffic which could probably be urged with corresponding plausibility (for example, it is suggested by Germany that the brown coal traffic from Czecho-Slovakia to Germany may diminish in future years).

The Arbitrator, therefore, feels that he should make no rectifications on account of traffic formerly moving via Trieste and Fiume, except where a very high degree of probability is established that such traffic will move via Hamburg in the future, particularly in view of the tendency of the ports of Trieste and Fiume to hold their traffic on account of their splendid equipment and on account of the skill and knowledge of their commercial firms. Elaborate presentations have been made by both delegations on this question. After careful consideration of all that has been submitted, and bearing in mind the necessity for resolving doubts against modifications of the pre-war figures, the Arbitrator decides that on account of the Fiume and Trieste traffic which is likely to move via Hamburg and the Elbe in the future, there should be a rectification of 300,000 tons, of which 150,000 tons will be treated as imports and added to the Hamburg-Aussig transit traffic shown in Annex I, and 150,000 tons will be treated as exports and added to the Aussig-Hamburg transit traffic shown in Annex I.

AMOUNT OF SHIPPING REQUIRED TO PERFORM CZECHO-SLOVAKIA'S PART
OF THE TRAFFIC THUS ADOPTED.

This subject involves the question as to what part of the traffic should move in Czecho-Slovak boats, and as to how many boats would be required to transport that part.

It is clear that as to the traffic beginning and ending in Czecho-Slovakia, *i.e.*, its strictly internal traffic, Czecho-Slovakia should have boats sufficient to carry 100 % of that traffic.

As to traffic between Czecho-Slovak ports and German Elbe ports (called Middle Elbe for convenience), above Hamburg, Czecho-Slovakia claims that each country should have 100 % of the boats necessary to carry traffic originating in its own territory, while Germany claims that each country should have 50 % of the boats necessary to carry the traffic in both directions, upstream and downstream.

Broadly speaking, all transportation between Czecho-Slovak localities and German localities must involve the cooperation of nationals of the two countries. A Czecho-Slovak seller cannot send his commodities to Germany without finding a German buyer. In view of this essentially joint participation of the two countries in all of these transactions, the Arbitrator feels that the reasonable and proper method is to allow each of the two countries 50 % of the boats for carrying traffic in which the two countries are jointly interested.

The Arbitrator had to consider a similar question in his determination (made January 8, 1921) in the matter of cessions by Germany to France under Article 357 of the Treaty of Versailles. In that case he reached the same conclusion as is above indicated, *i.e.*, that each country should be regarded as having the legitimate need to control 50 % of the boats for the purpose of carrying such joint traffic.

As to traffic between Czecho-Slovakia and Hamburg which has its origin or destination overseas, the Czecho-Slovak Delegation claims 100 %

of the boats necessary to carry the entire traffic, whereas Germany claims that each nation should have 50 % of the necessary boats. Czecho-Slovakia claims that Germany has no interest in or control over this traffic since it originates or is destined overseas and will have the privilege of using the facilities at Hamburg which will be allowed to Czecho-Slovakia in the free zone provided for in Article 363. Germany claims that this traffic is principally in the hands of German firms, although neither origin nor destination is in Germany. The Arbitrator is of the opinion that it should be regarded as a legitimate need of Czecho-Slovakia to control 100 % of the boats necessary to perform this traffic.

As to traffic between Czecho-Slovakia and Hamburg, other than overseas traffic last mentioned, the same principle controls as in the case of traffic between Czecho-Slovakia and the Middle Elbe, and, therefore, it is a legitimate need of each country to have 50 % of the boats necessary to carry the traffic.

The next point is to decide upon the necessary factors to be employed in arriving at the amount of tonnage and horse-power requisite to be ceded to Czecho-Slovakia in order that it may carry the traffic allotted to it according to the foregoing facts and principles. These factors are:

- (a) The number of days of service per year for barges and tugs, respectively;
- (b) The number of tons per horse-power which the tugs will pull upstream on the various stretches of the river;
- (c) The average percentage of utilization of the cargo capacity of the barges;
- (d) The times required for tugs to make their round trip voyages on the various stretches of the river, and the times required for the barges to make their round trip voyages, and the time to be allowed for loading and unloading of barges.

The two delegations have applied themselves most diligently to a study of these problems. They have agreed on numerous factors.

They have been unable to agree upon some, and as to them it has been necessary for the Arbitrator and his Executive Assistant to give most careful attention to the arguments of the two delegations.

It is unnecessary to complicate this determination with a discussion of the technical details involved. The Arbitrator has concluded that in principle the amount of tonnage and horse-power which would be required to enable Czecho-Slovakia to transport that part of the traffic which its legitimate needs entitle it to transport would be 261,000 tons of barge capacity and 17,800 horse-power of tug capacity.

THE AMOUNT OF SHIPPING WHICH IN PRACTICE SHOULD BE REGARDED AS THE LEGITIMATE NEED OF CZECHO-SLOVAKIA IN VIEW OF SURRENDER FOR RESTITUTION AND REPARATION AND OF OTHER CONDITIONS AFFECTING THE SHIPPING ON THE ELBE.

The legitimate need of Czecho-Slovakia for shipping on the Elbe should be decided in the light of the amount of shipping that will remain on the Elbe after Germany makes under the Treaty of Versailles the necessary cessions for reparation and any necessary restitutions. Indeed, that treaty expressly provides that the amount of tugs and vessels to be ceded

by Germany must be specified out of those which remain registered in the German Elbe ports after the deduction of the tugs and vessels surrendered by way of restitution and reparation.

Units surrendered or to be surrendered for restitution need not be considered, because they are not counted as a part of the German river fleet.

The Reparation Commission has certified to the Arbitrator the size of the entire German river fleet as of November 11, 1918, and has also certified to the Arbitrator the losses incurred by the Allied and Associated Powers for which reparation is to be made by a cession of a part of the German river fleet. Annex III of Part VIII of the Treaty of Versailles provides that the conditions of cession for purposes of reparation shall be settled by the Arbitrator. He has accordingly prescribed such conditions of cession and under these conditions of cession the Arbitrator assumes the function of selecting from the entire river fleet of Germany the boats to be ceded for purposes of reparation. By virtue of the Arbitrator's functions and action in this matter, the Arbitrator knows that not more than 187,000 tons of barges registered in ports of the Elbe and not more than 330 horse-power of tugs registered in ports of the Elbe will have to be ceded by Germany to the Reparation Commission to make good the losses in inland navigation tonnage incurred during the war by the Allied and Associated Powers.

Appendix II hereto attached shows the fleet of tugs and vessels on the Elbe as agreed to by the Czecho-Slovak and German Delegations in the present proceeding.

The Arbitrator, therefore, decides that, after restitution and reparation, all of the tugs and vessels shown in such Appendix will remain registered in the ports of the Elbe, except not exceeding 187,000 tons of barges and 330 horse-power of tugs, which is the maximum of such barges and tugs that will be surrendered by Germany by way of restitution or reparation.

In the light of this decision as to the tugs and vessels remaining registered in the ports of the Elbe after the deduction of the maximum amount which can be surrendered by Germany by way of restitution or reparation, and bearing in mind also the slight rectification which has been made in the basic traffic, the Arbitrator decides that Czecho-Slovakia ought to have, in order fairly to meet its legitimate needs on the Elbe, 223,300 tons of barges and 17,720 horse-power of tugs.

The Arbitrator also decides that Czecho-Slovakia ought to have, in order fairly to meet its legitimate needs on the Elbe, 1,890 horse-power of harbor tugs and 1,346 tons of freight boats.

THE AMOUNT OF SHIPPING TO BE PROVIDED FOR CZECHO-SLOVAKIA AFTER DEDUCTION OF SHIPPING ALREADY REGISTERED IN CZECHO-SLOVAK PORTS AND CONTROLLED BY CZECHO-SLOVAK NATIONALS; AND THE PROCEDURE FOR REMOVING COMPLICATIONS AND SELECTING SUCH SHIPPING.

It appears that there are 50,200 tons of barges and 2,720 horse-power of tugs already registered in Czecho-Slovak ports on the Elbe and controlled by Czecho-Slovak nationals and it is clear that to the extent of this amount of shipping the legitimate needs of Czecho-Slovakia are already met.

The question remains as to the manner in which provision shall be made for the remaining 173,000 tons of barges and 15,000 horse-power of tugs which are necessary in order to meet in practice the legitimate needs of Czecho-Slovakia as determined by the Arbitrator.

Czecho-Slovakia urges that in the first instance its legitimate needs should be satisfied: (1) by the transfer to it of all the tugs, vessels and other property of the Austrian Northwest Elbe Shipping Company, which is controlled by German capital, but a large proportion of whose vessels and tugs are registered in Czecho-Slovak ports; and (2) by giving Czecho-Slovakia complete control over all the tugs, vessels and other property of the German-Austrian Steamship Company and the New German-Bohemian Elbe Shipping Company, which are controlled by Czecho-Slovak capital, but whose tugs and vessels are registered in German ports. Germany urges that the tugs and vessels in these two categories can be regarded as already meeting the legitimate needs of Czecho-Slovakia because in one instance Czecho-Slovakia has a measure of control through the fact of registry in Czecho-Slovak ports, although the tugs and vessels are controlled by German capital, and in the other instance Czecho-Slovakia has a measure of control through the fact that the tugs and vessels, though registered in German ports, are controlled by Czecho-Slovak capital.

Thus both delegations appear to look in the first instance to the satisfaction of the legitimate needs of Czecho-Slovakia out of the tugs and vessels falling in these two categories.

The Arbitrator is of opinion that the tugs and vessels coming within these two categories cannot be regarded as fully responsive to the legitimate needs of Czecho-Slovakia unless in the one case (where the registry is already in Czecho-Slovak ports) all German ownership or interest shall be transferred to Czecho-Slovakia, and unless in the other case the registry shall be transferred from German ports to Czecho-Slovak ports (together with the transfer of any element of ownership or interest which is not already owned by Czecho-Slovak nationals), all such steps to be evidenced by the necessary documents; to the end that in both cases the tugs and vessels, before being counted against the legitimate needs of Czecho-Slovakia, shall be both registered in Czecho-Slovakia and completely owned and controlled by Czecho-Slovakia or its nationals. It is recognized that the total of tugs, harbor tugs and freight boats in these two categories are in excess of the legitimate needs of Czecho-Slovakia for tugs, harbor tugs and freight boats and due adjustment therefor should be made.

The Arbitrator is further of opinion that to the extent that the legitimate needs of Czecho-Slovakia as determined by him shall not be satisfied out of the two categories last mentioned and in the manner indicated by the Arbitrator, Germany shall cede to Czecho-Slovakia tugs and vessels from among those registered in German Elbe ports, which shall be selected from among those most recently built, and all tugs and vessels so ceded shall be provided with normal and proper fittings and gear and shall be in a good state of repair and in condition to carry goods.

The tugs and vessels ceded by Germany to Czecho-Slovakia shall be accompanied by documents evidencing the transfer to Czecho-Slovakia of the entire property in such tugs and vessels free from all encumbrances, charges and liens of all kinds.

If the tugs and vessels now registered in Czecho-Slovakia and belonging to the Austrian Northwest Elbe Shipping Company are not, through the processes above pointed out by the Arbitrator, devoted to the satisfaction of the needs of Czecho-Slovakia, but remain in the control of German capital, and instead of, and as the due equivalent for, such tugs and vessels Germany shall cede other tugs and vessels to Czecho-Slovakia, the Arbitrator will entertain an application by Germany that as a condition to the

completion of the cessions to be made the registry of such tugs and vessels of said last mentioned company shall be transferred from Czecho-Slovak ports to German ports.

The Arbitrator believes that in the light of the foregoing principles the two delegations will be able to reach an agreement as to the steps which are practicable and reasonable in respect of the Austrian Northwest Elbe Shipping Company's tugs and vessels which are registered in Czecho-Slovak ports and in respect of tugs and vessels of the German-Austrian Steamship Company and the New German-Bohemian Elbe Shipping Company; and, following such agreement, will be able to select, in accordance with the foregoing principles, the other units of tugs and vessels to be ceded by Germany to Czecho-Slovakia.

The Arbitrator, therefore, directs that prior to Wednesday, July 6, 1921, the Czecho-Slovak Delegation and the German Delegation shall endeavor to agree upon the steps to be taken and upon the tugs and vessels to be selected in accordance with the foregoing principles for the satisfaction of the legitimate needs of Czecho-Slovakia. At 10 o'clock on Wednesday morning, July 6, 1921, the Arbitrator will receive the reports of the Czecho-Slovak and German Delegations as to the result of their efforts to agree, will thereupon hear the two delegations as to the points upon which they are unable to agree, and will then specify the steps to be taken as to the tugs and vessels of the Austrian Northwest Elbe Shipping Company which are registered in Czecho-Slovakia, and as to the tugs and vessels of the German-Austrian Steamship Company and of the New German-Bohemian Elbe Shipping Company, and will designate the additional units of tugs and barges to be ceded, and will give the notification contemplated in the first sentence of Article 339 of the Treaty of Versailles.

MATERIAL NECESSARY FOR THE UTILIZATION OF THE RIVER.

Czecho-Slovakia has asked for the cession by Germany of various buildings, fixed harbor installations and floating cranes, pontoons and other floating material, on the ground that it is entitled to the same under the provision of Article 339 that Germany shall cede material of all kinds necessary for the utilization of the river system.

Czecho-Slovakia demands various buildings and other property of the Austrian Northwest Elbe Shipping Company located or used in Germany. The Arbitrator, however, decides that Germany cannot be required to cede these buildings and other installations and property to Czecho-Slovakia simply because they are the property of a company which appears to have been largely interested in navigation to and from the ports which are now in Czecho-Slovakia.

Czecho-Slovakia also demands various buildings and other property located or used in Germany and belonging to the German-Austrian Steamship Company and the New German-Bohemian Elbe Shipping Company, both of which Companies are controlled by Czecho-Slovak capital. Here likewise the Arbitrator decides that Germany cannot be required to cede such property to Czecho-Slovakia simply because it belongs to companies which are controlled by Czecho-Slovak capital.

Czecho-Slovakia also demands that Germany cede to it certain buildings and other fixed property located in Czecho-Slovakia and belonging to the Austrian Northwest Elbe Shipping Company or the German-Austrian Steamship Company or the New German-Bohemian Elbe Shipping

Company. As to all of this property, except the buildings used for offices, the Arbitrator decides that Czecho-Slovakia will be able to see that it is used without discrimination for the benefit of all boats using the river, since the property is within the territorial jurisdiction of Czecho-Slovakia, and hence the Arbitrator decides that there is no necessity for requiring Germany to make any cession in respect of any of this property. A different principle may be applicable as to the buildings which are used for offices, and this branch of the matter will be referred to below.

With reference to the buildings and harbor installations in the port of Hamburg, the following articles of the Treaty of Versailles have an important bearing:

ARTICLE 363.

In the ports of Hamburg and Stettin Germany shall lease to the Czecho-Slovak state, for a period of 99 years, areas which shall be placed under the general régime of free zones and shall be used for the direct transit of goods coming from or going to that state.

ARTICLE 364.

The delimitation of these areas, and their equipment, their exploitation, and in general all conditions for their utilization, including the amount of the rental, shall be decided by a commission consisting of one delegate of Germany, one delegate of the Czecho-Slovak state and one delegate of Great Britain. These conditions shall be susceptible of revision every ten years in the same manner.

Germany declares in advance that she will adhere to the decisions so taken.

The Arbitrator is of opinion that with respect to the buildings and harbor installations necessary for the traffic referred to in Article 363, the matter is to be determined in accordance with the provisions of Article 364, which are special in character and which should, therefore, prevail over the general provisions of Article 339. The Arbitrator will discuss below the question whether any of the Hamburg traffic shown in Appendix I is outside the scope of Articles 363 and 364 and if so what, if any, material is needed in respect thereof.

The foregoing principles having been established with reference to material to be ceded for the utilization of the river, it is still necessary to determine the question of fact as to what buildings, harbor installations and other property located or used in Germany should be ceded by Germany to Czecho-Slovakia under Article 339 in order to meet the latter's legitimate needs.

The Arbitrator decides that Czecho-Slovakia has a legitimate need for certain installations at Magdeburg and that this need will be met by the cession to Czecho-Slovakia of the smaller of the two warehouses belonging to the firm of Schulze & Company, with the quay and two electric cranes pertaining thereto. The Arbitrator hereby determines that Germany shall cede to Czecho-Slovakia said warehouse, quay and electric cranes. Prior to Wednesday, July 6, 1921, the Czecho-Slovak Delegation and the German Delegation shall endeavor to agree upon a precise description of such warehouse, quay and electric cranes to be ceded in accordance herewith, and shall report to the Arbitrator at 10 o'clock on Wednesday morning, July 6, 1921, and the Arbitrator, after hearing the parties, will

settle the precise description of the property and interests to be ceded and will include the same in the notification contemplated in the first sentence of Article 339. The cession of said property and interests shall be accomplished by the execution of all legal documents and the doing of all acts necessary or proper in order to vest in Czecho-Slovakia the entire ownership of such property and interests free from all encumbrances, charges and liens of all kinds.

The Arbitrator decides that Czecho-Slovakia has a legitimate need for the three floating cranes of the Austrian Northwest Elbe Shipping Company which are used in Czecho-Slovakia, one at Karlin, one at Teschen, and one at Aussig. These floating cranes have no fixed location, and so long as they are controlled by German capital, there is the chance that they may be removed from the territorial jurisdiction of Czecho-Slovakia. The Arbitrator, therefore, decides that Germany shall cede these floating cranes to Czecho-Slovakia, and shall deliver proper documents evidencing the transfer to Czecho-Slovakia of the entire property in such cranes, free from all encumbrances, charges and liens of all kinds. Such cranes will be included in the notification above referred to.

The Arbitrator requests the two delegations to agree, if possible, concerning the matters involved in the following four questions, and to report to him at the meeting on Wednesday, July 6, their agreement, or their respective views to the extent that they cannot agree:

1. Is there any traffic at Hamburg, shown in Appendix I, of interest to Czecho-Slovakia and outside of the scope of Articles 363 and 364; and, if so, has Czecho-Slovakia a legitimate need for any installations at Hamburg in respect of such traffic; and, if so, what installations are needed for that purpose?

2. Has Czecho-Slovakia a need for the quay of about 435 meters in length on the right bank of the Elbe at Magdeburg between the Koenigs-bridge and Ankonastrasse, or for any part thereof, or for any equivalent property at Magdeburg?

3. Has Czecho-Slovakia a legitimate need, on the German part of the Elbe, for the two floating cranes and the twenty pontoons, or any part thereof, demanded by it out of the property of the Austrian Northwest Elbe Shipping Company?

4. Has Czecho-Slovakia a legitimate need for the cession to it of the property in the buildings owned by the Austrian Northwest Elbe Shipping Company and used for offices at Karlin, Aussig and Melnik in Czecho-Slovakia?

The Arbitrator, after receiving the report or reports of the two Delegations on Wednesday, July 6, in respect to the matters involved in the four questions last stated, will determine what, if any, material, of the character referred to in said four questions, shall be ceded by Germany to Czecho-Slovakia, and will specify the same, and the manner of effectuating the cession thereof, in the notification to be given at that time.

With the exception of the Schulze warehouse, quay and electric cranes at Magdeburg and the three floating cranes in Czecho-Slovakia, above awarded to Czecho-Slovakia, and with the exception of the property referred to in said four questions, as to which decision is reserved, the Arbitrator decides that no need has been shown for the cession by Germany to Czecho-Slovakia of material for the utilization of the river.

PLACE OF DELIVERY AND PROVISIONS FOR INSPECTION.

The place of delivery of tugs and vessels and other movable material and the provisions as to inspection of tugs, vessels and other material and as to inspection of the necessary documents to be delivered therewith will be settled at or before the time of the notification which is to be given after the meeting above fixed for Wednesday, July 6, 1921.

VALUATION.

At or after the hearing to be given on Wednesday, July 6, 1921, the Arbitrator will prescribe the procedure to be followed with a view to his settling in a lump sum the value of the cessions under Article 339.

POSSIBLE ADDITIONAL CESSION BY REASON OF DIMINUTION IN CESSION FOR REPARATION.

If it shall be found that the total amount of barges to be ceded by Germany to the Reparation Commission out of the German Elbe fleet shall be substantially less than the 187,000 tons hereinabove mentioned, the Arbitrator will entertain an application by Czecho-Slovakia for the selection by the Arbitrator of additional units of barges within the limit of the 261,000 tons of barges (which the Arbitrator has above indicated represents in principle the total legitimate needs of Czecho-Slovakia) for the purpose of giving Czecho-Slovakia its fair proportion of all barges remaining registered in Elbe ports after the deduction of those surrendered by way of restitution or reparation.

CONCLUSION.

In conclusion, the Arbitrator hereby expresses his high appreciation of the extremely helpful cooperation which has been accorded him by the two delegations, and especially for the great assistance they have rendered him through settling by agreement numerous important technical factors with which the Arbitrator had to deal.

Paris, June 14th, 1921.

By the Arbitrator:
(Signed) BRICE CLAGETT,
Executive Assistant.

(Signed) WALKER D. HINES,
Arbitrator.

ANNEX I.

Agreed 1913 Elbe Traffic.

DISTRICT	TONS OF TRAFFIC
Aussig-Hamburg (transit).....	600,000
„ (local).....	200,000
Hamburg-Aussig (transit).....	650,000
„ (local).....	50,000
Aussig Middle Elbe.....	1,600,000
Middle Elbe-Aussig.....	50,000
C. S. Local traffic downstream.....	255,000
C. S. Local traffic upstream.....	95,000
TOTAL traffic interesting Czecho-Slovakia.....	3,500,000
Internal German traffic.....	13,900,000
TOTAL Elbe traffic.....	17,400,000

ANNEX II.

Agreed Elbe River Fleet.

Owner and Registry	Number of Barges	Tonnage of Barges	Number of River Tugs	H.P. of River Tugs	Number of Harbor Tugs	H.P. of Harbor Tugs	Number of Self-Propelled Vessels	Tonnage of Self-Propelled Vessels	Miscellaneous
Registered in C. S. and controlled by C. S. Nationals.....	145	50,200	14	2720					
Registered in C. S. and controlled by German Nationals.....	114	78,900	8 (1)	1200	7	850	7	$\frac{2300}{1800}$ HP	
Registered in Germany and controlled by C. S. Nationals.....	85	62,950	31	20,400	9	1890	5	$\frac{1346}{1150}$ HP	20 storage boats and 24 lighters for sea service and 2 launches
Registered in Germany and controlled by German Nationals.....		1,103,050 (3)	168	51,040	(2)	(2)	180	$\frac{24,154}{19,350}$ HP	(4)
TOTAL.....		1,295,100 (3)	221	75,360			292	$\frac{27,800}{22,300}$ HP	

(1) Includes one paddle wheel tug and 7 chain tugs. The chain for the tugs is controlled by German Nationals also.

(2) Not stated but included in self-propelled vessels.

(3) Excludes 80,000 tons broken up from 1918 to 1920.

(4) Not shown.

IV.

CESSION OF VESSELS AND TUGS FOR NAVIGATION ON THE DANUBE¹.

PARTIES : Allied Powers (Czechoslovakia, Greece, Rumania, Serb-Croat-Slovene Kingdom); Germany, Austria, Hungary and Bulgaria.

COMPROMIS : Treaty of Versailles, Article 339²; Article 300 of Treaty of St. Germain³; Article 284 of Treaty of Trianon and Article 228 of Treaty of Neuilly-sur-Seine.

ARBITRATOR : Walker D. Hines (U.S.A.).

DECISION : Paris, August 2, 1921.

Confiscation of private property in warfare.—Allocation and condition of vessels of disputed ownership and nationality.—Question of jurisdiction.—Fourth Hague Convention of 1907 (Articles 46 and 53 of its annexed Regulations).—Legal character of private property hired by belligerent State for military purposes.—Effect of military acts after armistice between some but not all of the belligerents.

General conditions for effectuation of permanent allocation.—Delivery of vessels.—Claim for excess fittings and gear.—Vessels whose nationality is affected by change of nationality of owners.—Claims to allocation asserted by Czechoslovakia as a succession State.

Cession by Germany, Austria and Hungary to meet legitimate needs of Allied and Associated Powers concerned.—Legitimate needs of States for freight traffic.—International character of the River Save.—Basic freight traffic on the Danube in 1911 to be considered in estimating legitimate needs of parties concerned.—Modification of such basis on account of subsequent developments.

Rights of non-riparian States to receive cession of ships under the Peace Treaties.—Analogy of other peace treaties after the war 1914-1918.

Factors in computing tonnage and horse-power required to satisfy legitimate freight needs of parties.—Cession to Serb-Croat-Slovene Kingdom, Rumania, Czechoslovakia.—Effect of question of restitution and reparation on cession to Czechoslovakia.—Relative contribution thereto of Germany, Austria and Hungary.—Size of fleet and theoretical legitimate freight needs of Germany, Austria and Hungary.—Cessions to Czechoslovakia by Austria, Hungary and Germany.—Principles at basis of cession.

Specifications and procedure for cessions.—Assimilation of wrecks to boats.

¹ For bibliography, index and tables, see Volume III.

² This article is to be found in this volume, p. 84.

³ See p. 98

TREATY OF PEACE BETWEEN THE ALLIED AND ASSOCIATED POWERS
AND AUSTRIA.

(*Saint-Germain-en-Laye, Sept. 10, 1919.*)

Article 300.—Austria shall cede to the Allied and Associated Powers concerned, within a maximum period of three months from the date on which notification shall be given her, a proportion of the tugs and vessels remaining registered in the ports of the river system referred to in Article 291 after the deduction of those surrendered by way of restitution or reparation. Austria shall in the same way cede material of all kinds necessary to the Allied and Associated Powers concerned for the utilization of that river system.

The number of tugs and boats, and the amount of the material so ceded, and their distribution, shall be determined by an arbitrator or arbitrators nominated by the United States of America, due regard being had to the legitimate needs of the parties concerned, and particularly to the shipping traffic during the five years preceding the war.

All craft so ceded shall be provided with their fittings and gear, shall be in a good state of repair and in condition to carry goods, and shall be selected from among those most recently built.

Wherever the cessions made under the present Article involve a change of ownership, the arbitrator or arbitrators shall determine the rights of the former owners as they stood on October 15, 1918, and the amount of the compensation to be paid to them, and shall also direct the manner in which such payment is to be effected in each case. If the arbitrator or arbitrators find that the whole or part of this sum will revert directly or indirectly to States from whom reparation is due, they shall decide the sum to be placed under this head to the credit of the said States.

As regards the Danube, the arbitrator or arbitrators referred to in this Article will also decide all questions as to the permanent allocation and the conditions thereof of the vessels whose ownership or nationality is in dispute between States.

Pending final allocation, the control of these vessels shall be vested in a Commission consisting of representatives of the United States of America, the British Empire, France and Italy, who will be empowered to make provisional arrangements for the working of these vessels in the general interest by any local organization, or, failing such arrangements, by themselves, without prejudice to the final allocation.

As far as possible these provisional arrangements will be on a commercial basis, the net receipts by the Commission for the hire of these vessels being disposed of as directed by the Reparation Commission.

*

The Treaty of Peace between the Allied and Associated Powers and Hungary (Trianon) contains identical clauses in Article 284, and the Treaty of Peace between the Allied and Associated Powers and Bulgaria (Neuilly s/Seine) contains identical clauses in Article 228.

IN THE MATTER OF QUESTIONS ARISING AS TO DANUBE SHIPPING

UNDER ARTICLE 339 OF THE TREATY OF VERSAILLES, ARTICLE 300 OF THE
TREATY OF SAINT-GERMAIN, ARTICLE 284 OF THE TREATY OF TRIANON, AND
ARTICLE 228 OF THE TREATY OF NEUILLY-SUR-SEINE.

Article 339 of the Treaty of Versailles, Article 300 of the Treaty of St. Germain, Article 284 of the Treaty of Trianon, and Article 228 of the Treaty of Neuilly-sur-Seine, respectively, provide that Germany, Austria, Hungary, and Bulgaria, respectively, shall cede to the interested Allied Powers certain property pertaining to navigation on the Danube. All these Articles provide that the amount and specifications of such cessions shall be determined by an arbitrator or arbitrators designated by the United States of America, and that due regard shall be had to the legitimate needs of the parties concerned.

Article 300 of the Treaty of St. Germain, Article 284 of the Treaty of Trianon, and Article 228 of the Treaty of Neuilly-sur-Seine, respectively, provide that the arbitrator or arbitrators referred to therein will also decide all questions as to the permanent allocation and conditions thereof of the vessels whose ownership or nationality is in dispute between States. No such language is contained in Article 339 of the Treaty of Versailles.

The undersigned, Walker D. Hines, has been appointed as the Arbitrator for the purposes of all the said Articles.

Czecho-Slovakia, Greece, Roumania, and the Serb-Croat-Slovene Kingdom have presented to the Arbitrator claims for cessions by Germany, Austria, and Hungary, respectively, of property pertaining to navigation on the Danube. No interested party has suggested that, out of the very few boats registered in Bulgarian ports, Bulgaria should be called upon to make cessions to other Powers.

There have also been presented to the Arbitrator questions as to the permanent allocation and conditions thereof of the vessels whose ownership or nationality is in dispute between Germany, Austria and Hungary, respectively, and France, Roumania and Serb-Croat-Slovene Kingdom, respectively; and also between Hungary and Czecho-Slovakia, and between France and Serb-Croat-Slovene Kingdom, respectively, and Bulgaria. Italy also asserts claims in respect of certain of these vessels in dispute.

All of the Powers interested in any of the above-mentioned matters have designated delegates to appear before the Arbitrator and he has received and considered the various statements and arguments presented by the respective delegates, has had formal conferences with the delegates in Vienna in July, 1920, and in Paris in February and March, 1921, and has had numerous informal conferences with delegates at Paris, Passau, Vienna, Bratislava, Budapest, Belgrade, Bucharest, and Roustchouk. The Arbitrator with his assistants has made voyages on the Danube for the purpose of observing the methods and requirements of navigation from Passau in Germany to Giurgiu in Roumania, and Roustchouk in Bulgaria.

The most convenient treatment of the numerous questions presented for the Arbitrator's decision will be to deal first with the questions in dispute between States as to ownership or nationality of vessels, and then to deal

with the question as to the extent to which Germany, Austria and Hungary, respectively, should make cessions to the Allied and Associated Powers concerned.

ALLOCATION OF VESSELS WHOSE OWNERSHIP OR NATIONALITY IS IN DISPUTE BETWEEN STATES.

In order to deal with this question, it is necessary for the Arbitrator to exercise the function conferred upon him by the following language of Article 300 of the Treaty of St. Germain, and of the analogous articles of the Treaties of Trianon and Neuilly-sur-Seine:

“As regards the Danube, the arbitrator or arbitrators referred to in this article will also decide all questions as to the permanent allocation and the conditions thereof of the vessels whose ownership or nationality is in dispute between States.”

(Hereinafter references to “Article 300” will be understood to relate to Article 300 of the Treaty of St. Germain, and also to the analogous Articles of the Treaties of Trianon and Neuilly-sur-Seine, unless the context indicates the contrary.)

VESSELS DELIVERED UNDER THE MILITARY CONVENTION OF NOVEMBER 13, 1918.

The Arbitrator will first dispose of the claim of Austria that certain vessels which were surrendered by Hungary in pursuance of Article V of the Military Convention (between the Allies and Hungary) of November 13, 1918, and which have accordingly come into the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, were Austrian vessels, and should, therefore, be permanently allocated by the Arbitrator to Austria. The fact is that Hungary had control of the vessels in question to the extent of being able to deliver them, and it did deliver them under the Military Convention. Whether the relations and mutual claims existing between Austria and Hungary at the time of this transaction justified Hungary in adopting this form of compliance with the Military Convention is a question into which the Arbitrator cannot go. If there are now any claims for pecuniary readjustment between Austria and Hungary on account of this transaction, these are claims with which the Arbitrator is not authorised to deal. As far as the vessels themselves are concerned, the matter has been completely and specifically disposed of pursuant to the Military Convention of November 13, 1918. Therefore, the vessels in question should be regarded as belonging permanently to Serb-Croat-Slovene Kingdom. These vessels are shown in Annex I hereto attached.

No question arises as to claims of other Allied Powers to these vessels. The Military Convention itself specifies that such material is for the needs of the Allied armies and to compensate for the shortage of Serbian navigation material. No one denies that the needs of the armies have been satisfied or that the material has been turned over without qualification by the Allied armies to Serb-Croat-Slovene Kingdom.

QUESTIONS RAISED BY SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM
AND ROUMANIA AS TO EXTENT OF ARBITRATOR'S
JURISDICTION.

The Arbitrator will now consider the question as to the permanent allocation of vessels, held under claim of seizure, whose nationality or ownership is in dispute between Austria and Hungary, respectively, and Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania, and France, respectively.

The Arbitrator must first dispose of questions raised by Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania as to his jurisdiction to make such permanent allocation of such vessels.

Serb-Croat-Slovene Kingdom claims that the Arbitrator is given no power by Article 300 to interfere with the status of any of the vessels in question, because that status was created by acts of war and it was not the intention of the Treaties to confer upon the Arbitrator any power to modify a status thus growing out of the war.

The language of the provision is as follows:

“As regards the Danube, the arbitrator or arbitrators referred to in this article will also decide all questions as to the permanent allocation and the conditions thereof of the vessels whose ownership or nationality is in dispute between States.”

This language expressly declares that the Arbitrator is to decide “all questions” as to the permanent allocation of “the vessels whose ownership or nationality is in dispute between States”.

The vessels held by Serb-Croat-Slovene Kingdom by virtue of seizure, and claimed by Austria and Hungary, are, without doubt, vessels whose ownership or nationality is in dispute between States, and, therefore, they necessarily come within the scope of the provisions quoted.

Moreover, these vessels are precisely the vessels which the drafters of the Treaties had in contemplation when they drafted this provision. In the original draft of the Treaty of St. Germain the draft of what has become Article 300 was in substantially the same language as Article 339 of the Treaty of Versailles¹. Austria presented a written protest dated July 11, 1919. One of the grounds of the protest was that the Austrian Danube fleet had already been greatly diminished through the confiscation by the Allied and Associated Powers of the vessels which are now under discussion, and it was urged that these vessels were not subject to confiscation under the Regulations of the Hague Convention. In reponse to this protest Article 300 was put in its present form, and the language now under discussion was inserted, and this was obviously done for the purpose of dealing with these disputes. Article 284 of the Treaty of Trianon contains the same language.

Both the language and the history of these provisions make it clear to the Arbitrator that he cannot perform his duty as Arbitrator without deciding the questions raised concerning the permanent allocation of the vessels in question.

Roumania raises two questions as to the competency of the Arbitrator to decide all questions as to the permanent allocation of vessels whose ownership or nationality is in dispute between States.

¹ Printed in this volume p. 84.

First, Roumania suggests that the language of Article 300 contemplates the decision of the Arbitrator as to permanent allocation of vessels in dispute between States only when it becomes necessary for him to consider that question in ordering the cession of vessels under the first paragraph of Article 300 for the purpose of meeting the legitimate needs of the parties concerned. The Arbitrator finds no such limitation upon his duty to decide upon the permanent allocation of vessels whose ownership or nationality is in dispute between States. Moreover, as a general thing, the Arbitrator cannot determine what, if any, cessions are necessary in order to meet the legitimate needs of the parties concerned until he determines what vessels are already at the command of the respective parties, and he cannot determine this last mentioned question without first deciding as to the permanent allocation of the vessels in dispute.

Second, Roumania states that many of the Danube boats seized by it were seized by its naval forces, and the question as to the validity of such seizures is now being considered in numerous proceedings in its prize courts; therefore, Roumania claims that the Arbitrator ought to leave all questions as to ownership or nationality of boats seized by its naval forces to be decided exclusively by the Roumanian prize courts in view of Article 378 of the Treaty of St. Germain (and Article 361 of the Treaty of Trianon having similar application), which is to the effect that Austria accepts and recognizes as valid and binding all decrees and orders concerning Austro-Hungarian ships and Austrian goods made by any prize court of any of the Allied or Associated Powers.

The Arbitrator, however, is of the opinion that the provisions of Article 300 with respect to boats on the Danube should be regarded as a special and complete dealing with the subject of all Danube vessels whose ownership or nationality is in dispute between States. Indeed, as above pointed out, these seizures on the Danube were precisely the subject matter in contemplation when the Treaties made provision for permanent allocation by the Arbitrator. Obviously, it was the purpose of Article 300 to obtain a single and comprehensive disposition of the question pertaining to Danube shipping. This result could not be accomplished if the status of Danube shipping had to remain indefinitely in uncertainty pending the successive disposition of numerous separate controversies by the prize courts of different countries.

The decision of such disputes is delegated to the Arbitrator, and he is compelled to conclude that the general language of Article 378 of the Treaty of St. Germain and of Article 361 of the Treaty of Trianon does not affect this matter at all.

The Arbitrator would be compelled to take this view, even if the Danube river vessels were of a character usually the subject of prize court proceedings. But certainly it is the exception rather than the rule that river vessels concerned in inland navigation are made the subject of proceedings in prize courts. It is reasonable to believe that the drafters of the Treaty did not have Danube river boats specifically in mind when drafting Article 378 relative to prize courts proceedings, and it is certain that they did have all Danube river vessels in contemplation when they drafted Article 300.

It may be mentioned that the Roumanian decree relative to the organization of the jurisdiction of maritime prize declares in Chapter I, Art. I, that the Roumanian State has the right to capture vessels serving as means of transport by water-ways inscribed in official registers of the merchant

marine. Likewise, the Roumanian code of prize maritime jurisdiction declares in Chapter I, Article I, that every navigable object of whatever nature inscribed in the registers of the merchant marine of the different states is regarded as a vessel of commerce. This indicates that maritime prize jurisdiction relates at least primarily to marine vessels and emphasizes the view that Danube river vessels which are not inscribed in the registers of the merchant marine are not within the natural scope of Treaty provisions relating to prize court proceedings.

But without attempting to decide the principle as to when, if at all, river vessels may be the subject of prize court jurisdiction, or as to whether Danube vessels could be brought within the meaning of the Roumanian Decree and Code, the Arbitrator bases his decision upon the proposition that the language and object of Article 300 require that the Arbitrator shall decide all questions as to the permanent allocation of the Danube vessels whose ownership or nationality is in dispute between States, to the end that he may dispose of the entire problem as to the Danube vessels.

The duty which the Arbitrator is compelled to perform by the explicit and unqualified language of the Treaties, which duty is made doubly imperative by the history and manifest objects of the provision, is the most delicate and difficult task which he is called upon to perform under any of the Treaties, but in discharging this duty the Arbitrator is not undertaking to interfere in any sense with the sovereign rights of any of the States. On the contrary, he is discharging this grave duty solely because all the States which have signed the Treaties have each, by its sovereign act, called upon the Arbitrator to do so. It therefore becomes necessary for him to make a permanent allocation of the vessels whose ownership or nationality is in dispute between States, and to prescribe the conditions of such allocation.

SUMMARY OF FACTS AS TO THE SEIZURES.

The vessels which are claimed by Austria and Hungary, respectively, and which are held by Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France, respectively (except certain vessels seized by Roumania during its war with the Central Powers between the declaration of that war on August 27, 1916, and the armistice of December 9, 1917, terminating the hostilities), were all seized in October or November 1918, as they were attempting to retreat up the Danube. When the Bulgarian Armistice was made on September 29, 1918, it became evident that the shipping of the Central Powers on the Danube at points below Hungary was in grave danger of capture, and strenuous efforts were made to get all this shipping up the river. Numerous vessels were intercepted about October 19, 1918, by the French Army which reached the Danube at Lom Palanka, in Bulgaria, but these vessels were not seized at that time. Numerous other vessels had already proceeded up the river from Roumanian and Bulgarian waters. Vessels of the Central Powers which were in Serbian waters also proceeded up the river.

As to the vessels claimed by Austria and Hungary (and in part by Germany) from Roumania and France, the seizures took place in Roumanian waters, and (except for the vessels seized after the declaration of war on August 27, 1916, and before the armistice on December 9, 1917) the seizures took place on and after the 10th of November, 1918, when the

Roumanian army resumed hostilities against the Central Powers in conjunction with the French army which crossed the Danube from Belgrade into Roumania at Giurgiu and several points above that place early in the morning of November 10, 1918.

As to the vessels claimed by Austria and Hungary (and in part by Germany), from Serb-Croat-Slovene Kingdom the facts are as follows.

By November 1, 1918, except, generally speaking, for the vessels detained at or below Lom Palanka, nearly all the vessels of the Central Powers had gone out of Roumanian waters and Serbian waters and had reached places on the Danube above Belgrade. A few vessels remained in Serbian waters. Many of the vessels which had gotten above Belgrade made good their escape. However, in the latter days of October, 1918, the Austro-Hungarian Monarchy had begun to crumble. On October 29 a provisional Government was set up at Zagreb, with the avowed purpose of uniting with Serbia. Local provisional governments were set up about the same time at various cities and notably at the Danube ports of Ujvidek (now Novi-Sad) and Vukovar. On or before November 1st the revolution had taken place in Hungary, and a Government independent of the Austro-Hungarian Monarchy had been set up. In this state of confusion the newly formed independent provisional governments along the Danube above Belgrade began detaining Danube vessels which were endeavouring to escape up the river. A few days later the Allied army arrived and the vessels so detained were held, and have been held ever since. A relatively small number of vessels appears to have been seized in Serbian waters. Shortly thereafter, Admiral Troubridge, on behalf of the Allied army, assembled the vessels now held by Serb-Croat-Slovene Kingdom and took them to Belgrade. The Inter-Allied Danube Commission, of which Admiral Troubridge was Chairman, then had charge of the vessels for some time, and afterwards made delivery of them to Serb-Croat-Slovene Kingdom, with the full understanding that such delivery was only provisional, that that Kingdom would hold them under this reserve and that there would eventually be a definitive decision as to the status of the vessels. Since that time the vessels have been and now are held by Serb-Croat-Slovene Kingdom in pursuance of such provisional delivery.

THE APPLICATION OF THE PRINCIPLES OF INTERNATIONAL LAW.

International law as applied to warfare is a body of limitations, and is not a body of grants of power. The Arbitrator, in considering the bearing of international law upon the ownership of these vessels, does not have to look for provisions of international law affirmatively authorising the continuance of the present status, i.e., the retention of these vessels by Roumania and Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France, but he is to consider whether the continuance of that status would violate some clear, and clearly applicable limitation created by international law.

The delegates of Austria and Hungary claim that the Fourth Hague Convention of 1907 is a correct exposition of the principles of international law respecting the laws and customs of war on land. This view has not been seriously contested by the representatives of the other countries, and it is adopted by the Arbitrator for the purpose of this decision.

The delegates of Austria and Hungary ask for the return of these vessels by virtue of Articles 46 and 53 of the Regulations which were annexed to the Fourth Hague Convention of 1907 in order to serve as a guide for the issue of instructions to armed land forces. These Articles read as follows:

ARTICLE 46.

Family honor and rights, the lives of persons, and private property, as well as religious convictions and practices, must be respected. Private property can not be confiscated.

ARTICLE 53.

An army of occupation can only take possession of cash, funds, and realisable securities which are strictly the property of the State, depots of arms, means of transport, stores and supplies, and generally all movable property belonging to the State which may be used for military operations.

All appliances, whether on land, at sea, or in the air, adapted for the transmission of news, or for the transport of persons or things, exclusive of cases governed by naval law, depots of arms, and, generally, all kinds of ammunition of war, may be seized, even if they belong to private individuals, but must be restored and compensation fixed when peace is made.

Articles 46 and 53 are contained in Section III of the Regulations, which Section is entitled "Military Authority over the Hostile State" and the various articles in that Section make it clear that the Section is intended to apply to military authority over hostile territory that is actually placed under the authority of the belligerent army. Therefore, the letter of the provisions quoted does not apply in the case of the seizures by Roumania, which took place in Roumania and it is doubtful whether it applies to the seizures of vessels now in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, because it is doubtful whether the territory in which the vessels were seized can be regarded as hostile territory, in view of the facts that the dismemberment of the Austro-Hungarian Monarchy had already begun, and that the territory in question, as the result of events then in progress, was already falling away from that sovereignty, with a view to union with Serbia, and shortly afterwards was united with Serbia. It is also doubtful whether the Allied Army in the peculiar circumstances existing can be regarded as an army of occupation at the time of the seizures.

Articles 46 and 53 should, however, be examined to see if they furnish a useful analogy, even though not literally applicable, and this should be done always with the thought that even when employing affirmative language they operate only by limitation on the power of a sovereign State, and are not needed for the purpose of adding to that power.

At the outset it should be pointed out that no precedent has been cited which sustains the view that the intent of those Articles embraces war material actually in use by the hostile army. Article 46 expresses the principle of the immunity of private property from confiscation, but this principle contemplates the great mass of property which is private in the usual sense of that word, and does not contemplate those instances where property, even though privately owned, has been temporarily dedicated to actual hostile use on behalf of the State. Likewise, Article 53, which

speaks of restoration of, and compensation for, privately owned means of transport and privately owned ammunition of war, does not contemplate war material in actual hostile use at the time of seizure, and no one seriously contends that the Article has been so applied as to require restitution of, and compensation for war material in actual use as such.

The facts, therefore, as to the status of the vessels must be examined to see whether they come clearly within the scope of the principle underlying Articles 46 and 53.

The great majority of these vessels had been owned by private companies but were hired to the War Ministry of the Austro-Hungarian Monarchy, and were operated by its military transport organization known as the Zentral Transport Leitung, which will be referred to hereinafter as the Z. T. L., and the facts as to these Z. T. L. vessels will be first examined.

THE Z. T. L. VESSELS.

The Z. T. L. vessels were being operated by a military organization. The Z. T. L. was established as an independent department of the War Office for the duration of the war, and this was for the purpose of distributing and conducting military transports, and for handling of all goods referring to war transportation. The organization plan of the Z. T. L. indicated that the two supreme authorities were the supreme army command in military respects, and the war department in administrative respects. The branch of the Z. T. L. having charge of the Danube vessels was known as the Z. T. L. Navigation Group (Schiffahrtsgruppe). Provision was made for a plenipotentiary staff Officer of the Z. T. L. Navigation Group to be with the group of the Mackensen' armies (the German armies operating in the lower Danube countries), "so that the necessary measures may be taken in time for strategic transportation and for supplies". The central organization of the Z. T. L. Navigation Group was to occupy itself with all recruitments, replacements, and other questions concerning personnel. The chief of the Z. T. L. Navigation Group, had the disciplinary power of a commander of troops over the personnel of the sections and over the crews of the boats; chiefs of sections had the disciplinary power of the commander of an isolated division over the personnel of that section; chiefs of stations had the disciplinary power of an isolated sub-division.

The principal purposes for which the Z. T. L. vessels were used were the transportation downstream of supplies directly or indirectly needed for military operations, the transportation upstream of foodstuffs and raw materials from Roumania and Serbia, the transportation upstream of booty, and, especially in October and November, 1918, the transportation upstream of the equipment of the armies which were retreating. To a considerable extent the Z. T. L. vessels also transported troops, especially from one side of the river to the other.

With the exception of the transportation upstream of foodstuffs and raw materials from Roumania and Serbia, all these principal objects were clearly military in character and closely connected with the actual conduct of hostilities. But even the transportation of foodstuffs and raw materials from Roumania and Serbia cannot be regarded as essentially non-military in character, because that transportation was to an important extent a link in a chain of military activity designed to withdraw by military force

food supplies and raw materials from Roumania and Serbia for the benefit of the Central Powers. Roumania and Serbia were in the military occupation of the Central Powers whose policy it was to secure for their own benefit from these countries the greatest possible amount of foodstuffs and raw materials. To a large extent these foodstuffs and raw materials for use in the territory of the Central Powers were taken from the inhabitants of Roumania and Serbia by the exercise of military force operating through the process of military requisitions (and not in accord with Article 52 of the Fourth Hague Convention of 1907, which prohibits requisitions "except for the needs of the army of occupation"). When military force is employed to withdraw from occupied territories foodstuffs and supplies which are then transported by a military means of transport like the Z. T. L., it cannot fairly be said that such use of such vessels is evidence of a non-military use. Indeed, such employment of the Z. T. L. vessels should be regarded as essentially hostile rather than innocent, and as intensifying rather than diluting the general military and hostile character of the Z. T. L. vessels.

These Z. T. L. vessels do not present the case of a means of transport casually or incidentally used as an aid to military operations in connection with the carrying on of the normal functions of the vessels, but they present the case of a means of transport mobilized for a special military purpose, withdrawn from normal functions, handled in a military manner, regularly used as an essential instrument for the accomplishment of military and hostile objects, operating in close liaison with the armies in occupied territory, retreating from such territory as such armies retreated, aiding them in their retreat, and carrying their supplies and their booty. The representatives of Serb-Croat-Slovene Kingdom also claim, relative to the vessels retreating above Belgrade, that the Serbian army had reason to believe that the vessels were endeavouring to establish a new base for military operations further up the river.

The Arbitrator is of the opinion that in view of the organization, methods, purposes and results of the Z. T. L. Navigation Group, it was a military organization, and the vessels which it had hired and was operating had lost for the time being their strictly private aspect, and had become war material.

The Bulgarian Armistice of September 29, 1918, provided in Clause 7 that Germany and Austria-Hungary (which, however, were not parties to the Armistice) would have a period of four weeks for retiring from Bulgaria their troops and their military organs. The note of July 11, 1919, from the Austrian Delegate to the Peace Conference protesting against the original draft of Part XII of the Peace Treaty with Austria, is not without interest in this connection. for it took the position that detention of a large number of these vessels by the French Army at Lom Palanka before the expiration of the four weeks period was contrary to the rights of Austria-Hungary to have the free retirement of its troops "and their war material".

A further point deserves consideration. The purpose of the immunity of private property from confiscation is to avoid throwing the burdens of war upon private individuals, and is, instead, to place those burdens upon the States which are the belligerents. In cases where a belligerent State has employed private property for military purposes under arrangements whereby the State undertakes to return the property to its owner, the appropriation of the property by the Enemy State would not place the burden of the loss upon the private owner, but would place it upon

the owner's State, which would be under an obligation to make compensation to the owner.

The idea that there is no confiscation of private enemy property when the Enemy State is required to make compensation therefor is illustrated in the Treaty of Versailles and the other Peace Treaties, which, while providing for the retention of various sorts of private property of nationals of the Central Powers by the Allied and Associated Powers, require the Central Powers to compensate their nationals in respect of their property so retained, and this requirement for compensation by the Central Powers is regarded as avoiding any impairment of the principle of the immunity of private property from confiscation.

Therefore, in the present case the facts as to the relationship between the States and the owners of the Z. T. L. vessels are of interest.

The vessels were hired by the Military authority of the State. There were different forms of contracts which employed differing phraseology. One form, which, however, appears to have been used as to comparatively few vessels, expressly provided for compensation in the event the vessel was captured by the enemy. According to the form of contract in more general use, the military authority of the State assumed full liability for damages incurred on account of events of war, and also assumed the obligation to return the vessels to the owners at the termination of the military service. Thus the State was under the obligation either to return the vessels at the end of the service, or to make compensation to the owners, and this obligation would have existed by implication even if it had not been expressed.

In this state of facts the confiscatory act in appropriating the vessels would affect the State and not the private owner, and would be an act operating primarily upon the Enemy State, and imposing the loss upon it.

If the facts had been such as to entitle these vessels to the protection of Article 53, and if the Treaty of Peace had so recognized and had provided that in lieu of returning the vessels to the owners Austria or Hungary as the case might be should make due compensation to the owners for such vessels, the essential purpose of Article 53 would have been satisfied. But without any such Treaty provision, Austria and Hungary are, by virtue of their own agreement with the owners of the vessels, under obligation to make compensation for the vessels which they are unable to return.

If these Z. T. L. vessels had been the property of the State no principle of international law would have prevented their confiscation, inasmuch as the burden of the loss would have fallen upon the State. When the State instead of acquiring the complete property in vessels elects to hire private vessels for the same military purpose, thus assuming the obligation of making compensation to the owners if it does not return the vessels, the burden of the loss, in the event of confiscation, should be regarded as equally falling upon the State.

The Arbitrator is of opinion that these Z. T. L. vessels were so impressed with the aspect of public and hostile use, and that the Enemy State was so responsible for their loss, that they do not come within the scope of the limitations of international law which are invoked.

SHOULD THE Z. T. L. VESSELS IN POSSESSION
OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM BE RESTORED
TO AUSTRIA AND HUNGARY ON ACCOUNT
OF THE ARMISTICE OF NOVEMBER 3RD, 1918?

With respect to the vessels in possession of the Serb-Croat-Slovene Kingdom, the delegates of Austria and Hungary contend that the vessels were not seized until after 3 o'clock p.m., November 4th, 1918, the time fixed for the termination of hostilities in the Armistice with Austro-Hungary signed November 3rd, 1918.

The Armistice of November 3rd was executed on behalf of the Allied and Associated Powers by the High Command of the Italian Army. The Armistice provided specifically for the total demobilization of the Austro-Hungarian army; provided, upon the front from the North Sea to Switzerland, for the immediate retreat of all its units; provided, upon the Italian front, for retreat of the Austro-Hungarian forces back of a line carefully described; and with respect to both these fronts made provision for the disposition of war material in all territory thus evacuated. The Armistice did not fix any line on the Danube front and made no specific provision for disposition of troops or war material upon that front. Aside from provisions as to liberty of navigation on the Danube, removal of mines and destruction of barriers on the Danube, and disposition of six Danube monitors, there appear to be no specific references to affairs of interest to the Danube front.

Representatives of Serb-Croat-Slovene Kingdom stress this incompleteness of the Armistice of November 3rd as to the Danube front, and further claim that the High Command of the Italian army had no authority to represent or to bind the Allied armies operating on the Danube front under General Franchet d'Esperey. (While the Treaties of St. Germain and Trianon recite that the Armistice of November 3rd was granted by the United States of America, the British Empire, France, Italy and Japan, they contain no recital that the Armistice was granted by Serbia, although the Treaties nevertheless adopt for several purposes the date of November 3rd, 1918, as a controlling date.)

Before passing to the discussion of the developments after November 4th, it is important to note the status of the Z. T. L. vessels on that date. These vessels had been retreating as rapidly as possible since the latter days of October. Their further retreat was effectively cut off by local provisional governmental organizations asserting independence of the Austro-Hungarian Monarchy. No convincing proof has been offered to show that any of these vessels remained in the actual possession and control of the Austro-Hungarian Monarchy, or of Austria or Hungary, after 3 p.m. on November 4th. Thus, in the retreat and collapse which were taking place, Austria and Hungary appear to have lost on or before November 4th, the effective control of the Z. T. L. vessels, and to have been compelled to leave them behind. The territory in which these vessels were left behind had already been lost, for practical purposes, to Austria-Hungary, and was never afterwards regained by it, and shortly afterwards became united with Serbia. Within three or four days after November 4th the Serbian army on behalf of the Allied armies arrived in this territory from which the Austrian and Hungarian troops were fleeing, and took possession of the vessels which had been thus lost by Austria and Hungary.

In these circumstances, and in view of the silence of the Armistice of November 3rd as to the Danube front, there appears to be no provision of the Armistice which would require the Serb-Croat-Slovene Kingdom to return to Austria and Hungary war material thus lost by them. This situation of the matter is not affected by the claim which is urged that the seizures by the provisional governments were not made by them in the capacity of belligerents, because the fact would still remain that the war material in question was left behind in the course of the retreat in territory which had been lost to Austria-Hungary, and which was never regained and with which the Armistice of November 3rd did not specifically deal.

But the Armistice of November 3rd does not stand alone. On November 13th, 1918, French and Serbian delegates, on behalf of General Franchet d'Esperey, concluded with the Hungarian Government a Military Convention relative to the Armistice in Hungary. This Convention prescribed a line crossing the Danube at Baja (upstream from where the vessels were seized) to the north of which the Hungarian Government must retire its troops, and provided that the Allies would occupy of right ("de plein droit") the evacuated region in the conditions which the Commander in Chief of the Allied Armies would fix. If the Armistice of November 3rd had been complete as to the Danube front there would have been no reason for this supplementary Military Convention. If hostilities had actually ceased on the Danube front at 3 p.m. November 4th, pursuant to the Armistice of November 3rd, there would have been no necessity for the further recital in the Military Convention of November 13th that "the hostilities between the Allies and Hungary have ceased".

General Franchet d'Esperey, Commander in Chief of the Allied armies, in Special Order No. 7120/4, dated January 12th, 1920, declares, referring to the seizures of river material on the Danube, as follows:

"There is considered as war material all floating material which, on November 13, 1918, was down the river beyond Baja, and constituted a portion of the enemy army train. In fact, although an Armistice has been signed on the western front, on November 4th, 1918, with Austria-Hungary, and on November 11th with Germany, hostilities practically continued on the eastern front: owing to the Central Powers, as late as November 13th, 1918, and it is this date which marks the effective cessation of hostilities on the eastern front."

The Austrian and Hungarian representatives insist that the belligerent activities of those two countries collapsed even before November 3rd, and that there were not, and could not have been, any organized hostilities on the part of those two countries thereafter. But the representatives of the Serb-Croat-Slovene Kingdom have made at the hearings before the Arbitrator detailed statements as to active hostilities at various points along the Danube above Belgrade on November 6th, 7th, 8th, 9th, with what they claim was a mixture of German, Austrian and Hungarian troops.

It is to be remembered that a very close liaison in the use of the Z. T. L. vessels existed between the German armies and the Austrian and Hungarian armies. It is clear that these Austrian and Hungarian vessels were used for the common military interests of Germany, Austria and Hungary, and no claim is made that hostilities with Germany were terminated before November 11th.

After carefully considering the extremely complicated developments which are suggested by the above recital, the Arbitrator concludes that there is nothing in the Armistice of November 3rd, especially when considered in the light of all the subsequent developments, to require the return to Austria or Hungary of the Z. T. L. vessels in question.

SHOULD THE Z. T. L. VESSELS IN POSSESSION OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM BE RETURNED TO AUSTRIA AND HUNGARY ON ACCOUNT OF ARTICLES 267 AND 250 IN THE TREATIES?

Austria and Hungary rely upon Article 267 of the Treaty of St. Germain, and Article 250 of the Treaty of Trianon, which provide that the property of nationals or companies of Austria and Hungary situated in the territories which formed part of the former Austro-Hungarian Monarchy shall be restored to its owners freed from any measures of liquidation pursuant to the provision of Article 249 of the Treaty of St-Germain and Article 232 of the Treaty of Trianon and freed from any other measures of transfer, compulsory administration, or sequestration taken since November 3rd, 1918. The Arbitrator is of the opinion that these Articles, 267 and 250, in the two Treaties were not intended to control the question of vessels dealt with by Article 300 of the Treaty of St. Germain, and Article 284 of the Treaty of Trianon. The provisions in these two latter articles as to vessels were special in character, and should prevail over the general language of Articles 267 and 250. even if this general language were broad enough to include the same subject matter.

But the Arbitrator doubts whether the general language of Articles 267 and 250 should be regarded as being broad enough to cover these vessels. These articles were incorporated in these Treaties as a result of protest received from the Austrian Delegation to the effect that the compulsory liquidation provisions of Article 249 with respect to property of Austrian nationals ought not to be applied to property of Austrian nationals (notably mines, factories, et cetera), "located" in territory which formed part of the former Austro-Hungarian Monarchy but which was transferred to certain of the Allied Powers. In both of these Articles the language used is property "situated" in the territory which formed part of the former Austro-Hungarian Monarchy.

It is a serious question whether vessels which constituted a part of the war material of Austria and Hungary and which were fleeing from Roumania and Serbia, and endeavouring to reach Budapest or Vienna, and which were stopped against the will of the military organization in territory subsequently transferred to Serb-Croat-Slovene Kingdom, should be regarded as "located" or "situated" in that territory within the purpose of those Articles. Certainly it was not property of this character which was in the minds of the Austrian Delegation when it was protesting against the compulsory liquidation of property of Austrian nationals located in transferred territory.

If such vessels could be regarded as "situated" in such territory within the meaning of Article 267, it would seem that all Austrian vessels belonging to the State (as, for example, the Sud-Deutsche vessels) happening at the date of the Treaty to be passing through that territory, would be "situated".

therein within the meaning of Article 208 and would therefore become the property of the successor State. But no one contends that the word "situated" should be given such effect.

It is doubtful whether Articles 267 and 250 could be construed as applying at all to property which owed its temporary presence in the transferred territory exclusively to the fact that it was not in possession or control of its private owners and was hired by the State and being used as war material.

Since Articles 300 and 284 constitute a specific and complete treatment of the disposition of vessels, the Arbitrator is satisfied that Articles 267 and 250 do not directly apply, and, in view of the grave doubts he has pointed out, he is equally satisfied that they furnish no analogies which should control his decision with reference to the peculiar and special facts pertaining to the Z. T. L. vessels.

SEIZURES BY ROUMANIA AND FRANCE.

With reference to the seizures of Z. T. L. vessels made by Roumania and France in November, 1918, it is urged, on behalf of the Austrian and Hungarian Delegations, that these seizures were not made until on or after November 10th, and, therefore, that the vessels should be returned because the Armistice of November 3rd became effective on November 4th. The armies of the Central Powers against which the French and Roumanian armies were operating in Roumania on November 10th and 11th, 1918, were armies under German command, that is, under the orders of Marshal Mackensen, and were not affected by the Armistice of November 3rd. The Z. T. L. vessels were used for the benefit of the German armies as well as for the benefit of the Austro-Hungarian armies. These vessels were therefore the subjects of capture in operations against the German armies as well as in operations against the Austro-Hungarian armies. Hostilities between the French and Roumanian armies and the German armies continued in Roumania up to the hour of the taking effect of the Armistice of November 11th at 1 o'clock p.m. (according to Roumanian time).

So far as Roumania is concerned, it makes the further special point, and rightly, as the Arbitrator believes, that it was not bound by the Armistice of November 3rd because it was not at that moment one of the Allied Powers participating in the making of that Armistice, since it had entered into an armistice on the 9th day of December, 1917, and on November 3rd was not fighting with the Allies. Roumania also points out that the Treaties of St. Germain and Trianon specify that the Armistice of November 3rd was granted by the United States of America, the British Empire, France, Italy and Japan, and contain no expression or implication that Roumania participated in granting that Armistice.

It is also important to bear in mind the complicated circumstances already set forth in connection with the discussion of the Z. T. L. boats now in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom. These circumstances show the incompleteness of the Armistice of November 3rd with reference to the Danube front, and indicate the actual continuance of hostilities on that front until November 13th.

The Austrian and Hungarian Delegates have also suggested that these boats should not have been seized since their detention by the French army at Lom Palanka on October 19, 1918, was contrary to the Armistice with Bulgaria. That, however, was a question between France and Bulgaria;

Austria and Hungary were not parties to that Armistice, and questions cannot be considered under it at their instance. It is not claimed that Roumania was a party to that Armistice.

The Austrian and Hungarian Delegates also claimed that the seizures of these boats by Roumania and France were not made effective until after November 11th. But the fact appears to be that these vessels, which were endeavouring to retreat, were virtually abandoned on November 10th and the forenoon of November 11th, and hence can be regarded as war material abandoned prior to the taking effect of the German Armistice. The fact that abandoned war material may not have been actually taken into the physical custody of the successful belligerent until several days after an armistice does not seem to be important.

The Austrian and Hungarian delegates also question the validity of the captures by Roumania on the ground that Roumania had entered into an Armistice with the Central Powers on the 9th day of December, 1917, and they claim that such Armistice could not be terminated without at least seventy-two hours notice, and that such notice was not given. The fact is, however, that the Armistice was denounced by Roumania, and that a state of actual warfare was resumed on November 10th, 1918. There is no question whatever as to the existence of a state of active hostilities on November 10th and 11th, and the Arbitrator perceives no reason why the principles of international law applicable to a state of active hostilities should not govern.

SÜD-DEUTSCHE VESSELS ARE COVERED BY TREATY OF ST. GERMAIN.

At this point it is desirable to decide the question which arises as to whether the vessels belonging to the Süd-Deutsche Donau Dampfschiffahrt Gesellschaft, hereinafter referred to as the Süd-Deutsche Company, are covered by the Treaty of Versailles or by the Treaty of St. Germain. Germany has urged that the Treaty of Versailles should not be regarded as covering these vessels. Austria has submitted the question to the Arbitrator without expressing an opinion upon it. The Austrian Empire owned the entire capital stock of the Süd-Deutsche Company from a period prior to the War to a period after the date of the Treaty of St. Germain. The fleet was regarded as an Austrian fleet. In every substantial sense, the Austrian Empire was the owner of the fleet of this company and had the entire power of disposing of it. The Süd-Deutsche Company, however, was a German company, and its boats were registered in Danube ports in Germany. Article 300 of the Treaty of St. Germain indicates that the obligations assumed by Austria are with reference to vessels registered in the ports of the Danube. The reasonable construction is that this applies to all vessels, owned by the Austrian Government itself and completely in its control, which are registered in Danube ports. As between Germany and Austria it would appear unreasonable in such a case to impose upon Germany the Treaty obligations with reference to such vessels. The Arbitrator therefore decides that these vessels are covered by the Treaty of St. Germain.

PERMANENT ALLOCATIONS TO SERB-CROAT-SLOVENE
KINGDOM, ROUMANIA AND FRANCE.

The Arbitrator finds neither any principle of international law nor any provision of the Armistice or Treaties which indicates that the Z. T. L. vessels should be restored by Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France to Austria and Hungary.

It also appears that, by reason of seizures of the character above described, Serb-Croat-Slovene Kingdom holds three barges numbers 52, 101 and 127 of the Süd-Deutsche Company which were not hired to and operated by the Z. T. L. At the time of these seizures as has already been pointed out, the Austrian Empire owned the entire capital stock of the Süd-Deutsche Company. While the Company maintained its separate existence and organization, it was, nevertheless, true that the State was the owner in substance and fact of the property of the company. Therefore, the barges mentioned in this paragraph were not private property. The Arbitrator finds no principle of international law, and no provision of the Armistice or Treaty, which indicates that these State-owned Süd-Deutsche boats should be restored by Serb-Croat-Slovene Kingdom to Austria.

It also appears that by reason of seizures of the character above described Serb-Croat-Slovene Kingdom holds four M. F. T. R. barges, Nos. 12E, 13E, 15E and 16E, which are reported by Hungary to have been bought by the M. F. T. R. Company for the account of the Government, and holds seven barges which are marked Z. T. L., one of which has no number, and the other six of which are numbered 4, 10, 13, 14, 39 and 43, respectively, all seven of these boats being the property of the Government. It is clear that these eleven barges are governed by the same principles as apply to the Z. T. L. barges, and hence there is no reason for requiring them to be returned to Austria or Hungary.

The Arbitrator, therefore, concludes that it is just and reasonable to make the following permanent allocations of the seized Z. T. L. vessels, of the eleven vessels last above mentioned, and of the three additional Süd-Deutsche barges above mentioned:

The Austrian and Hungarian vessels shown in Annex II are hereby permanently allocated to the Serb-Croat-Slovene Kingdom.

The Austrian and Hungarian vessels shown in Annex III are hereby permanently allocated to Roumania.

The Austrian and Hungarian vessels shown in Annex IV are hereby permanently allocated to France.

The totals of the tonnage and horse-power thus allocated are as follows:

To Serb-Croat-Slovene Kingdom 299,061 tons of barges, 4,368 tons of tanks, and ten pontoons and eleven barges, tonnage not given, and 15,987 horse-power of tugs.

To Roumania 46,291 tons of barges, and 4,850 horse-power of tugs.

To France 30,125 tons of barges, and 3,765 horse-power of tugs.

NON-Z. T. L. VESSELS.

There remains the question as to the seized vessels which were not Z. T. L. vessels. Practically the entire discussion by all the parties has been devoted to the Z. T. L. vessels. It has not been seriously suggested

that principles of international law would justify the confiscation of strictly private river vessels operated by and at the risk of their private owners. As to such vessels, the Arbitrator is of the opinion that the principles of international law indicate the propriety of restoring them to the owners who were in possession and control of them at the time of the seizure.

The Arbitrator has considered the question suggested on behalf of Roumania that, to the extent that these non-Z. T. L. vessels were seized by Roumanian naval officers, their seizure ought to be regarded as regulated by the international law pertaining to naval warfare, and, therefore, ought to be upheld even though the vessels may be private property.

These vessels were vessels devoted to inland navigation and not to maritime navigation; were registered in or identified with river ports, and were not inscribed in any registers of the merchant marine; they were seized in the Danube river and not on the high seas, and at the time of their seizure were engaged in inland navigation between Danube ports in Roumania and Danube ports further up the river. The sole reason which can be suggested in order to justify the confiscation of such private property, contrary to the principles of land warfare, is the claim that the vessels were seized by officers who, although located in the ports of the river, were designated as naval officers. The Arbitrator is of opinion that such a distinction would be devoid of substance under all the circumstances surrounding these particular seizures. He is further of the opinion that under the Treaty provisions, he ought to be governed in making a permanent allocation of these vessels by uniform principles in dealing with the single subject matter involved, i.e., the inland shipping on the Danube. In the enforcement of the Treaties, there can be no reason why a private river vessel seized on the Danube in Roumania should be subject to capture, when a private river vessel seized on the Danube in or above Serbia should not be subject to capture, when both were captured in the course of what were essentially conflicts of land forces. The Arbitrator, therefore, decides that these non-Z. T. L. vessels, even if seized by local officers designated as naval officers, should be permanently allocated to Austria and Hungary.

The Arbitrator decides that the non-Z. T. L. vessels (in addition to certain pontoons) aggregating 47,872 tons of barges, and 2,310 horse-power of tugs and other steamers, shown in Annex V and now in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, continue to belong to their private owners and to be Austrian or Hungarian in nationality, and he permanently allocates the same accordingly as indicated in such Annex. Such permanent allocation, however, is subject to the following qualifications:

As appears from Annex V there are four passenger vessels which, according to the foregoing allocation, should be delivered by Serb-Croat-Slovene Kingdom to Austria and Hungary, respectively. The Arbitrator thinks it highly probable that Serb-Croat-Slovene Kingdom has a greater need for these passenger vessels than it has for some of the barges or tugs which are permanently allocated to it under this Decision. The Arbitrator, therefore, hereby provides that Serb-Croat-Slovene Kingdom shall have the option of delivering, instead of such passenger vessels specified in such Annex, tugs or barges of a substantially equivalent value to be selected from the tugs or barges permanently allocated to Serb-Croat-Slovene Kingdom. If Serb-Croat-Slovene Kingdom shall notify the Arbitrator within forty days from the date of this Decision, i.e., on or before the 12th day of September, 1921, that it wishes to consider the question of the desirability of exercising this option, the Arbitrator or his representative will at once

confer with the representative of Serb-Croat-Slovene Kingdom and Austria, and will specify particular barges or tugs to be delivered instead of such passenger vessels. Serb-Croat-Slovene Kingdom will then have the right of so delivering the tugs or barges so specified by the Arbitrator, within such a period of time as the Arbitrator may then fix. If Serb-Croat-Slovene Kingdom does not give the notice above mentioned to the Arbitrator on or before said 12th day of September, 1921, such passenger boats will be deliverable in accordance with the permanent allocation thereof above made, and in accordance with the conditions hereinafter prescribed.

The Arbitrator likewise decides that the non-Z. T. L. vessels aggregating (in addition to certain pontoons) 4,802 tons of barges shown in Annex VI and in the possession of Roumania, continue to belong to their private owners and to be Austrian or Hungarian in nationality, and he permanently allocates the same accordingly as indicated in such Annex.

ALLOCATION TO BULGARIA OF CERTAIN VESSELS IN POSSESSION OF FRANCE.

The Bulgarian Government claims that after the coming into effect of the Bulgarian Armistice seven barges of Bulgarian nationality and ownership were taken into the possession of the Allied forces, and that such vessels are at present in the possession and control of a French Company.

The Bulgarian Government asks that these boats be permanently allocated to it.

The French Government concedes the principle upon which the Bulgarian Government asserts its claim, and says that it is merely a question of fact as to whether the vessels are really boats of Bulgarian nationality and ownership. Upon this question the statements of the Bulgarian Government are positive and direct, and the French Government has not asserted anything to the contrary or presented any evidence to the contrary.

The Arbitrator, therefore, permanently allocates to Bulgaria the seven vessels in question which are shown in Annex VII.

ALLOCATION TO BULGARIA OF CERTAIN VESSELS HELD BY SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM.

The Bulgarian Government claims that after the coming into force of the Bulgarian Armistice seven vessels of Bulgarian nationality and ownership were taken into the possession of the Allied forces, and that such vessels are now in the possession and control of the Serb-Croat-Slovene Kingdom.

The Serb-Croat-Slovene Kingdom does not deny that these vessels are in its possession, and does not offer any evidence in contravention of the facts stated by Bulgaria, but makes the suggestion that the vessels in question are owned by a Bulgarian corporation which has been formed by co-operation of Austrian and Hungarian interests with Bulgaria.

The Arbitrator is of opinion that this suggestion does not impair the right of Bulgaria, and he permanently allocates these vessels which are shown in Annex VIII, to Bulgaria.

ALLOCATION TO HUNGARY OF CERTAIN VESSELS HELD BY CZECHO-SLOVAKIA.

In the spring of 1919, during the period of the Bolshevist régime in Hungary, the troops of that régime carried on certain hostile operations in Czecho-Slovakia. In the course of the conflicts thus arising the Czecho-

Slovak Government took possession of certain Hungarian vessels on the Danube. These vessels are shown in the attached Annex IX. Hungary asks that these vessels be allocated to it as being its property.

The Arbitrator is of opinion that the vessels in question were privately owned and operated, that they were not subject to confiscation, and allocates them to Hungary.

CONDITIONS FOR EFFECTUATION OF PERMANENT ALLOCATION.

The Treaties of St. Germain and Trianon make it the duty of the Arbitrator to prescribe the conditions connected with the permanent allocation of vessels whose ownership or nationality is in dispute between States.

As to the Z. T. L. vessels (and certain others controlled by the same principles) in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France, respectively, the ownership and nationality of such vessels in accordance with their present possession are confirmed, and it does not appear at present that any further conditions need to be prescribed. The Arbitrator, however, will entertain any request that may be presented by any of the interested States for the establishment of conditions to effectuate the Arbitrator's Determination.

As to the non-Z. T. L. vessels in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, respectively, which are hereby permanently allocated to Austria and Hungary, respectively; as to the Bulgarian vessels in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom and France, respectively, which are permanently allocated to Bulgaria; and as to the Hungarian vessels in the possession of Czecho-Slovakia which are permanently allocated to Hungary; the following conditions are hereby prescribed:

All such vessels shall be delivered to the country to which they are permanently allocated within two months from this date, to wit, on or before the second day of October, 1921.

The place of such delivery shall be the frontier between Serb-Croat-Slovene Kingdom and Hungary in the case of non-Z. T. L. vessels in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom and allocated to Austria or Hungary, and the frontier between Serb-Croat-Slovene Kingdom and Bulgaria in the case of vessels in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom and allocated to Bulgaria; shall be the frontier between Roumania and Serb-Croat-Slovene Kingdom in the case of vessels in the possession of Roumania, and allocated to Austria or Hungary; shall be the frontier between Serb-Croat-Slovene Kingdom and Bulgaria in the case of vessels in the possession of France and allocated to Bulgaria; and shall be the frontier between Czecho-Slovakia and Hungary in the case of vessels in the possession of Czecho-Slovakia which are allocated to Hungary.

All vessels so to be delivered shall be accompanied with all such fittings and gear as are on such vessels at the date of this Determination. If any country making delivery of such vessels shall claim as to any particular vessel that the fittings and gear thereof are substantially greater than at the time the vessels were seized, the Arbitrator will consider such claim, and to the extent that it is allowed will require the country to which the vessel is allocated to pay the value of such excess quantity of fittings and gear. But the consideration of this claim shall not preclude the delivery in accordance with this Decision of the vessels specified, provided that if any country which is to make delivery of vessels shall present to the Arbi-

trator on or before the 12th day of September, 1921, a claim showing the value of such excess quantity of fittings and gear, the Arbitrator will specify one or more of the vessels to be delivered of a value sufficient in his judgment to cover what he regards as the probable value of such excess quantity of fittings and gear, and such vessel or vessels so specified by the Arbitrator may be retained by the delivering country under such conditions as the Arbitrator may fix, pending the ascertainment of, and payment for, the value of the excess quantity of fittings and gear.

While the foregoing conditions for effectuation of permanent allocation will control in the absence of the further order of the Arbitrator, the Arbitrator is prepared, upon application of any of the interested parties, and upon due hearing, to consider modifications of these conditions for the purpose of simplifying the procedure as to the following groups of vessels:

1. Vessels to be returned by Serb-Croat-Slovene Kingdom or Roumania to Austria or Hungary and to be then ceded by Austria or Hungary to Czecho-Slovakia, as provided below.
2. Vessels now in the possession of Czecho-Slovakia the nationality of which the Arbitrator recognizes as being Hungarian at this time, but which vessels are to be ceded by Hungary to Czecho-Slovakia, as provided below.

ALLOCATION AND PROCEDURE IN SPECIAL CASES OF INTEREST TO SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA, AUSTRIA AND HUNGARY.

1. VESSELS WHOSE NATIONALITY IS AFFECTED BY CHANGE OF NATIONALITY OF OWNERS.

There have been reported to the Arbitrator various vessels whose owners have become nationals of Serb-Croat-Slovene Kingdom or Roumania. There appears to be general acquiescence in the view that such change of nationality of the owner calls for a corresponding change in the nationality of the vessel. The Arbitrator is of opinion that this view is just and reasonable, and none of the interested parties has suggested that the Treaties contemplate any other disposition. He, therefore, decides that the vessels shown in Annex X and formerly of Hungarian nationality are now of the nationality of the Serb-Croat-Slovene Kingdom, because the owners of the vessels are nationals of such Kingdom; and he decides that the vessels shown in Annex XI and formerly of Hungarian nationality are now of Roumanian nationality, because the owners of the vessels are now nationals of Roumania. The Arbitrator assumes that it is not necessary for him to prescribe conditions of procedure in order to effectuate the determinations made by him in this paragraph. But upon application of any of the interested States, he will give due consideration to the question of prescribing conditions of procedure for that purpose.

There have also been reported to the Arbitrator certain non-Z. T. L. vessels, which are in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, but the owners of which are now Roumanian nationals. Under the Arbitrator's Determination as to the treatment of non-Z. T. L. vessels such vessels would be returned to Hungary if the owners were Hungarian, but since their owners are now Roumanian, the nationality of these vessels is confirmed

to Roumania. These vessels are shown in Annex XII. These vessels shall therefore be delivered by Serb-Croat-Slovene Kingdom to Roumania on behalf of the latter's nationals who are owners thereof. The place of delivery of such vessels shall be the frontier between Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania and in all other respects the herein before stated "Conditions for Effectuation of Permanent Allocation" shall apply to the delivery of such vessels by the Serb-Croat-Slovene Kingdom to Roumania.

By this process of change of nationality of owners the fleet of the Serb-Croat-Slovene Kingdom is enlarged by 39,699 tons of barges (not including two barges tonnage not given), one motor boat, and 2,292 horse-power of tugs, and the fleet of Roumania is enlarged by 5,670 tons of barges, and by 180 horse-power of tugs.

2. INSTANCES WHERE CLAIMS OF AUSTRIA AND HUNGARY CANNOT BE IDENTIFIED WITH CLAIMS OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA AND FRANCE.

Hungary and Austria, respectively, claim to have lost through seizure various tugs and other vessels which neither Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania nor France claims to possess. On the other hand, Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France, respectively, claim to possess through seizure various tugs and other vessels which neither Austria nor Hungary claims to have lost.

The claims of Austria and Hungary in these respects are shown in Annex XIII. The claims of Serb-Croat-Slovene Kingdom are shown in Annex XIV. The claims of Roumania are shown in Annex XV. The claims of France are shown in Annex XVI.

It is evident from the facts shown in Annexes XIV, XV, and XVI that certain tugs and other vessels may remain in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France, which have not been dealt with by the Arbitrator.

If within two months from the date of this Determination, that is on or before the 2nd day of October, 1921, Austria, or Hungary shall present to the Arbitrator a specific claim that a vessel lost by it and coming within the description of vessels lost by it as shown in Annex XIII, is in the possession of Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania or France, and that such vessel was not a Z. T. L. vessel, the Arbitrator will give such claim due consideration, and will decide what, if any, further order should be made by him.

CLAIM OF ITALY RELATIVE TO CERTAIN BARGES IN POSSESSION OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM AND ROUMANIA.

This claim relates to the following barges :

- | | |
|--------------|--------------|
| 1. "Buda" | Non-Z. T. L. |
| 2. "Biro" | Z. T. L. |
| 3. "Paule" | Z. T. L. |
| 4. "Pista" | Z. T. L. |
| 5. "Piroska" | Z. T. L. |
| 6. "Peter" | Z. T. L. |

The Italian Delegation claims that these barges were built on the Danube prior to 1912 by a Company located at Trieste and were chartered for a period of ten years to a Hungarian Company located at Budapest; and that nearly all of the stock of the Trieste Company has been acquired by an Italian bank. It is suggested in support of this claim that these vessels were being privately operated by the Hungarian Company itself, and were not seized until March, 1919. The Arbitrator finds, however, as the result of his investigations, that these vessels were all seized before November 13, 1918, and that all of them except the "Buda" had been leased by the Hungarian Company to the Austro-Hungarian War Ministry and at the time of seizure were being operated on the same footing as all the other Z. T. L. vessels with which the Arbitrator has had no deal. They were war material and were being operated by and at the risk of the belligerent State. The barge "Peter" has accordingly been allocated by the Arbitrator to Roumania, and the other four Z. T. L. barges in question have accordingly been allocated by the Arbitrator to Serb-Croat-Slovene Kingdom.

As to the "Buda" the Arbitrator's Determination allocates the vessel to Hungary because it is a non-Z. T. L. vessel and because it was being operated for the time being by a Hungarian Company. Of course this determination by the Arbitrator will not in any way affect the rights of the Trieste Company and the Hungarian Company, respectively, to the vessel in question. Apparently the latter Company holds the vessel under charter for a period of ten years, which will not expire until 1922, and there is no reason to assume that Hungary will obstruct in any way the return of the vessel to the Trieste Company at the expiration of that charter.

CLAIM TO ALLOCATION ASSERTED BY CZECHO-SLOVAKIA AS A SUCCESSION STATE.

Czecho-Slovakia claims that the former Austrian Empire owned all the stock of the Süd-Deutsche Company, and that the former Hungarian Monarchy owned a majority of the stock of the Royal Hungarian River and Sea Navigation Company, hereinafter referred to as the M. F. T. R.; that these interests do not belong to the present States of Austria and Hungary; that these interests were bought with money obtained from all the countries forming parts of the former Austrian Empire and of the former Hungarian Monarchy, and that such countries contributed thereto in proportion to the taxes paid by them, and therefore, are to the same proportionate extent the owners of the property. On this ground Czecho-Slovakia claims that there should be allotted to it a proportion of the property of the Süd-Deutsche Company equal to the proportion of the taxes which the part of Czecho-Slovakia, formerly a part of the Austrian Empire, paid to the Empire; and that in like manner there should be allotted to Czecho-Slovakia a part of the property of the M. F. T. R. computed in a corresponding way in the light of the interests of the former Hungarian Monarchy in that property and in the light of the proportion of the revenues of that Monarchy which were contributed by the part thereof which is now a part of Czecho-Slovakia, or, that in the two cases there should be allotted to Czecho-Slovakia due proportions of the stock of the two companies.

With respect to this claim, the position of Austria and Hungary is that Czecho-Slovakia has no rights in the premises except those given by the

Treaties themselves, and that the Treaties themselves do not give Czecho-Slovakia the right to State property except to such property situated in Czecho-Slovakia (Article 208 Treaty of St. Germain and Article 191 Treaty of Trianon), and that the property in question is not situated within the territory of Czecho-Slovakia. They urge in addition that the private corporation, either the Süd-Deutsche or the M. F. T. R., is the owner of the vessels, and, therefore, such vessels are privately owned notwithstanding the State-owned shares in the corporation. Czecho-Slovakia claims that the question is one of substance and not of form, and hence the technical ownership of a corporation is not controlling; that Article 208 and Article 191 are not applicable because Articles 300 and 284, respectively, of the two Treaties are the special and controlling articles with reference to vessels on the Danube; and that these two last mentioned articles do constitute a specific treatment which contemplates the allocation of a portion of the boats in question to Czecho-Slovakia, if, in the opinion of the Arbitrator, such allocation is equitable and proper.

Czecho-Slovakia also claims that the Austrian Empire acquired a very important interest in the Erste Donau-Dampfschiffahrts-Gesellschaft hereinafter referred to as the D. D. S. G., by means of a large annual subvention, 1,300,000 kronen per year; and that the Hungarian Monarchy acquired a large additional interest in the M. F. T. R. by reason of a similar annual subvention; that these interests were acquired in large part by taxes contributed by Czecho-Slovakia and that it is on that ground entitled to have portions of the fleets of such companies allocated to it.

Austria and Hungary, however, urge the same objections as are above stated and in addition claim that these subventions did not result in vesting in the State any interest in either of these Companies or in their property, since the State did not thereby acquire any shares in the Company, or even any claims against the Company, and that the subventions were given in consideration of services which were currently performed.

Czecho-Slovakia also claims that Czecho-Slovakian subjects own about 10 % of the stock of the D. D. S. G., and asks that on this account there be permanently allocated to Czecho-Slovakia 10 % of the property of the D. D. S. G. Upon this claim the positions of Czecho-Slovakia and of Austria and Hungary are analogous to those already stated above.

The Arbitrator is of opinion that none of these claims asserted by Czecho-Slovakia to a proportion of the property of the Süd-Deutsche, the M. F. T. R., and the D. D. S. G., comes within the scope of the jurisdiction conferred upon him by the Treaties of St. Germain and Trianon. Certainly the language of the Treaties does not expressly refer to a dispute of this character. Czecho-Slovakia merely asserts that an equitable proportion of the total property of certain corporations which own vessels ought to be allotted to it. Czecho-Slovakia does not in this connection assert any specific claim to the ownership or nationality of any specific vessel, and hence there is an absence of any dispute between States as to the ownership or nationality of any vessel or vessels within the literal meaning of the Treaty provision.

The Arbitrator finds nothing either in said Articles 300 and 284, or elsewhere in the Treaties, to indicate that it is the spirit or purpose of the Treaties to confer upon the Arbitrator the jurisdiction to divide up property of the Austrian or Hungarian State between Austria or Hungary and the successor States, in proportion to the amount of taxes contributed by the successor States, or in the proportion of the amount of stock held by nationals of the successor States. On the contrary, the Arbitrator is of the opinion

that these are questions of general policy wholly outside of the scope of said Articles 300 and 284, and he, therefore, has no power to make any such allotments.

SEIZURES OF GERMAN VESSELS BY SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA AND FRANCE.

Germany asks the Arbitrator to decide as to the permanent allocation of German vessels which are held by Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France. It is clear that Article 339 of the Treaty of Versailles contains no language which expressly confers upon the Arbitrator the jurisdiction to make a permanent allocation of vessels whose ownership or nationality is in dispute between States. Germany, however, asserts that before the Arbitrator can determine the tugs, vessels, and other material on the Danube, to be ceded by Germany under Article 339 of the Treaty of Versailles, he must consider the question as to what vessels registered in Danube ports are within the control of Germany, and that in order to reach a conclusion upon this question he must decide as to the validity of the seizures of German vessels held by Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France.

The Arbitrator is of opinion that Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France have not by the Treaty of Versailles conferred upon him the power to order that vessels seized by them shall be permanently allocated to Germany. The Arbitrator is not justified in assuming by a mere process of implication a power of such great delicacy and importance. Nevertheless, it is necessary for the Arbitrator to reach a conclusion as to the size of the German fleet in order that he may determine the extent to which Germany should make cessions of boats to Allied countries on the Danube.

The German vessels seized by Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and France are set forth in Annex XVII, which shows (aside from a few doubtful cases), the following:

	Tugs, Horse-Power.	Barges, Tons.	Tanks, Tons.
<i>Seizures by Serb-Croat-Slovene Kingdom.</i>			
Z. T. L.	4,340	13,154	22,816
Non-Z. T. L.	—	980	—
<i>Seizures by Roumania.</i>			
Z. T. L.	1,780	—	—
Others at disposal of German authorities ...	950	5,682	—
Non-Z. T. L.	150	4,303	1,543
<i>Seizures by France.</i>			
Z. T. L.	750	692	773
Others at disposal of German authorities ...	— ¹	—	—

¹ One motor boat.

It is evident from this table that almost all of the German vessels were Z. T. L. vessels. These Z. T. L. German vessels were leased to the Austro-Hungarian War Ministry and in all respects exemplify the characteristics which the Arbitrator has above pointed out as to the Z. T. L. vessels. The facts as to the seizures of these German Z. T. L. vessels were similar in all substantial respects to the facts as to the seizures of the Austrian and Hungarian Z. T. L. vessels. The Arbitrator, therefore, believes that the return of these German Z. T. L. vessels to Germany is not required by international law or by the provisions of the Treaty or the Armistice, and he is able to proceed confidently upon the view that the Z. T. L. vessels thus indicated in Annex XVII will not be returned to Germany and, therefore, should not be counted as a part of the German fleet. He is of the same opinion as to the other boats which are shown to have been at the disposal of the German authorities.

Since the same principle of international law would apply to the German non-Z. T. L. (private) vessels as to the Austrian and Hungarian non-Z. T. L. (private) vessels, it would become important to ascertain what would be the action of the Powers now in possession of these vessels relative to the disposition thereof if such vessels were sufficiently numerous to have a bearing upon the Arbitrator's computations as to the amount of shipping to be ceded by Germany. But the German non-Z. T. L. (private) vessels are so few in number that their presence in the German fleet or absence from the German fleet would have no bearing whatever on the amount of German shipping which the Arbitrator would require to be ceded, such amount being, as will appear below, too small to be affected thereby. The Arbitrator's computations will, therefore, not be affected by the disposition of these few non-Z. T. L. vessels, and there is no necessity for his holding his Decision in abeyance pending an ascertainment of that question—a matter which he is not empowered to control.

To make as complete a record as possible on this matter, Annexes XVIII and XIX are hereto attached, the first showing vessels which Germany claims to have lost but which none of the Allied Powers claims to possess, and the second showing vessels of German designation which an Allied Power claims to possess but which Germany does not claim to have lost. But these claims do not affect in any way the conclusions above stated.

THE QUESTION OF CESSIONS BY GERMANY, AUSTRIA AND HUNGARY TO MEET THE LEGITIMATE NEEDS OF THE ALLIED AND ASSOCIATED POWERS CONCERNED.

In deciding this question the Arbitrator will take into consideration the amount of shipping which the Allied and Associated Powers concerned will possess in the light of the Arbitrator's conclusions above stated; will consider the legitimate needs of those countries; and will then determine the extent to which cessions should be made to those countries by Germany, Austria and Hungary. It will, of course, be necessary also for the Arbitrator to consider the legitimate needs of Germany, Austria and Hungary, and the amount of shipping which they will possess in accordance with the Arbitrator's conclusions above stated.

The question of the legitimate needs of the various countries in respect of freight traffic will be considered first, and the much simpler question of passenger traffic will be considered separately afterwards.

In considering the question of legitimate needs in respect of freight traffic it will be convenient to consider also the traffic of interest to Bulgaria, although no cessions are demanded from that country and although no cessions are required to be made to it under the Peace Treaties.

QUESTION RELATIVE TO CESSIONS FOR TRAFFIC NEEDS ON THE SAVE.

Serb-Croat-Slovene Kingdom has suggested that tugs and other vessels ought to be ceded to it in order to meet its legitimate needs for transportation on the Save, a great navigable waterway which empties into the Danube at Belgrade.

Article 300 of the Treaty of St. Germain makes it clear that the cessions are to be for the utilization of the river system referred to in Article 291 of that Treaty. Article 291 defines the river system in question as being the Danube from Ulm together with all navigable parts of the Danube river system which naturally provide more than one State with access to the sea, and declares the same to be international. Articles 300 and 291 of the Treaty of St. Germain are in the portion of the Treaty which is described as "General Clauses Relative to River Systems Declared International".

In these respects, Articles 284 and 275 of the Treaty of Trianon are identical in language and arrangement with Articles 300 and 291 of the Treaty of St. Germain and Articles 339 and 331 of the Treaty of Versailles are to substantially the same effect as to the Danube river system.

The Save does not provide more than one State with access to the sea, since its entire navigable length is in the Serb-Croat-Slovene Kingdom and therefore is not, according to the definition contained in the Treaties, a part of the international Danube river system. Nor has the Save been declared international by an agreement between the interested States.

The Arbitrator is therefore forced to the conclusion that the Treaties do not confer upon him the authority to require a cession of vessels to be made by Germany, Austria and Hungary in respect of the traffic needs of the Save.

THE BASIC FREIGHT TRAFFIC TO BE CONSIDERED IN ESTIMATING THE LEGITIMATE NEEDS OF THE PARTIES CONCERNED.

Articles 339 of the Treaty of Versailles, 300 of the Treaty of St. Germain and 284 of the Treaty of Trianon provide that, in the determination of the number of tugs and boats, and the amount of material to be ceded, due regard shall be had to the legitimate needs of the parties concerned, and particularly to the shipping traffic during the five years preceding the War.

The traffic on the Danube during several years in the five year period thus indicated was subject to abnormal interruptions and influences on account, principally, of wars in Eastern Europe. Therefore, the delegates of the Danube countries have agreed that the traffic statistics for the year 1911 may be accepted in place of the traffic statistics for the five years preceding the War.

It is clear that the purpose of the Treaty will be fully accomplished by employing, instead of the five year period, the year 1911, in accordance with the agreement of all the Danube countries, and the Arbitrator therefore adopts the traffic for the year 1911 as the principal basis for estimating the legitimate needs of the parties concerned.

The freight traffic for the year 1911, as thus agreed to and as adopted by the Arbitrator is shown in Annex XX in which such traffic is classified according to national boundaries, as defined in the Peace Treaties of Versailles, St. Germain, Trianon, and Neuilly-sur-Seine.

RECTIFICATIONS OF THE BASIC TRAFFIC.

In accordance with the reservations made at the time of the adoption of the 1911 basis, the delegates of various nations have suggested rectifications from the 1911 traffic basis by reason of changes which they claim have already taken effect, or will result in the future, in the handling of traffic via the Danube. These claims for rectifications have involved consideration of the movement of traffic throughout Eastern Europe, and even from Western Europe and Asia and Africa. The elements discussed have proved difficult of settlement, because they involve efforts to forecast the changes in the movement of traffic which will result from changes in boundaries and changes in national policy.

Before the War there were five nations bordering on the Danube; namely, Germany, Austria-Hungary, Serbia, Roumania and Bulgaria. The Dual Monarchy of Austria-Hungary possessed the preponderance of the shores of the river, and the two principal ports, Vienna and Budapest, were the seats of a large proportion of the traffic. Navigation companies organized in Austria and in Hungary transported the bulk of the traffic not only in the Dual Monarchy but in most of the other nations as well. Austria-Hungary was also interested in the development of traffic via other routes than the Danube, as for example, via Trieste and Fiume.

As a result of the War a new nation, Czecho-Slovakia, has taken its place on the Danube, the extent of Hungary's territory on the Danube has been greatly reduced, while the Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania have received from Austria and Hungary great accessions of territory interested in traffic on the Danube. The policies of all these countries toward transportation via the Danube and other routes may be very different from the policies which existed before the war. These considerations have been made the basis of many of the claims for rectifications advanced by the different riverain States.

Under the Treaties the pre-war traffic is the only specific standard and is the principal though not the sole and exclusive standard, for arriving at the future legitimate needs of the parties interested. The extent to which changes in boundaries and changes of national policy will change the traffic situation is highly speculative. The Arbitrator is satisfied, therefore, that he ought not to depart from the standard of the pre-war traffic rearranged according to the new national boundaries except in cases where the showing for a rectification of that traffic is particularly strong and convincing.

The claims for rectification are of two general classes:

First, certain claims seek to have portions of the pre-war Danube traffic attributed to another country for the purpose of estimating the future

legitimate needs. For example, it is claimed that traffic moving on the Danube from Vienna, but originating in what is now Czecho-Slovakia, should be regarded as moving in the future from Bratislava on the theory that Czecho-Slovak traffic will hereafter move through its own ports instead of through Austrian ports.

Second, certain claims are made that, on account of changed conditions, traffic which prior to the War did not move at all by the Danube, should be added to the pre-war Danube traffic for the purpose of estimating future needs.

The claims for rectification falling in the first class are principally asserted by Czecho-Slovakia. Prior to the War Bohemia, which embraces the principal industrial portion of Czecho-Slovakia, was a part of the Austrian Empire and enjoyed excellent rail connections with Vienna, which offered unusually good facilities for the prompt loading and unloading of traffic on the Danube. Under such circumstances, a large part of the traffic originating in or destined to Bohemia, and moving by the Danube, went via Vienna. Czecho-Slovakia now claims that all this traffic will move by its own Danube port, Bratislava. Austria claims that much of this traffic will continue to move by Vienna because of the shorter rail haul, better loading and unloading and warehouse facilities, and points out that the Treaty of St. Germain obligates Austria to give traffic to and from Czecho-Slovakia equal treatment and freedom from interruption and interference. Czecho-Slovakia, on the other hand, claims that it is rapidly improving the loading and unloading and warehouse facilities at Bratislava, which to a rapidly increasing extent will attract this traffic.

The Arbitrator does not feel justified in assuming that the total amount of Danube traffic going to or coming from Czecho-Slovakia and transhipped in 1911 in Austrian ports, principally Vienna, will hereafter be taken away from such ports. He believes that the established business habits in favour of handling such traffic via Vienna are not likely to be entirely overcome, especially when supported by such favourable facilities as exist at Vienna, and when equal transit treatment is guaranteed by the Treaty. On the other hand, the Arbitrator believes that a very substantial modification in the routing of this traffic will take place as a result of the manifest enterprise and ability of the Czecho-Slovaks who are moving forward actively with comprehensive plans for handling the Czecho-Slovak traffic through Czecho-Slovak ports.

On the whole, after careful investigation and discussion, the Arbitrator concludes that 163,000 tons of the traffic in question (124,000 tons downstream and 39,000 tons upstream) should be considered as moving hereafter through Czecho-Slovak ports to and from other Danube countries.

Czecho-Slovakia also claims that certain traffic originating in or destined to what is now Czecho-Slovakia, and which in 1911 went via Budapest and other Hungarian ports, will hereafter move by Bratislava or other Czecho-Slovak ports. The Arbitrator concludes that on this account 61,020 tons of such traffic (43,860 tons upstream and 17,160 tons downstream) should be regarded as moving hereafter through Czecho-Slovak ports to and from other Danube countries.

There are some claims as to adjustments of traffic which in the pre-war period moved by Vienna, and which it is now claimed will move by German ports. After having carefully considered the contentions of both sides, the Arbitrator concludes that it is fair to assume that in the future

there will be transferred from the Austrian port to German ports 35,500 tons upstream and 4,000 tons downstream.

The Arbitrator finds no basis for making any other rectifications in respect of traffic which actually moved on the Danube in 1911.

The other class of claims for rectification is urged in respect of traffic which in 1911 did not move on the Danube at all, but which one or more of the parties claim will move on the Danube in the future by reason of the changed conditions.

The Arbitrator feels that he must approach claims of this character with the greatest caution, and that he should not make modifications on this account in the standard of pre-war traffic without a very clear showing of the necessity therefor.

The traffic which is principally the subject of claims for rectification of this character is traffic which originally moved via Trieste or Fiume to or from Germany and Austria-Hungary, and from or to countries on or reached via the Eastern Mediterranean. It is claimed that a part of such traffic will move in the future not via Trieste or Fiume but via the Danube, and it is noteworthy that every Danube country except Bulgaria has joined in this general contention.

The principal arguments advanced in favour of this general contention have been the following :

1. That the Austro-Hungarian Monarchy in order to develop Trieste and Fiume established railroad rates between these ports and various parts of the Dual Monarchy which were not remunerative, but which attracted traffic which otherwise would have moved via the Danube or other routes; and that because of the breaking up of the Austro-Hungarian Monarchy, the railroads serving Trieste and Fiume cannot hereafter maintain such low rates, and therefore the traffic will take its natural course, and some of it will move via the Danube.

2. That the new political frontiers between Trieste and Fiume and the Danube countries will also encourage such traffic to move partly by the Danube.

3. That the disorganized condition of the railroads as a result of the War has slowed up the movement of traffic via railroads to such an extent that the traffic will move via the Danube and other routes.

On the other hand, the general view has been suggested that the conditions thus represented are only temporary, and also that the splendid mechanical equipment of Trieste and Fiume and the skill and knowledge of their commercial firms will continue to attract traffic to these ports in as large quantities as before the War.

In view of the necessarily highly speculative elements involved, the Arbitrator is not disposed to modify the pre-war basis on this account, except to the extent that there has been a substantial consensus of opinion on the subject. The modifications hereinafter stated represent that substantial consensus of opinion, although there has not generally been a unanimity of opinion as to the exact amount of any particular item.

The Arbitrator concludes that the following additions to the 1911 traffic on the Danube are appropriate on account of probable diversions of traffic from Trieste and Fiume:

German traffic.—There should be added to the German traffic 55,000 tons of exports, which has been assented to by several delegates.

This correction is not opposed to the general principles which appear to be accepted by practically all the delegates.

Hungary.—There should be added to the Hungarian traffic 50,000 tons of imports and 30,000 tons of exports. This was accepted as a proper addition by the delegates of Czecho-Slovakia, Austria, Hungary and Germany.

Czecho-Slovakia.—There should be added 58,000 tons of imports and 42,000 tons of exports. This addition was accepted as proper by the delegates of Germany, Austria, Hungary and Roumania. Czecho-Slovakia urged that there ought to be a substantially larger addition, but the reasons assigned were not sufficiently specific and substantial to justify a larger addition consistently with the principle upon which the Arbitrator feels he must proceed.

Roumania.—Nearly all the delegates were in agreement that there should be added 10,000 tons per annum of imports to Roumania, representing traffic which formerly moved via Trieste or Fiume to portions of Roumania formerly in the Austro-Hungarian Monarchy, and this addition will be made.

Serb-Croat-Slovene Kingdom.—There should be added 8,000 tons of traffic, 5,000 tons of imports and 3,000 tons of exports, which formerly moved via Trieste or Fiume to portions of Serb-Croat-Slovene Kingdom formerly in the Austro-Hungarian Monarchy. This item was agreed to by all the delegates.

Austria.—There should be added 122,000 tons: 67,000 tons exports and 55,000 tons imports. This amount seems to be the figure justified by the statistics. A slightly smaller figure was agreed to by all the delegates except the Austrian delegate, who urged a higher figure.

Another class of claims seeking additions to the traffic of 1911 consisted of cases where it was claimed that traffic formerly moving by railroad would move in the future by the Danube. One instance of this sort was traffic formerly moving by rail between Budapest and Vienna.

There was no consensus of opinion among the delegates as to the propriety of adding traffic of this character. No convincing proof in support of these claims was offered. Under the circumstances, therefore, the Arbitrator is not justified in making any additions to the traffic of 1911 on this account.

For the purpose of clarity, although no rectification is involved, attention is called to the fact that in 1911, 123,000 tons of traffic proceeded from Roumania via Danube and sea to Germany, and 50,000 tons proceeded from Bulgaria via Danube and sea to Germany. It is estimated that 14 % of this traffic was carried on the Danube in boats belonging to non-Danube States. Germany claims that, being a Danube State, it should be regarded as having a legitimate need to participate equally with Roumania and Bulgaria in the transportation of the remaining 86 % of this traffic. This view was assented to generally by the delegates, and the Arbitrator adopts it for the purpose of estimating the relative legitimate needs of the parties.

In accordance with the rectifications allowed as above stated, Annex XXI shows the traffic adopted by the Arbitrator as the basis for his determination

of the legitimate needs of the Danube countries in the matter of transportation of freight on the Danube.

THE RIGHT OF GREECE TO RECEIVE CESSIONS OF SHIPPING UNDER THE TREATIES.

Greece urges that, in the meaning of the Treaties, it is an Allied Power "concerned" in the cession of shipping to be made on the Danube, and that it has legitimate needs to a part of such shipping.

All other countries asserting an interest in this matter are riverain States, and they all agree that the extent of their legitimate needs is to be determined by the amount of traffic moving from or coming to their respective countries via the Danube. None of them claims that its legitimate needs for Danube shipping for the future are to be determined by the size of its fleet before the War. On the other hand, Greece does not base its claim upon the amount of traffic from Greece or going to Greece, but upon the fact that prior to the War Greece had a considerable fleet on the Danube which was engaged in carrying the traffic of the riverain countries.

It is apparent that the standard which clearly determines the legitimate needs of the riverain countries (i.e., the amount of traffic to and from those countries) would be of no assistance in determining the legitimate needs of Greece. On the contrary, this standard would be largely defeated by the only standard applicable in the case of a non-Danube State, such as Greece. In such a case apparently the only standard would be that of the extent to which such country participated in fact in carrying the Danube traffic before the War; i.e., the greater the percentage of the Danube traffic which before the War was carried by the boats of such country the greater would be the right of such country to have boats ceded to it, and the less boats there would be for the riverain States.

If any of the non-riverain States are to be considered, the consideration could not in principle be confined to Greece, because it appears that prior to the War Italy, Belgium and France also participated to some extent in the shipping on the Danube.

The Arbitrator is forced to the conclusion that non-riverain States, such as Greece, Italy, Belgium and France do not have legitimate need for the cession of boats on the Danube within the meaning of Article 300 of the Treaty of St. Germain, and of the analogous articles of the other Treaties.

An interesting confirmation of this view as to the fundamental purpose of these treaty provisions is afforded by the fact that Article 357 of the Treaty of Versailles, which deals with the partition of shipping on the Rhine, was expressly confined to cessions by Germany to France, notwithstanding the facts that Belgium had a very large shipping on the Rhine, and that the Belgian port of Antwerp was directly connected by canal with the Rhine. All arguments which could be urged in support of the view that Greece is an interested party in the matter of cessions on the Danube could be applied with much greater force to the view that Belgium is an interested party in respect of cessions of shipping on the Rhine. Yet, in the Treaty of Versailles, France alone was regarded as being an interested party in this sense in respect of the Rhine. It is clear that the articles which relate to the Danube have the same general principle and purpose as Article 357 of the Treaty of Versailles, although Article 357 expressly mentioned the

countries concerned, while the other articles did not do so and merely used the general language "Allied and Associated Powers concerned".

Greece has also urged that the Peace Conference has placed a practical construction on this question in favor of Greece by inviting it to join in addressing to the United States a request that it proceed to the exercise of its power of designating the Arbitrator. The Peace Conference, however, called upon Belgium, Great Britain and Italy for exactly the same sort of participation, and yet these countries have not claimed cessions of boats on any of the rivers. Moreover, the action of the Peace Conference was not so framed as to express or imply any purpose to deal with the construction of the articles of the Treaty in question. The Arbitrator is compelled to conclude that the action of the Peace Conference throws no light upon the right of Greece to participation in the cessions.

There is a further confirmation of the Arbitrator's view that Article 300 of the Treaty of St. Germain did not contemplate that tonnage should be ceded to Allied Powers which were not situated upon the Danube, and whose interest was merely the carrying of traffic on the Danube for other countries. A communication dated July 11, 1919, from the Austrian Delegation to the Peace Conference protested against certain features of the article which finally became Article 300 of the Treaty of St. Germain. Consequently, the Commission on the International Regime of Ports, Waterways, and Railways made a report dated August 13, 1919, to the Peace Conference, and submitted a draft of reply to the protests of the Austrian Delegation. In this draft of reply it was declared that the object of the article was to insure the best method of using the river craft to the advantage of all *riverain* States, and it was indicated that territorial readjustments, particularly those relating to the cession of river ports, would be an especially important consideration. This further emphasizes that Greece is not within the intent of these articles. Greece has received no ports on the Danube and is not a *riverain* State.

The Greek representative also suggests that Greece should be allowed to participate in the cession of boats in order to compensate it for the loss of boats sustained by Greece before it entered the War, since such loss cannot be compensated under reparation provisions of the Treaties. The Arbitrator is compelled, however, to decide that he is not authorized to make such a modification of the effect of the treaty provisions in respect of reparation.

THE FACTORS BEARING UPON THE AMOUNT OF SHIPPING
WHICH WOULD BE REQUIRED TO PERFORM
THE FREIGHT TRANSPORTATION WHICH CAN BE
REGARDED AS THE LEGITIMATE NEEDS
OF THE RESPECTIVE INTERESTED PARTIES.

In considering what part of the Danube traffic each of the countries on the Danube could be regarded as having a legitimate need to transport the Arbitrator has adopted the following views:

The transportation of all traffic moving wholly within the limits of a single Danube country is to be regarded as the legitimate need of that country. The transportation of traffic from one Danube country to another Danube country is to be regarded as being in equal proportions the legitimate need of the two countries; in other words, each country will be regarded

as having the legitimate need to transport one-half of that traffic. The transportation of traffic moving overseas between a Danube country and a non-Danube country is to be regarded as the legitimate need of such Danube country.

Since, to some extent, the boats of countries other than the riverain States participate in traffic on the Danube, the Arbitrator also adopts the principle that in estimating the needs of the riverain States such other countries shall be regarded as participating in traffic for the future substantially to the same extent as they participated therein in 1911.

It is also necessary to consider the factors to be used in computing the amount of tonnage and horse-power which would be requisite for each of the seven riverain States, if each participated in the transportation in proportion to its legitimate need.

These factors are:

- (a) The number of days of service per year to be assumed for barges and tugs, respectively;
- (b) The number of tons per horse-power which the tugs will pull (upstream) on the various stretches of the river;
- (c) The average percentage of utilization of the cargo capacity of the barges;
- (d) The time required for tugs to make their round-trip voyages on the various stretches of the river, and the time required for the barges to make round-trip voyages, and the time to be allowed for loading and unloading of barges.

The Arbitrator is gratified to be able to state that the parties have agreed on all these factors. (Subsequent to such agreement one of the nations suggested certain minor modifications which were objected to by all the other nations concerned, and they have not been adopted by the Arbitrator.)

The Arbitrator has also taken into consideration the size of the Danube fleets before the War in comparison with the traffic which those fleets carried before the War.

The conclusions hereinafter expressed relative to the cessions which should be made for freight traffic are the result of a careful weighing of all the foregoing elements.

WHAT, IF ANY, CESSIONS SHOULD BE MADE TO SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA AND CZECHO-SLOVAKIA,
IN RESPECT OF LEGITIMATE NEEDS
FOR FREIGHT TRAFFIC.

As to Serb-Croat-Slovene Kingdom, it appears that the pre-war fleet of Serbia amounted to 43,220 tons of barges and 4,880 horse-power of tugs. At present, it appears that the fleet of the Serb-Croat-Slovene Kingdom will consist, in accordance with the Arbitrator's decision, of the following:

	TONS OF BARGES.	HORSE-POWER of Tugs.
What remains of the pre-war Serbian fleet ...	2,220	4,880
Seized vessels which will continue to be held	354,428	27,232
Vessels whose owners have become S. C. S. nationals	39,699	2,292
	<u>396,347</u>	<u>34,404</u>

The Arbitrator concludes, after carefully considering all the elements involved, that the fleet thus indicated is sufficient to meet the legitimate needs of Serb-Croat-Slovene Kingdom within the meaning of the Peace Treaties in the matter of freight traffic and hence that no cessions for that purpose are required by the Peace Treaties to be made to that State by Germany, Austria or Hungary.

As to Roumania, it appears that its pre-war fleet (in 1916) amounted to 426,513 tons of barges and 21,110 horse-power of tugs. At present it appears that the fleet of Roumania will consist, in accordance with the Arbitrator's decision, of the following:

	TONS OF BARGES.	HORSE-POWER of Tugs.
What remains of pre-war fleet	341,373	19,360
Seized vessels which will continue to be held	98,991	11,295
Vessels whose owners have become Rou- manian nationals	4,900	180
	<u>445,264</u>	<u>30,835</u>

(This statement as to Roumania includes only vessels reported by it as being under the Roumanian flag, and hence, for example, does not include vessels whose owners are residents of Roumania but are subjects of Greece and other States and whose boats therefore fly the flags of such States. Nor does the statement include any barges or tugs which are listed as regularization material. Nor does the statement include 23,750 tons of barges which it is anticipated will be restituted by Germany.)

After careful consideration of all the elements involved the Arbitrator concludes that this fleet of 445,264 tons of barges and 30,835 horse-power of tugs is sufficient to meet the legitimate needs of Roumania within the meaning of the Peace Treaties in the matter of freight traffic and hence that no cessions for that purpose are required by the Peace Treaties to be made to Roumania by Germany, Austria or Hungary.

As to Czecho-Slovakia, it, of course, had no fleet before the war, and, under the Arbitrator's decision, has acquired no vessels through seizure, not does it appear that any have come to it through the Peace Treaty changes of nationality of owners. The Arbitrator is of opinion that Czecho-Slovakia's theoretical legitimate needs in the matter of freight traffic require the cession to it by Germany, Austria and Hungary (to the extent that this is compatible with legitimate needs of those countries and the size of their existing fleets) of 94,000 tons of barges and 5,100 horse-power of tugs.

In making these statements as to the legitimate needs of Serb-Croat-Slovene Kingdom, Roumania and Czecho-Slovakia, the Arbitrator speaks only of the legitimate needs of these countries in the sense in which that term is used in the Peace Treaties which clearly indicate that the pre-war traffic is to be the principal (though not exclusive) standard for measuring the legitimate needs.

The Arbitrator fully appreciates that the splendid resources of all three of these countries may rapidly develop their Danube traffic to a point far in excess of the legitimate needs as computed by him in accordance with the Peace Treaties. But he is satisfied that the Peace Treaties do not intend that the question of cession of existing tonnage on the Danube is to be regulated by the future needs which will arise from the prospective development of these great countries. If the Peace Treaties had contemplated this much more extensive and difficult standard, it would have become correspondingly necessary to estimate also the future development of all the other Danube countries and of their increased legitimate needs resulting from such development.

CESSIONS TO BE MADE TO MEET LEGITIMATE NEEDS
OF CZECHO-SLOVAKIA AS TO FREIGHT TRAFFIC; EFFECT
THEREON OF QUESTIONS OF RESTITUTION
AND REPARATION; RELATIVE CONTRIBUTIONS
THERETO OF GERMANY, AUSTRIA AND HUNGARY.

It is the clear duty of the Arbitrator under the provisions of the Treaties to take into consideration the legitimate needs of the Powers which are required to make the cessions as well as the legitimate needs of the Powers to which the cessions are required to be made. If therefore, the Powers which are to make the cessions have a smaller amount of shipping than is necessary to meet 100 per cent of their own legitimate needs, the Arbitrator would not be justified in requiring such Powers to take from their insufficient fleets enough to give the Power which is to receive the cessions 100 per cent of its legitimate needs.

The theoretical legitimate needs of Germany, Austria and Hungary computed on the same basis employed in computing the theoretical legitimate needs of Czecho-Slovakia, and the size of the fleets which Germany, Austria and Hungary will possess in the light of the conclusions reached by the Arbitrator are as follows:

Germany.

	TONS OF BARGES.	HORSE-POWER of Tugs.
Size of fleet.....	45,800	2,600
Theoretical legitimate needs for freight traffic	188,000	12,516

Austria.

	TONS OF BARGES.	HORSE-POWER of Tugs.
Size of fleet	281,646	25,660
Theoretical legitimate needs for freight traffic	294,000	27,954

Hungary.

	TONS OF BARGES.	HORSE-POWER of Tugs.
Size of fleet.....	159,255	18,990
Theoretical legitimate needs for freight traffic	290,000	23,500

It is evident, in view of the fleets of Germany, Austria and Hungary, and in view of their legitimate needs that the Arbitrator cannot require those countries to cede to Czecho-Slovakia 100 per cent of its legitimate needs. The principle thus announced is the one which the Arbitrator has followed in making his Decisions in respect of the cessions upon the Rhine and the cessions upon the Elbe.

Article 339 of the Treaty of Versailles, Article 300 of the Treaty of St. Germain and Article 284 of the Treaty of Trianon, provide, respectively, for the cession of a proportion of tugs and vessels "after the deduction of those surrendered by way of restitution or reparation". It becomes important therefore to consider what deductions will be made for these purposes from the fleets of Germany, Austria and Hungary as stated by the Arbitrator.

No deductions will be made on account of restitution from such fleets as stated by the Arbitrator because the fleets as so stated do not include tugs and vessels which were seized by Germany, Austria and Hungary from the Allied and Associated Powers and which are liable to restitution.

No deductions will be made from such fleets as stated by the Arbitrator on account of reparation to Serb-Croat-Slovene Kingdom. The amount of losses for which Serb-Croat-Slovene Kingdom would be entitled to claim reparation, according to the advices received by the Arbitrator from the Reparation Commission, is very much less than the amount of seizures of tugs and vessels for the benefit of Serb-Croat-Slovene Kingdom and which, after the Arbitrator's Determination, will remain in the possession and control of that State. The Reparation Commission in interpreting Paragraph 6 of Annex III of Part VIII of the Treaty of Versailles has decided that cessions for reparations must be diminished in each category of river tonnage by the amount of captured river tonnage of that category which is held by the Power claiming the reparation.

No deductions will be made from the fleets as stated by the Arbitrator on account of reparation to Roumania. This is true for reasons similar to these stated in the preceding paragraph.

It appears from advices received by the Arbitrator from the Reparation Commission that Greece will be entitled to reparation for tugs to the amount of 390 horse-power and for barges to an amount not exceeding 6,700 tons, and the Arbitrator must consider deductions accordingly. This does not include certain barges to be restituted.

The deduction of 390 horse-power of tugs from the fleets of Germany, Austria and Hungary will have no substantial bearing on the amount of tugs to be ceded.

Since, however, the amount of barges in the control of the three countries is on an average below the legitimate needs of those countries it is necessary to take into consideration the fact that barge capacity to an extent not exceeding 6,700 tons will be taken for the purpose of making reparation to Greece. This amount of barge capacity is 1.2 % of the barge capacity of Germany, Austria and Hungary as shown by the above statement. The

Arbitrator has taken this fact into consideration in reaching his Determination as to the amount of cessions ordered to Czecho-Slovakia in respect of freight traffic.

A further question arises as to the extent to which Germany, Austria and Hungary, respectively, should cede the tugs and vessels which are to be ceded to Czecho-Slovakia.

It is clear that Germany, Austria and Hungary vary greatly in their ability to make cessions to Czecho-Slovakia. None of them has enough shipping to meet its own legitimate needs, which, as already indicated, have been computed in conformity with the same principles which have been employed in ascertaining the legitimate needs of Czecho-Slovakia. The table just given shows, however, that Austria is in a relatively much more favourable position than Hungary, and in a far more favourable position than Germany.

The much better position of Austria is due to the fact that prior to the War it owned by far the greatest fleet on the Danube and even after the heavy losses sustained through seizures by Allied Powers, it still has a fleet of very substantial proportions. Moreover, despite the heavy losses sustained by Austria through seizures, it appears that Hungary out of its smaller fleet has sustained, proportionately, even greater losses, the Austrian losses in barges having been about 47 per cent, while the Hungarian losses in barges were about 58 per cent.

The Arbitrator should also consider the fact that the territory of Czecho-Slovakia was derived wholly from Austria and Hungary, and that the part to and from which the great bulk of the Danube traffic of interest to Czecho-Slovakia will move was derived from Austria.

After having weighed with the greatest care all these different factors, the Arbitrator concludes that the following cessions should be made to Czecho-Slovakia:

By Austria—50,692 tons of barges, and 2,800 horse-power of tugs.
By Hungary—15,086 tons of barges. and 1,650 horse-power of tugs.
By Germany—5,083 tons of barges.

In selecting the particular Austrian and Hungarian boats to be ceded to Czecho-Slovakia, the Arbitrator adopts the following principles:

1. Article 300 of the Treaty of St. Germain provides that wherever cessions made thereunder involve a change of ownership, the Arbitrator shall determine the rights of the former owners as they stood on October 15th, 1918. On that date the Austrian Empire was, in substance and effect, the real owner of the property of the Sud-Deutsche Company because owning the entire capital stock of that Company. The Arbitrator is of opinion that in selecting boats for cession it is more just and reasonable to select boats which are the property of the State than to select boats which are the property of private interests. The Arbitrator, therefore, concludes that as the Austrian Empire on October 15, 1918, was the real owner of the boats of the Sud-Deutsche Company, and as the Austrian Empire on that date did not own any other boats, the Arbitrator ought first to select boats of the Sud-Deutsche Company in order to supply the quota of boats to be ceded by Austria to Czecho-Slovakia.

2. It is clearly desirable to avoid the embarrassment to commerce which would arise from unnecessary transfer of boats. Therefore, in selecting the boats to be ceded by Hungary to Czecho-Slovakia it is desirable to select

first all suitable Hungarian boats which are already in the possession of Czecho-Slovakia but whose Hungarian nationality the Arbitrator has recognized.

3. To the extent that the quotas to be ceded by Austria and Hungary cannot be made in full in accordance with the provisions of the two foregoing paragraphs, it is desirable that the additional boats to be ceded by Austria and Hungary to Czecho-Slovakia shall be as far as practicable the non-Z. T. L. boats which Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, respectively, are to return to Hungary and Austria, respectively, in pursuance of the Arbitrator's award as to permanent allocation of boats. This method will avoid an unnecessary interference with the current navigation operations on the river. If these non-Z. T. L. boats were taken out of their present service and delivered to Austria and Hungary and at the same time a corresponding amount of boats already in the possession of Austria and Hungary were taken out of their current service and delivered to Czecho-Slovakia, there would be a double interference with commercial operations, which can be avoided by following the principle stated in this paragraph.

4. To the extent that the quotas remain incomplete after observance of the foregoing principles, the boats are to be selected from privately owned boats now in possession of their owners.

AMOUNT OF SHIPPING REQUIRED BY CZECHO-SLOVAKIA, SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM AND ROUMANIA TO MEET LEGITIMATE NEEDS FOR PASSENGER SERVICE.

As a matter of convenience, this point is treated separately.

Austria and Hungary urge that Article 300 does not contemplate the cession of vessels for passenger traffic, for the following reasons:

(a) The article refers to the cession of "tugs and vessels", or, in the French text, "des remorqueurs et des bateaux", and these words more naturally suggest the floating equipment needed for cargo transportation;

(b) Article 300 prescribes that all craft ceded shall be "in condition to carry goods" and no reference is made to the carriage of passengers.

On the other hand, it was urged on behalf of the Allied Powers:

(a) Article 300 also provides for the cession of "material of all kinds necessary to the Allied and Associated Powers concerned for the utilization of the Danube".

(b) There is nothing so restrictive in the term "vessels" or "bateaux" as to exclude passenger vessels.

(c) Even passenger vessels always carry more or less goods in the shape of package freight.

In addition to the foregoing points, the Arbitrator is impressed by the observations in the draft reply of the Peace Conference to the Austrian protest dated July 11, 1919, respecting the requirements for concessions of vessels under the article which was the prototype of Article 300. In this draft reply it was declared that the object of the article was to insure

the best method of using the river craft of Europe to the advantage of all riverain States, and it was also declared "the essential point will be to assure just and equitable use of such river vessels as may be available for the requirements of the countries concerned in such a manner as to render maximum service on all rivers". Passenger service is, of course, a highly important need on the Danube, and this is particularly true at the present time. Railroad passenger service, as well as freight service, between the Danube countries was seriously interfered with by the War, and has not yet recovered its pre-war status. As to many ports on the Danube, there is no practical route of travel except by passenger boats.

It may be pointed out also that if Article 300 was designed to deal only with freight boats it would seem to follow that the Arbitrator would have no jurisdiction to consider the disposition of disputes as to ownership or nationality of passenger vessels, and yet Austria and Hungary have invoked the Arbitrator's jurisdiction on that matter.

The Arbitrator concludes that Article 300 was intended to deal with all forms of traffic on the Danube, and was not intended to exclude the passenger traffic.

Germany and Bulgaria have never operated any passenger service on the Danube. Before the war Roumania and Serbia operated certain passenger lines, but the principal passenger lines on the river were operated by Austrian and Hungarian companies, which furnished not only through service but local service.

After considering the pre-war passenger traffic, the changed frontiers, and other pertinent conditions, the Arbitrator concludes that the following represents the legitimate needs of the respective countries in the matter of passenger vessels.

Before the War there was a regular daily service in both directions between what are now the Czecho-Slovak ports. The Arbitrator is of opinion that Czecho-Slovakia has a legitimate need for local passenger service for its ports, that is between ports of Devin and Parkan and touching at Bratislava, Komarno, and other intermediate ports, and that for this service it should have two passenger vessels.

The Serb-Croat-Slovene Kingdom is now operating local passenger lines which require the use of 17 vessels in constant service, with 2 vessels in reserve. It appears that for the local traffic the service now being rendered compares favourably with the service rendered in the same territory before the War, and, therefore, the Arbitrator is of opinion that the 19 vessels in question fairly represent the legitimate need of the Serb-Croat-Slovene Kingdom in respect of local passenger service.

Roumania now operates local passenger lines, using 12 vessels. Important sections of the river in Roumania are not now served at all by passenger vessels, although prior to the War such service was provided. It seems particularly true that there should be a local passenger service between Turnu-Severin and Galatz, a distance of 780 kilometers, which will require 5 passenger vessels. The Arbitrator is of opinion that these 5 vessels, together with the 12 vessels already in service, constitute a legitimate need of Roumania in respect of local passenger service.

In addition, there is an apparent need for a joint through line to be established between Vienna and Belgrade and commendable steps to this end have already been taken by the interested nations. It would be entirely reasonable for Czecho-Slovakia and the Serb-Croat-Slovene Kingdom to participate along with Austria and Hungary in supplying

the service for this joint through line. For this service, therefore, the Arbitrator concludes that Czecho-Slovakia and the Serb-Croat-Slovene Kingdom each have the legitimate need for one additional passenger vessel.

There also appears to be a very urgent need for a through line from Belgrade in the Serb-Croat-Slovene Kingdom to Galatz in Roumania, these points having been more adequately served before the War. The Arbitrator, therefore, concludes that for this service Roumania and the Serb-Croat-Slovene Kingdom each have the legitimate need for one additional passenger vessel.

The amount of passenger vessels in the control of Austria and Hungary will not be affected by matters of restitution and reparation. No such vessels subject to restitution are included in the lists of passenger vessels of those two countries and no losses of passenger vessels are claimed which will involve the cession by those two countries of passenger vessels by way of reparation.

Expressed in terms of horse-power (and exclusive of ferry-boats) Austria's pre-war passenger fleet was about three times as large as Hungary's pre-war passenger fleet; and during the war Hungary lost nearly 40 per cent and Austria lost only about 2 per cent of their respective passenger fleets. At the close of the War Austria had thirty-five passenger vessels of 19,759 horse-power, and Hungary had eleven passenger vessels of 4,220 horse-power. As the result of an investigation made by the Arbitrator in March, 1921, it appeared that all of the passenger vessels now held by Hungary were in active and necessary passenger service, while Austria had a surplus of seventeen passenger vessels. Germany has no passenger vessels on the Danube.

In these circumstances the Arbitrator is of opinion that the legitimate needs of the various countries will be most fairly promoted by requiring the cession of the eleven passenger vessels now in question to be made by Austria.

SPECIFICATIONS AND PROCEDURE IN THE MATTER OF CESSIONS.

The Arbitrator hereby determines that Germany, Austria and Hungary shall cede to Czecho-Slovakia the tugs, barges and other vessels shown in Annex XXII.

The Arbitrator hereby determines that Austria shall cede to Serb-Croat-Slovene Kingdom the passenger vessels shown in Annex XXIII.

The Arbitrator hereby determines that Austria shall cede to Roumania the passenger vessels shown in Annex XXIV.

This Determination shall constitute the notification contemplated by Article 339 of the Treaty of Versailles, and the tugs, barges and other vessels herewith specified for cession by Germany shall be ceded within a maximum period of three months from the date of this Determination and Notification, that is, on or before the 2nd day of November, 1921.

This Determination shall constitute the Notification contemplated by Article 300 of the Treaty of St. Germain, and Article 284 of the Treaty of Trianon, and Austria and Hungary, respectively, shall tender for cession within a maximum period of three months from the date of this Determination and Notification, that is, on or before the 2nd day of November, 1921, the tugs, barges and other vessels herewith specified for cession to Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, respectively.

All tugs, barges and other vessels so ceded by Germany, or tendered for cession by Austria or Hungary, shall have normal and proper fittings and gear, shall be in a good state of repair, and in condition to carry goods.

The following rules as to inventory, inspection and repairs are hereby established:

(a) The fitting and gear to be ceded with each tug or other vessel shall be those which are shown as of the first day of January, 1921, in the inventory of the tug or other vessel, or in the book of inventory kept by the owner of the tug or other vessel, or which are shown in the last inventory made by the owner before the first day of January, 1921, if no inventory was made as of that date. In respect of tugs and passenger vessels, Germany, Austria and Hungary shall respectively cede all repair parts which have been provided especially for tugs or passenger vessels ceded, and in the event repair parts have been provided especially for a class of tugs or passenger vessels of which a portion is ceded, a corresponding portion of such especially provided repair parts shall be ceded, if such partition of such repair parts is practicable. Germany, Austria and Hungary shall also cede with each tug or other vessel the papers on board the same, such as for example, certificates in respect of insurance, boiler inspection and dry dock inspection. All of the personal and household property belonging to the crew (including the owner if he works on the tug or other vessel) shall remain the property of the crew and shall not be ceded, even if included in the inventory.

(b) In order to complete the cessions according to this Notification, within the maximum period of three months from the 2nd day of August, 1921, the date of this Notification, it will be necessary for Germany, Austria and Hungary, respectively, to tender the tugs and other vessels in such manner as will make it practicable for the representatives of Czecho-Slovakia, Roumania and Serb-Croat-Slovene Kingdom, respectively, to complete the work of inspection and acceptance of the tugs and other vessels within said maximum period of three months. The inspections to be made by the representatives of Czecho-Slovakia, Roumania and the Serb-Croat-Slovene Kingdom, respectively, with the participation of the representatives of the nation making the cessions if it so desires, after the tender of the tugs and vessels for cession and prior to the acceptance by the representatives of Czecho-Slovakia, Roumania or the Serb-Croat-Slovene Kingdom shall be as follows:

As to tugs and passenger vessels:

1. There shall be an inspection in dry dock if this is demanded by representatives of Czecho-Slovakia, Roumania or the Serb-Croat-Slovene Kingdom as the case may be.

2. There shall be a complete inspection such as is made in connection with granting insurance.

3. There shall be a trial voyage of a duration long enough for the testing of the normal working condition of the engine if this is demanded by representatives of Czecho-Slovakia, Roumania or the Serb-Croat-Slovene Kingdom as the case may be.

As to barges:

There shall be a complete inspection such as is made in connection with granting insurance, if demanded by representatives of Czecho-Slovakia,

Roumania or the Serb-Croat-Slovene Kingdom as the case may be, but there shall be no inspection in dry dock.

(c) Germany, Austria and Hungary, respectively, shall make all repairs which are necessary to place the tugs and other vessels delivered by each, respectively, in good state of repair and in condition to carry on commercial traffic on the Danube.

The tugs, barges and other vessels ceded by Germany, or tendered for cession by Austria or Hungary, shall be accompanied by documents evidencing the transfer to Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom or Roumania, as the case may be, of the entire property in such tugs, barges and other vessels, free from all encumbrances, charges and liens of all kinds. There shall also be delivered the necessary and proper documents in order to change the registry of each tug or other vessel to the nation to which such tug or other vessel is to be ceded.

The place of delivery of the barges to be ceded by Germany to Czecho-Slovakia shall be Passau. The place of tender for cession by Austria of tugs, barges and other vessels to be ceded by Austria to Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, shall be Vienna. The place of tender for cession of tugs, barges and other vessels to be ceded by Hungary to Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, shall be Budapest.

Certain tugs and other vessels which are to be ceded by Austria or Hungary to Czecho-Slovakia are first to be returned to Austria or Hungary by Serb-Croat-Slovene Kingdom or by Roumania, and certain vessels now in the possession of Czecho-Slovakia, but whose Hungarian nationality is recognized by the Arbitrator, are to be ceded by Hungary to Czecho-Slovakia. In these special cases the Arbitrator will consider, on application of any of the interested parties, and on due hearing, any modifications of the specifications and procedure which will simplify the steps which are to be taken in order to effectuate the final result of the Arbitrator's Determination.

Article 300 of the Treaty of St. Germain provides:

Wherever the cessions made under the present Article involve a change of ownership, the arbitrator or arbitrators shall determine the rights of the former owners as they stood on October 15, 1918, and the amount of the compensation to be paid to them, and shall also direct the manner in which such payment is to be effected in each case. If the arbitrator or arbitrators find that the whole or part of this sum will revert directly or indirectly to States from whom reparation is due, they shall decide the sum to be placed under this head to the credit of the said States.

A provision to the same effect is contained in Article 284 of the Treaty of Trianon.

It, therefore, follows that it will be necessary for Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, upon the tender by Austria and Hungary of such tugs, barges and other vessels, and before taking possession thereof, to make compensation therefor (or, in appropriate cases, give due credit therefor), in accordance with the Arbitrator's Determination to be hereafter made, as to such compensation.

It also follows that those who were the owners on October 15th, 1918, of the tugs, barges and other vessels herein above specified for cession by

Austria and Hungary are entitled to have a hearing as to their rights arising by virtue of the Treaty provisions last above referred to.

For the purposes of the provisions last referred to of the Treaties of St. Germain and Trianon the Arbitrator will have a hearing of the delegates of the interested countries, and of those claiming to be interested as owners of such boats, at Vienna on the 22nd day of August, 1921.

A copy of the portion of this Determination relating to the sessions to Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania will be delivered to the corporations which, on October 15th, 1918, owned the tugs and other vessels specified for cession. The question will be considered at such hearing as to whether any compensation made for tugs and other vessels belonging to the Süd-Deutsche Company should not be regarded as reverting as of October 15th, 1918, to Austria; and as to whether a proportion of any compensation made for tugs and other vessels belonging to the M. F. T. R. Company should not be regarded as reverting as of October 15th, 1918, to Hungary.

At the hearing to be given as above fixed at Vienna on the 22nd day of August, 1921, the Arbitrator will hear the views of Czecho-Slovakia and of Germany as to the lump sum value to be fixed by him pursuant to Article 339 of the Treaty of Versailles in respect of the barges to be ceded, as herein before provided, by Germany to Czecho-Slovakia.

PERMANENT ALLOCATION OF MATERIAL FOR REGULARIZATION WORK.

Article 300 of the Treaty of St. Germain provides that Austria shall cede material of all kinds necessary to the Allied and Associated Powers concerned for the utilization of the Danube. Provisions to substantially the same effect are contained in Article 284 of the Treaty of Trianon and Article 339 of the Treaty of Versailles.

The question arises as to the extent to which material pertaining to Germany, Austria and Hungary, respectively, and designed and used for the regularization and improvement work along the river ought to be ceded to the Allied and Associated Powers concerned.

The territorial changes effectuated pursuant to the Peace Treaties have not affected the territorial extent of Germany and of Austria along the Danube. Each of those countries has the same territorial extent on the Danube as before the War. None of the parties has claimed that either of these countries has more material for regularization and improvement work on the Danube than is requisite to meet the legitimate needs of those countries. The Arbitrator, therefore, determines that no part of the material, for regularization and improvement work, pertaining to Germany or Austria shall be ceded to any other Power.

The territory of Hungary along the Danube has been materially changed as a result of the Peace Treaties. The new territories along the Danube acquired by Roumania and Serb-Croat-Slovene Kingdom have been taken from what was the territory of the Hungarian Monarchy prior to the War, and the same is true of the territory of Czecho-Slovakia along the Danube.

In these circumstances it is appropriate that portions of the material pertaining to the Hungarian Monarchy for regularization and improvement work on the Danube shall be ceded to Czecho-Slovakia, Serb-Croat-

Slovene Kingdom and Roumania, respectively, due regard being had to the legitimate needs of those countries and of Hungary.

The Arbitrator is advised by Hungary that the material now in existence which prior to the termination of hostilities pertained to Hungary, for regularization and improvement work on the Danube and the present location of such material, are as shown in Annex XXV hereto attached.

The Arbitrator is advised by Roumania that the regularization material in its possession (not including any which is shown in Annex XXV just referred to) is as shown in Annex XXVI and is advised by Serb-Croat-Slovene Kingdom that the regularization material in its possession (not including any of the material shown in Annex XXV) is as shown in Annex XXVI, and that Czecho-Slovakia has no regularization material (except so far as a portion of the regularization material shown in Annex XXV may be in Czecho-Slovakia).

In order to form a correct idea as to the legitimate needs of Hungary, Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, respectively, in respect of Hungarian regularization material the Arbitrator will have a hearing of the representatives of those four countries at Vienna on the 22nd day of August, 1921, and will thereafter make a decision on the subject.

The Arbitrator requests the representatives of said four countries to consider particularly whether it would not be just and reasonable to proceed upon the general principle that Hungarian regularization material which prior to the War was used in portions of the river now constituting parts of Czecho-Slovakia, Serb-Croat-Slovene Kingdom and Roumania, respectively, should be ceded to those countries, respectively.

DISPOSITION OF CABLE-BOAT "VASKAPU".

No sufficient showing has yet been made before the Arbitrator as to what disposition should be made of the cable-boat *Vaskapu*, which before the War was in use at the Iron Gates and which now appears to be at Budapest. The Arbitrator will reserve this question for consideration at the hearing to be held at Vienna on the 22nd day of August, 1921.

SUNK BOATS.

The question has been raised before the Arbitrator as to the rights of the various Danube countries to the wrecks of boats which were sunk in the river during the War. These wrecks cannot, in the Arbitrator's opinion, be regarded as vessels within the meaning of that term as employed in Article 300 of the Treaty of St. Germain or Article 284 of the Treaty of Trianon. The Arbitrator is, therefore, of opinion that disputes which may arise as to the ownership of these wrecks are not within his competency as Arbitrator. At this time such wrecks have been at the bottom of the river for nearly three years.

CONCLUSION.

The close contact which the Arbitrator has had during the past year with the questions relating to the Danube has inspired in him the greatest

possible interest in this river, an interest which is all the greater by reason of his previous experience in matters pertaining to transportation. Having disposed of the questions submitted for his determination, the Arbitrator now ventures to express two thoughts which are outside of his functions as Arbitrator, but which he regards as of great importance to all the countries upon the Danube.

The first of these thoughts is that, generally speaking, the development of transportation on the Danube is dependent upon the development of commerce among the various riverain States on the Danube. Annex XX shows that of the total traffic therein indicated for the Danube more than one-half consists of traffic from one riverain State to another, and that, aside from Roumania (whose proportion of internal traffic is exceptionally great), about three-fourths consists of traffic from one riverain State to another.

The Arbitrator believes that normally more than two-thirds of the work of the Danube fleets will consist of carrying traffic from one riverain State to another; and that this figure will be more than three-fourths in respect of all the traffic other than that of interest to Roumania. Therefore, it can be expected that the navigation on the Danube will develop principally in proportion to the increase in the commerce among the various riverain States.

The other thought which the Arbitrator wishes to express is the following: it is evident that each of the Nations situated on the Danube naturally and properly desires to enlarge its fleet upon the Danube. The only purpose of increasing the fleet is to increase the amount of traffic that can be carried. The amount of traffic that can be carried can be increased by an increase in the efficiency of the vessels as well as by an increase in the number of vessels. For example, computations made by the Arbitrator on the basis of the information furnished to him indicate that an average saving of four days in each round trip of a barge (as for example, through shortening the time held for loading and unloading, or the time held at frontiers) would amount to adding about 200,000 tons to the barge capacity on the Danube. To build additional vessels means the raising of new capital and the assumption of new burdens for paying interest upon the new capital. But an increase in the efficiency of the fleet will not involve the necessity for raising any new capital. The Arbitrator has derived the impression from his visits to the Danube that the opportunity exists for important savings of time and takes this opportunity of suggesting that such savings of time in the handling of vessels constitute an important means of increasing the serviceability of the fleets, and that, to the extent it can be accomplished, it will have the same effect as increasing the size of the fleet, or rather will be better, because it will not involve the burdens incident to raising new capital.

In conclusion, the Arbitrator extends his cordial thanks to the delegations of all the Nations interested in the Danube for the co-operation which they have manifested to him and his Assistants, for the strikingly successful efforts which they have made to agree upon the factors necessary to ascertain the number of vessels requisite to handle the traffic, and for their invariable courtesy on all occasions.

As a final word to all the delegates of the interested Nations who have associated themselves so cordially with the Arbitrator in the difficult task which has confronted them and him, the Arbitrator calls attention to the very great desirability of completing as rapidly as possible, and, wherever

possible, in advance of the dates above specified for such completion, all the steps which are specified in this Determination. Each of these States has important plans for the further development of its Danube fleet and the plans of each State will, of course, be carried forward more confidently and more effectively when the steps indicated by this Determination shall have been taken. The Arbitrator and his Executive Assistant hold themselves in readiness to co-operate heartily in expediting in every possible way the completion of these matters.

NOTE.

Each of the Annexes herein above referred to bears an identification note signed by Brice Clagett, Executive Assistant to the Arbitrator.

Paris, August 2nd, 1921.

By the Arbitrator:
(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant.

(Signed) Walker D. HINES,
Arbitrator.

ANNEX I.

VESSELS DELIVERED UNDER THE MILITARY CONVENTION OF NOVEMBER 13TH, 1918, AND WHOSE NATIONALITY AND OWNERSHIP ARE CONFIRMED TO THE SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Passenger Boats.</i>				
1	DDSG	Drau.	—	450
2	"	Gisela.	—	600
3	"	Maros.	—	250
4	"	Tausig.	—	710
5	"	Vesta.	—	520
6	"	Elisabeth.	—	650
7	MFTR	Algyo.	—	200
8	"	Leanfaly.	—	300
9	"	Margit.	—	350
10	"	Ferezez Josef.	—	650 4,680
<i>Tugs.</i>				
1	DDSG	Atlas.	—	900
2	"	Kereskedes.	—	480
3	"	Magyar.	—	700
4	SD	Helene.	—	350
5	"	Ludwig.	—	750
6	MFTR	Badacsony.	—	400
7	"	Pusztaszer.	—	800
8	MBR	Alfold.	—	400
9	ZTL	Vag.	—	350
10	GD	Leontine.	—	600 5,730
<i>Barges.</i>				
1	DDSG	6554	651	—
2	"	85	471	—
3	"	245	395	—
4	"	67231	661	—
5	"	23	458	—
6	SD	80	727	—
7	DDSG	93	391	—
8	"	65131	651	—
9	"	6770	661	—
10	"	67105	661	—
11	"	67186	661	—
12	"	25	459	—
13	"	267	341	—
14	"	6702	661	—
15	"	6715	661	—
16	"	6717	661	—
17	"	67221	661	—
18	"	10014	1,000	—
19	"	65110	651	—
20	"	6718	661	—
21	"	6713	661	—

ANNEX I (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Barges (Cont'd).</i>				
22	DDSG	65120	651	—
23	"	48	458	—
24	"	6598	651	—
25	"	10008	1,000	—
26	"	444	351	—
27	"	6579	651	—
28	SD	117	750	—
29	"	58	657.5	—
30	"	76	675	—
31	"	86	727	—
32	MFTR	305	300	—
33	"	699	667.5	—
34	"	404	450	—
35	"	366	426	—
36	"	412	500	—
37	"	362	445	—
38	"	419	500	—
39	"	514	630.5	—
40	"	314	500	—
41	"	513	630.5	—
42	"	755	667.5	—
43	"	686	667.5	—
44	MBR	937	727.5	—
45	"	Orszag.	765	—
46	MFTR	359 (539 Serb-Croat-Slovene designation).	432	—
47	BL	101	729	—
48	"	135	729	—
49	"	150	727	—
50	"	1026	1,000	—
51	St. K.	4	479	—
52	ZTL	121	600	—
53	"	127	600	—
54	MFTR	(1) 649	667	—
55	DDSG	(1) 67208	661	—
56	"	(2) 118	456	—
57	"	(2) 425	438	—
58	"	(2) 6551	651	—
59	"	(2) 7004	479	—
60	GD	(3) 15 (S. D. 15 Serb-Croat-Slovene designation).	670	36,571

(1) Ex-Enemy Powers list as lost by seizure. (2) Serb-Croat-Slovene Kingdom lists as seized. (3) Regularization material.

Identified as Annex I, attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX II.

FORMER Z. T. L. AND CERTAIN OTHER VESSELS CONTROLLED BY THE SAME PRINCIPLES WHOSE NATIONALITY AND OWNERSHIP ARE CONFIRMED TO THE SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM ON THE GROUND OF SEIZURE.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian.				
<i>Tugs.</i>				
1	SDDG	Slavonia.	—	350
2	"	Aniela.	—	500
3	"	Deutschland.	—	800
4	"	Ister.	—	1,100
5	DDSG	Banhans.	—	640
6	"	Bloksberg.	—	50
7	"	Europa.	—	680
8	"	Josef.	—	440
9	"	Petofi.	—	600
10	"	Salzach.	—	140
11	"	Schabatz.	—	50
12	"	Torok-Becse.	—	350
13	"	Temesvar.	—	120
14	"	Braila.	—	400
15	"	Ordody.	—	100
16	"	Inn.	—	320
17	"	Hungaria.	—	300
18	"	Millenium.	—	680
19	"	Traun.	—	320
20	"	Traisen.	—	320
21	"	Kamp.	—	320
22	"	Bacs Bodrog.	—	570 9,150
<i>Barges.</i>				
1	SD	64	677	—
2	"	98	727	—
3	"	118	750	—
4	"	5	580	—
5	"	6	580	—
6	"	20	720	—
7	"	22	720	—
8	"	26	720	—
9	"	28	720	—
10	"	30	720	—
11	"	32	720	—
12	"	35	720	—
13	"	36	706	—
14	"	38	700	—
15	"	39	700	—
16	"	41	650	—
17	"	44	650	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
18	SD	47	650	—
19	"	48	650	—
20	"	49	650	—
21	"	51	650	—
22	"	53	657.5	—
23	"	55	670	—
24	"	56	657.5	—
25	"	57	657.5	—
26	"	59	657.5	—
27	"	60	650	—
28	"	61	650	—
29	"	63	677	—
30	"	65	677	—
31	"	66	677	—
32	"	70	703.4	—
33	"	75	675	—
34	"	77	675	—
35	"	81	727	—
36	"	83	677	—
37	"	84	677	—
38	"	85	677	—
39	"	87	727	—
40	"	90	727	—
41	"	95	717.5	—
42	"	100	727	—
43	"	102	520	—
44	"	103	727	—
45	"	111	727	—
46	"	115	727	—
47	"	120	750	—
48	"	121	750	—
49	"	123	727.2	—
50	"	124	727.2	—
51	"	126	727.2	—
52	"	130	727.2	—
53	"	131	727.2	—
54	"	138	735	—
55	"	139	735	—
56	"	140	735	—
57	DDSG	B	501	—
58	"	C	393	—
59	"	44	448	—
60	"	46	475	—
61	"	EL 67	141	—
62	"	78	481	—
63	"	92	395	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
64	DDSG	EL 102	380	—
65	"	114	471	—
66	"	EL 115	127	—
67	"	116	455	—
68	"	153	392	—
69	"	168	371	—
70	"	198	388	—
71	"	204	390	—
72	"	206	391	—
73	"	215	405	—
74	"	226	356	—
75	"	229	412	—
76	"	235	427	—
77	"	237	400	—
78	"	244	344	—
79	"	247	409	—
80	"	257	396	—
81	"	263	344	—
82	"	287	340	—
83	"	290	396	—
84	"	292	339	—
85	"	304	366	—
86	"	305	408	—
87	"	308	402	—
88	"	321	346	—
89	"	326	391	—
90	"	327	416	—
91	"	328	402	—
92	"	330	392	—
93	"	335	396	—
94	"	341	363	—
95	"	342	348	—
96	"	346	397	—
97	"	353	345	—
98	"	355	398	—
99	"	356	344	—
100	"	360	395	—
101	"	370	344	—
102	"	371	404	—
103	"	377	398	—
104	"	379	341	—
105	"	388	400	—
106	"	429	486	—
107	"	432	438	—
108	"	435	463	—
109	"	448	370	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
110	DDSG	459	317	—
111	”	460	316	—
112	”	461	310	—
113	”	465	339	—
114	”	471	356	—
115	”	3203	325	—
116	”	3213	325	—
117	”	3214	325	—
118	”	3218	325	—
119	”	3220	325	—
120	”	3224	325	—
121	”	3225	325	—
122	”	5003	497	—
123	”	5005	505	—
124	”	5011	505	—
125	”	5013	522	—
126	”	5021	522	—
127	”	5702	569	—
128	”	5704	564	—
129	”	5707	562	—
130	”	5708	556	—
131	”	5712	566	—
132	”	5720	565	—
133	”	5729	574	—
134	”	5734	566	—
135	”	5736	573	—
136	”	5804	587	—
137	”	5807	573	—
138	”	5810	573	—
139	”	5811	567	—
140	”	6503	651	—
141	”	6505	651	—
142	”	6508	655	—
143	”	6509	655	—
144	”	6510	655	—
145	”	6514	655	—
146	”	6516	655	—
147	”	6522	655	—
148	”	6523	655	—
149	”	6524	655	—
150	”	6529	651	—
151	”	6531	651	—
152	”	6533	651	—
153	”	6537	651	—
154	”	6539	651	—
155	”	6541	651	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
156	DDSG	6545	651	—
157	„	6546	651	—
158	„	6548	651	—
159	„	6549	651	—
160	„	6550	651	—
161	„	6556	651	—
162	„	6557	651	—
163	„	6560	651	—
164	„	6561	651	—
165	„	6562	651	—
166	„	6565	651	—
167	„	6568	651	—
168	„	6569	651	—
169	„	6570	651	—
170	„	6573	651	—
171	„	6576	651	—
172	„	6577	651	—
173	„	6578	651	—
174	„	6580	651	—
175	„	6581	651	—
176	„	6583	651	—
177	„	6585	651	—
178	„	6587	651	—
179	„	6589	651	—
180	„	6591	651	—
181	„	6593	651	—
182	„	6594	651	—
183	„	6596	651	—
184	„	6704	661	—
185	„	6712	661	—
186	„	6716	661	—
187	„	6720	661	—
188	„	6721	661	—
189	„	6723	661	—
190	„	6728	661	—
191	„	6735	661	—
192	„	6739	661	—
193	„	6748	661	—
194	„	6749	661	—
195	„	6754	661	—
196	„	6756	661	—
197	„	6760	661	—
198	„	6764	661	—
199	„	6766	661	—
200	„	6767	661	—
201	„	6769	661	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
202	DDSG	6778	661	—
203	”	6782	661	—
204	”	6784	661	—
205	”	6787	661	—
206	”	6789	661	—
207	”	6790	661	—
208	”	6793	661	—
209	”	6795	661	—
210	”	6796	661	—
211	”	6798	661	—
212	”	7101	796	—
213	”	7402	504	—
214	”	7801	762	—
215	”	8203	813	—
216	”	10002	1,000	—
217	”	10003	1,000	—
218	”	10004	1,000	—
219	”	10007	1,000	—
220	”	10012	1,000	—
221	”	10015	1,000	—
222	”	65107	651	—
223	”	65108	651	—
224	”	65112	651	—
225	”	65114	651	—
226	”	65116	651	—
227	”	65117	651	—
228	”	65118	651	—
229	”	65124	651	—
230	”	65125	651	—
231	”	65127	651	—
232	”	65129	651	—
233	”	65133	651	—
234	”	65135	651	—
235	”	65138	651	—
236	”	65140	651	—
237	”	65143	651	—
238	”	65145	651	—
239	”	65149	651	—
240	”	65154	651	—
241	”	65155	651	—
242	”	65156	651	—
243	”	65157	651	—
244	”	65159	651	—
245	”	65160	651	—
246	”	65163	651	—
247	”	65166	651	—

ANNEX II (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (<i>Cont'd</i>).				
<i>Barges</i> (<i>Cont'd</i>).				
248	DDSG	65168	651	—
249	"	65169	651	—
250	"	65175	651	—
251	"	65178	651	—
252	"	65179	651	—
253	"	65181	651	—
254	"	65182	651	—
255	"	65183	651	—
256	"	65185	651	—
257	"	65186	651	—
258	"	65187	651	—
259	"	65188	651	—
260	"	65192	651	—
261	"	65193	651	—
262	"	65194	651	—
263	"	65196	651	—
264	"	65197	651	—
265	"	65207	651	—
266	"	65209	651	—
267	"	65211	651	—
268	"	65212	651	—
269	"	65213	651	—
270	"	65218	651	—
271	"	65219	651	—
272	"	65222	651	—
273	"	65223	651	—
274	"	65227	651	—
275	"	65228	651	—
276	"	65231	651	—
277	"	65232	651	—
278	"	65236	651	—
279	"	65237	651	—
280	"	65240	651	—
281	"	65243	651	—
282	"	65247	651	—
283	"	65251	651	—
284	"	65253	651	—
285	"	65254	651	—
286	"	67101	661	—
287	"	67102	661	—
288	"	67104	661	—
289	"	67107	661	—
290	"	67110	661	—
291	"	67115	661	—
292	"	67117	661	—
293	"	67121	661	—

ANNEX II (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (<i>Cont'd</i>).				
<i>Barges</i> (<i>Cont'd</i>).				
294	DDSG	67122	661	—
295	„	67126	661	—
296	„	67127	661	—
297	„	67130	661	—
298	„	67133	661	—
299	„	67134	661	—
300	„	67147	661	—
301	„	67149	661	—
302	„	67150	661	—
303	„	67152	661	—
304	„	67155	661	—
305	„	67157	661	—
306	„	67161	661	—
307	„	67162	661	—
308	„	67164	661	—
309	„	67166	661	—
310	„	67171	661	—
311	„	67172	661	—
312	„	67174	661	—
313	„	67176	661	—
314	„	67183	661	—
315	„	67184	661	—
316	„	67188	661	—
317	„	67189	661	—
318	„	67190	661	—
319	„	67196	661	—
320	„	67197	661	—
321	„	67198	661	—
322	„	67199	661	—
323	„	67200	661	—
324	„	67203	661	—
325	„	67209	661	—
326	„	67213	661	—
327	„	67216	661	—
328	„	67215	661	—
329	„	67217	661	—
330	„	67218	661	—
331	„	67226	661	—
332	„	67235	661	—
333	„	67236	661	—
334	„	67238	661	—
335	SD	52	657.5	—
336	„	101	520	—
337	„	127	727.2	—
338	DDSG	317	347	—
339	„	6757	661	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
340	DDSG	6559	651	—
341	"	65200	651	—
342	"	65173	651	—
343	"	65241	651	—
344	"	67118	661	—
345	"	67120	661	—
346	"	Lajos (MBR on SCS List).	789	—
347	"	254	404	211,265.6 —
<i>Tanks.</i>				
1	"	IV	681	—
<i>Iron pontoons.</i>				
1	"	34	—	—
2	"	39	—	—
3	"	52	—	—
4	"	55	—	—
5	"	118	—	—
6	"	165	—	—
7	"	173	—	—
8	"	291	—	—
9	"	142	—	—
Hungarian.				
<i>Tugs.</i>				
1	MFTR	Aranka.	—	280
2	"	Bakony.	—	400
3	"	Baross.	—	500
4	"	Hegyalja.	—	250
5	"	Kinizsi.	—	380
6	"	Marianna.	—	150
7	"	Medye.	—	380
8	"	Mohacs.	—	400
9	"	Rabcza.	—	470
10	"	Tisza Kalman.	—	160
11	"	Torontal.	—	475
12	"	Wilhelm.	—	380
13	"	Bodrogkoz.	—	250
14	MBR	Csongrad.	—	400
15	"	Futar.	—	90
16	"	Lehel.	—	400
17	"	Namset.	—	500
18	"	Sebes.	—	168
19	"	Siraly.	—	370
20	"	Vezer.	—	280
21	MERT	Apostag.	—	84
22	"	Ezsak.	—	70 6,837

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Barges.</i>				
1	MFTR	Mav. 1.	70	—
2	"	214	297	—
3	"	DSt. W-5.	250	—
4	"	307	300	—
5	"	312	300	—
6	"	317	300	—
7	"	318	300	—
8	"	351	465	—
9	"	352	465	—
10	"	360	432	—
11	"	361	445	—
12	"	365	426	—
13	"	371	334	—
14	"	373	450	—
15	"	381	398.6	—
16	"	384	398.6	—
17	"	387	398.6	—
18	"	391	398.6	—
19	"	402	450	—
20	"	406	450	—
21	"	414	500	—
22	"	417	500	—
23	"	418	500	—
24	"	432	462	—
25	"	435	478.7	—
26	"	437	475	—
27	"	438	469.9	—
28	"	439	469.9	—
29	"	446	466.9	—
30	"	501	641	—
31	"	505	637.8	—
32	"	506	637.8	—
33	"	507	634	—
34	"	508	634	—
35	"	511	626.2	—
36	"	515	630.5	—
37	"	519	557	—
38	"	521	557	—
39	"	554	500	—
40	"	602	700	—
41	"	603	669	—
42	"	613	650	—
43	"	618	650	—
44	"	624	667	—
45	"	627	667	—
46	"	629	667	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
47	MFTR	631	667	—
48	"	632	667	—
49	"	635	667	—
50	"	636	667	—
51	"	637	667	—
52	"	639	667	—
53	"	640	667	—
54	"	645	667	—
55	"	646	667	—
56	"	650	667	—
57	"	653	667	—
58	"	656	667	—
59	"	657	667	—
60	"	659	667	—
61	"	662	667	—
62	"	663	667	—
63	"	664	667	—
64	"	675	667	—
65	"	676	667	—
66	"	681	667.5	—
67	"	685	667.5	—
68	"	689	667.5	—
69	"	694	667.5	—
70	"	697	667.5	—
71	"	707	714	—
72	"	715	714	—
73	"	717	714	—
74	"	719	714	—
75	"	726	714	—
76	"	723	714	—
77	"	738	667.5	—
78	"	741	667.5	—
79	"	743	667.5	—
80	"	744	667.5	—
81	"	745	667.5	—
82	"	748	667.5	—
83	"	750	667.5	—
84	"	751	750	—
85	"	759	667.5	—
86	"	767	667.5	—
87	"	768	667.5	—
88	"	773	674	—
89	"	782	674	—
90	"	810	820	—
91	"	814	820	—
92	"	816	820	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
93	MFTR	819	820	—
94	"	820	820	—
95	"	1,002	1,000	—
96	"	1,003	1,000	—
97	MERT	MERT 1	120	—
98	"	" 2	120	—
99	"	" 3	80	—
100	"	" 4	80	—
101	"	" 5	80	—
102	"	" 6	80	—
103	"	" 7	100	—
104	"	" 8	138	—
105	"	" 9	134	—
106	MBR	Anny.	727.5	—
107	"	Bator.	727.5	—
108	"	Bimbo.	765	—
109	"	Biro.	725.8	—
110	"	Drave.	140	—
111	"	Dune.	130	—
112	"	Forras.	140	—
113	"	Gusztav.	727.2	—
114	"	Janos.	727.5	—
115	"	Koros.	520.8	—
116	"	Maros.	100	—
117	"	Miczi.	727.5	—
118	"	Paula.	727.2	—
119	"	Piroska.	727.2	—
120	"	Pista.	727.2	—
121	"	Stefi.	400	—
122	"	Szava.	676	—
123	"	Szikla.	680	—
124	"	Vitez.	802	—
125	"	Zsazsa.	130	—
126	"	901	727.5	—
127	"	906	727.5	—
128	"	907	727.5	—
129	"	933	727.5	—
130	"	934	727.5	—
131	"	938	727.5	—
132	"	939	727.5	—
133	"	Balaton.	765	—
134	"	Kato.	727.5	—
135	Water Bldg	GD 4	670	—
136	"	" 5	670	—
137	"	" 8	670	—
138	"	" 10	670	—

ANNEX II (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

Hungarian (Cont'd).

Barges (Cont'd).

139	Water Bldg	GD 11	670	—
140	"	" 12	670	—
141	"	" 13	670	—
142	"	" 14	670	—
143	Deut Vilms	DV 2	392	—
144	MFTR	12 E	Not given.	—
145	"	13 E	"	—
146	"	15 E	"	—
147	"	16 E	"	—
148	ZTL	(No number)	"	—
149	"	4	"	—
150	"	10	"	—
151	"	13	"	—
152	"	14	"	—
153	"	39	"	—
154	"	43	"	—
155	MFTR	208 (Mav. 208.)	220	—
156	"	209 (Mav. 209.)	220	—
157	"	691 (D. 691.)	667.5	—
158	"	698 (D. 698.)	667.5	—
159	MERT	Szava 62.	676	—
160	MFTR	MFTR 682.	667.5	—
161	"	" 711.	714	—
162	"	" 737.	667.5	—
163	MBR	900	727.5	—
164	"	Nusi Tolnai.	727.5	87,796 —
			(11 Not given.)	

Tanks.

1	MFTR	789	727.5	—
2	"	813	820	—
3	"	821	820	—
4	"	Regensburg I.	660.18	—
5	"	Regensburg II.	660.18	3,687.86 —

Pontoons.

1	"	40	—	—
---	---	----	---	---

Identified as Annex II attached to and made a part of the Arbitrator's Determination which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX III.

Z. T. L. VESSELS WHOSE NATIONALITY AND OWNERSHIP ARE
CONFIRMED TO ROUMANIA ON THE GROUND OF SEIZURE.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian.				
<i>Tugs.</i>				
1	DDSG	Croatia.	—	580
2	"	Haladas.	—	380
3	"	Sarajevo.	—	450
4	"	Svovetseg.	—	480
5	"	Vindobona.	—	700
6	"	Giurgiu.	—	400
7	"	Nyil.	—	180
8	"	Sistov.	—	350
<i>Barges.</i>				
1	SD	21	720	—
2	"	62	577	—
3	"	73	703.4	—
4	"	108	727	—
5	"	112	727	—
6	"	122	727.2	4,281.6
1	DDSG	F (Slep Hopital).	513	—
2	"	Maria.	755	—
3	"	74	428	—
4	"	274	414	—
5	"	443	369	—
6	"	5711	567	—
7	"	5732	567	—
8	"	6526	651	—
9	"	6534	651	—
10	"	6536	651	—
11	"	6552	651	—
12	"	6567	651	—
13	"	6574	651	—
14	"	6592	651	—
15	"	6595	651	—
16	"	6599	651	—
17	"	6705	661	—
18	"	6722	661	—
19	"	6765	661	—
20	"	10013	1,000	—
21	"	65106	651	—
22	"	65136	651	—
23	"	65137	651	—
24	"	65148	651	—
25	"	65198	651	—

ANNEX III (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
26	DDSG	65199	651	—
27	„	65225	651	—
28	„	65226	651	—
29	„	65245	651	—
30	„	67124	661	—
31	„	67129	661	—
32	„	67136	661	—
33	„	67144	661	—
34	„	67151	661	—
35	„	67175	661	—
36	„	67204	661	—
37	„	67207	661	—
38	„	67230	661	—
39	„	67234	661	—
40	„	5739 (3739 Roumanian designation).	571	—
41	„	67182	661	—
42	„	32	454	—
43	„	67177	661	27,271 —

Hungarian.

<i>Tugs.</i>				
1	MFTR	Czobancz.	—	400
2	„	Huba.	—	650
3	„	Latorcza.	—	280 1,330
<i>Barges.</i>				
1	„	416	500	—
2	„	425	500	—
3	„	426	500	—
4	„	436	475	—
5	„	516	630.5	—
6	„	551	513	—
7	„	611	650	—
8	„	614	650	—
9	„	680	667.5	—
10	„	740	667.5	—
11	„	747	667.5	—
12	„	780	674	—
13	„	403	450	—
14	„	428	500	—
15	„	510	630.5	—
16	„	607	650	—
17	„	609	650	—
18	„	630	667	—

ANNEX III (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Contd').				
19	MFTR	692	667.5	—
20	„	701	667.5	—
21	„	718	714	—
22	MBR	Peter.	727.2	—
23	„	Rene.	727.5	—
24	MFTR	600	593	14,739.2

Identified as Annex III attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX IV.

Z. T. L. VESSELS WHOSE NATIONALITY AND OWNERSHIP ARE
 CONFIRMED TO FRANCE ON THE GROUND OF SEIZURE.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian.				
<i>Tugs.</i>				
1	DDSG	Kalocsa.	—	570
2	"	Bela.	—	500
3	"	Glanz.	—	700
4	"	Sulina.	—	350
5	"	Turn-Severin.	—	400 2,520
<i>Barges.</i>				
1	SD	88	727	—
2	"	27	720	—
3	"	33	720	—
4	"	136	735	—
5	"	107	727	—
6	"	104	727	—
7	"	46	650	—
8	DDSG	188	398	—
9	"	240	383	—
10	"	5715	577	—
11	"	5716	565	—
12	"	5738	562	—
13	"	6501	651	—
14	"	6519	655	—
15	"	6543	651	—
16	"	6558	651	—
17	"	8205	813	—
18	"	6572	651	—
19	"	65105	651	—
20	"	65152	651	—
21	"	65184	651	—
22	"	65191	651	—
23	"	65210	651	—
24	"	65220	651	—
25	"	65239	651	—
26	"	65252	651	—
27	"	6730	661	—
28	"	6741	661	—
29	"	67138	661	—
30	MFTR	693	667.5	—
31	DDSG	65101	651	—
32	"	65177	651	—
33	"	6738	661	21,384.5 —

ANNEX IV (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian.				
<i>Tugs.</i>				
1	MFTR	Trinitas.	—	305
2	"	Boos.	—	380
3	"	Garam.	—	280
4	"	Hernad.	—	280 1,245
<i>Barges.</i>				
1	"	315	300	—
2	"	411	500	—
3	"	633	667	—
4	"	655	667	—
5	"	670	667	—
6	"	677	675	—
7	"	502	641	—
8	"	504	637.8	—
9	"	812	820	—
10	"	DSt. W. 405 (later 448).	487	—
11	"	706	714	—
12	"	764	667.5	—
13	"	770	667.5	—
14	"	509	630.5	8,741.3 —

Identified as Annex IV attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX V.

NON-Z. T. L. VESSELS IN THE POSSESSION OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, THE NATIONALITY OF WHICH IS CONFIRMED TO AUSTRIA AND HUNGARY, RESPECTIVELY, AND THE OWNERSHIP OF WHICH IS CONFIRMED OT THEIR AUSTRIAN OR HUNGARIAN PRIVATE OWNERS, RESPECTIVELY.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian.				
<i>Passenger Boats.</i>				
1	DDSG	Arad.	—	250
2	"	Fecske.	—	330
3	"	Hattyu.	—	330
4	"	Radetzky.	—	470 1,380
<i>Tugs.</i>				
1	"	Tolna.	—	300
2	"	Verseny.	—	230
3	"	Lokal Boat IV.	—	160 690
<i>Barges.</i>				
1	"	56	437	—
2	"	E. L. 62	141	—
3	"	80	477	—
4	"	31	485	—
5	"	82	489	—
6	"	87	502	—
7	"	113	457	—
8	"	117	456	—
9	"	119	496	—
10	"	174	403	—
11	"	182	397	—
12	"	217	352	—
13	"	218	353	—
14	"	223	343	—
15	"	227	393	—
16	"	251	390	—
17	"	296	405	—
18	"	302	361	—
19	"	303	407	—
20	"	309	408	—
21	"	310	360	—
22	"	338	402	—
23	"	348	344	—
24	"	383	430	—
25	"	384	391	—
26	"	417	342	—
27	"	420	446	—
28	"	431	431	—
29	"	475	329	—
30	"	629	275	—

ANNEX V (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
31	DDSG	638	280	—
32	„	3201	325	—
33	„	3208	325	—
34	„	3211	325	—
35	„	3215	325	—
36	„	3219	325	—
37	„	3222	325	—
38	„	5004	491	—
39	„	5007	505	—
40	„	5022	522	—
41	„	5706	564	—
42	„	5726	566	—
43	„	5801	594	—
44	„	5808	573	—
45	„	5809	573	—
46	„	6515	655	—
47	„	6758	661	—
48	„	6792	661	—
49	„	6794	661	—
50	„	7003	479	—
51	„	7007	474	—
52	„	7008	487	—
53	„	7401	528	—
54	„	65121	651	—
55	„	67116	661	—
56	„	67225	661	—
57	„	A-11	455	—
58	„	Karoly (MBR Karoly, SCS designation).	820	—
59	„	462	308	—
60	„	7006	486	—
61	„	5705	567	27,735
<i>Iron pontoons.</i>				
1	„	28	—	—
2	„	32	—	—
3	„	38	—	—
4	„	42	—	—
5	„	50	—	—
6	„	60	—	—
7	„	61	—	—
8	„	63	—	—
9	„	73	—	—
10	„	75	—	—
11	„	76	—	—
12	„	78	—	—

ANNEX V (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

Austrian (Cont'd).

Iron pontoons (Cont'd).

13	DDSG	79	—	—
14	"	82	—	—
15	"	85	—	—
16	"	89	—	—
17	"	95	—	—
18	"	96	—	—
19	"	97	—	—
20	"	111	—	—
21	"	131	—	—
22	"	135	—	—
23	"	137	—	—
24	"	143	—	—
25	"	148	—	—
26	"	150	—	—
27	"	156	—	—
28	"	167	—	—
29	"	170	—	—
30	"	287	—	—
31	"	290	—	—
32	"	299	—	—
33	"	98	—	—
34	"	162	—	—
35	"	164	—	—
36	"	279	—	—
37	"	16	—	—
38	"	62	—	—
39	"	127	—	—

Cylinder pontoons.

1	"	V	—	—
2	"	XXVII	—	—
3	"	XXXIII	—	—

Miscellaneous.

1	"	Floating Loading Place No. 9 Elevator.		
2	"	Steam Pump "Geben".		

Hungarian.

Tugs.

1	MFTR	Csaba.	—	120
2	"	Del (MFTR Hungarian designation).	—	120 240

Barges.

1	"	Mav. 3.	150	—
2	"	113	170	—

ANNEX V (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
3	MFTR	118	203	—
4	"	202	240	—
5	"	213	297	—
6	"	217	250	—
7	"	218	250	—
8	"	301	300	—
9	"	311	300	—
10	"	316	300	—
11	"	320	300	—
12	"	405	487	—
13	"	429	500	—
14	"	443	466.9	—
15	"	447	487	—
16	"	449	450	—
17	MBR	Buda.	727.2	—
18	"	IX.	138	—
19	MERT	33	338	—
20	"	34	354	—
21	"	44	353	—
22	Atlantica.	A. 2984.	295	—
23	"	3028	331.85	—
24	MFTR	DSTW 16.	180	—
25	MBR	Baber.	357.2	—
26	"	Beton.	400	—
27	"	Balvany.	427.3	—
28	"	Budafok.	600	—
29	"	Erno.	500	—
30	"	Irmina.	170	—
31	"	Karbella.	180	—
32	"	Matyas.	740	—
33	"	Mimoza.	150	—
34	"	Miklos.	444	—
35	"	Tibor.	310	—
36	Atlantica.	A. 2746.	224.3	—
37	"	2841	283	—
38	"	5050	489.2	—
39	"	5251	440	—
40	"	5652	409.2	—
41	"	4656	460	—
42	MFTR	221	250	—
43	"	220 (DSTW 6).	250	—
44	"	340 (DSTW 402).	487	—
45	MERT	28	353	—
46	"	30	390	—
47	"	31	400	—
48	"	35	390	—

ANNEX V (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Barges</i> (Cont'd).				
49	MERT	39	451	—
50	„	40	349	—
51	„	42	333	—
52	„	46	355	—
53	„	61	126	—
54	GD(MKFM HSCS designation).	1	200	—
55	„	5	200	—
56	„	8	350	—
57	„	12	350	—
58	„	39	451	20,137.15 —
<i>Pontoons.</i>				
1	MFTR	4	—	—
2	„	6	—	—
3	„	32	—	—
4	„	34	—	—
5	„	39	—	—
6	„	43	—	—
7	„	46	—	—
8	„	79	—	—
9	„	83	—	—
10	„	88	—	—
11	„	103	—	—
12	„	3	—	—
13	„	21	—	—
14	„	31	—	—
15	„	50	—	—
16	„	51	—	—
17	„	62	—	—
18	„	125 Mav.	—	—
19	„	24	—	—
20	„	38	—	—
21	„	42	—	—
22	„	49	—	—

Identified as Annex V attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX VI.

NON-Z. T. L. VESSELS IN POSSESSION OF ROUMANIA, THE NATIONALITY OF WHICH IS CONFIRMED TO AUSTRIA AND HUNGARY, RESPECTIVELY, AND THE OWNERSHIP OF WHICH IS CONFIRMED TO THEIR AUSTRIAN AND HUNGARIAN PRIVATE OWNERS, RESPECTIVELY.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.
Austrian.			
<i>Barges.</i>			
1	DDSG	197	341
2	"	65238	651
3	"	13001	1,300 2,292
<i>Iron pontoons.</i>			
1	DDSG	E P 6	—
2	"	9	—
3	"	113	—
4	"	280	—
<i>Miscellaneous.</i>			
1	DDSG	Floating Workshop.	—
Hungarian.			
<i>Barges.</i>			
1	MBR	Gedeon.	?
2	"	Szt. Gyorgy.	?
3	Unknown.	Valeria.	?
4	Wolfinger & Reich.	Marczi.	762
5	"	Szofia.	1,005
6	"	Erno (DDSG Roumanian designation).	743 2,510

Identified as Annex VI attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX VII.

BULGARIAN VESSELS TAKEN INTO THE POSSESSION OF ALLIED FORCES AFTER THE BULGARIAN ARMISTICE AND NOW IN POSSESSION OF A FRENCH COMPANY, THE OWNERSHIP AND NATIONALITY OF WHICH ARE CONFIRMED TO BULGARIA.

Item.	Name.	Old Name.	Tonnage.
<i>Barges.</i>			
1	Ida.	Hanover.	25 T. R.
2	Carry.	Carry.	1,000 T. M.
3	Velico Firnovi.	Azriel.	1,175 "
4	Maritza.	Maritza.	600 "
5	Solontcha.	Solontcha.	600 "
6	Presenti.	Presenti.	324 "
7	Dounone Ni.	—	670 "

Identified as Annex VII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX VIII.

BULGARIAN VESSELS TAKEN INTO POSSESSION OF ALLIED FORCES AND IN POSSESSION OF THE SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, THE OWNERSHIP AND NATIONALITY OF WHICH IS CONFIRMED TO BULGARIA.

Item.	Name.	Tonnage.
<i>Barges.</i>		
1	Dounone N 1.	207 T. M.
2	" N 2.	303 "
3	" N 3.	306 "
4	" N 4.	306 "
5	" N 5.	314 "
6	" N 6.	359 "
7	" N 8.	409 " 2,204

Identified as Annex VIII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX IX.

VESSELS NOW OF HUNGARIAN OWNERSHIP BUT IN THE POSSESSION OF CZECHOSLOVAKIA, THE OWNERSHIP AND NATIONALITY OF WHICH ARE CONFIRMED TO HUNGARY.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Passenger Boats.</i>				
1	MFTR	XXVI	—	50
2	"	XXXII	—	40
3	"	Rakoczy.	—	100 190
<i>Tugs.</i>				
1	MFTR	Ferto.	—	400 400
<i>Barges.</i>				
1	MFTR	101	127	—
2	"	210	220	—
3	"	222	250	—
4	"	306	300	—
5	"	213	300	—
6	"	353	445	—
7	"	364	426	—
8	"	410	500	—
9	"	415	500	—
10	"	430	500	—
11	"	431	500	—
12	"	445	466.9	—
13	"	601	700	—
14	"	606	650	—
15	"	626	667	—
16	"	660	667	—
17	"	673	667	—
18	"	690	667.5	—
19	"	703	667.5	—
20	"	710	714	—
21	"	756	667.5	—
22	"	DSTW 15.	150	—
23	"	6	350	—
24	"	11	350	11,452.4 —
<i>Tanks.</i>				
1	Apollo.	1	600	—
2	"	11	320	—
3	MFTR	801	806	—
4	"	807	820	—
5	"	811	820	3,366. —
<i>Pontoons.</i>				
1	MFTR	53	—	—
2	"	56	—	—

ANNEX IX (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Barges (Cont'd).</i>				
3	MFTR	68	—	—
4	„	87	—	—
5	„	133	—	—
6	„	(1) 123	—	—
7	„	(1) 128	—	—
8	„	(1) 134	—	—
9	„	(1) 136	—	—
10	„	(1) (without number).	—	—

(1) Iron-bridge.

Identified as Annex IX attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX X.

VESSELS WHOSE NATIONALITY IS CONFIRMED TO THE SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, BECAUSE THEIR OWNERS ARE NOW NATIONALS THEREOF.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Tugs.</i>				
1	GF	Aladar.	—	220
2	"	Lajta.	—	130
3	"	Nera.	—	180
4	Schultz.	Gyuri.	—	350
5	R. Turcich.	Hrvat.	—	240
6	Neuschloss.	Hermann.	—	175
7	Fr. Canal.	Pannonia.	—	65
8	Jovanovic.	Ferko.	—	175
9	Hung. Fin. Dir.	Jolanka.	—	80
10	"	Imre.	—	30
11	"	Rozsa.	—	20
12	Piss. Co.	Palanka-Ilok.	—	35
13	"	Livius.	—	18
14	Fr. Canal.	Turr Istvan (Passenger).	—	24
15	"	Egyetertes.	—	180
16	Foherceglak.	Belye.	—	70
17	"	Apatin (No. 1).	—	60
18	Fr. Canal.	Vacs.	—	240 2,292
<i>Motor Boats.</i>				
1	Hung. M. Nav.	Torontal.	—	30 30
<i>Barges.</i>				
1	GF	I.	370	—
2	"	III.	400	—
3	"	IV.	430.8	—
4	"	VI.	352	—
5	"	XI.	402.4	—
6	"	XII.	396.6	—
7	"	XIX.	375	—
8	"	XV.	354	—
9	"	XXIII.	350	—
10	"	V.	385.8	—
11	"	VII.	290	—
12	"	VIII.	380	—
13	"	IX.	389.7	—
14	"	X.	393.5	—
15	"	XIV.	180	—
16	"	XVII.	417	—
17	"	XVIII.	405	—
18	"	XXII.	350	—
19	"	106	130	—
20	"	1	370	—
21	"	5	80	—

ANNEX X (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Barges (Cont'd).</i>				
22	GF	6	80	—
23	"	104	122.2	—
24	"	St. Istvan.	250	—
25	Schultz.	XII.	500	—
26	"	XIV.	500	—
27	"	XV.	500	—
28	"	XVI.	500	—
29	"	Erzsi.	727.5	—
30	"	Jozsi.	727.5	—
31	"	Margit.	727.5	—
32	"	Ilka.	727.5	—
33	"	Vilma.	727.5	—
34	"	Sch. S. (S. 2).	50	—
35	"	Henrick (Hinko).	200	—
36	"	Szabadsag (Sloboda).	400	—
37	"	Sch. XI.	400	—
38	Kurlander.	Julcza.	727.5	—
39	Strasser and Konig.	Stk. 2.	533.2	—
40	"	Stk. 3.	418.6	—
41	"	Stk. 7.	602	—
42	Jovanovic.	VI.	408	—
43	"	VII.	408	—
44	"	VIII.	340	—
45	"	Vera.	490	—
46	"	Szamos.	250	—
47	"	Montenegro.	385	—
48	"	Ivan.	266	—
49	"	Odeon I.	340	—
50	"	Odeon II.	220	—
51	"	Sebesfok.	600	—
52	"	Alkatmany.	320	—
53	"	Elvira.	620	—
54	"	Elsa.	610	—
55	"	Bodrog.	300	—
56	Turcich.	Irma.	220	—
57	"	Borislav.	480	—
58	"	Milan.	350	—
59	"	Vlado.	150	—
60	"	Berto.	300	—
61	"	Sokol.	450	—
62	Braun Test.	Etelka.	470	—
63	"	Menyhert.	460	—
64	"	Frigyes.	322	—
65	"	Honka.	280	—
66	Schultz.	Zsuzsi.	727.5	—
67	Turcich.	Toto.	150	—
68	"	Dado.	650	—
69	"	Bajam.	520	—

ANNEX X (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Barges (Cont'd).</i>				
70	Turcich.	Tone.	150	—
71	"	Mehla.	300	—
72	"	Roza.	500	—
73	"	Diana.	350	—
74	"	Ziza.	600	—
75	Jovanovic.	Mari.	450	—
76	"	Vida.	120	—
77	"	Gyorgy.	450	—
78	"	Dusan.	180	—
79	"	Platte I.	30	—
80	"	Platte II.	30	—
81	"	Platte III.	20	—
82	GF	Kalman.	260	—
83	"	8	(Not given.)	—
84	"	12	(Not given.)	—
85	Nasic Co.	Grete.	820	—
86	"	Lily.	670	—
87	"	Antal.	400	—
88	"	Martha.	420	—
89	"	Franz Josef.	500	—
90	"	Bacska.	300	—
91	"	Herkules.	300	—
92	"	Johann.	300	—
93	"	Maria.	320	—
94	"	Nasic.	420	—
95	"	Peter.	440	—
96	Fr. Canal.	Chariton.	50	—
97	GF	(1) 11	347	—
98	ZTL	(1) 126	600	—
99	"	(2) 129	600	—
100	J. Smekal.	Klara.	285	—
101	"	Bandi.	291	—
102	"	Vukovar.	195	—
103	"	Essek.	185	—
104	"	Ferencza Torna.	230	—
105	Janos Klem.	Klarika.	150 (2 not given.)	—
106	Kurlander.	Zsigi.	727.5 39,699.8	—

(1) Serb-Croat-Slovene Kingdom claims delivered under the Military Convention of November 13th, 1918.

(2) Ex-Enemy Power claims delivered under the Military Convention of November 13th, 1918.

Identified as Annex X attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XI.

VESSELS WHOSE NATIONALITY IS CONFIRMED TO ROUMANIA BECAUSE THEIR OWNERS ARE NOW NATIONALS THEREOF.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Tugs.</i>				
1	A.-M. Temesvar.	Lenke.	—	80
2	„	Pali.	—	60
3	„	Bega.	—	40 180
<i>Barges.</i>				
1	Alfred Lowenbach.	Bertha.	700	—
2	„	Irma.	700	—
3	„	Rozza.	700	—
4	„	Ilunka.	700	—
5	„	Evi.	700	—
6	„	Cecil.	700	—
7	„	Olga.	700	4,900 —

Identified as Annex XI, attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XII.

NON-Z. T. L. VESSELS IN POSSESSION OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM BUT WHOSE OWNERS ARE NOW ROUMANIAN NATIONALS AND WHOSE NATIONALITY IS CONFIRMED TO ROUMANIA.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.
<i>Barges.</i>			
1	A.-M. Temesvar.	II	285
2	„	III	285
3	„	IV	100
4	„	V	100 770

Identified as Annex XII, attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XIII.

VESSELS WHICH AUSTRIA AND HUNGARY CLAIM TO HAVE LOST BUT WHICH NEITHER SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA NOR FRANCE CLAIM TO HAVE SEIZED.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

Hungarian.*Tugs.*

1	Hung. Sp. B.	Sello.	—	120
2	Mohacs.	II Lajos.	—	120
3	"	Mohacs Margitta.	—	80
4	D. Szekcsó.	Liget.	—	40 360

Barges.

1	MFTR	DSTW 14.	150	—
2	"	368	419	—
3	"	407	500	—
4	"	649	667	—
5	"	766	667.5	—
6	MBR	Marko.	860	—
7	"	Ferencz Josef.	280	—
8	TKH	Ipar.	100	—
9	"	Tiborcz.	250	—
10	Szob. Tegh.	Roza.	—	—
11	"	11	—	—
12	"	12	—	—
13	"	16	—	—
14	Hung. Min. Ag.	AM 9.	—	—
15	MAV	121	100	—
16	MFTR	683	667.5	—
17	MERT	78	—	—
18	"	8	—	—
19	"	50	139	—
20	"	53	136	—
21	"	60	137 (7 not given.)	—
22	GD	4	200 5,273	—

Pontoons.

1	MFTR	EP 17.	—	—
2	"	4	—	—
3	"	14	—	—
4	"	26	—	—
5	"	45	—	—
6	"	69	—	—
7	"	1	—	—
8	"	7	—	—
9	"	2	—	—
10	"	9	—	—
11	"	16	—	—

ANNEX XIII (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Hungarian (Cont'd).				
<i>Pontoons</i> (Cont'd).				
12	MFTR	22	—	—
13	”	25	—	—
14	”	33	—	—
15	”	37	—	—
16	”	52	—	—
17	”	59	—	—
18	”	61	—	—
19	”	64	—	—
20	”	70	—	—
21	”	75	—	—
22	”	76	—	—
23	”	77	—	—
24	”	85	—	—
25	”	30	—	—
26	”	60	—	—
27	”	72	—	—
28	”	89	—	—
29	”	105	—	—
30	”	108	—	—
31	”	126	—	—
32	”	127	—	—
33	”	44	—	—
34	”	5	—	—
35	”	23	—	—
36	”	26	—	—
Austrian.				
<i>Barges.</i>				
1	DDSG	Clara.	1,050	—
2	”	6727	661	—
3	”	6520	655	—
4	”	192	413	—
5	”	440	337	—
6	”	7403 B	743	—
7	SD	99	727	—
8	”	125	727.2	—
9	DDSG	349	344	—
10	”	45	468	—
11	”	270	385	—
12	”	394	421	—
13	”	5724	567	7,498.2
<i>Pontoons.</i>				
1	”	80	—	—
2	”	83	—	—
3	”	84	—	—
4	”	112	—	—

ANNEX XIII (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Austrian (Cont'd).				
<i>Pontoons</i> (Cont'd).				
5	DDSG	119	—	—
6	"	122	—	—
7	"	154	—	—
8	"	33	—	—
9	"	36	—	—
10	"	51	—	—
11	"	74	—	—
12	"	104	—	—
13	"	153	—	—
14	"	158	—	—
15	"	163	—	—
16	"	289	—	—
17	"	297	—	—
18	"	7	—	—
19	"	149	—	—
20	"	126	—	—
21	"	145	—	—
<i>Pontoons (Cylinder).</i>				
1	"	VI	—	—
2	"	VII	—	—
3	"	IX	—	—
4	"	XVI	—	—
5	"	XVII	—	—
6	"	XIX	—	—
7	"	XXII	—	—
8	"	XXV	—	—
9	"	XXIX	—	—
10	"	XXX	—	—
11	"	XXXIV	—	—
12	"	XXXVIII	—	—
13	"	XLVI	—	—
14	"	XLVIII	—	—
15	"	LI	—	—
16	"	LIII	—	—
<i>Miscellaneous.</i>				
1	"	Coal Flat Boat 3.	—	—
2	"	War Bridge Pontoon.	—	—

Identified as Annex XIII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XIV.

VESSELS WHICH SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM CLAIMS TO POSSESS BUT WHICH NEITHER AUSTRIA NOR HUNGARY CLAIM TO HAVE LOST.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Tugs.</i>				
1	A	Vandor.	—	75
2	ZTL	Almas.	—	750 825
<i>Barges.</i>				
1	DDSG	5726	563	—
2	„	Jenny.	—	—
3	„	368	351	—
4	„	231	—	—
5	„	260	—	—
6	„	332	—	—
7	„	375	—	—
8	„	404	—	—
9	„	407	—	—
10	„	Irma.	—	—
11	MERT	79	—	—
12	„	Bega.	—	—
13	„	Szombor.	—	—
14	MBR	X.	137	—
15	„	Ipar.	—	—
16	„	Rabeza.	—	—
17	MFTR	732	—	—
18	SD	14	—	—
19	(1) DDSG	406	—	—
20	„	766	—	—
21	Rosenthal	Olga.	—	—
22	S	7	—	—
23	SAB	62	—	—
24	„	63	—	—
25	MERT	12	178	—
26	„	43	250	—
27	GD	17	— (22 not given.)	—
			1,479	
<i>Pontoons.</i>				
1	ZTL	5	—	—
2	„	6	—	—
3	„	26	—	—
4	„	(without number).	—	—
5	„	„	—	—
6	„	„	—	—
7	„	„	—	—
8	„	„	—	—
9	MFTR	41	—	—

(1) Serb-Croat-Slovene Kingdom claims delivered under the Military Convention of November 13, 1918.

ANNEX XIV (Cont'd.)

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Pontoons (Cont'd.)</i>				
10	MFTR	82	—	—
11	"	36	—	—
12	"	71	—	—
13	"	(Without number.)	—	—
14	"	"	—	—
15	"	"	—	—
16	"	"	—	—
17	"	"	—	—
18	"	"	—	—
19	"	"	—	—
20	"	"	—	—
21	"	"	—	—
22	DDSG	13	—	—
23	"	20	—	—
24	"	93	—	—
25	"	136	—	—
26	"	186	—	—
27	"	189	—	—
28	"	195	—	—
29	"	221	—	—
30	"	260	—	—
31	"	25	—	—
32	"	46	—	—
33	"	53	—	—
34	"	58	—	—
35	"	64	—	—
36	"	65	—	—
37	"	67	—	—
38	"	120	—	—
39	"	(Without number.)	—	—
40	"	"	—	—
41	"	"	—	—
42	"	"	—	—
43	"	"	—	—
44	"	"	—	—
45	"	"	—	—
46	"	"	—	—
<i>Pontoons (Cylinder).</i>				
1	"	II	—	—
<i>Miscellaneous.</i>				
1	"	Fregatte (Floating Workshop.)	—	—

Identified as Annex XIV attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XV.

VESSELS WHICH ROUMANIA CLAIMS TO POSSESS BUT WHICH NEITHER AUSTRIA
NOR HUNGARY CLAIM TO HAVE LOST.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Tugs.</i>				
1	E. Hoffmann.	Ernesti.	—	300
2	„	Hedwig.	—	300
3	„	Lotte.	—	336
4	—	Sella.	—	250
5	—	Lory.	—	500
6	—	Amalie.	—	200
7	—	Elisabeth Frisch.	—	300
8	—	Irene Muelhlon.	—	230
9	—	Theodor.	—	145
10	—	Martha.	—	200
11	—	Emilie.	—	238
12	—	Tereza.	—	266
13	—	Luigi.	—	300 3,565
<i>Motor Boats.</i>				
1	—	Ellsa.	—	Not given.
2	—	N° 18 Sanitara.	—	„
3	—	Velte.	—	„
4	—	Alba mijlocie.	—	„
5	—	Sertvatz.	—	„
6	—	Salupa mica.	—	„
7	—	S. N° 2.	—	„
8	—	Hella.	—	„
9	—	S. N° 17.	—	„
10	—	N° 532.	—	„
11	—	N° 16.	—	„
12	—	Rose Maris S. 19.	—	„
13	—	Providenta.	—	„
14	—	Libelle.	—	„
15	—	Elli.	—	„
16	—	S. 14.	—	„
17	—	Dora (S. 1).	—	„
18	—	C. R. 174.	—	„
19	—	N° 13.	—	„
20	—	N° 42.	—	„
21	—	Mavrodok.	—	„
22	—	N° 23.	—	„
<i>Barges.</i>				
1	—	Minie.	1250	—
2	—	Emmanuel.	1175	—
3	DDSG	6530	650	—
4	—	—	670	—
5	SD	12	650	—

ANNEX XV (Cont'd.)

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Barges (Cont'd.)</i>				
6	SAB	5	500	—
7	"	96 (Lefcaori) (1).	750	—
8	"	Nora (1).	1,425	—
9	"	47 (Achille) (2).	927	—
10	"	44 (Augusto) (2).	950	—
11	"	39	1,150	—
12	"	16	500	—
13	"	33	1,400	—
14	"	11	500	—
15	"	37	1,000	—
16	"	45	1,350	—
17	"	10	500	—
18	MFTR	14	1,500	—
19	"	19	1,500	—
20	"	9	1,500	—
21	"	20	1,500	—
22	ZTL	Jos.	1,100	—
23	"	25 (Ecaterina).	500	—
24	"	11	—	—
25	"	37 (Esnesta).	900	—
26	"	Puica.	550	—
27	"	101	250	—
28	"	140	500	—
29	"	203 (Philipomini).	1,325	—
30	"	6 (Cornelia).	1,400	—
31	"	15	750	—
32	"	18	500	—
33	—	Natalie.	1,500	—
34	—	Uziel.	1,175	—
35	—	Orion.	1,500	—
36	—	Rozza.	330	—
37	—	Dunai N° 8.	650	—
38	—	Josefina.	1,350	—
39	—	Tuch Lisach.	250	—
40	—	Willi.	950	—
41	—	—	500	—
42	—	—	500	—
43	—	—	500	—
44	—	—	500	—
45	—	—	500	—
46	GD	1135	650	—
47	"	9	650	40,627

(1) C. P. state were under Greek flag and used by Germany.

(2) C. P. state were under Roumanian flag and used by Germany.

ANNEX XV (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Pontoons.</i>				
1	MR	8	—	—
2	„	47	—	—
3	„	9	—	—
4	„	11	—	—
5	DDSG	Ponton Atelier (Workshop).	—	—
6	„	No Number.	—	—
7	„	„	—	—
8	„	„	—	—
9	AEG	1	—	—
10	„	2	—	—
11	„	N° 1.	—	—
12	—	Ponton de lemm.	—	—
13	—	Ponton en zinc.	—	—
14	—	„	—	—
15	—	„	—	—
16	—	Ponton mic ou accessorii.	—	—

Identified as Annex XV attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XVI.

VESSELS WHICH FRANCE CLAIMS TO POSSESS, BUT WHICH NEITHER AUSTRIA
NOR HUNGARY CLAIM TO HAVE LOST.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Motor Boats.</i>				
1	—	17 (512).	—	—
2	—	Gefios.	—	—
3	—	C. R. 168.	—	—
4	—	C. R. 167.	—	—
<i>Barges.</i>				
1	—	Clara Ungaru.	700	—
2	—	Marcu Ungaru.	700	—
3	—	Tutrakan.	600	—
<i>Tank.</i>				
1	—	Knaz Kyril.	900	—
<i>Pontoons.</i>				
1	—	M. R. W. 2.	—	—
2	—	M. R. W. 6.	—	—
3	—	M. R. W. 103.	—	—
4	—	M. R. W. 1.	—	—
<i>Miscellaneous.</i>				
1	—	Drava (ferry).	—	—
2	—	S. A. B. 4 (caïque).	—	—

Identified as Annex XVI attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XVII.

GERMAN VESSELS SEIZED BY SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA
AND FRANCE.

Item. Group. Name or Number. Tonnage. Horse-Power.

Serb-Croat-Slovene Kingdom.

Z. T. L.

Tugs.

1	BL	D-1.	—	350
2	"	Ems.	—	500
3	"	Havel.	—	330
4	"	Main.	—	430
5	"	Mosel.	—	380
6	"	Save.	—	500
7	"	Spree.	—	350
8	"	Weichsel.	—	500
9	"	Weser.	—	500
10	"	Donau.	—	500 4,340

Barges.

1	"	108	729.8	—
2	"	109	729.8	—
3	"	116	729.8	—
4	"	134	680.5	—
5	"	142	727.2	—
6	"	148	734.2	—
7	"	149	727.2	—
8	"	158	727.2	—
9	"	1,008	1,054.7	—
10	"	1,014	1,054.7	—
11	"	1,021	1,000	—
12	"	104	729.8	—
13	"	124	692.5	—
14	"	141	727.2	—
15	"	1,012	1,054.7	—
16	"	1,015	1,054.7	13,154 —

Tanks.

1	"	1	1,033	—
2	"	2	1,033	—
3	"	4	714	—
4	"	6	667.8	—
5	"	7	667.8	—
6	"	8	773.3	—
7	"	9	773.3	—
8	"	10	773.3	—
9	"	11	773.3	—
10	"	13	773.3	—

ANNEX XVII (Cont'd).

Item. Group. Name or Number. Tonnage. Horse-Power.
Serb-Croat-Slovene Kingdom (Cont'd).

Z. T. L.

Tanks (Cont'd).

11	BL	14	773.3	—
12	"	15	1,132.4	—
13	"	16	1,132.4	—
14	"	17	773.3	—
15	"	18	773.3	—
16	"	19	773.3	—
17	"	20	773.3	—
18	"	21	1,022.8	—
19	"	25	773.3	—
20	DEA	DEA 3.	743	—
21	"	DEA 5.	792	—
22	"	DEA 6.	792	—
23	MWRT	MWRT 1.	770	—
24	"	MWRT 2.	770	—
25	"	MWRT 3.	770	—
26	"	MWRT 4.	770	—
27	DAPG	DAPG 1.	750	—
28	"	DAPG 2.	750	22,816.5

NON-Z. T. L.

Barges.

1	BL	Anka.	500	—
2	"	Zlata.	480	980

Roumania.

Z. T. L.

Tugs.

1	BL	Kronprinz Rupprecht.	—	1,000
2	"	Lahn.	—	350
3	DTG	Memel.	—	150
4	BL	Salzer.	—	150
5	"	Werra.	—	130

AT THE DISPOSAL OF GERMAN SALVAGE COMMAND
OR OTHER GERMAN AUTHORITIES.

Tugs.

1	DTG	Alster.	—	175
2	"	Brigach.	—	150
3	"	Lech.	—	175
4	"	Pregel.	—	150
5	"	Ruhr.	—	150
6	"	Saale.	—	150

950

ANNEX XVII (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

Roumania (*Cont'd*).

Z. T. L.

AT THE DISPOSAL OF GERMAN SALVAGE COMMAND
OR OTHER GERMAN AUTHORITIES (*Cont'd*).

Barges.

1	BL	147	734	—
2	„	159	727	—
3	„	160	727.2	—
4	„	131	680.5	—
5	„	132	680	—
6	„	133	680	—
7	„	137	727	—
8	„	162	727.2	5,682.9

Non-Z. T. L.

Tug.

1	DTG	Ahr.	—	150
---	-----	------	---	-----

Barges.

1	BL	107	730	—
2	„	112	730	—
3	„	115	730	—
4	„	121	693	—
5	„	122	693	—
6	„	138	727	4,303

Tanks.

1	BL	27	773	—
2	MWRT	MWRT 5.	770	1,543

France.

Z. T. L.

Tug.

1	BL	Czar Ferdinand.	—	750
---	----	-----------------	---	-----

Barge.

1	BL	129	692	—
---	----	-----	-----	---

Tank.

1	BL	26	773	—
---	----	----	-----	---

ANNEX XVII (*Cont'd*).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

AT THE DISPOSAL OF GERMAN SALVAGE COMMAND
OR OTHER GERMAN AUTHORITIES.

Motor Boat.

1	BL	Sandomoni.	—	—
---	----	------------	---	---

Identified as Annex XVII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XVIII.

VESSELS WHICH GERMANY CLAIMS TO HAVE LOST AND WHICH NEITHER
SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA NOR FRANCE CLAIM
TO POSSESS.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

Non-Ζ.T.L. Tugs.

1	Demerang.	Gott mit Uns	—	75
2	„	Fraucken.....	—	81
3	BL	Naab	—	175
4	„	T.S. II	—	17
5	„	S.I.	—	28
6	„	Eider	—	150 526

Motor Boats

1	B.u.T.	B.u.T. 7	—	—
2	„	B.u.T. 9	—	—
3	„	B.u.T. Franz	—	—

Barges.

2	BL	118	737	—
2	„	119	737 1,474	—

Ζ.T.L. Barges.

1	„	161	727	—
2	„	1009.....	1,054 1,781	—

Identified as Annex XVIII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XIX.

VESSELS WITH GERMAN DESIGNATION WHICH SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM, ROUMANIA OR FRANCE CLAIMS TO POSSESS BUT WHICH GERMANY DOES NOT CLAIM TO HAVE LOST.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
Serb-Croat-Slovene Kingdom.				
<i>ζ.T.L. Tug.</i>				
1	BL	Aller	—	350
<i>Non-ζ.T.L. Barge.</i>				
1	BL	168	—	—
Roumania.				
<i>ζ.T.L. Barge.</i>				
1	BL	125	650	—
<i>Non-ζ.T.L. Barges.</i>				
1	BL	126	—	—
2	ZEG	11	650	—
3	„	12	650	—
4	„	13	650	—
5	„	14	650 (1 not given)	—
			2,600	
France.				
<i>Tug.</i>				
1	ZEG	—	100
<i>Tank.</i>				
1	BL	26	750	—

Identified as Annex XIX attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XX.

DANUBE TRAFFIC (IN TONS) FOR 1911, CLASSIFIED ACCORDING TO NATIONAL BOUNDARIES AS DEFINED
IN THE TREATIES OF PEACE.

From	To	Germany.	Austria.	Hungary.	Serb-Croat-Slovene Kingdom.	Roumania.	Bulgaria.	Czecho-Slovakia.	Total.
Germany		16,000	49,000	40,000	15,000	20,000	3,000	1,233	—
Austria.....		30,000	204,000	300,000	143,000	25,000	20,000	19,000	—
Hungary		42,000	580,000	378,000	266,000	15,000	5,000	37,000	—
Serb-Croat-Slovene Kingdom		111,000	280,000	657,000	(1) 500,000	144,000	50,000	19,000	—
Roumania		51,000	37,000	57,000	69,000	(2) 1,948,000	163,000	7,827	—
Bulgaria		1,415	6,000	17,000	6,164	(3) 345,000	27,000	1,000	—
Czecho-Slovakia		11,000	30,000	19,000	29,000	1,000	1,000	6,000	—
TOTALS		262,415	1,186,000	1,468,000	1,028,164	2,498,000	269,000	91,060	6,802,639

(1) Serb-Croat-Slovene Kingdom claims an additional 200,000 tons of traffic on the Save.

(2) Includes 500,000 tons for exportation by sea.

(3) Includes 220,000 tons for exportation by sea.

Identified as Annex XX, attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XXI.

DANUBE TRAFFIC (IN TONS) INCLUDING RECTIFICATIONS ALLOWED,
CLASSIFIED ACCORDING TO NATIONAL BOUNDARIES AS DEFINED IN THE TREATIES OF PEACE.

From	To Germany.	Austria.	Hungary.	Serb-Croat-Slovene Kingdom.	Roumania.	Bulgaria.	Czecho-Slovakia.	Total.
Germany	16,000	49,000	40,000	50,000	(2) 75,000	3,000	1,233	—
Austria.....	30,000	204,000	233,000	71,500	(1) 74,000	15,000	19,000	—
Hungary	42,000	555,000	378,000	250,040	44,100	4,700	62,000	—
Serb-Croat-Slovene Kingdom	115,000	264,000	617,580	500,000	(12) 147,000	50,000	70,420	—
Roumania	51,000	(4) 102,000	(3) 103,580	(5) 74,000	(6)(7) 1,958,000	163,000	(10) 71,247	—
Bulgaria	1,415	6,000	15,980	6,164	(8)(9) 345,000	27,000	2,020	—
Czecho-Slovakia	11,000	30,000	96,000	80,960	(11) 49,900	6,300	6,000	—
TOTALS	206,415	1,210,000	1,474,140	1,033,164	2,693,000	269,000	231,920	7,177,639

(1) Includes	55,000	tons of overseas traffic.	Forwarded.	348,000
(2) ..	55,000	"	(8) Includes	43,000
(3) ..	50,000	"	(9)	128,700
(4) ..	67,000	"	(10) ..	58,000
(5) ..	5,000	"	(11) ..	42,000
(6) ..	106,000	"	(12) ..	3,000
(7) ..	10,000	"		
Forward ...	348,000	.		622,700

Identified as Annex XXI, attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

QUESTIONS ARISING AS TO DANUBE SHIPPING

ANNEX XXII.

VESSELS TO BE CEDED TO CZECHO-SLOVAKIA BY AUSTRIA, HUNGARY
AND GERMANY TO MEET THE LEGITIMATE NEEDS OF CZECHO-SLOVAKIA
DETERMINED BY THE ARBITRATOR.

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

I.

By Austria.*Passenger Vessels now in possession of Austria.*

1	—	Aggstein.	—	365
2	—	Wachau.	—	365
3	—	Wien.	—	710
TOTAL				1,440

Tugs now in possession of Austria.

1	SD	Wien.	—	850
2	"	Munchen.	—	600
3	"	Bayern.	—	500
4	"	Irene.	—	350
5	"	Wittelsbach.	—	500
TOTAL				2,800

1. *Barges now in possession of Austria.*

1	SDG	8	603	—
2	"	23	720	—
3	"	24	720	—
4	"	25	720	—
5	"	29	720	—
6	"	31	720	—
7	"	34	720	—
8	"	40	650	—
9	"	42	650	—
10	"	43	650	—
11	"	54	670	—
12	"	82	677	—
13	"	67	677	—
14	"	69	700	—
15	"	71	703	—
16	"	72	703	—
17	"	74	675	—
18	"	78	675	—
19	"	79	675	—
20	"	89	727	—
21	"	91	727	—
22	"	92	718	—
23	"	93	718	—
24	"	94	718	—
25	"	96	718	—

ANNEX XXII (Cont'd).

Item. Group. Name or Number. Tonnage. Horse-Power.

By Austria (Cont'd).

1. *Barges now in Possession of Austria* (Cont'd).

26	SDG	97	718	—
27	„	105	727	—
28	„	109	727	—
29	„	110	727	—
30	„	114	727	—
31	„	116	750	—
32	„	119	750	—
33	„	18	727	—
34	„	19	727	—
35	„	128	727	—
36	„	129	727	—
37	„	132	727	—
38	„	133	727	—
39	„	134	727	—
40	„	135	727	—
41	„	137	735	—
42	„	141	735	—
43	DDSG	6797	661	—
44	„	6799	661	—
45	„	67125	661	—
46	„	67131	661	—
47	„	67132	661	—
48	„	67137	661	—
49	„	67123	661	—
50	„	67112	661	—
51	„	67119	661	—
52	„	67111	661	36,376

2. *Barges to be returned to Austria by Serb-Croat-Slovene Kingdom.*

53	DDSG	3201	325	—
54	„	3208	325	—
55	„	3211	325	—
56	„	3215	325	—
57	„	3219	325	—
58	„	3222	325	—
59	„	6515	665	—
60	„	7003	479	—
61	„	7007	474	—
62	„	7008	487	—
63	„	7401	528	—
64	„	5004	491	—
65	„	5007	505	—
66	„	65121	651	—
67	„	217	352	—
68	„	A-11	455	—

ANNEX XXII (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

By Austria (Cont'd).2. *Barges to be returned to Austria by Serb-Croat-Slovene Kingdom* (Cont'd).

69	DDSG	117	456	—
70	"	119	496	—
71	"	218	353	—
72	"	310	360	—
73	"	5022	522	—
74	"	5808	573	—
75	"	5809	573	—
76	"	6768	661	—
77	"	6792	661	—
78	"	6794	661	—
79	"	67116	661	—
80	"	67225	661	13,665

3. *Barges to be returned to Austria by Roumania.*

81	DDSG	65238	651	<u>651</u>	—
TOTAL				50,692	

II.

By Hungary.*Tugs now in possession of Hungary.*

1	MFTR	Magyorsza.	—	1,200
2	Atlantica.	Bajtars.	—	<u>450</u>
TOTAL				1,650

Barges already in possession of Czecho-Slovakia.

1	MFTR	364	426	—
2	"	353	445	—
3	"	210	220	—
4	"	606	650	—
5	"	626	667	—
6	"	660	667	—
7	"	673	667	—
8	"	690	667.5	—
9	"	703	667.5	—
10	"	601	700	—
11	"	101	127	—
12	"	306	300	—
13	"	313	300	—
14	"	410	500	—
15	"	415	500	—

ANNEX XXII (Cont'd).

Item.	Group.	Name or Number.	Tonnage.	Horse-Power.
-------	--------	-----------------	----------	--------------

By Hungary (Cont'd).

Barges already in possession of Czecho-Slovakia (Cont'd).

16	”	430	500	—
17	”	431	500	—
18	”	445	466.9	—
19	”	710	714	—
20	”	756	667.5	—
TOTAL			10,352.4	10,352.4

Barges to be returned to Hungary by Roumania.

21	Wolfinger & Reich.	Szofia.	1,005	—
22	”	Marczi.	762	—
TOTAL			1,767	1,767

Barges to be returned to Hungary by Serb-Croat-Slovene Kingdom.

23	MBR	Buda	727	—
24	MFTR	447	487	—
25	”	405	487	—
26	”	320	300	—
27	”	443	466	—
28	”	429	500	—
TOTAL			2,967	2,967
TOTAL				15,086.4

III.

By Germany.

Barges now in possession of Germany.

1	BL	BL 143	734	—
2	”	BL 144	734	—
3	”	BL 145	734	—
4	”	BL 146	734	—
5	”	BL 125	693	—
6	”	BL 151	727	—
7	”	BL 152	727	—
TOTAL			5,083	

Identified as Annex XXII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XXIII.

VESSELS TO BE CEDED TO SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM BY AUSTRIA
TO MEET THE LEGITIMATE NEEDS OF THE SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM,
AS DETERMINED BY THE ARBITRATOR.

Item.	Name or Number.	Horse-Power.
	<i>Passenger Vessels.</i>	
1	Budapest.	710
2	Schonbrunn.	710
	TOTAL	1,420

Identified as Annex XXIII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XXIV.

VESSELS TO BE CEDED TO ROUMANIA BY AUSTRIA TO MEET THE LEGITIMATE
NEEDS OF ROUMANIA AS DETERMINED BY THE ARBITRATOR.

Item.	Name or Number.	Horse-Power.
	<i>Passenger Vessels.</i>	
1	Hohenberg.	740
2	Iris.	520
3	Laudon.	470
4	Tegethoff.	520
5	Osijek.	420
6	Ellen.	515
	TOTAL	3,185

Identified as Annex XXIV attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XXV.

MATERIAL NOW IN EXISTENCE WHICH PRIOR TO THE TERMINATION OF HOSTILITIES PERTAINED TO HUNGARY FOR REGULARISATION AND IMPROVEMENT WORK ON THE DANUBE.

NOTE. — This is based on information supplied by Hungary.

Item Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse-power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
1	Radvány.	Wheel Steamer.	GD (1)	GD (1)	140	380	Budapest.	
2	Deveny.	Screw Steamer.	"	"	50	240	"	
3	Komarom.	Elevator.	"	"	100	70	"	
4	Csallokoz.	Ladder Dredge.	"	"	150	260	"	
5	Csepel.	"	"	"	—	53	? (Sisak.)	In Yugo-Slavia.
6	Duna.	Suction Dredge.	"	"	150	200	Budapest.	
7	O. V. I. I.	Annex Boat of Dredge „Duna”.	"	"	525	—	"	
8	Drava.	Ladder Dredge.	"	"	—	—	? (Osijek).	
9	G. D. 1.	Iron Barge.	"	"	670	—	? (Giurgiu.)	In Roumania.
10	G. D. 2.	"	"	"	670	—	Budapest.	
11	G. D. 3.	"	"	"	670	—	"	
12	G. D. 4.	"	"	"	670	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
13	G. D. 5.	"	"	"	670	—	"	
14	G. D. 6.	"	"	"	670	—	Budapest.	"
15	G. D. 7.	"	"	"	670	—	"	
16	G. D. 8.	"	"	"	670	—	? (Mouth of Drava.)	"
17	G. D. 9.	"	"	"	670	—	? (Braila.)	In Roumania.
18	G. D. 10.	"	"	"	670	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
19	G. D. 11.	"	"	"	670	—	"	"
20	G. D. 12.	Iron Barge for Stone Transport.	"	"	670	—	? (Borovo.)	"

(1) — National Direction of Water Service.

ANNEX XXV (Cont'd).

200

Item. Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
21	G. D. 13.	Iron Barge for Stone Transport.	GD (1)	GD (1).	670	—	? (Lompalanka.)	In Roumania.
22	G. D. 14.	"	"	"	670	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
23	G. D. 16.	"	"	"	670	—	Budapest.	"
24	1	Wooden Barge for Stone trans.	"	"	350	—	?	"
25	2	"	"	"	350	—	? (Banovce.)	"
26	4	"	"	"	350	—	? (Baracska.)	"
27	5	"	"	"	350	—	? (Belgrad.)	"
28	6	"	"	"	350	—	? (Poszony.)	In Czecho-Slovakia.
29	7	"	"	"	350	—	Budapest.	"
30	8	"	"	"	350	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
31	9	"	"	"	350	—	Budapest.	"
32	10	"	"	"	350	—	"	"
33	11	"	"	"	350	—	? (Komarom.)	In Czecho-Slovakia.
34	12	"	"	"	350	—	? (Belgrad.)	In Yugo-Slavia.
35	Ilonka.	House Boat.	"	"	150	—	Budapest.	"
36	Vagduna.	"	"	"	150	—	? (Komarom.)	In Czecho-Slovakia.
37	Bos.	"	"	"	150	—	"	"
38	Bodak.	"	"	"	150	—	"	"
39	Avany.	"	"	"	150	—	"	"
40	Tejfalu.	"	"	"	150	—	"	"
41	Szeged.	Wheel Steamer.	"	"	82	80	Tape (Szeged.)	"
42	Vihar.	Screw Steamer.	"	"	86	53	"	"
43	Szabadsag.	"	"	"	20	22	"	"
44	Bodrog.	Ladder Dredge.	"	"	—	50	"	"
45	Tisza.	"	"	"	—	40	"	"

(1) National Direction of Water Service.

QUESTIONS ARISING AS TO DANUBE SHIPPING

ANNEX XXV (Cont'd).

Item Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
46	Caroly	Ladder Dredge.	GD (1)	GD (1)	—	40	Tape (Szeged).	
47	Duna.	"	"	"	—	53	"	
48	Maros.	"	"	"	—	53	Budapest.	
49	Koros.	"	"	"	—	53	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
50	Bekes.	"	"	"	—	16	Tape (Szeged.)	
51	Torontal.	"	"	"	—	48	—	
52	Bega.	"	"	"	—	16	Canal Bega.	In Yugo-Slavia.
53	1	Wooden Lighter.	"	"	20	—	Tape (Szeged.)	
54	2	"	"	"	20	—	"	
55	3	"	"	"	20	—	"	
56	4	"	"	"	20	—	"	
57	5	"	"	"	20	—	"	
58	6	"	"	"	20	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
59	7	"	"	"	20	—	"	"
60	9	"	"	"	20	—	Budapest.	
61	10	"	"	"	20	—	"	
62	11	House Boat.	"	"	110	—	Tape (Szeged.)	
63	12	"	"	"	65	—	"	
64	15	Wooden Lighter.	"	"	60	—	"	
65	1	Wooden Barge for Stone Transport.	"	"	200	—	"	
66	2	"	"	"	200	—	"	
67	3	"	"	"	200	—	"	
68	4	"	"	"	200	—	? (Torokbecse.)	In Yugo-Slavia.
69	5	"	"	"	200	—	? (Zenta.)	"
70	6	"	"	"	200	—	Tape (Szeged.)	
71	7	Iron Lighter.	"	"	50	—	"	
72	8	"	"	"	50	—	"	

(1) National Direction of Water Service.

ANNEX XXV (Cont'd).

202

Item Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
73	9	Iron Lighter.	GD (1).	GD (1).	50	—	Tape (Szeged.)	
74	10	"	"	"	50	—	"	
75	11	"	"	"	50	—	"	
76	12	"	"	"	50	—	"	
77	1	"	"	"	30	—	? (Torokbecse.)	In Yugo-Slavia.
78	2	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
79	3	"	"	"	30	—	"	
80	4	"	"	"	30	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
81	5	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
82	6	"	"	"	30	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
83	13	"	"	"	30	—	"	"
84	14	"	"	"	30	—	"	"
85	15	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
86	17	"	"	"	30	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
87	19	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
88	20	"	"	"	30	—	"	
89	21	"	"	"	30	—	"	
90	22	"	"	"	30	—	"	
91	23	"	"	"	30	—	"	
92	24	"	"	"	30	—	? Torokbecse.	In Yugo-Slavia.
93	25	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
95	26	"	"	"	30	—	"	
96	27	"	"	"	30	—	"	
96	28	"	"	"	30	—	"	
97	29	"	"	"	30	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
98	30	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
99	31	"	"	"	30	—	Budapest.	
100	32	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	

(1) National Direction of Water Service.

QUESTIONS ARISING AS TO DANUBE SHIPPING

ANNEX XXV (Cont'd).

Item. Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
101	33	Iron Lighter.	GD (1).	GD (1).	30	—	Tape (Szeged.)	
102	34	"	"	"	30	—	"	
103	35	"	"	"	20	—	"	
104	36	"	"	"	30	—	"	
105	38	"	"	"	30	—	"	
106	39	"	"	"	30	—	"	
107	7	Wooden Lighter.	"	"	30	—	"	
108	13	"	"	"	30	—	"	
109	14	"	"	"	30	—	"	
110	16	"	"	"	30	—	"	
111	17	"	"	"	30	—	Budapest.	
112	23	"	"	"	30	—	Tape (Szeged.)	
113	25	"	"	"	30	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
114	83	"	"	"	15	—	Tape (Szeged.)	
115	84	"	"	"	15	—	"	
116	85	"	"	"	15	—	"	
117	86	"	"	"	15	—	"	
118	87	"	"	"	15	—	"	
119	88	"	"	"	15	—	"	
120	89	House Boat.	"	"	15	—	"	
121	90	"	"	"	15	—	"	
122	1	"	"	"	40	—	"	
123	2	"	"	"	40	—	"	
124	3	"	"	"	40	—	? (Ujvidek.)	In Yugo-Slavia.
125	6	"	"	"	40	—	Tape (Szeged.)	
126	7	"	"	"	40	—	"	
127	8	"	"	"	40	—	"	
128	9	"	"	"	40	—	"	

(1) National Direction of Water Service.

ANNEX XXV (Cont'd).

Item. Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
129	10	House Boat.	GD (1)	GD (1)	40	—	Tape (Szeged.)	
130	12	"	"	"	40	—	"	
131	13	"	"	"	40	—	"	
132	Without Name.	"	"	"	—	—	Mouth of the Bodrog.	
133	Gajari Odon.	Wheel Steamer.	MERT (2).	MERT (2).	156	360	Budapest.	
134	Kelet.	"	"	"	48	120	Apostag.	
135	Nyugot.	"	"	"	44	110	Budapest.	
136	Del.	"	"	"	26	65	? (Samac.)	In Yugo-Slavia.
137	Ida.	Screw Steamer.	"	"	20	80	Budapest.	
138	Mars.	Ladder Dredge.	"	"	130	—	? Guravoj.	In Roumania.
139	Vulkan.	"	"	"	130	—	Apostag.	
140	Neptun.	"	"	"	147	—	Budapest.	
141	Pluto.	"	"	"	147	—	? Baracska.	In Yugo-Slavia.
142	Goliat.	Elevator.	"	"	216	—	Apostag.	
143	Simson.	"	"	"	240	—	Budapest.	
144	Theseus.	"	"	"	274	—	"	
145	Hercules.	"	"	"	280	—	? (Samac.)	In Yugo-Slavia.
146	MERT 10.	Iron Barge for Elevator.	"	"	149	—	Apostag.	
147	MERT 11.	"	"	"	147	—	Budapest.	
148	MERT 12.	"	"	"	178	—	"	
149	MERT 13.	"	"	"	181	—	"	
150	MERT 14.	"	"	"	192	—	Apostag.	
151	MERT 15.	"	"	"	194	—	Budapest.	
152	MERT 16.	"	"	"	141	—	"	
153	MERT 17.	"	"	"	222	—	"	

(1) National Direction of Water Service.

(2) MERT. Magyar Epito Reszveny-Tarsulat (Hungarian Society Limited for Construction).

ANNEX XXV (Cont'd).

Item Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
154	MERT 19.	Iron Barge for Elevator.	MERT (1).	MERT (1).	200	—	Budapest.	
155	MERT 20.	"	"	"	200	—	Apostag.	
156	MERT 21.	"	"	"	200	—	"	
157	MERT 22.	"	"	"	200	—	"	
158	MERT 23.	"	"	"	260	—	"	
159	MERT 24.	"	"	"	250	—	"	
160	MERT 25.	"	"	"	186	—	"	
161	MERT 26.	"	"	"	185	—	Budapest.	
162	MERT 28.	Iron Barge for Stone Transport.	"	"	353	—	? (Bezdan.)	In Yugo-Slavia.
163	MERT 29.	"	"	"	377	—	Budapest.	
164	MERT 30.	"	"	"	390	—	? (Bezdan.)	In Yugo-Slavia.
165	MERT 31.	"	"	"	400	—	"	"
166	MERT 32.	"	"	"	342	—	"	"
167	MERT 35.	"	"	"	390	—	"	"
168	MERT 36.	"	"	"	372	—	Apostag.	
169	MERT 37.	"	"	"	432	—	Budapest.	In Yugo-Slavia.
170	MERT 39.	"	"	"	451	—	? (Belgrad.)	
171	MERT 40.	"	"	"	349	—	? (Bezdan.)	"
172	MERT 41.	"	"	"	292	—	Apostag.	
173	MERT 43.	"	"	"	250	—	"	
174	MERT 44.	"	"	"	353	—	? (Titel.)	In Yugo-Slavia.
175	MERT 45.	"	"	"	475	—	Budapest.	
176	MERT 46.	"	"	"	355	—	? (Bezdan.)	"
177	MERT 48.	"	"	"	290	—	Apostag.	
178	MERT 50.	"	"	"	139	—	? (Titel.)	In Yugo-Slavia.

(1) MERT. Magyar Epito Reszveny-Tarsulat (Hungarian Society Limited for Construction).

ANNEX XXV (Cont'd).

Item. Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
179	MERT 53.	Iron Barge.	MERT (1).	MERT (1).	136	—	? Titel.	In Yugo-Slavia.
180	MERT 60.	"	"	"	137	—	"	"
181	MERT 61.	"	"	"	126	—	"	"
182	MERT Szava.	House Boat	"	"	238	—	? Baracska.	"
183	Adony.	"	"	"	123	—	Apostag.	"
184	MERT 59.	"	"	"	—	—	"	"
185	MERT 42.	Iron Barge for Stone Transport.	"	"	333	—	? (Bezdan.)	"
186	Hungaria.	Ladder Dredge.	Atlantica (2).	Hofbauer & Lehner contractors.	183	175	Budafok.	
187	Pannonia.	"	"	"	226	60	"	
188	Najad-formerly Neptun.	"	"	Berger & Co. Cons. Wien.	135	40	"	
189	Nimfa-formerly Wotan.	"	"	"	125	40	"	
190	Titan-formerly Sio.	"	"	Gregersen & Sons.	313	80	Ujpest.	
191	Vulkan.	Elevator.	"	Berger & Co. Vienna.	91	60	Budafok.	
192	Nemzet.	Conveyor for Elevator.	"	Hofbauer & Lehner.	405	70	"	
193	Millenium.	"	"	"	—	—	Ujpest.	
194	A. s. 16-22.	Iron Barge for Elevator.	"	"	95	—	Budafok.	

(1) MERT. Magyar Epito Reszveny-Tarsulat. (Hungarian Society Limited for Construction.)
 (2) Atlantica. „Atlantica” tengerhajozasi Resrv. Tars. („Atlantica” Marine Navigation Co. Ltd.)

ANNEX XXV (Cont'd).

Item Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner		Tonnage.	Horse- Power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
195	A. s. 16-23.	Iron Barge. for Elevator.	Atlantica (1)	Hofbauer & Lehner.	118	—	Budafok.	
196	A. s. 16-25.	"	"	"	118	—	"	
197	A. s. 13-23.	"	"	"	87	—	"	
198	A. s. 7-21.	"	"	"	—	—	"	
199	A. s. 16-24.	"	"	"	—	—	"	
200	Castor.	Ladder Dredge.	UTMRT(2).	UTMRT(2).	65	50	Budapest.	
201	Szent-Janos.	"	"	"	42	20	"	
202	Haza.	Elevator Conveyor.	"	"	156	25	"	
203	Voros Laszlo.	"	"	"	50	25	"	
204	Irma.	Screw Steamer.	BHKRT (3).	BHKRT (3).	46	110	Budapest.	
205	Nina.	"	"	"	29	90	"	
206	Aranka.	Wooden Barge.	"	"	290	—	"	
207	Erzsi.	"	"	"	290	—	"	
208	Karoly.	"	"	"	260	—	"	
209	Irma.	"	"	"	215	—	"	
210	Szidonia.	Wooden Barge for Elevator.	"	"	150	—	"	
211	Laci.	"	"	"	165	—	"	
212	Roza.	"	"	"	150	—	"	
213	Ilus.	"	"	"	150	—	"	
214	Obuda.	Wooden Barge.	"	"	200	—	"	
215	Ujlak.	"	"	"	200	—	"	
216	Peterhegy.	"	"	"	200	—	"	
217	Feri.	"	"	"	180	—	"	

(1) Atlantica. „Atlantica” tengerhajozasi Resrv. Tars. („Atlantica” Marine Navigation Co. Ltd.)

(2) UTMRT. Ujlaki tegla es Meszegeto R. T. („Ujlak” Soc. Ltd.)

(3) BHKRT. Budapesti Homok es Kavicszallito Rescv. Tars. (Sand and Gravel Conveying Society, Ltd.)

ANNEX XXV (Cont'd).

Item Nr.	Name or Number.	Classification.	Owner.		Tonnage.	Horse- Power.	Present location.	Remarks.
			At present.	Before the War.				
218	Nr. 1.	Iron Barge.	BHKRT (1).	BHKRT (1).	220	—	Budapest.	
219	Nr. 2.	"	"	"	220	—	"	
220	Nr. 3.	"	"	"	250	—	"	
221	Togo.	"	"	"	50	—	"	
222	Tisza.	"	"	"	30	—	"	
223	Eszak.	Screw Steamer.	MERT (2).	MERT (2).	14	70	? (Baracska.)	In Yugo-Slavia.
224	Apostag.	"	"	"	16	84	"	"

(1) BHKRT. Budapesti Homok es Kavicszallito Rescv. Tars. (Sand and Gravel Conveying Society, Ltd.)

(2) MERT. Magyar Epito Reszveny Tarsulat. (Hungarian Society Limited for Construction.)

Note. — In addition to the above there are in Budapest 3 ladder dredges (Budapest, Duna and Miklos), 2 elevators (Eros and Orias), 3 screw steamers (Bagonier, Neptun and Oberon), 6 iron barges for elevators (Nrs 1, 2, 3, 4, 5 and 6) and 4 iron barges for coal (Klara, Nrs 7, 16, and 20), which belonged previously to the firm „Fleischmann Antal”, but were sold in September, 1918 to Mr. George Yaxley, British subject.

Identified as Annex XXV attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XXVI.

MATERIAL IN THE POSSESSION OF ROUMANIA FOR REGULARIZATION
AND IMPROVEMENT WORK ON THE DANUBE.

(NOT INCLUDING ANY SHOWN IN ANNEX XXV.)

NOTE. — This is based on information supplied by Roumania.

Item.	Name.	Tonnage.	Horse-Power.
<i>Tugs.</i>			
1	Dunarea.	—	280
2	Maria.	—	130
3	Cetata.	—	130
4	Domnita Florica.	—	100 640
<i>Dredges.</i>			
1	Braila.	—	850
2	Corabia.	—	210
3	Borcea.	—	200
4	Ialomita.	—	150
5	Severin.	—	180 1,590
<i>Chaloupes.</i>			
1	Catina.	—	35
2	Calafat.	—	40 75
<i>Barges.</i>			
1	1	170	—
2	2	170	—
3	3	170	—
4	4	120	—
5	5	120	—
6	6	120	—
7	8	105	—
8	9	160	—
9	10	160	—
10	11	80	—
11	12	80 1,455	—
<i>Tank.</i>			
1	2	60	—
<i>Cranes.</i>			
1	Gruia.	60	—
2	Cioriou.	25 85	—
<i>Pontoons.</i>			
1	1	150	—
2	2	150	—
3	Seagoing type S. H.	—	—
4	River type S. H.	— 300	—

Identified as Annex XXVI attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2nd, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

ANNEX XXVII.

MATERIAL IN POSSESSION OF SERB-CROAT-SLOVENE KINGDOM
FOR REGULARIZATION AND IMPROVEMENT WORK ON THE DANUBE.

(NOT INCLUDING ANY SHOWN IN ANNEX XXV.)

NOTE. — This is based on information supplied by Serb-Croat-Slovene Kingdom.

Item.	Name.	Tonnage.
<i>Dredges.</i>		
1	No name.	—
2	”	—
3	”	—
4	”	—
5	Regensburg.	—
<i>Barges.</i>		
1	Without number.	350
2	”	350
3	”	350
4	”	350
5	”	350
6	”	350
7	”	350
8	”	350
9	”	350
10	”	350
11	”	350
12	”	320
13	”	320
14	”	320
15	”	320
16	”	320
17	”	320
18	”	100
19	”	100
20	”	100
21	”	320
22	”	320
23	”	320
24	”	300
25	”	100
26	”	100
27	”	100
28	”	100
29	”	100
30	”	100
31	”	100
32	”	100

ANNEX XXVII (Cont'd).

Item.	Name.	Tonnage.
<i>Barges (Cont'd).</i>		
33	Without number.	100
34	"	100
35	"	100
36	"	100
37	"	100
38	"	100
39	"	100
40	"	100
41	"	80
42	"	150
43	"	150
44	"	150
45	"	150
46	"	150
47	"	150 9,910
<i>Pontoons.</i>		
1	Without number.	—
<i>Miscellaneous.</i>		
1	Houseboat without name.	—
2	"	—
3	"	—
4	"	—
5	"	—
6	Z. E. G. Elevator (no number).	—

Identified as Annex XXVII attached to and made a part of the Arbitrator's Determination, which is dated Paris, August 2, 1921.

(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant to the Arbitrator.

AMENDMENT
(TO ANNEX XXIV)

TO ARBITRATOR'S DETERMINATION HEREIN OF AUGUST 2, 1921.

The Arbitrator's Determination herein is hereby amended by striking out of Annex XXIV, in item 6 thereof, the word "Ellen", and by substituting in place thereof the word "Hebe", with the result that the passenger vessel "Hebe" with 515 horse-power is designated for cession to Roumania by Austria, instead of the passenger vessel "Ellen".

Paris, August 9th, 1921.

(Signed) Walker D. HINES.
Arbitrator.

By the Arbitrator:
(Signed) Brice CLAGETT,
Executive Assistant.

The foregoing is the official form of the Arbitrator's Determination, the Annexes and Amendment thereto, the same having been made in English.

V.

**AFFAIRE DES RÉCLAMATIONS FRANÇAISES
CONTRE LE PÉROU¹**

PARTIES : France contre Pérou.

COMPROMIS : Lima, le 2 février 1914.

**ARBITRES : F. Ostertag (Président) (Suisse), L. Sarrut (France),
F. Elguera (Pérou).**

SENTENCE : La Haye, 11 octobre 1920.

Créances de personnes privées françaises contre le Pérou — Examen des divers cas. — Succession de gouvernements au Pérou. — Capitalisation des intérêts.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Compromis d'arbitrage, 2 février 1914.

Réunis au Ministère des relations extérieures, les soussignés M. Emilio Althaus, Ministre du département et M. Henri Des Portes de la Fosse, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République Française, dûment autorisés à cet effet, ont exposé ce qui suit :

A la date du 7 mai 1910, M. Meliton-F. Porras, Ministre des relations extérieures du Pérou, et M. Jean Guillemin, Ministre plénipotentiaire de France, signèrent un protocole par lequel il fut établi que : le Gouvernement du Pérou, dans le but d'obtenir la cote de la bourse officielle de Paris pour les bons de l'emprunt qu'il se proposait de négocier, à cette époque, avec des établissements français, consentait à déduire du produit de cet emprunt la somme de 25 millions de francs pour payer les créanciers français représentés par la Banque de Paris et des Pays-Bas, restant bien entendu que l'exécution du susdit arrangement était subordonnée à la réalisation de l'emprunt et que, tant les stipulations du protocole susmentionné que les conditions de l'emprunt qu'il s'agissait d'effectuer, seraient conjointement soumises à l'approbation du Congrès péruvien.

Le 8 octobre 1912, le Ministre de France, M. Des Portes de la Fosse, fit remarquer à M. le Ministre des relations extérieures que sur la liste des créanciers de l'Etat péruvien, que le Président avait envoyée au Congrès, ne figuraient pas les créanciers français qui ont fait l'objet du protocole du 7 mai 1910. A ce propos, M. le Ministre des relations extérieures répondit à M. le Ministre de France que ledit protocole ne contenait qu'une reconnaissance conditionnelle et que les conditions prévues dans ce pacte n'ayant pas été réalisées, les 25 millions de francs n'étaient pas exigibles du Gouvernement du Pérou. Le Ministre de France ayant répliqué que, quant à lui, il considérait le protocole du 7 mai 1910 comme une reconnaissance formelle des créances françaises représentées à cette date par la Banque de Paris et des Pays-Bas, en présence de ce désaccord, il a été convenu ce qui suit :

1. Les Gouvernements Français et Péruvien ont résolu de soumettre à un Tribunal arbitral siégeant à la Haye, les réclamations des créanciers français, qui étaient représentés en 1910 par la Banque de Paris et des Pays-Bas, afin que ce Tribunal décide si les dites créances sont fondées et, dans l'affirmative, quel en est le montant.

2. Il est convenu que les deux Gouvernements se conformeront à la sentence arbitrale, quelle qu'elle puisse être, et que, si cette sentence est favorable aux dits créanciers français, le Gouvernement du Pérou effectuera, dans le délai que fixera ladite sentence, le paiement de la condamnation par l'entremise de la légation de France, sans que, dans aucun cas, le Gouvernement Français puisse exiger pour eux, du Pérou, une somme supérieure aux 25 millions de francs stipulés dans le protocole Guillemin-Porras.

3. Dans les six mois de la signature du présent protocole, le Gouvernement Français et le Gouvernement Péruvien désigneront chacun un arbitre et dans les trois mois de cette désignation, il sera procédé à la désignation du Surarbitre dans la forme prescrite par l'article 87 de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des Conflits internationaux.

Dix mois après la signature du présent protocole, les créanciers devront, par l'entremise du Gouvernement Français, déposer à la Haye, au Bureau de la Cour Permanente d'Arbitrage, douze exemplaires de leur mémoire, avec les copies certifiées conformes de tous les documents et pièces qu'ils comptent invoquer dans leur cause. Le Bureau en assurera sans délai la transmission aux Arbitres et aux parties, savoir deux exemplaires pour chaque arbitre, trois exemplaires pour la partie adverse; trois exemplaires resteront dans les archives du Bureau.

Six mois après le dépôt prévu à l'alinéa précédent, le Gouvernement Péruvien fera déposer à la Haye son mémoire en réponse dans les conditions établies au même alinéa.

Le Tribunal se réunira à la Haye, sur la convocation de son Président, dans les six semaines qui suivront le dépôt du second mémoire. Des conclusions motivées lui seront soumises par les parties.

Pour tout ce qui n'est pas prévu par le présent compromis, il y aura lieu de se référer au chapitre 4 de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des Conflits internationaux.

4. Les Gouvernements Péruvien et Français décident également de soumettre au même Tribunal arbitral les autres réclamations françaises visées par la loi péruvienne d'autorisation du 31 décembre 1912 qui seront portées à la connaissance du Gouvernement Péruvien par le Gouvernement Français dans un délai de quatre mois à partir de la signature du présent acte.

En foi de quoi les soussignés ont rédigé et signé le présent protocole, en double exemplaire, et l'ont revêtu de leur sceau respectif.

A Lima, le 2 février 1914.

(signé): DES PORTES.

(signé): EMILIO ALTHAUS.

RÉCLAMATIONS FRANÇAISES CONTRE LE PÉROU

Sentence du Tribunal, 11 octobre 1921.

Considérant que, par un Compromis signé à Lima le 2 février 1914, le Gouvernement de la République Française et le Gouvernement du Pérou sont convenus de soumettre à un Tribunal arbitral constitué suivant la procédure sommaire prévue au chapitre IV de la Convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour le règlement pacifique des conflits internationaux, diverses réclamations de citoyens français contre le Pérou;

Considérant qu'en exécution de ce Compromis ont été nommés Arbitres, par le Gouvernement de la République Française:

M. Louis Sarrut, Premier Président de la Cour de Cassation à Paris;

par le Gouvernement du Pérou:

M. Federico Elguera, ancien Ministre plénipotentiaire, ancien Maire de Lima;

Considérant que ces Arbitres sont tombés d'accord pour choisir comme

Surarbitre M. Frédéric Ostertag, Président du Tribunal fédéral suisse;

Considérant que les deux Gouvernements ont respectivement désigné comme Agents et Conseil,

le Gouvernement de la République Française: M. Jules Basdevant, Professeur à la Faculté de droit de Paris;

le Gouvernement du Pérou: M. Luis Varela Orbegoso, Chargé d'Affaires du Pérou à Bruxelles, Agent, et M. Maurice Sand, Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, Conseil;

Considérant que par des accords intervenus entre la France et le Pérou les 9 septembre 1914, 10 octobre 1919 et 28 juin 1920, les délais respectivement prévus par ledit Compromis pour le dépôt des mémoires et mémoires en réponse ont été successivement prorogés;

Considérant qu'à la date du 31 janvier 1920 l'Agent du Gouvernement de la République Française a régulièrement déposé au Bureau International de la Cour Permanente d'Arbitrage les mémoires relatifs aux réclamations susmentionnées;

Considérant qu'à la date du 26 janvier 1921 l'Agent du Gouvernement du Pérou a régulièrement déposé au Bureau International de la Cour Permanente d'Arbitrage les mémoires en réponse et documents relatifs aux réclamations susmentionnées;

Considérant que conformément audit Compromis les Parties ont soumis au Tribunal des conclusions motivées;

Considérant que, l'instruction étant close, le Tribunal constitué comme il est dit ci-dessus s'est réuni à la Haye au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage le 3 octobre 1921;

LE TRIBUNAL ARBITRAL,

En ce qui concerne Dreyfus Frères et Cie:

Attendu que par contrat en date du 17 août 1869 l'Etat du Pérou a vendu à Dreyfus Frères et Cie deux millions de tonnes de guano, le bénéfice de Dreyfus Frères et Cie devant résulter de la revente, dont le monopole leur était concédé sur les marchés de l'Europe et de ses colonies;

que Dreyfus Frères et Cie s'engageaient notamment à avancer les sommes nécessaires au service d'un emprunt;

Attendu qu'à l'occasion de ce contrat et d'autres qui l'avaient modifié de nombreux litiges furent portés devant les Tribunaux péruviens;

Attendu que le 4 avril 1879 la guerre éclata entre le Pérou et le Chili; qu'à la fin du mois de décembre 1879 le Gouvernement légal ayant disparu, Nicolas de Piérola s'empara du pouvoir et fut proclamé Chef suprême de la République;

Attendu que le 3 avril 1880, Dreyfus Frères et Cie écrivirent au Président de Piérola « qu'ils lui confiaient la décision des questions litigieuses et qu'ils acceptaient d'avance sa sentence »; que par lettre du 13 avril le Président de Piérola « usant de ses pouvoirs exceptionnels, assuma la solution » et rendit, en conséquence, du 13 avril au 18 novembre 1880, diverses sentences qui, statuant sur tous les points en litige, fixèrent le solde de la créance de Dreyfus Frères et Cie, à la date du 30 juin 1880, à la somme de: soles 16.908.564,62 (seize millions neuf cent huit mille cinq cent soixante-quatre soles péruviens, et soixante-deux centavos), livres sterling 3.214.388,11^s (trois millions deux cent quatorze mille trois cent quatre-vingt-huit livres sterling, onze schellings et cinq deniers), approuvée par le Tribunal des comptes et constatée par un acte authentique reçu le 1^{er} décembre 1880 par M^e Suarez, Notaire;

Attendu que Nicolas de Piérola a été proclamé Chef suprême de la République par des assemblées populaires et maintenu par des adhésions plébiscici-

taires nombreuses; qu'il a exercé le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et en partie le pouvoir judiciaire; que le 28 juillet 1881 il a volontairement résigné ces fonctions, mais a été aussitôt investi de la Présidence de la République par l'assemblée nationale; que son Gouvernement a été reconnu notamment par la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique; qu'enfin la Haute Cour de Justice d'Angleterre (arrêt du 23 février 1888), la Cour d'Appel de Bruxelles (arrêt du 10 juillet 1888), le Tribunal arbitral franco-chilien (sentence, dite sentence de Lausanne, du 5 juillet 1901), arrêts et sentence dont le Tribunal arbitral adopte les motifs, ont jugé que ce Gouvernement avait représenté et obligé la nation;

Attendu qu'il importe peu qu'une loi péruvienne du 26 octobre 1886, ait déclaré « nuls tous les actes d'administration intérieure accomplis par Nicolas de Piérola », cette loi ne pouvant être opposée à des étrangers qui ont traité de bonne foi;

Attendu, en conséquence, que la créance Dreyfus Frères et Cie a été légalement et définitivement fixée à la somme indiquée ci-dessus;

Attendu qu'à cette somme il y a lieu d'ajouter: les sommes portées aux relevés de compte 1^o. du 1^{er} juillet au 31 décembre 1880, 2^o. du 1^{er} janvier au 30 juin 1881, 3^o. du 1^{er} juillet au 31 décembre 1887, 4^o. du 1^{er} janvier au 30 juin 1889, 5^o. du 1^{er} juillet au 31 décembre 1912, mais qu'il y a lieu d'en déduire les sommes payées en vertu de la sentence du Tribunal arbitral franco-chilien, en date du 5 juillet 1901;

Attendu qu'aucun règlement n'étant intervenu, le Gouvernement Français et le Gouvernement Péruvien signèrent le 7 mai 1910 un protocole, appelé Guillemin-Porras, aux termes duquel « en vue d'obtenir l'admission à la cote officielle de la Bourse de Paris de l'emprunt qu'il négociait avec des établissements financiers français, le Gouvernement Péruvien consentait au prélèvement, sur le produit de l'emprunt, de la somme de 25 millions de francs pour désintéresser les créanciers français représentés par la Banque de Paris et des Pays-Bas (soit Dreyfus Frères et Cie, Société Financière et Commerciale du Pacifique, Veuve Philon Bernal (Hautier) et Gilliard). Quant aux autres réclamations que des ressortissants français auraient à faire valoir contre l'Etat du Pérou, le Gouvernement Péruvien acceptait de les soumettre au jugement d'un Tribunal arbitral ayant pour mission de statuer sur le bien fondé des réclamations et sur le montant éventuel des indemnités à allouer »; mais que le Congrès péruvien refusa d'approuver l'emprunt et en conséquence ce protocole devint caduc;

Attendu que le 31 décembre 1912 fut promulguée la loi péruvienne suivante: « le pouvoir exécutif est autorisé à soumettre, d'accord avec le Gouvernement de la République Française, au Tribunal arbitral de la Haye les réclamations des créanciers français que représente la Banque de Paris et des Pays-Bas, en faisant constater dans le protocole qui sera signé à cet effet que dans aucun cas le Gouvernement du Pérou ne pourra se voir obligé à faire de ce chef un déboursé de plus de 25 millions de francs; il est également autorisé à soumettre, s'il le juge nécessaire, d'accord avec le même Gouvernement Français, au Tribunal arbitral toutes autres réclamations françaises qui pourraient être en souffrance et qui paraissent être sérieusement fondées ».

Attendu qu'en conformité de cette loi fut signé le 2 février 1914 à Lima, entre le Ministre des relations extérieures du Pérou et l'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République Française un nouveau protocole, approuvé par décret du 12 février; que ce protocole porte au paragraphe premier: « les Gouvernements Français et Péruvien ont résolu de soumettre à un Tribunal arbitral siégeant à la Haye les réclamations des

créanciers français qui étaient représentés en 1910 par la Banque de Paris et des Pays-Bas, afin que ce Tribunal décide si les dites créances sont fondées et, dans l'affirmative, quel en est le montant »;

Attendu qu'en vertu de ce texte les considérants qui précèdent ont établi le bien fondé et le quantum de la créance Dreyfus Frères et Cie ;

Attendu que cette créance étant liquide et exigible, les intérêts à 5 % sont dus à partir de la date de l'exigibilité de chacune des sommes qui la composent, les intérêts courus jusqu'au 30 juin 1880 étant compris dans la somme de soles 16.908.564,62 (seize millions neuf cent huit mille cinq cent soixante-quatre soles péruviens, et soixante-deux centavos), livres sterling 3.214.388, 11^s (trois millions deux cent quatorze mille trois cent quatre-vingt-huit livres sterling, onze schellings et cinq deniers) ;

Attendu, au contraire, qu'il n'y a pas lieu d'admettre la demande relative à la capitalisation des intérêts ; qu'en effet, la capitalisation des intérêts ne peut résulter que d'une stipulation ou de circonstances de fait qui manifestent le consentement du débiteur à assumer une obligation tellement onéreuse ; que le consentement du Gouvernement du Pérou n'est pas prouvé ; que d'ailleurs, si la capitalisation des intérêts, qui aurait accru de beaucoup la créance, avait été prévue, ce n'est pas seulement une somme de 25 millions que le Gouvernement Français aurait exigée, comme cela résulte du second paragraphe du protocole ;

En ce qui concerne la Compagnie Financière et Commerciale du Pacifique :

Attendu que le Gouvernement du Pérou reconnaît devoir la somme de 104.000 livres sterling, 282.636 francs en capital et les intérêts à 5 %, mais refuse à bon droit la capitalisation des intérêts ;

En ce qui concerne la Veuve Philon Bernal (Hautier) :

Attendu que le Gouvernement du Pérou reconnaît devoir la somme en capital de 350.000 francs et les intérêts à 6 % depuis le 1^{er} juillet 1875 après déduction des acomptes reçus en vertu de la sentence du Tribunal arbitral franco-chilien, mais refuse à bon droit la capitalisation des intérêts ;

En ce qui concerne Gilliard :

Attendu que le Gouvernement du Pérou reconnaît devoir la somme en capital de 5000 francs et les intérêts à 6 % depuis le 1^{er} juillet 1875, mais refuse à bon droit la capitalisation des intérêts ;

Attendu que le 2^{ième} alinéa du protocole dispose en ces termes : « il est convenu que les deux Gouvernements se conformeront à la sentence arbitrale, quelle qu'elle puisse être, et que si cette sentence est favorable aux dits créanciers français, le Gouvernement du Pérou effectuera dans le délai que fixera ladite sentence le paiement de la condamnation par l'entremise de la Légation de France, sans que dans aucun cas le Gouvernement Français puisse exiger pour eux, du Pérou, une somme supérieure aux 25 millions de francs stipulés dans le protocole Guillemin-Porras » ;

Attendu qu'aux termes du 4^{ième} paragraphe du protocole « les Gouvernements Péruvien et Français décident également de soumettre au même Tribunal arbitral les autres réclamations françaises, visées par la loi péruvienne d'autorisation du 31 décembre 1912 » ;

Attendu que la réclamation Eugène Robuchon, ainsi que celle d'Alexandre Coichot ne sont justifiées ni en droit ni en fait ;

Attendu que la réclamation Charles Chasselon n'est pas contestée ;

Attendu que la réclamation Duverneuil est reconnue fondée quant au capital de la créance, mais que le Gouvernement du Pérou conteste à tort devoir les intérêts à 5 % à partir du 1^{er} janvier 1910, la créance étant liquide

et exigible et le Gouvernement ayant été mis en demeure de la payer;
 Attendu que la détention arbitraire dont Momboisse a été l'objet lui a causé un préjudice que le Tribunal arbitral évalue à la somme de 25.000 francs;

PAR CES MOTIFS,

Déclare qu'il n'y a pas lieu de statuer sur les réclamations Remant et Ratouin, qui ont été retirées; fixe le montant réel des créances aux sommes déterminées ci-dessus en capital et intérêts; rejette la capitalisation des intérêts; décide que la somme de 25 millions de francs sera remise au Gouvernement Français, qui la répartira entre les créanciers Dreyfus Frères et Cie, Compagnie Financière et Commerciale du Pacifique, Veuve Philon Bernal (Hautier) et Gilliard au prorata de leurs créances, et, vu les circonstances actuelles, dit que le paiement sera fait par annuités de 5 millions de francs; rejette la réclamation des héritiers Robuchon et celle des héritiers Coichot; décide que le Gouvernement du Pérou doit payer à Chasselon la somme de 2.943 francs augmentée des intérêts à 5 % à dater du mois de janvier 1908, à Duverneuil la somme de 6.411 francs 20 centimes avec intérêts à 5 % à partir du 1^{er} janvier 1910, aux ayants droit de Momboisse la somme de 25 mille francs; décide que les sommes dues porteront intérêt à 5 % jusqu'à parfait paiement; rejette toutes autres demandes et conclusions.

Fait à la Haye, au Palais de la Cour Permanente d'Arbitrage, le 11 octobre 1921.

Le Président: OSTERTAG.
Le Secrétaire général: MICHIELS VAN VERDUYNEN.
Le Secrétaire: CROMMELIN.

VI.

AFFAIRE DES FRONTIÈRES COLOMBO-VÉNÉZUÉLIENNES ¹

PARTIES : Colombie contre Vénézuéla.

COMPROMIS : 3 novembre 1916.

ARBITRE : Conseil fédéral suisse.

SENTENCE : Berne, 24 mars 1922.

Différend concernant les frontières entre la Colombie et le Vénézuéla. — Sentence arbitrale rendue par l'Espagne le 16 mars 1891. — Questions posées pour l'exécution de cette sentence. — Chose jugée. — Règle de *l'uti possidetis juris*. — Modifications de frontières. — Servitudes. — Formalités pour la tradition et la remise de territoire. — Possibilité d'occupation partielle et successive. — Exécution partielle et successive d'une sentence arbitrale en droit des gens. — Compétence arbitrale d'une commission d'experts. — Désignation des experts-arbitres.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Convention d'arbitrage.

CONVENTION D'ARBITRAGE DU 3 NOVEMBRE 1916
ENTRE LA COLOMBIE ET LES ÉTATS-UNIS DU VÉNÉZUÉLA ¹.

Les Gouvernements des États-Unis de Vénézuéla et de la République de Colombie, dans le but d'écartier tout obstacle à l'entière et prompte délimitation de la frontière commune des deux Nations fixée par la Sentence arbitrale de la Couronne d'Espagne le seize mars mil huit cent quatre-vingt-onze (16 mars 1891); désirant résoudre sans délai toute différence qui a pu survenir entre eux au sujet des moyens qui peuvent être employés pour atteindre ce but; et désirant aussi assurer et régler les relations de commerce et de navigation entre les deux Républiques,

Ont résolu de conclure la présente Convention pour laquelle ils ont nommé des plénipotentiaires, à savoir:

S. E. le Président des États-Unis du Vénézuéla: M. le Dr Demetrio Lossada Dias, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la dite République auprès du Gouvernement de la Colombie;

Et S. E. le Président de la Colombie: M. Marco Fidel Suarez, Ministre des Relations Extérieures, et MM. le Dr Nicolas Esguerra, Dr José Maria Gonzales Valencia, Dr Hernando Holguin y Caro, Dr Antonio José Uribe et Dr Carlos Adolfo Urueta, membres de la Commission des Relations Extérieures de la dite République;

Qui, après s'être communiqué et avoir trouvé en due forme leurs pleins pouvoirs respectifs, ont convenu ce qui est exprimé dans les articles suivants:

ARTICLE PREMIER.

Tenant compte que pour donner exécution pratique à la Sentence arbitrale édictée par la Couronne d'Espagne le 16 mars 1891, les Hautes Parties Contractantes conclurent le 30 décembre 1898 une Convention qui régla la manière de délimiter et de borner les limites fixées par la Sentence arbitrale; qu'en effet les Commissions mixtes délimitèrent et bornèrent une partie de la frontière, travail qui a été suspendu depuis 1901; que le Gouvernement de Colombie a considéré qu'il a le droit d'entrer en possession des territoires que lui reconnut la Sentence arbitrale et qui sont clairement délimités par la nature même ou par les travaux des Commissions chargées de la délimitation, et que le Gouvernement de Vénézuéla estime que cela ne peut se faire avant que la ligne frontière commune ait été intégralement délimitée sur le terrain, les Hautes Parties Contractantes ont convenu de soumettre à un Arbitre de droit la question suivante:

L'exécution de la Sentence arbitrale peut-elle être faite partiellement comme le soutient la Colombie, ou doit-elle être faite intégralement comme le soutient le Vénézuéla, pour que les territoires reconnus à chacune des deux Nations puissent être occupés, territoires qui n'étaient pas occupés par ces Nations avant la Sentence arbitrale de 1891?

L'Arbitre résoudra de même les autres points qui sont exposés dans le cours de cette Convention.

¹ Ce compromis forme l'annexe VI à la sentence.

ART. 2.

Les Hautes Parties Contractantes conviennent, en attendant que la Sentence qui doit décider la question — et objet de cet arbitrage — soit rendue, que l'occupation actuelle des deux États, dans les territoires auxquels se réfère l'article antérieur, subsiste sans changement; de sorte que l'état actuel de l'occupation se respectera jusqu'à ce que l'Arbitre ait décidé la question ou demande formulée dans l'article 1^{er} de cette Convention.

ART. 3.

Les Hautes Parties Contractantes conviennent de charger l'Arbitre de la terminaison complète de la délimitation et du bornage de la frontière fixée par la Sentence arbitrale, opérations qu'il exécutera au moyen d'Experts nommés à sa volonté aussitôt après qu'il aura prononcé la sentence. Les Experts seront de la même nationalité que l'Arbitre; ils rempliront leur mission dans le terme qu'indiquera l'Arbitre et ils tiendront compte des mémoires, plans et autres documents que les Parties leur présenteront avant la délimitation ou lorsqu'ils l'effectueront.

ART. 4.

Les Hautes Parties conviennent de désigner, comme elles le désignent, comme Arbitre Juge des questions auxquelles se rapporte cette Convention, S. E. le Président de la Confédération Helvétique; et au cas où S. E. n'accepterait pas, ou si pour un motif quelconque il devait être remplacé, les deux Gouvernements exécutifs sont autorisés à nommer, de commun accord, le substitut respectif.

ART. 5.

L'Arbitre à qui les Hautes Parties Contractantes conviennent de s'en remettre pour le jugement des points dont traite ce Pacte, prononcera sa Sentence arbitrale sur la question ou demande formulée dans l'article 1^{er}, dans le terme d'une année après que les mémoires à ce sujet lui auront été présentés; et les Parties auront pour les présenter un terme de six mois à compter de la date de l'échange des ratifications de cette Convention.

ART. 6.

Aussitôt après que cette Convention aura été ratifiée, les Hautes Parties Contractantes ouvriront des négociations dans le but de conclure un traité sur la navigation des rivières communes et sur le commerce de frontière et de transit entre les deux Républiques, sur des bases d'équité et de convenance mutuelles. Si le dit traité devait être conclu et échangé avant d'avoir commencé la délimitation de la frontière, il sera tenu compte dans les opérations et actes relatifs à la délimitation, de toute modification provenant du traité de navigation et de commerce. Si le traité de navigation et de commerce devait être conclu après avoir déjà commencé ou terminé la délimitation, le tracé de cette délimitation sera modifié, dans les parties où il sera nécessaire de modifier, d'accord avec le traité en question, dans la même forme que celle stipulée pour la délimitation générale.

ART. 7.

Les dépenses qui seront occasionnées par l'Arbitrage et la délimitation de la frontière commune seront par moitié à la charge des Hautes Parties Contractantes.

ART. 8.

Cette Convention sera approuvée et ratifiée par les Hautes Parties Contractantes de conformité avec la législation de chaque État, et les ratifications en seront échangées à Caracas ou à Bogotá dans les trois mois suivants.

En foi de quoi les Plénipotentiaires indiqués signent la présente Convention faite en double et la scellent de leurs sceaux respectifs dans la ville de Bogotá, le trois novembre mil neuf cent seize.

(Signé) *Demetrio Lossada Dias.*

(Signé) *Marco Fidel Suarez. — Nicolas Esguerra. — José M. Gonzales Valencia. — Hernando Holguin y Caro. — Antonio José Uribe. — Carlos Adolfo Urueta.*

SENTENCE ARBITRALE

SUR DIVERSES QUESTIONS DE LIMITES PENDANTES ENTRE

LA COLOMBIE ET LE VÉNÉZUÉLA

LE CONSEIL FÉDÉRAL SUISSE,

appelé à trancher comme arbitre les différends de limites entre la République de Colombie et les États-Unis du Vénézuéla en vertu d'un compromis signé à Bogotá le 3 novembre 1916, approuvé par les Parlements des deux Pays et dont les ratifications ont été échangées à Caracas le 20 juillet 1917:

Vu le Compromis d'arbitrage signé le 14 septembre 1881 à Caracas entre la Colombie et le Vénézuéla, en vue d'arriver au règlement par la Couronne d'Espagne des différends de limites entre les deux États,

Vu l'Acte signé entre les deux États à Paris le 15 février 1886 pour compléter le Compromis de 1881,

Vu la Sentence arbitrale rendue à Madrid le 16 mars 1891 et entrée en vigueur le lendemain,

Vu le Pacte-Convention intervenu à Caracas le 30 décembre 1898 pour l'institution d'une Commission mixte de délimitation chargée d'exécuter la Sentence de Madrid,

Vu les procès-verbaux relatifs aux travaux de cette Commission mixte,

Vu le traité d'arbitrage, soit Compromis, signé à Bogotá le 3 novembre 1916, par lequel a été constitué le présent tribunal arbitral ainsi que le procès-verbal d'échange des ratifications signé à Caracas le 20 juillet 1917,

Vu la Sentence préparatoire rendue à Berne le 24 juin 1918 par le Conseil Fédéral Suisse pour arrêter certaines questions de procédure et sa lettre du 20 octobre 1920 adressée aux Agents des Hautes Parties Contestantes à Berne pour réclamer divers renseignements complémentaires,

Vu les Mémoires, Réponses, Répliques et Renseignements complémentaires remis par les Hautes Parties Contestantes, ainsi que les cartes, plans, publications et autres documents déposés entre les mains de l'Arbitre pour son usage et pour celui des Experts qu'il sera appelé à désigner,

a rendu la sentence ci-après :

I.

EXPOSÉ HISTORIQUE.

1. *L'uti possidetis juris de 1810.*

Lorsque les Colonies espagnoles de l'Amérique centrale et méridionale se proclamèrent indépendantes, dans la seconde décennie du dix-neuvième siècle, elles adoptèrent un principe de droit constitutionnel et international auquel elles donnèrent le nom d'*uti possidetis juris* de 1810, à l'effet de constater que les limites des Républiques nouvellement constituées seraient les frontières des provinces espagnoles auxquelles elles se substituaient. Ce principe général offrait l'avantage de poser en règle absolue qu'il n'y a pas, en droit, dans l'ancienne Amérique espagnole, de territoire sans maître; bien qu'il existât de nombreuses régions qui n'avaient pas été occupées par les Espagnols et de nombreuses régions inexplorées ou habitées par des indigènes non civilisés, ces régions étaient réputées appartenir, en droit, à chacune des Républiques qui avaient succédé à la Province Espagnole à laquelle ces territoires étaient rattachés en vertu des anciennes ordonnances royales de la mère patrie espagnole. Ces territoires, bien que non occupés en fait, étaient d'un commun accord considérés comme occupés en droit, dès la première heure, par la nouvelle République. Des empiètements et des tentatives de colonisation intempestives de l'autre côté de la frontière, comme aussi les occupations de fait, devenaient sans portée ou sans conséquences en droit. Ce principe avait aussi l'avantage de supprimer, on l'espérait, les contestations de limites entre les nouveaux États. Enfin, ce principe excluait les tentatives d'États colonisateurs européens sur des territoires qu'ils auraient pu chercher à proclamer *res nullius*. La situation internationale de l'Amérique espagnole était, dès le début, entièrement différente de celle de l'Afrique, par exemple. Ce principe a reçu plus tard une consécration générale sous le nom de doctrine de Monroe, mais était depuis longtemps la base du droit public sud-américain.

La Colombie et le Vénézuéla ont fait du principe de *uti possidetis juris* l'objet d'une stipulation solennelle de leurs constitutions respectives. Alors que la Colombie, l'Équateur et le Vénézuéla formaient encore une seule République, celle-ci inscrivait dans sa loi fondamentale à Santo Toma de Angostura le 17 décembre 1819 un article 2 portant que le territoire du nouvel État serait « celui que comprenait l'ancienne Capitainerie générale « du Vénézuéla et la Vice-Royauté du nouveau Royaume de Grenade ». Les 12 juillet et 30 août 1821 l'*Union des peuples de Colombie* ratifia l'accord intervenu deux ans auparavant à Angostura et l'article suivant fut adopté: « Le territoire de la République de Colombie sera celui compris dans les « limites de l'ancienne Capitainerie générale du Vénézuéla et de la Vice-Royauté du nouveau Royaume de Grenade ».

En 1830, le Vénézuéla et l'Équateur s'érigèrent en Républiques indépendantes.

La Colombie, sous le nom d'État de la *Nouvelle Grenade*, adopta à Bogotá le 30 novembre 1831 une *loi fondamentale* dont l'article 2 stipule que: « Les

« limites de cet État sont les mêmes que celles qui, en 1810, divisaient le territoire de la Nouvelle Grenade des Capitaineries générales du Vénézuéla et du Guatemala et des possessions portugaises du Brésil. Dans la partie méridionale, ses limites seront définitivement arrêtées au sud de la Province du Pasto, aussitôt après avoir déterminé ce qui convient par rapport aux Départements de l'Équateur, Asuay et Guayaquil . . . ».

Une rédaction à peu près identique figure à l'art. 2 de la « Constitution politique de l'État de la Nouvelle Grenade », élaborée le 29 février 1832 en exécution de la loi fondamentale de novembre 1831. Il en a été de même dans la Constitution du 18 juin 1842, art. 7, et dans la Constitution fédérative adoptée par la Confédération Grenadine le 22 mai 1858, art. 2, avec cette adjonction que les limites du côté de l'Équateur seraient celles provisoirement convenues dans un traité conclu avec le Gouvernement de cette République le 9 juillet 1856. Enfin, la Constitution de la République de Colombie du 6 août 1886, actuellement en vigueur, répète art. 3 que les « limites de la République sont les mêmes qui, en 1810, séparaient la Vice-Royauté de la Nouvelle Grenade des Capitaineries générales du Vénézuéla et de Guatemala, de la Vice-Royauté du Pérou et des possessions portugaises du Brésil, et, avec l'Équateur, celles désignées provisoirement par le Traité du 9 juillet 1856 ».

De son côté le Vénézuéla, dès son origine, a inséré dans sa première constitution élaborée à Valencia le 22/24 septembre 1830, un art. 5 ainsi conçu : « Le territoire de Vénézuéla comprend tout ce qui était connu sous le nom de Capitainerie générale de Vénézuéla avant la transformation politique de 1810. Pour sa meilleure administration, il sera divisé en provinces, cantons et paroisses dont les limites seront fixées par la loi ». Les constitutions postérieures de cette République se sont exprimées de la même manière en ce qui concerne les limites internationales.

L'*uti possidetis juris* de 1810, c'est-à-dire les limites des anciennes Provinces Espagnoles de la Nouvelle Grenade et du Vénézuéla font donc loi pour les deux États, non seulement en vertu d'une théorie générale sud-américaine, mais en vertu de dispositions constitutionnelles explicites et spéciales. Chacun des deux États était réputé souverain et possesseur du territoire à l'intérieur des limites tracées par l'ancien souverain espagnol, et cela depuis 1810, soit depuis le début de l'existence de la Colombie comme du Vénézuéla.

2. Négociations entre la Colombie et le Vénézuéla à partir de leur séparation en 1830, sur leurs frontières et le régime commercial.

Les limites des circonscriptions administratives entre les Provinces Espagnoles de l'Amérique du Sud à l'époque coloniale étaient parfois insuffisamment connues ; les cartes étaient imparfaites, les noms des localités, des fleuves, des rivières et des montagnes mentionnés dans les documents de l'ancien régime étaient défigurés ou ne se retrouvaient plus. Des hésitations, puis des contestations se produisirent peu à peu entre la plupart des États hispano-américains non pas sur le principe admis par tous de l'*uti possidetis juris*, mais sur le détail des anciennes limites. Il devint nécessaire de négocier pour arriver à des précisions.

Entre la Colombie et le Vénézuéla, ces contestations de limites se trouvèrent aggravées par une circonstance géographique spéciale. La frontière entre les deux États se dirige du Nord-Ouest au Sud-Est sur 1600 km. de longueur environ, soit plus de quatre fois la longueur de la Suisse. Sur

la mer des Antilles elle part de la presqu'île de la Goajira (12^{me} degré de latitude Nord) pour atteindre le Brésil près de l'équateur. La partie la plus habitée et la moins chaude de la Colombie se trouve dans la Cordillère des Andes, soit dans la partie occidentale du pays, le long de l'Océan Pacifique. Mais une grande partie du territoire colombien est située à l'Est des Andes et se compose de vastes plaines à population très clairsemée en 1830 et dont les fleuves se déversent soit dans le Golfe de Maracaibo au Nord, soit dans l'Orénoque et l'Amazone à l'Est. Or, la plus grande partie du Golfe de Maracaibo est sous la souveraineté du Vénézuéla. Il en est de même des embouchures de l'Orénoque. Le débouché naturel et indispensable à ces vastes plaines de la Colombie orientale, le seul moyen pour elle d'en assurer la facile exploitation commerciale et d'en exporter les produits par la voie maritime de l'Atlantique, se trouve au Vénézuéla et implique un transit par le Vénézuéla. Les archives des deux nouvelles Républiques étaient incomplètes; si la guerre avait cessé de fait entre elles et l'Espagne, les relations diplomatiques n'étaient pas reprises avec l'ancienne Métropole. Les négociations directes colombo-vénézuéliennes furent donc longues, difficiles, et portèrent au moins autant sur les questions de transit fluvial et les relations commerciales que sur les limites des deux États. Le Gouvernement de Caracas refusa d'entrer dans la voie européenne de la libre navigation sur les fleuves communs et usa énergiquement de cette arme diplomatique pour réclamer de la Colombie des concessions territoriales très importantes. La Colombie céda, par le Traité signé à Bogotá le 14 décembre 1833, la moitié orientale de la presqu'île de la Goajira et, renonçant à être riveraine de l'Orénoque, elle abandonna aux Vénézuéliens l'immense plaine comprise entre ce fleuve à l'Est, le Meta au Nord, le Brésil au Sud et, à l'Ouest, le Méridien de l'Apostadero (identique au Méridien du Paso del Viento, 71° 36'39" Ouest de Paris), soit une surface de 800 kilomètres de longueur sur environ 200 kilomètres de largeur¹. A côté de ces stipulations territoriales et économiques, les deux Républiques concluaient en 1833 une Alliance défensive contre toute agression, se promettant assistance armée contre les factions révolutionnaires, s'engageant à se livrer les conspirateurs, les déserteurs et les autres criminels et se promettant de ne jamais faire appel aux armes pour régler leurs différends en cas d'échec des pourparlers diplomatiques, mais de recourir toujours à la voie de l'arbitrage (art. 6).

Le Vénézuéla attendit cinq ans et finalement rejeta le Traité en 1840: pour les motifs du refus voir la Réplique du Vénézuéla de 1920, pages 10 à 14. Le Congrès colombien avait accepté le Traité dès 1834.

En 1841, la Nouvelle Grenade (Colombie) envoyait à Caracas son négociateur de 1833, M. Lino de Pombo, pour rouvrir les pourparlers. Un Traité de commerce et de navigation fut signé le 23 juillet 1842, mais les négociations échouèrent sur la question des limites. On se borna à se promettre d'ouvrir de nouvelles négociations à ce sujet dans un délai de quatre

¹ Voir la carte N° 5 Premier Atlas suisse de 1919 tracé rouge; voir au sujet de ce traité négocié par M. Lino de Pombo pour la Colombie et par M. Santos Michelena pour le Vénézuéla et connu sous le nom de ces deux négociateurs, les Annales dipl. de Colombie, traduction suisse, tome I, page 8; voir le texte dans la Réponse de la Colombie du 16 mai 1919, page 178 et dans la Réponse du Vénézuéla de 1919, page 69; voir l'art. 27 pour les frontières et les art. 9 à 23 pour le commerce; l'art. 15 fixe à 3 % de la valeur les taxes de transit.

ans. Ces pourparlers s'ouvrirent en mai 1844. Le Vénézuéla reconnut d'après les actes produits par la Colombie qu'au Nord, la presqu'île de la Goajira appartenait avant 1810 à la Nouvelle Grenade ainsi que le territoire de San Faustino; un accord s'établit pour le tracé entre les fleuves Arauca et Meta au centre de la ligne frontière, mais les négociations échouèrent pour les territoires du Haut Orénoque. La Colombie proposa l'arbitrage d'une ou plusieurs puissances amies; cette procédure fut repoussée par le Vénézuéla, dont le plénipotentiaire, M. Toro, remit ses lettres de rappel.

Deux ans plus tard, la Colombie envoya à Caracas un plénipotentiaire ad hoc M. Ancizar sans pouvoir obtenir du Vénézuéla la remise en discussion de l'affaire, ni un arbitrage (1846); pendant une longue période, aucun effort ne fut tenté pour reprendre l'examen de la question. En 1853-54, des négociations eurent lieu à Caracas entre MM. Planas (Vénézuéla) et Rojas Garrido (Nouvelle Grenade), mais le traité ne fut pas signé pour des raisons « autres que celles des frontières ». En 1872 de nouvelles conférences entre MM. Galindo (Colombie) et Viso (Vénézuéla) n'eurent aucun résultat; un arbitrage fut proposé par la Colombie et refusé, puis les relations diplomatiques entre les deux États furent momentanément suspendues en 1873. En octobre 1874, elles furent reprises à Caracas entre le Ministre vénézuélien des affaires étrangères, M. de Guzmán, et le Plénipotentiaire colombien, M. Murillo Toro; la Colombie acceptait le partage de la presqu'île de la Goajira, proposait de faire régler par des arbitres la question de San Faustino et revendiquait la frontière de l'Orénoque et de l'Atabapo (projet colombien d'octobre 1874 dans la Répl. Vénéz., page 19). Le Vénézuéla rejetait ces deux dernières propositions. La discussion s'aigrit et en 1875 le Vénézuéla déclara les relations diplomatiques rompues avec la République de Colombie.

3. *Le Compromis de 1881 et l'Arbitrage de l'Espagne.*

A la fin de 1880, la Colombie chargea un agent confidentiel, M. Arosemena, d'arriver au rétablissement des relations. Ceci obtenu, il tenta d'obtenir un accord sur la question des limites: « Tous les efforts restèrent infructueux, « chaque Partie étant convaincue de la justesse de ses prétentions. » Pour sortir de cette impasse, l'appel à l'arbitrage semblait s'imposer et le recours à la Métropole espagnole paraissait s'imposer aussi, puisque, s'agissant de l'*uti possidetis juris* de 1810, l'Espagne était particulièrement qualifiée; seulement l'Espagne n'avait pas encore reconnu l'indépendance de la Colombie. Elle s'y décida en 1880 et, l'année suivante, soit le 14 septembre 1881, un Traité, soit Compromis, était signé à Caracas. « Les deux Républiques voulant arriver à une véritable délimitation territoriale de droit, « telle qu'elle existait par les ordonnances de l'ancien souverain commun » et « après avoir fait valoir . . . tous les titres . . . de leurs archives dans « des négociations répétées sans pouvoir aboutir à un accord au sujet des « droits respectifs ou *uti possidetis juris* de 1810 », sont convenues de « soumettre au jugement et à la décision du Gouvernement de S. M. le Roi « d'Espagne, en qualité d'arbitre juge de droit, les points litigieux de leurs « limites, afin d'obtenir une Sentence définitive et sans appel, suivant « laquelle tout le territoire qui appartenait à la juridiction de l'ancienne « Capitainerie générale de Caracas, par actes royaux de l'ancien souverain « jusqu'en 1810, *demeurera* territoire juridictionnel de la République de « Vénézuéla et tout ce qui, par des actes similaires et en cette date, appartenait à la juridiction de la Vice-Royauté de Santa Fé, *demeurera* territoire « de la République actuellement appelée États-Unis de Colombie. »

Une Sentence n'étant pas encore intervenue à la mort du Roi Alphonse XII, les Parties admirent que les pouvoirs arbitraux de celui-ci seraient exercés par le Gouvernement de la Monarchie espagnole et ajoutèrent, par un acte complémentaire signé à Paris le 15 février 1886, que l'Arbitre aurait qualité pour fixer la ligne frontière de la manière qu'il croirait « la plus rapprochée des documents existants, lorsque les dits « documents ne présenteraient pas toute la clarté voulue ».

La Sentence arbitrale devait devenir exécutoire par sa publication au *Journal officiel espagnol* (art. 3).

Ce compromis fut approuvé par le Congrès colombien en mars et par celui du Vénézuéla en juin 1882; le Pacte additionnel de Paris 1886 fut également approuvé par les Parlements respectifs.

La Sentence arbitrale fut rendue par la Reine-régente Marie-Christine au nom de son fils mineur Alphonse XIII, le 16 mars 1891, soit environ dix ans après la signature du Compromis de Caracas; notifiée le jour même aux Agents des Parties, elle fut insérée à la *Gazette de Madrid* du lendemain 17, ce qui, à teneur de l'art. 3 du Compromis, fixait la date de la mise en vigueur de la Sentence; celle-ci devenait ainsi définitive, non susceptible d'appel et immédiatement exécutoire (Compromis de 1881, art. 1 et 3).

Le 6 juillet 1891, soit un peu plus de trois mois après la date dès laquelle la Sentence arbitrale de Madrid était devenue exécutoire, le représentant de la Colombie à Caracas constatait par une note que la délimitation restait désormais établie d'une façon obligatoire et définitive, mais que les frontières n'étant pas naturelles entre Yávita et Pimichín (à l'extrême Sud de la ligne frontière), entre l'Arauca et le Meta au centre et entre Los Frailes et les Montes de Oca au Nord de la ligne, il y avait lieu de faire procéder à leur fixation par une Commission mixte et en général de faire le nécessaire pour la prompte exécution de la Sentence. Au bout de trois autres mois, soit le 6 octobre 1891, la Colombie, ne recevant pas de réponse, notifia à Caracas sa décision d'envoyer des délégués prendre possession des territoires que la Sentence arbitrale avait reconnus être sous la souveraineté colombienne, notamment dans la Goajira et sur les rives de l'Orénoque, en ajoutant qu'elle notifierait les dates adoptées à cet effet; la Colombie insistait pour l'envoi d'une Commission mixte d'ingénieurs sur les points qui n'étaient pas indiqués par des limites naturelles.

Le Vénézuéla répondit le 31 octobre 1891 qu'il ne pouvait procéder à l'exécution de la Sentence arbitrale sans le concours du Pouvoir législatif pour obtenir de lui « la détermination des moyens pratiques à employer « dans l'accomplissement des devoirs découlant de la Sentence » et que la prise de possession dans les conditions indiquées « équivaldrait à une « atteinte aux règles acceptées universellement . . . pour entrer en possession ». Le Vénézuéla demandait donc « l'ajournement des mesures indiquées » par les notes de la Colombie.

Le 11 février 1892, le Gouvernement de Bogotá répliqua qu'une intervention du Pouvoir législatif d'un des États partie à un arbitrage était inconnue du droit des gens, qu'elle était superflue et que l'exécution stricte et ponctuelle de la Sentence arbitrale était la seule marche à suivre. Le Vénézuéla dans sa réponse du 21 mars, déclara qu'il ne s'agissait pas d'obtenir du Pouvoir législatif vénézuélien une approbation inutile de la Sentence de Madrid, mais que la constitution vénézuélienne exigeait le concours du Parlement pour le vote des crédits et pour le règlement de diverses questions pratiques, comme la servitude de passage à Atures et

autres questions administratives; enfin qu'un concours des deux États pour la prise de possession ne pouvait être évité, ne fût-ce que pour la fixation des limites non naturelles prescrites en divers points par l'Arbitre espagnol. Le Vénézuéla demandait donc que tous actes de juridiction fussent différés jusqu'à ce qu'il pût exécuter (ce qui pourrait être prochain) l'accord relatif aux Commissions mixtes de délimitation. La Colombie répondit le 1^{er} juin que les droits consacrés par la Sentence arbitrale étant parfaits ne pouvaient dépendre de conventions accessoires telles que la démarcation et le bornage; qu'il convenait de terminer le plus tôt possible ces opérations sur les points où la démarcation n'est pas faite par la topographie elle-même; que la Colombie par courtoisie et bienveillance, a attendu pour prendre possession des territoires qui lui appartiennent, mais que cette attente ne peut être indéfinie, car « elle annulerait des droits parfaits et viendrait à faire prévaloir des détails secondaires sur une Sentence exécutoire dont la validité n'a rien à voir avec ces dernières »; que la Colombie, par courtoisie fraternelle, ne ferait pas usage pour le moment des territoires avoisinant Yávita, la rivière de Arauca et les monts de Oca, mais à la condition que le Vénézuéla indiquât quel délai lui est nécessaire pour organiser la Commission mixte de délimitation. Il suffisait pour le moment à la Colombie de rappeler les droits que la décision arbitrale lui reconnaît et d'attendre le temps raisonnablement nécessaire pour que les opérations accessoires soient préparées; au cas où ces opérations seraient refusées ou ajournées indéfiniment, elle userait des droits qui lui sont reconnus par un Traité public et par une Sentence exécutoire, tout en observant dans la mesure du possible, les convenances que sa fidèle et grande amitié avec le Vénézuéla pouvait lui indiquer.

Le 28 juillet 1892, le Vénézuéla fit observer qu'il avait adopté le régime fédératif et qu'il avait besoin du concours de divers États confédérés ou même de certaines communes pour les mesures d'exécution de la Sentence de Madrid. Il invoqua divers précédents européens en matière de cession de territoire, notamment la paix de Francfort de 1871, le traité de Berlin de 1878 et les bornages en Roumanie, Bulgarie, Serbie, Monténégro à la suite desquels il avait été procédé par des Commissions à des opérations techniques et à des remises solennelles des territoires transférés. Le Vénézuéla insista sur la nécessité d'une Commission de bornage chargée d'exécuter la Sentence espagnole conformément aux précédents du droit international, espérant d'ailleurs pouvoir annoncer dans un très court délai que le Pouvoir législatif vénézuélien avait donné au Pouvoir exécutif les compétences nécessaires.

Cet espoir ne fut pas réalisé; de graves conflits survinrent au Vénézuéla entre l'Exécutif et le Congrès; la guerre civile éclata, le Gouvernement fut renversé et l'administration dut être réorganisée. Une Assemblée constituante fut élue l'année suivante et estima n'avoir pas qualité pour voter des mesures d'exécution de la Sentence arbitrale.

Au bout de dix-huit mois, soit le 27 février 1894, la Colombie rappela que le Congrès vénézuélien étant réuni, le moment était arrivé de réclamer enfin les moyens d'exécuter la Sentence de Madrid. Le gouvernement de Caracas répondit qu'il avait accrédité depuis quelques mois un Ministre en Colombie, que ce Ministre avait mandat de négocier un nouveau Traité de commerce, de transit et de limites et qu'on soumettrait au Congrès le produit des nouvelles négociations. Le 4 avril, en effet, le plénipotentiaire du Vénézuéla, M. Unda, signa avec le Ministre colombien des Affaires Étrangères, M. Suarez, une déclaration par laquelle, en vue de cette négoc-

ciation, les deux Parties proclamaient la volonté d'exécuter la Sentence espagnole, la reconnaissance par chacune d'elles du principe de l'*uti possidetis juris* de 1810 et de la règle que les deux parties ont *continué* à être *ipso facto* les souverains des territoires respectivement séparés par la ligne frontière de 1810 tracée par l'Arbitre et sont *demeurées* dans leurs droits parfaits de juridiction et de domination sur ces territoires. En même temps, puisque « la validité, le caractère définitif et sans appel de la Sentence « arbitrale demeuraient sauvegardés », elles consentirent à négocier une modification de la ligne frontière et un Traité de commerce et de navigation. Ce Traité, connu sous le nom de Traité Unda-Suarez, fut signé à Bogotá déjà le 24 avril. Il consacre dans le préambule « le caractère définitif et « sans appel de la décision arbitrale et les droits de domaine, juridiction, « *occupation* et possession qui en découlent ». Le Vénézuéla accordait le transit direct par Maracaibo, et par l'Orénoque vers l'Atlantique aux produits colombiens sous des conditions de contrôle assez compliquées. Enfin, la Colombie cédait au Vénézuéla la moitié orientale de la Goajira à partir de Punta Espada comme aussi tout ce qu'elle possédait dans le bassin de l'Atabapo et du Guainia (1^{er} Atlas Suisse, carte 5. ligne pointillée rouge). Ce Traité devait être soumis d'urgence au Congrès du Vénézuéla et les approbations parlementaires devaient intervenir dans les sessions en cours. Le Vénézuéla déclara ne pouvoir le présenter et réclama diverses modifications; néanmoins, le Congrès de Caracas fut convoqué pour le 20 juillet; mais le courrier apportant les contre-propositions vénézuéliennes resta deux mois en route et n'arriva à Bogotá que le 29 juillet. Le Traité d'avril 1894 ne fut donc pas approuvé par le Vénézuéla; d'autre part, le 21 août 1894, le Congrès de Caracas vota les pouvoirs et les crédits nécessaires pour la constitution d'une Commission mixte de délimitation « sur « les emplacements auxquels la nature du territoire n'offre pas de sépara- « tions précises »; une loi colombienne du 16 novembre de la même année donna les mêmes pouvoirs au Gouvernement de Bogotá. Mais il ne fut pas passé, en fait, aux opérations de bornage.

Deux ans plus tard, le Vénézuéla proposa de nouveau de négocier un traité général (navigation, commerce, transit, limites); il envoya comme plénipotentiaire en Colombie le Général Silva Gandolphi; à Bogotá, on désigna le Ministre des Affaires Étrangères Holguin et l'ancien Ministre Suarez; le traité fut signé à Bogotá le 21 novembre 1896 et porte le nom de ses négociateurs Silva-Holguin. La frontière convenue était la même que celle du traité rejeté de 1894. Au moment de signer ce traité, les négociateurs, guidés par de douloureuses expériences, conclurent un *Acte-Déclaration* par lequel il fut convenu que si le traité n'était pas approuvé par l'une ou l'autre des Parties, chacune des deux Républiques reprendrait la position et les droits qui lui avaient été reconnus par la Sentence arbitrale de Madrid et pourrait « *procéder à la prise de possession des territoires qui lui « avaient été adjugés* »; chaque Gouvernement devait pourvoir immédiatement à la désignation des membres d'une Commission mixte appelée à fixer sur le terrain les sections artificielles de la frontière; les Parties ajoutaient que si un des États n'avait pas pris ces mesures, l'autre pouvait moyennant avis préalable donné six mois à l'avance, procéder seul à la délimitation . . . en ne faisant usage du territoire de l'autre que « *transitoirement* et pour « les besoins indispensables des opérations techniques de bornage des sections « artificielles de la frontière ».

Cette fois, c'est en Colombie que le traité rencontra des résistances. Malgré les efforts et les pressantes instances du Vice-Président provisoire,

et en raison d'élections générales imminentes, le Sénat colombien ajourna, en décembre 1896, son vote à la session de 1898; de son côté, le Gouvernement vénézuélien ne soumit même pas le traité à son Parlement. Le Général vénézuélien Gandolphi fut rappelé à Caracas et pendant plus d'une année la situation demeura stationnaire, le Gouvernement Colombien ayant le 28 mai 1897 fait savoir qu'il lui paraissait plus prudent de ne pas traiter ces questions délicates avant qu'une détente se fût produite.

4. *Le Pacte-Convention de 1898 et la Commission mixte.*

Finalement on renonça à de nouveaux traités généraux et on se contenta modestement d'instituer la *Commission mixte de délimitation*. A cet effet, il fut signé à Caracas le 30 décembre 1898 un *Pacte-Convention* à teneur duquel « il sera procédé à la démarcation et au bornage des limites que trace la « Sentence de Madrid partout où elles ne sont pas constituées par des « rivières ou par les sommets d'une chaîne de montagnes (art. premier) ». Chaque groupe mixte fera un compte rendu en double des opérations techniques effectuées chaque jour. . . . Ces comptes rendus seront envoyés par les commissaires respectifs à leur Gouvernement (art. 6). Si dans la démarcation ou le bornage il survenait des doutes ou des désaccords, « ceux-ci seront soumis par les Commissaires à leurs Gouvernements « respectifs. Il est convenu que de tels doutes ou désaccords ne suspendront « pas la continuation du tracé et du bornage, si ce n'est dans la partie où « ils sont survenus » (art. 8). Les parties reproduisaient en outre une stipulation de l'accord du 21 novembre 1896 portant que si « l'un des Gouvernements ne faisait pas les nominations qui lui incombait pour constituer « la Commission mixte ou si les commissaires ne se présentaient pas dans « le délai fixé, l'autre Gouvernement pourra décider que ses commissaires « feront seuls la démarcation et le tracé de la ligne ».

Des décrets ou arrêtés colombiens de mai et septembre 1899 et vénézuéliens du 17 mai 1899 organisèrent en se fondant sur les décisions prises en 1894 par les Parlements des deux pays, la Commission mixte et celle-ci commença ses travaux en se partageant en deux groupes; l'un se réunit à Curaçao le 20 décembre en vue de se rendre dans la Goajira; l'autre se réunit à Caicara en vue de traiter de la frontière dans le bassin de l'Orénoque. Huit ans après la Sentence de Madrid, on paraissait enfin arriver aux mesures d'exécution pratique.

Le premier groupe de la Commission mixte, envoyé dans le bassin du Lac de Maracaibo, tint douze séances entre le 28 décembre 1899 et le 19 septembre 1900 dans la région de la Goajira. Il interrompit ses travaux jusqu'au 21 février 1901, pour une séance de forme, puis termina les 11 et 12 mars la délimitation sur la rivière Oira et à la source du Tachira; il reprit ses travaux du 21 mai au 25 juin dans la région de San Faustino; il ne put arriver à un accord pour la frontière orientale de San Faustino et résolut de renvoyer ce point à la décision des deux Gouvernements; enfin, il constata, dans une réunion tenue à Maracaibo le 2 août 1901, qu'il était impossible de continuer les travaux de délimitation dans la région des rivières de Catatumbo, Sardinata et Tarra, par suite de l'état de guerre et de révolution existant dans cette partie de la frontière.

Le second groupe mixte, envoyé dans le bassin de l'Orénoque, tint cinq séances entre le 21 décembre 1899 et le 17 septembre 1900, puis deux séances en juin et juillet 1901. On s'entendit sur la plupart des points, mais on ne

put se mettre d'accord sur la frontière entre l'Arauca et le Meta; la Colombie prétendait, sur la foi de témoignages d'habitants de la région, placer l'aboutissement de cette ligne beaucoup plus près du confluent du Meta avec l'Orénoque, tandis que le Vénézuéla invoquait de nombreux documents anciens et la Sentence de Madrid pour faire aboutir cette ligne à l'intersection du Meta avec le Méridien du confluent du Masparro et de l'Apure (ou, ce qui revient à peu près au même, avec le Méridien du Paso del Viento. Voir 1^{er} Atlas suisse, carte 7). En outre, le deuxième groupe mixte, tout en ayant abouti à délimiter la plus grande partie de la région dont il avait à s'occuper, ne put se mettre d'accord sur la ligne à tracer à l'extrême Sud entre l'Atabapo et la Guainia, dans la région Yávita-Pimichín (1^{er} Atlas suisse, carte 8). Ces deux questions de l'Apostadero et de Yávita furent renvoyées aux Gouvernements respectifs et les Commissions décidèrent de se livrer en attendant à divers travaux de bureau. Le chef suprême des États-Unis du Vénézuéla constatait d'ailleurs, dans un message adressé le 9 février 1901 à l'Assemblée constituante, que malgré l'état d'insurrection de la région frontière et les perturbations occasionnées par les rebelles des deux Républiques, les commissions ont pu effectuer une partie importante du bornage et que les travaux ont recommencé au début de l'année; il exprime l'espoir que la Colombie finisse par admettre la manière de voir vénézuélienne sur les points demeurés en suspens.

Cet espoir ne s'est pas réalisé; la Commission mixte avait vécu.

5. Occupations territoriales partielles.

Cessation des travaux de bornage. Nouvelles négociations diplomatiques.

En 1900, alors que les travaux de bornage de la Commission mixte étaient en cours, le Vénézuéla occupa, dans la région du Golfe de Maracabo et de la Goajira, la localité de Guarero qui lui avait été attribuée par le premier groupe mixte, et continua à faire usage à Atures sur l'Orénoque du droit de passage que la Sentence espagnole lui avait attribué provisoirement sur la rive gauche du fleuve. De son côté, la Colombie, les 15 et 20 septembre et 13 octobre 1900, prit des décrets en vue d'établir une intendance et des postes de douane dans la région du Meta et de l'Orénoque sans que ces mesures aient fait alors l'objet de protestations. Pour des motifs étrangers aux questions de limites, la situation ne tarda pas à devenir fort tendue entre les deux Républiques; une guerre de partisans éclata au milieu de mouvements révolutionnaires au Vénézuéla; le trafic frontière fut suspendu, puis supprimé par mesure politique sans rapport avec les questions de limites et finalement les relations diplomatiques furent interrompues en août 1901.

C'est seulement en 1905 qu'un représentant confidentiel de la Colombie réapparut à Caracas, en la personne de M. Caballero; il fut mis en rapport avec un délégué vénézuélien, M. Baralt, mais ne voulut pas se contenter du rôle d'agent confidentiel; deux mois plus tard, en juin 1905, un autre agent confidentiel de la Colombie, M. Diaz Granados, se présenta à Caracas, et le même M. Baralt fut chargé de préparer avec lui une fois de plus un traité de commerce, de navigation, de transit et de limites. Ils signèrent les 8 juin et 8 décembre 1905, un programme de négociation d'après lequel le Vénézuéla recevait la moitié orientale de la Goajira, ainsi que toute la région du bassin de l'Orénoque comprise entre le Meta au Nord, le Vichada au Sud et le Méridien de l'Apostadero del Meta à l'Ouest. Dans le second secteur, deux lignes droites étaient convenues entre le confluent

du Rio Oro avec le Catatumbo et le confluent des Rio Tarra et Sardinata, puis, de ce point vers le confluent de la Grita et du Zulia. Les négociations officielles devaient commencer dès le rétablissement des relations diplomatiques officielles.

Le Général colombien Herrera ayant été accrédité à Caracas à la fin de 1905 en mission extraordinaire seulement, le Vénézuéla ne crut pas pouvoir négocier avec lui. La Colombie envoya alors en mission ordinaire, M. Restrepo qui négocia toute une série de combinaisons territoriales avec le délégué vénézuélien Urbaneja; le 23 janvier 1908, le Vénézuéla réclamait toujours la partie orientale de la Goajira; la Colombie demandait que la frontière suivît le Catatumbo jusqu'au confluent de la Grita avec le Zulia, mais le Vénézuéla maintenait le tracé de la Sentence espagnole; San Faustino devait être abandonné au Vénézuéla pour faciliter la continuation du chemin de fer vénézuélien du Tachira; enfin, dans le Haut Orénoque, le Vénézuéla réclamait, comme dans le Traité de 1833, tout l'immense territoire situé entre le méridien de l'Apostadero del Meta à l'Ouest et l'Orénoque à l'Est. M. Restrepo ne put accepter et quitta Caracas en février 1908.

En 1909, nouvelles négociations officielles entre MM. le Général colombien Vasquez-Cobo et le D^r vénézuélien Angel Rivas; elles aboutirent en juin-juillet à un projet de traité de commerce et de frontières; le tracé de la Sentence espagnole était maintenu, sauf dans la région de l'Orénoque; l'Apostadero del Meta était situé au point où le méridien du Paso del Viento coupait le Meta; le Vénézuéla recevait les territoires compris entre l'Edague au Nord, l'Orénoque à l'Est, le 71° 01 Ouest de Paris à l'Occident et le Vichada au Sud; le Vénézuéla recevait encore le grand triangle compris entre l'Irinida au Nord, le méridien de l'Apostadero del Meta à l'Ouest, la frontière du Brésil au Sud et les fleuves Atabapo et Rio Negro à l'Est (voir carte 5, premier Atlas suisse, tracé pointillé bleu).

En 1910 et 1911, les pourparlers furent repris et continués entre M. Torres, Ministre de Colombie à Caracas, et M. Sanabria, aussi bien sur le commerce, le transit et la navigation que sur les limites. La mort de M. Torres amena son remplacement par M. Borda; d'octobre à décembre 1911, les négociateurs convinrent qu'on reprendrait l'examen du travail de la Commission mixte de la Goajira et qu'en cas de désaccord, on partagerait la différence; dans la région du Catatumbo, la frontière partirait du confluent du Rio Oro pour rejoindre le confluent des Rio Tarra et Sardinata par les sommets orientaux des montagnes; à San Faustino on accepterait les demandes de la Colombie; l'Apostadero del Meta serait situé sur le méridien du Paso del Viento et non sur le méridien du confluent du Masparro avec l'Apure; enfin, à l'Extrême-Sud, la Colombie abandonnerait tout le territoire au Midi de l'Inirida. Par télégramme du 7 juillet 1912, le Vénézuéla proposa et M. Borda accepta un accord reprenant dans la Goajira, la ligne de l'arbitrage espagnol; dans la deuxième section et à San Faustino, la thèse vénézuélienne; à l'Apostadero del Meta, le méridien du confluent du Masparro; abandon par la Colombie de tout le territoire au Sud de l'Inirida. Mais, au milieu de 1913, ces bases n'étaient pas acceptées par le Gouvernement colombien. Le Vénézuéla proposait d'ailleurs que si le traité n'était pas approuvé, le jugement espagnol déploierait tous ses effets.

A cette époque, la Colombie envoya des ingénieurs sur les rives du Meta; le Vénézuéla ayant de son côté envoyé des topographes, ceux-ci furent invités par les Colombiens à se retirer; comme la souveraineté de la rive gauche du Meta n'avait pas été définitivement tranchée par la Commission

mixte de 1901, le Vénézuéla envisagea l'envoi de ces ingénieurs sur la rive nord du Meta comme une irrégularité grave; il protesta en juillet et décembre 1915 contre ces « invasions » de fonctionnaires, de juges ou de particuliers colombiens; la Colombie soutint qu'elle se considérait comme autorisée à « entrer en possession immédiate des parties de territoire qui, soit par « suite de la délimitation déjà effectuée, soit en vertu de limites naturelles « apparaissent lui appartenir selon la Sentence arbitrale » de Madrid. Le Vénézuéla, par note du 27 septembre 1915, fit savoir que la situation créée par ces faits entraînerait, en se prolongeant, un état d'hostilités permanent entre les deux Républiques; qu'il fallait arriver à une solution, et que la Colombie devrait opter définitivement entre l'exécution intégrale et immédiate de la Sentence arbitrale de Madrid ou la négociation d'un traité fixant d'autres frontières moyennant de mutuelles compensations (commerciales, territoriales, etc.); le Vénézuéla réclamait en outre le retrait des autorités colombiennes installées sur des territoires qui passaient pour vénézuéliens avant la Sentence de Madrid.

La Colombie répondit le 2 février 1916 que la création d'un commissariat colombien au Vichada était ancienne (1901) et n'avait provoqué aucune réclamation; que les frontières étaient indiscutables, puisqu'elles étaient formées par des fleuves de l'importance du Meta et de l'Orénoque; que les ingénieurs vénézuéliens rencontrés dans cette région avaient dû être éloignés parce qu'ils déclareraient ne pas reconnaître la Sentence arbitrale de Madrid, et qu'il serait facile de récriminer en indiquant de nombreuses incursions vénézuéliennes en territoire colombien; qu'il n'était pas possible de rappeler, après quatorze ans, les fonctionnaires colombiens du commissariat du Vichada; que l'usage de la servitude de passage à Maipures serait continué provisoirement au profit du Vénézuéla, et enfin, en ce qui concerne l'option entre la continuation des négociations ou l'exécution stricte de la Sentence arbitrale de Madrid, que la Colombie était disposée à négocier le plus tôt possible un traité; en cas de nouvel échec des pourparlers, la Colombie se déclarait prête à procéder à l'exécution de la Sentence de Madrid en priant un gouvernement ami de désigner une Commission arbitrale chargée de résoudre toutes divergences entre les Commissions mixtes de délimitation.

Le Vénézuéla répondit le 20 mars 1916 qu'en raison de la divergence de vues entre Caracas et Bogotá sur la question de savoir si l'exécution de la Sentence de Madrid peut être faite successivement ou si elle doit avoir lieu d'une manière simultanée pour l'ensemble de cette Sentence, il conviendrait de soumettre le cas à un tribunal arbitral qui suivrait la procédure dite sommaire prévue au chapitre IV de la convention de La Haye de 1907 pour la solution pacifique des conflits internationaux.

La Colombie répondit le 8 juillet qu'elle acceptait cette suggestion; elle communiquait un Projet de Compromis où l'on stipulait, en outre, que l'Arbitre, après avoir statué sur la première question (occupations partielles et successives ou occupation intégrale à la fin de toutes les opérations de bornage) ferait exécuter la délimitation complète par des experts de sa nationalité et désignés par lui, et enfin que, dès l'échange des ratifications sur le Compromis d'arbitrage, des négociations directes seraient ouvertes entre les deux Pays pour la conclusion d'un traité de commerce, de navigation et de transit comme aussi pour l'établissement de nouvelles limites, les experts désignés par le nouvel Arbitre devant aussi procéder au bornage des frontières à convenir dans le traité futur. Ces propositions, acceptées par le Vénézuéla le 8 août, ont été transcrites à peu près textuellement dans le Compromis signé à Bogotá le 3 novembre 1916. Ce Compromis fut

soumis à l'approbation des Parlements respectifs et les ratifications furent échangées à Caracas le 20 juillet 1917.

Quant à la convention de commerce à négocier après la ratification du Compromis, le Vénézuéla a refusé d'entrer en matière à ce sujet par télégramme du 19 novembre 1918 et par note du 15 mars 1919.

II.

LE COMPROMIS DE 1916.

1.

Le Compromis de Bogotá de 1916 renferme les principales dispositions suivantes :

L'article 1^{er} stipule ce qui suit :

« Tenant compte que, pour donner exécution pratique à la Sentence arbitrale édictée par la Couronne d'Espagne le 16 mars 1891, les Hautes Parties contractantes conclurent le 30 décembre 1898 une Convention qui régla la manière de délimiter et de borner les limites fixées par la Sentence arbitrale; qu'en effet les Commissions mixtes délimitèrent et bornèrent une partie de la frontière, travail qui a été suspendu depuis 1901; que le Gouvernement de la Colombie a considéré qu'il a le droit d'entrer en possession des territoires que lui reconnut la Sentence arbitrale et qui sont clairement délimités par la nature même ou par les travaux des Commissions chargées de la délimitation, et que le Gouvernement du Vénézuéla estime que cela ne peut se faire avant que la ligne frontière commune ait été intégralement délimitée sur le terrain, les Hautes Parties contractantes ont convenu de soumettre à un Arbitre de droit la question suivante :

« L'exécution de la Sentence arbitrale peut-elle être faite partiellement comme le soutient la Colombie, ou doit-elle être faite intégralement comme le soutient le Vénézuéla, pour que les territoires reconnus à chacune des deux Nations puissent être occupés, territoires qui n'étaient pas occupés par ces Nations avant la Sentence arbitrale de 1891? »

« L'Arbitre résoudra de même les autres points qui sont exposés dans le cours de cette Convention. »

Les Parties sont convenues aussi, article 2, que: « l'occupation actuelle des deux États » subsistera sans changement et sera respectée « jusqu'à ce que l'Arbitre ait statué sur la question posée à l'article 1^{er} ».

2.

La Colombie et le Vénézuéla chargent en outre l'Arbitre « de la terminer complètement de la délimitation et du bornage de la frontière fixée par la Sentence arbitrale, opération qu'il exécutera au moyen d'experts nommés à sa volonté aussitôt après qu'il aura prononcé la Sentence. Les experts seront de la même nationalité que l'Arbitre; ils rempliront leur mission dans le terme qu'indiquera l'Arbitre et ils tiendront compte des mémoires, plans et autres documents que les Parties leur présenteront avant la délimitation ou lorsqu'ils l'effectueront. »

3.

La Sentence sur l'article 1^{er} doit être rendue dans le délai d'un an après la remise des mémoires à l'Arbitre (Compromis, article 5). Ces mémoires ont été présentés par les Parties, savoir: les *premiers mémoires*, soit *demandes* en janvier 1918, les *réponses* le 16 mai 1919, les *répliques* le 30 juin 1920 et les *renseignements complémentaires* le 30 avril 1921. Par décisions des 24 juin 1918 et 20 octobre 1921, l'Arbitre avait réglé les délais pour la remise de ces documents et fixé les sommes à verser par les Parties à titre d'avances pour les frais d'impression et autres et pour la préparation des missions d'experts. Le délai d'un an à partir duquel l'Arbitre doit statuer sur la question posée à l'article 1^{er} a commencé à courir le 1^{er} juillet 1921.

4.

Les frais sont supportés par moitié (Compromis, article 7).

5.

Aussitôt après la ratification du Compromis, ratification qui est intervenue à Caracas le 20 juillet 1917, la Colombie et le Vénézuéla « ouvriront des « négociations dans le but de conclure un traité sur la navigation des « rivières communes et sur le commerce de frontière et de transit entre les « deux Républiques, sur des bases d'équité et de convenance mutuelles. « Si le dit traité devait être conclu et échangé avant d'avoir commencé la « délimitation de la frontière, il sera tenu compte, dans les opérations et « actes relatifs à la délimitation, de toutes modifications provenant du traité « de navigation et de commerce. Si le traité de navigation et de commerce « devait être conclu après avoir déjà commencé ou terminé la délimitation, « le tracé de cette délimitation sera modifié, dans les parties où il sera néces- « saire de le modifier, d'accord avec le traité en question, dans la même « forme que celle stipulée pour la délimitation générale. »

D'un échange de correspondances diplomatiques survenu entre les Parties du 19 octobre 1918 au 15 mars 1919, il résulte que le Vénézuéla se refuse à négocier la convention prévue à l'article 6 du Compromis avant la Sentence arbitrale à rendre par la Suisse; il se déclare résolu à attendre l'achèvement des opérations de bornage à faire par les experts suisses. Cet article 6 du Compromis aurait perdu ainsi toute valeur actuelle.

Il résulte de cette analyse du Compromis, que la tâche de l'Arbitre comporte deux questions distinctes quoique pouvant être considérées sous certains côtés comme solidaires, *une question de droit* posée à l'article 1^{er} du Compromis: L'entrée en possession des territoires reconnus à chaque Partie par la Sentence espagnole et que cette Partie n'occupait pas à cette époque, peut-elle s'effectuer successivement, lorsque ces territoires sont clairement délimités par la nature même ou par les travaux des Commissions mixtes, ou faut-il attendre que la ligne frontière commune ait été intégralement délimitée sur le terrain, et *une question de caractère plutôt technique et administratif*, la délimitation et le bornage de la frontière fixée par la Sentence arbitrale (article 3 du Compromis).

III.

LA FRONTIÈRE CONTESTÉE.

Avant d'aborder les questions juridiques qui divisent les Parties, il convient d'exposer brièvement les faits en ce qui concerne les territoires contestés.

1.

La contestation ne porte guère que sur des portions relativement peu importantes du territoire des deux États. La Sentence arbitrale espagnole de 1891 avait la prétention de supprimer toutes les controverses et a tranché effectivement toutes les controverses importantes. Elle a notamment attribué à la Colombie dans le bassin de l'Orénoque des surfaces immenses sur lesquelles le Vénézuéla avait pu, avec une entière bonne foi, se croire autorisé à exercer sa juridiction. C'est pour cela que, dans les mémoires des Parties, la Colombie est représentée parfois comme ayant été surprise de ses succès à Madrid; cela peut expliquer aussi la facilité avec laquelle, lors des négociations directes avec le Vénézuéla, elle a abandonné à celui-ci d'importants territoires sur la frontière de l'Est. Cela peut expliquer encore que le Vénézuéla ait envisagé d'importantes concessions économiques (navigation, transit) pour conserver des contrées qu'il estimait lui avoir appartenu dès sa fondation. La Colombie, de son côté, ne laissa pas de faire de multiples propositions transactionnelles pour obtenir la liberté de navigation sur les fleuves vénézuéliens. Dans ces circonstances, les reproches que les Parties s'adressent réciproquement d'avoir suscité obstacles sur obstacles à l'exécution de la Sentence de Madrid semblent exagérés ou successivement imputables aux deux Parties.

2.

Quoi qu'il en soit de ces suppositions ou apparences, les parties contestées de la frontière se présentent sous des aspects différents devant l'arbitre suisse parce que soit l'histoire du XIX^{me} siècle, soit la Sentence arbitrale de Madrid, soit les événements postérieurs leur ont fait des situations différentes.

La Sentence de Madrid admet que la zone en litige « peut être considérée, « pour les effets de la démarcation, comme divisée du Nord au Sud en six « sections: première section: la Goajira; deuxième section: la ligne des « Sierras de Perijáa et de Motilones; troisième section: San Faustino; « quatrième section: ligne des montagnes de Tama; cinquième section: « ligne du Sarrare, Arauca et Meta; et sixième section: ligne de l'Orénoque « et du Rio Negro ». Pour chacune de ces sections, l'Arbitre espagnol s'est inspiré de motifs spéciaux et non identiques en vue de déterminer la frontière.

A l'égard de la première section, Goajira, l'Arbitre s'est basé sur des cédules ou ordonnances royales de 1777, 1790 et 1792, c'est-à-dire exclusivement sur d'anciens documents espagnols de l'époque coloniale relatifs aux limites entre la Vice-Royauté espagnole de la Nouvelle Grenade et la Capitainerie générale espagnole du Vénézuéla (spécialement entre la région de Rio Hacha et la région de Maracaibo).

A l'égard de la deuxième section (Sierras de Perijáa et de Motilones), l'Arbitre espagnol a constaté que les Parties contestantes s'étaient mises d'accord sur la frontière en litige et que, pour cette raison, l'intervention de l'Arbitre n'était pas nécessaire.

A l'égard de la troisième section (San Faustino), l'Arbitre espagnol a invoqué la Cédule royale du 13 juin 1786, l'ordonnance royale du 29 juillet 1795 et la loi générale 1^{re}, Titre I, Livre V de la Compilation des Indes,

c'est-à-dire exclusivement d'anciens documents espagnols de l'époque coloniale avec renvoi partiel aux coutumes et usages locaux anciens.

Quant à la section quatre, ligne des montagnes de Tama, l'Arbitre espagnol constate, comme pour la section deux, que les Parties avaient « décidé de commun accord la frontière en litige et pour cette raison l'inter-vention de l'Arbitre n'est pas nécessaire ».

Quant à la cinquième section (ligne du Sarrare, de l'Arauca et du Meta), l'Arbitre de Madrid s'est basé sur la Cédule royale du 15 février 1786 créant la Commanderie de Barinas et délimitant cette province; il a admis que cette cédule indiquant des noms inconnus aujourd'hui, suscitait des doutes en sorte qu'il y avait lieu de « fixer la ligne frontière de la manière « estimée par l'Arbitre la plus rapprochée » des documents existants, en faisant usage de la liberté d'interprétation que lui accordait l'Acte-Déclaration de Paris du 15 février 1886; l'Arbitre a donc adapté aux faits modernes les clauses de l'ancien Acte espagnol de 1786.

Quant à la sixième section (Orénoque et Rio Negro), l'Arbitre l'a subdivisée en deux tronçons. Pour le premier tronçon, du Meta à Maipures, l'Arbitre s'est fondé sur de nombreux documents coloniaux échelonnés entre 1735 et 1783 et qui lui ont paru fixer « d'une manière claire la ligne de « frontière »; ce tronçon a donc été délimité sur la base exclusive d'anciens documents de la Métropole.

Pour le deuxième tronçon de la sixième section (de Maipures en remontant l'Orénoque puis l'Atabapo et en suivant le Guainia jusqu'à la Pierre del Cocuy), l'Arbitre a admis que la Cédule royale du 5 mai 1768 donnait lieu à de graves divergences d'opinion entre les Parties, qu'elle paraissait attribuer à la Colombie toute la rive gauche de l'Orénoque, alors qu'entre l'Orénoque, le Cassiquiare et le Rio Negro, existent de nombreux intérêts vénézuéliens, créés « dans la loyale croyance de se trouver établis en terri-« toire vénézuélien », et qu'ainsi il convenait de faire appel à l'Acte-Déclaration de Paris de 1886 mentionné ci-dessus à propos de la cinquième section; l'arbitre attribua en conséquence au Vénézuéla tous les territoires à l'Est de l'Atabapo et du Rio Negro, bien que ces territoires n'eussent pas fait partie de la Province espagnole de la Guyane d'après la Cédule royale de 1768. Enfin, l'arbitre fixa, toujours en invoquant l'Acte-Déclaration de Paris de 1886, la ligne de la frontière sur le petit parcours non fluvial dans la région de Yávita-Pimichin entre l'Atabapo (bassin de l'Orénoque) et le Guainia (bassin du Rio Negro et de l'Amazone).

Les titres sur lesquels les Parties basent leur souveraineté sont donc différents, en ce sens que pour les sections un (Goajira); trois (San Faustino); six (premier tronçon), ces titres sont exclusivement d'anciens documents coloniaux espagnols; que pour les sections deux et quatre l'accord des Parties a servi de titre et que l'arbitre espagnol s'est abstenu de statuer; et enfin que pour les sections cinq et six, second tronçon, l'arbitre espagnol a fait partiellement usage de la faculté que lui accordait l'Acte-Déclaration de Paris 1886 de fixer librement la frontière de la manière qu'il croirait se rapprocher le plus des documents existants lorsque ceux-ci ne présenteraient pas « toute la clarté voulue ».

3.

Les secteurs de la frontière se différencient encore selon qu'ils sont constitués par des frontières naturelles (cours d'eau, chaînes de montagnes, etc.), ou selon que des délimitations s'imposent (frontières dites artificielles). Parmi ces dernières, il faut distinguer celles qui ont déjà été délimitées de celles qui restent à délimiter.

La Sentence de Madrid de 1891 a indiqué, comme frontières artificielles, la plus grande partie de la première section, la partie de la seconde section comprise entre le confluent du Rio Oro avec le Catatumbo et le confluent du Grita avec le Zulia; une partie de la section trois (San Faustino); la partie de la section cinq comprise entre l'Arauca et le Meta, et enfin la courte ligne terrestre entre l'Atabapo et la Guainia près de Yávita-Pimichín à l'extrême Sud de la frontière.

4.

Pour cette frontière artificielle, la Commission mixte constituée par les deux Gouvernements en application du Pacte de Caracas du 30 décembre 1898, Pacte approuvé par les Parlements des deux États et dûment ratifié, a statué à Guarero les 18 et 28 août, puis le 19 septembre 1900 pour le tracé de la première section; la Commission mixte a constaté l'accord sur la quatrième section de la frontière à la séance du 12 mars 1901 à la source du Tachira. La Commission mixte a également constaté à Corena le 27 mai 1900 l'accord sur la section 5. sauf le tracé de la partie comprise entre l'Arauca et le Meta. Elle a fixé le point de départ nord de la ligne entre l'Arauca et le Meta par procès-verbal du 31 mai 1901 et constaté en même temps l'accord sur toute la section 6 de la Sentence rendue en 1891 par l'Espagne, sauf pour la courte ligne terrestre à fixer près de Yávita et Pimichín entre l'Atabapo et la Guainia.

Le caractère des décisions de la Commission mixte a été défini dans les termes suivants par le Pacte de Caracas du 30 décembre 1898: *Article 1^{er}*: « . . . il sera procédé à la démarcation et au bornage des limites que trace « la Sentence . . . partout où elles ne sont pas constituées par des rivières « ou par les sommets d'une chaîne de montagnes ou par une cordillère. » *Article 3*: « Pour effectuer la délimitation et le bornage, les deux Gouver- « nements nommeront une Commission mixte qui sera divisée en deux « groupes », l'un pour les sections un à quatre de la Sentence arbitrale et le second pour les sections cinq et six. *Article 5*: « Pour le bornage, les groupes « mixtes feront placer dans les *points qu'ils détermineront*, des poteaux, pilastres « ou d'autres signes perdurables de manière que la limite ne soit pas douteuse « et puisse être reconnue en tout temps avec une entière exactitude. » *Article 6*: « Chaque groupe mixte fera un compte rendu en double des « opérations techniques qui auront été effectuées chaque jour et aussi de « toute circonstance qu'elle jugera importante et qui sera signé par tous « les membres présents; les commissaires respectifs enverront ces comptes « rendus à leurs Gouvernements avec les plans et cartes qui auront été « levés. » *Article 7*: « Les Vénézuéliens ou Colombiens qui *par suite du tracé « de la ligne* viendraient à passer d'une juridiction à l'autre, conserveront « leur nationalité, à moins qu'ils n'optent pour la nouvelle juridiction par « une déclaration faite devant l'autorité respective et cela dans le délai de « six mois à compter du moment où ils auront été soumis à la nouvelle « juridiction. » *Article 8*: « Si dans la démarcation et dans le bornage il « survenait des doutes ou des désaccords, ceux-ci seront soumis par les « commissaires à leurs Gouvernements respectifs. Il est convenu que de tels « doutes ou désaccords *ne suspendront pas la continuation du tracé et du bornage « si ce n'est dans la partie du tracé où ils seront survenus.* » *Article 9*: « Les « Hautes Parties contractantes résoudreont à l'amiable les doutes et dés- « accords *indiqués* et aussitôt que cela aura eu lieu, il sera procédé à la « démarcation et au bornage de la manière et dans les délais que les Parties « détermineront. » *Article 11*: « Si l'un des Gouvernements ne faisait pas « les nominations qui lui incombent pour constituer la Commission mixte

« dans les termes établis ou si les commissaires ne se présentaient pas dans le délai fixé, l'autre Gouvernement pourra décider que ses commissaires feront seuls la démarcation et le tracé de la ligne avec la probité scrupuleuse et la rectitude dignes de la loyauté et du bon renom des Nations. Dans ce cas, la Commission qui posera les bornes aura le droit d'utiliser, pour les opérations que les dits tracés ou bornages rendront indispensables, le territoire de l'un ou de l'autre pays et la ligne qu'elle tracera sera la limite définitive entre les deux Nations. »

Le Pacte de 1898 conférait donc à la Commission mixte non pas un mandat purement technique sous réserve de l'approbation ultérieure des Gouvernements, mais la tâche de fixer souverainement en qualité d'arbitre-technique le tracé de la frontière d'une façon définitive, sauf le cas de doutes ou de désaccords signalés aux Gouvernements par les Commissaires en vue d'une solution par la voie intergouvernementale. Le caractère définitif de l'œuvre de la Commission était proclamé même pour le cas où les commissaires d'un seul des États auraient à marquer le tracé (article 11). Déjà le traité de 1833, article 28, contenait des stipulations analogues; en cas d'accord des commissaires, on considérerait leurs travaux « comme faisant partie du traité et ayant la même force et validité que s'ils y étaient insérés ».

Le Pacte de 1898 a été expressément rappelé et invoqué dans le Préambule du Compromis d'arbitrage du 3 novembre 1916 qui a nanti du litige le Conseil Fédéral Suisse en ces termes: . . . « les Hautes Parties contractantes conclurent le 30 décembre 1898 une Convention qui régla la manière de délimiter et de borner les limites fixées par la Sentence arbitrale (espagnole); en effet, les Commissions mixtes délimitèrent et bornèrent une partie de la frontière, travail qui a été suspendu depuis 1901. » Les procès-verbaux de délimitation dressés par les Commissions mixtes constatent d'ailleurs qu'en fait, elles ont considéré leur mission et leurs décisions comme parfaites et définitives. Voir par exemple: Séance du 28 août 1900 à Guarero, premier groupe mixte; séance du 29 avril 1900 à Los Castilletes; séance du 3 août 1900 à Majayure; séance du 19 septembre 1900 à Guarero, etc., pour la détermination de la première section de la frontière. Procès-verbal du 27 mai 1900, deuxième groupe à Corena déclarant « terminée et définitive » la détermination de toute la frontière dans la sixième section de l'embouchure du Meta dans l'Orénoque jusqu'à la Piedra del Cocuy, sauf le tracé de la ligne terrestre qui doit relier l'Atabapo et le Guainia, tracé qui donne lieu à des divergences.

En pratique et en fait, les bornages de la Commission mixte ont donc été considérés par elle en 1900 et 1901 comme définitifs et les Gouvernements semblaient être du même avis, puisque le Chef suprême des États-Unis du Vénézuéla, rendant compte le 9 février 1901 à l'Assemblée constituante du résultat des travaux de la Commission, constate sans réserves ni restrictions « que le bornage est effectué déjà, selon les actes et plans, dans la partie qui s'étend depuis le point initial de la ligne jusqu'aux Montes de Oca. et, dans la région du Sud dans la partie comprise entre l'embouchure du Meta et la Piedra del Cocuy »; ce Haut Magistrat se borne à signaler que les deux Gouvernements auront à solutionner les désaccords survenus au sein de la Commission dans les sections cinq et six et annonce que les travaux continuent sur le reste de la frontière.

La situation de chacune des diverses parties de la frontière est donc différente non seulement par la nature des titres historiques et juridiques

admis par l'arbitre espagnol, mais par la position spéciale faite à chacune d'elles depuis la Sentence espagnole de 1891 à la suite d'actes des Parties contestantes; certaines sections ont été délimitées par les Commissions mixtes, d'autres n'avaient pas besoin de l'être en raison de l'existence de frontières naturelles indiquées par l'arbitre espagnol, d'autres n'étaient pas contestées à cette époque et n'avaient pas été soumises à l'arbitre espagnol, d'autres enfin restaient à délimiter ou avaient fait l'objet de réserves au sein de la Commission mixte en vue d'une décision des deux Gouvernements sur les points réservés.

Le sectionnement de la frontière adopté par l'arbitre espagnol n'avait donc pas seulement pour but de faciliter les rédactions, mais répondait à des circonstances historiques et répond aujourd'hui à la différence des situations créées par les travaux de délimitation de la Commission mixte et par les divergences intergouvernementales survenues depuis l'Arbitrage espagnol. Le Pacte de Caracas du 30 décembre 1898, article 2, a lui-même admis deux grands groupes géographiques, l'un comprenant le bassin du Lac de Maracaïbo avec inclinaison vers le Nord et le second le bassin de l'Orénoque avec inclinaison vers l'Est.

5.

Quelles parties de la frontière sont actuellement contestées ?

La question semblait relativement simple au moment où le Compromis de 1916 a fait appel à l'Arbitre suisse. Le Compromis, article 1^{er}, se réfère au Pacte du 30 décembre 1898 créant les Commissions mixtes de délimitation et ajoute « les Commissions mixtes délimitèrent et bornèrent une partie de « la frontière, travail qui a été suspendu depuis 1901 ». Le Compromis charge l'Arbitre suisse de « terminer » la délimitation. L'Arbitre suisse semble donc se trouver, d'après le Compromis, en présence des résultats des travaux des Commissions mixtes, tels qu'ils étaient donnés au moment où ces travaux furent suspendus.

Par lettre adressée aux Parties le 15 juillet 1918, à l'époque où il réglait par Sentence préparatoire la procédure à suivre, l'Arbitre leur demandait (point 16) de préciser quelles parties de la frontière étaient contestées, parce que les *premiers mémoires* des Parties ne contenaient pas d'indications concordantes. La Colombie répondit que les trois seuls points en suspens étaient: « l'étendue de la boucle autour de San Faustino, la direction de la ligne « entre le Rio Arauca et le Rio Meta, et les points de départ et d'arrivée « de la ligne frontière au Nord et à l'Ouest de Yávita et de Pimichín ». La Colombie ajoutait que les limites des sections deux et quatre n'étaient pas contestées, que les Parties étaient d'accord à leur sujet avant la Sentence arbitrale espagnole, et que si les Commissions mixtes s'étaient occupées du bornage de ces sections incontestées, elles n'y étaient pas tenues par le Pacte de Caracas; la Colombie a insisté à deux reprises pour limiter à ces trois les points en suspens et pour affirmer catégoriquement le caractère définitif des décisions des Commissions mixtes, même si elles étaient contraires aux prétentions colombiennes.

Le *Mémoire responsif* vénézuélien de 1919 expose au contraire, page 37, que dans le premier secteur, la Commission mixte n'a pas respecté partout la Sentence arbitrale; à page 39, que dans le deuxième secteur, qui n'a pas été soumis à l'arbitre espagnol, il reste à déterminer sur le terrain « le trajet « du *statu quo* qui traverse les rivières Catatumbo, Tarra et Sardinata »; à page 40, que dans la région de San Faustino, la frontière doit passer de la source de la China vers le Sud dans la direction du confluent des ruisseaux Hoyo Negro et Las Dantas; que la Colombie n'a pas droit à tout le

bassin des cours d'eau descendant vers le Tachira et que d'ailleurs l'accord n'a pu se faire au sein de la Commission mixte : à page 42, que le quatrième secteur ne donne pas lieu à des contestations mais n'a pas été délimité ; à page 43, que dans le cinquième secteur les deux Parties avaient été d'accord à Caicara le 15 janvier 1900 de fixer l'emplacement de l'Apostadero del Meta au point où le méridien du village del Viento coupe le fleuve Meta, mais que la Colombie prétend situer l'Apostadero à 150 kilomètres environ plus à l'Est ; d'autre part, on paraît avoir cru à l'identité du méridien del Viento avec le méridien du confluent du Masparro et de l'Apure, page 47, alors qu'il y a une différence d'environ 8 kilomètres : le Vénézuéla déclare « ne voir aucun inconvénient à ce que cette erreur soit redressée ». Enfin, page 47, que dans le sixième secteur, deuxième tronçon, l'accord n'a pu se faire au sein de la Commission sur le tracé de la ligne aux environs de Yávita-Pimichín. Le Mémoire responsif du Vénézuéla résume son point de vue en exposant, page 52, « qu'aucun secteur de la frontière n'a été complètement délimité par les groupes mixtes, excepté le premier qui « l'a été d'une manière erronée et fantaisiste ».

Depuis l'ouverture de l'instance devant l'Arbitre suisse, la situation s'était améliorée parce que la Colombie avait abandonné sa prétention de situer l'Apostadero à 150 kilomètres à l'Est du point où le méridien du confluent de la rivière Masparro avec l'Arauca coupe le fleuve Meta ; il y avait là une grosse difficulté écartée, mais en 1921 le Vénézuéla a invoqué une ancienne carte du XVIII^m siècle pour situer l'Apostadero à l'Ouest du méridien del Viento, en sorte que la discussion recommencerait.

En outre, aux conflits primitifs à Yávita-Pimichín (secteur six, second tronçon) et à San Faustino (secteur trois), conflits qui ont amené la production par les Parties de nombreux témoignages, un nouveau conflit a surgi pour le deuxième secteur, de l'embouchure du Rio de Oro dans le Catatumbo jusqu'à celle de la Grita dans le Zulia ; l'Arbitre espagnol avait statué que les Parties « ayant décidé de commun accord la frontière en « litige, pour cette raison l'intervention de l'Arbitre n'est pas nécessaire ». Le Vénézuéla entend obtenir une ligne sinueuse passant théoriquement au pied des montagnes au Sud du confluent du Tarra et du Sardinata ; la Colombie réclame deux lignes droites, l'une du confluent du Rio Oro avec le Catatumbo jusqu'au confluent des rivières Sardinata et Tarra et l'autre se dirigeant de ce confluent vers celui de la Grita avec le Zulia. La prétention vénézuélienne adjugerait à ce pays les gisements de pétrole de Pétrolea et de Banco ; la prétention colombienne partagerait ces gisements entre les deux Pays. Les cartes de 1911 dressées par les Commissions géographiques mixtes sont très sommaires et approximatives ; le pays est inexploré et couvert de forêts vierges. Le prétendu accord des Parties mentionné par l'Arbitre espagnol est définitivement rompu.

En 1920, dans les Répliques des Parties, la Colombie indique, il est vrai, que la tâche de l'Arbitre suisse continuerait à être strictement limitée aux trois points contestés au sein des Commissions mixtes de 1901 (San Faustino, ligne Arauca-Meta et ligne Yávita-Pimichín), mais ajoute qu'il conviendrait d'y ajouter la partie artificielle du deuxième secteur (Rio de Oro-Sardinata-Tarra-Grita). D'après le Vénézuéla, au contraire, la Colombie cherche à restreindre outre mesure la portée du Compromis et l'étendue de la question soumise à l'arbitrage ; en réalité, l'Arbitre doit « tracer dans leur totalité et délimiter les six sections de la « frontière, attendu que la première section est non délimitée, parce que les « Commissions mixtes l'ont tracée contrairement et non conformément aux « termes de la Sentence (espagnole) ; que la deuxième section est à délimiter

« dans toute son étendue; que dans la troisième section (San Faustino), il
 « faut définir tout le secteur; il en est de même dans le quatrième secteur;
 « dans le cinquième secteur, le premier et le second tronçons doivent être
 « délimités conformément aux termes de la Sentence de Madrid; il en est
 « de même des deux tronçons du sixième secteur ». D'où nécessité de la
 délimitation totale.

Finalement, à teneur des *Renseignements complémentaires* fournis en dernière heure par les deux Parties le 30 avril 1921, la Colombie maintient ses demandes pour San Faustino et pour la ligne Yávita-Pimichín; il en est de même du Vénézuéla sur ces deux points. La Colombie accepte la fixation de l'Apostadero del Meta sur le méridien du confluent de l'Apure avec le Masparro (page 36), mais le Vénézuéla, après avoir accepté expressément cette suggestion, réclame un tracé nouveau basé sur une ancienne carte du XVIII^m siècle. Les deux Parties demandent à l'Arbitre suisse de délimiter la région de la section deux entre le confluent du Rio de Oro avec le Catatumbo jusqu'au confluent de la Grita et du Zulia; le Vénézuéla demande à l'Arbitre de délimiter aussi le cours supérieur du Rio de Oro. Enfin, d'après les *Renseignements complémentaires*, le Vénézuéla conteste maintenant la plupart des solutions des Commissions mixtes 1900/1901, notamment dans la Goajira et émet la prétention de faire examiner et borner par les experts suisses la totalité de la ligne frontière, y compris celle qui est constituée par des frontières naturelles.

IV.

LA QUESTION DES OCCUPATIONS POSÉE A L'ARTICLE PREMIER DU COMPROMIS DE BOGOTÁ DE 1916.

L'article 1^{er} du Compromis est conçu comme suit :

« Tenant compte que pour donner exécution pratique à la Sentence
 « arbitrale édictée par la Couronne d'Espagne le 16 mai 1891, les Hautes
 « Parties contractantes conclurent le 30 décembre 1898 une Convention
 « qui régla la manière de délimiter et de borner les limites fixées par
 « la Sentence arbitrale (de Madrid); qu'en effet, les Commissions mixtes
 « délimitèrent et bornèrent une partie de la frontière, travail qui a été
 « suspendu en 1901; que le Gouvernement de Colombie a considéré qu'il
 « a le droit d'entrer en possession des territoires que lui reconnut la Sentence
 « arbitrale et qui sont clairement délimités par la nature même ou par les
 « travaux des Commissions chargées de la délimitation, et que le Gouver-
 « nement du Vénézuéla estime que cela ne peut se faire avant que la ligne
 « frontière commune ait été intégralement délimitée sur le terrain, les
 « Hautes Parties contractantes ont convenu de soumettre à un arbitre de
 « droit la question suivante :

« L'exécution de la Sentence arbitrale peut-elle être faite partiellement
 « comme le soutient la Colombie ou doit-elle être faite intégralement comme
 « le soutient le Vénézuéla, pour que les territoires reconnus à chacune des
 « deux Nations puissent être occupés, territoires qui n'étaient pas occupés
 « par ces Nations avant la Sentence arbitrale de 1891?

« L'Arbitre résoudra de même les autres points qui sont exposés dans le
 « cours de cette Convention. »

1. La thèse colombienne.

Le Gouvernement de la Colombie invoque à l'appui de sa prétention les principaux arguments ci-après :

Le principe fondamental du droit public et international sud-américain est, en matière de frontières, le principe de l'*uti possidetis juris* de 1810, c'est-à-dire le principe que les limites des nouveaux États créés depuis la proclamation de l'indépendance des Républiques sud-américaines sont les limites des anciennes provinces espagnoles correspondantes. Ce principe est consigné dans les constitutions de la Colombie comme du Vénézuéla. Il est à la base du Compromis par lequel les deux Parties ont soumis le 14 septembre 1881 leur différend à l'arbitre espagnol; on lit dans ce Compromis, article 1^{er}, que l'arbitre devra résoudre les points litigieux de la frontière « par une sentence définitive et sans appel, suivant laquelle tout « le territoire qui appartenait à la juridiction de l'ancienne Capitainerie « générale de Caracas, par Actes royaux de l'ancien Souverain jusqu'à « 1810, *demeurera* territoire juridictionnel de la République de Vénézuéla, « et tout ce qui, par des actes similaires et en cette date, appartenait à la « juridiction de la Vice-Royauté de Santa Fé *demeurera* territoire de la « République actuellement appelée États-Unis de Colombie ». Ces termes impliquent expressément que tout ce qui sera reconnu avoir fait partie en 1810 du territoire de l'une ou de l'autre des anciennes juridictions de Caracas ou de Santa Fé, sera réputé avoir toujours appartenu à l'une ou à l'autre des deux Républiques; il y a là simple constatation d'un fait, entraînant toutes les conséquences de la Souveraineté avec effet rétroactif à 1810. La Sentence arbitrale espagnole rendue à Madrid le 16 mars 1891 a confirmé expressément cette thèse dans les termes suivants: « D'accord « avec mon Conseil des Ministres, et entendu l'avis du Conseil d'État réuni « *in pleno*, je déclare que la ligne de frontière entre la Colombie et le Véné- « zuela *demeure* déterminée ainsi qu'il suit » L'Arbitre n'avait en effet qu'à déclarer jusqu'où allaient les droits territoriaux des Parties, ce qui tranchait le différend.

A l'occasion de négociations directes tendant à modifier par des accords particuliers en 1894 la frontière indiquée par l'arbitre espagnol, le Ministre colombien des Affaires étrangères et l'Envoyé vénézuélien à Bogotá signèrent, le 4 avril 1894, un Protocole renfermant le passage suivant: « En vertu de cette doctrine (de l'*uti possidetis juris* de 1810), source des « droits territoriaux des Pays espagnols de l'Amérique du Sud et en exécution des stipulations contenues dans le traité d'arbitrage (Colombo-Vénézuélien) de 1886, les territoires séparés par cette ligne frontière de 1810, « adoptée par le jugement arbitral du Roi, devaient *rester ipso facto* les « propriétés territoriales des deux Nations respectivement et celles-ci « devaient *d'ores et déjà être investies du droit parfait de propriété et de juridiction « sur elles et conséquemment investies aussi du droit de possession et d'occupation des « territoires correspondants.* »

A la suite d'autres négociations directes en vue de reviser, par un traité des Parties intéressées, la frontière de la Sentence arbitrale de Madrid, la Colombie et le Vénézuéla signèrent le 21 novembre 1896 un autre Protocole par lequel, au cas où ce traité ne serait pas approuvé, « chacune des deux « Républiques reprendra la situation antérieure, fera valoir les droits que la « Sentence arbitrale du Roi d'Espagne lui a reconnus, et *pourra procéder « à la prise de possession des territoires qui lui ont été adjugés.* » L'article 3 de ce Protocole du 21 novembre 1896 ajoutait aussi que, même en cas de non approbation du traité, il serait procédé immédiatement à la constitution de la Commission mixte chargée du bornage et de la remise formelle des lieux qui passaient d'une juridiction à l'autre.

L'opportunité de signer ces protocoles s'expliquait par le fait qu'aussitôt après la publication et l'entrée en vigueur de la Sentence arbitrale espa-

gnole, la Colombie avait manifesté le 6 juillet 1891 l'intention d'occuper les territoires à elle reconnus par la Sentence arbitrale, puis le 6 octobre, avait annoncé l'envoi d'agents pour occuper les dits territoires; le Vénézuéla avait répondu le 31 octobre 1891 que, tout en reconnaissant le caractère exécutoire de la Sentence de Madrid, cette exécution ne pouvait avoir lieu sans la collaboration du « Pouvoir législatif qui est seul appelé, non pas à « prononcer une approbation superflue et qu'on pourrait taxer même « d'anachronique, mais à disposer des moyens nécessaires pour que le « Pouvoir exécutif remplisse et mette en pratique ce qui incombe au Véné- « zuéla »; il pria donc la Colombie de renvoyer les mesures d'occupation jusqu'à ce que le Gouvernement vénézuélien, « une fois autorisé par le « Corps législatif, puisse remplir, d'accord avec la Colombie, les obligations « que la Sentence arbitrale impose ». La Colombie avait répondu le 1^{er} juin 1892 qu'elle insistait pour la prompt nomination d'une Commission mixte à l'effet de procéder à la délimitation des trois fractions de territoires dépourvus de frontières naturelles et que, « dans un esprit de bienveillance « pour le Vénézuéla, elle attendrait cette formalité avant de procéder à la « prise de possession des territoires touchant aux tronçons de frontière « dont il s'agit, mais cette attente ne saurait être indéfinie, car si c'était « le cas, elle rendrait illusoire des droits parfaits et ferait prévaloir des « détails secondaires sur une Sentence exécutoire dont la validité n'a rien « à voir avec eux ». Quant à l'intervention du Pouvoir législatif vénézuélien, c'est là une question de droit interne et non de droit international; « la « Colombie se borne à constater les droits que la Sentence arbitrale lui « reconnaît, à indiquer la convenance de certaines opérations accessoires « de la Sentence, à attendre pendant le temps nécessaire pour qu'elles « soient préparées et, dans le cas où ces opérations seraient rejetées ou « retardées indéfiniment, à user des droits que lui ont accordés un traité « public et une Sentence exécutoire, en observant autant que possible « l'harmonie et les convenances que peut lui conseiller son amitié éprouvée « pour le Vénézuéla ».

Une note vénézuélienne du 28 juillet esquissa l'exposé d'une théorie d'après laquelle le droit des gens exige des actes de tradition avant le transfert et la prise de possession des territoires, tout en annonçant que la prochaine réunion du « Corps souverain », c'est-à-dire du Parlement de Caracas, permettrait d'annoncer à bref délai que le Pouvoir exécutif « est « en mesure de procéder à l'exécution de la Sentence arbitrale ».

Cet échange de notes avait été suivi de négociations directes en 1894, puis en 1896, pour la conclusion de traités de limites et aussi de commerce, de navigation et de transit, négociations qui furent accompagnées de la signature des deux protocoles visés ci-dessus. L'échec de ces négociations amena les deux Gouvernements à signer enfin le Pacte du 30 décembre 1898 par lequel une Commission mixte était chargée de la « démarcation « et de l'abornement de la frontière, dans les secteurs où elle n'est pas « constituée par des fleuves ou des cimes de montagnes ou des chaînes de « collines (article 1^{er}) ». Le Vénézuéla obtenait ainsi la Convention qu'il désirait pour la délimitation, et la Colombie faisait constater que les opérations de bornage devaient se limiter aux secteurs à frontières artificielles. On alla même jusqu'à stipuler, article 11, qu'au cas où l'un des deux Gouvernements négligerait de désigner ses Commissaires, l'autre pourrait ordonner que ses « propres Commissaires procéderaient seuls au tracé « de la ligne frontière et à son abornement ». Cette disposition n'est pas exceptionnelle entre la Colombie et le Vénézuéla; elle figurait déjà à la fin de la déclaration signée à Bogotá le 21 novembre 1896 avec l'adjonction

d'un avertissement préalable de six mois. Le Pacte de 1898 ne faisait dépendre d'aucune tradition ou autre formalité le passage d'une juridiction à l'autre des territoires délimités par la Commission mixte; il prescrivait au contraire de continuer la démarcation si l'on était obligé de suspendre le bornage par suite de divergences sur un point spécial, ce qui impliquait des prises de possession successives.

Le Pacte de 1898 ayant été approuvé par les Parlements respectifs, la Commission mixte avait pu enfin se mettre à l'œuvre. Six ans s'étaient écoulés entre la demande formulée par le Vénézuéla d'un délai pour se mettre en mesure d'exécuter la Sentence de Madrid et la signature du Pacte de 1898. La Commission mixte travailla avec activité et succès et procéda en 1900 et 1901 aux opérations dans les secteurs dits artificiels. Les opérations étaient suspendues à la fin de 1901 par suite de difficultés tenant à des événements révolutionnaires, à la mauvaise saison et aussi par suite de désaccords au sein de la Commission mixte à San Faustino, sur le Meta et dans la région de Yávita-Pimichin dans le bassin de l'Orénoque.

Aussitôt après l'achèvement de la première série des travaux de la Commission mixte, l'ingénieur en chef colombien désigna au cours de l'année 1900 quelques fonctionnaires provisoires pour aller occuper la région au Sud du Meta et à l'Ouest de l'Orénoque; ces fleuves constituent d'ailleurs une limite naturelle incontestée; la Colombie donna avis au Gouvernement vénézuélien de la nomination de ces agents colombiens par note du 24 août 1900, en demandant que ces actes fussent communiqués aux Autorités vénézuéliennes locales; le Gouvernement vénézuélien répondit le 30 août que cette « *Communication* devrait être simultanée en ce qui concerne l'étendue « générale de la ligne de démarcation », mais ne formula aucune protestation; le Gouvernement colombien prit alors des décrets en date des 20 septembre et 13 octobre 1900 pour confirmer les nominations faites par son ingénieur en chef; il institua trois postes d'agents civils et nomma un inspecteur des finances ainsi que des corrégidors dans la dite région afin d'y maintenir l'ordre « au moment de la transmission du domaine territorial en possession duquel se trouve aujourd'hui le Vénézuéla »; ces nominations ne donnèrent lieu à aucune protestation du Vénézuéla, sa note précitée du 30 août étant antérieure.

De son côté, le Vénézuéla a fait occuper en 1900 dans la Goajira le village colombien de Guarero, qui avait été placé en territoire vénézuélien par la Commission mixte; le Vénézuéla n'a pas hésité non plus à faire usage, dès la première heure, de la servitude de passage constituée pour vingt-cinq ans par la Sentence espagnole sur la rive gauche de l'Orénoque à Atures. Il exécutait ainsi, partiellement, la Sentence arbitrale.

La rupture des relations diplomatiques survenue en 1901 entre les deux Républiques, pour des causes étrangères au conflit de limites, vint d'ailleurs suspendre les rapports entre les deux États. Ces rapports ne furent repris qu'en 1904. Au lieu de pourvoir à l'achèvement des travaux de la Commission mixte au point où ils étaient restés en 1901, les deux Gouvernements entamèrent une fois de plus des négociations directes pour un nouveau traité de limites en y ajoutant des pourparlers sur le commerce, le trafic frontrière et la navigation. Ces Traités de 1909 et de 1911 ou ne furent pas ratifiés ou demeurèrent à l'état de projet.

Entre temps, des négociations s'ouvraient entre le Brésil et la Colombie au sujet de leurs limites dans le bassin de l'Orénoque; le Brésil avait demandé le 10 août 1901 à Caracas si la Colombie avait pris possession du territoire faisant l'objet des négociations colombo-brésiliennes; le Vénézuéla avait répondu le 16 septembre qu'on s'occupait de solutionner les difficultés

survenues au cours des travaux des Commissions mixtes et « qu'on devait « considérer les choses comme étant au même point qu'avant le prononcé « de la Sentence espagnole » ; cette réponse vague n'empêcha pas les négociations de suivre leur cours entre Rio de Janeiro et Bogotá et un Traité fut signé le 24 avril 1907 par lequel le Brésil obtenait dans le bassin de l'Amazone d'importants territoires reconnus à la Colombie par l'arbitre espagnol. Le Vénézuéla n'a soulevé alors aucune réclamation, reconnaissant ainsi la régularité de cette cession au Brésil et, *a fortiori*, la régularité de la prise de possession de cette partie du bassin de l'Amazone et de l'Orénoque par la Colombie ; l'occasion de protester contre une prise de possession partielle était cependant indiquée, puisque cette prise de possession était suivie d'une aliénation au profit d'un État tiers. Le Brésil, de son côté, n'a pas hésité à signer puisque la réponse du Vénézuéla se bornait à réserver la solution des points ayant soulevé des désaccords au sein des Commissions mixtes. L'absence de protestation est, en droit international, une des formes de l'acceptation ou de la reconnaissance de certains faits. Le Vénézuéla a d'ailleurs inséré lui-même dans son propre projet de traité du 21 octobre 1911 avec la Colombie, une mention expresse du Traité colombo-brésilien de 1907 ; il a été de même fait allusion au Traité colombo-brésilien, après l'échec du Traité de 1911, dans une contre-proposition vénézuélienne du 7 décembre 1912, ce qui constitue une suite de reconnaissances explicites de la légitime prise de possession par la Colombie du territoire qu'elle a plus tard cédé au Brésil.

Entre le Vénézuéla et la Guyane britannique, on a aussi procédé à la prise de possession au fur et à mesure des travaux de délimitation ; dès 1901 le Vénézuéla a pris un décret organisant de toutes pièces le territoire Delta-Amacuro, alors que les procès-verbaux de délimitation ne furent signés qu'en 1905 et que les opérations de bornage ne sont même pas complètement terminées aujourd'hui ; il y a eu là, de la part du Vénézuéla, exécution partielle caractérisée de la Sentence arbitrale préparée à Washington en 1897 et signée à Paris le 8 octobre 1899 sur les limites entre le Vénézuéla et la Guyane britannique.

Il résulte de l'exposé ci-dessus, que les deux Pays avaient fini par se mettre d'accord sur l'opportunité d'un Pacte pour délimiter leurs seules frontières artificielles, avaient conclu ce Pacte le 30 décembre 1898, avaient renoncé à insérer dans ce Pacte, comme l'eût désiré le Vénézuéla, l'indication de formalités de transmission (tradition), avaient commencé les opérations de bornage, avaient l'un et l'autre occupé successivement certains territoires délimités, et avaient pratiqué, soit entre eux, soit vis-à-vis d'États tiers (Brésil, Guyane britannique) le système des occupations successives ou partielles au fur et à mesure de l'achèvement des travaux de bornage.

C'est seulement après l'échec des négociations colombo-vénézuéliennes de 1911/12 pour un traité général direct ou même seulement en 1913 que le conflit actuel fut soulevé avec précision par le Vénézuéla.

Des agents vénézuéliens appuyés par une force armée s'étant installés sur la rive gauche de l'Orénoque, à Laja de Casuarito, la Colombie, par note du 7 février 1913, protesta contre cette occupation d'un territoire incontestablement colombien et délimité par la frontière naturelle de l'Orénoque ; la Colombie fit savoir qu'elle demandait l'exécution immédiate du jugement arbitral de Madrid en faisant abstraction des négociations entamées depuis 1911 pour la revision des limites, le transit et la navigation.

Le 14 février 1913, le Vénézuéla répondit qu'il était prêt à cette exécution « moyennant les dues formalités préalables ainsi que la détermination des

« points restés en suspens sur toute l'extension de la ligne frontière ;
 « que la Colombie aurait à opter pour l'une quelconque des deux solutions
 « (Traité général de limites, navigation et commerce ou simple exécution
 « de la Sentence de Madrid) à l'exclusion complète de l'autre ». Le Véné-
 zuela était d'avis qu'il n'avait aucune opinion à émettre sur la procédure
 à suivre aussi longtemps que la Colombie n'aurait pas opté franchement
 pour l'exécution de la Sentence espagnole et il ajoutait: « le Vénézuéla
 « n'est pas disposé à consentir à des remises partielles des territoires contestés,
 « puisque le jugement espagnol constitue, selon le Vénézuéla, un ensemble
 « dont l'accomplissement, comme celui de toute sentence, doit être intégral,
 « puisqu'il réclame en outre la détermination de la ligne limitrophe dans
 « toute son extension, après la détermination préalable des points considérés
 « comme douteux ». Le Ministre de Colombie à Caracas, après avoir
 rappelé les travaux des Commissions mixtes et les cas réciproques d'occu-
 pations partielles intervenus entre les deux Pays, comme aussi la cession
 au Brésil en 1907 de certains territoires visés dans la Sentence espagnole,
 déclara que son Gouvernement « ne verrait pas de difficultés à continuer
 « les négociations en cours, les points contestés étant de faible importance
 « intrinsèque et ne comportant pas de solution immédiate ».

L'incident de Laja de Cazarito n'eut pas de suites; les négociations
 furent reprises, mais, déjà au milieu de cette année 1913, elles échouèrent
 une fois de plus; le Vénézuéla avait d'ailleurs proposé, dans ces négociations,
 que si le Traité n'était pas approuvé, le jugement espagnol produirait ses
 effets « en toutes et chacune de ses parties ».

Deux années s'écoulèrent et en juillet 1915, des ingénieurs vénézuéliens
 ayant remonté le Meta pour leurs travaux, rencontrèrent à Calabocito
 sur la rive gauche des agents colombiens qui les firent rétrograder; cela se
 passait dans un territoire contesté au sein de la Commission mixte de 1900
 et 1901. Le Vénézuéla protesta le 27 décembre 1915, estimant « avoir le
 « droit de vouloir que tous les territoires qui lui appartiennent soient
 « délimités sur le terrain d'une manière indiscutable; l'exécution de la
 « Sentence dans certaines parties de la ligne frontière, tandis que d'autres
 « parties de la même ligne resteraient indéterminées, romprait l'unité de
 « la Sentence arbitrale ». La Colombie était invitée une fois de plus à
 opter entre l'exécution stricte de la Sentence espagnole et la continuation
 de négociations directes ayant pour objet de modifier le tracé de cette
 Sentence et de stipuler des clauses commerciales; la Colombie était invitée
 aussi à retirer les Autorités qu'elle avait placées dans des territoires occupés
 par le Vénézuéla avant la Sentence espagnole. Le Gouvernement de Caracas
 proposait en même temps l'envoi d'une Commission mixte pour terminer
 le bornage et de la faire accompagner d'une Commission technique arbitrale
 chargée de résoudre les difficultés qui pourraient surgir entre les membres
 de la Commission mixte colombo-vénézuélienne.

La Colombie répondit le 2 février 1916 que la Sentence espagnole avait
 été rendue il y a un quart de siècle et qu'il y avait urgence à son accom-
 plissement à moins d'obstacles insurmontables; « on ne voit pas quels
 « seraient ces obstacles pour les parties de la ligne frontière où la configura-
 « tion du sol et les opérations techniques déjà effectuées d'un commun accord
 « excluent toute nécessité d'interprétation de la Sentence arbitrale
 « La Sentence arbitrale, une fois prononcée, a des effets éloignés ou immé-
 « diats, de même que les jugements civils, suivant la nature des droits
 « controversés ». Le Commissariat de Vichada, dont la création remonte
 à l'année 1900 et avait été annoncée au Gouvernement vénézuélien, était
 indispensable pour la sécurité de ce territoire, a donné satisfaction à tous

les habitants vénézuéliens comme colombiens et a été une sauvegarde contre l'action illégale de pillards; l'envoi d'ingénieurs vénézuéliens dans la région du Meta n'avait pas été annoncé préalablement à la Colombie; leur attitude avait été regrettable; ils avaient proclamé inexécutable la Sentence espagnole et la prolongation de leur séjour n'eût pas été compatible avec la souveraineté territoriale. Quant au retrait des Autorités qui représentent la Colombie dans le Vichada depuis quinze ans sans protestation, il ne saurait y être procédé sans les plus grands inconvénients. La Colombie faisait observer que ces incidents, dus au retard extraordinaire apporté à l'exécution de la Sentence espagnole, ne pouvaient se prolonger plus longtemps sans compromettre les bons rapports entre les deux États et que, pour en finir, la Colombie acceptait volontiers de procéder à la nomination d'un Corps technique arbitral désigné par une puissance amie pour trancher les différends qui pourraient se produire au sein d'une nouvelle Commission mixte à désigner sans retard. La Colombie acceptait aussi le maintien provisoire de la servitude d'Atures sur la rive gauche de l'Orénoque au profit du Vénézuéla.

De cette correspondance est né le Compromis d'arbitrage signé le 3 novembre 1916 par lequel l'affaire est renvoyée au Gouvernement fédéral suisse.

Dans les Mémoires, Réponses, Répliques et autres documents fournis à l'Arbitre suisse, la Colombie invoque, en faveur de la prise de possession successive les principaux arguments suivants:

S'il n'est pas contestable que la Sentence arbitrale espagnole est, comme le soutient le Vénézuéla, indivisible, qu'il ne peut pas y avoir une demi-Sentence ou une solution partielle pour une question soumise intégralement au jugement d'un arbitre (sauf stipulation contraire), il en est tout autrement pour l'exécution de la Sentence. Cette exécution peut et doit être partielle lorsque, s'agissant d'une chose divisible, la Sentence ne peut pas être exécutée intégralement au même moment; il en est ainsi pour les jugements entre particuliers; il en est de même pour l'exécution de traités entre États. C'est une solution juridique aussi bien que de bon sens. La démarcation et la prise de possession sont des choses qui, par leur nature même, ne peuvent se faire que successivement. Si l'on admettait qu'une ligne frontière doit être, en de pareils cas, indivisible, les États qui ont un litige de frontière auraient toute l'étendue de celle-ci indéterminée par le fait d'avoir une petite parcelle non délimitée; ils ne pourraient exercer leur souveraineté même dans les parties les plus éloignées de la zone litigieuse, ce qui est inadmissible et déraisonnable. Il n'existe aucun principe reconnu du droit international qui proclame cette indivisibilité de l'exécution d'un traité ou d'une Sentence arbitrale concernant les frontières de deux États; on peut au contraire citer de nombreux exemples de délimitations successives. (*De Clercq*, traités de la France XII, page 10. *Moore*, Internat. Arbitration I, 219 et 233. *Martens*, II^e Série XV, p. 770, traité prélimin. de délimitation de la Paz, 20 avril 1886, entre la Bolivie et le Pérou, etc.)

Entre la Colombie et le Vénézuéla en particulier, cette divisibilité résulte d'actes précis et formels: Déjà la Sentence espagnole de 1891 a fait des distinctions entre les divers secteurs de la frontière; pour les uns, elle s'est basée sur les documents anciens réglant les circonscriptions administratives des provinces espagnoles dans ces régions; pour d'autres (secteurs 2 et 4), elle a proclamé « que les Hautes Parties ayant établi d'un commun accord « la frontière litigieuse, l'intervention de l'arbitre est superflue »; pour

d'autres, elle a statué sur la base du Pacte complémentaire spécial de Paris, du 15 février 1886.

Le Pacte d'exécution de la Sentence espagnole du 30 décembre 1898 a établi d'autres distinctions: On procéderait à la démarcation et au bornage seulement des secteurs où la frontière n'est pas constituée par des fleuves ou des cimes de montagnes ou des chaînes de collines. Voilà une première distinction entre les frontières naturelles et les frontières artificielles. On convint ensuite que si des doutes ou des désaccords interrompent les travaux de la Commission de délimitation, ils doivent être soumis aux Gouvernements respectifs; on ajoutait: « ces doutes ou désaccords n'interrompent « la continuation du tracé et l'abornement que pour la partie au sujet de « laquelle ils auront surgi »; voilà une autre distinction entre les parties de la frontière artificielle délimitées par la Commission mixte et celles qui n'ont pu l'être d'un commun accord. Enfin, le Compromis du 3 novembre 1916 qui nantit de l'affaire le Gouvernement Fédéral Suisse stipule que l'arbitre sera chargé « du complet *achèvement* de la délimitation et du « bornage de la frontière établie par le jugement (espagnol) », ce qui implique que les démarcations faites précédemment d'un commun accord sont demeurées valables; voilà une nouvelle distinction entre les secteurs jadis délimités par les Commissions mixtes et les secteurs à délimiter par la future Commission technique arbitrale suisse.

Il n'existe ni en droit théorique, ni au point de vue des principes généraux du droit international, ni au point de vue du droit conventionnel spécial colombo-vénézuélien, le moindre motif de ne pas prendre possession des territoires délimités définitivement. Il y a au contraire des motifs d'ordre supérieur et puissants d'assurer sans retard cette prise de possession dans l'intérêt du bon ordre et d'une sage administration. Même s'il existait, ce qui n'est pas, des règles théoriques de droit international interdisant l'exécution successive et partielle d'une Sentence arbitrale de limites, ces règles ne seraient pas applicables au cas de la Colombie et du Vénézuéla, en présence de la Sentence espagnole et des accords particuliers intervenus notamment en 1894, 1896 en 1913 entre ces deux États. « Une Sentence « tombée en force de chose jugée ne se borne pas à proclamer des abstrac- « tions juridiques; si elle ne peut produire à elle seule l'exécution matérielle « qui doit intervenir, elle en implique d'emblée la nécessité juridique en « même temps que la légitimité.... Un obstacle venant empêcher qu'une « sentence soit immédiatement exécutée dans toutes ses parties ne saurait « faire échec à l'exécution *partielle* partout où celle-ci demeure possible; « cet obstacle n'exclut pas davantage l'exécution *successive* au fur et à mesure « que les circonstances viennent à lever successivement le dit obstacle. »

Les actes d'occupation opérés par la Colombie en 1900 ou postérieurement étaient absolument corrects et légitimes. Ils ont été notifiés préalablement par courtoisie au Vénézuéla les 24 août et 19 novembre 1900 et reposaient sur le principe américain de *l'uti possidetis juris* de 1810 puisqu'ils portaient sur des territoires qui, en droit et à teneur de la Sentence espagnole, étaient réputés être en la possession de la Colombie depuis 1810. Ces occupations étaient d'ailleurs conformes aux Actes-déclarations soit Protocoles intervenus le 4 avril 1894 et le 21 novembre 1896 pour constater qu'en cas d'échec des négociations d'alors sur le commerce et la navigation, chacun des deux Pays reprendrait sa situation antérieure et pourrait « *procéder à la prise de possession des territoires qui lui ont été adjugés* ». En fait, ces prises de possession n'ont donné lieu qu'à des observations platoniques ou ont été acceptées tacitement par le Vénézuéla. Si les frontières sont natu-

relles, le jugement espagnol, exécuté dès le jour de sa publication à la *Gazette officielle de Madrid*, a déployé *ipso facto* ses effets. La Colombie ne réclame pas l'exécution de certaines parties du jugement espagnol et l'inexécution d'autres parties, mais seulement l'exécution aussitôt que les effets naturels de la Sentence peuvent se produire, c'est-à-dire à moins que des « obstacles insurmontables n'en empêchent la réalisation ». La Colombie n'a jamais prétendu occuper des territoires « dont la frontière « n'a pas été délimitée d'une manière définitive » et le Pacte de 1898 a expressément stipulé la continuation des opérations de bornage pour les parties non contestées, si l'on était obligé de suspendre le bornage sur un point spécial de la frontière à la suite de divergences au sein de la Commission mixte. « L'Autorité et le respect de la chose jugée exigent que le jugement « soit exécuté aussi rapidement et aussi complètement que possible, même « s'il ne pouvait être exécuté que successivement. »

Pour soutenir sa thèse, le Vénézuéla proclame ensuite la nécessité, non seulement du bornage définitif de la totalité de la frontière commune aux deux États, mais la nécessité d'une remise formelle et d'une tradition explicite des territoires qui passeraient d'une juridiction à l'autre en vertu de la Sentence espagnole. Il invoque à l'appui un usage international constant et l'opinion de juristes notoire.

Dans la pensée du Gouvernement colombien, cet usage international n'est nullement établi; il est si peu obligatoire qu'il tend à disparaître; il existe de nombreux et illustres exemples de transferts de territoires sans tradition formelle; les juristes invoqués ont d'ailleurs, sans exception, eu en vue des cessions de territoires, tandis qu'entre la Colombie et le Vénézuéla, il n'y a pas eu de cessions; chacun des deux États est réputé avoir eu, en vertu de l'*uti possidetis juris* de 1810, la possession dès cette date des territoires dont la souveraineté lui a été reconnue par la Sentence espagnole, cette Sentence s'étant bornée à déclarer quels territoires étaient depuis 1810 sous la souveraineté de chacun des États contestants; aucun des États ne pouvait et ne peut opérer la tradition de territoires qu'il est censé n'avoir jamais possédés; chacun d'eux a pu être de bonne foi possesseur de certains territoires attribués à l'autre État par la Sentence espagnole; depuis cette Sentence, il a cessé d'être un possesseur de bonne foi et n'a rien d'autre à faire que de se retirer.

La prétention du Vénézuéla à une tradition solennelle n'a été formulée que tardivement par lui. Le Protocole-Déclaration du 4 avril 1894 établissait au contraire que les Parties « sont d'ores et déjà investies du droit « parfait de propriété et de juridiction et, *par conséquent*, du droit de possession « et d'occupation »; il en est de même du Protocole-Déclaration du 21 novembre 1896. Il en est de même de l'article 1^{er} du Pacte du 30 décembre 1898 qui a mis fin à la discussion relative à l'opportunité de conclure une convention spéciale pour l'exécution de la délimitation; cette discussion durait depuis six ans, et a abouti au dit Acte du 30 décembre 1898, qui constitue la règle des Parties; dans l'Acte du 21 novembre 1896, article 3, on avait, il est vrai, stipulé que la Commission mixte serait chargée « d'édicter « les formalités nécessaires pour l'abornement et la remise formelle des « lieux qui devaient passer sous la juridiction de l'autre État », mais, à l'article 4, on n'avait stipulé aucune réserve de tradition ou autres formalités, même dans le cas où la délimitation serait faite par les délégués d'un seul des États, ce qui constate combien ce point était considéré comme un accessoire sans importance. Dans les correspondances diplomatiques qui ont précédé la signature du Pacte du 30 décembre 1898, le Vénézuéla avait

insisté avec plus de précision sur ce point dans une note du 16 novembre 1898: « Une fois la ligne de séparation fixée, on déterminera le mode de « procéder pour la remise des territoires qui passent d'une juridiction à « l'autre et on définira tout ce qui a trait aux natifs et à la question de « nationalité »; or, quand on a rédigé le Pacte, on a bien réglé la question des natifs et des options de nationalité, mais on a omis tout ce qui pouvait concerner les formalités de tradition et de remise des territoires; on a même conservé le principe de 1896 qu'en cas de négligence d'un des deux États à envoyer des commissaires délimitateurs, l'autre État pourrait procéder seul aux bornages; il n'est guère possible de pousser plus loin l'absence de formalisme traditionnel. On se trouve donc, entre la Colombie et le Vénézuéla, non en présence de théories générales de droit international, mais en présence d'accords spéciaux qui excluent expressément la formalité d'une tradition; celle-ci a été proposée et n'a pas été admise dans le Pacte de 1898.

Cela n'a pas empêché le Vénézuéla, dont les exigences en matière de réglementation bilatérale des opérations de bornage avaient reçu satisfaction par le Pacte de 1898, de revenir indirectement sur la question par une note du 27 décembre 1915, en exposant « qu'on ne peut logiquement « songer à fixer un procédé de remise de territoire... avant que le « droit ait été pleinement déterminé sur le terrain ». C'est surtout dans les Mémoires soumis depuis 1916 à l'Arbitre suisse que le Vénézuéla a formulé clairement sa prétention à une tradition formelle. Il y invoque « les règles universellement acceptées » entre États, et associe la nécessité d'une tradition avec l'exécution simultanée de l'ensemble des opérations de délimitation. Il présente une longue suite de Traités anciens et modernes dans lesquels la tradition a été prescrite ou pratiquée. La Colombie ne conteste pas la justesse de la plupart des exemples cités, mais se borne à faire de nouveau observer que ces exemples sont à côté de la question; ils concernent tous des cessions de territoires, la remise de territoires à un nouveau souverain, tandis qu'entre la Colombie et le Vénézuéla, il ne se produit en droit aucune cession; chacun des deux États reprend ce qui lui a toujours appartenu depuis la proclamation de son indépendance. Une règle « universellement acceptée » en faveur de la nécessité d'une tradition formelle n'existe même pas entre États en cas de cessions de territoires; l'Autriche a cédé en 1860 la Lombardie à la France, qui l'a transmise à l'Italie sans en avoir jamais pris possession; il en a été de même de la Vénétie en 1866. Dans les Traités récents de Versailles et de Saint-Germain figurent de nombreux exemples de cessions de territoires sans tradition. L'ancien souverain ayant dû « renoncer » à sa souveraineté sans tradition. Tout cela n'a rien de commun avec la situation particulière de la Colombie et du Vénézuéla, ni avec le principe sud-américain de *uti possidetis jurs* de 1810. Le droit de possession et d'occupation n'est en définitive que la manifestation extérieure du droit de souveraineté; en acceptant l'arbitrage, chaque État a consenti par avance à toutes les conséquences de la Sentence qu'il sollicitait; une tradition formelle du territoire par le possesseur indu au possesseur légitime n'est pas nécessaire pour permettre à ce dernier d'exercer ses droits; le droit moderne ne connaît plus ce formalisme; le consentement des Parties importe seul aujourd'hui; comment d'ailleurs concevoir une tradition ou livraison de ce territoire par l'État obligé de l'abandonner, alors qu'en vertu de la Sentence arbitrale qui a déclaré le droit, cet État est censé n'avoir jamais eu la souveraineté, soit propriété du territoire? Lorsque l'Arbitre a dit: Tel territoire en 1810 appartenait en droit au Vice-Royaume de la Nouvelle Grenade, c'est-à-dire à la Colombie actuelle, cela signifie que, si le Vénézuéla a pu jusqu'ici s'en croire le souverain, alors qu'il ne

l'était pas, il ne lui est plus aujourd'hui permis de se tromper; il ne sera plus de bonne foi; sa possession sera précaire et inopérante; il devra restituer ce qu'il détient sans droit; la restitution n'exige ni transfert, ni rétrocession de propriété; elle ne porte que sur la possession; elle change le fait; elle n'altère pas le droit et se borne à le consacrer. Entre la Colombie et le Vénézuéla, la Sentence arbitrale espagnole n'a nullement donné à l'acquéreur un simple droit personnel contre le cédant, droit personnel qui devrait être confirmé par une tradition pour obtenir la possession et la souveraineté sur le territoire cédé et sa population. Il ne s'est opéré au profit de la Colombie aucune cession de territoire, aucun transfert de propriété; il n'y a pas de cédant ni de cessionnaire, comme dans les exemples cités par le Vénézuéla de cessions de territoires. La Sentence espagnole, en d'autres termes, a des effets déclaratifs, indépendants de toute tradition matérielle à l'égard des territoires dont elle a *indiqué* les limites.

Il n'est pas exact, comme le soutient le Vénézuéla, que la frontière soit partout indéterminée, ou en d'autres termes, que la délimitation ne soit nulle part achevée. Partout où la Sentence espagnole a indiqué des limites naturelles, ces limites sont devenues définitives le jour de l'entrée en vigueur de la Sentence, soit le 17 mars 1891 (article 3 du Compromis du 14 septembre 1881); les deux Parties ont confirmé expressément entre elles ce principe par une série d'actes solennels, dont les principaux sont l'*Acte-Déclaration du 4 avril 1894* constatant que « les étendues de territoires séparés par la « ligne frontière de 1810 telle qu'elle a été fixée par la Sentence arbitrale « continuent à être *ipso facto* les propriétés territoriales effectives des deux « Nations, qui sont tout naturellement demeurées dans leurs droits parfaits « de souveraineté et de juridiction »; puis l'*Acte-Déclaration du 21 novembre 1896* déclarant que chaque État pourra procéder à la prise de possession des territoires qui lui furent reconnus par la Sentence espagnole, les délimitations à opérer devant porter seulement sur les « sections artificielles de « la frontière » et qui, article 4, statue que si un État est retardataire, l'autre État est autorisé à procéder seul au bornage de ces sections artificielles moyennant avis de six mois; c'est ensuite la *Convention, soit Pacte de Caracas du 30 décembre 1898*, approuvé par les Parlements des deux Pays, Pacte qui restreint expressément les opérations de bornage aux limites « qui ne sont pas constituées par des rivières ou les sommets d'une chaîne « de montagnes ou par une corcillère » (article 1^{er}), reconnaissant ainsi que les frontières naturelles sont définitives; le *Compromis d'arbitrage de Bogotá du 3 novembre 1916* enfin, qui a soumis l'affaire au Gouvernement fédéral suisse et qui dans son article 1^{er} vise les frontières naturelles comme définitives en vertu de la Sentence espagnole.

Quant aux frontières artificielles délimitées par la Commission mixte, instituée par le Pacte de 1898, il est inexact de soutenir, comme le fait le Vénézuéla, « qu'elles ne sont pas plus définitives que les frontières naturelles, justement parce que cette délimitation est partielle »; que les Commissions mixtes ont commis des erreurs graves, ont excédé leurs pouvoirs dans la Goajira, en sorte que tout est à revoir par l'Arbitre suisse et par les experts qu'il désignera. La Colombie repousse entièrement ce point de vue, qui est contraire au Compromis et à toute l'histoire des tractations entre les deux Pays. L'article 8 du Pacte colombo-vénézuélien du 30 décembre 1898 stipule expressément que seuls les doutes ou désaccords qui surviendraient au sein de la Commission mixte seraient soumis aux deux Gouvernements et ajoute comme commentaire significatif: « ces doutes ou désaccords n'interrompent toutefois la continuation du tracé et l'abornement

« que pour la partie au sujet de laquelle ils auront surgi ». Ce Pacte de 1898 a institué une véritable Commission technique arbitrale et celle-ci s'est toujours considérée comme telle, ainsi qu'elle le proclame elle-même à maintes reprises, par exemple à la fin de son procès-verbal du 27 mai 1900, où elle a déclaré « terminée et définitive la délimitation de la frontière « dans toute l'étendue de la section 6 de la Sentence arbitrale, à l'exception de ... la région de Yávita-Pimichín ». Le Chef suprême des États-Unis du Vénézuéla, dans un message à l'Assemblée constituante en date du 9 février 1901, a constaté, sans aucune réserve, l'achèvement des travaux des Commissions mixtes, sauf sur les points que celles-ci avaient signalés comme ayant donné lieu à des doutes ou à des désaccords; il a constaté aussi, toujours sans formuler de réserves, que « les membres des Commissions des deux Républiques ont signé ... un accord *déterminant la ligne frontière*, selon le jugement arbitral espagnol et conforme aux règles « scientifiques applicables à l'interprétation parfaite de ce document ». Des remerciements furent même adressés aux Commissions. Enfin, l'Article 1^{er} du Compromis du 3 novembre 1916, après avoir rappelé expressément et sans aucune réserve que « des Commissions mixtes délimitèrent « et bornèrent une partie de la frontière, travail qui a été suspendu depuis « 1901 », a stipulé que l'Arbitre suisse « serait chargé » du complet *achèvement* de la délimitation et du bornage « de la frontière établie par le jugement (espagnol) »; cela implique nettement que, d'après les Parties, au moment où elles signèrent le Compromis, la démarcation faite par les Commissions mixtes est demeurée valable.

La Colombie insiste enfin sur le côté moral et sur la portée en quelque sorte universelle de la thèse qu'elle soutient. A son avis, il n'est pas possible de laisser plus longtemps en suspens l'exécution d'une Sentence arbitrale rendue en 1891, c'est-à-dire il y a plus de trente ans. Les occupations faites par la Colombie de territoires qui lui ont été reconnus par la Sentence espagnole n'ont, à part l'incident insignifiant de 1915 à Cazarito, soulevé aucune difficulté véritable; elles étaient la conséquence légitime et naturelle de la Sentence espagnole et du principe sud-américain de *uti possidetis juris* de 1810; « c'est un état de choses parfaitement légitime, existant « depuis nombre d'années déjà (1900), qui devrait être, après coup, mis à « néant au grand détriment de la Colombie, puisqu'en somme, c'est son « propre territoire qu'on l'obligerait à évacuer, et aussi au détriment des « habitants qui bénéficient depuis plusieurs années du régime actuel ... Si « on voulait supprimer cette situation, strictement conforme au droit et « à la Sentence de 1891, cette suppression ne pourrait être que momentanée et devrait être rétablie après le travail des experts suisses. Qui ne « voit combien mal fondée et véritablement blâmable au point de vue de « ses effets matériels est la thèse aboutissant à de pareilles conséquences ? ... « En s'adressant à la Couronne d'Espagne, le Vénézuéla et la Colombie ont « surtout voulu faire œuvre de bonne foi. C'est comme un compromis de « bonne foi et comme une décision de bonne foi qu'il faut interpréter le « Traité de Caracas et la Sentence royale; de bonne foi les Parties n'ont « pu vouloir qu'un jugement arbitral, intervenu sur leur demande, demeurerait « indéfiniment lettre morte et que l'exécution en pût être à jamais ajournée, « soit par la mauvaise volonté ou l'inertie de l'une d'elles, soit par des « difficultés accidentelles portant sur des points secondaires. De bonne foi, « elles ont dû vouloir et elles ont effectivement voulu que cette Sentence « produisit le plus vite possible son maximum d'effet utile ... » « Les Parties « ont manifestement considéré que même la ligne définitive tracée unila-

« téralement par les seuls commissaires de l'une d'elles dans les termes
« de l'article 11 du Pacte de 1898 devait avoir un effet immédiat dans leurs
« rapports de frontières et elles ont donné là un nouveau témoignage de
« leur respect pour la chose jugée par l'Arbitre. Ce respect exige que les
« décisions contenues dans la Sentence reçoivent leur exécution dans le
« plus bref délai possible. L'ajournement indéfini de cette exécution, alors
« qu'aucun obstacle naturel ou juridique ne la rend impossible, serait
« contraire aux engagements que les deux Républiques avaient pris dans
« le Compromis de 1881 et auxquels elles ont en toutes circonstances déclaré
« vouloir demeurer fidèles. Puisque l'exécution intégrale de la Sentence
« rendue il y a trente ans déjà par S. M. le Roi d'Espagne n'est pas encore
« réalisable, il est du devoir des États qui avaient provoqué cette Sentence
« de l'exécuter dans la mesure où ils le peuvent dès à présent : c'est un
« devoir de loyauté et de bonne foi ». Il s'est écoulé sept ans entre la Sentence
et le Pacte de Caracas de 1898 qui a réglé les modalités du bornage ; il s'est
écoulé vingt-trois ans depuis le Pacte de Caracas ; les quelques points en
litige concernent des portions relativement insignifiantes de l'immense
ligne frontière de 1600 kilomètres commune aux deux États. Tout le
Hinterland en arrière de ces frontières est incontesté et est réputé avoir
appartenu depuis 1810 à l'État auquel il a été reconnu appartenir. Il y
avait et il y a encore nécessité absolue de ne pas laisser ces territoires et
leurs populations dans un état d'incertitude plus ou moins anarchique ;
il y a nécessité d'y organiser définitivement une autorité publique stable,
d'y pourvoir au maintien du droit et de l'ordre, d'exploiter les richesses
agricoles, forestières, minières. de conquérir à la civilisation de vastes et
riches territoires. Tout cela serait entravé, annihilé, parce qu'à des cen-
taines de kilomètres de distance. il y a des doutes sur le tracé de l'extrême-
frontière. La thèse vénézuélienne serait la négation de l'autorité des Sentences
arbitrales ; cette thèse est en opposition avec le jugement de Madrid qui a,
par exemple, limité à vingt-cinq ans la durée de la servitude de passage
d'Atures, et avec de nombreux accords postérieurs des Parties ; il est temps,
plus que temps, de mettre fin à une situation qui n'a que trop duré ; la
Colombie n'a jamais demandé à occuper des territoires non délimités ;
elle n'a jamais eu l'intention de n'exécuter qu'une partie de la Sentence
de Madrid ; « c'est cette Sentence elle-même qui opère graduellement.
« L'autorité de la chose jugée exige que le jugement soit exécuté aussi
« rapidement et aussi complètement que possible, même si cela ne pouvait
« être réalisé que successivement ». Le prestige des Sentences arbitrales
est à ce prix et la cause de la Colombie est étroitement liée à la cause de
l'arbitrage en général. La nécessité d'en finir est démontrée avec clarté
par un nouvel incident postérieur au dernier Compromis de 1916, celui
qui renvoie l'affaire devant le Gouvernement suisse ; il y avait été stipulé
à l'article 6 qu'aussitôt après la ratification de ce Compromis par les Parle-
ments respectifs, les deux Gouvernements ouvriraient des négociations pour
la conclusion d'un Traité de commerce et de navigation comme aussi
pour la revision amiable de certaines des limites indiquées par l'Arbitre
espagnol ; la Colombie, d'octobre 1918 à janvier 1919, a demandé ces
négociations ; elle a même offert le 19 octobre 1918 d'importantes cessions
de territoires dans la Goajira et sur l'Orénoque en vue de faire aboutir
ces négociations ; elle a reçu pour réponse au bout d'un mois un télégramme
portant qu'avant de pouvoir entrer en matière sur un arrangement de
limites, le Vénézuéla jugeait nécessaire l'achèvement de la délimitation et
du bornage sur le terrain par l'Arbitre suisse. C'est le système des atermoie-

ments pratiqué depuis trente ans par le Gouvernement de Caracas qui continue et la Colombie ne peut que protester contre cette inexécution de l'article 6 du Compromis de 1916.

2. La thèse vénézuélienne.

Quatre mois à peine après que la Sentence arbitrale de Madrid du 16 mars 1891 eût été portée à la connaissance des Parties, la Colombie a fait savoir à Caracas que si la délimitation territoriale édictée par le Roi d'Espagne « restait établie d'une façon obligatoire et définitive », il était toutefois nécessaire de faire fixer par une Commission mixte celles des nouvelles limites qui ne sont pas naturelles entre Yábita et Pimichín, entre l'Arauca et le Meta et entre le Mogote de Los Frailes et les Montes de Oca (Goajira). Le 6 octobre 1891, la Colombie revint à la charge et notifia son intention « d'envoyer des délégués prendre possession de la Costa Goajira, « des rives de l'Orénoque et des autres endroits que la décision arbitrale « reconnaît à la Colombie ... en établissant des douanes et des abris, en « fondant des colonies agricoles et des postes militaires et en faisant fon- « tionner le service des concessions ainsi que l'administration politique et « judiciaire des régions délimitées ». En même temps, la Colombie renouvela, à l'égard des trois points de la frontière artificielle signalés en juillet 1891 (Pimichín, le Méridien du Masparro et les Montes de Oca dans la Goajira) l'invitation d'envoyer dans ces régions « une Commission d'ingénieurs « ou de géographes pour établir les tracés et les mesures convenables pour « que les limites fixées par l'Arbitre coïncident exactement avec la posses- « sion des deux Pays ». Dans sa réponse du 31 octobre 1891, le Vénézuéla fit observer qu'en ce qui concerne l'exécution pratique de la Sentence arbitrale, « la doctrine universelle consacrée par l'opinion des publicistes « contemporains les plus notables juge qu'on ne peut pas l'entreprendre « sans la collaboration du Pouvoir législatif, seul appelé à donner non pas « une approbation inutile et qu'on pourrait appeler un anachronisme, « mais à accorder les moyens par lesquels le Pouvoir exécutif pourra mettre « en pratique le droit établi (par la Sentence arbitrale). La prise de posses- « sion par la Colombie ... équivaldrait à une atteinte aux règles acceptées « universellement aussi bien pour la reconnaissance, cession ou transfert « d'un droit que pour l'entrée en possession, jouissance ou usufruit ». Le Vénézuéla demandait donc à la Colombie le temps nécessaire pour soumettre aux Corps législatifs, à ce moment non réunis, les mesures réclamées. La Colombie riposta en fait par l'occupation *manu militari* et sans avis préalable de la lagune de Tucacas dans la Goajira, puis, sur les protestations du Vénézuéla des 5¹¹ janvier 1892, écrivit le 11 février qu'elle considérait la prétention du Gouvernement de Caracas de soumettre à la décision du Parlement vénézuélien l'exécution de la Sentence de Madrid comme « contraire au droit des gens et à la pratique générale et constante des « États »; elle considérerait un procédé semblable comme une violation des droits parfaits que la Sentence arbitrale donne à la Nation colombienne; elle insistait donc pour que le Parlement vénézuélien eût uniquement à voter les crédits nécessaires à l'accomplissement des engagements qui sont imposés par la Sentence espagnole. Le 21 mars 1892, le Vénézuéla fit observer derechef qu'il n'avait nullement songé à demander à son Parlement une approbation de la Sentence arbitrale, approbation superflue, mais lui réclamait seulement les ressources nécessaires pour mettre la Sentence en pratique. Il faut des crédits pour la Commission mixte à

constituer; cette Commission aurait aussi à présenter un plan pour la réglementation de l'exercice de la servitude créée à Atures; enfin, le Parlement devrait statuer sur certains points administratifs délicats en raison de la forme fédérative adoptée par la nouvelle Constitution vénézuélienne, lorsqu'il faudra régler le régime civil des territoires agrandis ou diminués par la Sentence de Madrid. Le Vénézuéla concluait en exprimant l'espoir que la prochaine réunion du Congrès permettrait de donner à assez brève échéance satisfaction à la Colombie.

Le 1^{er} juin 1892, la Colombie répondait qu'elle attendrait la prompt constitution de la Commission mixte de délimitation pour prendre possession des territoires voisins de la frontière, mais que cette attente ne pouvait être indéfinie, car elle « rendrait négatifs des droits parfaits et viendrait à faire prévaloir des détails secondaires sur une Sentence exécutoire dont la validité n'a rien à voir avec ces détails ». Toutes les autres observations sur le droit constitutionnel vénézuélien sont des questions « de droit interne et non de droit international ».

Le 28 juillet de la même année, le Vénézuéla insista sur la confusion qui résulterait d'occupations prématurées avant que les mesures d'exécution aient pu être approuvées par son Parlement, surtout en ce qui concerne la législation civile et criminelle. Il invoqua les Traités de Paris 1856, de Francfort 1871, de Berlin 1878 qui ont tous donné lieu à l'envoi de commissaires-délimitateurs et à des négociations dûment soumises à l'approbation des Parties pour l'organisation des provinces transférées d'un État à l'autre. Les Sentences arbitrales ne s'exécutent pas en l'air; il serait urgent de signer au plus tôt un Traité pour l'exécution de cette Sentence de Madrid.

Au lieu de conclure cette Convention d'exécution, les Parties ont préféré alors négocier un Traité général de navigation, de commerce et de transit en y ajoutant en même temps des modifications radicales à apporter à la frontière arrêtée par l'Arbitre espagnol. Ces négociations échouèrent en 1894 (Traité Unda-Suarez), furent reprises et échouèrent de nouveau en 1896 (Traité Silva-Holguin).

Entre temps, le Président des États-Unis du Vénézuéla avait obtenu, le 21/24 août 1894, des deux Chambres du Congrès les crédits sollicités pour l'établissement d'une Commission mixte qui serait chargée non seulement de la « délimitation des emplacements sur lesquels la nature du territoire n'offre pas de séparations précises », non seulement de régler l'exercice de la servitude d'Atures, mais aussi de préciser la façon de procéder de la dite Commission mixte et les autres moyens pratiques pour mener à bonne fin le jugement d'Espagne.

Après l'échec des négociations générales de 1894 et 1896, on revint au programme plus modeste de l'exécution de la Sentence de Madrid et, comme le Vénézuéla le demandait depuis le début, on organisa la Commission mixte par le Pacte du 30 décembre 1898, approuvé par les Parlements des deux États.

Le Vénézuéla n'hésita pas à voir dans cette Commission mixte « un véritable Corps international de personnalités juridiques, indépendant de ses membres et des deux Républiques, ses mandantes ... Le mandat ne s'étendait pas d'ailleurs au-delà des opérations nécessaires pour fixer sur le terrain la ligne de la Sentence arbitrale ... partout où les limites que trace la dite Sentence ne seront pas constituées par des rivières ou par les sommets d'une chaîne de montagnes ou par une cordillère » (article 1^{er}).

La Commission mixte travailla à l'exécution de son mandat en 1900 et dans la première partie de 1901. Elle n'exécuta qu'une partie de sa tâche et, dans les sections de la frontière examinées, il se produisit trois différends qu'elle renvoya, après un échange de propos fort courtois, à l'examen des Gouvernements respectifs par deux procès-verbaux des 24 juillet 1901 (ligne entre l'Arauca et le Meta et ligne de l'Orénoque) et du 2 août 1901 (région de San Faustino).

Au cours des travaux de la Commission mixte, la Colombie crut devoir occuper d'immenses territoires que la Sentence espagnole lui avait attribués à l'Ouest de l'Orénoque.

Le 15 septembre 1900, le Dr Garcès, Chef du groupe des ingénieurs colombiens, membre de la Commission mixte, écrivait qu'avec l'autorisation de son Gouvernement, il avait nommé provisoirement des Autorités chargées d'exercer la souveraineté dans les territoires dévolus à la Colombie par la Sentence espagnole et dont la Commission mixte venait de s'occuper; cinq jours après, soit le 20 septembre 1900, le Gouvernement colombien promulguait officiellement et non pas provisoirement un décret créant l'intendance du Meta pour les territoires compris entre ce fleuve et l'Orénoque et le 13 octobre un autre décret instituait un poste de douane sur le Rio Negro. Ces nominations ont, il est vrai, été communiquées d'avance au Gouvernement vénézuélien le 24 août 1900 par la Légation de Colombie à Caracas, mais le Vénézuéla, par note du 30 août, répondit immédiatement qu'il était « indispensable d'attendre que la délimitation fût achevée » et que les plans qui doivent être soumis aux Gouvernements fussent connus « et examinés, afin de pouvoir se mettre d'accord sur ce qui a rapport aux « mesures de cette espèce. L'action relative à cette matière doit être simultanée quant à la ligne générale de la frontière et à cette fin la meilleure « manière d'agir sera celle qui résultera de l'inspection ou étude des plans « complets de la frontière. Cela offrira en outre l'avantage positif d'empêcher « toute contrariété sur un point quelconque et assurera d'une manière « absolue les effets de la démarcation ». Malgré cette réponse, la Colombie a passé outre et a pris en septembre et octobre des décrets envoyant des fonctionnaires dans la région de l'Orénoque. Il est vrai qu'avis préalable fut donné de ces décrets à Caracas par note du 19 novembre 1900 et il est exact aussi que le Vénézuéla n'a pas protesté alors contre ces décrets et qu'ils ont été exécutés, mais le fait s'explique par l'interruption des relations diplomatiques entre les deux Pays survenue à la suite d'un incident grave entre l'Autorité militaire colombienne et un Consul du Vénézuéla pour des motifs d'ailleurs étrangers à la question des limites.

Toujours dans le même ordre d'idées, la Colombie paraît avoir dès cette époque (1901) ouvert des négociations avec le Brésil pour céder à ce dernier État des territoires situés à l'extrême Sud-Est des régions que la Sentence espagnole lui avait reconnues dans le bassin de l'Amazone; le Brésil demandait en effet à Caracas, par note du 10 août 1901, soit au moment où la Commission mixte suspendait provisoirement ses travaux, si la Colombie avait pris possession des territoires faisant l'objet de la négociation. Le Vénézuéla ne manqua pas de répondre que « les choses en étaient encore au « même point qu'avant le prononcé de la Sentence espagnole ». La Colombie a cru pouvoir passer outre et la cession au Brésil a été consacrée par un Traité du 24 avril 1907. L'absence de protestation contre ce Traité ne saurait être invoquée contre le Vénézuéla, car ce Traité constitue une *res inter alios acta*.

Les relations officielles entre Caracas et Bogotà ne se rétablirent que lentement et péniblement; au lieu de reprendre les travaux de la Commission mixte au point où ils étaient restés dans le courant de l'été 1901, les deux Gouvernements s'engagèrent dans une série nouvelle de négociations officieuses puis officielles pour la conclusion d'un Traité général de limites, de commerce, de transit et de navigation; ces négociations, après divers échecs, étaient en cours en 1911; le 4 décembre 1911 un projet de Traité était communiqué par le Vénézuéla au Plénipotentiaire colombien à Caracas, mais aucune réponse n'y était faite pendant près de deux ans. A la fin de 1912, la Colombie se plaignit de ce que, dans la région de Maïpures, à Laja de Cazuarito sur la rive gauche de l'Orénoque, des autorités vénézuéliennes avaient envahi le territoire reconnu colombien par l'Arbitre espagnol; elle annonça qu'elle enverrait des Autorités colombiennes à Maïpures vers le mois de janvier 1913, qu'elle donnait cet avis pour éviter un conflit possible, qu'elle demandait le retrait immédiat des Autorités vénézuéliennes et le châtement des auteurs de ces actes irréguliers. La Colombie ne répondit jamais aux ouvertures et aux projets de traités du Vénézuéla et le Plénipotentiaire colombien donna sa démission. Le Vénézuéla, au contraire, répondit le 14 février 1913, en ce qui concerne l'incident de Cazuarito, que la Colombie réclamait en réalité l'exécution immédiate du jugement arbitral et que le Vénézuéla « était prêt à se rallier « à cette solution moyennant les dues formalités préalables ainsi que la détermination « des points restés en suspens sur toute l'extension de la frontière »; il invitait la Colombie à opter entre la simple exécution du jugement arbitral de Madrid ou la continuation des négociations sur une convention générale, « le « Vénézuéla n'étant pas disposé à des remises partielles des territoires con- « testés, puisque le jugement espagnol constitue un ensemble dont l'accom- « plissement doit être intégral puisqu'il réclame la détermination de la « ligne limitrophe dans toute son extension ».

La Colombie ayant opté pour la continuation des négociations d'une Convention générale entre les deux Pays, l'incident de Cazuarito perdit de son acuité et la controverse ne fut pas poussée à fond à cette époque. Toutefois, malgré la continuation des pourparlers diplomatiques pour un traité général, la Colombie ne renonçait pas à ses prises de possession; à la fin de 1915, le Président de l'État vénézuélien d'Apure et une Commission d'ingénieurs chargée de travaux topographiques pour la carte physique du Vénézuéla faisaient savoir au Gouvernement de Caracas que ces ingénieurs, remontant le Meta en septembre 1915, avaient rencontré à Calabocito sur la rive gauche dans le territoire contesté et qui avait fait l'objet d'un désaccord précis et absolu au sein de la Commission mixte en 1901, des Autorités colombiennes en armes; la possession de ce territoire avait toujours été exercée par le Vénézuéla; la Colombie paraît même actuellement abandonner toutes prétentions sur cette région. Le Vénézuéla ne pouvait accepter un traitement aussi contraire à tous les accords intervenus. Dans l'Acte-Déclaration du 21 novembre 1896, article 3, il avait déjà été convenu que la Commission mixte à constituer pour le bornage des sections artificielles de la frontière, édicterait « les autres dispositions pour la remise « formelle des lieux et régions qui doivent passer de la juridiction d'un État « sous celle de l'autre », ce qui impliquait l'interdiction d'une occupation de fait quelconque. Par note du 28 mai 1897, la Colombie avait fait savoir officiellement à Caracas qu'elle avait « décidé de ne pas donner suite aux « dispositions de l'Acte (de 1896) relatives à l'exécution immédiate de la « Sentence; elle avait proposé de maintenir le *statu quo* qu'établit le traité

« de commerce et de navigation (signé, mais non ratifié) en attendant que
 « l'opportunité se présentât de le soumettre à nouveau aux délibérations
 « des Congrès des deux Républiques ». Le tracé de la frontière le long du
 Meta, entre le méridien du Paso del Viento et le confluent du Meta avec
 l'Orénoque avait été adopté non seulement par la Commission mixte de
 1901, mais par les projets successifs de traités de 1905, 1907, 1910; il n'existait
 donc aucun prétexte pour la Colombie de faire des actes d'occupation sur
 la rive gauche et septentrionale du Meta en aval du méridien du Paso
 del Viento. Il était inadmissible de subir et de ratifier tacitement des actes
 de violence allant, par exemple, jusqu'à la destruction au printemps 1901
 par des ingénieurs colombiens de la borne plantée au bord du Meta sur le
 méridien du Paso del Viento le 4 février de la même année par la Commis-
 sion mixte, en exécution du procès-verbal signé à Caicara le 15 janvier 1900,
 et cela sous le prétexte que, postérieurement, des particuliers étaient venus
 affirmer que cette borne aurait dû être placée beaucoup plus à l'Est. Par
 note du 27 décembre 1915, le Vénézuéla expose cet ensemble de faits, les
 incidents de 1913 à Cazarito sur l'Orénoque et la thèse soutenue déjà
 à cette époque que la Colombie ne peut prétendre à entrer en possession
 des territoires à elle attribués par l'Arbitre espagnol, si « ces territoires ne
 « sont pas incontestables et déterminés sur le terrain; le Vénézuéla a le
 « droit de vouloir que tous les territoires qui lui appartiennent soient
 « déterminés sur le terrain d'une manière indiscutable. L'exécution de la
 « Sentence dans certaines parties de la ligne frontière, tandis que d'autres
 « parties de la même ligne resteraient indéterminées, romprait l'unité de
 « la Sentence arbitrale par le fait qu'elle ne satisferait pas tous les droits
 « qui y sont déclarés. La Sentence n'a pas établi de différences ni de privi-
 « lèges entre ces droits; tous sont également respectables et on ne conçoit
 « pas quelle raison juridique pourrait être invoquée pour donner satis-
 « faction aux uns et retarder celle des autres ». Si la controverse inaugurée
 par l'incident de Cazarito en 1913 n'a pas été poursuivie, c'est parce qu'on
 a négocié activement un Traité général; ce n'est pas la faute du Vénézuéla
 si le Plénipotentiaire de la Colombie a outrepassé alors ses pouvoirs et si
 la négociation a échoué; cela ne justifie pas de la part de la Colombie des
 prises de possession qui équivalent à se faire justice soi-même. Encore une
 fois, il faut que la Colombie opte pour des négociations générales sur la
 navigation, le transit et les limites ou pour l'exécution stricte de la Sentence
 espagnole; le Vénézuéla n'a d'ailleurs pas d'objection à la création d'un
 Corps technique arbitral désigné par une tierce puissance pour accom-
 pagner sur le terrain les Commissions mixtes des deux États et qui, dans
 chaque cas de divergence, « situerait la ligne de frontière ». La Colombie
 ayant répondu le 2 février 1916 en contestant les prétendus actes de viola-
 tion de frontière et soutenu qu'une Sentence rendue depuis un quart de
 siècle « réclame d'urgence ses effets naturels en tant qu'ils ne soient pas
 « empêchés par des obstacles insurmontables » et « qu'on ne voit pas
 « pourquoi ces obstacles existeraient dans les parties de la ligne où la
 « topographie et les opérations techniques déjà réalisées d'un commun
 « accord excluent toute nécessité d'interpréter la Sentence », la négociation
 était arrivée à un point mort; on était acculé à la guerre ou à un arbitrage;
 l'arbitrage fut préféré et la Suisse désignée comme arbitre.

Le Vénézuéla fait valoir à l'appui du point de vue exposé dans ses notes
 des 31 octobre 1891, 21 mars 1892, 24 août 1900, et surtout des 14 février
 1913 et 27 décembre 1915, les principaux arguments suivants:

La Sentence espagnole est UNE et son exécution ne saurait être divisée; elle « constitue un tout dont l'exécution, comme celle de toute sentence, doit être intégrale; dans ce but, il est nécessaire de déterminer dans toute son étendue la ligne frontière (en fixant, au préalable, les points qui sont considérés comme douteux)...; il n'y a pas de motifs pour qu'on donne la préférence à certains droits; ... les occupations partielles que la Colombie a cru pouvoir opérer constituent un commencement d'exécution unilatérale de la Sentence arbitrale de Madrid, contraire aux principes du droit des gens et qui ne peut que blesser les sentiments du Vénézuéla. L'exécution de la Sentence pour certaines parties de la frontière, tandis que d'autres parties de la ligne restent indéterminées, rompt l'unité du jugement arbitral puisqu'elle ne satisfait pas à tous les droits y définis. La Sentence arbitrale n'a établi aucun privilège ou différence entre ces droits; tous sont également respectables et l'on ne peut admettre qu'un motif juridique puisse être invoqué pour donner satisfaction aux uns et retarder les autres ».

Le fait que l'Arbitre espagnol avait divisé le territoire litigieux en secteurs artificiels n'a aucune valeur juridique et cette division a été faite seulement « à cause de la commodité et pour la méthode de l'exposé » de l'Arbitre; la Sentence a été rendue telle qu'elle avait été requise, c'est-à-dire « par un seul acte englobant toute l'étendue de la ligne frontière. Pour l'exécution, les Parties sont obligées, pour des raisons de méthode, de procéder par secteurs, mais l'acte juridique d'exécution qui doit réaliser en droit la séparation des territoires, ne peut être qu'un seul acte comme l'a été le jugement... Le Vénézuéla ne conteste pas le droit de souveraineté ou de propriété que la Sentence arbitrale espagnole a reconnu à la Colombie, mais uniquement et exclusivement la possibilité d'exercer ce droit tant qu'il restera à l'état de simple abstraction juridique. Il faut aussi régler la forme ou le mode de l'exercer...; la prise de possession ne doit pas être partielle ou unilatérale, mais simultanée et totale de la part des deux Républiques... Il est indispensable que les droits des Parties puissent être considérés comme parfaits; ... aussi longtemps qu'on ignore jusqu'où vont les droits de chaque Partie, le *status quo* territorial doit être maintenu conjointement; dans l'état d'incertitude qui règne au sujet des droits proclamés par la Sentence arbitrale, on ne comprendrait pas qu'ils puissent être exercés sans de nouveaux conflits... » Les juristes Rivier, Ortolan, Nys, Pradier-Fodéré, Heffter, etc., proclament qu'une Sentence arbitrale ne peut opérer le transfert de la souveraineté; « la Sentence décrit théoriquement une ligne de séparation, mais elle ne peut attribuer la propriété des territoires qu'elle reconnaît » à un État; ... « Le droit est une chose et l'exercice d'un droit en est une autre; ceux que la Sentence arbitrale a créés en faveur des Parties sont des droits idéaux qui ont besoin d'être définis et déterminés au moyen de la délimitation... La Sentence arbitrale a proclamé les droits respectifs des Parties sur certains territoires contestés, mais elle ne pouvait pas aller plus loin... Il est indispensable de définir les droits en question et de procéder ensuite à la remise matérielle », c'est-à-dire de procéder à la délimitation technique et ensuite à la tradition. « Les Sentences arbitrales n'ont pas force exécutoire de plein droit et manquent par conséquent d'effet automatique ». On ne peut soutenir que le Vénézuéla possédait les territoires contestés à titre de détenteur arbitraire; il avait et a fait valoir de nombreux titres; il n'était pas un détenteur illicite des territoires finalement reconnus par l'Arbitre espagnol à la Colombie; s'il est exact qu'en vertu de *l'uti possidetis juris*

de 1810, il n'était pas propriétaire souverain de ces territoires, il était au bénéfice d'une possession légitime et les effets juridiques de cette possession sont inattaquables; il s'agit aujourd'hui de procéder à un changement de possession et, dès lors, la tradition est nécessaire. L'absence d'une organisation internationale chargée de faire exécuter les Sentences arbitrales a pour conséquence que cette exécution est confiée « à l'honneur et à la « probité des Parties »; le Vénézuéla ne conteste « pas la force obligatoire « de la Sentence arbitrale, mais établit seulement la différence qui existe « entre cette obligation et la question des voies et moyens propres à l'exé- « cuter. Le choix de ces moyens est du ressort du droit interne de l'État « qui a succombé, sinon la procédure se convertirait en exécution forcée. « incompatible avec la condition d'État souverain de la Partie condamnée ». Il est inexact de soutenir que le Vénézuéla ait accepté les exécutions partielles; si, dans les Protocoles-Déclarations signés en 1894 et 1896 en vue du cas où les Traités conclus à cette époque ne seraient pas ratifiés, il a été constaté que les Parties « devaient être d'ores et déjà investies du « droit parfait de propriété et de juridiction sur les territoires litigieux », on ne peut invoquer des accords conclus à l'occasion de traités non ratifiés et disparus avec ces traités; aussi la Colombie a-t-elle expressément proposé par note du 28 mai 1897, de maintenir le *statu quo* « jusqu'à ce que l'occa- « sion se présente de soumettre de nouveau l'affaire au Congrès des deux « Républiques », occasion qui ne s'est jamais présentée. Le Plénipotentiaire colombien Calcaño Mathicu a formellement proposé par note du 16 novembre 1898, de procéder au bornage puis de déterminer « le mode « de procéder pour la remise des territoires ». Les contractants ne croyaient donc nullement alors au prétendu effet automatique de la Sentence arbitrale, comptant bien ajourner la remise des territoires jusqu'après la délimitation irrévocable et totale; tel est le véritable esprit du Pacte conclu en 1898 pour créer la Commission mixte de délimitation.

Le Vénézuéla ne considère pas la délimitation faite par les Commissions mixtes « comme définitive, justement parce qu'elle est partielle ». Les travaux de la Commission mixte sont partout incomplets ou inexacts; « les Commissaires ont fait une œuvre descriptive et la démarcation tracée « par eux n'implique ni adjudication ni transfert de possession; leurs actes « sont ceux de simples mandataires investis d'un pouvoir limité et sont « naturellement soumis à la ratification supérieure de leurs mandants ». Si on a stipulé que les Commissaires d'un des États pourraient procéder seuls au bornage en cas de négligence de l'autre État (art. 11 du Pacte de 1898), c'est là non un principe général, mais une véritable sanction pénale prise contre l'État négligent. Les lignes naturelles même formées par des fleuves ou des montagnes doivent, elles aussi, « être rectifiées et « précisées suivant les besoins et les circonstances; le Thalweg, la crête « des montagnes, la ligne de partage des eaux, le cours des rivières en « temps de sécheresse et de grandes eaux, tout cela est sujet à controverse ». Il n'existe actuellement, dans l'immense région de la frontière « aucun « territoire qui doive être considéré comme délimité de façon définitive ».

Le fait que la Sentence espagnole a fixé une durée de vingt-cinq ans pour la servitude de passage constituée sur la rive gauche de l'Orénoque à Atures au profit du Vénézuéla, prouve seulement que l'Arbitre espagnol n'a pas pesé suffisamment toutes les circonstances de l'exécution de sa Sentence.

Le fait que, dans le Pacte de 1898 créant les Commissions mixtes, « on a « restreint leur mandat aux secteurs dans lesquels la frontière n'est pas « constituée par des fleuves ou des chaînes de montagnes », ne prouve nullement, ainsi qu'on le soutient à Bogotá, que les Parties ont reconnu « expressément qu'en dehors de la démarcation matérielle, aucun autre « acte n'est nécessaire pour mener à bien l'exécution de la Sentence et « l'occupation subséquente par chaque Partie des territoires qui leur « avaient été attribués »; on s'est simplement borné alors à *ajourner* tout ce qui a trait au transfert de la souveraineté et à « l'occupation des terri- « toires jusqu'à l'achèvement de la partie technique de la délimitation ». Mais la pensée du Vénézuéla se trouve consignée dans la note qu'il adressait à la Colombie au cours de la préparation et peu de jours avant la signature du Pacte de 1898 pour proposer « qu'une fois la ligne de séparation fixée « de façon inéquivoque... on déterminera le mode de procéder à la remise « des territoires qui passent d'une juridiction à l'autre... » Ce texte, combiné avec l'offre colombienne du Ministre Tanco du 28 mai 1897 de maintenir le *statu quo* établi par le Traité de commerce alors en négociation, exclut les occupations partielles et unilatérales sans accord préalable sur les formalités de remise.

Le droit des gens, soit le droit international public, et la pratique internationale sont conformes à la thèse vénézuélienne de l'indivisibilité d'une Sentence et de l'inadmissibilité d'actes partiels d'exécution ou d'occupation. Le droit international n'admet pas davantage que la délimitation opérée par une Commission mixte entraîne de plein droit la faculté d'occupation des territoires dont le bornage a été effectué et la cessation de l'occupation légitime par l'autre Partie; il faut « l'accomplissement de ce qui a été « convenu » entre les Parties en vue d'assurer l'exécution de la Sentence et il faut « l'autorisation d'occuper les territoires par un moyen juridique « efficace ». En d'autres termes, il faut une tradition régulière. Cette tradition est requise par la pratique internationale et par les auteurs; Pradier-Fodéré, Dudley-Field, Riquelme, Bluntschli, Rivier, sont d'accord à ce sujet; le Traité ne fait que préparer la cession. La tradition formelle a été stipulée dans d'innombrables actes internationaux, par exemple la cession de la Louisiane par la France à l'Espagne en 1800, la cession de la Poméranie par la Suède à la Prusse en 1815, la nouvelle cession de la Louisiane par la France aux États-Unis en 1803, la cession du Piacentino et autres régions de la plaine du Pô par le Duc de Parme au Roi de Sardaigne en 1766, le transfert des Provinces rhénanes à la Prusse en 1815 et à la Hesse en 1816, le Traité d'échange de territoires entre la Bolivie et le Brésil le 17 novembre 1903, etc., etc.

Au point de vue théorique, « il est inadmissible en principe qu'une des « Parties en cause puisse de son chef et seule exécuter une Sentence; lorsqu'on « conclut un Compromis arbitral, on convient implicitement que les « Parties se soumettront au jugement et qu'elles s'entendront pour l'exécuter « d'un commun accord. Exécuter la décision de son propre chef ... ne serait « pas un acte de droit, mais un acte d'hostilité ». Au point de vue pratique, « si l'on admettait la thèse colombienne de la possibilité d'exécuter une « Sentence en partie et de la laisser en partie inexécutée, les deux « États demeureraient avec une frontière interrompue par des solu- « tions de continuité; une situation de ce genre serait plus dangereuse « pour la paix ... qu'une indétermination totale ».

En résumé, l'incertitude à peu près générale de la frontière colombo-vénézuélienne, qu'il s'agisse de frontières naturelles ou de frontières artificielles, l'insuffisance ou l'inexactitude des travaux des Commissions mixtes, le caractère purement déclaratif de la Sentence espagnole qui implique forcément des accords particuliers pour l'exécution de cette Sentence jusqu'à ce que les territoires à transférer soient parfaitement déterminés, les engagements solennels et réitérés de respecter le *statu quo*, les stipulations de 1896 et la correspondance diplomatique de 1898 qui prévoient un accord sur les conditions de la remise des territoires jadis contestés entre les deux Parties, l'opinion concordante des auteurs sur la nécessité d'une tradition et la pratique internationale d'une tradition formelle en cas de passage d'un territoire d'un État à un autre, tout cet ensemble formidable constitue la base solide de la thèse vénézuélienne que les occupations partielles et successives sont irrégulières et contraires au droit des gens.

V.

LES ARTICLES 3 ET SUIVANTS DU COMPROMIS.

1. *Les compétences de l'Arbitre suisse.*

Dans le Compromis d'arbitrage signé à Bogotá le 3 novembre 1916, les Hautes Parties contractantes, après avoir visé à l'article 1^{er} la Sentence espagnole du 16 mars 1891 et le Pacte colombo-vénézuélien du 30 décembre 1898 « qui réglementa la manière de délimiter et de borner les limites « fixées par la Sentence arbitrale de Madrid », et après avoir rappelé « les travaux des Commissions mixtes qui délimitèrent et bornèrent une « partie de la frontière, travail qui a été suspendu depuis 1901 », ont adopté un article 3 ainsi conçu : « Les Hautes Parties Contractantes conviennent « de charger l'Arbitre (suisse) de la *terminaison* complète de la délimitation « et du bornage de la frontière fixée par la *Sentence arbitrale*, opérations « qu'il exécutera au moyen d'experts nommés à sa volonté aussitôt après « qu'il aura prononcé la Sentence » (sur la question posée à l'article 1^{er} de l'occupation soit partielle et successive, soit intégrale et simultanée de la Sentence de Madrid). « Les experts seront de la même nationalité « que l'Arbitre; ils rempliront leur mission dans le délai qu'indiquera « l'Arbitre et ils tiendront compte des mémoires, plans et autres documents « que les Parties leur présenteront avant la délimitation ou lorsqu'ils l'effectueront. »

Une première question se pose immédiatement de savoir de quelle Sentence arbitrale il s'agit dans la phrase ci-dessus : « la terminaison complète de la délimitation et du bornage de la frontière fixée par la Sentence « arbitrale ». S'agit-il de la Sentence arbitrale espagnole de 1891 ou de la future Sentence arbitrale à rendre par la Suisse ?

Les deux Parties sont d'accord qu'il s'agit de la Sentence espagnole de 1891.

2.

Un second point consiste à rechercher si le Conseil Fédéral Suisse devra statuer lui-même sur les questions de limites pendantes entre les Parties, ou bien si les questions de limites seront du ressort exclusif des experts à désigner par le Gouvernement Suisse aussitôt après qu'il aura statué sur la question posée à l'article 1^{er} du Compromis de 1916. Dans le doute,

le Conseil Fédéral avait interrogé sur ce point les Hautes Parties Contestantes par sa note du 15 juillet 1918, page 5, et dans le numéro 18 des *Points signalés* par lui à la même date à l'attention de MM. les Agents de la Colombie et du Vénézuéla à Berne.

La Colombie a déclaré, dans son Mémoire responsif de 1919, que la question posée par le Conseil Fédéral reposait sur une erreur de traduction; en espagnol la Sentence de Madrid est appelée *laudo*, qui ne prête à aucune confusion, et l'article 3 du Compromis vise exclusivement l'exécution du *laudo* soit de la Sentence de Madrid; le futur jugement suisse est désigné à l'article 3 par le mot *fallo*; en espagnol, il n'y a pas de confusion possible. Il en résulte que le Gouvernement Suisse n'a nullement à statuer comme arbitre sur les opérations relatives au bornage de la frontière déterminée par la Sentence espagnole; ces opérations « sont de la compétence exclusive « des Commissions technico-arbitrales », puisque l'art. 3 stipule expressément que « l'Arbitre (c'est-à-dire le Gouvernement Suisse) est chargé du « complet achèvement de la délimitation et du bornage de la frontière « établie par le jugement (*laudo*, la Sentence espagnole), opérations qu'il « exécutera au moyen d'experts nommés à son choix, aussitôt le jugement (*fallo*) « rendu », c'est-à-dire aussitôt après le futur jugement suisse à rendre sur la question des occupations prévue à l'art. 1^{er} du Compromis. « A part la « mission de nommer ces Commissaires et de leur fixer un délai pour mener « à bien leur si important travail, il n'y a dans tout le Compromis aucun « point, quel qu'il soit, qui puisse être résolu par l'Arbitre, excepté le point « capital de droit concernant l'occupation des territoires, que l'art. 1^{er} « spécifie et détermine comme étant la cause essentielle du litige ». La Colombie va même jusqu'à ajouter dans son Mémoire responsif, page 15, que si la question était « comprise et appliquée autrement, cela pourrait ... « entraîner une violation flagrante du Compromis et frapper de nullité « la Sentence que l'Arbitre (suisse) doit prononcer ». Toute cette partie du programme doit être réservée aux Commissaires techniques; « elle doit « être accomplie sur place par les Commissaires techniques, selon la teneur « du Compromis, telle qu'elle est clairement définie et circonscrite ».

De son côté, le Vénézuéla a déclaré dans son Mémoire responsif de 1919 que les divergences entre les deux États sur l'exécution fragmentaire ou sur l'exécution intégrale de la Sentence de Madrid « déterminent et limitent « de façon précise et indubitable l'étendue du mandat que les Hautes « Parties ont confié à l'Arbitre. La Convention de 1916 lui attribue aussi « la faculté de nommer les experts qui doivent procéder à la délimitation « et à l'abornement de la frontière fixée par la Sentence arbitrale (espa- « gnole); le premier forme le côté judiciaire de l'arbitrage qui prend fin « avec la Sentence future (suisse); la seconde représente la période d'exécu- « tion, une opération matérielle qui est du *ressort exclusif* des experts que « l'Arbitre suisse nommera. Il est vrai que le deuxième paragraphe de « l'art. 1^{er} (du Compromis) dit que l'Arbitre tranchera aussi les *autres* « points qui *seront* exposés dans le cours du Compromis, mais comme ces « points n'ont pas été déterminés expressément dans l'instrument diploma- « tique de 1916, il serait difficile d'en conclure que les Parties ont voulu « conférer à l'Arbitre la compétence de résoudre les difficultés qui peuvent « surgir pendant l'exécution matérielle de la Sentence arbitrale de 1891, « difficultés qui seront sans doute d'ordre pratique et doivent être résolues « sur le terrain même ».

Les déclarations des deux Parties dans leurs Mémoires responsifs de 1919 sont donc précises et concordantes; le Gouvernement Fédéral Suisse n'a pas à statuer sur les divergences concernant le tracé de la frontière entre les deux États litigants; ce soin incombe exclusivement aux experts techniques.

Il est vrai que, postérieurement, dans sa Réplique de 1920, le Vénézuéla a été d'avis que l'Arbitre suisse doit lui-même non seulement déterminer les points contestés, mais faire explorer *avant* sa Sentence la totalité de la frontière car, sur nombre de points, la Sentence espagnole est inexécutable; le Vénézuéla est d'avis que les experts sont de simples techniciens et non des arbitres; que l'Arbitre juge du fond a le droit de définir ses propres pouvoirs, que les Commissaires experts suisses n'ont rien à décider; que c'est au Conseil Fédéral à statuer, lui, sur les différents points litigieux; qu'il est libre de le faire avant expertise en donnant ses instructions aux experts ou seulement après expertise sur le vu des rapports des experts; c'est le Conseil Fédéral seul qui est chargé de statuer en droit et de sa propre autorité. Il est singulier que la Colombie accorde aux experts tous les pouvoirs qu'elle refuse au Conseil Fédéral. L'interprétation du Compromis est, d'usage constant, une des fonctions du Pouvoir judiciaire. « L'expertise n'est qu'un élément servant de base aux décisions ou un « moyen pour les exécuter, et elle est rationnellement circonscrite par la « nécessité technique qui lui a donné origine... Il est inadmissible de con- « fondre les fonctions d'arbitre avec les fonctions d'experts... La vérité « est que les Parties n'ont établi qu'un seul Tribunal arbitral, qui est le « Conseil Fédéral Suisse; c'est à lui qu'il appartient de statuer sur les « difficultés d'exécution et les divergences d'interprétation qui peuvent « avoir surgi entre les Parties; c'est là une faculté inhérente au ministère « de l'arbitre ».

3.

La solution consistant à renvoyer aux experts les questions de délimitation ne serait toutefois pas praticable si le Compromis avait refusé aux experts le caractère arbitral. Pour statuer définitivement, il convient donc de rechercher la volonté des Parties sur le caractère de la mission des experts; les deux ordres d'idées sont, par la force des choses, étroitement connexes.

Thèse colombienne.

Le Gouvernement colombien expose, à l'appui de la thèse que les experts techniques à désigner par le Gouvernement suisse auront le caractère arbitral, les principales considérations suivantes:

C'est une ancienne tradition entre la Colombie et le Vénézuéla de conférer, en matière de limites, les fonctions d'arbitre aux experts techniques. Le Traité de Bogotà du 14 décembre 1833 (Michelena-Pombo) stipulait déjà, art. 28, que « les Commissaires dresseront la carte des territoires « limitrophes et tiendront un journal de leurs opérations et ces pièces, « lorsqu'elles seront parfaitement concordantes, seront considérées comme « faisant partie du présent Traité et auront les mêmes force et validité que « si elles y étaient insérées »; cette clause n'a jamais été critiquée à cette époque et si le Traité de 1833 a échoué, c'est pour de tout autres motifs.

D'après le Traité proposé le 17 novembre 1874 au nom de la Colombie par M. Murillo Toro, son agent à Caracas, les Commissaires « dresseront

« la carte correspondant à la partie du territoire limitrophe dont ils
 « auront été chargés et tiendront journal des opérations pratiquées par
 « eux, le tout devant, si leur accord est parfait, être considéré comme partie
 « intégrante du présent Traité, avec le même effet que s'il y était inséré ». Ce Traité (Murillo-Guzman) n'aboutit pas, le Vénézuéla ayant rompu les relations diplomatiques avec sa voisine.

Le Traité du 4 avril 1894 (Suarez-Unda) a donné, art. 43, des pouvoirs illimités et sans aucune réserve à la Commission de bornage. L'art. 42 stipule que la prise de possession aura lieu aussitôt après l'échange des ratifications. Le Traité du 21 novembre 1896 (Holguin-Gandolphi) a conféré aussi des pouvoirs sans réserve à la Commission mixte, ajoutant même que si un État était en retard pour constituer sa délégation, l'autre État pourrait procéder seul au bornage au bout de huit mois.

Le Pacte de 1898 qui a établi la Commission mixte et qui est expressément visé dans le Compromis de 1916, a attribué aux décisions de cette Commission un caractère définitif sauf les cas de doutes ou de désaccords que la Commission elle-même déciderait de soumettre aux deux Gouvernements; la Commission mixte a maintes fois proclamé que la frontière décrite dans des procès-verbaux était définitive (voir par exemple procès-verbal du 27 mai 1900, Ann. dipl. Col. I, 173; Procès-verbal de Guarero, 19 septembre 1900; Procès-verbal de Los Castilletes du 29 avril 1900, etc., etc.).

Le Pacte de 1898 a reproduit aussi la stipulation de 1896 qu'un des États pourrait borner seul, si l'autre ne constituait pas dans un certain délai sa représentation au sein de la Commission mixte.

En 1901, pendant la suspension des travaux de la Commission mixte colombo-vénézuélienne, le Chef du Pouvoir exécutif du Vénézuéla a signalé avec satisfaction à l'Assemblée constituante la marche de ces travaux sans formuler la moindre réserve en dehors des points sur lesquels la Commission elle-même avait signalé l'existence de désaccords.

La correspondance diplomatique qui a préparé le Compromis de 1916 soumettant le litige à l'Arbitre suisse est, de son côté, significative. Par note du 27 décembre 1915, le Vénézuéla (M. Andrade) « a proposé la création « d'un Corps *technique arbitral* désigné par une tierce puissance, qui accomplirait sur le terrain les Commissions mixtes vénézuélienne et colombienne et, dans chaque cas de divergence, situerait la ligne frontière conformément à la Sentence (espagnole) de 1891 ». La Colombie répondit le 2 février 1916 qu'elle acceptait la proposition de « demander sans retard à un Gouvernement ami, de nommer une Commission *arbitrale* pour « résoudre les divergences entre les membres de la Commission mixte « de démarcation qui serait désignée aussitôt que la Commission arbitrale « serait à même de les accompagner ». Le Vénézuéla a déclaré à son tour par note du 11 août 1916 qu'il « accueillait avec satisfaction l'idée de « comprendre dans le Compromis une clause stipulant la démarcation de la « ligne du jugement arbitral (espagnol) par des techniciens nommés par « l'Arbitre ».

Le Compromis de 1916 lui-même proclame, art. 2, que l'objet de l'arbitrage est « la question des occupations de territoires », puis ajoute que l'Arbitre est « chargé de la *terminaison* complète de la délimitation « et du bornage de la frontière fixée par la Sentence arbitrale (de Madrid), « opérations qu'il exécutera au moyen d'experts nommés à sa volonté... » « ... dans le terme qu'indiquera l'Arbitre ». Le mot « terminaison » implique que ces travaux étaient définitifs. Aucune autre réserve n'a été stipulée

telle qu'approbation ultérieure des travaux des experts par le Gouvernement suisse, accords ultérieurs sur des formalités de tradition, etc. Les décisions des experts-arbitres suisses seront donc définitives et immédiatement exécutoires.

De tels accords, outre qu'ils représentent la tradition colombo-vénézuélienne depuis 1833, n'ont rien de contraire aux pratiques internationales (voir consultation Alvarez, Répl. Col., p. 202) et, en tout cas, l'art. 3 du Compromis de Bogotá du 3 novembre 1916 attribue aux experts à nommer par le Gouvernement de la Confédération Suisse la double mission à la fois de juges-arbitres et ensuite d'exécuteurs sur le terrain de la solution qu'ils auront adoptée. Si les experts suisses n'étaient pas des arbitres, leurs décisions seraient contestables aussi bien que les décisions de la Commission mixte créée par le Pacte de 1898 sont aujourd'hui contestées par le Vénézuéla et le conflit s'éterniserait.

Thèse vénézuélienne.

Le Gouvernement du Vénézuéla conteste au contraire nettement le caractère arbitral des experts techniques à désigner par le Gouvernement Fédéral Suisse. Dans sa pensée, qui dit experts dit simples agents techniques. Les experts à nommer par la Suisse seront chargés uniquement d'une mission topographique et non d'une mission technique arbitrale; c'est le Conseil Fédéral qui est juge unique. Il est, d'après l'article 48 du Traité de La Haye de 1899, reproduit à l'article 73 du Traité de La Haye de 1907. « autorisé « à déterminer sa compétence en interprétant le Compromis ... et en appli-
« quant les principes du droit ». Il peut et doit déterminer les points contestés et faire explorer toute la frontière par ses experts avant la Sentence; il n'existe aucun motif de restreindre la compétence du Conseil Fédéral et la Colombie a une attitude inexplicable en exigeant de restreindre cette compétence pour l'attribuer exclusivement aux experts. La mission de ces derniers consiste à consigner les résultats obtenus dans les affaires qui exigent leurs compétences spéciales. conformément aux principes de leur science ou de leur art; « mais toute difficulté qui n'est pas d'ordre pure-
« ment pratique (qui sont les seules qu'ils doivent résoudre sur le terrain) « échappe à leur capacité technique et sa solution est uniquement du
« ressort du Conseil Fédéral... Les Experts ne sont ni arbitres ni juges.
« mais simplement des agents des juges pour l'exécution d'opérations
« topographiques qui leur incombent conformément à leur mandat ». En droit des gens, les cas sont innombrables dans lesquels les travaux des Commissions techniques sont soumis à l'approbation des Gouvernements (Argentine et Chili 1902 et 1908; Bolivie et Pérou; Autriche et Hongrie 1902; Argentine et Chili 1898; Argentine et Paraguay 1905; États-Unis et Grande-Bretagne, Alaska, 1903; Canada 1905; Allemagne et France 1908; Vénézuéla et Guyane britannique. etc.). Les travaux des Commissions mixtes de 1900 et 1901 doivent être revus, car, dès qu'il fut soulevé des doutes dans leur sein, l'approbation des Gouvernements s'imposait. En tout cas, c'est au Conseil Fédéral à statuer, à déterminer le mandat des experts, à indiquer les territoires qu'ils auront à explorer, à examiner leurs propositions et à statuer ensuite, car lui seul est l'Arbitre. « Les
« Parties n'ont pas entendu laisser aux experts les fonctions arbitrales,
« ... mais au Conseil Fédéral; les experts sont seulement ses agents pour une
« opération topographique. »

4.

Un autre point discuté entre les Hautes Parties Contestantes dans les Mémoires, Réponses et Répliques qu'elles ont fait parvenir à l'Arbitre suisse est celui de savoir *sur quels territoires devra porter la mission de la Commission technique arbitrale* à nommer par le Gouvernement Fédéral Suisse.

Thèse colombienne.

La Colombie est d'avis qu'il y a lieu d'exclure de cet examen toutes les frontières naturelles indiquées comme limites par l'Arbitre espagnol et qu'il faut en exclure aussi toutes les limites définitivement adoptées par la Commission mixte colombo-vénézuélienne dans ses travaux de 1900-1901; les opérations de la Commission technique arbitrale à nommer par la Suisse devront par suite porter uniquement sur les parties de la frontière que l'ancienne Commission mixte de 1900-1901 n'a pu délimiter ou sur lesquelles des différends ont surgi au sein de cette Commission. Ces derniers points sont au nombre de trois: la détermination de la boucle à l'Est de San Faustino; le tracé de la ligne entre le fleuve Arauca et le fleuve Meta, tracé qui dépend de la fixation du lieu où se trouve sur le fleuve Meta l'Apostadero qui constitue le point d'aboutissement Sud de cette ligne; et enfin le tracé de la frontière terrestre entre le fleuve Atabapo et le fleuve Guainia près de Yávita et de Pimichin dans le bassin du Haut-Orénoque.

Dans sa Réplique, la Colombie a cependant demandé que la Commission arbitrale suisse délimitât aussi, dans le deuxième secteur, la région comprise entre le confluent du Rio de Oro avec le Catatumbo et le confluent de la Grita avec le fleuve Zulia; la Sentence espagnole de 1891 indique, dans ses considérants, « qu'en ce qui concerne la deuxième section, les Hautes Parties Contractantes ont décidé de commun accord la frontière en litige, « et, pour cette raison, l'intervention de l'Arbitre n'est pas nécessaire. » La Sentence ajoute dans son dispositif: Secteur 2 « ... jusqu'à la source « de la rivière Oro et de ce point à l'embouchure du Grita dans le Zulia; « par le trajet du *statu quo* qui traverse les rivières Catatumbo, Sardinata « et Tarra »; la Colombie explique que ce *statu quo* a été contesté par le Vénézuéla postérieurement à la Sentence espagnole, que cette région a été insuffisamment explorée par la Commission mixte de 1901 et qu'ainsi il y a là une contestation nouvelle; la Colombie ne s'oppose pas à ce que cette question soit soumise à la Commission arbitrale suisse. La Colombie paraît même désirer que les techniciens-arbitres suisses recherchent la vraie source du Rio de Oro; toutefois, dans sa dernière conclusion, la Colombie restreint finalement sa demande, en ce qui concerne la délimitation du secteur 2, aux parties de cette section « qui ne sont pas constituées par des limites naturelles ».

D'une façon générale, en ce qui concerne la compétence de l'Arbitre, la Colombie insiste sur le point de vue que « la cause et la raison d'être de l'arbitrage « (de 1916) n'est pas du tout d'interpréter et de compléter la Sentence du Roi « d'Espagne; cette manière de voir violerait le Compromis de Bogotá... « la Sentence de S. M. le Roi d'Espagne ayant été et étant complète en « elle-même... Toute la discussion roule... sur la seule exécution de la Sentence « espagnole, et encore l'exécution de cette Sentence ne regarde-t-elle, « à proprement parler, l'Arbitre de Berne que d'une façon indirecte... « Le Conseil Fédéral n'a de juridiction propre... que pour trancher la

« question posée à l'article premier du Compromis, et d'autre part « (art. III) pour nommer les Experts et leur fixer un délai pour « l'accomplissement de leur tâche, en leur transférant, par le fait, sa « propre juridiction pour qu'ils puissent s'acquitter dûment de leur « mandat ».

Thèse vénézuélienne.

Le Vénézuéla insiste au contraire, ainsi qu'il a déjà été exposé ci-dessus sous chiffre 3, pour que « toute la frontière soit considérée comme contestée ». Le Conseil Fédéral Suisse doit décider s'il existe une seule section de la frontière qui soit nettement définie par des limites naturelles ou nettement et définitivement délimitée par les travaux des Commissions mixtes colombo-vénézuéliennes; il est d'avis que dans aucune des six sections de la Sentence de Madrid, la délimitation n'est définitive, et que toutes les frontières naturelles doivent, elles aussi, être délimitées. La délimitation intégrale s'impose.

« La Sentence espagnole offre des lacunes ou des incertitudes graves. « Elle devait fatalement rester inexécutable dans son ensemble. La simple « analyse de cette Sentence suffit à convaincre, à première vue, de la diffi- « culté. ou pour mieux dire, de l'impossibilité de l'exécution telle qu'elle a « été rendue ». La Sentence contient des « erreurs qui auraient suffi à « justifier sa revision... » « Cette accumulation d'inconvénients et de « difficultés a convaincu les deux Républiques de la nécessité d'y donner « une solution au moyen de compensations mutuelles sur la navigation « et le transit... » Le délai de vingt-cinq ans attribué par la Sentence de Madrid à la servitude de passage à Atures « est un argument contre la « Sentence espagnole insuffisamment réfléchie... Le Vénézuéla aurait pu « rejeter la Sentence arbitrale (espagnole) en se fondant sur des raisons « d'une valeur juridique considérable » (note du Vénézuéla à la Colombie du 23 janvier 1913); « il a donné un bel exemple d'abnégation pour « rendre hommage à la fraternité américaine... » A la Goajira, la Sentence est inexacte; « il a été commis des erreurs transcendentales de procédure. « Le Vénézuéla aurait pu victorieusement faire opposition à la Sentence « arbitrale. » ... « Les difficultés d'interprétation de la Sentence, les faits « nouveaux surgis à raison de l'exécution, non prévus par le juge au moment « du prononcé de la Sentence, étaient d'une nature telle qu'ils auraient « justifié la revision de la Sentence, conformément aux Conventions de « La Haye. » Toutefois, dans sa première conclusion finale, le Vénézuéla déclare que si « la Sentence de la Couronne d'Espagne est entachée d'erreurs « substantielles... néanmoins le Vénézuéla... en l'acceptant, malgré ces « erreurs, entend l'accomplir pour ce qui dépend de lui. » ... « Ces obser- « vations... suffisent à démontrer l'imprudence qu'il y aurait (de la part « du Conseil Fédéral) à se fier aux indications de la Sentence et aux cartes « existantes pour résoudre les difficultés de la démarcation de la frontière, « et la nécessité évidente de procéder à une exploration des territoires de « la frontière avant de statuer... » Le Conseil Fédéral devra statuer sur tous les points qui constituent des divergences entre les Parties et devra *interpréter* à cet effet la Sentence espagnole pour résoudre ces divergences, car l'article 3 du Compromis prévoit l'achèvement complet de la délimitation sur toute l'étendue de la frontière.

Sur la question des compétences générales attribuées à l'arbitre suisse par le Compromis de 1916, le Vénézuéla admet d'ailleurs que « constituent

« la matière de l'arbitrage, l'opportunité et la forme dans lesquelles les
 « Parties devront prendre possession des territoires qui leur ont été respec-
 « tivement reconnus par la Sentence arbitrale de 1891. Le Vénézuéla dit
 « que cette opportunité se présentera (seulement) lorsque les opérations
 « topographiques seront terminées... Ces divergences sur les questions de
 « forme et d'opportunité d'occupation, déterminent et limitent de façon
 « précise et indubitable l'extension (étendue) du mandat que les Hautes
 « Parties ont confié à l'Arbitre. La Convention de 1916 lui attribue aussi
 « la faculté de nommer des Experts qui doivent procéder à la délimitation
 « de la frontière fixée par la Sentence arbitrale (espagnole); le premier
 « forme le côté judiciaire de l'arbitrage, lequel prend fin avec la Sentence;
 « la seconde représente la période d'exécution, opération matérielle qui est
 « du ressort exclusif des Experts que l'Arbitre nommera... » Seulement,
 dans l'opinion du Gouvernement du Vénézuéla, le premier point pour le
 Conseil Fédéral avant de statuer sur la régularité ou l'irrégularité des
 occupations partielles et sur la possibilité juridique de prises de possession
 successives, « doit être de fixer d'une manière précise dans quels territoires
 « cette occupation eût pu avoir lieu; il est clair qu'aux termes de l'article
 « premier, elle n'a pu s'effectuer que sur les points qui se trouvent *claire-*
 « *ment* délimités par la nature ou par les travaux des Commissions topo-
 « graphiques. Les Commissaires ne sont pas autorisés à s'écarter de la
 « ligne indiquée... dans la Sentence qu'ils doivent exécuter... » L'Arbitre
 n'est pas médiateur... « La Sentence arbitrale espagnole est le titre original
 « des droits des Parties et, dans ce procès, il n'est pas susceptible d'addition
 « de n'importe quel genre, attendu que la mission confiée à l'Arbitre
 « (suisse) par les Parties est celle de l'exécuter, dans l'idée de pourvoir
 « par là à sa stricte application... » Les Parties ont cru que la Sentence
 « n'avait pas besoin d'être *complétée*, ce que... l'Arbitre suisse ne pouvait
 « pas faire, le Compromis l'en empêchant, puisque la chose n'entraîne pas
 « dans l'intention des Parties, mais s'il y avait lieu, pour appliquer la
 « Sentence (espagnole), d'en *interpréter* les termes, aucune autre autorité
 « ne serait appelée à le faire que le Conseil Fédéral... L'accomplissement
 « de ce but, soit l'exécution précise de la Sentence espagnole. circonscrit
 « les pouvoirs de l'Arbitre et signale, d'une manière infranchissable, les
 « limites de sa compétence... La faculté d'interpréter, dans les limites
 « du mandat arbitral précisé dans le Compromis, est inhérente dans
 « le présent litige à la faculté de juger. »

5.

Le Conseil Fédéral constate d'ailleurs, en passant, qu'il n'a pas à s'occuper de la validité actuelle de la servitude de passage constituée sur la rive gauche et colombienne de l'Orénoque près d'Atures au profit du Vénézuéla pour une durée de vingt-cinq ans à partir de l'entrée en vigueur de la Sentence espagnole le 17 mars 1891. Il ne s'est pas occupé davantage de la date à laquelle commence à courir le délai de six mois fixé par l'article 7 du Pacte du 30 décembre 1898 entre la Colombie et le Vénézuéla pour l'option de nationalité des Colombiens ou Vénézuéliens qui, « par suite du tracé
 « de la ligne auraient à passer d'une juridiction à l'autre ». Le Compromis ne paraît attribuer sur ces deux questions aucune compétence à l'Arbitre, les deux Parties étant d'accord pour écarter toute interprétation extensive de l'article premier du Compromis du 3 décembre 1916 ainsi conçu:
 « L'Arbitre résoudra de même tous les autres points exposés dans le
 « cours de cette Convention. »

6.

L'article 6 du Compromis de 1916 et la frontière future pouvant résulter de l'exécution de cet article.

L'histoire des relations colombo-vénézuéliennes depuis un siècle est faite de négociations tendant à assurer la liberté du commerce et du transit, surtout à travers le Vénézuéla, moyennant compensations territoriales à fournir par la Colombie. Même au moment de la conclusion du Compromis de 1916 ayant pour but d'achever, enfin, après un quart de siècle, l'exécution de la Sentence de limites de Madrid, cette idée réapparaît sous forme d'un article 6 du Compromis ainsi conçu: « Aussitôt que cette Convention (c'est-à-dire le Compromis) aura été ratifiée, les Hautes Parties Contractantes « ouvriront des négociations dans le but de conclure un traité sur la navigation des rivières communes et sur le commerce de frontière et de transit « entre les deux Républiques. sur des bases d'équité et de convenance « mutuelle. Si le dit traité devait être conclu et échangé avant d'avoir « commencé la délimitation de la frontière. il sera tenu compte dans les « opérations et actes relatifs à la délimitation. de toute modification provenant du Traité de navigation et de commerce. Si le Traité de navigation « et de commerce devait être conclu après avoir déjà commencé ou terminé « la délimitation, le tracé de cette délimitation sera modifié. dans les parties « où il sera nécessaire de modifier. d'accord avec le traité en question. « dans la même forme que celle stipulée pour la délimitation générale ».

L'Arbitre a demandé aux Parties, par sa lettre du 15 juillet 1918, annexe chiffre 19, p. 10, d'être tenu au courant de ces négociations. qui auraient dû s'ouvrir aussitôt après l'échange des ratifications sur le Compromis, soit dès le 20 juillet 1917. Il leur a demandé si le sens de l'article 6 était que les Experts suisses auraient aussi « à délimiter même les frontières nouvelles et différentes de celles de l'arbitrage de Madrid qui seraient convenues « ultérieurement et directement entre les Parties ». Dans son Mémoire responsif de 1919. la Colombie a fait savoir à l'Arbitre qu'elle avait fait parvenir des propositions et observations au Représentant du Vénézuéla à Bogotá en vue de diverses modifications de la frontière; ces propositions ont été résumées dans un rapport adressé au Gouvernement du Vénézuéla par son agent à Bogotá le 19 octobre 1918; le Gouvernement de Caracas répondit le 19 novembre 1918 par télégramme que « pour entrer en matière « sur un arrangement de limites. il jugeait nécessaire d'attendre l'exécution « par l'Arbitre suisse de la délimitation sur le terrain de la ligne arbitrale « espagnole ». Le 24 décembre 1918, le Gouvernement vénézuélien ajoutait que. au sens strict et littéral, l'article 6 du Compromis « ne comprend pas les « questions de limites.. »; que le Vénézuéla « préfère conserver la séparation « ... entre les questions de limites et celles du commerce et de la navigation, « et accomplir strictement l'article 3. laissant la démarcation de la frontière « aux Experts désignés par l'Arbitre ».

Le Vénézuéla s'est abstenu dans son *Mémoire responsif* de 1919 d'aborder la question posée en juillet 1918 par l'Arbitre suisse sous chiffre 19. D'autre part, par note du 30 janvier 1919, la Colombie a fait savoir au Conseil Fédéral que cette attitude du Vénézuéla est contraire « au texte et à l'esprit « du Compromis » et que la Colombie maintient son intention de continuer les négociations.

Finalement dans sa Réplique de 1920, le Vénézuéla constate que « l'article 6 du Compromis n'est pas du ressort du Conseil Fédéral ».

En fait donc, à l'heure actuelle, les négociations prévues par le Compromis n'ont pas été achevées depuis l'échange des ratifications en 1917; elles n'ont même pas été entamées et elles ont finalement été déclinées expressément par le Vénézuéla. Dans ses conclusions finales, la Colombie paraît se résigner: « Les négociations au sujet d'un Traité sur le commerce, la navigation et les frontières, si souvent entamées et si souvent infructueuses « grâce à l'attitude du Vénézuéla, ne peuvent avoir pour conséquence de « retarder indéfiniment la Sentence. Si ce Traité était vraiment conclu « un jour, on trouverait rapidement les moyens de le mettre à exécution et « de modifier les frontières conformément à ses clauses. »

Les deux Parties semblaient donc d'accord en 1920 pour écarter, en fait, l'exécution de l'article 6 du cercle d'activité de l'Arbitre suisse. Toutefois, à la fin de cette même Réplique de 1920, la Colombie en revient à sa déclaration que, si le Traité de limites est conclu avec le Vénézuéla pendant ou même après l'achèvement de la démarcation de la frontière indiquée par l'Arbitre espagnol, « il incombera aux Experts suisses de tracer et « d'aborder la ligne de frontière que les Parties auront admise ».

L'Arbitre suisse se trouve ainsi devant un article 6 qui n'est pas exécuté actuellement. Or, l'Arbitre est appelé, à teneur de l'article 3 du Compromis, non seulement à nommer les Experts aussitôt après avoir statué sur la question des prises de possession, mais aussi à indiquer aux Experts le délai dans lequel ils devront remplir leur mission. De la combinaison de ces deux textes peut résulter pour le Gouvernement Fédéral Suisse l'impossibilité de fixer un délai aux dits Experts pour l'achèvement de leurs travaux, si ces travaux devaient comprendre une délimitation future devant résulter d'un traité dont la négociation n'est pas même commencée; ce traité peut d'ailleurs avoir le même sort que les multiples traités analogues négociés entre les Parties et rejetés depuis quatre-vingt-dix ans.

L'article 6 du Compromis n'ayant pas reçu de commencement d'exécution, les Experts suisses auraient-ils encore à collaborer à l'exécution d'un traité qui serait inexistant au moment de la clôture de leurs autres opérations de bornage? La Colombie expose dans sa Réplique que « si le traité était « vraiment conclu un jour, on trouverait rapidement les moyens de le « mettre à exécution et de modifier les frontières conformément à ses « clauses ».

La dernière phrase de l'article 6 du Compromis ne peut-elle pas d'ailleurs être interprétée en ce sens que, pour exécuter la délimitation devant résulter de ce futur traité, les Parties sont seulement convenues, au cas où le traité interviendrait après l'achèvement de la délimitation des frontières de la Sentence espagnole, d'adopter *la même procédure d'une Commission technique arbitrale désignée par un Gouvernement ami*? Cela ne signifie pas nécessairement que cette Commission technique sera et devra être la Commission technique arbitrale à désigner actuellement par la Suisse. Dans ce sens et puisqu'un accord des Parties ne peut plus intervenir avant l'achèvement des travaux des Experts suisses, on doit admettre, comme le propose le Vénézuéla, que cet article 6 du Compromis est en dehors de la mission actuelle de l'Arbitre suisse.

VI.

CONCLUSIONS.

Le Conseil Fédéral Suisse, se basant sur les observations de fait et de droit qui précèdent, est arrivé aux conclusions suivantes:

1.

La question posée à l'article premier du Compromis signé à Bogotá le 3 novembre 1916, est de savoir si un des États contestants « a le droit « d'entrer en possession des territoires que lui reconnut la Sentence arbitrale « espagnole et qui sont clairement délimités par la nature même ou par les « travaux des Commissions de délimitation », ou si, au contraire, comme le soutient le Vénézuéla « cela ne peut se faire avant que la ligne frontière « commune ait été intégralement délimitée sur le terrain ».

Par application du principe de l'*uti possidetis juris* de 1810, inscrit dans la Constitution de chacune des deux Hautes Parties Contestantes, dans le Compromis qu'elles ont signé à Bogotá le 14 septembre 1881 en vue de soumettre leurs différends de limites à l'arbitrage de la Couronne d'Espagne, dans la Sentence arbitrale espagnole rendue à Madrid le 16 mars 1891, dans le Compromis d'arbitrage qu'elles ont signé à Bogotá le 3 novembre 1916 et sur lequel principe les Hautes Parties Contestantes se basent constamment dans les Mémoires remis par elles à l'Arbitre, les deux États sont réputés avoir eu, depuis 1810, la souveraineté et la possession de droit des territoires faisant partie des provinces espagnoles qu'ils ont remplacés.

La Sentence arbitrale de la Couronne d'Espagne de 1891, en précisant les frontières contestées entre la Colombie et le Vénézuéla, a déclaré que « la ligne de frontière... demeure déterminée » suivant le tracé décrit par l'Arbitre.

A diverses reprises, au cours des négociations directes engagées depuis l'entrée en vigueur de la Sentence arbitrale de 1891 entre les Hautes Parties Contestantes en vue de modifier d'un commun accord la ligne frontière indiquée par l'Arbitre espagnol, il a été stipulé, par exemple dans l'Acte-Déclaration du 4 avril 1894 « que les étendues de territoire séparées par la « ligne frontière de 1810, telle qu'elle a été fixée par la Sentence arbitrale « (de Madrid), continuent à être *ipso facto* les propriétés territoriales respectives des deux Nations, qui sont tout naturellement demeurées dans leur « droit parfait de souveraineté et de juridiction ». De même, après le rejet du Traité de 1894, il a été stipulé, dans l'Acte-Déclaration du 21 novembre 1896, qu'en cas de rejet du nouveau traité « chacune des deux Républiques « reprendra la position et les droits qui leur furent reconnus par la Sentence « arbitrale de limites et pourra procéder à la prise de possession des territoires « qui lui furent reconnus ».

A teneur du Compromis du 14 septembre 1881, article 3, la Sentence arbitrale demandée à la Couronne d'Espagne « devenait exécutoire par sa « publication dans le journal officiel du Gouvernement qui l'a rendue, la « délimitation territoriale de droit pour les deux Républiques devenant « obligatoirement établie pour toujours »; cette Sentence rendue le 16 a été promulguée le lendemain 17 mars 1891 dans la *Gaceta de Madrid* et est ainsi devenue exécutoire à partir de la dite date.

Ni le Compromis de 1881, ni la Sentence elle-même ne renferment de prescriptions au sujet de formalités de tradition ou autres concernant l'occupation et la remise des territoires.

Le Vénézuéla ayant demandé et la Colombie ayant fini par accepter qu'il fût conclu une Convention pour régler le bornage et la démarcation des limites, cette Convention, signée à Caracas le 30 décembre 1898, a été restreinte aux « limites que trace la Sentence espagnole partout où elles « ne sont pas constituées par des rivières ou par les sommets d'une chaîne « de montagnes ou par une cordillère ». Cette Convention-Pacte de 1898 ne contient pas davantage l'indication de formalités de tradition ni l'indication de délais de prise de possession ou d'exécution, bien que, peu de temps avant sa signature, le Vénézuéla eût formulé dans ce sens une proposition qui n'a pas été insérée dans le Pacte.

Si le droit des gens connaît d'innombrables exemples de traités de limites dans lesquels figure l'indication de formalités de tradition et de remise de territoires, il ne connaît pas de prescriptions absolues et obligatoires relatives à ces formalités; il existe même un certain nombre d'exemples de cessions et transferts de territoires sans qu'il y ait eu tradition formelle; c'est ainsi qu'en 1860 la Lombardie a été cédée par l'Autriche à la France, puis rétrocédée par la France à l'Italie sans qu'il y ait jamais eu prise de possession et tradition; il en a été de même en 1866 pour la cession de la Vénétie à la France qui l'a rétrocédée à son tour à l'Italie sans en prendre possession. Il en est de même de plusieurs des cessions figurant dans les récents Traités de Versailles et de Saint-Germain. Les exemples invoqués de traités dans lesquels figurent les formalités de tradition et de prise de possession concernent tous, d'ailleurs, de véritables cessions de territoires, transférés par un État qui renonce à sa souveraineté, à un autre État qui acquiert cette souveraineté. Si donc il existait, ce qui n'est pas le cas, un principe absolu du droit international exigeant une tradition et des formalités de prise de possession en cas de transfert de souveraineté d'un État à un autre, ce principe ne serait pas applicable aux relations de frontière entre la Colombie et le Vénézuéla, puisqu'en vertu du principe de *uti possidetis juris* de 1810, proclamé par les deux Hautes Parties Contestantes et consacré par la Sentence arbitrale espagnole, il n'y a ni cédant, ni cessionnaire; chacun des États est réputé avoir eu depuis 1810 la souveraineté des territoires que l'Arbitre espagnol lui a reconnus. L'État qui occupait un territoire dont la souveraineté a été reconnue à l'autre État n'a aucun titre pour opérer la remise d'un territoire qu'il détient sans droit; sa possession a cessé d'être légitime le jour de l'entrée en vigueur de la Sentence. L'État dont l'occupation est contraire à la Sentence n'a d'autre devoir que d'évacuer le territoire dont il s'agit, et l'autre État peut occuper, en usant de la courtoisie requise pour éviter des conflits et prévenir les habitants. Toutefois, pour les limites qui ne sont pas formées par des fleuves ou des chaînes de montagnes, la Colombie et le Vénézuéla sont, en 1898, à la suite de négociations qui ont duré six ans, convenus de les faire déterminer par une Commission mixte; les travaux de délimitation ont été poursuivis en 1900 et 1901; la Commission constate, dans ses procès-verbaux des 18 et 28 août 1900 et 19 septembre 1900 à Guarero, 29 avril 1900 à Los Castilletes, 3 août 1900 à Majayure, 27 mai 1900 à Corena, 12 mars 1901 à Tachira, 31 mai 1901 à Arauca, 21 juillet 1901 à Port d'Espagne, etc., la délimitation *définitive* et la pose solennelle de bornes dans la plus grande partie des secteurs 1, 4, 5 et 6 de

la Sentence espagnole; les secteurs 2 et 4 étaient indiqués dans cette Sentence comme ayant fait l'objet d'accords directs entre les Parties en sorte qu'il n'y avait pas lieu de statuer. D'autre part, la Commission signala aux deux Gouvernements des désaccords partiels entre ses membres dans le secteur 3 (San Faustino), dans une partie du secteur 5 (ligne entre les fleuves Arauca et Meta), et à l'extrême Sud du secteur 6 (ligne entre l'Atabapo et le Guainia, région de Yávita-Pimichín). D'après le Pacte de 1898, il appartenait aux deux Gouvernements de statuer sur ces désaccords et le bornage devait continuer sur les points non contestés.

La rupture des relations diplomatiques à la fin de 1901 entre la Colombie et le Vénézuéla, pour des motifs étrangers à la question de limites, empêcha la reprise des travaux de la Commission mixte; le Traité d'arbitrage de 1916 a confié à la Suisse la solution des conflits que n'avait pu résoudre en 1901 la Commission mixte colombo-vénézuélienne. Mais chacune des deux Parties, en fait, a occupé certains territoires dont la Sentence espagnole lui avait reconnu la souveraineté; c'est ainsi que le Vénézuéla a occupé Guarero dans la péninsule de la Goajira, à l'Ouest du lac de Maracaïbo, et que la Colombie a envoyé à la fin de 1900 dans le bassin de l'Orénoque et du Vichada un certain nombre de fonctionnaires pour organiser les immenses territoires que la même Sentence espagnole avait proclamés appartenir à la Colombie. En fait aussi, la Colombie a cédé au Brésil, par un traité du 24 avril 1907, la souveraineté d'un important territoire que la Sentence espagnole lui avait reconnu dans le bassin de l'Amazone. Cette cession n'a provoqué aucune réclamation de la part du Vénézuéla et les occupations colombiennes de 1900 dans le bassin de l'Orénoque ont été subies par le Vénézuéla sans protestation claire et explicite. Cette protestation n'a été formulée qu'à la fin de 1913 à la suite d'un incident de frontière sur le fleuve Meta, incident qui a été réglé sous la forme d'une reprise des négociations pour un traité général de commerce, de navigation et de transit entre les deux Républiques.

En fait, le Vénézuéla, en conflit avec la Grande-Bretagne pour leur frontière commune dans la Guyane, a aussi organisé, dès cette même époque (1901), l'administration dans des territoires contestés et en a pris possession alors qu'aujourd'hui encore, la délimitation anglo-vénézuélienne n'est pas achevée.

Les deux Parties ont donc pratiqué elles-mêmes le système des occupations partielles ou successives.

Actuellement, si l'on voulait exiger que les Parties restituent des territoires que la Sentence espagnole leur a attribués et qu'elles occupent depuis environ vingt ans et si l'on voulait exiger qu'elles attendent la délimitation finale de la dernière parcelle de leurs immenses frontières communes, cela aurait pour résultat pratique d'imposer à chacun des États non seulement l'obligation de s'abstenir d'occuper ce qui lui a été reconnu, mais encore l'obligation d'attendre d'un possesseur irrégulier la remise de son propre bien pendant une période indéterminée. Comme finalement ces territoires doivent revenir à l'État dont la souveraineté a été reconnue par l'Arbitre espagnol, on supprimerait l'organisation administrative donnée depuis vingt ans à ces territoires, on imposerait la création d'une administration forcément éphémère, tout cela pour respecter un prétendu principe de droit des gens; or ce principe n'existe même pas obligatoirement pour les cessions proprement dites de territoires et surtout est contraire au principe sud-américain de l'*uti possidetis juris* de 1810, principe consacré par les constitutions des deux Pays contestants et confirmé par la Sentence arbitrale de

l'Espagne. Cela serait contraire aussi aux deux Pactes colombo-vénézuéliens de 1894 et de 1896 qui ont stipulé ou confirmé le droit d'occupation. La Sentence espagnole est âgée aujourd'hui de trente ans; elle ne peut demeurer indéfiniment à l'état d'abstraction juridique. Dans la pensée de l'Arbitre, l'autorité des Sentences arbitrales en général réclame l'exécution de cette Sentence partout où elle peut l'être et au fur et à mesure de la levée des obstacles qui s'opposent à son exécution.

2.

Une fois admis le droit de chacune des Parties de procéder à des occupations partielles et successives des territoires dont la souveraineté lui a été reconnue par la Sentence espagnole de 1891, et qui sont clairement délimités par la nature même ou par les travaux des commissions de délimitation, la question se pose de savoir quels territoires peuvent être occupés.

En ce qui concerne les territoires délimités par des frontières naturelles, la Sentence espagnole a statué, en sorte que l'Arbitre suisse doit considérer ces frontières naturelles comme définitives; il n'y a donc pas lieu de les faire explorer comme le demande le Vénézuéla ni de statuer à nouveau à leur égard.

En ce qui concerne les délimitations fixées par la Commission mixte de 1900 et 1901, délimitations que le Vénézuéla considère généralement comme devant être révisées, la pratique colombo-vénézuélienne est de considérer les Commissaires comme ayant des pouvoirs arbitraux et non comme étant de simples experts techniques; les traités successifs conclus entre les Parties depuis 1833 ont contenu le principe que les procès-verbaux et les plans dressés par les Commissions des deux Pays doivent, lorsqu'ils sont concordants, être considérés comme faisant partie du traité et comme « ayant les mêmes force et valeur que s'ils y étaient insérés ». Ce texte du Traité du 14 décembre 1833, art. 28, se retrouve dans le Traité du 17 novembre 1874, dans le Traité du 24 avril 1894, art. 43 et dans le Traité du 21 novembre 1896, art. 37 à 39; ces derniers traités ne contiennent aucune réserve quelconque à l'égard des pouvoirs arbitraux complets des Commissaires et le même Traité de 1896, art. 39, a ajouté que si un des États était en retard pour la nomination de ses Commissaires, l'autre État pourrait entreprendre seul le bornage définitif moyennant avertissement de six mois. Cette pratique très ancienne entre la Colombie et le Vénézuéla explique et commente le sens du Pacte du 30 décembre 1898, visé expressément dans le dernier Compromis de 1916; ce Pacte renferme, articles 5 et 6, la clause que les Commissaires feront placer, aux points qu'ils détermineront, des bornes ou autres signes reconnaissables en tout temps; chaque groupe de la Commission fera un compte rendu en double des opérations techniques effectuées chaque jour; ces comptes rendus et plans seront envoyés aux Gouvernements respectifs; si dans la démarcation il survenait des doutes ou des désaccords, ceux-ci seront soumis par les Commissaires à leurs Gouvernements respectifs, mais il est convenu que de tels doutes ou désaccords ne suspendront pas la continuation du bornage, si ce n'est dans la partie de la frontière où ils sont survenus.

L'art. 11 du même Pacte-Convention du 30 décembre 1898 qui a été dûment ratifié, stipule, comme déjà les accords antérieurs, que si l'un des Gouvernements ne nommait pas ses Commissaires ou si ceux-ci ne se présentaient pas dans le délai fixé, l'autre Gouvernement pourrait décider que ses Commissaires feront seuls la démarcation et le tracé de la ligne.

Les décisions des Commissions mixtes sont donc définitives et ne sont pas sujettes à révision, sauf sur les points où les Commissaires n'ont pas pu s'entendre et ont soumis le cas aux deux Gouvernements, ces désaccords conservant un caractère purement local et ne suspendant pas la continuation des travaux de bornage dans les autres sections du tracé de la frontière.

Les Commissions mixtes elles-mêmes ont toujours considéré leurs décisions rendues d'un commun accord comme définitives et les ont désignées comme telles dans leurs procès-verbaux. Voir par exemple Procès-verbal signé à Guarero le 18 août 1900 par les membres du premier groupe mixte (borne entre la Teta et la Baie de Calabozo). Procès-verbal de Guarero du 28 août 1900: « l'objet de la réunion est de déclarer que le 17 de ce mois a été « *définitivement* fixée ... la borne où doivent se réunir les lignes limitrophes « de Guasasapa et de l'Alto del Cedro à la Cordillère des Montes de Oca ». Procès-verbal du 19 septembre 1900 Guarero: « constatation qu'en ce jour « a été *définitivement* posée la borne au point frontière convenu sur le chemin « de Rio Hacha ». Procès-verbal de Corena 27 mai 1900: « Nous sommes « convenus de déclarer *terminée* et *définitive* la délimitation de la frontière « dans toute l'étendue de la section 6 ... (... à l'exception du tracé entre « l'Arauca et le Meta et du tracé entre l'Atabapo et la Guainia près de « Yávita-Pimichín) ». Procès-verbal du 12 mars 1901 à la source du Tachira: démarcation de la frontière entre le cours de la rivière Oira et la source du Tachira; le groupe juge inutile de planter des bornes, « le point choisi étant par lui-même un signe durable et une « limite vraiment naturelle; après la déclaration solennelle de circon- « stance ... on plaça au point d'intersection de la ligne droite, limite en « cette région, avec le sentier ... qui conduit du village de Toledo à celui « de Mundo Nuevo, une borne formée de pierres ». Suivent les signatures. Procès-verbal dressé sur la rive droite de l'Arauca à mi-distance entre la ville d'Arauca et le confluent du Masparro le 31 mai 1901: « Il a été procédé « à la pose de la borne qui doit servir de point de départ pour le tracé de « la ligne droite qui va à la rivière Meta » ... Ce point a été fixé sur le vu des « plans et observations astronomiques qui se sont trouvés coïnci- « dents et qui, par conséquent, sont *définitivement* acceptés par ce groupe « mixte. La borne citée consiste etc. » Procès-verbal de la Séance tenue sur la rivière Oira le 12 mars 1901: on procéda à « déterminer le point « qui doit servir de borne ... et à cet effet on désigne le Boqueron ou brèche « qui se trouve etc. Étant donné la nature du Boqueron choisi qui est un « signe durable ... le groupe estime qu'il est inutile de construire un travail « qui le désignerait. La déclaration solennelle de circonstance fut faite « et y prirent part MM. ... » Un procès-verbal final fut, avant l'interruption des travaux des Commissions mixtes, signé à Port d'Espagne dans l'île de la Trinité le 21 juillet 1901 pour constater que le second groupe mixte avait « *terminé la délimitation* dans la partie qui lui a été confiée; il ne reste « plus qu'à délimiter et à déterminer sur le terrain les deux lignes droites « qui vont l'une du point moyen de la Rivière Arauca, à l'Apostadero « del Meta et l'autre de la rivière Atabapo à la rivière Guainia, au sujet « desquelles les deux groupes n'ont pas pu se mettre d'accord et qui ont « été soumises à la décision des Gouvernements ».

Tous ces procès-verbaux des Commissions mixtes ont été communiqués par les Commissaires à leurs Gouvernements respectifs. Le tracé ne fut pas contesté par la Colombie bien qu'elle se prétendit lésée par la délimitation dans la Goajira (secteur 1). De son côté, le Chef Suprême des États-Unis du Vénézuéla, dans un message adressé le 9 février 1901 à l'Assemblée

constituante, a déclaré que « les Commissions mixtes ont pu effectuer une « partie du bornage et que le Gouvernement possède déjà les cartes géographiques correspondantes. Dans la région du Nord, le bornage est effectué « déjà dans la partie qui s'étend depuis le point initial de la ligne jusqu'aux « Montes de Oca, et, dans la région du Sud, dans la partie comprise entre « l'embouchure du Meta (dans l'Orénoque) et la Piedra del Cocuy »; suit l'exposé des points contestés au sein des Commissions et l'expression du vœu qu'un accord pourra se produire, « sans quoi, pour le moment, « un des points les plus importants de la délimitation resterait en suspens »; le Chef Suprême du Vénézuéla considérait ainsi que partout où l'accord s'était établi au sein des Commissions mixtes, les bornages effectués étaient acquis. Cette opinion est encore confirmée par le fait que le Gouvernement du Vénézuéla a pris possession de certains territoires qui avaient été détenus par la Colombie jusqu'à la décision de la Commission mixte et en particulier du village de Guarero dans la péninsule de la Goajira. Le caractère définitif des travaux de bornage effectués de commun accord dans ce premier secteur comme dans les autres a donc été admis sans réserve par la Commission mixte et reconnu en fait par les deux Parties.

Il convient ici d'examiner s'il doit en être de même en ce qui concerne les deux parties de la frontière dont le tracé a été arrêté à Caicara le 15 janvier 1900 par la décision de la Commission mixte. Aux termes du chiffre 2 de ce procès-verbal, il a été constaté, à l'unanimité, que l'Antiguo Apostadero del Meta se trouve situé à l'endroit où le méridien du village de El Viento coupe la rivière Meta, et que la ligne réunissant les rivières Arauca et Meta se trouve ainsi fixée entre la borne placée sur l'Arauca, à mi-distance entre la ville d'Arauca et le méridien du confluent du Masparro avec l'Apure, à l'extrémité Nord de la ligne. d'une part, et l'Apostadero del Meta, à l'extrémité Sud de la ligne. d'autre part. D'après le chiffre 3 de ce même procès-verbal, la Commission mixte admit à l'unanimité « que l'esprit « de la Sentence arbitrale est tel que les villages de Yávita et de Pimichín « restent en territoire vénézuélien; la ligne droite qui unira la rivière « Atabapo avec la rivière Guainia doit être déterminée par des bornes dont « l'une desquelles sera placée au Nord de Yávita sur son méridien et à « trente-six kilomètres de ce village et l'autre à l'Occident de Pimichín, à « trente-six kilomètres de ce village mesurés sur son parallèle ». Le chiffre 6 du procès-verbal de Caicara réserve cependant d'une manière formelle le cas « où le groupe mixte se trouvant sur le terrain, estimerait qu'il y a « erreur, auquel cas on ferait les corrections nécessaires ».

Après s'être transportés sur le terrain, les groupes colombien et vénézuélien ne réussirent pas à se mettre d'accord sur l'emplacement de l'Antiguo Apostadero; dans une séance tenue au Paso del Viento le 7 juin 1901, le groupe colombien annonça qu'il avait eu connaissance depuis le commencement de l'année de l'existence d'un autre Apostadero del Meta situé sur ce fleuve au-dessous de Mata de Guanabano et au-dessus de Calabocito, soit environ à 150 km. en aval du méridien del Viento; le groupe vénézuélien s'en tint à la décision prise à Caicara. Une entente n'ayant pu intervenir, les Parties convinrent à la séance de la Commission mixte tenue à Port d'Espagne (Trinité) le 21 juillet 1901 que la solution serait renvoyée aux deux Gouvernements. Il n'y a donc pas eu pour cette partie de la frontière décision définitive de la Commission mixte.

En ce qui concerne la ligne droite unissant la rivière Atabapo à la rivière Guainia, la Commission mixte, *également à la vue du terrain*, constata que les cartes sur la foi desquelles la décision consignée au chiffre 3 du procès-

verbal de Caicara avait été prise, étaient partiellement erronées. La Colombie affirma qu'il était possible de tracer une frontière reliant, en droite ligne, un point situé sur l'Atabapo, à 36 km. au Nord de Yávita, à un point situé sur la Guainia, à 36 km. à l'Ouest de Pimichín, tout en laissant au Vénézuéla ces deux villages et leurs environs immédiats. Un accord n'ayant pu intervenir entre ses membres, la Commission convint à Corena, le 27 mai 1900, de laisser aux deux Gouvernements le soin de trouver le tracé définitif de la ligne qui doit unir les rivières Atabapo et Guainia. Pour cette partie de la frontière également, une décision définitivement arrêtée de commun accord par la Commission mixte fait donc défaut.

Il y aura lieu par conséquent de laisser aux Experts suisses le soin de tracer, sur le terrain, conformément à la Sentence espagnole de 1891, la frontière entre l'Arauca et le Meta ainsi que celle intéressant la région Yávita-Pimichín.

Le Compromis du 3 novembre 1916, dans son art. 1^{er}, se réfère expressément au Pacte du 30 décembre 1898; il constate que les Commissions mixtes constituées en application de ce Pacte « délimitèrent et bornèrent en effet « une partie de la frontière. travail qui a été suspendu depuis 1901 »; en stipulant à l'art. 3 du Compromis que « les Hautes Parties Contestantes « conviennent de charger l'Arbitre (suisse) de la *terminaison* complète « de la délimitation et du bornage de la frontière fixée par la Sentence « arbitrale », elles ont ainsi précisé que les délimitations opérées par les Commissions mixtes de 1900-1901 demeuraient valables. au même titre que les frontières naturelles inscrites dans la Sentence espagnole, sinon le mot *terminaison* de l'art. 3 et la mention des travaux des Commissions mixtes à l'article premier du Compromis n'auraient pas de but pratique.

Les délimitations arrêtées de commun accord par les Commissions mixtes doivent donc, aussi bien que les frontières naturelles, être considérées comme définitives, et il n'entre pas dans le cercle des compétences de l'Arbitre suisse de les reviser.

En conséquence, la faculté d'occupation partielle ou successive d'un territoire par l'État auquel la souveraineté de ce territoire a été reconnue par la Sentence espagnole, s'applique aussi bien à ceux délimités par les Commissions mixtes qu'à ceux possédant des limites naturelles.

3.

La question de savoir à qui incombe la mission de procéder à la délimitation des frontières artificielles qui n'ont pas fait l'objet de décisions définitives des Commissions mixtes de 1900-1901, donne lieu aux observations ci-après:

A l'art. 3 du Compromis de 1916, « les Hautes Parties Contractantes « sont convenues de charger l'Arbitre de la délimitation et du bornage de « la frontière, opérations qu'il exécutera au moyen d'Experts nommés « à sa volonté aussitôt après qu'il aura prononcé la Sentence (sur la question « d'occupation posée à l'art. 1^{er}); les Experts seront de la même nationalité « que l'Arbitre; ils rempliront leur mission dans le délai qu'indiquera « l'Arbitre et ils tiendront compte des Mémoires, plans et autres documents « que les Parties leur présenteront avant la délimitation ou lorsqu'ils l'effectueront ».

Par lettre du 15 juillet 1918 adressée aux Agents des Parties, le Conseil Fédéral Suisse a demandé si cet art. 3 impliquait que le Conseil Fédéral devait s'abstenir de statuer lui-même sur les détails des questions de limites et laisser cette tâche entièrement aux Experts fonctionnant comme arbitres,

ou bien s'il devait statuer sur rapports des Experts, ou bien s'il devait trancher les différends au cas où les Experts ne pourraient se mettre d'accord.

La Colombie a répondu catégoriquement en déniaut au Conseil Fédéral toute qualification pour statuer sur les détails de la délimitation, cette opération devant être faite par les Experts seuls.

Le Vénézuéla a fait savoir, dans son Mémoire responsif de 1919, que « la solution des divergences relatives à l'exécution fragmentaire ou à l'exécution intégrale de la Sentence de Madrid, détermine et limite de façon précise et indubitable l'étendue du mandat que les Hautes Parties ont confié à l'Arbitre »; c'est là ce qui « forme le côté judiciaire de l'arbitrage, qui prend fin avec la Sentence future (suisse) » sur l'art. 1^{er}. « Le Compromis de 1916 a attribué aussi à l'Arbitre la faculté de nommer des Experts qui doivent procéder à la délimitation et à l'abornement fixés par la Sentence arbitrale (de Madrid); ce second point représente la période de l'exécution, opération matérielle qui est du ressort exclusif des Experts que l'Arbitre suisse nommera. Il est vrai que le deuxième paragraphe de l'art. 1^{er} (du Compromis) dit que l'Arbitre tranchera aussi les autres questions qui seront exposées dans le cours du Compromis, mais comme ces points n'ont pas été déterminés expressément dans l'instrument diplomatique de 1916, il serait difficile d'en conclure que les Parties ont voulu confier à l'Arbitre la compétence de résoudre les difficultés qui peuvent surgir pendant l'exécution matérielle de la Sentence arbitrale de 1891, difficultés qui seront sans doute d'ordre pratique et doivent être résolues sur le terrain même ».

Les Parties étaient ainsi d'accord en 1919 que le Compromis devait être interprété comme confiant aux Experts seuls la mission du bornage et de la délimitation sur place, et restreignaient en principe le rôle du Conseil Fédéral à statuer sur la question des occupations partielles ou de l'exécution globale posée à l'art. 1^{er} du Compromis.

Dans sa Réplique et en général dans les documents produits ultérieurement, le Vénézuéla a modifié sa manière de voir et déclaré que le Conseil Fédéral est à son avis le seul Arbitre, les Experts étant de simples agents d'exécution; que le Conseil Fédéral est ainsi libre de décider s'il les enverra sur place avant ou après la Sentence sur la question des occupations; qu'il peut leur donner des instructions et réserver la solution jusqu'après avoir pris connaissance de leurs rapports et qu'en général, la prétention de la Colombie d'accorder à de simples techniciens les compétences qu'elle refuse au Conseil Fédéral restreint d'une manière inadmissible la situation de l'Arbitre; c'est à la Suisse que les deux États ont fait appel pour régler leurs différends et c'est à elle qu'ils ont fait confiance; les techniciens, encore une fois, sont de simples agents d'exécution.

Il résulte des documents produits, qu'entre la Colombie et le Vénézuéla une longue suite de précédents a attribué aux membres des Commissions techniques de délimitation un caractère arbitral ainsi qu'il a été indiqué ci-dessus sous chiffre 2 (Traité du 14 décembre 1833, art. 28; Traité du 17 novembre 1874; Traité du 24 avril 1894, art. 43; Traité du 21 novembre 1896, art. 37 à 39). Le Pacte du 30 décembre 1898 constituant les Commissions mixtes avait attribué aux Commissaires le caractère arbitral lorsqu'ils étaient d'accord. Les correspondances diplomatiques échangées avant la conclusion du Compromis d'arbitrage de 1916 ont expressément stipulé ce caractère arbitral des Experts: Note du Vénézuéla du 27 décembre 1915: ... « création d'un *Corps technique arbitral* désigné « par une tierce puissance ... et qui, dans chaque cas de divergences, situerait

« la ligne frontière ». Réponse de la Colombie du 2 février 1916: Acceptation de la proposition « de demander sans retard à un Gouvernement « ami de nommer une Commission *arbitrale* pour résoudre les divergences « entre les membres de la Commission mixte de démarcation ». Réplique du Vénézuéla du 11 août 1916, qui: « ... accueille avec satisfaction l'idée « de comprendre dans le Compromis une clause stipulant la démarcation « de la ligne du jugement arbitral (espagnol) par des techniciens nommés « par l'Arbitre ». — Le texte même du Compromis prévoit que c'est aux Experts que seront remis, avant ou pendant la démarcation, les exposés, plans et autres documents des Parties, ce qui établit indiscutablement leur caractère arbitral.

En conséquence, l'art. 3 du Compromis de 1916 doit être interprété en ce sens que le Gouvernement Fédéral Suisse n'a pas à statuer sur les questions de bornage et de délimitation et que cette tâche incombera aux Experts à désigner par le Gouvernement Fédéral Suisse, les dits Experts étant revêtus de pouvoirs arbitraux et devant statuer par délégation des pouvoirs du Conseil Fédéral Suisse.

Il s'agit ici des points sur lesquels les Commissions mixtes n'avaient pu se mettre d'accord en 1900-1901 (San Faustino, ligne entre l'Arauca et le Meta, et ligne entre l'Atabapo et le Guainia près de Yávita-Pimichín).

4.

A l'égard des frontières artificielles du deuxième secteur (ligne entre le confluent du Rio de Oro avec le Catatumbo et le confluent de la Grita avec le Zulia), frontières qui n'étaient pas contestées lors de la Sentence espagnole de 1891 et qui font actuellement l'objet de différends, on pouvait se demander si l'Arbitre suisse ne devait pas se déclarer incompétent et inviter les Parties soit à négocier une entente directe soit à recourir à nouveau à l'Arbitre espagnol. Cette ligne, bien que non contestée alors, a été partiellement explorée par la Commission mixte en 1901, mais l'exploration n'a pas été achevée; elle a fait ensuite l'objet de travaux des Commissions géographiques de chacun des deux Pays vers 1911, mais les cartes dressées alors n'ont pas un caractère international officiel et manquent d'ailleurs de précision. Les deux Parties demandent aujourd'hui à la Suisse de délimiter cette région par application de l'art. 3 du Compromis.

La Convention de La Haye de 1907, art. 82, Convention qui ne paraît pas avoir été ratifiée par les Hautes Parties Contestantes, mais qu'elles ont fréquemment invoquée à titre de droit supplétoire dans les Mémoires remis par elles à l'Arbitre suisse, pose en principe le renvoi à l'Arbitre primitif des questions d'interprétation et d'exécution de sa propre Sentence, mais le même art. 82 admet expressément des « stipulations contraires » entre les Parties contestantes; en effet, l'art. 3 du Compromis renvoie à l'Arbitre suisse « la terminaison complète de la délimitation et du bornage de la « frontière »; il s'agit du reste d'un différend nouveau sur lequel l'Arbitre espagnol n'avait pas eu à statuer.

Dans ces conditions, rien ne s'oppose à ce que les Experts-Arbitres à désigner par le Conseil Fédéral statuent aussi sur la partie artificielle de la frontière du deuxième secteur, soit la ligne entre le confluent du Rio de Oro avec le Catatumbo et le confluent de la Grita avec le Zulia, au même titre que sur les autres sections artificielles demeurées sans solution au sein des Commissions mixtes de 1900 et 1901.

5.

En ce qui concerne l'art. 6 du Compromis de 1916 à teneur duquel les Parties s'étaient engagées à ouvrir, immédiatement après la ratification du dit Compromis, des négociations dans le but de conclure un traité sur le commerce frontière, sur la navigation des rivières communes ainsi que sur le transit entre les deux Républiques, il était indiqué que ces négociations pourraient entraîner la modification de la ligne frontière fixée par l'Arbitre espagnol; cet article prévoyait donc « qu'il serait tenu compte « de toute modification provenant du dit Traité de navigation et de commerce dans les opérations et autres actes relatifs à la délimitation », si le dit traité devait être conclu et ratifié avant l'achèvement de la délimitation de la frontière.

Le Vénézuéla, invité par la Colombie en octobre/novembre 1918 à ouvrir ces négociations et ayant reçu d'elle une proposition précise de modifications de la frontière, a répondu le 19 novembre 1918 par un refus d'entrer en matière tant que la ligne arbitrale espagnole n'aurait pas été délimitée sur le terrain par les Experts suisses. Dans sa Réplique de 1920, le Vénézuéla déclare d'ailleurs que l'art. 6 du Compromis « n'est pas du ressort du Conseil « Fédéral ».

La Colombie a considéré ce refus du Vénézuéla comme une violation du texte et de l'esprit du Compromis, tout en reconnaissant dans sa Réplique de 1920 que si le Traité projeté « venait réellement à être conclu un jour, « on trouverait rapidement les moyens de le mettre à exécution et de « modifier les frontières conformément à ses clauses ». La Colombie insiste néanmoins à la fin de sa Réplique pour que les Experts suisses soient, le cas échéant, chargés de délimiter la future frontière pouvant résulter de ce traité à venir.

L'Arbitre étant, à teneur de l'art. 3 du Compromis, appelé à fixer le délai dans lequel les Experts suisses auront à remplir leur mission, ne pourrait fixer ce terme aussi longtemps que l'une des Parties refuse d'ouvrir les négociations prévues à l'art. 6 du même Compromis; ce refus s'étend précisément à toute la période d'activité des Experts suisses pour le bornage du tracé de la Sentence espagnole. L'Arbitre se trouve ainsi en présence de la phrase finale de l'art. 6 du Compromis, ainsi conçue: « Si le Traité « de navigation et de commerce devait être conclu après avoir déjà terminé « la délimitation, le tracé de cette délimitation sera à modifier ... d'accord « avec le traité en question, dans la même *forme* que cela a été stipulé pour « la délimitation générale ».

Cette phrase peut être interprétée en ce sens que les Parties sont convenues simplement d'adopter, pour cette délimitation future, la même *forme* qu'actuellement, c'est-à-dire la forme d'une Commission de délimitation nommée par une Puissance amie.

Le Conseil Fédéral peut ainsi se ranger à l'opinion vénézuélienne que l'art. 6 du Compromis ne le concerne pas, dans la situation actuelle résultant du refus du Vénézuéla de négocier.

VII.

SENTENCE.

LE CONSEIL FÉDÉRAL SUISSE.

vu les observations ci-dessus sous chiffres I à V
et les conclusions qui précèdent sous chiffre VI

ARRÊTE, DÉCLARE ET PRONONCE

1. Il est répondu à la question posée à l'art. 1^{er} du Compromis signé à Bogotá le 3 novembre 1916, que « l'exécution de la Sentence arbitrale « rendue le 16 mars 1891 par la Couronne d'Espagne peut être faite partiellement » comme le réclame la Colombie.

2. En conséquence, il pourra être procédé par chaque Partie à l'occupation définitive des territoires délimités par les frontières naturelles indiquées par la Couronne d'Espagne dans sa Sentence du 16 mars 1891 ainsi que par les frontières artificielles arrêtées d'un commun accord en 1900/1901 par la Commission mixte colombo-vénézuélienne instituée en vertu du Pacte-Convention du 30 décembre 1898, à savoir:

- a) la totalité du premier secteur de la Sentence espagnole (Goajira);
- b) le deuxième secteur, à l'exception des territoires revendiqués de part et d'autre, au cours du présent arbitrage, entre le confluent du Rio de Oro avec le Catatumbo et le confluent du Zulia avec la Grita (premier Atlas suisse, cartes N^{os} 2 et 10, et deuxième Atlas suisse, carte N^o 5);
- c) le troisième secteur, à l'exception du territoire revendiqué de part et d'autre, au cours du présent arbitrage, entre la source de la China et le cours du Don Pedro (voir deuxième Atlas suisse, cartes N^{os} 6 et 11);
- d) la totalité du quatrième secteur;
- e) le cinquième secteur, à l'exception des territoires revendiqués de part et d'autre au cours du présent arbitrage et compris dans le triangle formé par la réunion des trois points suivants:
 - α) la borne placée sur l'Arauca à mi-distance de la Ville d'Arauca et du méridien du confluent du Masparro avec l'Apure.
 - β) le confluent du Casanare et du Meta, et
 - γ) le confluent du Meta et du Caño de los Apostaderos, tel qu'il figure sous lettre A entre Calabocito et Máta de Guanabano sur la Carte N^o 7 du premier Atlas suisse;
- f) la totalité du sixième secteur, à l'exception du territoire compris entre les deux lignes tracées par la Commission mixte le 21 septembre 1900, comme indiquant les prétentions des deux Parties dans la région de Yávita-Pimichín (voir Carte annexée aux *Renseignements complémentaires* fournis en 1921 par le Vénézuéla).

3. Pour procéder aux travaux de délimitation et de bornage incombant à l'Arbitre suisse à teneur des art. 3 à 5 du Compromis du 3 novembre 1916, il sera formé une Commission d'Experts ayant le caractère de Commission arbitrale, qui statuera par délégation du Conseil Fédéral.

Les Experts-Arbitres seront désignés à très bref délai par le Conseil Fédéral sur la proposition du Département Politique Fédéral (Division des Affaires Étrangères). Le Conseil Fédéral fixera leur nombre, leurs traitements ou indemnités et les attributions particulières de chacun d'eux et pourra, s'il y a lieu, les répartir en sections; il pourvoira, le cas échéant, à leur remplacement.

Ils seront responsables de leur gestion devant les Autorités suisses dans les mêmes conditions que les Représentants diplomatiques de la Suisse à l'étranger. Ils correspondront directement et exclusivement avec le Département Politique Fédéral (Division des Affaires Étrangères). D'une façon générale, le Département Politique Fédéral (Division des Affaires Étrangères) aura la haute autorité sur la Commission d'Experts et traitera, au nom du Conseil Fédéral, avec les Hautes Parties Contestantes de tout ce qui concerne la mission des Experts et l'exécution de la présente Sentence arbitrale.

4. En exécution de l'art. 3 du Compromis du 3 novembre 1916, les Experts-Arbitres devront avoir accompli leur mission avant le 31 décembre 1924. Ce terme pourra, en cas de difficultés exceptionnelles et en cas de nécessité absolue, être retardé par décision du Conseil Fédéral sur la proposition de la Division des Affaires Étrangères.

5. Les Experts-Arbitres suisses n'auront à statuer que sur les parties de la frontière qui ne peuvent pas être définitivement occupées par les Hautes Parties Contestantes aux termes du chiffre 2 de la présente Sentence.

Toutefois, les Experts-Arbitres suisses auront la faculté de préciser et rectifier, si cela leur paraît scientifiquement nécessaire, les indications astronomiques, géographiques et en général purement techniques figurant dans les travaux de délimitation de la Commission mixte colombo-vénézuélienne de 1900/1901.

6. Les Experts-Arbitres suisses consigneront le résultat de leurs travaux dans des procès-verbaux, cartes et plans, dûment signés par ceux d'entre eux désignés à cet effet par le Conseil Fédéral. Ces documents seront dressés en trois exemplaires au moins, dont l'un pour chacune des Hautes Parties Contestantes; le troisième sera déposé aux Archives de la Confédération Suisse.

7. Le compte des frais sera arrêté par le Département Politique Fédéral (Division des Affaires Étrangères) qui restituera à chaque Partie la moitié de l'excédent demeuré disponible sur les sommes consignées entre les mains de l'Arbitre en exécution de la Sentence préparatoire du 24 juin 1918. (Compromis du 3 novembre 1916, art. 7.)

La présente Sentence sera expédiée en quatre exemplaires, signés du Président et du Chancelier de la Confédération, et revêtus du sceau fédéral. Un exemplaire sera remis contre reçu par les soins du Département Politique Fédéral (Division des Affaires Étrangères), à Monsieur le Ministre à Berne de la République de Colombie et un autre à Monsieur le Ministre des États-Unis du Vénézuéla, pour valoir notification à leurs Gouvernements respectifs; le troisième exemplaire sera déposé aux Archives de la

Confédération Suisse et le quatrième aux Archives du Bureau international de la Cour permanente d'arbitrage à La Haye.

Ainsi arrêté à Berne, le 24 mars 1922.

AU NOM DU CONSEIL FÉDÉRAL SUISSE:

(L. S.) *Le Président de la Confédération,*
(signé) HAAB.

Le Chancelier de la Confédération,
(signé) STEIGER.

Annexe I.

TRAITÉ D'ARBITRAGE « JURIS » SOIT COMPROMIS

EN VUE DE SOUMETTRE A LA COURONNE D'ESPAGNE LES DIFFÉRENDS DE LIMITES ENTRE LES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE ET LES ÉTATS-UNIS DE VÉNÉZUÉLA.

Du 14 septembre 1881.

Les États-Unis de Vénézuéla et les États-Unis de Colombie, et en leur nom leurs Présidents Constitutionnels respectifs, désirant mettre fin à la question des limites territoriales qui, pendant l'espace de cinquante ans, a rendu difficiles leurs relations de sincère amitié et de fraternité naturelle, ancienne et indispensable, et voulant arriver à une véritable délimitation territoriale de droit telle qu'elle existait par les ordonnances de l'ancien Souverain commun; et après avoir fait valoir de part et d'autre, pendant une si longue période, tous les titres, documents, preuves et autorités de leurs archives dans des négociations répétées, sans pouvoir aboutir à un accord au sujet des droits respectifs ou *uti possidetis juris* de 1810, animés des sentiments les plus cordiaux, ont convenu et conviennent de nommer leurs Plénipotentiaires respectifs afin de négocier et de conclure un traité d'arbitrage *juris* et ont nommé pour le négocier et le conclure, le Gouvernement de Vénézuéla l'Illustre Procer Antonio L. Guzmán, Consultant du Ministère des Relations Extérieures, et celui de Colombie son Ministre Résident à Caracas Dr Justo Arosemena, qui, ayant reconnu leurs pouvoirs en due forme, et conformément à leurs instructions, ont convenu les articles suivants:

ARTICLE PREMIER.

Les dites Hautes Parties Contractantes soumettent au jugement et à la décision du Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne, en qualité d'arbitre Juge de droit, les points litigieux de la question de limites susmentionnée, afin d'obtenir une sentence définitive et sans appel suivant laquelle tout le territoire qui appartenait à la juridiction de l'ancienne Capitainerie générale de Caracas, par actes royaux de l'ancien Souverain jusqu'à 1810, demeurera territoire juridictionnel de la République de Vénézuéla, et tout ce qui, par des actes similaires et en cette date, appartenait à la juridiction de la Vice-royauté de Santa Fé, demeurera territoire de la République actuellement appelée les États-Unis de Colombie.

ART. 2.

Aussitôt que ce Traité aura été échangé, les deux Parties Contractantes porteront à la connaissance de S. M. le Roi d'Espagne la pétition des deux Gouvernements, afin que Sa Majesté accepte la juridiction déjà indiquée; cette pétition se fera par l'entremise de Plénipotentiaires et simultanément et, huit mois plus tard, les mêmes ou d'autres Plénipotentiaires présenteront à Sa Majesté, ou au Ministre que Sa Majesté députera, une exposition ou mémoire faisant état de leurs prétentions avec les documents à l'appui.

ART. 3.

Dès ce jour, les Plénipotentiaires, représentant leurs Gouvernements respectifs, seront autorisés pour recevoir les documents que l'auguste tribunal jugera à propos de leur remettre et ils rempliront le ou les devoirs qui leur seront imposés par les dits documents afin d'établir la vérité du droit qu'ils représentent et ils attendront la sentence qu'ils communiqueront, après réception, à leurs Gouvernements respectifs, cette sentence devenant exécutoire par sa publication dans le journal officiel du Gouvernement qui l'a édictée, et la délimitation territoriale de droit pour les deux Républiques devenant obligatoirement établie pour toujours.

ART. 4.

Ce Traité, lorsqu'il aura été aussitôt que possible approuvé par les Gouvernements de Vénézuéla et de Colombie et ratifié par les Corps législatifs de l'une et de l'autre République en leurs prochaines séances, sera échangé à Caracas sans aucun délai, ayant égard à la distance.

En foi de quoi nous, les Plénipotentiaires des États-Unis de Vénézuéla et des États-Unis de Colombie, l'avons convenu, signé et scellé de nos sceaux particuliers, en double, à Caracas, le quatorze septembre mil huit cent quatre-vingt-un.

(Signé) JUSTO AROSEMENA. (Signé) ANTONIO L. GUZMÁN.

Annexe II.

ACTE DE PARIS DU 15 FÉVRIER 1886

COMPLÉTANT LE COMPROMIS D'ARBITRAGE DU 14 SEPTEMBRE 1881.

Les soussignés, à savoir, Général Guzmán Blanco, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire des États-Unis de Vénézuéla en Espagne, en Grande-Bretagne, etc., et le D^r Carlos Holguín, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire des États-Unis de Colombie en Espagne et en Grande-Bretagne, réunis à Paris dans le but d'examiner la question de savoir si la mort lamentable de S. M. Alphonse XII a pu affecter en aucune façon la juridiction que leurs Gouvernements respectifs ont conférée au Gouvernement du Roi d'Espagne par le Traité du 14 septembre 1881, pour décider comme arbitre de droit le litige pendant au sujet des limites territoriales entre les deux Républiques, ont examiné le dit Pacte et ont décidé que son article premier est suffisamment clair pour pouvoir affirmer que, tant l'esprit comme la lettre de cette stipulation, confèrent au Gouvernement actuel de l'Espagne la même juridiction qu'en vertu de ce Pacte avaient les Gouvernements qui existèrent sous S. M. Alphonse XII, depuis la date

de l'échange de ses ratifications, pour continuer de connaître de la question de limites indiquée, jusqu'à rendre la décision arbitrale que les deux Parties se sont engagées à respecter et à rendre effective. En effet, en ce dit article, les deux Parties désignent comme arbitre, non S. M. Alphonse XII, mais le Gouvernement du Roi d'Espagne, sans même mentionner quel était le Roi à cette époque, comme pour bien marquer que tout Gouvernement en Espagne, soit qu'il fût présidé par S. M. Alphonse XII ou par un de ses successeurs, aurait les pouvoirs nécessaires pour connaître et décider des disputes soumises à son jugement; ils rappellent aussi que le choix du Gouvernement espagnol comme Juge en ce cas fut dû au fait que l'Espagne avait été maîtresse des territoires que se disputent les deux Républiques; ils ajoutent encore que les documents desquels émanent les titres allégués se trouvent dans ses archives, et enfin qu'il y a, dans la Péninsule, de nombreuses personnes versées dans ces questions américaines. En vertu de quoi ils font la présente déclaration, qu'ils adresseront au Gouvernement actuel de S. M. Cristina, Reine Régente, portant à sa connaissance que, quoique de l'avis des soussignés, le point étant clair, ils soumettront ce Protocole à la ratification de leurs Gouvernements respectifs, afin d'éviter des doutes ou des désaccords dans l'avenir au sujet du droit reconnu ici. Les soussignés ont également convenu que l'arbitre, qui en aura connaissance par cette déclaration, pourra fixer la ligne de la manière qu'il croira la plus approchée des documents existants, lorsque, dans l'un ou l'autre point de la dite ligne, ils ne présenteront pas toute la clarté voulue.

En foi de quoi cet acte est signé à Paris, le quinze février de l'année mil huit cent quatre-vingt-six.

(Signé) CARLOS HOLGUÍN.

(Signé) GUSMÁN BLANCO.

Annexe III.

SENTENCE ARBITRALE DE L'ESPAGNE

DANS LA QUESTION DE LIMITES ENTRE LES ÉTATS-UNIS DU VÉNÉZUÉLA
ET LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE.

Madrid, 16 mars 1891.

Don Alfonso XIII par la grâce de Dieu et la Constitution Roi d'Espagne, et en son nom, pendant sa minorité, Dona Maria Cristina Reine Régente du Royaume:

Attendu que la question pendante de limites entre la République de Colombie et les États-Unis de Vénézuéla se trouve soumise à Mon Gouvernement, en vertu du Traité de Caracas du 14 septembre 1881 et de l'Acte-déclaration de Paris du 15 février 1886.

Inspirée par le désir de correspondre à la confiance qu'ont accordée les deux Républiques citées à l'ancienne Mère-Patrie en soumettant à sa décision une affaire d'une si grande importance et qui, en certaines occasions, a compromis les liens fraternels qui les unissent:

Il résulte que, à cet effet et par décret royal du 19 novembre de l'année 1883, il a été nommé une Commission technique chargée d'étudier longuement le litige et de proposer les conclusions qu'elle estimera devoir résulter de cette étude;

Il résulte que les Hautes Parties intéressées présentèrent en son temps les mémoires à l'appui de leurs droits respectifs, et la Commission, conformément aux instructions qui lui furent communiquées, procéda à l'examen

minutieux des dits mémoires et des documents qui se trouvent dans les Archives nationales et étrangères se référant à cette affaire;

Il résulte que par Convention des Hautes Parties intéressées, la Sentence arbitrale devra fixer les limites qui séparaient en l'année 1810 l'ancienne Capitainerie générale de Vénézuéla, aujourd'hui les États-Unis du même nom, de la Vice-Royauté de Santa Fé, aujourd'hui République de Colombie;

Il résulte que les attributions de droit concédées à l'Arbitre par le Traité de Caracas du 14 septembre 1881 furent étendues par l'Acte-déclaration de Paris du 15 février 1886, afin de pouvoir fixer la ligne de frontière « de la manière qu'il croira la plus approchée des documents existants, lorsque, dans l'un ou l'autre point de la dite ligne, ils ne présenteront pas toute la clarté voulue »;

Il résulte que les territoires en litige forment une large zone qui, partant, au nord, du 12^{me} de latitude dans la Péninsule de Goajira, arrive à une distance d'un peu plus d'un degré de l'Équateur à la Piedra del Cocuy et peut être considérée, pour les effets de la démarcation, comme divisée en six sections, à savoir: 1^{re} La Goajira; 2^{me} ligne des Sierras de Perijâa et de Motilones; 3^{me} San Faustino; 4^{me} ligne des montagnes de Tamá; 5^{me} ligne du Sarare, Arauca et du Meta, et 6^{me} ligne de l'Orénoque et du Rio Negro;

Considérant qu'en ce qui concerne les sections 1 et 3, la Cédule Royale du 8 septembre 1777, l'Ordonnance Royale du 13 août 1790 et les Actes de restitution et de démarcation de Sinamaica en 1792, pour ce qui se rapporte à La Goajira, et la Cédule Royale du 13 juin 1786, l'Ordonnance Royale du 29 juillet 1795 et la loi générale 1^{re}, tit. I, livre V de la Compilation des Indes, en ce qui est relatif à San Faustino, fixent d'une manière claire et précise les limites que doit déterminer l'arbitre, s'en tenant aux facultés *juris* que lui assigne le Traité de Caracas de 1881;

Considérant qu'en ce qui concerne les sections 2^{me} et 4^{me}, les Hautes Parties intéressées ont décidé de commun accord la frontière en litige, et pour cette raison l'intervention de l'Arbitre n'est pas nécessaire;

Considérant que la Cédule Royale de création de la Commandance de Barinas du 15 février 1786 qui doit servir de base légale pour la détermination de la ligne de frontière de la cinquième section, suscite des doutes en ce qu'elle cite des lieux inconnus aujourd'hui, savoir: *las Barrancas del Sarare* et le *Paso Real de los Casanares*;

Considérant que pour cette raison l'Arbitre se trouve dans l'un des cas prévus dans l'Acte-déclaration de Paris de 1886, suivant lequel il doit fixer la ligne frontière de la manière qu'il estime la plus approchée des documents existants;

Considérant que bien qu'on ignore, comme il a déjà été dit, l'emplacement précis des Barrancas del Sarare, il est possible, par des déductions et principalement par ce que les États-Unis de Vénézuéla exposent en leur Mémoire, de les fixer, pour les effets de la Sentence arbitrale, à la « communication du Sarare avec l'Arauca »;

Considérant que le cours de la rivière Arauca trace une limite naturelle, mais qu'il est nécessaire de s'en dévier en un point pour aller chercher l'« Antiguo Apostadero » à la rivière Meta suivant indication expresse de la Cédule Royale de 1786 sus-mentionnée;

Considérant qu'il faut fixer le point de cette déviation à l'endroit que, par le fait de se trouver approximativement à quatre journées de chemin de la ville de Barinas et des Barrancas indiquées, comme le veut d'une manière expresse la Cédule Royale de 1786 mentionnée, on doit supposer, avec

raison, que c'est le lieu où était situé en d'autres temps le « Paso Real de « los Casanares » ;

Considérant que le point qui réunit la condition mentionnée est celui de la rivière Arauca qui se trouve à égale distance de la ville du même nom et de celui où le méridien du confluent du Masparro et de l'Apure coupe aussi la dite rivière Arauca ;

Considérant que pour plus de clarté on peut subdiviser la section 6^{me} en deux parties ; à savoir : du Meta à Maipures, et de Maipures à la Piedra del Cocuy ;

Considérant qu'au sujet de la première des parties citées, la Cédule Royale de nomination de D. Carlos Sucre y Pardo, Gouverneur de Cumaná ; la lettre officielle du dit du 30 avril 1735 ; la Représentation à S. M. de D. Gregorio Espinosa de los Monteros, également Gouverneur de la dite province, datée le 30 septembre 1743, les cartes, états de la population et correspondance officielle du Commandant des Nuevas Poblaciones, D. Manuel Centurión ; le rapport du P. Manuel Román, Supérieur des missions de Jésuites de l'Orénoque, en date du 3 décembre 1749 ; l'indication du territoire de la Lieutenance de la Guyane en 1761 par D. José Diguja y Villagomez, Gouverneur également de Cumaná ; la lettre officielle de celui-ci du 10 juillet 1761 ; le projet de rapport sur la démarcation de la Guyane en 1760 par D. Eugenio Alvarado, second Commissaire de l'expédition de Iturriaga ; le rapport de D. José Solano, Gouverneur de Caracas, du 11 mai 1762 ; les cartes ou plans géographiques de la Vice-Royauté de Santa Fé par D. José Antonio Perello, D. Luis Surville, D. Antonio de la Torre, et de D. Francisco Requena de l'année 1796 ; les plans modernes de Codazzi et Ponce de Leon, et enfin l'expédient instruit à propos du voyage que fit D. Antonio de la Torre dans les années de 1782 à 1783 d'ordre de l'Illustissime Archevêque Vice-Roi de Santa Fé, fixent d'une manière claire la ligne de frontière dans les limites des facultés *juris* ;

Considérant que le point de départ et la base légale pour la détermination de la ligne frontière de la seconde partie de la sixième section est la Cédule Royale du 5 mai 1768, sur le sens de laquelle il y a des divergences d'opinions entre les Hautes Parties intéressées ;

Et considérant que les termes de la dite Cédule Royale ne sont pas aussi clairs et précis que l'exige cette sorte de document pour pouvoir fonder exclusivement sur eux une décision *juris* ;

Considérant, par conséquent, que l'Arbitre se trouve dans le cas prévu dans l'Acte-déclaration de Paris déjà cité ;

Considérant que les États-Unis de Vénézuéla possèdent de bonne foi des territoires à l'ouest de l'Orénoque, du Casiquiare et du Rio Negro, rivières qui forment les limites assignées de ce côté dans la Cédule Royale mentionnée de 1768 à la province de Guyane ;

Considérant que dans les dits territoires il existe de nombreux intérêts vénézuéliens, fomentés en la loyale croyance de se trouver établis dans les domaines des États-Unis de Vénézuéla ;

Et considérant finalement que les rivières Atabapo et Negro tracent une frontière naturelle, claire et précise avec la seule interruption de quelques kilomètres, de Yávita à Pimichín, respectant ainsi les bornes respectives de ces deux villages ;

D'accord avec mon Conseil des Ministres et entendu l'avis du Conseil d'État in pleno ;

Je déclare que la ligne de frontière en litige entre la République de Colombie et les États-Unis de Vénézuéla demeure déterminée en la forme suivante :

Section 1. — Des Mogotes appelés Los Frailes en prenant comme point de départ le plus rapproché de Juyachi et en suivant tout droit la ligne qui sépare la vallée d'Upar de la province de Maracaïbo et Rio de la Hacha, du côté supérieur des monts de Oca, les confins des monts indiqués devant servir de limites précises, du côté de la vallée d'Upar et le Mogote de Juyachi du côté de la région montagneuse et les bords de la mer.

Section 2. — De la ligne qui sépare la vallée d'Upar de la province de Maracaïbo et Rio de la Hacha, en suivant les cimes des Sierras de Perijáa et de Motilones, jusqu'à la source de la rivière Oro, et de ce point à l'embouchure du Grita dans le Zulia; par le trajet du *statu quo* qui traverse les rivières Catatumbo, Sardinata et Tarra.

Section 3. — De l'embouchure de la rivière de La Grita dans le Zulia, par la courbe reconnue actuellement comme frontière jusqu'à la Quebrada de Don Pedro et en la descendant jusqu'à la rivière Tachira.

Section 4. — De la Quebrada de Don Pedro dans la rivière Tachira, en remontant cette rivière jusqu'à sa source, et de là par la Serrania et Páramo de Tama jusqu'au cours de la rivière Oira.

Section 5. — En suivant le cours de la rivière Oira jusqu'à ce qu'elle conflue avec le Sarare, puis les eaux de ce dernier, traversant à moitié la lagune du Desparramadero, jusqu'à l'endroit où elles entrent dans la rivière Arauca, en descendant cette rivière jusqu'au point équidistant de la ville d'Arauca et de celui où le méridien du confluent du Masparro et de l'Apure coupe aussi la rivière Arauca, de ce point en ligne droite à l'Apostadero du Meta et par les eaux de cette rivière jusqu'au lieu où il se jette dans l'Orénoque.

Section 6. — I^{re} Partie. — De l'endroit où la rivière Meta se jette dans l'Orénoque et en suivant le cours de ce fleuve jusqu'au torrent de Maïpures. Mais en tenant compte que, dès le temps de sa fondation, le village d'Atures s'est servi d'un chemin situé sur la rive gauche de l'Orénoque, afin d'éviter les rapides d'en face du dit village d'Atures jusqu'à l'embarcadère situé au sud de Maïpures, vis-à-vis de la montagne de Macuriana et en direction nord de la bouche du Vichada, que la servitude de passage par le dit chemin soit expressément consacrée en faveur des États-Unis de Vénézuéla, étant entendu que la dite servitude cessera vingt-cinq ans après la publication de la présente sentence arbitrale, ou lorsqu'un chemin aura été construit en territoire vénézuélien et qui ne rendra plus nécessaire de passer sur territoire colombien, et réservant cependant aux Parties la faculté de régler d'un commun accord l'exercice de cette servitude.

2^{me} Partie. — Du torrent de Maïpures en suivant le cours de l'Orénoque jusqu'à l'endroit où le Guaviare s'y jette, en suivant le cours de ce dernier jusqu'à ce qu'il conflue avec l'Atabapo; en amont les eaux de l'Atabapo jusqu'à 36 kilomètres au nord du village de Yávita, traçant de là une ligne droite qui ira s'arrêter à la rivière Guainia, 36 kilomètres à l'ouest du village

de Pimichín, suivant ensuite le lit du Guainia, qui plus en avant prend le nom de Rio Negro, jusqu'à la Pierre du Cocuy.

Fait au Palais Royal de Madrid en double le seize mars mil huit cent quatre-vingt-onze.

(Signé) MARIA CRISTINA

Le Ministre d'Etat,

(Signé) CARLOS O'DONELL.

La Sentence qui précède a été insérée dans la *Gaceta de Madrid* pour produire les effets résultant de l'article 3 du Traité de Caracas, du 14 septembre 1881, dans lequel il est stipulé que la Sentence arbitrale serait exécutoire par le fait d'être publiée dans le *Journal officiel*.

Annexe IV.

Carte remise en 1891, par l'Arbitre espagnol, aux Hautes Parties Contes-tantes.

(Non reproduite.)

Annexe V.

PACTE OU CONVENTION DU 30 DÉCEMBRE 1898

ENTRE LA COLOMBIE ET LE VÉNÉZUÉLA POUR L'INSTITUTION D'UNE COMMISSION MIXTE DE DÉLIMITATION CHARGÉE D'EXÉCUTER LA SENTENCE ARBITRALE DE MADRID.

Les États-Unis de Vénézuéla et la République de Colombie et en leurs noms les Présidents Constitutionnels respectifs, reconnaissant la nécessité et l'utilité de procéder à l'exécution pratique de la sentence arbitrale que S. M. la Reine Régente d'Espagne édicta le 16 mars 1891, afin de fixer la ligne frontière des deux Nations en vertu du Traité conclu par elles le 14 septembre 1881 et de l'Acte additionnel de Paris du 15 février 1886, ont résolu, conformément aux autorisations octroyées par les Corps Législatifs des deux Pays, de faire dans ce but un Pacte ou Convention, et ont nommé pour le négociateur, en leur donnant le caractère de Plénipotentiaires, S. E. le Président des États-Unis de Vénézuéla: Monsieur le Dr D. Santiago Briceño, et S. E. le Président de la République de Colombie: Monsieur Luis Carlos Rico, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire auprès du Gouvernement des États-Unis de Vénézuéla; lesquels, après s'être communiqué leurs Pleins Pouvoirs, qu'ils trouvèrent en bonne et due forme, ont formulé les articles suivants:

ARTICLE PREMIER.

Les Hautes Parties Contractantes procéderont à l'exécution pratique de la Sentence arbitrale édictée par la Couronne d'Espagne le 16 mars 1891 et, en conséquence, il sera procédé à la démarcation et au bornage des limites que trace la dite sentence partout où elles ne seront pas constituées par des rivières ou par les sommets d'une chaîne de montagnes ou par une cordillère.

ART. 2.

Pour la plus rapide désignation des limites, la ligne de la Sentence arbitrale sera considérée comme divisée en deux grandes parties, la première

composée des sections 1, 2, 3 et 4 établies par la dite Sentence arbitrale, et la seconde, de la section 5 et des deux parties dont est subdivisée la 6^{me} section.

ART. 3.

Pour effectuer la délimitation et le bornage, les deux Gouvernements nommeront une Commission mixte qui sera divisée en groupes pour les sections auxquelles se réfère l'article précédent. Chaque groupe sera composé d'un ingénieur et d'un avocat pour chaque partie, et des ingénieurs, employés et auxiliaires qui seront jugés utiles.

ART. 4.

Dans les quatre mois qui suivront l'échange des ratifications de ce Pacte ou Convention, les Hautes Parties Contractantes respectives feront les nominations qui les concernent pour former la dite Commission mixte.

ART. 5.

Pour le bornage, les groupes mixtes feront placer dans les points qu'ils détermineront des poteaux, pilastres ou d'autres signes perdurables de manière que la limite-frontière ne soit pas douteuse et puisse être reconnue en tout temps avec une entière exactitude.

ART. 6.

Chaque groupe mixte fera un compte rendu, en double, des opérations techniques qui auront été effectuées chaque jour et aussi de toute circonstance qu'elle jugera importante et qui sera signé par tous les membres présents; les Commissaires respectifs enverront ces comptes rendus à leurs Gouvernements avec les plans et cartes qui auront été levés.

ART. 7.

Les Vénézuéliens ou Colombiens qui, par suite du tracé de la ligne, auraient à passer d'une juridiction à l'autre, conserveront leur nationalité, à moins qu'ils n'optent pour la nouvelle juridiction par une déclaration faite et signée devant l'autorité respective et cela dans un délai de six mois à compter du moment où ils auront été soumis à la nouvelle juridiction.

ART. 8.

Si dans la démarcation et dans le bornage il survenait des doutes ou des désaccords, ceux-ci seront soumis par les Commissaires à leurs Gouvernements respectifs. Il est convenu que de tels doutes ou désaccords ne suspendront pas la continuation du tracé et du bornage si ce n'est dans la partie où ils seront survenus.

ART. 9.

Les Hautes Parties Contractantes résoudreont à l'amiable les doutes et désaccords indiqués et, aussitôt que cela aura eu lieu, il sera procédé à la démarcation et au bornage de la manière et dans les délais que les Hautes Parties détermineront.

ART. 10.

Le groupe mixte de la première section se réunira dans la ville de Maracaïbo, des États-Unis de Vénézuéla, et celui de la seconde dans la ville de Arauca, dans la République de Colombie, le huitième mois après l'échange des ratifications de ce Pacte ou Convention.

ART. 11.

Si l'un des Gouvernements ne faisait pas les nominations qui lui incombent pour constituer la Commission mixte dans les termes établis, ou si les Commissaires ne se présentaient pas dans le délai fixé, l'autre Gouvernement pourra décider que ses Commissaires feront seuls la démarcation et le tracé de la ligne, avec la probité scrupuleuse et la rectitude dignes de la loyauté et du bon renom des Nations. Dans ce cas, la Commission qui posera les bornes aura le droit d'utiliser, pour les opérations que les dits tracés ou bornages rendront indispensables, le territoire de l'un ou de l'autre pays et la ligne qu'elle tracera sera la limite définitive entre les deux Nations.

ART. 12.

Le présent Acte ou Convention sera ratifié et les ratifications s'échangeront à Caracas, au plus tard dans les quatre mois. En foi de quoi, nous, les Plénipotentiaires susdits, le signons et scellons en double à Caracas, le 30 décembre 1898.

(Signé) LUIS CARLOS RICO. (Signé) SANTIAGO BRICEÑO.

Annexe VII.

PROCÈS-VERBAL D'ÉCHANGE DES RATIFICATIONS
SUR LE COMPROMIS DU 3 NOVEMBRE 1916

SIGNÉ A CARACAS LE 20 JUILLET 1917 PORTANT SUBSTITUTION, COMME ARBITRE,
DU CONSEIL FÉDÉRAL SUISSE AU PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION.

Les soussignés, M. le D^r Victor Londoño, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République de Colombie, et M. le Général Ignacio Andrade, Ministre des Affaires étrangères des États-Unis du Vénézuéla, se sont réunis au Ministère des Affaires étrangères en vue de procéder à l'échange des ratifications de la Convention signée à Bogotá le 3 novembre 1916. Ils se sont communiqué les originaux des instruments desdites ratifications, qu'ils ont comparés, et les ayant trouvés conformes, ils les ont échangés avec les formalités d'usage.

L'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Colombie et le Ministre des Affaires étrangères du Vénézuéla, munis de pleins pouvoirs suffisants et dûment autorisés par leurs Gouvernements respectifs, déclarent que les Hautes Parties Contractantes sont d'accord d'interpréter l'article IV de la Convention, ayant trait à la désignation de l'Arbitre, en ce sens que l'Arbitre sera le Conseil Fédéral de la Confédération Helvétique.

En foi de quoi, nous avons signé cet acte en deux doubles, en y apposant nos sceaux respectifs, en la ville de Caracas, ce vingt juillet mil neuf cent dix-sept.

(Signé) (L. S.) VICTOR M. LONDOÑO.

(Signé) (L. S.) IGNACIO ANDRADE.

VII.

AFFAIRE DE L'IMPÔT SUR LES BÉNÉFICES DE GUERRE¹

PARTIES : France *contre* Espagne.

ARBITRE : Gustave Ador (Suisse).

SENTENCE : Genève, 15 juin 1922.

Convention franco-espagnole du 7 janvier 1862 exemptant des contributions extraordinaires les ressortissants français en Espagne et espagnols en France. — Loi française du 1^{er} juillet 1916 instituant un impôt extraordinaire. — Caractère de cet impôt et des circonstances qui l'ont fait naître. — Applicabilité de cet impôt aux étrangers.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Compromis arbitral.*[Voir plus bas.]*

SENTENCE ARBITRALE

DE M. GUSTAVE ADOR

*arbitre désigné par les gouvernements français et espagnol.*I. — *Compromis arbitral.*

Attendu que le gouvernement français et le gouvernement espagnol se sont mis d'accord pour soumettre à la décision de l'arbitre soussigné, jugeant souverainement et sans appel, la question litigieuse qui les divise;

Attendu que cette question est la suivante:

Les ressortissants espagnols, établis en France sont-ils soumis à la loi du 1^{er} juillet 1916 sur les bénéfices exceptionnels de guerre, ou doivent-ils au contraire être exemptés de cet impôt en vertu de la convention franco-espagnole du 7 janvier 1862?

Attendu que les parties ont eu le loisir de produire chacune un mémoire à l'appui de leur thèse, puis un second mémoire responsif, et de verser au débat toutes les pièces qui leur paraissaient utiles;

Attendu que les parties ont convenu que la sentence revêtira sa pleine force exécutoire de par la seule signature de l'arbitre, au bas d'un exemplaire envoyé à chacun des gouvernements, sans qu'elle ait besoin d'être homologuée par le tribunal.

DÉCISION ARBITRALE DE M. ADOR, RELATIVE A
L'APPLICATION DE LA CONVENTION FRANCO-ESPAGNOLE
DU 7 JANVIER 1862 A L'IMPÔT SUR LES
BÉNÉFICES DE GUERRE

II. — *Sentence.*

A) En ce qui concerne la Convention du 7 janvier 1862:

Considérant tout d'abord que la Convention du 7 janvier 1862 a été conclue entre l'Espagne et la France, en vue de remplacer la loi espagnole sur les étrangers du 17 novembre 1852;

Que l'ambassadeur de France en Espagne, le marquis de Turgot, présenta un projet exemptant les Français en Espagne, comme les Espagnols en France, « de toute contribution de guerre, prestation, emprunts, avances de contribution, dons forcés, ainsi que de contributions extraordinaires qui auraient un but d'utilité évidente et exclusive pour les nationaux »;

Que l'article 4 alinéa 2 de la Convention du 7 janvier 1862 revêtit en définitive une forme un peu différente sans qu'il paraisse cependant que les parties aient entendu modifier le sens et la portée de la proposition du marquis de Turgot;

Considérant que ces données historiques font voir dans l'al. 1 et l'al. 2 de l'art. 4 non pas avant tout un principe général (al. 1), auquel l'al. 2 apporterait une exception, mais bien plutôt une opposition entre le domicile et la nationalité;

Que les parties ont entendu soumettre les étrangers à tous les impôts, tant ordinaires qu'extraordinaires, qui puisaient leur source et leur applicabilité dans le fait du domicile ou de la résidence sur le territoire, tandis qu'elles ont entendu exonérer les étrangers des impôts exceptionnels qui avaient pour raison d'être et pour justification la nationalité, et qui, par conséquent, ne pouvaient frapper que les ressortissants du pays (les contributions foncières étant exceptées);

Considérant que le rapprochement des al. 2 et 3 de l'art. 4 confirme cette déduction, l'al. 3 exemptant « également » les étrangers de toute espèce de réquisition militaire personnelle; que l'al. 2 s'applique aux biens, l'al. 3 aux personnes; que l'exemption, dans les deux cas, dérive de l'extranéité, la nationalité apparaissant comme la raison d'être de l'astriction;

Considérant en second lieu qu'on ne saurait admettre que l'exemption de l'al. 2 ne vise que les contributions extraordinaires décrétées en cas de guerre civile, que le texte ne contient point de restriction semblable et que l'on peut admettre que les négociateurs avisés du traité de 1862 aient entendu limiter cette exemption au cas de guerre civile sans l'indiquer expressément;

Qu'une interprétation aussi restrictive, à défaut de termes exprès, ne saurait davantage dériver de la lettre de M. l'ambassadeur de France à Madrid du 11 mai 1861;

Que d'ailleurs le gouvernement français lui-même ne va pas jusqu'à tirer les conséquences complètes de cette interprétation en disant que les parties contractantes ont eu « principalement » (mais non exclusivement) en vue de soustraire leurs sujets aux taxes en temps de guerre civile;

Considérant enfin qu'on ne saurait davantage tirer un argument décisif du fait qu'à la suite de la guerre civile le gouvernement espagnol exonéra les Français de l'impôt de 1873 sur les voitures de luxe, tandis qu'inversement après la guerre hispano-américaine le gouvernement espagnol, par ordonnance du 1^{er} mai 1899, refusa d'exempter les Français de l'augmentation de 10 % des taxes ordinaires, instituée comme impôt transitoire de guerre;

Qu'en effet, à côté des différences notables existant entre cette surtaxe et l'impôt de 1916, quant à la nature de la taxe et aux catégories de contribuables auxquels elle s'appliquait, on ne saurait envisager la situation déficitaire d'un Etat comme « une circonstance exceptionnelle »;

Qu'en outre, il n'y a pas eu d'opposition officielle du gouvernement français en 1899; qu'un arbitrage n'est point intervenu consacrant l'interprétation espagnole; qu'on aurait peut-être pu soutenir alors que ce refus d'exonération était injustifié; mais que ce ne serait point une raison pour faire à nouveau, actuellement, une application erronée de la Convention de 1862.

B) En ce qui concerne la loi du 1^{er} juillet 1916:

Considérant que cette loi apparaît à l'évidence comme instituant bien la « contribution de guerre, ou toute autre contribution extraordinaire, de quelque nature qu'elle soit, qui serait établie dans l'un des pays par suite de circonstances exceptionnelles » visée par l'art. al. 2 de la Convention;

Que les circonstances dans lesquelles se trouvait la France en 1916, avec une partie importante de son territoire envahi et toute la nation en armes,

étaient nettement exceptionnelles; qu'il n'est pas contesté ni contestable que cet impôt fut destiné à couvrir les dépenses exceptionnelles auxquelles la France avait été entraînée par la guerre;

Qu'à supposer même que l'on refusât de voir dans cet impôt une « contribution de guerre », en donnant à ce terme le sens restrictif (non indiqué cependant dans le texte de la Convention de 1862) de réquisition de la fortune privée ou de main-mise sur les biens des particuliers, on ne peut en revanche y voir qu'une « contribution extraordinaire établie par suite de circonstances exceptionnelles », telle que le prévoit l'al. 2 de l'art. 4;

Considérant que les termes qui figurent soit dans l'intitulé de la loi « contribution extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels ou supplémentaires réalisés pendant la guerre » art. 3, etc., ne laissent pas de doute quant à son caractère exceptionnel dérivant des circonstances;

Considérant que la loi atteint non pas les bénéfices de toute activité commerciale ou industrielle, mais seulement la différence entre le bénéfice normal et le bénéfice extraordinaire què les circonstances exceptionnelles de la guerre ont pu procurer;

Qu'en vertu de cette considération, elle ne frappe point le commerce ou l'industrie comme tels, qu'elle ne rentre pas dans les termes de l'al. 1^{er} de l'art. 4 et qu'elle ne saurait en conséquence être assimilée à un droit d'inscription pour l'exercice d'une industrie ou à une taxe de patente ordinaire ou extraordinaire;

Qu'elle tire précisément son caractère exceptionnel de la matière même qu'elle frappe, à savoir les bénéfices exceptionnels réalisés pendant la guerre;

Qu'elle revêt de ce fait et par essence un caractère transitoire;

Considérant que le fait qu'elle a été instituée par les autorités civiles constituées et non pas par une autorité militaire, de même que le fait que le produit de cette contribution extraordinaire doit être versé dans la caisse générale de l'Etat sans recevoir une affectation spéciale, ne sauraient lui enlever ce caractère exceptionnel qui la fait tomber sous le coup de l'al. 2 de l'art. 4;

Considérant en outre que la *ratio legis* éclate avec évidence dans les travaux législatifs qui ont accompagné l'élaboration et la votation de cette loi;

Que les paroles de M. le député Lazare-Weiler « toutes les fortunes françaises se doivent à la cause nationale », ainsi que celles de M. le député Tournan (séance de la Chambre des Députés du 10 février 1916): « Nous ne voulons pas plus d'embusqués de l'ordre fiscal que nous n'en voulons de l'ordre militaire » (même séance) sont significatives à cet égard; qu'on a en France envisagé cette contribution comme une compensation envers la Patrie due par ceux qui, n'étant pas mobilisés, ont pu continuer leurs opérations commerciales;

Qu'au Sénat français, M. Ribot, ministre des Finances, disait en 1916:

« Il ne faut pas que personne, dans ce pays, puisse être accusé avec une apparence même de raison, de s'être dérobé à une obligation que la justice et le patriotisme lui imposaient. Tel est le sens profond de la loi »;

Que le mémoire du gouvernement français ajoute: « la contribution extraordinaire, par sa haute portée morale a été plus et mieux qu'un instrument fiscal; elle a réalisé une œuvre de justice. Alors que des millions de Français souffraient dans leur personne, dans leur famille, dans leurs biens, d'autres Français bénéficiaient, à la faveur du bouleversement économique créé par la guerre, d'un supplément de ressources imprévu et considérable »;

Considérant qu'il ressort à l'évidence de ces passages que l'astriction à l'impôt était étroitement rattachée à la nationalité et au patriotisme, qu'en conséquence l'idée du législateur de 1916 était bien d'exempter les étrangers de cet impôt;

Considérant enfin, au point de vue de l'équité qu'invoque encore le gouvernement français, que s'il peut paraître injuste que les Espagnols établis en France et ayant réalisé des bénéfices de guerre par leurs fournitures à l'Etat français, ne soient pas également soumis à l'impôt sur ces bénéfices, il appartenait à l'Etat français de dénoncer la Convention de 1862 en conformité de son art. 31, ainsi que le suggérait M. le député Emmanuel Brousse à la Chambre, le 24 septembre 1917, après qu'on lui eût déclaré que l'impôt ne pouvait être appliqué aux Espagnols (1^{er} mémoire du gouvernement espagnol, p. 11).

Par ces motifs,

L'arbitre soussigné prononce:

La loi du 1^{er} juillet 1916 n'est pas applicable aux Espagnols établis en France, et l'impôt sur les bénéfices de guerre qu'elle institue ne doit pas leur être réclamé.

Genève, 15 juin 1922.

Firmado: G. ADOR.
Es copia conforme.

VIII.

NORWEGIAN SHIPOWNERS' CLAIMS¹.

PARTIES : Norway *versus* U.S.A.

SPECIAL AGREEMENT : June 30, 1921.

ARBITRATORS : The Honorable Chandler P. Anderson (U.S.A.),
His Excellency Mr. Benjamin Vogt (Norway),
Mr. James Valloton (Switzerland).

AWARD : The Hague, October 13, 1922.

Expropriation.—Municipal law and international tribunals.—Law and equity.—Equality of States in international law.—Meaning of word "property".—International law and private property.—Non-discrimination.—*Force majeure*.—Award of interest.—Rights of third party against claimant.

¹ For bibliography, index and tables, see Volume III.

Special Agreement, June 30th, 1921.

[See text below.]

AWARD OF THE TRIBUNAL.

Award of the tribunal of arbitration between the United States of America and the Kingdom of Norway under the special agreement of June 30, 1921.—The Hague, October, 13, 1922¹.

Whereas the United States and the Kingdom of Norway are Parties to the Convention for the Pacific Settlement of International Disputes signed at The Hague, on October 18, 1907, which replaced by virtue of Article 91 thereof as between the contracting powers the original Hague Convention of July 29, 1899;

Whereas the United States and Norway signed on April 4, 1908, a general Arbitration Convention in which it was agreed²:

Article II. In each individual case, the High Contracting Parties, before appealing to the Permanent Court of Arbitration, shall conclude a special Agreement defining clearly the matter in dispute, the scope of the powers of the Arbitrators, and the periods to be fixed for the formation of the Arbitral Tribunal and the several stages of the procedure. It is understood that on the part of the United States such special agreements will be made by the President of the United States by and with the advice and consent of the Senators thereof;

Whereas it is common ground that this general Arbitration Convention is still in full force and effect;

Whereas in pursuance of all the foregoing, by a special Agreement concluded on the 30th of June 1921, and ratified on the 22nd of August 1921³ the United States of America and His Majesty the King of Norway

desiring to settle amicably certain claims of Norwegian subjects against the United States arising, according to contentions of the Government of Norway, out of certain requisitions by the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation;

Considering that these claims have been presented to the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation and that the said Corporation and the claimants have failed to reach an agreement for the settlement thereof;

Considering, therefore, that the claims should be submitted to arbitration conformably to the Convention of the 18th of October, 1907, for the pacific settlement of international disputes and the Arbitration Convention concluded by the two Governments April 4, 1908, and renewed by agreements dated June 16, 1913⁴ and March 30, 1918⁵ respectively;

¹ Official print of the Permanent Court of Arbitration at The Hague.

² *U.S. Statutes at Large*, vol. 35, pt. 2, p. 1994.

³ As the text of the agreement for arbitration is here given in full, except for the signatures, it is not printed again under a special heading.

⁴ *U.S. Statutes at Large*, vol. 38, pt. 2, p. 1771.

⁵ *Id.*, vol. 40, pt. 2, p. 1618.

Have appointed as their plenipotentiaries, for the purpose of concluding the following Special Agreement:

The President of the United States of America: Charles E. Hughes, Secretary of State of the United States; and

His Majesty the King of Norway: Mr. Helmer H. Bryn, His Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary at Washington;

Who, after having communicated to each other their respective full powers, found to be in good and due form, have agreed on the following articles:

ARTICLE I.

The Arbitral Tribunal shall be constituted in accordance with Article 87 (Chapter IV) and Article 59 (Chapter III) of the said Convention of October 18, 1907, except as hereinafter provided, to wit:

One Arbitrator shall be appointed by the President of the United States, one by His Majesty the King of Norway, and the third, who shall preside over the Tribunal, shall be selected by mutual agreement between the two Governments. If the two Governments shall not agree within one month from the date of the exchange of ratifications of the present agreement in naming such third Arbitrator, then he shall be named by the President of the Swiss Confederation, if he is willing.

The Tribunal shall examine and decide the aforesaid claims in accordance with the principles of law and equity and determine what sum if any shall be paid in settlement of each claim.

The Tribunal shall also examine any claim of Page Brothers, American citizens, against any Norwegian subject in whose behalf a claim is presented under the present Agreement, arising out of a transaction on which such claim is based, and shall determine what portion of any sum that may be awarded to such claimant shall be paid to such American citizens in accordance with the principles of law and equity.

ARTICLE II.

As soon as possible, and within five months from the date of the exchange of ratifications of the present Agreement, each Party shall present to the Agent of the other Party, two printed copies of its case (and additional copies that may be agreed upon) together with the documentary evidence upon which it relies. It shall be sufficient for this purpose if such copies and documents are delivered at the Norwegian Legation at Washington or at the American Legation at Christiania, as the case may be, for transmission.

Within twenty days thereafter, each Party shall deliver two printed copies of its case and accompanying documentary evidence to each member of the Arbitral Tribunal and such delivery may be made by depositing these copies within the stated period with the International Bureau at The Hague for transmission to the Arbitrators.

After the delivery on both sides of such printed case, either Party may present, within three months after the expiration of the period above fixed for the delivery of the case to the Agent of the other Party, a printed counter-case (and additional copies that may be agreed upon) with documentary evidence, in answer to the case and documentary evidence of the other Party, and within fifteen days thereafter shall, as above provided, deliver in duplicate such counter-case and accompanying evidence to each of the Arbitrators.

As soon as possible and within one month after the expiration of the period above fixed for the delivery to the Agents of the counter-case, each Party shall deliver in duplicate to each of the Arbitrators and to the Agent of the other Party a printed argument (and additional copies that may be agreed upon) showing the points relied upon in the case and counter-case, and referring to the documentary evidence upon which it is based. Delivery in each case may be made in the manner provided for the delivery of the case and counter-case to the Arbitrators and to the Agents.

The time fixed by this Agreement for the delivery of the case, counter-case, or argument, and for the meeting of the Tribunal, may be extended by mutual consent of the Parties.

ARTICLE III.

The Tribunal shall meet at The Hague within one month after the expiration of the period fixed for the delivery of the printed argument as provided for in Article II.

The Agents and Counsel of each Party may present in support of its case oral arguments to the Tribunal, and additional written arguments, copies of which shall be delivered by each Party in duplicate to the Arbitrators and to the Agents and Counsel of the other Party.

The Tribunal may demand oral explanations from the Agents of the two Parties as well as from experts and witnesses whose appearance before the Tribunal it may consider useful.

ARTICLE IV.

The decision of the Tribunal shall be made within two months from the close of the arguments on both sides, unless on the request of the Tribunal the Parties shall agree to extend the period. The decision shall be in writing.

The decision of the majority of the members of the Tribunal shall be the decision of the Tribunal.

The language in which the proceedings shall be conducted shall be English.

The decision shall be accepted as final and binding upon the two Governments.

Any amount granted by the award rendered shall bear interest at the rate of six per centum per annum from the date of the rendition of the decision until the date of payment.

ARTICLE V.

Each Government shall pay the expenses of the presentation and conduct of its case before the Tribunal; all other expenses which by their nature are a charge on both Governments, including the honorarium for each Arbitrator shall be borne by the two Governments in equal moieties.

ARTICLE VI.

This Special Agreement shall be ratified in accordance with the constitutional forms of the contracting Parties and shall take effect

immediately upon the exchange of ratifications, which shall take place as soon as possible at Washington.

Whereas, for the purpose of carrying out this Agreement, the two Governments have respectively appointed as Arbitrators:

The Government of the United States: The Honorable Chandler P. Anderson, Arbitrator American-British Claims Arbitration Tribunal;

The Government of the Kingdom of Norway: His Excellency Mr. Benjamin Vogt, Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary of His Majesty the King of Norway;

Whereas at the request of the two Governments, the President of the Swiss Confederation has named as third Arbitrator and President of the Tribunal: Mr. James Vallotton, Docteur en droit, Member of the Bar of Lausanne, Associate of the Institut de Droit International;

Whereas the two Governments have appointed as Agents: The Honorable William C. Dennis, for the United States; Captain C. Frölich Hanssen, for the Kingdom of Norway, assisted by the following Counsel:

for the United States: The Honorable George Sutherland, formerly United States Senator, *Counsel*, Mr. Stanley H. Udy, formerly Assistant Solicitor Department of State, *Associate Counsel*,

for the Kingdom of Norway: The Honorable Walter L. Fisher, formerly Secretary of Interior of the United States, *Counsel*, Mr. Edward B. Burling, lawyer, *Counsel*, Mr. George Rublee, lawyer, *Counsel*, Mr. Dean G. Acheson, lawyer, *Counsel*, Mr. Ole Roed, Barrister of Supreme Court of Norway, *Counsel*, Mr. Johan Bredal, formerly Minister of Justice of Norway, Government Solicitor ad hoc, *Counsel*, Mr. Tryggve Sagen, Chairman of the Christiana Group of Norwegian shipowners, *Counsel*;

Whereas the Agents of the Parties to the said Agreement of June 30, 1921 have duly and in accordance with the terms of the Agreement communicated to the Tribunal their cases, counter-cases, printed arguments and other documents;

Whereas Counsel and Agents for the Parties have fully presented to this Tribunal their oral arguments in the sittings held between the first assembling of the Tribunal on July 22nd and September 1st, 1922.

And whereas the two Parties have agreed on September 1st, 1922 to an extension until February 1st, 1923 of the period of two months provided for by Article IV of the Special Agreement for rendering the Award;

Whereas the arguments have been closed on the 11th of October, 1922,

And whereas according to Article I of the Special Agreement the Tribunal shall "determine what sum if any shall be paid in settlement of each claim of Norwegian subjects against the United States" and shall also "examine any claim of Page Brothers, American citizens, against any Norwegian subject in whose behalf a claim is presented under the present Agreement, arising out of a transaction in which such claim is based, and shall determine what portion of any sum that may be awarded to such claimant shall be paid to such American citizens";

Whereas, generally speaking, the principal facts and contentions of the Parties with regard to the fifteen Norwegian claims being the same, it is possible and advisable to embrace these several independent claims in one arbitral award (while pronouncing separately on the points at issue);

Now, therefore, this Tribunal (having carefully considered the said Conventions, Agreement, cases, counter-cases, printed and oral arguments, and the documents presented by either side) after due deliberation pronounces as follows:

The amount of the claims.

The details of the claims, both as originally presented in the Case of the Kingdom of Norway and as finally presented in the course of the oral argument, are as follows:

(1)	(2)	(3)	(4)	(5)
Number of claim.	NAME OF CLAIMANT.	Amounts originally claimed.		Amounts finally claimed.
		Amounts.	Amounts including interest.	(Without adding interest claimed.)
		\$	\$	\$
1.	The Manitowoc Shipping Corporation	731,500.00	1,028,220.24	766,500.00
2.	The Manitowoc Shipping Corporation	731,500.00	1,028,220.24	766,500.00
3.	The Baltimore Steamship Company ...	1,507,860.28	2,120,679.93	1,542,187.50
4.	The Vard II Steamship Company ...	1,944,877.26	2,731,749.47	1,957,200.00
5.	The Sørlandske Lloyd Corporation	1,617,000.00	2,273,753.21	1,837,000.00
6.	The Østlandet Steamship Company...	2,390,960.00	3,363,311.07	2,478,960.00
7.	Jacob Prebensen Jr	148,987.50	209,850.03	396,937.50
8.	The Tromp Steamship Company.....	257,737.50	361,745.30	396,937.50
9.	The Maritim Corporation.....	278,400.00	392,492.40	417,600.00
10.	The Haug Steamship Company.....	413,460.94	580,093.48	417,600.00
11.	The Mercator Corporation.....	434,123.44	609,083.36	438,262.50
12.	The Sørlandske Lloyd Corporation	196,875.00	277,871.43	451,875.00
13.	H. Kjerschow.....	447,250.00	627,500.16	451,875.00
14.	Harry Borthen.....	146,875.00	207,300.90	451,875.00
15.	E. & N. Chr. Evensen Incorporated	421,875.00	591,788.29	451,875.00
	Totals.....	11,669,281.92	16,403,659.51	13,223,185.00

It will be seen that the figures given in column (5) above are exclusive of the claims made by the Kingdom of Norway for interest, compounded semi-annually. Their comparison is, therefore, with the figures in column (3) and not column (4) above. The detailed amounts of the amended claims, including interest, were not submitted to the Tribunal. The total of such amended claims approximated \$18,000,000.

In reply the United States declared its willingness and desire to make just compensation for the property taken and recognized its liability to make compensation in the following amounts:

(1)	(2)	(3)
Number of claim.	NAME OF CLAIMANT.	Amounts.
1.	The Manitowoc Shipping Corporation ...	\$101,200
2.	The Manitowoc Shipping Corporation ...	101,000
3.	The Baltimore Steamship Company	255,900
4.	The Vard II Steamship Company	346,900
5.	The Sörlandske Loyd Corporation	400,800
6.	The Östlandt Steamship Company	1,184,700
7.	Jacob Prebensen Jr	40,820
8.	The Tromp Steamship Company	40,820
9.	The Maritim Corporation	39,720
10.	The Haug Steamship Company	39,720
11.	The Mercator Corporation	38,600
12.	The Sorlandske Loyd Corporation.....	22,260
13.	H. Kjerschow	22,260
14.	Harry Borthen	22,260
15.	E. & N. Chr. Evensen Incorporated	22,260
	Total	\$ 2,679,220

The claim made by the United States in reference to Page Brothers amounted to \$22,800. The validity of this claim was totally denied by the Kingdom of Norway.

I.

INTRODUCTION.

It is common ground between the Parties to this arbitration that the fifteen claims against the United States are presented by the Government of the Kingdom of Norway, which Government, and not the individual claimants, "is the sole claimant before this Tribunal".¹

The claims arise out of certain actions of the United States of America in relation to ships which were building in the United States for Norwegian subjects at a time, during the recent Great War, when the demand for ships was enormous, owing to the needs of the armies and to the losses of mercantile ships.

For some time before the United States declared war, the shortage of shipping was serious both in European countries and in the United States. In these circumstances, Norwegian subjects, amongst others, directed their attention to the possibilities of shipbuilding in the United States. From July 1915 onwards, various contracts were placed by Norwegian subjects with shipyards in the United States. Meanwhile, from the summer of 1916 onwards, the United States Government took a series of steps for the protection of its interests and these steps made possible the later "mobilisation for war purposes of the commercial and industrial resources of the United States".² Into most of these measures it is not necessary to enter in any detail, as they do not directly affect the merits of the claims.

¹ Norwegian Case, p. 1; U.S. Counter-Case, p. 5 (The cases, counter-cases and appendices are not reproduced in this volume).

² U.S. Counter-Case, p. 8.

The United States declared war against Germany on April 6th, 1917. Already by the United States Shipping Act of September 1916 the United States Shipping Board had been established "for the purpose of encouraging, developing and creating a naval auxiliary and naval reserve and a merchant marine to meet the requirements of the commerce of the United States with its territories and possessions and with foreign countries".¹ This Board was empowered by section 5 of the Act:

to have constructed and equipped in American shipyards and Navy yards or elsewhere, giving preference, other things being equal, to domestic yards, or to purchase, lease, or charter, vessels suitable, as far as the commercial requirements of the marine trade of the United States may permit, for use as naval auxiliaries or Army transports, or for other naval or military purposes, and to make necessary repairs on and alterations of such vessels.

Provided: That neither the board nor any corporation formed under section eleven in which the United States is then a stockholder shall purchase, lease, or charter any vessel

(a) Which is then engaged in the foreign or domestic commerce of the United States, unless it is about to be withdrawn from such commerce without any intention on the part of the owner to return it thereto within a reasonable time;

(b) Which is under the registry or flag of a foreign country which is then engaged in war;

(c) Which is not adapted, or can not by reasonable alterations and repairs be adapted to the purpose specified in this section;

(d) Which, upon expert examination made under the direction of the board, a written report of such examination being filed as a public record, is not without alteration or repair found to be at least seventy-five per centum as efficient as at the time it was originally put in commission as a seaworthy vessel.

Section 7 of the Act provided: "That the board, upon terms and conditions prescribed by it and approved by the President, may charter, lease, or sell to any person, a citizen of the United States, any vessel so purchased, constructed, or transferred."

Section 9 of the Act gave the Board certain additional powers "when the United States is at war or during any national emergency the existence of which is declared by proclamation of the President." These additional powers were:

no vessel registered or enrolled and licensed under the laws of the United States shall, without approval of the board, be sold, leased, or chartered to any person not a citizen of the United States, or transferred to a foreign registry or flag. No vessel registered or enrolled and licensed under the laws of the United States, or owned by any person a citizen of the United States, except one which the board is prohibited from purchasing, shall be sold to any person not a citizen of the United States or transferred to a foreign registry or flag, unless such vessel is first tendered to the board at the price in good faith offered by others, or, if no such offer, at a fair price to be determined in the manner provided in section ten.

¹ U.S. Case, p. 17.

A proclamation under this section of the Act was issued by the President on February 5th, 1917, and thus these emergency powers of the Shipping Board came into operation.¹

Section 11 of the United States Shipping Act of September 1916, authorized the Shipping Board to: "form under the laws of the District of Columbia one or more corporations for the purchase, construction, equipment, lease, charter, maintenance, and operation of merchant vessels in the commerce of the United States."²

On the day of the declaration of war by the United States (April 6th, 1917) the Shipping Board exercised this authority and formed the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation to carry out, in general, the purposes set forth in section 11 of the Act. All the stock of this corporation was owned by the United States. Though its certificate of Incorporation of April 16th, 1917, provided "that the existence of this corporation shall be perpetual,"³ it had been laid down in section 11 of the Act that "at the expiration of five years from the conclusion of the present European War the operation of vessels on the part of any such corporation in which the United States is then a stockholder shall cease and the said corporation stand dissolved. . . . The vessels and other property of any such corporation shall revert to the board."⁴

For some time before the declaration of war the question of requisitioning ships by the United States had been considered and the fact that early in 1917 a large proportion of the shipyards in the United States was engaged with contracts for foreign shipowners led to various proposals and negotiations into which it is unnecessary to enter here. On the 4th of March 1917 (after the severance of diplomatic relations between the United States and Germany on February 3rd, 1917), a Naval Emergency Fund Act was passed. This Act authorized and empowered the President, "in addition to all other existing provisions of law" within the limits of the appropriation available, "to place an order with any person for such ships or war material as the necessities of the Government, to be determined by the President, may require and which are of the nature, kind, and quantity usually produced or capable of being produced by such person." Such orders were given precedence over all other orders and compliance was made obligatory. In the case of non-compliance, the President was authorized to "take immediate possession of any factory⁵ or of any part thereof."⁵ The President was furthermore empowered, under the same penalty, "to modify or cancel any existing contract for the building, production, or purchase of ships or war material," to place an order for the whole or any part of the output of a factory in which ships or war material were being built or produced, and to "requisition and take over for use or operation by the Government any factory or any part thereof."⁶ In all cases where these powers were exercised, provision was made for "just compensation" to be determined by the President, with the customary provision for an appeal to the courts.

Then on June 15th, 1917, two months after the declaration of War, further important powers were given to the President by the Emergency Shipping Fund Provision of the Urgent Deficiencies Act. The relevant provisions of this Act are as follows:⁷

¹ U.S. Case Appendix, p. 74.

² *Id.*, p. 62.

³ *Id.*, pp. 19-20, 80.

⁴ *Id.*, p. 63.

⁵ U.S. Case, p. 19.

⁶ *Ibid.*; U.S. Case Appendix, p. 76

⁷ *Id.*, pp. 80-90.

The President is hereby authorized and empowered, within the limits of the amounts herein authorized:

(a) To place an order with any person for such ships or material as the necessities of the Government, to be determined by the President, may require during the period of the War and which are of the nature, kind and quantity usually produced or capable of being produced by such person.

(b) To modify, suspend, cancel, or requisition any existing or future contract for the building, or purchase of ships or material.

(c) To require the owner or occupier of any plant in which ships or materials are built or produced to place at the disposal of the United States the whole or any part of the output of such plant, to deliver such output thereof in such quantities and at such times as may be specified in the order.

(d) To requisition and take over for use or operation by the United States any plant, or any part thereof without taking possession of the entire plant, whether the United States has or has not any contract or agreement with the owner or occupier of such plant.

(e) To purchase, requisition, or take over the title to, or the possession of, for use or operation by the United States, any ship now constructed or in the process of construction or hereafter constructed or any part thereof, or charter of such ship.

Compliance with all orders issued hereunder shall be obligatory on any person to whom such order is given, and such order shall take precedence over all other orders and contracts placed with such person. If any person owning any ship, charter, or material, or owning, leasing, or operating any plant equipped for the building or production of ships or material shall refuse or fail to comply therewith or to give to the United States such preference in the execution of such order, or shall refuse to build, supply, furnish, or manufacture the kind, quantities or qualities of the ships or material so ordered, at such reasonable price as shall be determined by the President, the President may take immediate possession of any ship, charter, material or plant of such person, or any part thereof without taking possession of the entire plant, and may use the same at such times and in such manner as he may consider necessary or expedient.

Whenever the United States shall cancel, modify, suspend or requisition any contract, make use of, assume, occupy, requisition, acquire or take over any plant or part thereof, or any ship, charter or material in accordance with the provisions hereof, it shall make just compensation therefor, to be determined by the President; and if the amount thereof so determined by the President, is unsatisfactory to the person entitled to receive the same, such person shall be paid seventy-five per centum of the amount so determined by the President and shall be entitled to sue the United States to recover such further sum as, added to said seventy-five per centum, will make up such amount as will be just compensation therefor, in the manner provided for by section twenty-four, paragraph twenty, and section one hundred and forty-five of the Judicial Code.

The President may exercise the power and authority hereby vested in him, and expend the money herein and hereafter appropriated through such agency or agencies as he shall determine from time to time, *Provided*: That all money turned over to the United States Shipping

Board Emergency Fleet Corporation may be expended as other moneys of said corporation are now expended. All ships constructed, purchased, or requisitioned under authority herein, or heretofore or hereafter acquired by the United States, shall be managed, operated, and disposed of as the President may direct.

Up to the date of this Act, though different proposals had been mooted, no definite action as regards requisitioning ships or contracts for ships had been taken. Negotiations were opened between the Norwegian Government and the United States authorities and these will be discussed later. Definite action, however, began on August 3rd, 1917.

II.

WAS THE CLAIMANTS' PROPERTY TAKEN?

The Fleet Corporation sent a general order of requisition by telegram to almost all the shipyards of the United States on August 3rd and 4th, 1917, but it did not send any detailed order of requisition, giving the particular ships or contracts to which the requisition was intended to apply. Nor did the Corporation state precisely to what extent each of the yards was requisitioned. The Tribunal cannot regard this notice as sufficient as regards foreign owners of shipbuilding contracts, except for the purpose of preventing any transfer to a foreign flag or to foreign ownership or any other change to the status quo which could have been detrimental from the point of view of national defence.

This telegraphic order of August 3rd, sent to the shipyards only, ordered the completion of all vessels "with all practicable despatch," and referred to a letter which was to follow.¹

The order contained in the letter of August 3rd expressly requisitioned not only the ships and the material, but also the contracts, the plans, detailed specifications and payments made, and it even commandeered the yards (depriving them of their right to accept any further contracts). In spite of this the United States have contended that there was no requisition, except of "physical property" and have strongly maintained that the word "contract" in the letter of 3rd August only referred to commitments for material.²

It is common ground that the United States ordered the shipyards not to accept after August 3rd, 1917, any further progress payments under the contracts from the private owners, but that subsequent progress payments were made by some of the former owners to the shipbuilders.³

The United States have also proved that, for instance, on September 12th, 1917, Admiral Capps, General Manager of the United States Emergency Fleet Corporation, wrote to the Cunard Steamship Co. New York:

You are informed that all shipbuilders have been directed not to accept any payments from you on account of requisitioned ships, and that in this case, where you have actually made payment, the shipbuilders will be directed to return this payment to you.

You are now directed not to make any further payments or tenders of payments to any shipbuilders having under construction ships which

¹ U.S. Case Appendix, p. 212, etc.

³ Id.; p. 406, etc.

² Ibid.

were requisitioned by us. You are also further informed that no reimbursement will be made to you of payments which you have heretofore made to the shipbuilders, and no other form of settlement will be made with you without securing, for the benefit of our shipbuilders, complete releases of their contract obligations to deliver ships to you in place of the ships which we have requisitioned.

The foregoing is not to be considered even an additional agreement to reimburse you at this time. The whole subject of compensation to former owners is now under consideration.¹

To the British War Mission Admiral Capps wrote as follows, on September 13th, 1917:

I beg to acknowledge receipt of your letter of the 10th inst., in relation to the Cunard Line's action in making tenders of payment to the shipbuilders covering ships requisitioned by the Fleet Corporation. The Emergency Fleet Corporation specifically ordered the shipbuilders not to accept payments from former owners, and in similar cases has directed the owners not to make tenders of payment to the shipbuilders.

This is in strict conformity with the authority vested in the Fleet Corporation and the Cunard Company has again been directed not to make any such tenders.

In this connection it is of course assumed that it is not the intention of the Cunard Co., in making these tenders to place our shipbuilders in a position where they will have to deliver ships to the Cunard Line after the emergency has passed. The Fleet Corporation will necessarily take all suitable steps to protect the shipbuilders, and to prevent them from being placed in such an embarrassing position.

It is common ground that one of the progress payments was made, with the assent of the United States Fleet Corporation, by one of the Norwegian claimants to the Seattle Construction and Dry Dock Co., after August 3rd, 1917, to the amount of 70,000 Dollars, on hull No. 92 (Steamship "Sacramento" Claim No. 4); that this sum was due on August 2; that the claimants or their assignors, the former owners, had fulfilled their contracts up to the time of the requisition; that on December 3rd, 1919, the United States Requisition Claims Committee, in their award, authorized payment of these progress payments to the Norwegian claimants; that these sums have not yet been paid to the claimants, although the United States were asked repeatedly to do so; and that the formal claims were presented in 1919 on behalf of the present claimants.²

Counsel for the United States were invited by the Tribunal to prove that these payments were not credited by the Shipbuilders to the United States Emergency Fleet Corporation in their reciprocal accounts and payments. But no evidence was adduced to prove this; nor can it be denied that the United States Fleet Corporation debited these sums to the shipbuilders, as if they had been paid by the Corporation under the contracts³. There is an example of this in the letter to the Seattle Construction and Dry Dock Co., of May 10th, 1918.⁴

Although the Corporation wrote to the shipowners at the beginning of September 1917, that the subject of compensation to former owners "was

¹ U.S. Counter-Case Appendix, pp. 88-89.

² *Id.*, p. 89.

³ U.S. Case Appendix, p. 345.

⁴ U.S. Appendix, p. 439.

under consideration," the correspondence of the General Managers of the Fleet Corporation (as it has been submitted to the Tribunal) shows conclusively that there was at the beginning an intention—confirmed by the orders to the shipyards—of including these payments in the compensation to be paid, not by the shipbuilders, but by the Fleet Corporation, to the former shipowners, with interest from August 3rd, 1917. Thus the Board asked for "any information necessary to a fair and just determination of the obligations of the Emergency Fleet Corporation in taking over these ships and contracts."¹

In their correspondence of about August 20th, 1917 with the former owners of the contracts, the General Managers of the United States Emergency Fleet Corporation, after having expressly mentioned that they were writing to them as owners, or as the representatives of the owners, of the contracts with the shipyards, expressly stated their intention of reimbursing them,

promptly, so far as funds are available for the payments heretofore made to the shipbuilders, if, after the investigation of data submitted by the owner, such payments are found in order and in conformity with the contract requirements.

At your further and early convenience you are requested to submit to the Corporation, a statement of such indirect expenditures as you have made on account of each vessel; for instance the cost of superintendence, original design, interest on funds already paid, and the like. The matters mentioned will require careful audit, and in addition you may submit any other matters you deem pertinent.

It will be perceived that the Corporation presumes it is addressing this letter to the owners or responsible representatives of the owners or persons entitled to receive compensation on account of the requisition of the vessels listed above. The Corporation requests that there be included in your response to this letter all evidence of ownership, which is necessary to establish the right of those who are entitled to receive the compensation provided by law.

The consummation of the orders herein and heretofore transmitted will be made the subject of later appropriate corporate action.

The General Managers of the Fleet Corporation gave the following instructions to their district officers:²

You will please forward without delay the usual certificates for payments which have become due under the contract after that date, so far as practicable, certified by the former local inspector as well as yourself. These payments to the shipbuilder for the present must not exceed the actual cost of the contractor's outlay for labour, materials received since the last payment, plus the approved overhead expense, nor must the payment so determined exceed the contract payment accrued.

It is the expectation of the Corporation to carry out the substance and purpose of the contract but this decision cannot be made definite until the Corporation can investigate the facts and terminology of each contract to assure proper protection of the Government.

You will please furnish to the shipbuilder a copy of this letter and one copy of the enclosure, and you will request the shipbuilder to furnish

¹ U.S. Appendix, pp. 213, 215, 264, 397, 444, 445, 448, and 449.

² See for Claims 7-11 and 12-15 U.S. Counter-Case Appendix, pp. 270, 272, etc.

you without delay, for transmission to the Corporation, a statement in detail of such payments received on account of each contract prior to August 3rd, the date of requisitioning.

After the examination of the plans, specifications and contracts, interests and names of owners, lists of their payments under the contract, and of each ship under construction, the Fleet Corporation gave further information to the shipbuilders. This was done on or about August 22nd, 1917, as regards all the present claimants, except in the cases of claims 12-15; in these the information was given after November 15th, 1917.¹ This further information was as follows:

The ships now under construction at your plant and referred to above, having been requisitioned by the duly authorized order of this Corporation and title thereto taken over by the United States and an order having been placed with you by due authority to complete the construction of said ships with all practicable despatch, you are further ordered by the President of the United States, represented by this Corporation, to proceed in the work of completion heretofore ordered, in conformity with the requirements of the contract, plans, and specifications under which construction proceeded prior to the requisition of August 3, 1917, in so far as the said contract describes the ship, the materials, machinery, equipment, outfit, workmanship, insurance, classification, and survey thereof, including the meeting of the requirements of the said contract, and all tests as to efficiency and capacity of the ship on completion and in so far as the contract contains provisions for the benefit and protection of the person with whom the contract was made, but not otherwise.

All work will proceed under the inspection of such persons as have been or may hereafter, from time to time, be designated by this Corporation for that purpose.

For the work of completion heretofore and herein ordered the Corporation will pay to you amounts equal to payments set forth in the contract and not yet paid; provided, that on acceptance in writing of this order you agree that on final acceptance of the vessel to give a bill of sale to the United States in satisfactory form conveying all your rights, title, and interests in the vessel, together with your certificate that the vessel is free from liens, claims, or equities, with the exception of those of the owner and then only of those set forth in the contract. Compensation to the shipbuilder for expedition and for extra work will, when deemed appropriate, be made the subject of a subsequent order.

This order applies only to vessels actually under construction, and in accepting it the Corporation expects you to inform it of the actual stage of construction of each vessel or the parts to be assembled therein on the date of requisitioning, August 3, 1917. The Corporation reserves the right to decide whether or not a vessel was actually under construction on August 3, 1917, on consideration of the ascertained facts.

In replying to this communication please arrange to specify separately the vessels to which this order refers, and refer to the corresponding contract in sufficient terms for identification of it.

Please furnish a copy of this to (name of Shipbuilder) and ask for an early reply.

¹ U.S. Case Appendix, pp. 238-368, etc.

It would be superfluous to mention here that a "bill of sale" in the United States is considered as the instrument of transfer of property, and that ships, although considered as a species of personal property, are subject also to special rules. A ship does not pass by delivery, nor does the possession of it prove the title to it.

The next step of the Corporation was to give generally the same information to the owners of the shipbuilding contracts, and to require information whether a brokerage commission "claimed as part of the contract price of vessels" had been "paid or agreed to be paid on account of each uncompleted contract for vessels covered by the requisition order of August 3rd, 1917, giving the name of the broker and the amount paid or to be paid, and the times when payments are due, together with a copy of the brokerage agreement."

Such letters were written, for instance, with reference to the ships included in claims 1 and 2 on September 18th, 1917, to the Manitowoc Shipbuilding Co. To the Columbia River Shipbuilding Co., Admiral Capps wrote as follows on November 21st, 1917:

Re Completion of requisitioned hulls.

Your letter of October 25, 1917, relative to vessels requisitioned by this Corporation and under construction in your yard, has been received. From information at hand the above letter is understood to apply to your hulls No. 1 to 10 inclusive.

You will proceed with the completion of these hulls to meet the requirements of the contracts in force on August 3, 1917, between you and the Northwest Steel Co.

As just compensation for and as a reasonable price of such completion the Corporation will pay to you a total sum equivalent to the total unpaid amounts on contracts between you and the Northwest Steel Company.

Payments will be made on receipt of vouchers submitted through the district officer to this Corporation on a form to be forwarded to you and after certification by the district officer that such payments are due and warranted.

The above arrangements in this letter in reference to payments are based upon the assumption that there are no unpaid brokerage fees. If there are unpaid brokerage fees on said contracts, then the total amount of such fees will be deducted from the total unpaid amounts on the said contracts.

The district officer will be instructed to continue the inspection of work and material to insure that the vessels, when completed, will be equal in all respects to what was contemplated by the requirements of the contracts in force on August 3, 1917, between you and the Northwest Steel Company, and you will provide the district officer and his representatives all facilities necessary for the performance of this duty.¹

This last letter refers to claim 6, where the delivery of the completed ship was expected for December 1st.

It is common ground that the shipbuilders complied with these orders of the Corporation, repeating generally the words which had been suggested to them by the Corporation. The following is an example of one of the shipbuilders' replies:²

¹ U.S. Case Appendix, p. 512.

² Id., p. 376.

Dear Sir, Re requisitioned ships. A copy of a letter dated August 22, 1917, has been delivered to us with the request that we reply to the same and give the information therein called for, and in compliance to such request we beg to say: In obedience to the order of the President of the United States, represented by the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation, we will execute and deliver to the United States or to the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation, bills of sale of ships now under construction in our yard as they are completed and which were requisitioned on August 3, 1917, upon the following conditions:

1. The payments by you of all amounts specified in each several contract unpaid by the purchaser, said payments to be made by you pursuant to the terms of the contract.

2. The refunding to us of all customs duties paid by us upon any equipment going into the construction of hulls 80 and 81.

3. The payment to us of all extras and alterations not covered by the contract, ordered by authorized representatives.

4. The payment to us of all supplies ordered by authorized representatives furnished by this company for the outfitting of such ships.

In addition to the bill of sale, which is to be in such form as will be satisfactory, we will deliver a certificate that the vessel described in such bill of sale is free from liens, claims or equities excepting only equities and rights of the purchaser under the contract under which such ships were constructed.

You are further advised that on August 3, 1917, the undersigned was under contract to construct the following ships, above 2,500 tons dead-weight capacity, which are designated by us by hull numbers as follows: Hull Nos. 80, 81, 82, 83, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 94 and 95.

You are further advised that we will proceed with all practicable despatch the complete construction of said ships.

Without entering here into further details, the Tribunal, upon the abundant evidence brought by the United States, are of opinion that not only were material plans, specifications and other such physical or intangible property of the claimants taken, but also their money, for the United States did not refund their previous payments either to the shipbuilders or to the shipowners.

The fact that the progress payments were not refunded by the United States Emergency Fleet Corporation to the shipbuilders is specially strong evidence to show that the contracts with these builders were not cancelled by the United States' orders of August, that the property of the owners was not considered as destroyed as between the Fleet Corporation and the shipbuilders, and that the Fleet Corporation took over the legal rights and duties of the shipowners towards the shipbuilders. The necessary consequence is that the Corporation took over the rights and duties of the shipbuilders towards the shipowners. It expressly required the shipbuilders to give the Corporation a bill of sale which, when delivered to it, would, in the opinion of the Tribunal, relieve the shipbuilders from any liability to the previous owners in regard to their "liens, rights and equities" as set forth in their respective contracts. The shipbuilders were thus entirely relieved of any obligation to the former owners, for the Corporation inserted itself between the builders and the shipowners by an exercise of what is called, in the United States Law and Jurisprudence, the power of eminent domain. This action

can be considered, as far as the private shipbuilders are concerned, as a case of "force majeure" or restraint of princes and rulers.

In other words, the Corporation seems to have intended, in August 1917, to assume towards the Contract-owners the legal position of the shipbuilding contractor. The main obligation of such contractors was to proceed with the construction, and to deliver the ships to the owners of the contracts.

Further, the fact that the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation kept, and has had the exclusive profit up to the present time of, the progress payments made to the shipbuilders by the claimants or their assignors, amounting to almost 2½ million dollars, is of especial importance, not only with regard to the material consequences of such action, but also in connection with the legal aspect of the whole case.

It will be seen later on that the Corporation Managers, after having taken control of the shipyards, took also the property of the claimants in such a way as to destroy it. But it should be stated at once that in connection with the taking of the claimants' money, the Corporation, having first ordered the completion of all the 15 contracts, delayed or even cancelled the construction of the hulls for which the New Jersey Shipbuilding Co., had contracted. Claims 13, 14 and 15 are based upon contracts which, to quote the United States Case, Chart I, "were never completed but were suspended on January 31, 1919, and cancelled on August 23rd, 1919, before their keels were laid."

As the Tribunal is of opinion that the good faith of the United States Emergency Fleet Corporation is to be presumed, the Corporation must be given the credit of having contemplated delivery of the ships to their former owners, and of having written its first letters to the shipbuilders and ship-owners for the purpose of having the ships built and delivered. The first objects of the Corporation were evidently at that time to take control of the shipyards and of the contracts in order to expedite the construction of the ships, and to modify the ships, if necessary, in order to meet the war requirements.¹

This policy was not subsequently carried out by the Fleet Corporation. There were several successive changes in the personnel of the leading technical and legal advisers of the Corporation, and among the Directors themselves and these changes apparently resulted in a change of policy.

The Corporation seemed to have forgotten that it had assumed certain contractual obligations, and in particular to have ignored the fact that the retention of the money of the claimants without restoring the ships was obviously unlawful. Such action was not only contrary to international law, but also to the municipal law of the United States. The amounts of the progress payments should have been refunded at the time of the requisitioning of the ships. There can be no excuse for waiting until 1919 to make an assessment of these amounts. The Corporation could not have entertained any doubt after October 6th, 1917, that an immediate settlement of the claims was imperative. The Corporation may have intended, up to October 6th, 1917, to settle accounts with regard to these claims, namely so long as it was expected that the property of the claimants would be restored at the end of the war. More especially the Corporation should not have had any doubt with regard to claims 13 to 15 as to the legality of its action according to municipal law as well as under international law, after it had informed the shipbuilders not to go on with these contracts.

¹ Norwegian Case, Documentary Evidence, Exhibit 25, p. 281.

The Tribunal is therefore of opinion:

1. That, whatever the intentions may have been, the United States took, both in fact and in law, the contracts under which the ships in question were being or were to be constructed.

2. That in fact the claimants were fully and for ever deprived of their property and that this amounts to a requisitioning by the exercise of the power of eminent domain within the meaning of American municipal law.

III.

THE DATE ON WHICH CLAIMANTS' PROPERTY WAS EFFECTIVELY REQUISITIONED.

The Parties have disagreed as to the date, the object and the purport of the requisition.

Norway's contention is that the requisition should not be considered legally effective against the several members of the "Christiania Group"—the present fifteen claimants—until October 6th, 1917, when the negotiations between the special Norwegian Mission and the Shipping Board may be said to have been concluded by the formal notification from Mr. Hurley, Chairman of the Board, to Dr. Nansen, head of that Mission. Norway has contended that the contracts were requisitioned, and that, whatever may have been said to the claimants by the Fleet Corporation, the Tribunal has only to consider the real facts, in other words what the Fleet Corporation did; and that the action of the Corporation amounted to a taking without paying just compensation for the property so taken.

The contention of the United States is, on the other hand, that the requisition became effective against the claimants on August 3rd, 1917, the day of the general order issued to the American Shipyards; that the agreement between the Department of State and the Norwegian Minister was merely to suspend the requisition of completed vessels, but not of vessels under construction and that the requisition of the latter, though anticipated, was not yet announced; and that

The Emergency Fleet Corporation did not requisition contracts, but took only actual physical property, consisting of ships and materials for ships, together with commitments for material for ships, and that the property which it actually requisitioned is the only thing to be valued.¹

As Counsel for the Kingdom of Norway laid considerable stress upon the negotiations which took place in 1917 between the United States Department of State and the Norwegian Minister at Washington, Mr. Bryn, it is necessary to summarise the facts as to these negotiations and to examine their influence upon the legal position of the Parties.

In February 1917, as soon as the bill was introduced in the United States Senate and House of Representatives which proposed to prevent foreign owners of vessels "now being constructed or hereafter constructed in the United States" from registering their ships under foreign flags (proposals which matured on June 15th in the Emergency Shipping Fund Provision of the Urgent Deficiencies Act), the Norwegian Minister called the attention of the Secretary of State to the fact that

¹ U.S. Counter-Case, p. 56; U.S. Argument, p. 156.

as said bills do not provide for compensation to foreign shipowners, the Norwegian citizens for whose account the ships are now building in American yards would suffer a tremendous loss, amounting to many millions of dollars, if said provisions should be enacted into law.¹

The Attorney for the principal group (so called Stray Group) of Norwegian owners of Shipbuilding Contracts, and the United States Shipping Board endeavoured to reach a friendly solution of the difficulties raised by the Norwegian Government by a voluntary agreement (similar to the agreement arrived at between Great Britain and Norway), safeguarding the interests of the United States by placing these vessels at the disposal of the government during the war and for a reasonable period (six months) afterwards.

The negotiations were largely conducted through informal conferences with a special Norwegian Mission, presided over by Dr. Fridtjof Nansen. It is proved by the attitude of the United States themselves, that they complied with a formal request of Mr. Bryn to the Department of State, dated June 28th, 1917, to delay temporarily, until the arrival of the Norwegian Mission, "the executing, as far as same would involve Norwegian shipping interests, of the authority given to the President by the provisions of the Act approved June 15, 1917, which created an Emergency Shipping fund."²

The United States have contended that by the Executive Order of July 11th, 1917, the President of the United States delegated to the United States Shipping Board the authority to requisition constructed vessels, and to the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation the power vested in him of requisitioning "vessels in process of construction."

On 23rd July, 1917, the Shipping Board passed a resolution to requisition "title to and possession of all launched merchant vessels where construction is completed, and which construction was commenced in American yards under contracts which would lead to foreign documentation", on giving twenty-four hours' notice to the diplomatic representatives of the countries of which the foreign owners were citizens.

On July 24th Mr. F. L. Polk, Acting Secretary of State, notified the Norwegian Minister of this resolution. As Dr. Nansen's Norwegian Mission had not yet arrived, it was agreed between them that the Norwegian "new buildings" should not be requisitioned until the Norwegian Special Mission had arrived, and had had an opportunity of taking the matter up with the American Government. The Norwegian Minister guaranteed that no vessel built in American yards for Norwegian account would be transferred to the Norwegian flag after noon on July 25th.

Mr. Polk informed the Shipping Board of this arrangement, and the Board, on July 25th, resolved: "that nothing be done in connection with the requisitioning of Norwegian ships."³

Mr. Bryn gave instructions accordingly to the Norwegian consuls in the United States, referring to the Shipping Board's resolution that "all completed ships were to be requisitioned", and these instructions were carried out. Only one new steamer, the "Dicto", was authorized by the United States to clear, and for this ship the Norwegian certificate of nationality had been issued by the Norwegian consul at San Francisco on the morning of July 25th.

¹ U.S. Case Appendix, p. 121.

³ Id., pp. 156-57, 134-35, etc.

² Id., p. 131.

On August 3rd, 1917, Mr. Hurley, the Chairman of the United States Shipping Board, informed President Wilson that "after consultation with Admiral Capps, and with his approval", the Board

decided that the Emergency Fleet Corporation should proceed at once to commandeer all ships of suitable tonnage now being constructed in American shipyards, so that their completion may be expedited, and their disposition determined in the manner best adapted to the present needs of the nation.

We deem it of the highest importance that this action be taken without delay.

The question as to what disposition shall be made of the requisitioned ships can be determined later, after consultation with the Governments for whom, or for whose citizens a part of the ships are being built.

The general requisition order was issued on the same day, or on 4th August, by letter and telegram, to all the shipbuilders concerned with the claimants (except New Jersey Shipbuilding Company).

The order to practically all of the American Shipbuilders was worded as follows:

By virtue of an Act approved June 15th, 1917, and authority delegated to the Emergency Fleet Corporation by Executive Order of July 11th, 1917, all power driven cargo-carrying and passenger vessels above 2,500 tons, deadweight capacity, under construction in your yards, and materials, machinery, equipment and outfit thereto pertaining, are hereby requisitioned by the United States and will be completed with all practicable despatch. Letter follows.¹

One of the purposes of this statutory order is clear: the construction must be completed as rapidly as possible. Whether the requisition was for title or for use, and what would be the compensation etc., was not disclosed, and the requisition letter was equally reticent, containing only a promise "that the compensation to be paid will be determined hereafter, and will include ships, material and contracts requisitioned."

The Tribunal is of opinion that the Shipping Board and the Shipping Board Emergency Fleet Corporation were bona fide if they considered the order to American shipbuilders was consistent with an "agreement for the maintenance of the status quo on both sides". It is reasonable to infer that they had not rejected at that time the Norwegian suggestion of a voluntary agreement and that they did not deem it necessary to pay immediately the just compensation, nor to make even an inventory of the things taken. Their attitude may be explained by a belief on their part that future accounts would be settled by voluntary agreement.

It appears from the minutes of October 4th, 1917, that at that date the Members of the United States Shipping Board, held strongly divergent views with regard to the requisitioning of foreign vessels. While the majority proposed "that the Board conform its action with reference to foreign tonnage to the action already taken by the Board with reference to the British and French ships", Vice-Chairman Stevens presented the following resolution:

that vessels building for Norwegian account, commandeered by the Emergency Fleet Corporation, be transferred to American Corporations to be formed by their owners, on condition that they voluntarily charter

¹ U.S. Case, p. 14.

the vessels to the Board, bare boat or time charter, at Board's option, for the period of the war and six months thereafter, at the general requisition rate established by the Board, and reimburse the Corporation for all expenditure incurred in the completion of the vessels.

The motion not being seconded, the Vice-Chairman moved "that the question is of such international importance that it be referred to the President."

This motion also not being seconded, the Chairman of the Shipping Board, after having stated to the Board that the decision arrived at was to "retain the title to the tonnage for the present", wrote to Dr. Fridtjof Nansen, at Washington, D. C., on October 6th, 1917, as follows:

After careful inquiry into the present and prospective war needs of the United States and of the Allies, . . . the Board has concluded that it is its duty to retain for urgent military purposes, all vessels building in this country for foreign account, title to which was commandeered by the United States on August 3rd. The decision includes necessarily the vessels building for Norwegian account. . . . I need not add that it is our intention to compensate the owners of commandeered vessels, be they American, Allied or Neutral, to the full measure required by the generous principles of American Public Law.

After stating that, while this decision of the Board covered the case of one of the Norwegian ships commandeered, the "Wilhelm Jebsen", and that the Board approved a friendly settlement with regard to the "Jeannette Skinner", Mr. Hurley added:

I greatly regret the delay that has unavoidably attended the decision of this matter, and feel certain that you will appreciate that it was due solely to our keen desire to consider fully and weigh conscientiously the arguments which the representative of the Norwegian shipowners and of your mission have placed before us.

The correspondence between Dr. Nansen and Mr. Hurley continued in December, Dr. Nansen on behalf of Norway claiming on December 8th that these vessels "are being temporarily requisitioned by the American Government", while Mr. Hurley closed the correspondence on December 21st, 1917, by a letter stating that:

Mr. Munson has referred to me your letter to him, dated December 8, regarding insurance on vessels building in American yards for Norwegian account and commandeered by the Government of the United States.

I also have your letter of December 18 on the same subject.

Since these vessels have been completely and permanently taken over by the United States, it does not seem to me that the former Norwegian owners need be at all concerned over the question of insurance. The responsibility for loss or injury to the vessels is entirely in the Government of the United States, since the United States now hold title to the vessels. The former Norwegian owners have, under our Constitution and under the statutes governing the matter, a claim against the United States for just compensation, which claim I hope may be satisfactorily adjusted at an early date.

It cannot be denied, therefore, that the United States did claim in October 1917, to be the holders of the title to the Norwegian property, and that they expressly refused every interference from the claimants.

It is not necessary to examine here whether the holding of the title was valid. It is sufficient to state that the United States, in fact, did take and hold the title, the property of the claimants; that they had the "de facto" possession, enjoyment and use, and that they acted as owners of the claimants' property after the formal taking, as notified by the Shipping Board to Dr. Nansen.

After a most careful examination of the evidence produced on both sides, the Tribunal has come to the conclusion that:

1st. The Requisition became effective in August 1917, as regards the American shipbuilders;

2nd. But the requisition of the whole property of the claimants became effective only on and after October 1917. The date of October 6, 1917, may be admitted for all claimants.

The general requisition order of August 3rd, 1917, as well as the previous Statutes and Presidential Orders, certainly had legal importance, as they gave power to the executive officers to prohibit the export of materials, the transfer of ships to foreign flags, etc. But the requisition order did not say, for instance, that all the property of the foreign shipowners should be taken, not even that it should be taken for title or forever. It was construed as leaving it to the competent officers' discretion whether some of the ships under construction should be requisitioned or not. In fact, till October 1917, there was, in some cases, considerable doubt as to the ultimate decision, and some orders of requisition were not given until the end of November 1917.

As long as the Fleet Corporation was not following "due process of law", nor offering the "just compensation" provided for by American law for the property taken, it can be doubted whether the requisition was "effective", and the Tribunal, by admitting the date of October 6, 1917, as the date of requisition, has made ample provision for the special difficulties and the emergency invoked by the United States.

Another fact must be taken into consideration, not only with regard to the duration of the effective requisition, but also to the liability of the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation. Without examining here whether the Corporation could have kept the use and efficient control of the claimants' ships, but not their title, during the war, the Tribunal records that its attention was specially drawn to the fact that as early as February 1919, the Emergency Fleet Corporation was giving back to their former owners some of the ships which had been needed during the war, but for which there was no further use. After the Armistice was signed, in November 1918, and before the signature of the Treaty of Peace with Germany, there were no hostilities between the United States and any other nation. Counsel for the United States has conceded that the bulk of the American Army was demobilised in the spring of 1919 and, while the United States were still "technically at war", the reasons stated by the Shipping Board in support of its attitude had undoubtedly ceased to exist.

The Tribunal is of opinion that, whatever may be said in favour of the taking for title of the claimants' property during the war, there was no sufficient reason for keeping these ships after the signature of the Versailles Treaty in June 1919. The reasons which have been given afford no legal

interest which this International Tribunal could recognize as being superior to the rights of private foreign citizens in their own property.

IV.

THE LAW GOVERNING THE ARBITRATION.

The Parties have disagreed also as regards the question whether this Tribunal is bound by the municipal law of the United States, regarding the matters, within the jurisdiction of the United States, which have come before the Tribunal for its decision. The special agreement of June 30, 1921, Article I provides that "The Tribunal shall examine and decide the aforesaid claims in accordance with the principles of law and equity." The United States, after reviewing the diplomatic correspondence which led to the adoption of the phrase "principles of law and equity" as the rule for the decision in this arbitration, has advanced the contention that the Tribunal should not fail to give effect to the municipal law of the United States, regarding any matters within the jurisdiction of the United States, which have come before the Tribunal for its decision. The Kingdom of Norway, on the other hand, has maintained that, in the absence of an express agreement to the contrary, arbitration of differences between nations is governed by international law, and that no arbitral tribunal is bound by the municipal law of any of the States which are Parties to the arbitration.

It seems not necessary to dwell at length upon this difference of opinion. Obviously this conflict of opinion is more in the appearance than in the reality. This is largely due to the fact that both Parties have overlooked certain aspects of the case. This case presents to an exceptional degree questions of private law besides questions of public law.

As regards private law this Tribunal has not the power to modify, correct or improve the contracts agreed between citizens of the two countries, nor to modify their consequences. It may have to resolve certain conflicts of private law in the absence of contract. "L'Ordre Public International" is obviously not at stake when this Tribunal deals with such contracts. But should the public law of one of the Parties seem contrary to international public policy ("Ordre Public International"), an International Tribunal is not bound by the municipal law of the States which are Parties to the arbitration.

That there is misunderstanding between the Parties is also due to the use of the words "principles of law and equity". It is common ground that the United States, as well as Norway, are bound by the French text of the "Convention pour le Règlement pacifique des Conflits internationaux" of the 18th October 1907. Article 73 of this Convention provides that:

"Le Tribunal est autorisé à déterminer sa compétence en interprétant le compromis ainsi que les autres actes et documents qui peuvent être invoqués dans la matière, et en appliquant les principes du droit."

The word "droit" is also referred to in article 37 of the same convention of 1908:

"L'arbitrage international a pour objet le règlement de litiges entre les Etats par des juges de leur choix et sur la base du respect du droit."

As Dr. Lammasch says in his work upon international arbitration ("Die Rechtskraft Internationaler Schiedssprüche", page 37)¹, the significance of

¹ Norway Counter-Case, p. 4.

the words "on the basis of respect for law" have no other meaning than that "the arbiter shall decide in accordance with equity, *ex æquo et bono*, when positive rules of law are lacking

If no special principles are prescribed to the arbitrator, he must doubtless decide in the first place in accordance with international law to be applied from both sources of this science, not only from treaties, but also from customary law, and the practice of judges in other international courts."

Dr. James Brown Scott, in his Hague Court Reports, 1916, page xxi, says: "In the absence of an agreement of the contending countries excluding the law of nations, laying down specifically the law to be applied, international law is the law of an International Tribunal."

The words "law and equity" used in the special agreement of 1921 can not be understood here in the traditional sense in which these words are used in Anglo-Saxon jurisprudence.

The majority of international lawyers seem to agree that these words are to be understood to mean general principles of justice as distinguished from any particular system of jurisprudence or the municipal law of any State.

It must also be borne in mind that this Tribunal has been instituted in a general arbitration convention between United States and Norway, which has expressly provided that: "Difference which may arise of a legal nature or relating to the interpretation of principles existing between the two contracting Parties, and which it may not have been possible to settle by diplomacy, *shall*¹ be referred to arbitration" in the way which has been followed in this case.

This Tribunal is therefore a regular legal institution, which possesses by consent of the two Parties a compulsory jurisdiction, independent of the national courts of the Parties. Both Parties come before the Tribunal on a footing of perfect equality. The Tribunal cannot ignore the municipal law of the Parties, unless that law is contrary to the principle of the equality of the Parties, or to the principles of justice which are common to all civilised nations. But the Tribunal is not bound by the special rules instituted in any of the two countries for the purpose of restricting (for instance in favour of the sovereign against its own "justiciables") the equality between parties which would otherwise be the basis of justice as applied between private litigants.

The Tribunal cannot agree, therefore, with the contention of Norway that it should be entirely free to disregard the municipal law of the United States, when this has been implicitly accepted by Norwegian citizens in their dealings with American citizens, although this law may be less favourable to their present claims than the municipal laws of certain other civilised countries.

But the Tribunal cannot agree, on the other hand, with the contention of the United States that it should be governed by American Statutes whenever the United States claim jurisdiction.

This Tribunal is at liberty to examine if these Statutes are consistent with the equality of the two Contracting Parties, with Treaties passed by the United States, or with well established principles of international law, including the customary law and the practice of judges in other international courts.

After careful examination of the Constitution of the United States, of the American Jurisprudence quoted by both parties, and of the American legis-

¹ Italics by the Tribunal.

lation passed by Congress from 1916 onwards (commencing with the National Defence Acts of June 1916, and with particular reference to the legislation of 1917 which mobilised the industries of the United States), the Tribunal agrees with the contention of the United States that there was nothing in this emergency legislation, under the special circumstances, that was contrary to international law.

It should be observed, that it is not inconsistent with the United States Constitution and Statutes, or with the principles of international law and equity, to set aside certain special rules of the United States law which do not seem in harmony with the liberal principles of the American Constitution. Some of these will be quoted later on.

The Tribunal is further of opinion that the present arbitration is not due to possible defects in this legislation or in Presidential Orders, but to the action of some of the officials of the United States Shipping Board and Shipping Board Emergency Fleet Corporation.

The fifth Amendment to the Constitution of the United States provides: "*No person . . . shall be . . . deprived of life, liberty, or property without due process of law; nor shall private property be taken for public use, without just compensation.*"

It is common ground that in this respect the public law of the Parties is in complete accord with the international public law of all civilised countries.

The inviolability of the private property of a foreign citizen is a question of public policy, and it is for the courts in the United States, as well as in other countries, to settle conflicts that may arise between the respect for private property, and the "power of eminent domain", as is called in the United States the power of a sovereign state to expropriate, take or authorize the taking of any property within its jurisdiction which may be required for the "public good" or for the "general welfare".

The Courts in such cases have to settle three questions:

1. Whether this is a case of private property being appropriated or taken?

This has to be proved by the claimant.

2. Whether the "taking" is justified by public needs?

Here the "onus probandi" lies upon the Sovereign.

3. Whether just compensation has been offered or paid in due time?

Here it must be remembered that in the exercise of eminent domain the right of friendly alien property must always be fully respected. Those who ought not to take property without making just compensation at the time or at least without due process of law must pay the penalty of their action.

It is common ground that the word "property" in the fifth Amendment of the United States Constitution, is treated as a word of most general import, and that it is liberally construed and includes every so called "interest" in the thing taken. (Lewis: Law of Eminent Domain, Chicago 1909, paragraph 64-65 etc.) (Nichols: Law of Eminent Domain, Albany 1917, paragraph 118 etc.)

While in some other systems of law the notions derived from the "proprietas", as "propriété", are equivalent to *ownership*, the word "property", in the United States Constitution, as in the English and American common law system, includes all kinds of "personal property", all "jura in personam", and "choses in action". The word includes especially what the United

¹ See, for instance, Mr. Adams, Secretary of State, to the Spanish Minister, March 12, 1818, quoted in Moore's *Digest of International Law* (Washington, 1906, vol. 4, p. 5).

States Shipping Board and Fleet Corporation described as the "liens, rights and equities" for the benefit and protection of the person called "the owner", or the purchaser of a contract with a shipbuilder for the construction of a ship.

Some of the fifteen contracts submitted to the Tribunal contained protective provisions such as:

While said steamer is in the course of building and before or after launching, and until the final completion and delivery, the purchaser shall, on payment of instalments of contract price at the times and in the manner above stipulated and subject to the builders' lien for unpaid instalments of said contract price and for extras and bonus, become part owner of said steamer and of her hull, machinery and equipment and of all materials therefor, such part ownership to be in the proportion that the amount of payments made by the Purchaser shall bear to the value of the work done on and material furnished for said steamer; and the Builder shall, upon completion and delivery of such steamer furnish the Purchaser a Builder's certificate and such other documents and assurances as may be necessary to enable said steamer to be enrolled as the property of said Purchaser and as may be necessary to confer on said Purchaser an absolutely good and unencumbered title in and to said steamer, free of all liens (except as to any encumbrance created by said Purchaser). Until the completion and tender of delivery of said steamer to said Purchaser, as above provided, said steamer shall be at the risk of the Builder.

Some of those provisions went further:

this vessel shall at all times be the property of the Purchaser in all stages of construction and that all material purchased and delivered in the yard for her, or appropriated to the construction of her, shall become its property by such delivery or appropriation, subject to a lien by the builders for any unpaid instalments of the purchase price, and for work done, labour and materials furnished.¹

When such provisions are inserted, it is obvious that the contract is prima facie evidence of a *jus in rem*, arising out of the contract, while the contractor or his sub-contractor might otherwise deny the existence of this superior "interest" equivalent to ownership.

The Columbia River Shipbuilding Co.'s contract with W. Gilbert (Claim 6) expressly stated that:

(ninth) Should the Builders after the vessel's keel is laid, fail continuously to proceed with the work and to complete the vessel, her machinery etc., unless prevented by acts of the Purchaser or strikes or non-delivery of material beyond the reasonable control of the Builder, or other unavoidable causes beyond their reasonable control, the purchaser shall have the right to take possession of the vessel and machinery, pumps, engines, tackle, apparel and furniture, and all materials and fittings therefor, and complete the vessel at the expense of the Builders, and to remove said vessel, the material and fittings assembled therefor, if the Purchaser so desires. . . .²

¹ U.S. Case Appendix, p. 593.

² Id., p. 619.

All the claimants were also fully protected by several other clauses which can be omitted here.

While the United States have not expressly denied that such liens, rights and interests *ex contractu* must be considered as property in their law of eminent domain, they have contended that this property was an entity distinct from the material and other tangible things subjected to the property, and that when the owner of the shipbuilding contract (to use the words of the United States Supreme Court, Nichols, paragraph 109) "continued to have the use and possession as before, the property is not taken in the constitutional meaning, however much it may be depreciated in value."

They contended that this was a case of consequential damages which are not awarded in the United States. The Tribunal cannot agree with this contention of the United States.

In order to justify the Tribunal's opinion, it seems not necessary to deal in detail with the numerous documents produced by both Parties, nor to touch upon the question whether consequential damages ought to be awarded in international law.

The United States intended to "take" and have "taken" in fact, the contracts under which the fifteen hulls in question were being constructed by American Shipbuilders in 1917. *These contracts were the property*, or created it, and what the United States call "physical property" is only one of the elements or aspects of the "property" under the municipal law of the United States, as well as under the law of Norway and other States. It is common ground that, in the absence of any treaty, the Norwegian owners of these contracts were protected by the fifth amendment of the Constitution of the United States against any expropriation not necessary for public use, and that they are entitled to just compensation if expropriation occurs.

It has been proved that the claimants lost the use and possession of their property through an exercise by the United States of their power of eminent domain. When, for instance, on October 6, 1917, the Shipping Board informed Dr. Nansen that the United States had taken the "title", the Board implicitly admitted that the ownership of all the liens, rights and equities set forth in the fifteen shipbuilding contracts had been transferred to the United States by operation of law. As the United States have taken up the position and have acted in such a way that such transfer of the property implied cancellation or "destruction" of the *Jura in personam* or *in rem*, it must be adjudged and awarded, in conformity with the American doctrine and jurisprudence itself, that this action of the United States is equivalent to the taking of private property as defined in the fifth Amendment of their Constitution.

Whether the action of the United States was lawful or not, just compensation is due to the claimants under the municipal law of the United States, as well as under the international law, based upon the respect for private property.

But, as it is common ground that such compensation is measured not only by:

- (a) the fair actual value of the property taken, but also
- (b) at the time and place it was taken, and
- (c) in view of all the surrounding circumstances,¹

it is necessary to examine first these surrounding circumstances, and to see first:

¹ U.S. Case, p. 81.

I. Whether the claimants' property was taken and withheld for public use,
II. Whether the taking for title and the keeping of the title without a sufficient emergency or after the emergency had passed, was necessary.

The United States took the claimants' property bona fide for public use in October 1917, and it has been proved especially that the general requisition orders to the shipbuilders of August 1917, made no undue discrimination against the claimants, as they included 437 steel vessels under construction.

In his report of June 11, 1919, to the Chairman of the United States Shipping Board, Mr. Brill stated, amongst other facts, that "of the 437 under order, 13 were released, 10 were cancelled, and 12 were transferred into contract", evidently meaning by this expression "transferred into contract" that the construction of all the others was continued under what was called the "statutory order" already quoted, i.e. continued in fact under the former contracts taken by requisition.¹

Mr. Brill was at this time Assistant to the Vice-President, and one of the general managers and consulting engineers of the Emergency Fleet Corporation. He seems to have been the first to have been requested (January 1919) by the Corporation "to investigate the technical and physical condition of the ships which were requisitioned as of August 3, 1917, upon which the claims at that time had not been settled".

Mr. Brill added that

The shipowners, particularly the Europeans who had control of over half of the requisitioned tonnage, were loath to ask to surrender their ships and to settle on a money basis because of their pressing needs, until it was clearly indicated to them that the necessities of the situation left no other course for the United States to follow.

A large number of foreign claims were settled before January 21, 1919, some of the American claims had been settled by retransfer of ships, return of payments made, and charters securing the use of the ships to the United States during the war.²

After having stated that the requisitioning order resulted in the completion and delivery of 49 ships (301,809 tons) in 1917, and of 248 ships (1,620,352 tons) in 1918, and that "on February 1, 1919, claims covering 154 hulls remained unsettled", Mr. Brill made the following "recommendation and suggestion on the general treatment of the matter":

Where contracts have been made at high prices by citizens of the Allied Countries or by other interests known to be friendly with the United States and dependable in assisting in the execution of any maritime programme which it may adopt, it is suggested that the completed vessels be restored to the original owners. This will, of course, involve some adjustments on account of payments made, interest and charter hire. Where little or no progress had been made on the construction of the hulls at the time of requisitioning, or little or no material had been received for the hulls and equipment, it would seem in a considerable number of cases that the return on money which had been paid on account, with reasonable interest to date of adjustment, should end the matter. When settlements are made on a physical basis, it is suggested that a reasonable profit might be allowed legitimate claimants, because of the rising market covering the time of requisitioning.³

¹ U.S. Case Appendix, p. 540.

³ Ibid.

² Id., p. 541.

Another expert whose official report has been produced by the United States (on the "Valuation of Property Requisitioned"). Mr. Edwin C. Bennett, who was a Naval Architect, Engineer, Marine Surveyor and appraiser, expressed the opinion on May 19, 1922, referring to the present fifteen claims, that, in fact the requisitioning order, issued on August 3rd, 1917, by the Emergency Fleet Corporation.

automatically brought into being a condition of "force majeure" and stopped all work on ships for private account. This condition of "force majeure" continued until the governmental control of shipbuilding facilities was released during June 1919.

It is my thought—he added—that inasmuch as the contracts had laid dormant, because of the activity of a "force majeure", from August 3, 1917, to July 1919, they could have been continued by the owners if they had so desired.

While the legal opinion of this technical expert is based upon the erroneous supposition that the United States had not taken the contracts, the Tribunal, after comparing these technical opinions with various other documents, has reached the following opinion:

It is not necessary to examine here the question whether the United States should have restituted the claimants' property as completed ships, as the Kingdom of Norway has only claimed just compensation in money. But in order to assess the amount of just compensation, and to justify liberal compensation, it is necessary to say this: In fact, the United States have not proved that the Shipping Board, nor the Fleet Corporation, acted in conformity with the liberal spirit of the municipal law of the United States, on which they rely in the present arbitration. Especially they have not proved:

(a) That the keeping for title to the claimants' property was needed for public use after 1st July, 1919; the Tribunal abstains from expressing any opinion on the question whether the claimants would have been entitled to restitution in kind during the War. This is not necessary, as compensation must be awarded for the loss of use and profits. It is sufficient to say, in fact, that already in 1918 and during the first months of 1919, a large number of ships requisitioned were not kept for title, nor for use, by the Fleet Corporation.

(b) That neither war emergency nor public needs forced them to act as they did, towards the claimants in July 1919, after the signature of the Treaty of Versailles. On the other hand, making due allowance for the circumstances, and especially for war conditions, it may be said that discrimination against the claimants has not been sufficiently arbitrary to justify any special claim for damages by the Kingdom of Norway, apart from damages for use, for the time of war, as far as the taking and keeping for *title* during that time was concerned.

It is necessary to mention here that, while the Norwegian claimants might have bona fide believed themselves to be entitled to privileged treatment under the Treaty between the Parties, it was agreed on June 30th, 1921, between the Parties not to apply such Treaty in the present arbitration. The Tribunal has acted according to this agreement. The Norwegian claimants are entitled, however, to the perfect equality of treatment which is provided for them under the Constitution of the United States.

The Kingdom of Norway has contended that the present claimants were entitled at law and equity to the same treatment as the owners of seventy Dutch ships, lying in American ports, which the United States took for use

only, on the basis of a voluntary agreement. The Tribunal cannot entirely agree with this opinion. These Dutch ships were not only completed, but were registered under the Dutch flag when they were requisitioned, while the claimants were only possessed of "ships under construction".

Although these contracts and their accessories etc. were Norwegian property, it can hardly be disputed that, provided that just compensation was duly assessed and paid as agreed without undue delay, the United States were entitled during the war to commandeer the yards and factories within American jurisdiction and to dispose of American labour, and steel etc., or that they had the right to expedite the construction of the ships for public use, even if the exercise of such a right necessitated the taking of these fifteen contracts for use for the time of the special war emergency.

It must be admitted, in favour of the present claimants, that the American War legislation gave a large discretionary power to the Shipping Board and to the Emergency Fleet Corporation, and that some officials do not seem, as regards the claimants, to have always used their power in the true spirit of the American Constitution, or of the Congressional Acts, or for instance of Presidential Orders of 1917 and 1918. As has already been stated, the national peril was not such as to free them from the obligation of making the necessary inventory and valuation of all the property taken for the purpose of determining and paying "just compensation". This was not a case of "requisition of neutral property" in the special meaning of that term in the laws and customs of war. While the taking or destroying of neutral property on the field of battle, or in invaded territory, without preliminary compensation or at least due process of law, is often excused on account of extreme emergency, an essential difference must be made here in favour of the claimants. The just compensation to which they are entitled includes not only the items which have been duly proved, but also those which could have been proved and estimated if the officials of the belligerent State had, in the interest of both parties, paid or offered payment, or at least required contradictory expert valuation and inventory, of the neutral property taken. The American authorities seem to have waited till 1919 to get the reports of their experts produced as evidence of just compensation, although "liberal" compensation had been expressly promised by the Chairman, Mr. Hurley, to Dr. Nansen and others in 1917. In the case of Claim No. 6, Hull No. 2 (Columbia River S.B.) for instance,¹ Mr. Brill, on May 12, 1919, admitted having been unable to find out exactly "the physical status", i.e. the degree of completion of the ship at the time of the taking.

The legal aspect of the case was clearly known as early as June 1917, when, after preliminary negotiations between the parties, the United States Shipping Board delivered the following opinion to the Department of State:

the Board has held in several cases that ships under construction for foreign account, under a contract, whereby the title to the vessel passes to the purchaser as payments are made, are not vessels owned by a citizen of the United States.

It has also held that ships under construction for foreign account, under a contract that retains title, are likewise not vessels owned by a citizen of the United States.²

¹ U.S. Case Appendix, p. 574.

² " " " " p. 129.

Despite this, the United States officials who dealt with the claimants on or after the requisition, took up an ambiguous and contradictory legal position and this is the primary cause of the present arbitration.

It is necessary to dispose here of some of the points raised by the United States in their defence and which do not require any detailed opinion. The United States have objected to some of the assignments of the contracts, although they have abandoned, in the course of oral argument, their previous objections which were based upon certain provisions of the contracts taken, or upon the form, place or date of the assignment, some of which were made after the general requisition order of August 3rd, 1917, and, they claimed, could not justify an increase of the amounts claimed.

The Tribunal agrees with this contention of the United States. It is of opinion that these assignments at an increased price were contrary to the spirit of the Bryn-Polk Agreement. The assignors at least, and some assignees should have known and respected the arrangement. Besides, the Tribunal is of opinion, as have been the Norwegian Courts, that some of these purchases cannot be considered as based upon a careful investigation of the circumstances of the possible compensation, based upon a fair market value of the property.

Just compensation implies a complete restitution of the *status quo ante*, based, not upon future gains of the United States or other powers, but upon the loss of profits of the Norwegian owners as compared with other owners of similar property.

The Tribunal cannot agree, nevertheless, with the contention of the United States that no compensation should be given to the claimants over and above the sums offered by the United States, namely \$2,679,220. The United States say that there can be no liability, and that therefore there should be no compensation, when the contract has been destroyed or rendered void, or delayed, in consequence of "force majeure" or "restraint of princes and rulers" and *a fortiori* when the contract has been a "purchase of chances", after the requisition.

This last contention was accepted by Norwegian Courts. These Norwegian judgments are not to be disregarded, as they support the Tribunal's opinion adverse to the view that the compensation should be based upon the mere reimbursement of expenses. Such judgments are conclusive evidence that some of the assignees were imprudent.

But, although "restraint of princes" may well be invoked in disputes between private citizens, it cannot be invoked by the United States against the Kingdom of Norway in defence of the claim of Norway. International law and justice are based upon the principle of equality between States. No State can exercise towards the citizens of another civilised State the "power of eminent domain" without respecting the property of such foreign citizens or without paying just compensation as determined by an impartial tribunal, if necessary.

This remark applies to the contracts with Pusey and Jones (claims 7 to 11) and to those with the New Jersey Shipbuilding Co. (claims 12 to 15).

The table set out at the commencement of this award shows that the claims made on August 11, 1922, amounted to a total of \$13,223,185 and that in addition to this sum the Kingdom of Norway claimed interest for a period of more than five years at the rate of 7 cent per annum, compounded semi-annually, from the dates of the progress payments made to the shipbuilders up to and including 1st September, 1922. On this basis the total

amount claimed by the Kingdom of Norway would have amounted, at the present date, to a sum exceeding \$18,000,000.

While most of the claimants seem to have proved that they have really lost these sums, the reimbursement of expenses, disproportionate to the value of their property, cannot form the basis of just compensation in the present arbitration.

In the present instance the liability of the Emergency Fleet Corporation is due to its disregard, not only of the public law, but also of the municipal private law, as it should have settled accounts and delivered the ships to their original owners at least after the end of June 1919.

The United States are responsible for having thus made a discriminating use of the power of eminent domain towards citizens of a friendly nation, and they are liable for the damaging action of their officials and agents towards these citizens of the Kingdom of Norway.

The Tribunal is of opinion that the attitude of the United States in the present arbitration is excusable to a certain extent on account of the dubious nature of some of the acts of one of the shipbuilders and assignors, Christoffer Hannevig, and of one of his American agents; also on account of the fact that in some cases excessive claims have been made, based upon unjustified expenses of some of the present claimants or their assignors.

V.

THE AMOUNT OF COMPENSATION.

It is common ground between the Parties that just compensation, as it is understood in the United States, should be liberally awarded, and that it should be based upon the net value of the property taken.

It has been somewhat difficult to fix the real market value of some of these shipbuilding contracts. The value must be assessed *ex æquo et bono*. The Parties have obviously acted in a way which would not have been usual or even possible under ordinary circumstances, when peaceful shipping and shipbuilding were entirely free, and not hampered in their customary activities by the intervention of enemy or friendly Governments. The growing scarcity of ships in 1917, the risks and difficulties due to submarine warfare and to the extension of the field of hostilities, contributed to make speculative shipbuilding transactions possible and even unavoidable.

Belligerents and neutrals alike were fearful for their existence. The hardships of neutrality were felt so deeply by the United States themselves that they declared war on Germany as the only means of defence against its "repeated acts of War against the Government and the people of the United States of America". All neutral Nations needed ships for their food, materials and other commodities. Some governments took measures to protect themselves against speculation in ships and other property; they imposed standard prices and requisitioned ships for use during the war, etc.

As a rule, abnormal circumstances, speculative prices, etc., cannot form the legal basis of compensation in condemnation awards. While fair compensation cannot be artificially increased by such methods as were adopted by one of those interested in the case and which have been brought to the notice of this Tribunal, it would be equally unjust to attach much weight to artificial reduction of hire, chartering or purchase price of ships, as fixed under compulsion, requisition or other governmental action during the war.

For the reasons already stated in Chapter IV, the Tribunal is not bound by section 3477 of the Revised Statutes of the United States, 1878 (quoted in U.S. Case Appendix page 51); nor by section 24 of the Judicial Code of the United States 1911; nor by section 4 of the Naval Emergency Fund Act of 4th March, 1917; nor by any other municipal law, in so far as these provisions restricted the right of the claimants to receive immediate and full compensation, with interest from the day on which the compensation should have been fully paid *ex æquo et bono*.

Just compensation should have been paid to the Claimants or arranged with them on the basis of the net value of the property taken:

1. On the 6th October, 1917, for use, during the war (whenever such use was possible without destroying the property, according to the contract, state of completion of ship, etc.), and

2. At the latest on the 1st July 1919, as damages for the unlawful retaining of the title and use of the ships after all emergency ceased;

or

On the 6th October, 1917, as full compensation for the destruction of the Norwegian property.

Liberal compensation should be allowed in each case, inasmuch as the United States "recognizes its liability to make just compensation for the value of the property taken on August 3rd, 1917".¹

The amounts offered as compensation by the United States are shown in the table set out at the commencement of this award.

After careful comparative examination of the results of the two systems above described, the Tribunal is of opinion that the compensation herein-after awarded is the fair market value of the claimants' property.

In assessing the net amount of compensation, the Tribunal has taken into consideration in each case all the circumstances pertaining to the net value of the property requisitioned or taken by the United States and especially the following: the date of each contract or sub-contract between shipbuilder and shipowner; the technical characteristics and qualities of each contract (type and dead weight tonnage of the ship; its speed, etc.; the reputation, experience, technical and financial situation of the shipyard); the legal value of the contract, namely the liens, rights and interests in each original contract, etc.; the original contract (or sub-contract) price; the progress (and brokerage) payments made by each of the parties on the original contract price; the date of delivery promised in the contract; the date of delivery which was expected at or about the date of the general requisition order and about the date of the effective requisition of each contract as far as these can be ascertained; the various elements pertaining to the value and degree of completion of the tangible objects of completion as: for instance, the percentage of materials ordered, and the percentage of materials on hand; the date at which the keel was laid, before or after the general requisition; and the date when the ship was launched; the contracts, settlements, etc. made by the United States and by Norwegian or other shipowners, or by third parties, whether governments or private persons, whether with shipowners or shipbuilders, for the construction or purchase or hire of ships; the statistics, reports and opinions of experts produced by the Parties; the Award of the United States Claims Committee on the present claims; the reports of the Ocean Advisory Committee on just compensation for certain American ships lost in the service of the government; etc.

¹ U.S. Counter-Case, p. 69.

On the other hand the Tribunal has taken into consideration all the facts, which are exclusively or principally due to the United States' action (whether before or after the requisition of the shipyards and the effective requisition of the claimants' property), and which therefore may be considered as *res inter alios acta*, or as being without or of negligible influence upon the net value of property lost by the claimants.

VI.

INTEREST ON SUMS AWARDED.

The Tribunal is competent to allow interest as part of the compensation *ex æquo et bono*, if the circumstances are considered to justify it. So far as interest after the date of this award is concerned, the Parties decided in the Agreement of 30th June, 1921, that "any amount granted by the award rendered shall bear interest at the rate of six per centum per annum from the date of the rendition of the decision until the date of payment".

As this is a case of expropriation, the Tribunal is of opinion that interest should be paid. The Parties have cited before the Tribunal the work of Nichols on "The Law of Eminent Domain" (Albany, N.Y., 1917), in which is expressed the following opinion:

"The theory of the law is that, when land is taken by eminent domain, or when it is injured in such a way as to create a constitutional right to damages, payment for the land thus affected should be co-incident with the taking or injury, and, if for any reason payment is postponed, the right to interest from the time that payment ought to have been, until it is actually made, follows as a matter of strict constitutional right. . . . When the owner is not paid the compensation until after the taking or injury is complete. . . . it is well settled that he is entitled to interest, or at least to its equivalent in the form of damages for the detention of his money." (S. 216.)

Similar opinions are expressed in section 742 of Lewis' "A Treatise on the Law of Eminent Domain" (Chicago 1909), which book was also cited before the Tribunal.

In coming to the conclusion that interest should be awarded, the Tribunal has taken into consideration the facts that the United States have had the use and profits of the claimants' property since the requisition of five years ago, and especially that the sums awarded as compensation to the claimants by the American Requisition Claim Committee have not been paid; finally that the United States have had the benefit of the progress payments made by Norwegians with reference to these ships. The Tribunal is of opinion that the claimants are entitled to special compensation in respect of interest and that some of the claimants are, in view of the circumstances of their cases, entitled to higher rates of interest than others. The claimants have asked for compound interest with half-yearly adjustments, but compound interest has not been granted in previous arbitration cases, and the Tribunal is of opinion that the claimants have not advanced sufficient reasons why an award of compound interest, in this case, should be made.

In view of all these circumstances, therefore, the Tribunal is of opinion that it is just to allow a lump sum to each claimant in respect of interest for a period of five years from 6th October, 1917. Such lump sums have been

included in the total amounts of compensation awarded in respect of each claim.

As the Tribunal is of the opinion that full compensation should have been paid, including loss of progress payments, etc., at the latest on the day of the effective taking, and as the Tribunal has assessed the net value of the property and has decided to award damages as on that date, interest should, contrary to the claim of Norway, not run before that date as previous interest is included in the estimate of the net value.

VII.

THE CLAIM OF PAGE BROTHERS.

The Tribunal has been requested, by agreement between the Parties, to "examine any claim of Page Brothers, American citizens, against any Norwegian subject" and to "determine what portion of any sum that may be awarded to such claimant shall be paid to such American citizens in accordance with the principles of law and equity".

This claim arose out of a contract, dated 30th March, 1916, between the Seattle Construction and Dry Dock Company of Seattle, Washington, ship-builders, and Aktieselskabet Rederiet Odfjell, purchasers, whereunder the former were to construct for the latter a 7,500 ton steamship, known as Hull No. 92. This contract was, according to the Case of the United States, effected by cable through Page Brothers, as brokers. With Page Brothers other shipping and commission firms were associated. The contract was finally completed on 24th June, 1916, and provided for the payment by the purchasers of the brokerage charges of Page Brothers amounting to \$38,000.

From 21st April, 1916, onwards, Page Brothers received from the purchasers certain instalments of the agreed brokerage, but in the autumn of 1917, Hull No. 92 was requisitioned by the Emergency Fleet Corporation of the United States. On 23rd August, 1917, Page Brothers received the fourth instalment of this brokerage commission from the purchasers, making a total received of \$15,200 but after that date no payments were made by the Fleet Corporation on the progress payments which it made to the ship-builders in fulfilment of the requisitioned contract. Page Brothers have, therefore, claimed a further payment of \$22,800 from the Vard II Steamship Company, who are the assignees of Aktieselskabet Rederiet Odfjell, the original purchasers.

The United States have based this claim upon the law of California. The Tribunal has been informed by the United States that it would seem necessary to do no more than cite Section 1559 of the California Civil Code which has never been repealed nor amended since its enactment in 1872. This section reads as follows: "*When contract for benefit of third person may be enforced. A contract made expressly for the benefit of a third person may be enforced by him at any time before the parties thereto rescind it.*"

The Tribunal is, however, of opinion that the application of this Statute obviously depends upon the contract in question remaining alive between "the parties thereto". This contention is not fulfilled in this case. The contract upon which Page Brothers claim commission was not alive, so far as Aktieselskabet Rederiet Odfjell and their assignees were concerned, after the requisition of the autumn of 1917. The claim of Page Brothers is one for the fulfilment of contractual obligations, but after the requisition there was no contractual relationship between Page Brothers and any Norwegian subject.

The Tribunal has carefully examined the facts and documents submitted in this claim and has come to the decision that the non-receipt of the balance of their commission by Page Brothers on the further progress payments made by the Fleet Corporation after it requisitioned the contract, was due solely to the action of the United States.

It is not within the jurisdiction of the Tribunal to decide the question whether Page Brothers have any claim against the United States or any of its citizens.

But the Tribunal is of opinion that, as the evidence now stands, Page Brothers have no claim against the Kingdom of Norway or against any Norwegian subject.

The legal position being thus stated, it must, however, be remembered, that if the Emergency Fleet Corporation had paid the balance of the commission to Page Brothers according to the contract, this amount of \$22,800 would have been deducted from the fair market value of the contract, as fixed in the award by this Tribunal, just as the remaining instalments to the shipbuilders, paid by the Emergency Fleet Corporation according to the contract, have been deducted. In these circumstances it appears to be equitable, although the Emergency Fleet Corporation has not yet paid Page Brothers, to give the United States the right to retain the sum of \$22,800 out of the amount awarded in claim 4, in order that this sum can be paid by them to Page Brothers. This conclusion of the Tribunal is supported by the fact that in the view of the contract owner, who will now receive just compensation for the loss of his ship, the broker's commission was part of the contract price to be paid for the ship.

After the attitude taken up by the United States in this case with regard to the question here discusses, it is assumed that the amount thus to be retained by the United States will be paid by them to Page Brothers. The decision of the Tribunal is based on this condition.

VIII.

FOR THESE REASONS THE TRIBUNAL OF ARBITRATION DECIDES AND AWARDS THAT:

I. The United States of America shall pay to the Kingdom of Norway the following sums:

In claim No. 1 by the Skibsaktieselskapet "Manitowoc" the sum of	\$845,000
In claim No. 2 by the Skibsaktieselskapet "Manitowoc" the sum of	845,000
In claim No. 3 by the Dampskibsaktieselskapet "Baltimore" the sum of.....	1,625,000
In claim No. 4 by the Dampskibsaktieselskapet "Vard II" the sum of.....	2,065,000
Out of this amount of \$2,065,000 the United States are entitled to retain a sum of \$22,800 in order that this sum be paid to Page Brothers;	
In claim No. 5 by the Aktieselskapet Sørlandske Lloyd the sum of.....	\$2,045,000
In claim No. 6 by the Dampskibsaktieselskapet Östlandet the sum of.....	2,890,000
In claim No. 7 by Jacob Prebensen jun. the sum of	160,000

In claim No. 8 by the Dampskibsaktieselskapet "Tromp" the sum of.....	\$160,000
In claim No. 9 by the Aktieselskapet "Maritim" the sum of	175,000
In claim No. 10 by the Aktieselskapet "Haug" the sum of....	175,000
In claim No. 11 by the Aktieselskapet "Mercator" the sum of	190,000
In claim No. 12 by the Aktieselskapet Sørlandske Lloyd the sum of.....	205,000
In claim No. 13 by H. Kjerschow the sum of	205,000
In claim No. 14 by Harry Borthen the sum of	205,000
In claim No. 15 by E. & N. Evensen the sum of.....	205,000

II. The claim made by the United States of America on behalf of Page Brothers is disallowed as against the Kingdom of Norway, but a sum of \$22,800 may be retained by the United States as stated under claim No. 4 above.

Done at *The Hague*, in the Permanent Court of Arbitration, October 13th, 1922.

The President : JAMES VALLOTTON
The Secretary-General : MICHIELS VAN VERDUYNEN

LETTER OF THE SECRETARY OF STATE TO THE NORWEGIAN MINISTER
 AT WASHINGTON.

February 26, 1923.

Sir: By Joint Resolution approved February 20, 1923, the Congress of the United States took appropriate action to satisfy the award rendered on October 13, 1922, by the Tribunal of Arbitration between the United States and the Kingdom of Norway, established under the Special Agreement concluded June 30, 1921, for the purpose of adjusting by arbitration certain claims of Norwegian subjects against the United States arising out of requisitions by the United States Shipping Board Emergency Fleet Corporation. In pursuance of that resolution and in conformity with the award, I have the honor to send you herewith a draft upon the Treasurer of the United States for \$12,239,852.47 in full satisfaction of the total sums awarded to your Government after deducting the sum of \$22,800 retained by the United States under the terms of the award for payment to Page Brothers, and including interest at six per centum per annum upon the net total sum due to Norway from the date of the rendition of the decision until the date of payment.

By this action the Government of the United States gives tangible proof of its desire to respect arbitral awards and it again acknowledges devotion to the principle of arbitral settlements even in the face of a decision proclaiming certain theories of law which it cannot accept. Faithful to its traditional policy, my Government is most desirous to promote the judicial determination of international disputes of a justiciable character and in this interest to give its due support to judicial determinations.

It is because of this established policy that my Government especially regrets that it seems to be necessary to refer to statements contained in the present award, but with due regard for the maintenance of the principles of international law, my Government finds itself compelled to say that it cannot accept certain apparent bases of the award as being declaratory of that law or as hereafter binding upon this Government as a precedent.

The award deals with the principle governing the requisitioning power of a belligerent state and the maintenance of correct principle in this matter, quite apart from its application in the present case, is of no little importance. The award recognizes the requisitioning power of a belligerent but would seem to apply a limitation on its exercise, where the property concerned is that of neutral aliens, by defining the extent of the emergency and its termination, and by enhancing damages accordingly thus subjecting the Government to a different test and a heavier burden where the property is owned by neutral nationals than in the case where it is owned by nationals of the requisitioning state. No such duty to discriminate in favor of neutral aliens is believed to be imposed upon a state by international law, with respect to property such as is concerned in the present case. It is the view of this Government that private property having its situs within the territory of a state (and the property here concerned is wholly that of private individual claimants on whose behalf the Kingdom of Norway is merely the international representative), including as in the present case property produced or created therein and never removed therefrom, is from the standpoint of international law subject to the belligerent needs of the territorial sovereign quite regardless of the nationality of the owners, provided that in case of its requisition just compensation be made. Due process of law applied uniformly, and without discrimination to nationals and aliens alike and offering to all just terms of reparation or reimbursement suffices to meet the requirements of international law; and thus the requisitioning state is free to determine the extent and duration of its own emergency. In apparently maintaining a different principle, the tribunal is believed to have proposed and applied an unwarranted rule against which the Government of the United States feels obliged to protest and under which it must deny any obligation hereafter to be bound.

It is also to be regretted that the award fails to give a satisfactory explanation of the manner in which the tribunal has arrived at the amounts awarded. While purporting to award compensation on the basis of the fair market value of the property taken, the tribunal has seen fit to omit discussion of the particular circumstances of the different claims or of the methods of calculation applied, or of the reasons for determining upon the amounts awarded in each case. Indeed, any definite disclosure or specification of the particular grounds of the awards to respective claimants is so entirely lacking that the award gives to one who examines it no clue to the method of determining why one amount was awarded rather than another. Again, although holding that claimants were entitled to interest and that some claimants were entitled to higher rates of interest than others, the tribunal does not reveal the rates of interest which were allowed on the various claims or the period of time for which interest was calculated or the amounts which were awarded as principal and the amounts awarded as interest.

The inadequacy of the award in these respects is particularly regretted in view of the requirements of Article 79 of the Hague Convention of October 18, 1907, pursuant to which the Norwegian claims were submitted to arbitration, that the award must give the reasons on which it is based. In these circumstances the Government of the United States, while not rejecting the award, feels obliged to direct attention to the requirements of appropriate arbitral procedure, and to state that it cannot accept as proper or satisfactory in international arbitrations the mode by which the tribunal has assessed damages or the absence of a reasoned statement indicative of the methods of their computation.

In making these observations this Government has no desire to be controversial, much less to enter upon an exhaustive or critical discussion of the award, or to intimate acquiescence in the expressions of the tribunal upon other points not above mentioned, the purpose being simply to point out, not in opposition to, but in support of, the principle of arbitration, that the award cannot be deemed by this Government to possess an authoritative character as a precedent.

Accept, Sir, the renewed assurance of my high consideration.

(Signed) CHARLES E. HUGHES.

Mr. H. H. BRYN,
Minister of Norway.

IX.

LANDREAU CLAIM¹.

PARTIES : U.S.A. *versus* Peru.

SPECIAL AGREEMENT : May 21, 1921.

ARBITRATORS : Barton Smith, Esquire (U.S.A.), Carlos a Prevost, Esquire (Peru), The Right Honourable Viscount Finlay, C.C.M.G. (U.K.).

JUDGMENT : London, October 26, 1922.

Claim on behalf of John Celestin Landreau for money due to him as a share in a co-partnership for discovery of guano deposits.—Validity of a contract with a government.—Government decree nullifying contract.—Interpretation of Peruvian laws of 1833 and 1847.—Effect of a release to government given by a co-partner of claimant.—Fairness and justice of claim.—Nationality of claim.

¹ For bibliography, index and tables, see Volume III.

Protocol for Arbitration of the Landreau Claim against Peru.

The Government of the United States of America and the Government of the Republic of Peru, not having been able to reach an agreement concerning the claim against Peru of the heirs and assigns of the American citizen, John Celestin Landreau, arising out of a decree of October 24th, 1865, of the Government of Peru, providing for the payment of rewards to John Teophile Landreau, brother of John Celestin Landreau, for the discovery of guano deposits, and out of contracts between John Teophile Landreau and John Celestin Landreau entered into on or about April 6th, 1859, and October 29th, 1875, which claim is supported by the Government of the United States, have resolved to submit the question for decision to an International Arbitral Commission, and to that end have named their respective plenipotentiaries, that is to say, the President of the United States, William E. Gonzales, Ambassador of the United States at Lima, and the President of Peru, doctor Alberto Salomón, Minister of Foreign Relations, who, after having exchanged their full powers, found to be in due and proper form, have agreed upon the following articles:

Article I.

The questions to be determined by the Arbitral Commission are: First. Whether the release granted the Peruvian Government in 1892 by John Teophile Landreau eliminated any claim which John Celestin Landreau, the American citizen, may have had against the Peruvian Government, and if all claims were not thereby extinguished then, second: what sum if any is equitably due the heirs or assigns of John Celestin Landreau.

Article II.

The Commission shall be composed of three members as follows:

The Government of the United States and the Government of Peru shall each, within thirty days after this Protocol becomes effective, appoint one Commissioner, and these two shall, within ninety days after this Protocol becomes effective, select a third Commissioner, who shall act as President of the Commission, and shall be a national of either Denmark, Great Britain or the Netherlands.

If, at the termination of the ninety days period just mentioned, they are unable to agree upon a third Commissioner, he shall be selected, within a further period of thirty days, by the Queen of the Netherlands, provided she is willing.

Article III.

All vacancies occurring from death, resignation or otherwise, in the membership of the Commission, shall be filled as was the original appointment, within thirty days from the occurrence of such vacancy.

Article IV.

The Commission shall, with the consent of the respective Government, meet at the residence place of the President of the Commission, within sixty days after the case is ready for consideration, according to the 2nd paragraph of article X of this protocol, and shall hold all of its sessions in the same place.

Article V.

The concurrent action of any two members of the Commission shall be adequate for a decision on all matters coming before them, including the making of the final award.

Article VI.

The Government of the United States and the Government of Peru shall each be entitled to appoint an Agent for the presentation and argument of its case before the Commission.

Article VII.

The Commission shall keep a record of all its proceedings. For this purpose the President of the Commission shall appoint a Secretary who shall be of his own nationality.

Article VIII.

In the presentation of its documents, evidence, correspondence or arguments to the Commission, either party may use the English or the Spanish language.

Article IX.

Either party may demand from the other the discovery of any fact or of any document deemed to be or to contain material evidence for the party asking it. Any document desired shall be described with sufficient accuracy for identification, and the demanded discovery shall be made by delivering a statement of the fact or by depositing a copy of such document (certified by its lawful custodian, if it be a public document, and verified as such by the possessor, if a private one) to the Foreign Office of the demanding Government which shall be given opportunity to examine the original through its duly accredited diplomatic representatives. If notice of the desired discovery be given too late to be answered ten days before the Commission herein provided for shall sit for hearings, then the answer desired thereto shall be filed with or documents produced before the Commission as speedily as possible.

Article X.

The case of the United States and supporting evidence shall be presented to the Government of Peru through its duly accredited representative at Washington as soon as possible, and, at the latest, within four months,

from the date when this agreement becomes effective. The Government of Peru shall submit in like manner, through its representative at Washington, its full answer to such case within five months from the date of the presentation of the case of the United States. The Government of the United States shall present in like manner its reply to the answer of the Peruvian Government, which reply shall contain only matters in reply to the case of the Government of Peru, within three months from the date of the filing of the Peruvian answer, and Peru may, in like manner, within four months, present a reply to the reply of the Government of the United States. The allegations and documents of each party shall be presented at least in quintuplicate.

The case shall then be ready for consideration by the Commission which shall hear arguments by the Agents of the respective Governments, and, in its discretion, may, after convening, call for further documents, evidence or correspondence from either Government; and such further documents, evidence or correspondence, shall if possible be furnished within sixty days from the date of the call. If not so furnished within the time specified, a decision in the case may be given without the use of said documents, evidence or correspondence.

Article XI.

The decision of the Commission shall be rendered within four months from the date of its first meeting, unless the Commission, for reasons which shall be communicated to both Governments, shall find it imperatively necessary to extend the time. The decision, when made, shall be forthwith communicated to the Governments at Washington and Lima. It shall be accepted as final and binding upon the two Governments.

Article XII.

The amount granted by the award, if there should be any, shall be made payable in gold coin of the United States, at the Department of State, Washington, within one year after the rendition of the decision by the Commission, with interest at six per centum per annum, beginning to run one month after the rendition of the decision.

Article XIII.

Each of the parties hereto shall pay its own expenses and one-half of the common expenses of the Arbitration. Each Government shall pay the salary and expenses of the Commissioner appointed by it, but the salary and expenses of the third Commissioner and of the Secretary shall be included in the common expenses of the Arbitration.

In faith whereof, they have drawn up the present protocol, in duplicate, in like terms in English and Spanish, signing and sealing it with their private seals, in Lima, this twenty-first day of May one thousand nine hundred and twenty one.

WILLIAM E. GONZALES. [SEAL.]

A. SALOMÓN. [SEAL.]

UNITED STATES OF AMERICA VERSUS
REPUBLIC OF PERU.

LANDREAU CLAIM.

Award.

WHEREAS by a Protocol signed and sealed in Lima, Peru, the twenty-first day of May, one thousand nine hundred and twenty-one, and made between the Governments of the United States of America and the Republic of Peru, it was recited that the said Governments, not having been able to reach an agreement concerning the claim against Peru of the heirs and assigns of the American citizen John Célestin Landreau, arising out of a decree of October 24, 1865, of the Government of Peru, providing for the payment of rewards to John Théophile Landreau, brother of John Célestin Landreau, for the discovery of guano deposits, and out of contracts of John Théophile Landreau and John Célestin Landreau, entered into on or about April 6, 1859, and October 29, 1875, which claim was supported by the Government of the United States, had resolved to submit the questions for decision to an International Arbitral Commission, and to that end had named their respective Plenipotentiaries, that is to say, the President of the United States, William E. Gonzales, Ambassador of the United States at Lima, and the President of Peru, Dr. Alberto Salomon, Minister of Foreign Relations, who, after having exchanged their full powers found to be in due order and proper form, had agreed upon the thirteen articles set out in the said Protocol after the said recital,

AND WHEREAS by article II of the said Protocol it was provided that the Commission should be composed of three members as follows: one to be appointed by the Government of the United States; one to be appointed by the Government of Peru; and the third who should act as president of the Commission and should be a national of either Denmark, Great Britain or the Netherlands, to be selected by the two Governments aforesaid,

AND WHEREAS in pursuance of the said article II, Barton Smith, Esquire, was duly appointed by the Government of the United States, and Carlos A. Prevost, Esquire, was duly appointed by the Government of Peru, and the Right Honourable Viscount Finlay, G.C.M.G., a national of Great Britain, residing in London, was duly appointed to be President of the Commission by the two said Governments,

AND WHEREAS by article IV thereof, it was provided that the Commission should meet at the residence place of the President of the Commission within sixty days after the case should be ready for consideration according to the second paragraph of article X of the said Protocol and should hold all its sessions in the same place,

AND WHEREAS by an agreement made between the Government of the United States and the Republic of Peru, dated August 4, 1922, it was agreed between the said Governments that the said article IV should be modified so as to provide that the Commission should meet in first session at London on such day and date between the second and tenth, both included, days of October, 1922, as the President of the Commission should determine,

AND WHEREAS the Commission thereafter met as so appointed and sat in London and heard the arguments of the agents for the said Governments, duly appointed under the said Protocol on the second, third, fourth, fifth, sixth, ninth, tenth, and eleventh days of October, 1922,

AND WHEREAS by article I of the said Protocol, the questions to be determined by the Commission are: first, whether the release granted the Peruvian Government in 1892 by John Théophile Landreau eliminated any claim which John Célestin Landreau, the American citizen, may have had against the Peruvian Government, and if all claims were not thereby extinguished: then, second, what sum, if any, is equitably due to the heirs or assigns of John Célestin Landreau.

NOW THEREFORE this Commission, having carefully considered the arguments of the agents and counsel for the said parties, and the printed cases and documents presented by either side, after due deliberation, FINDS AND AWARDS THAT the release granted the Peruvian Government in 1892, by John Théophile Landreau did not eliminate any claim which John Célestin Landreau, the American citizen, may have had against the Peruvian Government, and no claims were thereby extinguished, AND FURTHER FINDS AND AWARDS THAT there is equitably due the heirs or assigns of John Célestin Landreau the sum of one hundred and twenty-five thousand dollars of the United States of America in gold coin thereof.

Done at London, in triplicate original, the twenty-sixth day of October, 1922.

(Signed) FINLAY,
President.

(Signed) BARTON SMITH,
Commissioner.

(Signed) C. A. PREVOST,
Commissioner.

STATEMENT OF REASONS FOR THE AWARD.

Théophile and Célestin Landreau were both born in France and were French subjects. Théophile settled in Peru about 1846 and continued to reside there until his death in 1894; he always continued to be a French subject. Célestin in 1857, being then under age, emigrated to the United States and settled in Louisiana. In 1867 Célestin became a naturalized citizen of the United States and retained his American citizenship and domicile until his death on the 4th of March, 1919.

Théophile Landreau was a chemist, and from 1847 onwards was engaged in investigations for the purpose of discovering on the coast of Peru and the adjacent islands deposits of guano. These deposits belonged to the State. A law passed in 1833 provided that any person who discovered property of suppressed convents "or other properties belonging to the State by any title" should receive a third part thereof on giving information to the Government. It has been maintained by the claimants in the present case that this law applied to the discovery of deposits of guano. Another law published on the 21st April, 1847, provided that any discoverer of Government property should be allowed one third.

It appears to have been in the hope of earning such rewards that Théophile engaged in the search for guano deposits. He presented a petition for this purpose in 1856 and again in 1859 and in 1863.

In 1858 and 1859, Théophile applied to his brother Célestin in Louisiana for pecuniary assistance in prosecuting his search for guano. It appears from the correspondence between the brothers that about 1859 Théophile received from Célestin a remittance of 5,000 dollars on the terms that Célestin should have a half interest in any discoveries of guano by Théophile. A further grant of 2,000 dollars was made to Théophile by Célestin at a subsequent date. On the 29th October, 1875, there was a readjustment between the brothers as to their interest in the rewards that might be earned by such discoveries. By document of that date (U.S. Case, pages 56 and 57) it was provided that Théophile's interest should be 70 per cent and Célestin's 30 per cent of the whole claim for the reward. The present claim on behalf of Célestin's representatives is in respect of his interest under this readjustment.

In 1865 the contract which forms the basis of the present claim was entered into between Théophile Landreau and the Government of Peru (U.S. Case, page 172 to page 185). In that contract is set out *in extenso* the Supreme Decree of 24th October, 1865.

This decree recites that Théophile Landreau asserts that unknown deposits of guano exist and offers to make them known to the Government for the proportionate reward. The decree goes on to recite that it is just to agree if in reality the deposits were entirely unknown. The decree then provides that the petition of Théophile should be granted on certain conditions, of which some are the following:

1. Théophile Landreau was to make known that he accepted the decree and to disclose the deposits, the decree not applying to deposits already known.

2. The reward was to be a certain percentage varying from 10 per cent to 2 per cent on the net product of the guano according to the quantity up to 5,000,000 tons.

5. The Government might proceed to take out the guano as it thought proper.

The sixth condition was in the following terms: "this concession shall be null in case it shall be proved fully that the Government or any other authority had official or personal notice of the existence of the deposits claimed to have been discovered by Landreau."

The instrument proceeds to state that Landreau accepted the concession on the terms of this decree.

This instrument was dated 2nd November, 1865. On the next day, the 3rd November, Landreau filed his list of discoveries of guano. This list is set out in the case for the United States, page 189. It was embodied in a petition to the Peruvian Government in which it is described as being an exact and detailed list of the deposits of guano, discovered by Landreau, and which are the object of his denouncement, adding that they are all unknown to the Government. This list specifies by name various cliffs, points, pampas, coves and islands in which it is stated that guano deposits exist and concludes thus:

"To the south of Arica there is guano in abundance between Cape
"Lobos, La Capilla and Madrid Point, as well as on Camarones,
"Point Gorda, the Island of Coloué, Pisagua Bay, and Pichalo and
"Megillones Points.

“Between Iquique and the River Loa there exist immense deposits of guano at certain distances, as, for example, on the beach of Cochapampa, Chuquinata, Puntagruesa, Barrancos, Patillos, Chucumata, Patache Point, Quebrada de Pica, Puerto Ingles, Blanca or Lobos Point, Chomache Point, Huanillos, Chipana, and the Bay of Los.”

The petition concludes by asking that the list should be made part of the record, “and that the Commission which is to examine and measure the deposits of guano which I have designated be named.”

Nothing appears to have been done by the Peruvian Government to carry into effect the survey and measurement of the guano beds under this contract of 1865.

In 1868, the Peruvian Government applied to Théophile Landreau for a fresh list on the ground that that supplied in 1865 had been lost. A fresh list was accordingly supplied (Document No. 14 U.S. Case, page 197 to 200). The fresh list is dated 9th December, 1868, and a short supplementary list was delivered on the 12th December, 1868 (U.S. Case, page 200 and page 201).

On the 12th December, 1868, the decree of that date was issued (Document 15 a, U.S. Case, page 202 and 203).

This decree recites a petition of Théophile Landreau for fulfilment of his contract with the Government, making known the deposits of guano placed by him at the disposition of the Government, and goes on to state that that contract cannot be accepted by the Government, “because it suffers from various defects which render it void”. The decree goes on to say that “the reward stipulated is of vast import and cannot be conceded and that it is proper to examine the deposits denounced and see if they contain guano of good quality and may produce benefit to the nation”. The decree proceeds to state that “on these grounds the contract made with Landreau on November 2, 1865, is declared void; the “denouncement” made in this proceeding is accepted; and it is provided that as a basis for a new contract the new deposits of guano be examined by a Commission which shall be appointed for that purpose”.

Appended to the decree is a “rubric of His Excellency” in these terms: “Tell Landreau to indicate the reward that he demands for the denouncement that he has made, and let this resolution be published with the report annexed.”

This decree was published in the official paper *El Peruano* on December 31, 1868.

There is an undated letter of Théophile Landreau addressed to the Minister of the United States at Lima in the following terms (U.S. Case, page 201 and 202):

“As the representative of John Célestin Landreau, citizen of the U.S.A., I would respectfully beg leave to submit for the consideration of Your Excellency the annexed copy of a decree dated Lima, December 12, 1868, and published in the official paper *El Peruano* December 31, 1868.

“I pray Your Excellency may not deny me this protection, be it officially or otherwise, so that the Peruvian Government may fulfil said decree in sending the Commission named for the purpose of measuring the quantity and proving the quality of the guano deposits, etc., as per annexed copy published in *El Peruano* of January 2,

"1869." (The entry in *El Peruano* of January 2, 1869, would appear to have been some notice as to the Commission.)

From this letter, which must be taken to be written with the authority of Célestin, it would appear that the Landreau brothers contemplated accepting the rescission by Peru of the contract of 1865, and taking action under the decree of 12th December, 1868. There is frequent reference in the correspondence between the two brothers and in other documents in the case to the effect that the reward under the contract of 1865 was considerably less than that which the brothers claimed would have been due to them under the Peruvian laws of 1833 and 1847. But, on the other hand, this correspondence shows that they were also considering the possibility of measures to secure the carrying out of the contract of 1865. The first question which arises for determination is whether the contract of 1865 is to be regarded as still in existence. The act of the Peruvian Government in putting an end to this contract by the decree of 12th December, 1868, was no doubt wrongful as against the Landreau brothers; no authority has been produced for the proposition that the Government could justifiably put an end to a contract such as that of 1865. There has, however, been a long argument before the Commission on the question whether it should be taken that the Landreau brothers accepted the repudiation by Peru of the contract of 1865.

The attitude taken up by the Landreau brothers as to the contract of 1865 varied from time to time. There is a good deal of evidence tending to show that they considered it more to their advantage to accept the repudiation by the Peruvian Government, and to rely upon their rights or supposed rights under the laws of 1833 and 1847.

In addition to the letter already adverted to, asking for the assistance of the United States Minister in getting the decree of 12th December, 1868, carried out, there is a letter by Théophile Landreau on behalf of himself and Célestin to the Peruvian Government dated 25th May, 1874 (U.S. Case, page 210). This letter was written with reference to a decree of the Peruvian Government dated 21st April, 1874 (U.S. Case, pages 207-209), reducing the reward for the discovery of guano to 5 per cent of the net product of the sales. On the 28th May, 1874, Mr. Francis Thomas, the American Minister at Lima, forwarded to the Government of Peru the letter written by Théophile Landreau to the Minister of Treasury, Peru, on the 25th. In his covering letter Mr. Thomas stated that he made this communication with a view to the protection of any interest of Célestin Landreau, an American citizen who had acquired from Théophile a one-half interest in any premium which he might receive for discovery in reference to the lists which Théophile had supplied in 1856, and in 1865 and in 1868. The enclosed letter of Théophile made, on behalf of himself and his brother and partner Célestin, a protest against the decree of 21st April. This letter, after reference to Théophile's discoveries and lists supplied, proceeds as follows:

"Now, therefore, in the name of my brother and partner and also
 "of myself, I hereby solemnly protest against the provisions of the decree
 "of the 21st of April last, which decree conflicts with my rights as
 "discoverer of guano, and also for the reason that the premium proposed
 "in said decree is much less than that to which discoverers are entitled,
 "in virtue of Peruvian laws of the 13th of February, 1833, and the
 "17th of April, 1847, based upon the new compilation of laws, book 10

“and 6th law, which law is at present in full force, and by which law
 “is conceded to discoverers of guano the one-third part of the value
 “which said guano may be sold for.

“It is true that on the 2nd of November, 1865, acting only in my
 “name and without being authorized by my brother and partner,
 “J. Célestin Landreau, a citizen of the United States, I consented to
 “accept for my discoveries of guano a premium much less than that
 “specified by the above-mentioned laws, but this acceptance was
 “declared null and void and illegal and without any value by the
 “decree of 12th of December, 1868, published in the *Peruano* and which
 “should be found with the other papers in the office of the Minister
 “of Treasury. In this manner both myself and my brother are at
 “liberty to claim, as we do at this time claim, the premium authorized
 “by the laws cited, especially as our claims are acknowledged by the
 “Attorney General on the 18th of January, 1860, founding his decision
 “on the law of 13th of February, 1833. I hereby declare that I have
 “not, nor never had the power or authority from my brother J. Célestin
 “Landreau, a citizen of the United States, to dispose of or reduce in
 “the least any premium which he is entitled to as a partner in my
 “discoveries.”

It is clear that this protest proceeds on the view that the contract of 1865 is at an end and that the right of the Landreau brothers was to one-third of the guano under the laws of 1833 and 1847. It admits that Théophile had by the contract of 1865 accepted a premium much less than that specified in these laws but alleges that this acceptance was declared null and void by the decree of 12th December, 1868, and therefore claims for them the larger premium under these laws. The last sentence of this protest obviously means that the reduction of the premium from that given in 1833 and 1847 to the smaller amounts specified in the contract of 1865 was also void as against Célestin on the additional ground that he had never authorized any such reduction. It may be remarked that the argument in this last sentence was a very bad one, as it is clear that Célestin had adopted the contract of 1865.

In a letter from Théophile to Célestin dated 28th December, 1874 (Peruvian Case, pages 170-171), he presses upon him the propriety of getting their case taken up by some one of influence in the United States. The postscript is as follows:

“My discoveries of guano amount to more than 10,000 000 tons;
 “there is due to us, according to the Peruvian laws, one-third (or
 “33 per cent) of that amount; that is what you must have the person
 “understand who will be willing to take charge of your claim as an
 “American. In that case, it will have to be based on the decree of
 “December 12, 1868, by which the Government accepts all the said
 “deposits of guano and had them published in the official journal,
 “*El Peruano*, of the 31st of the same month.”

This letter therefore suggests a claim on the basis that the contract of 1865 had been effectively repudiated.

In a despatch of July 16, 1873, addressed by Mr. Francis Thomas, writing from Cumberland, Md., to the American Secretary of State, the Hon. Hamilton Fish (which despatch is set out among the exhibits to a petition by Célestin Landreau dated 6th December, 1895, addressed to

the Franco-Chilean Arbitral Tribunal). Mr. Thomas made a statement of the case of the Landreau brothers. This despatch is set out at pages 161 to 166 in the print of the petition by Célestin which has been supplied to the Commission. After referring to the claim of Théophile Landreau under the laws of 1833 and 1847, Mr. Thomas proceeds to say (page 163 of the print):

“Failing to pay this just debt, or any part of it, the Secretary of the Treasury and Treasurer of Peru published on the 24th of October, 1865, what is called a ‘Supreme Decree’ (see A. 3), averring that guano deposits, in different parts of the territory of Peru, constitute the principal riches of the nation, and inviting Landreau to state, with due particularity, where the deposits, which he claimed to have discovered, were situated. With that request Landreau complied and furnished to the Treasury Department of Peru a descriptive list of his discoveries, of which a copy will be found hereto appended (see A. 4). In this ‘Supreme Decree’ a proposition was made to J. T. Landreau, contemplating a compromise, under which he was to accept, and Peru on certain conditions agreed to pay him, a less sum of money than that he was entitled to under the law of 1833, and to those propositions Landreau gave his consent. But, as Peru failed to comply with the promises made in its behalf in this decree, and as afterwards, December 12, 1868, the Minister of the Treasury and Commerce, of Peru, published a decree declaring the Supreme Decree of 1865 null and void, it is clear that Landreau stands absolved from the obligations he had entered into on the 24th of October, 1865, and has a right to claim all that is due to him under the law of 1833, which, according to his estimates of the value of his discoveries, amounts to several million of soles.”

This despatch of 16th July, 1873, goes somewhat fully into the circumstances of the claim and must have been written on information supplied by the brothers. It shows that at that time the claim was based on the assumption that the contract of 1865 was at an end.

Célestin Landreau took up the same position in a memorial which he submitted to the United States and Chilean Claims Commission which sat under the Convention between the United States and Chile, dated August 7, 1892. In the decision upon his claim (Peruvian Case, pages 153 to 155) the Commission, as reported in Moore’s *International Arbitrations* (Vol. 4, pages 3571 *et seq.*), stated the effect of Célestin’s memorial thus:

“John C. Landreau in his memorial numbered 38, substantially says: “That he is a naturalized citizen of the United States and the legitimate owner of one undivided tenth part of certain guano deposits situated in the Republic of Peru.”

“That he derives title to said property from a transaction made by public instrument (*escritura publica*) on the 29th of October, 1873, with his brother J. Théophile Landreau, a French citizen, in which it was agreed that the claimant should have an interest of 30 per cent in the guano acquired by J. Théophile Landreau, and the latter was to retain the remaining 70 per cent.

“That the rights of J. Théophile Landreau grew out of certain discoveries of guano deposits made by him between the years 1844 and 1859, and which he reported to the Government of Peru in 1865.

“That by reason of said discoveries the said Jean Théophile Landreau “became entitled and had a right under the laws of Peru then in force “to one-third of the property discovered as provided in paragraph 6 “of the resolution of the Council of State of Peru of the 13th of February, “1833, and contained in Volume 4 of the *Collection of Laws by Quiroz*.

“The memorialist further states that on the 28th of October, 1865, “the said J. Théophile Landreau, representing both his interest and “that of the claimant, and with the consent of the latter by way of “compromise. and with the view of facilitating the settlement of their “interests, entered into a contract with the Government of Peru by “which they were to receive in compromise of their rights to one-third “of the guano deposits discovered by J. Théophile Landreau, a certain “proportion of five million tons of guano to be removed from said “deposits, and the claimant refers to said contract and annexes a copy “marked ‘Exhibit 6’.

“That Peru refused, however, to carry out said contract and “formally repudiated and attempted to annul it by decree of the “12th of December, 1868, whereby the memorialist and J. Théophile “Landreau were restored to their original rights as they existed prior “to October 28, 1865.”

Again, in 1895 Célestin presented a petition to the Franco-Chilean Arbitral Tribunal (Peruvian Case, pages 145-148). In this petition he stated his rights as against Peru in substantially the same way as previously before the United States and Chilean Claims Commission, as appears from the following extracts:

“To the Honorable the President of the Franco-Chilean Arbitral Tribunal :

“Your petitioner, John Célestin Landreau, respectfully represents “as follows, to wit:

“Allegations of Fact.”

“First. He is a naturalized citizen of the United States of “North America, residing in the County of Fairfax, in the State of “Virginia, having been born in France.

“Second. He claims the right to appear before this Honorable “Tribunal as a party entitled to the fund which is the subject-matter “of your deliberation, as will hereinafter specifically appear.

“Third. He is the only surviving brother and heir-at-law o. “Jean Théophile Landreau, deceased, and his assignee and grantee

“Fourth. He was, during the lifetime of said Jean Théophile “Landreau, a full equal co-partner in respect of the certain “guano deposits within the jurisdiction of the Republic of Peru, “South America, discovered by the said J. T. Landreau, and made “known to the said Republic of Peru under and in accordance with “the laws thereof, and more particularly set forth in the next succeeding “paragraph hereof, and which co-partnership continued in full force “and effect until on or about the 4th day of October, A.D. 1874, “when it was, by mutual understanding and agreement, terminated; “and thereafter, by like understanding and agreement, your petitioner “and the said J. T. Landreau stood in relation to the assets of the

“partnership as joint owners, each being entitled to an equal undivided
 “one-half interest therein, with the sole right of the control and
 “disposal of his own interest.

“And your petitioner respectfully but confidently asserts that the
 “failure of the Government of Peru to carry out its obligations incurred
 “by the terms of the compromise of ‘concession’ and its subsequent
 “attempt to annul it, restored *ipso facto* J. T. Landreau and your
 “petitioner, as his co-partner, to their rights as they originally existed.
 “When these several statutes and declaratory decrees are read and
 “construed together, as the well-settled rules of law require (laws in
 “*pari materia* must be construed with reference to each other, Bacon’s
 “Abridgment, Statute 13), your petitioner submits the conclusion
 “irresistibly follows, that J. T. Landreau and your petitioner became
 “the equitable owners of one-third of the guano deposits upon discovery
 “thereof, and the legal owners of such one-third when made known
 “to and accepted by Peru; that thereby a lien was created, not merely
 “upon the deposits of guano whilst they remained undisturbed, but
 “upon their removal or sale continued and attached to the proceeds
 “thereof.

“VI.

“Your petitioner submits the following propositions as consistent
 “with the principles of public justice, law, and equity; that when Peru
 “found it convenient and to her advantage to declare the contract
 “of October, 1865, null and void (although appropriating to herself
 “the fruits of the arduous labors, many sacrifices, and large expend-
 “itures incident to the explorations of J. T. Landreau), your petitioner
 “and his co-partner were remitted to their rights under their original
 “contract, and restored to the status thereunder, which entitled them
 “to receive one-third of the deposits of guano discovered and made
 “known, or to one-third of the proceeds thereof if such deposits had
 “been removed or sold.”

And the second and third of the conclusions in this petition by Célestin
 were as follows:

“II.

“That he was an equal co-partner of Jean Théophile Landreau,
 “deceased, a citizen of France, in his ownership of the one-third part
 “of the certain properties belonging to the Government of Peru, to
 “wit, divers valuable deposits of guano, theretofore unknown, to
 “which he was entitled, under and by virtue of the laws of Peru, as
 “discoverer, and which he duly made known to it, and which were
 “duly accepted by the Government of Peru in compliance with the
 “laws thereof.

“III.

“That such co-partnership continued in full force and effect until
 “on or about the 4th day of October, A.D. 1874, when it was termin-
 “ated by mutual understanding and agreement; and that thereafter
 “they, to wit, your petitioner and the said Jean Théophile Landreau,
 “became and remained the joint owners in said property interest,
 “each being entitled to an equal undivided one-half interest therein,

“with the sole right of the control and disposal of his own interest,
“until he, the petitioner, became the owner of said interests as afore-
“said.”

This petition contains a good deal of argument intended to support these contentions. The full print of the petition has been supplied to the Commission.

The circumstances, however, are somewhat different as regards Théophile Landreau.

In 1875, Théophile Landreau brought a suit based on the contract of 1865 against the Peruvian Government, in which he asked for the account of the sales of guano in order that he might claim the 10 per cent of the net proceeds in accordance with that contract. This was prayed in respect of the deposits known as Ballestas and Chanavaya as well as the other deposits denounced by Théophile, which might have been worked. Célestin is not mentioned in these proceedings and there is nothing to show that he was in any way privy to them. This suit is certainly strong evidence that Théophile Landreau had not accepted the repudiation of the contract of 1865. The suit lasted for three years and was decided against Théophile in all the courts, the ultimate decision being in 1878. A copy of the record has been supplied to this Commission.

Théophile further joined with Célestin in a protest of 31st October, 1882 (Peruvian Case, pages 144-145), addressed to the Minister of France in Peru, in which they claim to be creditors of Peru for a sum of nine million dollars in virtue of the contract of 1865 and the Supreme Decree therein set out. They protest against a sale by the Chilean Government at Santiago of a million tons of guano to their prejudice as creditors of Peru. This protest was signed by Théophile, and by Célestin “avec approbation mutuelle”.

Finally, in 1892, Théophile, treating the contract of 1865 as belonging entirely to himself released the Government of Peru from all obligations under it in consideration of payment in bonds and cash. There could not be a more definite assertion of the continued existence of that contract. Célestin was no party to this release in any form. There is no proof that he knew of it at the time, but in all probability he came to know of it soon after Théophile's death. In a letter to Célestin's attorney at Washington (Mr. Collier) from the United States consul at Callao (Jastremsky) dated 21st November, 1894, it is mentioned that Théophile had compromised his large claim against the Government of Peru in consideration of sums making a total of thirty-five thousand soles.

In the Franco-Chilean Arbitration, held in pursuance of the Convention between France and Chile dated July 23, 1892, the Government of Peru filed a Mémoire dated February, 1897, a copy of which has been put in evidence, and in this Mémoire the release is stated in the following terms:

“En effet, il suffit au Gouvernement de faire constater qu'il a payé
“à Jean-Théophile Landreau le montant définitivement arrêté à
“l'amiable des prétentions qu'il pouvait faire valoir contre le Pérou.
“Le 17 septembre 1892, Jean-Théophile Landreau a donné en due
“forme quittance définitive et sans réserve des prétentions pouvant
“résulter en sa faveur du contrat conclu par lui avec le Gouvernement
“le 2 novembre 1865.”

Célestin was in this Arbitration one of the claimants before the Commission.

The absence of any protest by Célestin in respect of this release in which Théophile treated himself as the sole owner of all rights in respect of the contract of 1865, is completely accounted for if Célestin had himself elected to treat that contract as at an end. It is only on this basis that the conduct of the brothers becomes intelligible. There are no doubt some claims made by Célestin together with Théophile which are inconsistent with a complete renunciation by Célestin of the 1865 contract, but on the balance of the whole evidence it appears to be established that he did so accept the repudiation by Peru of that contract.

There remains for examination under this head the correspondence between Théophile and Célestin, beginning with the letter of 1st December, 1865 (U.S. Case, page 132). There are no letters set out from Célestin, but the import of some of his letters may be collected from passages in Théophile's.

The letter of 1st December, 1865 (U.S. Case, pages 132-133), informs Célestin of the 1865 contract, and the filing of Théophile's list of deposits, but adds that all operations had been stopped by the outbreak of a revolution on the 6th November. He says that they must have patience and wait until things improve.

In a letter of 1st September, 1866, Théophile complains of the unworthy conduct of the Government in ignoring his right, and says:

"Since the present Government is entirely absolute and arbitrary, it might well happen that no attention is paid to my claim and that we shall be despoiled of what belongs to us.

"But I shall wait, if it is necessary, until there is another political upheaval and a constitutional government is established, to right things, and demand the fulfilment of my contract of 2nd November, 1865."

The next letter is of 27th May, 1867 (U.S. Case, page 135), and complains of the unsatisfactory state of things. He says that "there is every reason to believe that the head of the State will now listen to the advice of the Chambers and do me justice."

In the Peruvian Case, at pages 164 to 167, there appear three additional letters not set out in the case for the United States. They are dated 24th August, 1867, 27th December, 1867, and 26th April, 1868. In the first of those letters Théophile expresses a very bad opinion of one member of the Peruvian Government and says that Congress is about to adjourn and expresses his apprehensions that the contract of 1865 will not be respected. In the second of these letters (pages 165-166) Théophile complains of the "wicked" proceedings of the Government, and expresses hopes that something may come of a new revolution which had just broken out. In the third of these letters (pages 166-167), Théophile says that the new revolution has triumphed, but that there has been an outbreak of yellow fever, and expresses the hope that if he should die from that or any other cause, Célestin would prosecute the claim through the United States.

The next letter is dated 7th January, 1869 (U.S. Case, page 137). In that letter Théophile thanks Célestin for all he is doing in the guano matter. He informs him that in October, 1868, Congress had proclaimed Balta as President. He says that he had a personal conference with the new

President, at which it was agreed that Théophile should re-submit his list of deposits, and the President gave him his word of honor that he should be granted in cash a reward on all the amounts of guano. He says that he delivered his list with a petition on the next day to Mr. Calderon (the Finance Minister), who renewed the promise the President had given. Three days after, he says, he received a copy of the decree of 12th December, 1868, which he sets out in this letter *in extenso*. He says that he does not believe this decree to be just and sends a copy of the list of his discoveries which had appeared in *El Peruano* "for the purpose of ascertaining whether we ought to protest against the decree or if we ought to accept it such as it is".

In his next letter (U.S. Case. pages 141-146) Théophile acknowledges the receipt from Célestin of an opinion by United States lawyers that the contract should be observed by the Government of Peru. He suggests an energetic protest to the Government against the annulment. He goes on to say that it is useless to apply either to the courts or to the Legislative Chamber of Peru and that an appeal to the French Legation is not to be thought of. He asks Célestin to invoke the assistance of the United States, of which he says he is a citizen. In a postscript to this letter Théophile complains bitterly of the conduct of Pierola who had succeeded Calderon as Minister of Finance, saying that he tramples the contract of 1865 under foot and would not even recognize the decree of 12th December, 1868, and was throwing doubt on the novelty of Théophile's discoveries.

From Théophile's next letter (28th February, 1870, U.S. Case, page 147) it appears that Célestin had written to him advising that all means of justice and conciliation should be exhausted with the Government of Peru before invoking the protection of the United States. Théophile says in reply that nothing can be done in Peru and that Célestin should get a letter of recommendation to the Minister of the United States in Peru.

There are two more letters from Théophile dated 14th December, 1874, and 28th December, 1874, which appear in the Peruvian Case, pages 167 to 171. The first of these two letters (pages 167 to 170) contains many complaints of things in Peru and announces the postponement of his intended visit to the United States as a revolution is in progress in Peru which requires his attention. The second of these letters has so far as it is material been already referred to.

All that this correspondence shows is that Théophile was anxious that Célestin should get the United States Government to take action and that Théophile had no intention of abandoning the contract of 1865.

The result on the whole appears to be that Célestin Landreau did, while Théophile did not, accept the cancellation by Peru of the contract of 1865.

The present claim is on behalf of the representatives of Célestin in respect of the contract of 1865. As Célestin accepted the repudiation by Peru of the contract of 1865 and fell back on his rights under the laws of 1833 and 1847, it follows that no claim can be made good by his representatives for damages for the breach of that contract or on the basis that damages are to be measured by the amount which Célestin would have received if the contract had been fulfilled. No claim is made in the present proceedings on the basis of the laws of 1833 and 1847.

But it by no means follows that Peru escapes all liability. The claim is stated in the Protocol to be one "arising out of a decree of 24th October, 1865, of the Government of Peru providing for the payment of rewards" for the discovery of guano deposits. The questions stated in the first

article for the decision of the tribunal are whether the release of 1892 eliminated any claim by John Célestin Landreau "and if all claims were not thereby extinguished, then what sum if any is equitably due to the heirs or assigns of John Célestin Landreau". "Equitably" in this connection means "in justice and fairness".

It was an integral part of the scheme of the decree of 12th December, 1868, that the basis for a new contract regarding the guano deposits should be fixed by a special commission to be appointed for the purpose of examining them. The Peruvian Government never did anything to give effect to this proposal. On the face of the decree it was contemplated that a new contract should take the place of the rescinded decree of 1865. This was entirely ignored. But as the terms of the new contract were never ascertained, there are no materials for ascertaining damages for the failure of Peru in this respect. The matter had been allowed to remain rather in the sphere of honourable understanding than of binding obligation.

But the Government of Peru did not confine themselves to a repudiation which is admitted to be wrongful of the contract of 1865. The Government had received under that contract from Théophile Landreau lists of his discoveries of guano, and accepted them. It appears to be beyond doubt that the Government while repudiating the contract proceeded to take advantage of Théophile's discoveries by working for their own benefit the guano contained in these deposits. From this there inevitably follows a liability to pay to Théophile Landreau, his representatives, and assigns the fair value of the discoveries so communicated. The Government got the information on the footing of the contract of 1865 and having repudiated that contract by the decree of 12th December, 1868, they are bound to pay on a *quantum meruit* for the discoveries which they appropriated for their own benefit.

The principle on which the sum to be paid is to be computed is quite different from that on which the sum should have been assessed if Célestin was entitled to claim payment on the footing of that contract. In that case the question would have been how much would have been earned by him in respect of his share in Théophile's rights under the contract. The damage would have had to be assessed on the basis of what would have been payable in respect of the percentages on sales allowed by that contract. But as Célestin accepted the repudiation by Peru of that contract, the question is very different and is this: what was the fair value of the communication to Peru of the discoveries of guano which had been made by Théophile Landreau? This raises a question very different from that of the value of the remuneration which had been stipulated for in that contract.

The deposits were there and they would no doubt have been brought to the notice of the Peruvian Government sooner or later even if Théophile Landreau had never communicated any information about them. But of course the discovery by Landreau had a substantial value as bringing to the notice of the Government deposits, the existence of which would not have been discovered, it may be, until at some indefinite date in the future.

The value of these communications cannot in the nature of things be very accurately determined, but on the whole it appears that a sum of one hundred and twenty-five thousand gold American dollars should be allowed as representing Célestin's 30 per cent share, and that this should be paid under the award. In making this estimate, we have not assumed that the laws of 1833 and 1847 supplied the proper criterion of value. The law of 1833 applied primarily to the property of suppressed convents and

it is difficult to suppose that the words in article 6 "or other properties belonging to the State by any title" can properly be read as applying to property so entirely different in its nature as guano beds. Very little has been said about the law of 1847 and we do not think that it can be taken that the reward therein provided would be applicable in the present case.

The right to be paid on a *quantum meruit* for these discoveries is a claim arising out of the decree of 1865 within the meaning of the Protocol. Denouncements were made on the 3rd November, 1865, and on the 9th December, 1868, with a supplementary denouncement on the 12th December, 1868. When the wrongful repudiation by the decree of 12th December, 1868, had taken place, an obligation arose on the part of Peru to pay the fair value of these denouncements so far as Peru utilized them. This obligation, though it is not under the decree, is one arising out of it upon the repudiation coupled with the appropriation for the purpose of working of the information contained in the lists which had been supplied by Landreau.

There were raised on behalf of Peru in answer to the claim, three other points which call for notice. The first of these is the effect of the release of 16th September, 1892; the second is Célestin Landreau's French nationality of origin and the fact that he was not naturalized in the United States until 1867; and the third is the contention that the alleged assignment to Célestin of a share in his brother's rights does not entitle him or his representatives to make any claim against Peru.

I. *The release.*—In September, 1892, Théophile Landreau gave a release to the Government of Peru. (See Peruvian Case, pages 128-133.) The instrument which he executed is dated 16th September, 1892. It recites his desire to settle the controversy which had arisen between him and the Government of Peru arising out of the rescission of the contract of 2nd November, 1865 and acknowledges the good offices of the French Government through the Chargé d'Affaires at Lima, with whose knowledge it is stated that the deed was executed. The instrument goes on (Peruvian Case, page 129) to state, "I have agreed to cancel definitely and irrevocably the rights which in my favor have been derived or may be derived from the said contract of 1865 in exchange for the handing over of the following amounts". These amounts are 300,000 soles in bonds of the Peruvian internal debt and 20,000 soles in cash. The instrument proceeds, "In consequence all the rights claimed by me in Peruvian guano arising from the said contract are now totally and finally cancelled". etc. The instrument goes on:

"In the improbable case of there at any time appearing real or pretended assignees of my rights on the Peruvian guano, I also declare that what I cancel and is paid to me by this deed are not only the rights that belong to me today, in view of the contract of 1865, but the plenitude of such as that obligation granted me in the Supreme Decree of October 24, of the same year (1865) in which no one but myself has a right to interfere and of which the Government of Peru is unaware of there existing any sale or transfer of any kind."

This deed was executed by Théophile on the 16th September, 1892, and there is annexed a Supreme Resolution of the Government of Peru of the same date (pages 130-131). This resolution refers to the decree of 24th October and the contract of 2nd November, 1865. This second clause

makes reference to the resolution of 12th December, 1868, and alleges that it does not "exactly mean the absolute cancelment of the rights acquired by the interested party on making the denouncement". The third paragraph refers to the acceptance by the decree of 12th December, 1868, of the denouncements and also to the Commission ordered for examination of the deposits, and states that Landreau was requested to indicate the price he asked. Paragraph 4 enumerates certain deposits as having been discovered by Landreau "from which there have been extracted or may be extracted now over two million tons of guano". Paragraph 7 states that there was nothing contrary to law in the contract of 1865 and adds "nor is it possible to contend that contracts of that nature can be rescinded without previous judgment of the courts". Paragraph 8 states that Landreau had a right to diplomatic intervention as he had failed to obtain redress against the decision of the contract either from Congress or from the Supreme Court. Paragraph 10 states that the French Government had insisted on this matter being resolved upon and provides that the payment stipulated should be placed at the disposal of the interested party by the intermediary, the French Legation at Lima.

These are somewhat remarkable documents, but although it appears that at this date Théophile Landreau was then ill and an inmate as paying patient of a hospital at Lima, there is no ground for contending, and it has not been contended, that the execution by him was other than valid.

Did this release affect Célestin? On the face of it it clearly does not; it is a release only of Théophile's interest in the contract.

It is true that it is stated in the release and in the accompanying resolution that there had been no assignment and that the whole interest was in Théophile. The Peruvian Government had in fact notice that 30 per cent of the claim had been assigned to Célestin.

Of course if there was anything to show that Célestin knew of this release at the time of its execution and abstained from putting forward his claim, he and his representatives would be estopped from making any claim against the Peruvian Government, but there is nothing to show that there was any such acquiescence in this transaction by Célestin. Théophile lived for nearly two years after the release, but it does not appear whether or not he informed Célestin that he had thus affected to dispose of the whole interest in the contract. Célestin was the heir of Théophile and in all probability he must have come to know of the release soon after Théophile's death in 1894. But there is no sufficient foundation for inferring that Célestin's representatives are estopped by any conduct on his part from asserting the right to their 30 per cent share.

It follows that this release does not prejudice the present claim.

II. *Célestin's nationality.*—A good deal of argument was addressed to the tribunal upon this point. It was contended that the claim was one which had accrued to him while he was still a French subject and that his subsequent naturalization as a citizen of the United States did not justify the United States in taking up his case.

It is difficult to appreciate this argument. As a matter of fact the United States has taken up the case and by the agreement between the United States and Peru embodied in the Protocol, this tribunal is asked to decide upon the claim. The fact that any claim had accrued before naturalization might form one element to be considered by the United States before deciding to take up the case, but it is quite impossible to say that

it would on such a ground be *ultra vires* of the United States to take it up. This tribunal cannot enter into the question whether it was proper for the United States Government to take up this case. All that the tribunal has to do is to decide the dispute in the terms of the Protocol. It may be added that although the contract of 1865 was before Célestin's naturalization in the United States, a good deal of what took place in connection with the claim was after that date.

III. *Validity of the assignment.*—It is contended that the assignment does not entitle Célestin, the assignee, to proceed against Peru in respect of the share in the claim assigned to him and that for this purpose it would have been necessary that Célestin should have received from Peru an admission of his right as an assignee, in other words that there should have been in the language of English law, an attornment by Peru to Célestin as assignee.

It is not necessary for this purpose to decide what may be the municipal law of Peru as to assignment of contract rights. There is no doubt that Théophile had, in consideration of Célestin's advances to him, bound himself to pay over to Célestin a certain share in anything Théophile should receive from the Peruvian Government in respect of his discoveries of guano. Whatever may be the municipal law of Peru as to such assignments, it is clear that as between the two brothers Célestin was entitled under the ultimate readjustment to 30 per cent of Théophile's claim, and that this was known to the Government of Peru. We are not embarrassed by any technicalities of municipal law. It is clear that in all justice and fairness Peru was bound to pay to Célestin his quota under the readjustment and could not set up as against him any payment to or settlement with any other person not authorized by Célestin to receive it. Mr. Francis Thomas, of the United States Legation, in transmitting the protest against the decree of 21st April, 1874, informed the Peruvian Government of Célestin's interest (U.S. Case, page 209). The interest of Célestin is from time to time referred to in the correspondence with the Peruvian Government. The document by which, on 29th October, 1875, the Landreau brothers readjusted their respective interests was formally notified to the Government of Peru by the Legation of the United States at Lima on the 20th August, 1877.

There is one other point which is mentioned only to show that it has not been overlooked by the tribunal. It was contended for Peru that the existence of guano off the coast of Peru was a notorious fact and that there was no true discovery. It is, however, quite clear that there might be discovery as to the localities in which deposits existed. We are not called upon to determine as to the merits of Théophile Landreau as a discoverer, but it is clear that his "denouncements" were accepted by Peru. This point entirely fails.

X.

AGUILAR-AMORY AND ROYAL BANK OF CANADA CLAIMS¹.

PARTIES : Great Britain *versus* Costa Rica.

ARBITRATION CONVENTION : January 12, 1922.

ARBITRATOR : William H. Taft (U.S.A.).

AWARD : Washington, October 18, 1923.

Arbitration Convention January 12, 1922.—Ratification March 7, 1923.—Award October 18, 1923.—Effect of non-recognition of a government.—Liability for acts of previous governments.—What constitutes a government in international law.—Exhaustion of local remedies.—Advance waiver of diplomatic protection.—Estoppel.—Relations between municipal law and international law.—Whether money paid for *bona fide* government use or personally to an usurpator.—Settlement *ex aequo et bono*.—Nationality of claim.

¹ For bibliography, index and tables, see Volume III.

Convention between the British Government and the Government of Costa Rica for the submission to arbitration of certain claims against the government of Costa Rica, signed at San José de Costa Rica, January 12, 1922.

HIS MAJESTY THE KING OF THE UNITED KINGDOM OF GREAT BRITAIN AND IRELAND AND OF THE BRITISH DOMINIONS BEYOND THE SEAS, EMPEROR OF INDIA; AND

HIS EXCELLENCY THE PRESIDENT OF THE REPUBLIC OF COSTA RICA;

Whereas there has arisen between their respective Governments a difference as to the application of Law No. 41 of August 21, 1920, to two cases in which British Corporations are interested, to wit: to the concession granted by the Aguilar-Amory Contract of the 25th June, 1918, of which the "Central Costa Rica Petroleum Company" is owner, and the delivery to the Royal Bank of Canada of 998,000 colones in notes of 1,000 colones each in payment of a cheque drawn by the Tinoco Administration against the International Bank of Costa Rica, which cheque was deposited in the Government's account with the said Royal Bank; and

Whereas the claims and contentions of the two Governments in regard to these points have been set forth, on the part of His Britannic Majesty's Government, in the Notes which His Britannic Majesty's Minister addressed to the Costa Rican Ministry for Foreign Affairs on the 13th July and the 8th November, 1921, and in antecedent correspondence; and, on the part of the Costa Rican Government, in their Notes in reply relative to the present diplomatic controversy and especially in the Congressional Resolution of the 13th December, of that same year; and

Whereas both Governments are actuated by a lively desire to reach, within that spirit of cordial friendship which has always inspired their relations, a speedy and just settlement of the pending question; and as the medium of arbitration, indicated by His Britannic Majesty's Government, has been accepted by the Government of Costa Rica, after previous consultation with the Constitutional Congress;

Have therefore determined to conclude a Treaty of Arbitration, and have appointed for that purpose the following Plenipotentiaries, that is to say:

HIS MAJESTY THE KING OF THE UNITED KINGDOM OF GREAT BRITAIN AND IRELAND AND OF THE BRITISH DOMINIONS BEYOND THE SEAS, EMPEROR OF INDIA:

Andrew Percy BENNETT, Esquire, Companion of the Most Distinguished Order of St. Michael and St. George, His Majesty's Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary in the Republic of Costa Rica; and

HIS EXCELLENCY THE PRESIDENT OF THE REPUBLIC OF COSTA RICA:

Señor Licentiate Alejandro ALVARADO QUIRÓS, Secretary of State for Foreign Affairs;

Who, after having communicated to each other their respective full powers, found in good and due form, have agreed upon the following articles:

Article 1.

A single Arbitrator, appointed by mutual agreement, taking into consideration existing Agreements, the principles of Public and International Law, and in view of the allegations, documents and evidence which each of the two Governments may present to him, shall decide:

(1) Whether the demand of His Britannic Majesty's Government is well founded;

(2) Or whether on the contrary the Government of Costa Rica is justified in not recognising the said claims by maintaining the Declaration of Nullity contained in Law 41.

The Arbitrator shall have the necessary jurisdiction to establish procedure and to dictate without any restriction whatsoever other resolutions which may arise as a consequence of the question formulated, and which, in conformity with his judgment, may be necessary or expedient to fulfil in a just and honourable manner the purposes of this Convention; and he shall determine what one party may owe the other for the expenses of the claim. The Arbitrator shall also decide with regard to the payment of the expenses of the arbitration.

Article 2.

Both Governments solemnly undertake to conform to the decision of the Arbitrator, whatever it may be; and to comply with it without delay, as final and beyond appeal, pledging to this effect the national honour; and they shall take such measures as may be requisite to carry out the arbitral Award. The Government of Costa Rica undertake to obtain the adhesion of the International Bank of Costa Rica in so far as it may be necessary for the execution of the Award, and undertake to faithfully comply with the resolutions of the Arbitrator in as far as they may affect the official Credit Institution in question.

Article 3.

The High Contracting Parties agree in nominating as Arbitrator the Chief Justice of the United States of America, and in the event of the said Chief Justice declining to accept the office, another Jurist of international repute, whose Award shall be a guarantee to both parties of a true conception of justice and right, shall be chosen; and to this end it will be sufficient for the two Governments to sign a supplementary document, or to agree on the nomination by means of a simple exchange of Notes.

Article 4.

Immediately after the exchange of the ratifications of this Convention, both Governments, jointly or separately, shall solicit the acceptance of the Arbitrator. The Governments will consider that they have been formally notified of such acceptance by a communication to this effect from the Arbitrator to His Britannic Majesty's Embassy and the Costa Rican Legation in Washington.

Within ninety calendar days following such notification, each of the parties will present their respective allegations and evidence.

On the expiry of the above-mentioned ninety days for the presentation of allegations and evidence, a further period of sixty days shall commence, within which the parties may, if they so desire, present counter-arguments or rectifications.

On the expiry of this second period, a further period of ninety days shall commence, within which the Arbitrator shall pronounce his Award.

Similar rules of procedure shall obtain in the event of having to proceed, as above mentioned, to the appointment of an Arbitrator who is not the one chosen by mutual accord under this Agreement in so far as such rules of procedure may be applicable.

Article 5.

The Costa Rican Government undertake to give without delay or any cost whatever the certifications of documents, laws or acts existing in the Public Offices, which may be requested through the Ministry for Foreign Affairs by the Government of His Britannic Majesty, by the Royal Bank of Canada or by the Central Costa Rica Petroleum Company; and such certifications shall be held as authentic in the arbitration. Those documents which may appear published in "La Gaceta", the Official Journal of the Costa Rican Government, shall be held without question as authentic and admissible.

Article 6.

To be valid the present Convention must receive the approval of the Constitutional Congress of Costa Rica and of the Government of His Britannic Majesty; and as soon as this approval shall have been obtained, the Convention shall be ratified and the ratifications exchanged in this Capital or in Washington.

In witness whereof, we, the above-named Plenipotentiaries, have signed and sealed the present Convention in duplicate, both in the Spanish and English language.

Done in the City of San José de Costa Rica, the twelfth day of January, one thousand nine hundred and twenty-two.

(L. S.) A. PERCY BENNETT.

(L. S.) ALEJANDRO ALVARADO QUIRÓS.

PROTOCOL OF RATIFICATION.

The Undersigned, duly authorised by their respective Governments, have met together for the purpose of exchanging the ratifications of the Convention between His Majesty the King of the United Kingdom of Great Britain and Ireland and of the British Dominions beyond the Seas, Emperor of India, and His Excellency the President of the Republic of Costa Rica, signed at San José on 12th day of January, 1922, for the submission to arbitration of certain claims made by the Central Costa Rica Petroleum Company and the Royal Bank of Canada against the Government of Costa Rica.

The respective ratifications have been carefully compared and have been found to be conformable to each other, except that the ratification of His Excellency the President of Costa Rica contains the following reservation:

“Y por cuanto el Congreso Constitucional, por Decreto No. 6 del 23 de mayo de este año, aprobó el preinserto Tratado con la siguiente adición:

“*Artículo 2º.*—La aprobación dada al Tratado en el artículo anterior se hace en la inteligencia de que nada en el Tratado se opone a que Costa Rica haga valer todos los medios de defensa enumerados en el acuerdo del Congreso del 13 de diciembre de 1921, a que se hace referencia en el preámbulo del Tratado, y a que el Arbitro pueda fundamentar su fallo en todos o algunos de dichos medios de defensa,” cuya traducción al inglés dice así:

“*Article 2nd.* — The approval given in the preceding article to the Treaty is done with the understanding that nothing in the Treaty would prevent that Costa Rica shall bring into play all means of defence enumerated in the Congressional Resolution on the 13th December, 1921, to which reference is made in the preamble of the Treaty, and that the Arbitrator shall base his Award in all or any of the said means of defence,”

artículo que ha sido expresamente aceptado por el Gobierno de Su Majestad Británica, según nota No. 86/13/22 de la respectiva Legación, fechada en Panamá el 15 de setiembre próximo pasado.”

As the above English translation furnished by the Costa Rican Government is liable to misinterpretation, and in order that the matter may be placed upon due record, it is understood that the English equivalent of this reservation is as follows:

“The approval of the Convention contained in the preceding article has been given on the understanding that nothing in the Convention prevents Costa Rica from developing all the defences enumerated in the Resolution of Congress of the 13th December, 1921, and referred to in the preamble of the Convention; nor the Arbitrator from basing his decision upon all or any of the said defences.”

It is further understood that the Spanish text of the above reservation, which was expressly accepted by His Britannic Majesty's Government in a note addressed to the Minister for Foreign Affairs of Costa Rica by His Majesty's Chargé d'Affaires at Panama on the 15th September, 1922 (No. 86/13/22), is alone authoritative for the purposes of the present arbitration.

The said exchange of ratifications has accordingly taken place this day in the usual form.

In witness whereof the Undersigned have signed the present certificate and have affixed thereto their seals.

Done at Washington, this seventh day of March 1923.

(L. S.) A. C. GEDDES.

(L. S.) J. RAFAEL OREAMUNO.

ARBITRATION BETWEEN GREAT BRITAIN AND COSTA RICA.

OPINION AND AWARD OF WILLIAM H. TAFT, SOLE ARBITRATOR.

Washington, D.C., October 18, 1923.

This is a proceeding under a treaty of arbitration between Great Britain and Costa Rica. The ratifications of the treaty were exchanged on March 7, 1923. The scope of the questions to be decided is to be gathered from two recitals and Article I of the treaty. The two recitals are as follows:

Whereas there has arisen between their respective governments a difference as to the application of Law No. 41 of the 21st of August, 1920, to two cases in which British corporations are interested, to wit: to the concession granted by the Aguilar-Amory contract of the 25th June, 1918, of which the "Central Costa Rica Petroleum Company" is owner, and the delivery to the Royal Bank of Canada of 998,000 colones in notes of 1,000 colones each in payment of a cheque drawn by the Tinoco administration against the Banco Internacional de Costa Rica, which cheque was deposited in the government's account with the said Royal Bank; and

Whereas the claims and contentions of the two governments in regard to these points have been set forth, on the part of His Britannic Majesty's Government, in the notes which His Britannic Majesty's Minister addressed to the Costa Rican Ministry for Foreign Affairs on the 13th of July and the 8th November, 1921, and in antecedent correspondence; and, on the part of the Costa Rican Government, in their notes in reply relative to the present diplomatic controversy and especially in the Congressional resolution of the 13th December of that same year.

Article I. A single arbitrator, appointed by mutual agreement, taking into consideration existing agreements, the principles of public and international law, and in view of the allegations, documents and evidence which each of the two governments may present to him, shall decide:

1. Whether the demand of His Britannic Majesty's Government is well founded;

2. Or whether on the contrary the Government of Costa Rica is justified in not recognizing the said claims by maintaining the declaration of nullity contained in Law 41.

The arbitrator shall have the necessary jurisdiction to establish procedure and to dictate without any restriction whatsoever other resolutions which may arise as a consequence of the question formulated, and which, in conformity with his judgment, may be necessary or expedient to fulfil in a just and honorable manner the purposes of this convention; and he shall determine what one party may owe the other for the expenses of the claim. The arbitrator shall also decide with regard to the payment of the expenses of the arbitration.

A reservation in respect to the foregoing provision was made by the Congress of Costa Rica after the signing of the treaty, and this was accepted by Great Britain, as follows:

Article 2. The approval given in the preceding article to the treaty is done with the understanding that nothing in the treaty would prevent that Costa Rica shall bring into play all means of defense enumerated in the Congressional resolution on the 13th of December, 1921, to which reference is made in the preamble of the treaty and that the arbitrator shall base his award in all or any of the said means of defense.

In January, 1917, the Government of Costa Rica, under President Alfredo Gonzalez, was overthrown by Frederico Tinoco, the Secretary of War. Gonzalez fled. Tinoco assumed power, called an election, and established a new constitution in June, 1917. His government continued until August, 1919, when Tinoco retired, and left the country. His government fell in September following. After a provisional government under one Barquero, the old constitution was restored and elections held under it. The restored government is a signatory to this treaty of arbitration.

On the 22nd of August, 1922, the Constitutional Congress of the restored Costa Rican Government passed a law known as Law of Nullities No. 41. It invalidated all contracts between the executive power and private persons, made with or without approval of the legislative power between January 27, 1917, and September 2, 1919, covering the period of the Tinoco government. It also nullified the legislative decree No. 12 of the Tinoco government, dated June 28, 1919, authorizing the issue of the fifteen million colones currency notes. The colon is a Costa Rican gold coin or standard nominally equal to forty-six and one-half cents of an American dollar, but it is uncoined and the exchange value of the paper colon actually in circulation is much less. The Nullities Law also invalidated the legislative decree of the Tinoco government of July 8, 1919, authorizing the circulation of notes of the nomination of 1,000 colones, and annulled all transactions with such colones bills between holders and the state, directly or indirectly, by means of negotiation or contract, if thereby the holders received value as if they were ordinary bills of current issue.

The claim of Great Britain is that the Royal Bank of Canada and the Central Costa Rica Petroleum Company are Britain corporations whose shares are owned by British subjects; that the Banco Internacional of Costa Rica and the Government of Costa Rica are both indebted to the Royal Bank in the sum of 998,000 colones, evidenced by 998 one thousand colones bills held by the Bank; that the Central Costa Rica Petroleum Company owns, by due assignment, a grant by the Tinoco government in 1918 of the right to explore for an exploit oil deposits in Costa Rica, and that both the indebtedness and the concession have been annulled without right by the Law of Nullities and should be excepted from its operation. She asks an award that she is entitled on behalf of her subjects to have the claim of the bank paid, and the concession recognized and given effect by the Costa Rican Government.

The Government of Costa Rica denies its liability for the acts or obligations of the Tinoco government and maintains that the Law of Nullities was a legitimate exercise of its legislative governing power. It further denies the validity of such claims on the merits, unaffected by the Law of Nullities.

It is convenient to consider first the general objections to both claims of Great Britain, urged by Costa Rica, and then if such general objections cannot prevail, to consider the merits of each claim and Costa Rica's special defenses to it.

Coming now to the general issues applicable to both claims, Great Britain contends, first, that the Tinoco government was the only government of Costa Rica *de facto* and *de jure* for two years and nine months; that during that time there is no other government disputing its sovereignty, that it was in peaceful administration of the whole country, with the acquiescence of its people.

Second, that the succeeding government could not by legislative decree avoid responsibility for acts of that government affecting British subjects, or appropriate or confiscate rights and property by that government except in violation of international law; that the act of Nullities is as to British interests, therefore itself a nullity, and is to be disregarded, with the consequence that the contracts validly made with the Tinoco government must be performed by the present Costa Rican Government, and that the property which has been invaded or the rights nullified must be restored.

To these contentions the Costa Rican Government answers: First, that the Tinoco government was not a *de facto* or *de jure* government according to the rules of international law. This raises an issue of fact.

Second, that the contracts and obligations of the Tinoco government, set up by Great Britain on behalf of its subjects, are void, and do not create a legal obligation, because the government of Tinoco and its acts were in violation of the constitution of Costa Rica of 1871.

Third, that Great Britain is stopped by the fact that it did not recognize the Tinoco government during its incumbency, to claim on behalf of its subjects that Tinoco's was a government which could confer rights binding on its successor.

Fourth, that the subjects of Great Britain, whose claims are here in controversy, were either by contract or the law of Costa Rica bound to pursue their remedies before the courts of Costa Rica and not to seek diplomatic interference on the part of their home government.

Dr. John Bassett Moore, now a member of the Permanent Court of International Justice, in his *Digest of International Law*, Volume I, p. 249, announces the general principle which has had such universal acquiescence as to become well settled international law:

Changes in the government or the internal policy of a state do not as a rule affect its position in international law. A monarchy may be transformed into a republic or a republic into a monarchy; absolute principles may be substituted for constitutional, or the reverse; but, though the government changes, the nation remains, with rights and obligations unimpaired. . . .

The principle of the continuity of states has important results. The state is bound by engagements entered into by governments that have ceased to exist; the restored government is generally liable for the acts of the usurper. The governments of Louis XVIII and Louis Philippe so far as practicable indemnified the citizens of foreign states for losses caused by the government of Napoleon; and the King of the Two Sicilies made compensation to citizens of the United States for the wrongful acts of Murat.

Again Dr. Moore says:

The origin and organization of government are questions generally of internal discussion and decision. Foreign powers deal with the existing *de facto* government, when sufficiently established to give reasonable assurance of its permanence, and of the acquiescence of those who constitute the state in its ability to maintain itself, and discharge its internal duties, and its external obligations.

The same principle is announced in Professor Borchard's new work on *The Diplomatic Protection of Citizens Abroad* :

Considering the characteristics and attributes of the *de facto* government, a general government *de facto* having completely taken the place of the regularly constituted authorities in the state binds the nation. So far as its international obligations are concerned, it represents the state. It succeeds to the debts of the regular government it has displaced and transmits its own obligations to succeeding titular governments. Its loans and contracts bind the state and the state is responsible for the governmental acts of the *de facto* authorities. In general its treaties are valid obligations of the state. It may alienate the national territory and the judgments of its courts are admitted to be effective after its authority has ceased. An exception to these rules has occasionally been noted in the practice of some of the states of Latin America, which declare null and void the acts of a usurping *de facto* intermediary government, when the regular government it has displaced succeeds in restoring its control. Nevertheless, acts validly undertaken in the name of the state and having an international character cannot lightly be repudiated and foreign governments generally insist on their binding force. The legality or constitutional legitimacy of a *de facto* government is without importance internationally so far as the matter of representing the state is concerned. (Bluntschli, Sects. 44, 45, 120; Holtzendorff, II, Sect. 21; Pradier-Fodéré, Sect. 134, 139; Rivier, II, 131, 440; Rougier, 481; *France v. Chile*, Franco Chilean Arbitration, Lausanne, p. 220.)

The same views are expressed by Chancellor Kent (1 Comm. 14th ed., p. 25), by Mr. Wheaton (Wheaton's *International Law*, Philippon's 5th Eng. ed., p. 37), and by Mr. Hall (*International Law*, 6th ed., J. B. Attay, 1909, pp. 20, 21), and by Dr. Woolsey in his *Introduction to the Study of International Law* (ed. 1873, pp. 32, 52, 53, 171, 172).

First, what are the facts to be gathered from the documents and evidence submitted by the two parties as to the *de facto* character of the Tinoco government?

In January, 1917, Frederico A. Tinoco was Secretary of War under Alfredo Gonzalez, the then President of Costa Rica. On the ground that Gonzalez was seeking reelection as President in violation of a constitutional limitation, Tinoco used the army and navy to seize the government, assume the provisional headship of the Republic and become Commander-in-Chief of the army. Gonzalez took refuge in the American Legation, thence escaping to the United States. Tinoco constituted a provisional government at once and summoned the people to an election for deputies to a constituent assembly on the first of May, 1917. At the same time he directed an election to take place for the Presidency and himself became

a candidate. An election was held. Some 61,000 votes were cast for Tinoco and 259 for another candidate. Tinoco then was inaugurated as the President to administer his powers under the former constitution until the creation of a new one. A new constitution was adopted June 8, 1917, supplanting the constitution of 1871. For a full two years Tinoco and the legislative assembly under him peaceably administered the affairs of the Government of Costa Rica, and there was no disorder of a revolutionary character during that interval. No other government of any kind asserted power in the country. The courts sat, Congress legislated, and the government was duly administered. Its power was fully established and peaceably exercised. The people seemed to have accepted Tinoco's government with great good will when it came in, and to have welcomed the change. Even the committee of the existing government, which formulated and published a report on May 29, 1920, directing the indictment of President Tinoco for the crime of military revolution and declaring the acts of his regime as null and void and without legal value, used this language:

Without having a constitution to establish the office of President and determine his functions, and even to indicate the period for which he was to be elected, the election was held by the sole will of the person who was violently exercising the executive power. And as was natural, the election fell to the same Mr. Tinoco, and, sad to relate, the country applauded! The act, therefore, of decreeing that said election should be held under such conditions is contrary to the most rudimentary principles of political law.

The quotation is only important to show the fact of the then acquiescence of the people in the result. Though Tinoco came in with popular approval, the result of his two years administration of the law was to rouse opposition to him. Conspiracies outside of the country were projected to organize a force to attack him. But this did not result in any substantial conflict or even a nominal provisional government on the soil until considerably more than two years after the inauguration of his government, and did not result in the establishment of any other real government until September of that year, he having renounced his Presidency in August preceding, on the score of his ill health, and withdrawn to Europe. The truth is that throughout the record as made by the case and counter case, there is no substantial evidence that Tinoco was not in actual and peaceable administration without resistance or conflict or contest by anyone until a few months before the time when he retired and resigned.

Speaking of the resumption of the present government, this passage occurs in the argument on behalf of Costa Rica:

Powerful forces in Costa Rica were opposed to Tinoco from the outset, but his overthrow by ballot or unarmed opposition was impossible and it was equally impossible to organize armed opposition against him in Costa Rican territory.

It is true that action of the supporters of those seeking to restore the former government was somewhat delayed by the influence of the United States with Gonzalez and his friends against armed action, on the ground that military disturbances in Central America during the World War would be prejudicial to the interests of the Allied Powers. It is not important, however, what were the causes that enabled Tinoco to carry

on his government effectively and peaceably. The question is, must his government be considered a link in the continuity of the Government of Costa Rica? I must hold that from the evidence that the Tinoco government was an actual sovereign government.

But it is urged that many leading Powers refused to recognize the Tinoco government, and that recognition by other nations is the chief and best evidence of the birth, existence and continuity of succession of a government. Undoubtedly recognition by other Powers is an important evidential factor in establishing proof of the existence of a government in the society of nations. What are the facts as to this? The Tinoco government was recognized by Bolivia on May 17, 1917; by Argentina on May 22, 1917; by Chile on May 22, 1917; by Haiti on May 22, 1917; by Guatemala on May 28, 1917; by Switzerland on June 1, 1917; by Germany on June 10, 1917; by Denmark on June 18, 1917; by Spain on June 18, 1917; by Mexico on July 1, 1917; by Holland on July 11, 1917; by the Vatican on June 9, 1917; by Colombia on August 9, 1917; by Austria on August 10, 1917; by Portugal on August 14, 1917; by El Salvador on September 12, 1917; by Roumania on November 15, 1917; by Brazil on November 28, 1917; by Peru on December 15, 1917; and by Ecuador on April 23, 1917.

What were the circumstances as to the other nations?

The United States, on February 9, 1917, two weeks after Tinoco had assumed power, took this action:

The Government of the United States has viewed the recent overthrow of the established government in Costa Rica with the gravest concern and considers that illegal acts of this character tend to disturb the peace of Central America and to disrupt the unity of the American continent. In view of its policy in regard to the assumption of power through illegal methods, clearly enunciated by it on several occasions during the past four years, the Government of the United States desires to set forth in an emphatic and distinct manner its present position in regard to the actual situation in Costa Rica which is that it will not give recognition or support to any government which may be established unless it is clearly proven that it is elected by legal and constitutional means.

And again on February 24, 1917:

In order that citizens of the United States may have definite information as to the position of this Government in regard to any financial aid which they may give to, or any business transaction which they may have with those persons who overthrew the constitutional Government of Costa Rica by an act of armed rebellion, the Government of the United States desires to advise them that it will not consider any claims which may in the future arise from such dealings, worthy of its diplomatic support.

The Department of State issued the following in April, 1918:

The Department of State has received reports to the effect that those citizens of Costa Rica now exercising the functions of government in the Republic of Costa Rica have been led to believe by those persons who are acting as their agents, that the Government of the United States was considering granting recognition to them as constituting the Government of Costa Rica.

In order to correct any such impression which is absolutely erroneous, the Government of the United States desires to state clearly and emphatically that it has not altered the attitude which it has assumed in regard to the granting of recognition to the above mentioned citizens of Costa Rica and which was conveyed to them in February, 1917, and further that this attitude will not be altered in the future.

Probably because of the leadership of the United States in respect to a matter of this kind, her then Allies in the war, Great Britain, France and Italy, declined to recognize the Tinoco government. Costa Rica was, therefore, not permitted to sign the Treaty of Peace at Versailles, although the Tinoco government had declared war against Germany.

The merits of the policy of the United States in this non-recognition it is not for the arbitrator to discuss, for the reason that in his consideration of this case, he is necessarily controlled by principles of international law, and however justified as a national policy non-recognition on such a ground may be, it certainly has not been acquiesced in by all the nations of the world, which is a condition precedent to considering it as a postulate of international law.

The non-recognition by other nations of a government claiming to be a national personality, is usually appropriate evidence that it has not attained the independence and control entitling it by international law to be classed as such. But when recognition *vel non* of a government is by such nations determined by inquiry, not into its *de facto* sovereignty and complete governmental control, but into its illegitimacy or irregularity of origin, their non-recognition loses something of evidential weight on the issue with which those applying the rules of international law are alone concerned. What is true of the non-recognition of the United States in its bearing upon the existence of a *de facto* government under Tinoco for thirty months is probably in a measure true of the non-recognition by her Allies in the European War. Such non-recognition for any reason, however, cannot outweigh the evidence disclosed by this record before me as to the *de facto* character of Tinoco's government, according to the standard set by international law.

Second. It is ably and earnestly argued on behalf of Costa Rica that the Tinoco government cannot be considered a *de facto* government, because it was not established and maintained in accord with the constitution of Costa Rica of 1871. To hold that a government which establishes itself and maintains a peaceful administration, with the acquiescence of the people for a substantial period of time, does not become a *de facto* government unless it conforms to a previous constitution would be to hold that within the rules of international law a revolution contrary to the fundamental law of the existing government cannot establish a new government. This cannot be, and is not, true. The change by revolution upsets the rule of the authorities in power under the then existing fundamental law, and sets aside the fundamental law in so far as the change of rule makes it necessary. To speak of a revolution creating a *de facto* government, which conforms to the limitations of the old constitution is to use a contradiction in terms. The same government continues internationally, but not the internal law of its being. The issue is not whether the new government assumes power or conducts its administration under constitutional limitations established by the people during

the incumbency of the government it has overthrown. The question is, has it really established itself in such a way that all within its influence recognize its control, and that there is no opposing force assuming to be a government in its place? Is it discharging its functions as a government usually does, respected within its own jurisdiction?

Reference is further made, on behalf of Costa Rica, to the Treaty of Washington, December 20, 1907, entered into by the Republics of Central America, in which it was agreed that

The governments of the contracting parties will not recognize any one who rises to power in any of the five republics in consequence of a coup d'état or by a revolution against a recognized government until the representatives of the people by free elections have reorganized the country in constitutional form.

Such a treaty could not affect the rights of subjects of a government not a signatory thereto, or amend or change the rules of international law in the matter of *de facto* governments. Their action under the treaty could not be of more weight in determining the existence of a *de facto* government under Tinoco than the policy of the United States, already considered. Moreover, it should be noted that all the signatories to the treaty but Nicaragua manifested their conviction that the treaty requirement had been met in the case of the Tinoco government, by recognizing it after the adoption of the constitution of 1917 and the election of Tinoco.

Third. It is further objected by Costa Rica that Great Britain by her failure to recognize the Tinoco government is estopped now to urge claims of her subjects dependent upon the acts and contracts of the Tinoco government. The evidential weight of such non-recognition against the claim of its *de facto* character I have already considered and admitted. The contention here goes further and precludes a government which did not recognize a *de facto* government from appearing in an international tribunal in behalf of its nationals to claim any rights based on the acts of such government.

To sustain this view a great number of decisions in English and American courts are cited to the point that a municipal court cannot, in litigation before it, recognize or assume the *de facto* character of a foreign government which the executive department of foreign affairs of the government of which the court is a branch has not recognized. This is clearly true. It is for the executive to decide questions of foreign policy and not courts. It would be most unseemly to have a conflict of opinion in respect to foreign relations of a nation between its department charged with the conduct of its foreign affairs and its judicial branch. But such cases have no bearing on the point before us. Here the executive of Great Britain takes the position that the Tinoco government which it did not recognize, was nevertheless a *de facto* government that could create rights in British subjects which it now seeks to protect. Of course, as already emphasized, its failure to recognize the *de facto* government can be used against it as evidence to disprove the character it now attributes to that government, but this does not bar it from changing its position. Should a case arise in one of its own courts after it has changed its position, doubtless that court would feel it incumbent upon it to note the change in its further rulings.

Precedents in American arbitrations are cited to show that an estoppel like the one urged does arise. They are Schultz's case (Moore, *Inter-*

national Arbitrations, Vol. 3, 2973), Janson's case (*ibidem*, 2902), and Jarvis's case (Ralston, *Venezuela Arbitrations*, 150). In the opinions of these cases delivered by American commissioners, there are expressions sustaining the view that the bar of an estoppel exists, but an examination shows that no authorities are cited and no arguments are made in support of the view. Moreover, the array of facts in the cases was conclusive against the existence of a *de facto* government, and the expressions were unnecessary to the conclusion. In Schultz's case the claim of an American citizen was against the Juarez government for loss of goods by fire between the lines of battle waged by Miramon's forces against Juarez's government. The claim against Juarez's government was plainly not sustainable, first because it occurred in the train of war and, second, because the Miramon forces never had in fact constituted a *de facto* government. The Janson case before the same tribunal was for the value of an American bark seized by Miramon's soldiers to escape out of the country from the victorious army of Juarez. The commissioner devotes many pages to a résumé of evidence to show that neither Miramon nor Maximilian, with whom he acted, had ever had a *de facto* government; that Juarez was always in control of the greater part of Mexico and always resisting. The truth is that the language of the decisions should be more properly construed to emphasize the great and overwhelming weight to be given to the recognition of Juarez by the United States and its non-recognition of Miramon as evidence against the *de facto* character of the government of the latter, than to uphold the theory of a bar by estoppel.

In Jarvis's case the facts were that Paez, a Venezuelan citizen, was an insurgent against the existing government of Venezuela in 1849, and enlisted in his conspiracy Jarvis, the American claimant, who furnished him a ship and arms and ammunition. This was a crime against the United States on Jarvis's part, because the United States was on terms of amity with Venezuela. The expedition failed. In 1861, thirteen years later, however, when Paez was in Venezuela, a sudden outbreak placed him in power. In 1863, just as he was about to retire with the collapse of his government, he issued bonds to Jarvis to repay him for his outlay in the unsuccessful insurrection of 1849, twelve years before. The commissioner held that there was no lawful consideration for the bonds. Certainly this was a righteous conclusion. It was a personal obligation of Paez, if it was an obligation at all. It was not a debt of Venezuela. It was invalid and unlawful because of its vicious origin, both by the laws of the United States and the laws of Venezuela. The commissioner also by way of additional but unnecessary support to his conclusion said the United States was estopped to urge the claim.

These are, so far as I am advised, the only authorities to be found either in decided cases or in text writers applying the principles of estoppel to bar a nation seeking to protect its nationals in their rights against the successor of a *de facto* government.

I do not understand the arguments on which an equitable estoppel in such case can rest. The failure to recognize the *de facto* government did not lead the succeeding government to change its position in any way upon the faith of it. Non-recognition may have aided the succeeding government to come into power; but subsequent presentation of claims based on the *de facto* existence of the previous government and its dealings does not work an injury to the succeeding government in the nature of a fraud or breach of faith. An equitable estoppel to prove the truth must rest on

previous conduct of the person to be estopped, which has led the person claiming the estoppel into a position in which the truth will injure him. There is no such case here.

There are other estoppels recognized in municipal law than those which rest on equitable considerations. They are based on public policy. It may be urged that it would be in the interest of the stability of governments and the orderly adjustment of international relations, and so a proper rule of international law, that a government in recognizing or refusing to recognize a government claiming admission to the society of nations should thereafter be held to an attitude consistent with its deliberate conclusion on this issue. Arguments for and against such a rule occur to me; but it suffices to say that I have not been cited to text writers of authority or to decisions of significance indicating a general acquiescence of nations in such a rule. Without this, it cannot be applied here as a principle of international law.

It is urged that the subjects of Great Britain knew of the policy of their home government in refusing to recognize the Tinoco régime and cannot now rely on protection by Great Britain. This is a question solely between the home government and its subjects. That government may take the course which the United States has done and refuse to use any diplomatic offices to promote such claims and thus to leave its nationals to depend upon the sense of justice of the existing Costa Rican Government, as they were warned in advance would be its policy, or it may change its conclusion as to the *de facto* existence of the Tinoco government and offer its subjects the protection of its diplomatic intervention. It is entirely a question between the claimants and their own government. It should be noted that Great Britain issued no such warning to its subjects as did the United States to its citizens in this matter.

The fourth point made on behalf of Costa Rica against the claims here pressed is that both claimants are bound either by their own contractual obligation entered into with the Government of Costa Rica, or by the laws of Costa Rica, to which they subscribed, not to present their claims by way of diplomatic intervention of their home government, but to submit their claims to the courts of Costa Rica. This is in effect a plea in abatement to the jurisdiction of the arbitrator, which, under the terms of the arbitration, Costa Rica has the right to advance.

So far as the Amory concession, and the claim of the Petroleum Company is concerned, the plea turns on two provisions of the concession. One is on Article XIX, as follows:

The present contract shall elapse, and the government may so declare by an Executive Order, in the following cases only:

6. If the contractor has recourse to diplomatic action in connection with any dispute or litigation as to the rights and privileges granted by this contract, but the forfeiture of this concession shall not be pronounced by the government without having given to the concessionaire the opportunity to defend himself nor without having submitted the point to arbitration.

Article XXI:

Any dispute arising between the parties in respect to the interpretation or execution of this contract which cannot be compromised, shall be submitted to arbitration and decided according to the laws of

Costa Rica. If the parties fail to agree on one arbitrator, each shall appoint one, and the two arbitrators in case of disagreement shall choose a third as umpire.

These two limitations do not seem to include within their scope such a question as the power of the Tinoco government to grant the concession, or the obligation of the present government of Costa Rica to recognize it. They cover the interpretation and construction of the contract rather than the fundamental question of its existence.

With respect to the Royal Bank, the facts are somewhat different. The bank obtained the right to establish a branch or agency in Costa Rica under the following order:

DEPARTMENT OF TREASURY AND COMMERCE.

No. 437.

SAN JOSE, *August 7, 1915.*

Whereas it is recorded in the documents previously inserted that the Royal Bank of Canada, a society domiciled in Montreal, Province of Quebec, in the Dominion of Canada, is organized in accordance with the laws of that country; that said society has resolved to establish a branch or agency in Costa Rica, and that it has appointed in that country a representative clothed with sufficient power to manage the affairs of the branch or agency.

The President of the Republic

Resolves:

That it is in order to enter in the Mercantile Register the constitutive deed of the Royal Bank of Canada, as well as the additional one relating to the branch in this country, under the understanding that, in accordance with the provisions contained in Articles 11 and 12 of the Banking Law, the branch or agency shall not invoke its status as a foreign corporation, with respect to matters or operations of the bank, which in all cases be decided by the law courts of Costa Rica, and in entire subjection to the laws of that Republic.

Let it be published.

GONZALEZ.

*Assistant Secretary of State in Charge of the
Treasury and Commerce.*

JORGE GUARDIA.

Articles 11 and 12 referred to in this banking law are as follows:

Article 11. Companies organized abroad for the establishment of banks of any kind within the Republic shall subject themselves for effective organization to the provisions of this law and the banks, as well as their shareholders, shall be impressed with the character of Costa Rica citizenship to the extent of being denied the power to invoke the laws of any foreign country in matters relating to the affairs or operations of such banks; such matters must be decided by the tribunals of Costa Rica and in entire conformity with the laws of the Republic.

Article 12. Banks established in the country as branches of foreign banks shall be equally subject to the provisions of the preceding article.

It is doubtful whether these restrictions upon the bank by their terms go so far as to forbid its appeal for diplomatic intervention in protection of its rights. They show clearly that the powers conferred by the government

of its origin cannot enlarge its banking powers in Costa Rica and that its rights are to be decided by Costa Rican courts and according to Costa Rican law. But to carry this to a denial of the right to a diplomatic intervention by its own government to avoid legislative nullification of its rights without a hearing would be going far.

It has been held in a number of important arbitrations, and by several foreign secretaries, that such restrictions are not binding upon a home government and will not prevent it from exercising its diplomatic functions to protect its nationals against the annulment of the rights secured to them by the laws of the country in force when the obligations arose. Wharton's *Digest*, II, p. 612, Sect. 230; Moore's *Digest*, III, 307; Ralston's *Report*, I, p. 819; *Am. Foreign Relations*, 1887, p. 99; *American Foreign Relations*, 1902, pp. 870, 871; Moore, *Intern. Arbitrations*, 1644; Ralston, *Intern. Arbitral Law*, p. 48; Borchard, *Diplomatic Protection of Citizens Abroad*, 293.

However this may be, these restrictions upon each claimant would seem to be inapplicable to a case like the present where is involved the obligation of a restored government for the acts or contracts of a usurping government. The courts of the restored government are bound to administer the law of the restored government under its constitution and their decisions are necessarily affected by the limitations of that instrument. This may prevent the courts from giving full effect to international law that may be at variance with the municipal law which under the restored constitution the national courts have to administer. It is obvious that the obligations of a restored government for the acts of the usurping *de facto* government it succeeds cannot, from the international standpoint, be prejudiced by a constitution which, though restored to life, is for purposes of this discussion, exactly as if it were new legislation which was not in force when the obligations arose.

Nor is it an answer to this, to suggest that in the case here under consideration, the restored constitution may be construed not to prevent the Costa Rican courts from giving effect to the principles of international law, already stated. It is enough that the restored constitution is the controlling factor in the exercise of any jurisdiction to be exercised by those courts, and that other nations may object to a tribunal which must give consideration to legislation enacted after the fact, in reaching its decision.

This is not an exceptional instance of an essential difference between the scope and effect of a decision by the highest tribunal of a country and of an international tribunal. The Constitution of the United States makes the Constitution, laws passed in pursuance thereof, and treaties of the United States the supreme law of the land. Under that provision, a treaty may repeal a statute, and a statute may repeal a treaty. The Supreme Court cannot under the Constitution recognize and enforce rights accruing to aliens under a treaty which Congress has repealed by statute. In an international tribunal, however, the unilateral repeal of a treaty by a statute would not affect the rights arising under it and its judgment would necessarily give effect to the treaty and hold the statute repealing it of no effect.

Another and conclusive answer to this plea in abatement to the jurisdiction here is found in the fact that the provisional government of Barquero, succeeding that of Tinoco, which subsequently and peaceably and in due course merged into the existing government, took away the power of the then courts of Costa Rica to hear the suit of the Royal Bank already instituted, or to entertain any suit involving rights against the government, decreed a moratorium for a year of the claims of this character, and forbade the issue of any mesne or final execution upon the property of the Banco

Internacional or of the state in satisfaction of such claims. It is true that all these acts of the provisional government were repudiated by a legislative decree of the present government in August of 1920, some ten months after its accession. This was at a time when the Law of Nullities had already passed Congress and was only delayed by the veto of the President. In a few days it was made into law by its passage over his veto. The Law of Nullities was a legislative decree without any hearing declaring invalid the rights which the bank claimed to have against the Banco Internacional and against the government. It was merely a continuation of the legislative policy begun in different form by the provisional government for defeating these claims.

It is true that the bank might then have continued its litigation and have contested the validity of the Law of Nullities before the courts of Costa Rica, but it would have had to do so before a court that was elected by the same Congress which passed the Law of Nullities, the previous court having been reorganized by the Congress. Without in any way implying a criticism of the new court, or a doubt as to its spirit of judicial inquiry, I think the previous course of the provisional government, the enactment of the Law of Nullities, and the constitutional limitation upon the scope of the decision of Costa Rican courts, already referred to, so changed the situation with respect to the rights of the bank when it began its suit that the restored government must be held to have waived the enforcement of any limitation upon the right of the bank to invoke the protection of its home government under the circumstances.

The same views must apply in favor of the concessionaire under the Amory concession if the restrictions of its concession are to be construed as limiting the power of the concessionaire to invoke diplomatic intervention without a resort to the courts.

A consideration of the issues before us, therefore, recurs to the merits of the two claims. The decision of them must be governed by the answer to the question whether the claims would have been good against the Tinoco government as a government, unaffected by the Law of Nullities, and unaffected by the Costa Rican Constitution of 1871.

It is suggested on behalf of Great Britain that the scope of the arbitration does not involve an examination by the arbitrator into the merits of the claims after the general principles applying to the Law of Nullities and its validity shall have been decided. I cannot yield to this suggestion. The recitals of the treaty show that the demand and claims of Great Britain and of Costa Rica in this arbitration are to be determined from the "notes which His Britannic Majesty's Minister addressed to the Costa Rican Ministry for Foreign Affairs on July 13 and November 8, 1921, and in antecedent correspondence, and on the part of the Costa Rican Government, in their notes in reply relative to the present diplomatic controversy, and especially in the Congressional resolution of the 13th of December of that same year". An examination of these references leaves no doubt that not only was the validity of the Law of Nullities in defeating the claim of the bank and the Amory concession involved, but also the merits of the claim of the bank and of the concession, assuming the Law of Nullities to be itself a nullity.

Coming now to the merits of the Royal Bank claim, the facts, so far as I can gather them from the exhibits and evidence produced by both parties, are:

The Banco Internacional de Costa Rica was established as a bank to be conducted by private persons under the immediate supervision of the execu-

tive power, and on October 14, 1914, was given authority to issue notes to the amount of four million colones, in accordance with the banking law of Costa Rica and the amendments thereto. The issue was to be secured by Treasury bonds. This law continued in force under the Tinoco régime. On June 29, 1919, the Chamber of Deputies by law provided that the Banco Internacional should be authorized to make a new issue of notes of 15,000,000 colones. The notes were to be given the same legal tender quality as attached to the bills then in circulation under the law of 1914. Of the sum thus to be issued, ten million colones were to be applied to the interests of the government for its public administration. The remaining amount was to be distributed, 2,500,000 colones to increase the emergency fund and the borrowing capacity of the Banco Internacional de Costa Rica for private loans, 1,500,000 colones to be devoted to rural loans to future farmers, veterans of the army, and 1,000,000 colones to be invested in construction and repair of national roads. All revenues from postal, telegraph and stamped paper sources were pledged to the state to secure this issue. After June, 1920, the principal administration of state revenues was to pay to the bank the total amount derived from the revenues, and the bank was then to devote this amount, taking up and withdrawing from circulation all bills authorized by the present law and to destroy them. Article VI provided that the Government should, after the proclamation of the law, make a deposit in American gold or drafts of the United States in the Banco Internacional, to be operated in the form of a revolving credit, to be used exclusively by the bank to sell bills of exchange to merchants and private persons at a fixed maximum rate of exchange. The executive power was authorized to make rules and regulations necessary for the proper enforcement of the law. On July 10, 1919, the law just described was amended by providing that the bills to be issued should bear a clear statement of their value by means of letters and numbers, together with a statement of the obligation of the bank to pay them at sight to bearer in national gold money, and they were to be issued in the denominations which included a denomination of 1,000 colones. By an order of the President, and because of the absence of the usual forms of colones bills, it was directed on July 10, 1919, that there might be a provisional issue to the value of 2,500,000 colones of "*Bonos sobre especies fiscales*" of the value of 1,000 colones each. These had been bonds prepared for issue but which had not been placed in circulation, and it was directed that they should be known and treated as bills of the Banco Internacional de Costa Rica, and should bear on their left margin the impression of the seal of the Ministry of the Treasury.

On the 16th of July, there was deposited in the Royal Bank of Canada, to the credit of the Costa Rican Government, a check drawn by Jimenez, Minister of the Treasury, against the Banco Internacional de Costa Rica for 1,000,000 colones. On the stub of the check was a memorandum that it was payable in provisional bills of 1,000 colones. The face of the check contained the words "Supreme Government Law No. 12 of June 28, 1919". The check was presented to the Banco Internacional, which accordingly delivered in payment thereof, to the Royal Bank, one thousand 1,000 colones bills of the form above given.

Thereafter the Minister of Finance, after a conversation with the manager of the Royal Bank, in which he explained that the circulation of such irregularly prepared bills might produce confusion, wrote under date of July 17, 1919, as follows:

Dear Sir:

With reference to the deposit made yesterday at your bank for one million (1,000,000) colones in notes of one thousand (1,000) colones each, which you agreed to withhold from circulation, I hereby confirm our verbal agreement, as follows:

That this Ministry will pay interest at the rate of 10 per cent. per annum on the amount of the deposit that is utilized and that before September 15 next, the notes of this deposit will be replaced by current issues.

Yours truly,

FRANKLIN JIMENEZ,
Minister of Finance.

It is alleged on behalf of Great Britain that the Government of Costa Rica then drew against this account for governmental purposes, and that the bank honored the checks, some twenty in number, which exhausted the deposit. Subsequently the Royal Bank succeeded in circulating two of the 1,000 colones notes, receiving their face value, and reducing the amount of notes held by it to 998,000 colones.

Upon these facts rests the claim that the Costa Rican Government and the Banco Internacional must recognize the validity of the thousand colones bank notes still held by the Royal Bank, and make them good, or pay to it the money which it expended in honoring the checks drawn against the million colones deposit for governmental purposes.

The account, showing the ultimate application of the deposit, as presented by Great Britain, from the books of the Royal Bank, is as follows:

1919		Debit	Credit
July	16. To International Bank	C 1,000,000.00	
July	17. For the Royal Bank of Canada Revolving Credit		C 900,000.00
	17. To Royal Bank of Canada Revolving Credit	450,000.00	
	17. For Public Debt Service		5,000.00
	26. For Foreign Relations Dept.		45,000.00
Aug.	2. For War and Police M. Dept.		1,500.00
	2. For Royal Bank of Canada Revolving Credit		225,000.00
	4. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		135,000.00
	4. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		202.95
	4. To purchase of drafts	51,750.00	
	4. For War and Police M. Dept.		40,000.00
	5. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		116,355.17
	6. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		7,177.50
	7. To French Loan Service	26,000.00	
	8. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		56,000.00
	8. To Purchase of Drafts	35,200.00	
	9. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		18,998.70
	13. For Bank of Costa Rica Cur. Act.		1,500.00
Dec.	27. Balance		155.68
		<u>C 1,562,950.00</u>	<u>C 1,562,950.00</u>

In its effort to secure evidence explaining or impeaching this account, Costa Rica filed a demand before a local court in Costa Rica for the production of evidence, including the following:

1. The accounts in American gold and in colones which do now exist or which may have existed in the past in the name of the government of this republic or of the Minister or of the Secretary of the Treasury, and that the entries made both in the ledger and the journal be duly certified. 2. All the accounts which may have any connection with those indicated in the immediately preceding number, and that such entries made both in the ledger and the journal as may be connected with those which are mentioned in No. 1 above, be duly certified.

The agent of the Royal Bank denied the jurisdiction of the court to require their production, but used the following language:

Whether obliged or not to do it the Royal Bank of Canada is ready and willing to produce, as soon as it is ordered to do so, all its accounts and any other documents within its powers which the high arbitrator may need, and it is to be observed that the bank has already sent to its New York office, for the purpose of being presented, in case of need, a part of the documents which have been asked for.

The Costa Rican Government in its counter case says that it "is unwilling to agree to the *ex parte* production of these accounts before the arbitrator, after it is too late for a full discussion of them by the Government of Costa Rica, and also without an opportunity of ascertaining that what is produced is really a full and reliable disclosure of all the transactions, especially in view of their admission, above quoted, that the documents in New York are only 'a part of the documents which have been asked for'".

In its counter case the Government of Costa Rica does present additional accounts between the Royal Bank of Canada and the government, taken from the books of the government entered during the Tinoco régime. This certified account includes not only the account of the Royal Bank of Canada with the government, already introduced, on behalf of the Royal Bank, which is said to appear on the ledger—folio 669 and 691, but also an account on folio 678 and 690, which is as follows:

THE ROYAL BANK OF CANADA REVOLVING CREDIT CURRENT ACCOUNT GOLD.		
1919		
	Debit	Credit
July 5. To Sundries	\$64,447.95	
7. For War and Police M. Dept.		\$60,000.00
17. To Sundries	200,000.00	
17. For Sundries		100,000.00
Aug. 2. To Sundries	50,000.00	
2. To International Bank	50,000.00	
2. For Foreign Relations Dept.		200,000.00
9. For Regular Export Duties		
Sundries		200.00
11. For Treasury Dept.		4,247.95
	\$364,447.95	\$364,447.95

Then follow journal entries relating to the two foregoing accounts:

Journal entry of July 16th, in explanation of the million dollar colones deposit was as follows:

Entry No. 1538 F	Debit	July 16, 1919. Credit
The Royal Bank of Canada Special Account	C 1,000,000.00	
To International Bank		C 1,000,000.00
Account of check No. A 109755 drawn on the same to the order of the Royal Bank of Canada payable in provisional bills of C 1,000, which shall be exchanged for current bills before the 15th of September next as per agreement with the Minister of the Treasury. Interest at 10 per cent. per annum shall be paid to it on the sums which the Minister of the Treasury shall use from the said deposit.		

Following that is a journal entry No. 1546 F, as follows:

	Debit	July 17, 1919. Credit
The Royal Bank of Canada Revolving Credit Account Equivalent in colones at 500 per cent. exchange of \$200,000.00 deposited today in said Bank for the purposes of Article G of Law No. 12 of the 28th of June ultimo.	C 1,000,000.00	
To The Royal Bank of Canada		C 900,000.00
Amount of the following, checks drawn yesterday from said Bank and from John M. Keith's the \$200,000.00 deposited to the order of the Ministry of the Treasury, upon the reimbursement of the equivalent in colones at 450 per cent. exchange, as per contract with Enrique R. Clare of the 26th of June ultimo.		
No. 79501 to the order of the Royal Bank of Canada	C 742,500.00	
No. 79502 to the order of John M. Keith	157,500.00	
To Pending Accounts		100,000.00
Enrique Clare Sum paid to Clare on the 26th of June ultimo, as per the contract above referred to, by check No. A, 109,248 on the International Bank.		

Another journal entry No. 1717 F is as follows:

Entry No. 1717 F	Debit	August 2, 1919. Credit
Foreign Relations Dept.	C 846,000.00	
Emergency Equivalent in colones at 423 per cent. exchange of \$100,000.00 to the order of the Minister of Foreign Relations and \$100,000.00 to the order of Jose Joaquin Tinoco, the former for expenses of representation of the Chief of the State in his approaching trip abroad, and the latter, value of four annuities of salaries and office expenses of the Legation of Costa Rica in Italy which has been put in charge of Mr. Tinoco.		

To the Royal Bank of Canada Current Account in Gold Equivalent at 215 per cent. exchange of \$200,000; amount of the following checks drawn upon the same:	C 430,000.00
No. 304 to the order of Jose Joaquin Tinoco	\$100,000.00
No. 305 to the order of the Minister of Foreign Relations	100,000.00
To Difference in Exchange	416,000.00
Difference between 423 per cent. and 215 per cent. exchange.	

In addition to this, there is in evidence a letter written by the Manager of the Royal Bank of Canada, under date of July 27, 1921, which further explains the payment of the checks Nos. 304 and 305. It is as follows:

Sir: Referring to your communication dated the 25th instant, I have the pleasure to inform you that cheques numbers 304 and 305 drawn by the Ministry of the Treasury on the 2nd of August, 1919, for \$100,000 each, and against the account of the Government in this Bank, were paid with bills of exchange on the solicitation and to the satisfaction of the bearer of each one of said cheques as follows:

Cheque No. 304 drawn by the Minister of the Treasury (Franklin Jimenez), in favor of Jose Joaquin Tinoco, and dated August 2, 1919, endorsed by Jose Joaquin Tinoco. The cheque was exchanged for \$100,000 in Bill of Exchange on New York; this transaction was effected by Jaime Esquivel as follows:

No.	Date	Against	In favor of	Amount	Paid
5783	Aug. 2, 1919	Royal Bank of Canada, New York	Jaime Esquivel	\$10,000	Sept. 27, 1919
5784	"	"	"	10,000	"
5785	"	"	"	10,000	"
5786	"	"	"	10,000	"
5787	"	"	"	10,000	"
5788	"	"	"	10,000	"
5789	"	"	"	10,000	"
5790	"	"	"	10,000	"
5791	"	"	"	10,000	"
5792	"	"	"	10,000	"

Cheque No. 305 drawn by the Minister of the Treasury (Franklin Jimenez), in favor of the Minister of Foreign Relations, dated August 2, 1919, endorsed by the Minister of Foreign Relations (Guillermo Vargas). This cheque was exchanged for \$100,000 in Bills of Exchange on New York and which transaction was effected by Jaime Esquivel as follows:

No.	Date	Against	In favor of	Amount	Paid
5788	Aug. 2, 1919	Royal Bank of Canada, New York	Frederico Tinoco	\$20,000	Aug. 26, 1919
5781	"	"	"	20,000	Aug. 22, 1919
5782	"	"	"	20,000	Aug. 26, 1919
325131	"	Chase National Bank of New York	"	5,000	Sept. 26, 1919
325132	"	"	"	5,000	Sept. 26, 1919
325133	"	"	"	5,000	Aug. 26, 1919
325134	"	"	"	5,000	Aug. 26, 1919
325135	"	"	"	5,000	Sept. 26, 1919
325136	"	"	"	5,000	Sept. 26, 1919
325137	"	"	"	5,000	Aug. 26, 1919
325138	"	"	"	5,000	Aug. 26, 1919

I am, dear Sir, Very faithfully yours,

The Royal Bank of Canada,
T. J. REARDON, *Manager.*

These accounts taken from the Treasury Department were furnished by Costa Rica to the other side before this arbitration began, so that the Royal Bank has been long advised of their existence and contents. The failure of the bank to produce any further statements of accounts from its own books in explanation of the accounts thus appearing on the government books not only makes these government accounts competent evidence, but also justifies inferences therefrom in the absence of explanation which the coincidence of dates and the circumstances shown by other evidence make inevitable.

It is evident from the exhibits that in the spring of 1919 the popularity of the Tinoco régime had disappeared, and that the political and military movement to end that régime was gaining strength. Supporters of the former government invaded the northern part of Costa Rica and the Tinoco government found it necessary to suspend the guarantees of personal liberty and establish martial law, beginning early in 1919, for periods of thirty days continuously renewed until its fall in September. The sinking credit of the Tinoco government and the expenses of the maintenance of the army raised in its defense, had produced a stress in its finances which led to the legislation authorizing the issue of the fifteen millions of colones. The emergency was illustrated in the use of the very irregular form of the notes of issue by the Banco Internacional de Costa Rica authorized by the legislation of June and July of 1919, and by a sale of the deposit of silver coin held in reserve by the Bank of Costa Rica, which acted as the national treasury. It became perfectly clear from the mob violence and disturbances in June and the evidences of the unpopularity of the Tinoco régime, that it was in a critical condition, and an agent of the Royal Bank testifies that the retirement of the Tinocos "was known as a positive thing about to take place when the silver transaction was carried out on the 5th of July, when the account in American gold for the value of the coined silver was opened on the 5th of July, and when the million dollar colones deposit was made on the 16th of July". In the light of these circumstances, it is not difficult to infer from the figures set forth in the foregoing account that there is an identity between the million colones deposit of July 16th and the \$200,000 credit of July 17th to the government in the so-called gold revolving credit account set forth above.

The language of the entry No. 1546 F, of date July 17, 1919, and its reference to Article 6 of Law No. 12, shows that this whole deposit was to be transferred to the Revolving Credit Account Gold of the Royal Bank in the amount of \$200,000. It was accomplished by three checks, one to the order of the Royal Bank itself, one to the order of John M. Keith, and one to the order of Enrique Clare. The account presented by the British Government on behalf of the Royal Bank, lumps first two checks in an item of 900,000 colones, debiting the Royal Bank Revolving Credit Account, thus showing the destination of both. Without explanation, it may be difficult to fix the exact details of this transaction, but the amounts, the dates, and the result leave no doubt in my mind that the deposit of the 1,000,000 on July 16th, the check for 900,000 colones also deposited in the Bank, the credit to the government of \$200,000 on the 17th in the Revolving Credit Current Account Gold, and the withdrawal of \$200,000 on August 2nd, were all part of the same transaction intended to secure to the two Tinocos the drafts for \$100,000 each, shown by journal entry 1717 F, and by the letter of January 27, 1921, from the Manager of the Royal Bank.

It thus appears that the present claim of the bank rests on its payment of \$200,000 to the Tinocos, \$100,000 to Frederico Tinoco, "for expenses of

representation of the Chief of State in his approaching trip abroad", and \$100,000 to Jose Joaquin Tinoco, as Minister of Costa Rica to Italy for four years' salary and expenses of the Legation of Costa Rica in Italy, to which post the latter had been appointed by his brother. The Royal Bank cannot here claim the benefit of the presumptions which might obtain in favor of a bank receiving a deposit in regular course of business and paying it out in the usual way upon checks bearing no indication on their face of their purpose. The whole transaction here was full of irregularities. There was no authority of law, in the first place for making the Royal Bank the depository of a revolving credit fund. The law of June 28th authorized only the Banco Internacional to be made such a depository. The thousand dollar colones bills were most informal and did not comply with the requirements of law as to their form, their signature or their registration. The case of the Royal Bank depends not on the mere form of the transaction but upon the good faith of the bank in the payment of money for the real use of the Costa Rican Government under the Tinoco régime. It must make out its case of actual furnishing of money to the government for its legitimate use. It has not done so. The bank knew that this money was to be used by the retiring president, F. Tinoco, for his personal support after he had taken refuge in a foreign country. It could not hold his own government for the money paid to him for this purpose.

The case of the money paid to the brother, the Secretary of War, and the appointed Minister to Italy, is much the same. The government book entry charges him with this as a payment for expenses to be incurred in the establishment of a legation in Italy. It includes the salaries and expenses for four years. To pay salaries for four years in advance is a most unusual and absurd course of business. All the circumstances should have advised the Royal Bank that this second draft, too, was for personal and not for legitimate government purposes. It must have known that Jose Joaquin Tinoco in the fall of his brother's government, which was pending, could not expect to represent the Costa Rican Government as its Minister to Italy for four years, that the reasons given for the payment of the money were a mere pretense and that it was only, as in the case of his brother Frederico, an abstraction of the money from the public treasury to support a refugee abroad.

The 100,000 colones remaining of the deposit of 1,000,000 colones of July 16th, paid in a check to Enrique R. Clare, as shown by journal entry No. 1546 F of July 17, 1919, is a credit to "Pending Accounts", and is accompanied by the memorandum "Sum paid to Clare on the 26th of June ultimo as per the contract above referred to, by check No. A 109,248 on the International Bank". From the memorandum against the credit of 900,000 colones in the same entry this contract seems to have been an arrangement for exchange and may have been the amount needed to transfer the whole 1,000,000 colones deposit into \$200,000 gold. Whatever it was, it is so closely connected with this payment for obviously personal and unlawful uses of the Tinoco brothers that in the absence of any explanation on behalf of the Royal Bank, it cannot now be made the basis of a claim that it was for any legitimate governmental use of the Tinoco government.

The claim of the Royal Bank against the Costa Rican Government has, however, been given a better status than as decided above, to the extent of one-half of it, by the act of the existing Government of Costa Rica in December, 1922. Jose Joaquin Tinoco was killed in the streets of the capital during the disturbance on August 10, 1919, which occurred in protest against

the continuance of the Tinoco government. The present Government of Costa Rica prosecuted a suit for \$100,000 against Joaquin Tinoco's estate in a Costa Rican Court, based on the payment by the Royal Bank of this sum to him. The suit was compromised by a mortgage given by his widow upon two estates of his for a full \$100,000, of date December 21, 1922, the same to be paid within five years. The Government of Costa Rica in repudiating any obligation to the Royal Bank for paying \$100,000 to Jose Joaquin Tinoco, of course, deprived itself of any just claim to real ownership of the mortgage upon his estates for that amount. This should enure to the benefit of the Royal Bank. Proceeding in this matter *ex aequo et bono*, therefore, I must hold that the bank is subrogated to the title of Costa Rica in the mortgage and that as a condition of the award against the bank, as to the whole 998,000 colones claimed by it, Costa Rica should transfer and assign the mortgage to the bank for its benefit, together with any interest which may have been meantime collected thereon.

The Amory concession was in the form of a contract between Aguilar, Minister of Public Works, authorized by the President of the Republic, as party of the first part, and Miguel D. Ferrer, as the attorney of John M. Amory and Son, of 52 Broadway, New York, as party of the second part. The Chamber of Deputies of the Tinoco government approved the contract June 26, 1918. The concession is now owned by the Central Costa Rica Petroleum Company, Ltd., of Canada, and all its stock is owned by the British Controlled Oil Fields, Ltd. The concessionaire was given the right during twelve years to prospect or cause to be prospected the territories of the provinces of Cartago, Alajuela, Heredia and San Jose, constituting four of the eight provinces of Costa Rica, comprehending half her territory, in order to find deposits of petroleum, hydrocarbons and allied substances. On his finding them, the concessionaire was granted the exclusive right to locate all of the deposits discovered. At the end of twelve years, any territory that might remain unexplored, or of which the concessionaire did not present topographical and geographical plans to the government, might be otherwise disposed of by the government for the mining of petroleum, hydrocarbons and allied substances. The concessionaire was granted the exclusive right during fifty years to develop and exploit the deposits located by him; to establish pipe lines and pumping stations; to erect refineries and bore wells; to build aqueducts, roads, railways, transmission lines and all other works necessary for the extracting, warehousing and handling of petroleum and allied substances; to use the national and public highways and the unoccupied land for such purpose; to utilize the rivers, springs, and water courses which may cross the national, municipal or private lands; to install hydraulic or electrical plants required by the company for the generating of electric power for this purpose; to cut and fell timber on national lands free of payment, and stone, slate, lime, clay, and other things that may be necessary for the operation of the enterprise, and to locate and mine such coal deposits as he might discover in his exploration. The enterprise was declared to be a public utility under the protection of the government so as to enable the concessionaire to exercise the right of expropriation for the purpose of the grant. He was given the right to export the petroleum and hydrocarbon products and by-products, or to sell the same within the republic.

The grant was made on condition that the concessionaire should spend \$20,000 American gold in exploration during the first two years, and to deposit \$25,000 in the public treasury to secure this expenditure; invest in

the three years following the two years, not less than \$125,000 gold in an investigation and exploitation of the petroleum deposits, and secure this action by the deposit of 40,000 colones in internal bonds of Costa Rica in the treasury at San Jose or in a bank in England or in the United States, and during seven years succeeding the previous five, invest a sum of not less than one million colones, to continue the work of investigation and exploitation, and deposit, as security for this, in the treasury of the republic, or in a bank of England or of the United States, 30,000 colones of the interior debt of Costa Rica; commence explorations within four months; use the best kind of machinery and methods for doing the work; organize a company called the Central Costa Rica Petroleum Company; transfer all the rights of the concessionaire to that company, as well as the obligations of the latter to Costa Rica, and organize the company within four years with a capital paid up of not less than one million dollars in United States currency.

The considerations for this concession are contained in Articles VII, VIII and X.

The concessionaire, by Article VII, agrees to pay 25 cents, American currency, on every ton of crude petroleum or other hydrocarbon products exported or sold in the republic, deducting what he may use in his work of production, refining and transport. By Article VIII he undertakes to supply gratuitously all fuel and lubricating oil needed to run the present government railways and extensions thereof, provided that the total net output from the petroleum fields shall be at least 1,000 tons a day, the storage and transportation to be at the expense of the government. By Article X, it is provided as follows:

With the exception of the oil supplied as provided by Article VIII hereof, the royalty of 25 cents referred to in Article VII, shall be the only tax or duty payable by the concessionaire to the Government of the Republic or to the local governments or municipalities in respect to this concession; but the concessionaire shall not be exempted from any national taxes payable by the public in general at the present rates. The government exempts the concessionaire from the payment of general or partial taxes which may be levied hereafter, unless they be for public services established or conducted by the government and of which the concessionaire shall make regular use, or by which he may directly and permanently benefit.

The first objection to an award in favor of the Amory concession in this proceeding by the British Government, is that it was granted to an American firm and that there is no evidence that British subjects were interested in it until after it had been repudiated, so that they acquire nothing but a law suit. It is urged that Great Britain may not protect her subjects in prosecuting a claim acquired from American owners after it had become the subject of controversy. The British case, presenting the Amory claim separately, says that British capital was engaged in the concession from the first, and that Amory & Son were only agents of a large English Company known as the British Controlled Oil-fields, Limited, and that all the capital has been furnished by that company since the concession was granted and work done under it. No formal proof is made of this. In a letter of the Secretary of State of Costa Rica to a representative of the British Government, of September 29, 1920, he says:

When the Amory contract was being negotiated, assurance was given that the responsible firm was North American and documents presented

to the Department of Public Works show that the transfer provided by the contract was made to a concern domiciled in the State of Delaware of the United States of America. In spite of this, and in view of the repeated assertions contained in the notes to which this is a reply, we now have no doubt that a part at least of the capital is English or of English origin, and that the interest that moves you to intervene in the matter is born of that circumstance.

No objection of this kind by Costa Rica was made in the Congressional resolution of the 13th of December, 1921, or, so far as I can discover, in previous correspondence. It appears for the first time in the counter case. Had it been clearly made in previous correspondence, the failure to make proof might have raised the question of law urged, but in view of the admission above and the lack of distinct challenge previous to the counter case, I cannot regard it as substantial.

Nor do I deem it necessary to go in detail into the question of performance. It seems to me that substantially everything was done by the concessionaires or their assignee required by the contract in the way of an advance of one million dollars of capital, of the security to be given, and of considerable expenditure to be made. The accounts show the actual outlay of at least 200,000 colones in exploration in Costa Rica, and of 300,000 colones in importation into the country of machinery and other preparation enough certainly to manifest good faith and to appeal for equitable treatment in case this concession cannot be sustained as a contract.

The most serious objection to the concession is that it was granted by a body without power to grant it. Its validity is, as I have already said, to be determined by the law in existence at the time of its granting; and that means the law of the Government of Costa Rica under Tinoco. This concession was granted, with the approval of the President, by the Chamber of Deputies of Costa Rica. By the constitution of June 8, 1917, established under Tinoco, the Government of the Republic was vested in three different powers independent of each other, to be known as the legislative, the executive and the judicial powers. The legislative power was vested in a congress composed of two chambers, one of Senators and the other of Deputies, whose members in both were elected by the citizens and might be reelected indefinitely. By Article 76, the Congress was to meet as a single body and exercise ten powers, which were within its exclusive jurisdiction. The tenth power was as follows:

10. To approve or disapprove laws, fixing, enforcing or changing direct or indirect taxes.

The Chamber of Deputies was given the power to decree the alienation of property of the nation, or the application thereof for public uses; and especially to empower the executive to negotiate loans or to enter into other contracts upon mortgage security of the national revenue. The Senate was given the power to approve or disapprove the loan contracts which might be entered outside of the country, after the contract had been approved by the Chamber of Deputies; to approve or disapprove the contracts which the government might enter into, when on account of the nature and importance of the subject matter the executive power of the Chamber of Deputies, at the request of one-third of the members present, considered necessary the sanction of the Senate.

It is contended that this concession is a contract which the Chamber of Deputies might validly make and bind the government unless the executive

or one-third of the members present should consider the sanction of the Senate necessary, and that as neither the executive power nor one-third of the votes of the members of the Chamber indicated its view that the sanction of the Senate was necessary to this concession, it was valid.

The recital of the concession shows that an important part of it dealt with the future taxes to be paid by the concessionaire and made very especial provision in reference thereto. He was to pay a revenue tax of 25 cents United States currency on every ton of crude petroleum to be exported from Costa Rica or sold within its limits. This was called a revenue tax. In addition to this the concessionaire undertook to supply the government with combustible and lubricating oil for the existing railways or for any extension within the provinces named, if the product of the enterprise was not less than 1,000 tons per day within a given period. Article X limited the taxes to be paid to the royalty of 25 per cent. and exempted the company from the payment of taxes to local governments or municipalities, and from all national taxes except those payable by the public in general at the rates existing at the time of the concession. It exempted the concessionaire from the payment of other general or partial taxes levied thereafter unless they were for public benefits furnished by the government of which the concessionaire should make regular use, or by which he might directly or indirectly benefit, *i.e.*, unless they were special assessments for actual benefits. Considering the very heavy burden to which but for these exemptions the company might have been subjected in the event of successful exploitation, they were a valuable part of the concession. It is evident that it was the hope and expectation of both parties that oil would be discovered and that upon its discovery the company would develop a large production, refining and transmission of oil, involving the expenditure of large capital and the investing of it in plants of millions of value. The protection which these clauses afforded against the heavy reduction of dividends by increased future taxes, was one of the great factors of value in the contract. It seems to be impossible to escape the conclusion that the power to grant such exemptions and to limit future taxation could only be exercised under the constitution of 1917 by Congress in a single body. The granting of this concession certainly involved the power to approve laws fixing, enforcing or changing direct or indirect taxes. As the Chamber of Deputies was expressly excluded from exercising this power alone, Article X was invalid.

It is urged that under the practical construction of the Tinoco constitution, the Chamber of Deputies did grant tax exemptions and five instances are cited from the official *Gazette* to show this. These were cases in which the customs duty on machinery introduced into the country was waived. They could hardly be held to amount to an amendment of the fundamental law by practice, or such a construction of it as to justify an exception by the Chamber of Deputies of *ad valorem* taxation, general and local, on the plant and property of the concessionaire for fifty years. My conclusion is supported by the action of President Tinoco himself in vetoing a law granting future exemptions from taxation to an insurance company enacted by the Senate, on the ground that only the Congress as a single body could grant them under its exclusive power to fix, enforce, or change direct or indirect taxes.

It is impossible to reject the Article X and hold the remainder of the concession valid. That article is too vital an element in its value. The contract cannot be made over by this tribunal for the parties.

The result is that the government of Tinoco itself could have defeated this concession on the ground of a lack of power in the Chamber of Deputies to approve it.

It is finally contended that the present Government of Costa Rica has recognized the Amory concession and thus given it validity. The argument rests upon correspondence between the attorney for the concessionaire and the Minister of Finance and Commerce in 1919 and 1920, in which the concessionaire was permitted to bring in certain machinery, duty free, for the exploration under the concession. Such permission was given but it was accompanied with the express reservation that the permission should not ratify the concession or affect the right of the government to declare a nullification of the franchises if deemed convenient.

My award, therefore, is that the Law of Nullities in its operation upon the validity of the 998 one thousand colones bills and the claim in behalf of the Royal Bank, will work no injury of which Great Britain can complain, if Costa Rica assigns all her interest in the mortgage for \$100,000 upon Jose Joaquin Tinoco's estate executed by his widow, together with all interest paid thereon to the Royal Bank, and that, upon Costa Rica's executing this assignment and delivering the mortgage, the Royal Bank should deliver to the Government of Costa Rica the 998 one thousand colones bills held by it.

My award further is that the Law of Nullities in decreeing the invalidity of the Amory concession worked no injury to the Central Costa Rica Petroleum Company, Ltd., the assignee of the concession, and the British Controlled Oil Fields, Ltd., its sole stockholder, of which Great Britain can complain, because the concession was in fact invalid under the Constitution of 1917.

Article one of the treaty, under which this arbitration proceeds, provides that "the arbitrator shall determine what one party may owe the other for the expenses of the claim, and decide with regard to the payment of the expenses of the arbitration". Under the award, which is partly in favor of one and partly in favor of the other, I think it fair to require that each party pay its own expenses in maintaining its claims.

So far as the payment of the expenses of the arbitration is concerned, I know of none for me to fix. Personally, it gives me pleasure to contribute my service in the consideration, discussion and decision of the questions presented. I am glad to have the opportunity of manifesting my intense interest in the promotion of the judicial settlement of international disputes, and accept as full reward for any service I may have rendered, the honor of being chosen to decide these important issues between the high contracting parties.

XI.

AFFAIRE RELATIVE A L'ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ POLONAISE ¹

PARTIES : Allemagne contre Pologne.

COMPROMIS : Protocole de Berlin du 15 avril 1924.

**ARBITRE : M. Kaeckenbeeck, Président du Tribunal arbitral de
Haute-Silésie..**

DÉCISION : Vienne, 10 juillet 1924.

Résolution du Conseil de la Société des Nations. — Traité entre les Puissances alliées et associées et la Pologne (du 29 juin 1919). — Traité de Versailles (art. 51) du 29 juin 1919. — Interprétation de diverses dispositions de ces traités. — Notion de domicile en droit international public. — Jurisprudence de la Cour permanente de Justice internationale. — Question du double domicile. — Conditions d'acquisition de la nationalité polonaise. — Acquisition de cette nationalité par les descendants de ressortissants allemands. — Effets de l'avis consultatif de la Cour permanente de Justice internationale. — Règlement pratique. — Délai et conditions de renonciation à la nationalité polonaise. — Volonté des intéressés. — Cas des femmes mariées et des mineurs. — Nature internationale ou nationale de la question des nationalités. — Compétence exclusive d'un État. — Validité d'une option entre deux nationalités. — Nature de la question. — Liberté d'opter. — Annulation d'une déclaration d'option. — Actes de volonté et vices de consentement en droit public interne. — Domicile des optants. — Obligation de quitter la Pologne. — Étendue, *ratione personæ*, des droits et obligations des optants.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Compromis d'arbitrage.

Résolution du Conseil de la Société des Nations (14 mars 1924).

« Le Conseil prend acte du rapport présenté par Son Excellence le représentant du Brésil et le remercie pour les soins qu'il a donnés à cette affaire.

« Le Conseil prie le rapporteur d'inviter le Gouvernement polonais et le Gouvernement allemand :

« 1^o A continuer leurs négociations au sujet de l'interprétation et de l'application de l'article 4 du Traité de minorités, ainsi qu'au sujet des questions du domicile ininterrompu et du double domicile, résultant de l'article 3 du dit Traité ;

« 2^o A faire entrer dans le programme de ces négociations toute autre question soulevée par l'une ou l'autre partie, relative à l'interprétation et à l'application des articles 3 et 5 du Traité de minorités ;

« 3^o A demander à une tierce personne (qui, si aucun accord à l'effet contraire n'est intervenu entre les deux Gouvernements avant le premier avril prochain, pourrait être le président du Tribunal arbitral de la Haute-Silésie) de bien vouloir se charger de la tâche de présider aux négociations mentionnées sous N^{os} 1 et 2 ci-dessus, en qualité de médiateur, étant entendu que, si les négociations n'ont pas abouti à un accord complet, sous forme de convention signée, avant le 1^{er} juin 1924, cette personne aura pleins pouvoirs pour statuer sur les questions en litige en qualité d'arbitre. »

Protocole de Berlin (15 avril 1924).

Présents :

Le Président, S. E. Monsieur GEORGES KAECKENBEECK, D. C. L., Président du Tribunal Arbitral de Haute-Silésie.

Le Plénipotentiaire d'Allemagne, S. E. Monsieur le Docteur THÉODOR LEWALD, Conseiller intime actuel, ancien Secrétaire d'État.

Le Plénipotentiaire de Pologne, S. E. Monsieur le Docteur WITOLD PRĄDZYŃSKI, Président de l'Office de la Prokuratorja Generalna.

Le PRÉSIDENT, conformément aux invitations qui lui ont été adressées de part et d'autre, a tenu à se mettre sans retard en rapport avec les Plénipotentiaires des deux Gouvernements.

Les deux Gouvernements étant d'accord pour entamer de nouvelles négociations dans le sens de la résolution du Conseil de la Société des Nations du 14 mars 1924, le PRÉSIDENT constate que l'entente existe sur les points suivants :

I.

Les négociations officielles commenceront le 30 courant à Vienne. Toutefois les deux délégations y seront déjà constituées dès le 28 avril, à fin de pouvoir fournir au Président toutes informations utiles.

II.

Le but des négociations est la conclusion, entre les deux Parties, d'une convention à signer avant le 1^{er} juin 1924.

III.

Si, faute d'accord sur certains points, ce but ne peut être atteint, les points restés litigieux seront tranchés par voie d'arbitrage par le Président et le résultat de cet arbitrage formera, avec les stipulations déjà agréées par les deux Parties, le texte d'une convention qui sera signée par les deux Plénipotentiaires.

IV.

La convention sera rédigée en français.

V.

Les frais résultant de l'institution de la Présidence seront supportés également par les deux Gouvernements.

Protocole de Vienne (20 mai 1924).

Présents:

Le Président, S. E. Monsieur GEORGES KAECKENBEECK, D. C. L.,
Président du Tribunal Arbitral de Haute-Silésie.

Le Plénipotentiaire de Pologne, S. E. Monsieur le Docteur WITOLD
PRĄDZYŃSKI, Président de l'Office de la Prokuratorja Generalna.

Le Plénipotentiaire d'Allemagne, S. E. Monsieur le Docteur THÉODOR
LEWALD, Conseiller intime actuel, ancien Secrétaire d'État.

Le PRÉSIDENT estime que, sans porter en aucune manière préjudice à la procédure de médiation, qui poursuivra son cours jusqu'au 1^{er} juin, il est désirable de se mettre d'accord, dès à présent, sur la procédure de l'arbitrage et d'en aborder les préliminaires.

L'arbitrage ne portera d'abord que sur les questions de principe essentielles.

Une liste de ces questions sera dressée aussitôt que possible. Les conclusions et mémoires explicatifs des deux délégations seront présentés au Président avant le 1^{er} juin. Ces documents seront rédigés en français. Ils seront communiqués entre parties.

A la suite de cette communication, les parties pourront, dans un délai de sept jours, formuler des observations qu'elles soumettront au Président et se communiqueront entre elles.

Le délai ci-dessus étant expiré, la procédure écrite sera close. Le Président fixera alors, s'il y a lieu, la date des débats oraux. Il en déterminera le mode et l'étendue.

Le Président se réserve le droit de demander à tout moment des compléments d'explications écrites. Ces notes feront l'objet des mêmes échanges entre parties que les mémoires principaux et les conclusions.

La sentence fournira les éléments d'une convention à rédiger par les deux délégations, sous la présidence de l'arbitre.

Tous les points de cette convention sur lesquels les parties ne s'accorderaient pas seront tranchés par l'arbitre après une procédure sommaire.

(Signé) G. KAECKENBEECK.

(Signé) Dr TH. LEWALD.

(Signé) Dr W. PRĄDZYŃSKI.

Lettre du Président aux deux plénipotentiaires.

Vienne, le 10 juillet 1924.

Excellence,

J'ai l'honneur de vous communiquer ci-inclus le texte de mon arbitrage. Il est, conformément au Protocole signé à Vienne le 20 mai 1924, destiné à fournir aux deux Parties les bases nécessaires à la continuation de leurs négociations en vue d'arrêter le règlement pratique des problèmes posés. J'attire donc l'attention de Votre Excellence sur le fait que mes décisions se bornent à fixer certains points d'interprétation au règlement pratique de certaines questions. Elles ne fournissent pas un règlement complet. Elles écartent simplement l'obstacle que présentaient des interprétations divergentes ou des points de vue inconciliables et préparent la voie à un accord définitif qui, permettez-moi d'en formuler l'espoir, aboutira bientôt à la signature d'une Convention susceptible de raffermir les bonnes relations entre les deux Puissances.

Veillez agréer, Excellence, les assurances de ma haute considération.

(Signé) G. KAECKENBEECK.

A Son Excellence

Monsieur le Dr Th. Lewald,

Plénipotentiaire pour les négociations germano-polonaises à Vienne.

A Son Excellence

le Dr W. Prądyński,

Plénipotentiaire pour les négociations polono-allemandes à Vienne.

Traité entre les Puissances alliées et associées et la Pologne (29 juin 1919), art. 3-5.

Article 3. — La Pologne reconnaît comme ressortissants polonais, de plein droit et sans aucune formalité, les ressortissants allemands, autrichiens, hongrois ou russes domiciliés, à la date de la mise en vigueur du présent Traité, sur le territoire qui est ou sera reconnu comme faisant partie de la Pologne, mais sous réserve de toute disposition des Traités de paix avec l'Allemagne ou l'Autriche, respectivement, relativement aux personnes domiciliées sur ce territoire postérieurement à une date déterminée.

Toutefois, les personnes ci-dessus visées, âgées de plus de dix-huit ans, auront la faculté, dans les conditions prévues par lesdits Traités, d'opter pour toute autre nationalité qui leur serait ouverte. L'option du mari entraînera celle de la femme et l'option des parents entraînera celle de leurs enfants âgés de moins de dix-huit ans.

Les personnes ayant exercé le droit d'option ci-dessus devront, dans les douze mois qui suivront et à moins de dispositions contraires du Traité de Paix avec l'Allemagne, transporter leur domicile dans l'État en faveur duquel elles auront opté. Elles seront libres de conserver les biens immo-

biliers qu'elles possèdent sur le territoire polonais. Elles pourront emporter leurs biens meubles de toute nature. Il ne leur sera imposé de ce chef aucun droit de sortie.

Article 4. — La Pologne reconnaît comme ressortissants polonais, de plein droit et sans aucune formalité, les personnes de nationalité allemande, autrichienne, hongroise ou russe qui sont nées sur ledit territoire de parents y étant domiciliés, encore qu'à la date de la mise en vigueur du présent Traité elles n'y soient pas elles-mêmes domiciliées.

Toutefois, dans les deux ans qui suivront la mise en vigueur du présent Traité, ces personnes pourront déclarer devant les autorités polonaises compétentes dans le pays de leur résidence, qu'elles renoncent à la nationalité polonaise, et elles cesseront alors d'être considérées comme ressortissants polonais. A cet égard, la déclaration du mari sera réputée valoir pour la femme et celle des parents sera réputée valoir pour les enfants âgés de moins de dix-huit ans.

Article 5. — La Pologne s'engage à n'apporter aucune entrave à l'exercice du droit d'option, prévu par les traités conclus ou à conclure par les Puissances alliées et associées avec l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie ou la Russie et permettant aux intéressés d'acquérir ou non la nationalité polonaise.

Traité de Versailles (29 juin 1919), art. 91.

Article 91. — La nationalité polonaise sera acquise de plein droit, à l'exclusion de la nationalité allemande, aux ressortissants allemands domiciliés sur les territoires reconnus comme faisant définitivement partie de la Pologne.

Toutefois, les ressortissants allemands ou leurs descendants, qui auraient établi leur domicile sur ces territoires postérieurement au 1^{er} janvier 1908, ne pourront acquérir la nationalité polonaise qu'avec une autorisation spéciale de l'État polonais.

Dans le délai de deux ans, à dater de la mise en vigueur du présent Traité, les ressortissants allemands, âgés de plus de 18 ans et domiciliés sur l'un des territoires reconnus comme faisant partie de la Pologne, auront la faculté d'opter pour la nationalité allemande.

Les Polonais, ressortissants allemands, âgés de plus de 18 ans et domiciliés en Allemagne, auront eux-mêmes la faculté d'opter pour la nationalité polonaise.

L'option du mari entraînera celle de la femme, et celle des parents entraînera celle des enfants âgés de moins de 18 ans.

Toutes personnes ayant exercé le droit d'option ci-dessus prévu auront la faculté, dans les douze mois qui suivront, de transporter leur domicile dans l'État en faveur duquel elles auront opté.

Elles seront libres de conserver les biens immobiliers qu'elles possèdent sur le territoire de l'autre État où elles avaient leur domicile antérieurement à leur option.

Elles pourront emporter leurs biens meubles de toute nature en franchise douane dans le pays pour lequel elles auront opté et seront exemptées à cet égard de tous droits de sortie ou taxes, s'il y en a.

Dans le même délai, les Polonais ressortissants allemands se trouvant en pays étranger auront, à moins de dispositions contraires de la loi étrangère

et s'ils n'ont pas acquis la nationalité étrangère, le droit d'acquérir la nationalité polonaise, à l'exclusion de la nationalité allemande et en se conformant aux dispositions qui devront être prises par l'État polonais.

Dans la partie de la Haute Silésie soumise au plébiscite, les dispositions du présent article n'entreront en vigueur qu'à partir de l'attribution définitive de ce territoire.

ARBITRAGE

Vu la Résolution adoptée le 14 mars 1924 par le Conseil de la Société des Nations,

Vu le Protocole signé à Berlin le 15 avril 1924,

Vu le Protocole signé à Vienne le 20 mai 1924,

Après avoir pris connaissance des thèses formulées respectivement par chacune des deux Parties en vue du présent arbitrage, ainsi que des Mémoires, Répliques et Compléments d'explications s'y rapportant,

Je soussigné, G. KAECKENBEECK, D. C. L., Président du Tribunal Arbitral de Haute-Silésie, ai statué comme suit:

PREMIÈRE QUESTION.

Thèse allemande.

La notion de domicile dans les articles 3 et 4 vise « un établissement permanent sérieux avec l'intention d'y rester ».

Si, pour l'acquisition de la nationalité polonaise, un domicile est requis dans le territoire polonais, il faut et il suffit que les conditions objectives et subjectives, telles qu'elles sont déterminées dans le premier alinéa, soient remplies dans ce territoire, qu'elles le soient ou non dans un autre territoire.

Thèse polonaise.

La notion de domicile dans les articles 3 et 4 vise « un établissement permanent sérieux avec l'intention d'y rester ».

L'établissement implique la concentration exclusive des relations tant personnelles qu'économiques dans un seul endroit. Il en résulte que personne ne peut être simultanément domicilié dans plusieurs endroits.

Le domicile est abandonné au moment où le facteur subjectif ou bien l'un des indices de facteur objectif a cessé d'exister.

I. Ce qui fait que, dans les articles 3 du Traité du 28 juin 1919 avec la Pologne et 91 du Traité de Versailles, on a pu prendre la notion de domicile (ou « *habitual residence* ») comme base du changement de nationalité, c'est que cette notion implique des attaches avec le territoire suffisantes pour permettre de présumer le désir ou l'intérêt de partager son sort. Le but de cette notion est essentiellement différent des buts que se proposent les notions de domicile du droit public (fiscal, électoral, etc.) de pays déterminés, ou même la notion de domicile en droit international privé. Toutes ces notions, quoiqu'elles donnent lieu à l'emploi du même mot, diffèrent entre elles considérablement, précisément en raison des buts différents qu'elles poursuivent. C'est pourquoi aucune d'elles ne peut être déterminante pour la solution de notre question. Seule une notion modelée sur les nécessités du Droit international public en matière de changement de nationalité par suite de cession territoriale peut entrer en ligne de compte.

La Cour permanente de Justice internationale a donné de cette notion une définition que les deux Parties ont acceptée en principe. Elles ont de ce fait reconnu le point de vue ci-dessus sur lequel il n'y a plus à s'attarder. Toutefois, des divergences subsistent en ce qui concerne l'interprétation de cette définition qui est ainsi conçue: « La notion de domicile vise un établissement sérieux, permanent avec l'intention d'y rester. »

Le Gouvernement polonais a donné du mot « établissement » une définition qui implique une « concentration exclusive des relations tant personnelles qu'économiques dans un seul endroit ». Elle ajoute ainsi à la notion d'établissement des idées que cette notion ne contient pas normalement. Qu'un établissement implique une certaine concentration des relations tant personnelles qu'économiques dans un endroit n'est pas douteux. Le degré de concentration requis pour qu'un établissement soit celui visé par une définition particulière du domicile varie selon les cas et donne souvent lieu à la libre appréciation des juges. Certains systèmes exigent notamment que l'établissement qui donne lieu au domicile soit le principal que possède l'individu. Mais déjà ici, cette qualité de principal n'est pas inhérente à l'établissement considéré en lui-même, mais est une qualification de l'établissement envisagé au sens concret. Il en est de même *a fortiori* de l'exclusivité. Une concentration exclusive correspondrait d'ailleurs très mal à la vie sociale et économique actuelle qui, loin de se concentrer entièrement en un seul endroit, donne souvent lieu à une décentralisation très considérable.

Les mots « dans un seul endroit » peuvent aussi donner lieu à des malentendus. Le domicile choisi comme indice d'attache à un territoire ne demande pas un établissement absolument localisé. Des changements de demeure ou même de localité à l'intérieur du territoire en question ne nuisent nullement au domicile tel qu'il faut l'entendre ici. Il ne faut pas la fixité sur un même point; il faut la fixité dans le territoire.

Il suffit donc d'être établi sur le territoire en question, mais ainsi que les Parties le reconnaissent en adoptant la notion de domicile fixée par la Cour permanente de Justice internationale, il faut être établi d'une manière permanente avec l'intention d'y rester.

Par *permanence*, nous entendons la continuité de l'établissement pris dans son sens abstrait, déterminé ci-dessus.

Par *intention de rester*, nous entendons l'intention de faire de l'établissement un établissement à vie ou pour une durée illimitée. L'élément essentiel est l'absence d'une intention prouvée ou présumée de quitter. Ainsi l'intention de quitter peut se présumer dans le cas d'une résidence due uniquement à un ordre d'une autorité et à laquelle un autre ordre met fin. D'autre part, l'intention de quitter peut résulter *a posteriori* de la preuve qu'un établissement n'a été qu'un stage en attendant une situation meilleure en dehors du territoire ou en attendant que certaines conditions se soient réalisées permettant de s'établir en dehors du territoire. On constate que les rapports entre la permanence et l'intention de rester sont étroits et que le moment où l'on est appelé à décider si un établissement constitue ou non un domicile exerce, sur l'importance relative à donner à l'un ou l'autre de ces éléments, une influence considérable.

II. Le Gouvernement allemand soutient que, en ce qui concerne l'acquisition de la nationalité polonaise en raison du domicile, il suffit qu'un domicile, au sens fixé ci-dessus, existe dans le territoire polonais, sans s'occuper de savoir si un domicile existe également dans un autre territoire.

Le Gouvernement polonais, au contraire, fait résulter de la notion de concentration exclusive dans un seul endroit l'impossibilité de la coexistence de deux domiciles. En réfutant la notion de concentration exclusive, nous avons déjà repoussé les conséquences de cette notion.

Il suffit, à présent, de constater si la notion de domicile, telle que les deux Parties l'ont adoptée et que nous venons de l'interpréter, est compatible avec la coexistence de deux domiciles dans deux territoires déterminés.

Si, au lieu d'un « établissement permanent avec l'intention d'y rester », il fallait une résidence ininterrompue, certes l'impossibilité serait patente. Mais le domicile n'exige qu'une présence habituelle et régulière. C'est ce qui ressort notamment du texte anglais: « *habitual residence* ».

Qu'une personne soit établie tant en ville qu'à la campagne, d'une manière permanente avec l'intention de conserver à vie cet établissement en partie double, en y séjournant régulièrement l'été d'un côté, l'hiver de l'autre, c'est un fait fréquent. Qu'une cession de territoire intervienne et voilà cet établissement en partie double divisé en deux établissements, également permanents avec une égale intention d'y rester, coexistant dans deux territoires différents.

L'existence d'un de ces deux établissements en dehors du territoire cédé empêchera-t-elle l'autre de compter comme domicile au sens des dispositions des Traités? Il n'y a aucune raison de l'admettre.

Sans doute, si le domicile faisait acquérir automatiquement et d'une manière indélébile la nationalité partout où il se trouve, il y aurait une raison sérieuse de juger autrement. Mais la reconnaissance du domicile dans le territoire cédé ne fait qu'ouvrir, grâce à l'option, la possibilité de choisir entre la nouvelle nationalité et l'ancienne. Du double domicile ne résulte donc pas de double nationalité, mais simplement pour l'intéressé la possibilité de choisir lui-même sa nationalité.

III. Pour la notion d'abandon du domicile, voir notre examen de la deuxième question.

Pour les raisons ci-dessus énoncées,

Je décide :

1° *L'établissement visé dans la notion du domicile n'implique pas la concentration exclusive des relations tant personnelles qu'économiques dans un seul endroit.*

2° *L'existence d'un établissement en dehors du territoire polonais n'empêche pas de reconnaître à un établissement en territoire polonais le caractère de domicile au sens des articles 3 et 4 du Traité du 28 juin 1919 avec la Pologne et de l'article 91 du Traité de Versailles.*

DEUXIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Pour l'acquisition, en vertu de l'article 3, de la nationalité polonaise sans l'autorisation spéciale prévue à l'article 91, alinéa 2, du Traité de Versailles, il faut et il suffit que la personne intéressée se fût établie dans le territoire en question antérieurement au 2 janvier 1908 et qu'elle y soit établie à la date du transfert de la souveraineté, la non-interruption du domicile pendant ces deux époques n'étant pas requise.

Thèse polonaise.

Une personne n'acquiert sans autorisation spéciale la nationalité polonaise en vertu de l'article 3 que si elle a été domiciliée dans le territoire en question sans interruption depuis au moins le 1^{er} janvier 1908 jusqu'au 10 janvier 1920.

La rédaction de ces thèses semble devoir imposer un examen à un double point de vue :

I. Il y a tout d'abord la question essentielle de savoir si l'exception de l'alinéa 2 de l'article 91 du Traité de Versailles régit indistinctement tous les cas où le domicile dont il est fait état en 1920 a été établi après le 1^{er} janvier 1908, ou bien si cette exception devient sans effet lorsqu'un domicile antérieur à 1908 a pu être prouvé. En d'autres termes une carence de domicile à une époque quelconque entre le 1^{er} janvier 1908 et le 10 janvier 1920 empêche-t-elle d'acquérir la nationalité polonaise sans autorisation spéciale, le domicile antérieur ne pouvant entrer en ligne de compte ?

II. Il y a ensuite la question de savoir si des interruptions d'une autre nature que des carences de domicile peuvent nuire à l'acquisition de plein droit de la nationalité polonaise.

En ce qui concerne le I, si l'on s'en tient exclusivement à l'article 91 et si l'on fait abstraction de la question des descendants, on constate que les Traités visent deux catégories de ressortissants allemands domiciliés en territoire actuellement polonais. Chaque catégorie subit un sort différent.

Ceux dont le domicile a été établi postérieurement au 1^{er} janvier 1908 n'acquièrent la nationalité polonaise qu'à la condition d'avoir obtenu une autorisation spéciale du Gouvernement polonais.

Tous les domiciliés qui ne tombent pas dans cette catégorie exceptionnelle sont soustraits à la nécessité d'obtenir une autorisation spéciale. Ils deviennent de plein droit citoyens polonais.

Rien dans les Traités ne permet de dire que le fait d'avoir été domicilié dans le territoire en question à une époque quelconque antérieure à 1908 empêche la réserve de l'alinéa 2 de jouer, si les conditions expresses de cette réserve sont réalisées.

Bien qu'une exception soit d'interprétation stricte, on n'en peut réduire la portée à l'aide d'éléments étrangers à ses termes comme à sa nature.

Le fait de l'établissement du domicile après 1908, d'après les termes formels des Traités, impose la condition de l'autorisation spéciale. Aucune exception n'est prévue. Aussi ne pourrait-on, en excipant d'un domicile antérieur, faire exception à l'alinéa 2 de l'article 91 sous prétexte d'interpréter d'une manière large la règle générale de l'alinéa 1 du même article.

Ce que le Traité exige pour l'acquisition de plein droit de la nationalité polonaise n'est pas l'existence d'un domicile à deux dates déterminées. Il exige qu'on soit domicilié le 10 janvier 1920 et depuis au moins le 1^{er} janvier 1908.

Entre exiger un domicile en 1920, tout en excluant tous les domiciles établis postérieurement au 1^{er} janvier 1908, et exiger un domicile depuis au moins cette date jusqu'en 1920, il n'y a aucune différence.

Une carence de domicile en territoire polonais, pendant une période quelconque entre le 2 janvier 1908 et le 9 janvier 1920 suffit donc, même si un domicile avait existé à une époque antérieure, à rendre l'obtention d'une autorisation spéciale une condition *sine qua non* de l'acquisition de la nationalité polonaise.

Lorsqu'il y a eu un domicile antérieur, pour qu'il y ait carence de domicile, il faut que ce domicile ait été abandonné. Il y a abandon du domicile lorsque l'établissement a pris fin et qu'on a quitté le territoire sans esprit de retour.

La manière dont l'esprit de retour peut se prouver ne rentre pas dans le cadre de ce premier arbitrage. Il est toutefois évident qu'en l'absence

de toute attache sérieuse conservée avec le territoire, l'absence d'esprit de retour résulte comme présomption du fait que l'établissement a pris fin.

III. En ce qui concerne la question de savoir si des interruptions d'une autre nature qu'une carence de domicile peuvent également nuire à l'acquisition de plein droit de la nationalité polonaise, il suffit de constater que le Traité n'en prévoit aucune.

Ni des changements de résidence à l'intérieur du territoire, ni des interruptions passagères dans le fait de la résidence ne pourraient suffire à faire jouer l'alinéa 2 de l'article 91.

La condition de permanence requise par la définition du domicile adoptée par les deux Parties consiste, ainsi qu'il a été dit, dans la continuité de l'établissement pris dans son sens abstrait, c'est-à-dire du fait d'être établi dans le territoire. Des changements d'habitation ou même de localité à l'intérieur du territoire visé ne nuisent pas à la permanence de l'établissement.

D'autre part, nous avons vu sous la première question (n^o II) que le domicile n'exige pas une résidence ininterrompue, mais simplement une présence habituelle et régulière. Le domicile se distingue de la résidence par le degré de permanence qui indique des attaches plus sérieuses et plus profondes avec le territoire. Aussi les absences qui suffisent à interrompre la résidence restent-elles sans effet sur le domicile.

Pour ces raisons,

Je décide :

Une personne n'acquiert sans autorisation spéciale la nationalité polonaise en vertu de l'article 3 que si elle a été domiciliée dans le territoire en question depuis au moins le 1^{er} janvier 1908 jusqu'au 10 janvier 1920. Une carence de domicile entre ces deux dates rend nécessaire l'autorisation spéciale des autorités polonaises pour que la nationalité polonaise puisse être acquise. Aucune autre forme d'interruption ne met obstacle à l'acquisition de plein droit.

Il y a abandon du domicile lorsque l'établissement a pris fin et qu'on a quitté le territoire sans esprit de retour.

TROISIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Le domicile visé aux articles 3 et 4 se rapporte à tout le territoire attribué à la Pologne et non seulement au territoire cédé par l'Allemagne.

Thèse polonaise.

En ce qui concerne les ressortissants allemands, le domicile visé aux articles 3 et 4 doit se trouver sur un des territoires cédés par l'Allemagne à la Pologne.

L'article 3 du Traité du 28 juin 1919 s'applique au « territoire qui est ou sera reconnu comme faisant partie de la Pologne ».

Les deux articles précédents ne font aucune allusion à un territoire quelconque, mais le Préambule du Traité explique dans ses alinéas 3, 4 et 5 que l'État polonais « exerçant actuellement, en fait, la souveraineté sur les parties de l'ancien Empire russe habitées en majorité par des Polonais, a déjà été reconnu par les Principales Puissances Alliées et Associées comme État souverain et indépendant », « qu'en vertu du Traité de Paix conclu avec l'Allemagne par les Puissances Alliées et Associées, Traité dont la Pologne est signataire, certains territoires de l'ancien Empire allemand

seront incorporés dans le territoire de la Pologne » et, enfin, qu'aux « termes dudit Traité de Paix, les limites de la Pologne qui n'y sont pas encore fixées doivent être ultérieurement déterminées par les Principales Puissances Alliées et Associées ».

Il est légitime d'interpréter les mots: « qui est ou sera reconnu » comme se rapportant à ces alinéas et le mot « territoire » comme comprenant l'ensemble du territoire aujourd'hui polonais.

Rien dans le Traité du 28 juin 1919 ne permet une autre interprétation.

D'autre part, l'article 91, alinéa 1^{er}, du Traité de Versailles, dont la stipulation se trouve reproduite en substance par l'article 3 dont il vient d'être question, emploie les mots: « . . . sur les territoires reconnus comme faisant définitivement partie de la Pologne . . . » Il ne dit pas, comme dans l'article suivant, alinéa 4: « Dans tous les territoires de l'Allemagne transférés en vertu du présent Traité et reconnus . . . »

La formule est la même que celle de l'article 3; toutefois, alors que le pluriel se trouve dans le Traité de Versailles, le singulier a été choisi dans le Traité du 28 juin 1919. On n'en peut que conclure que les auteurs du Traité voulaient renforcer, par l'emploi du singulier, l'idée que le territoire devait bien être considéré comme un tout.

Si l'article 3 en question considère comme un tout le territoire polonais, il semble considérer également dans leur ensemble les ressortissants des divers États cédants. Cela se justifie aisément par des raisons historiques. Cela explique d'autre part que, dans une certaine mesure, la règle qu'en cas de cession le changement de nationalité n'affecte que les ressortissants de l'État cédant établis sur le territoire cédé, ait subi une exception.

Le fait que l'alinéa 2 de l'article 91 s'applique expressément au même territoire que l'alinéa 1 peut paraître injustifié en raison de la *ratio legis* de cet alinéa, mais ne peut nullement invalider les raisons déterminantes de l'interprétation qui vient d'être donnée.

Si la thèse que, en ce qui concerne le changement de nationalité, la notion de domicile est une notion de droit public interne avait pu être adoptée, l'interprétation de l'article 3 comme s'appliquant au territoire entier de la Pologne, mais n'envisageant, pour les ressortissants de chaque État cédant, que le territoire ayant appartenu respectivement à chacun de ces États, aurait eu un appoint juridique. Mais le Traité de Saint-Germain et le Traité de Riga, que la Pologne a cités, ne peuvent être invoqués contre la thèse du Gouvernement allemand. Si ces Traités ont établi d'autres notions que celles qui seront déterminantes entre la Pologne et l'Allemagne, ces notions ne s'appliquent qu'à des anciens ressortissants russes ou autrichiens, de même que la notion du domicile qui vaudra entre l'Allemagne et la Pologne, ne sera applicable qu'aux anciens ressortissants allemands.

Le Gouvernement polonais a encore invoqué la rédaction de l'article 6 du Traité du 28 juin 1919. Toutefois, dans cet article, les mots: « . . . sur le territoire polonais . . . » peuvent se justifier par la considération qu'il ne s'agit pas ici d'un changement de nationalité par suite des cessions de territoire. Il s'agit de personnes sans nationalité, nées dans les limites de la Pologne. Comme cet article ne se place nullement au point de vue des cessions ni au moment des cessions, ses auteurs ont pu avoir recours à une expression plus simple, mais qui, pour les autres articles, pouvait donner lieu à des objections.

Quant à l'article 4, il s'applique au même territoire auquel s'applique l'article 3. Les mots: « . . . ledit territoire . . . » sont formels et ne peuvent s'interpréter autrement.

Pour ces motifs,

Je décide :

Le domicile des ressortissants allemands visé aux articles 3 et 4 peut être invoqué pour tout le territoire attribué à la Pologne et non seulement pour le territoire cédé par l'Allemagne.

QUATRIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Une personne, ressortissant allemand à la date du transfert de la souveraineté, acquiert la nationalité polonaise en vertu des articles 3 et 4 dans les conditions y prévues, encore qu'elle ait acquis la nationalité allemande postérieurement au 1^{er} janvier 1908, respectivement postérieurement à l'époque de sa naissance.

Thèse polonaise.

Un ressortissant allemand, à la date du transfert de la souveraineté n'acquiert la nationalité polonaise en vertu des articles 3 et 4 que lorsqu'il possédait la nationalité allemande sans interruption au moins depuis le 2 janvier 1908, respectivement depuis la date de sa naissance.

Ce que les dispositions des Traités exigent c'est, d'une part, le caractère de ressortissant allemand, d'autre part, certaines conditions relatives au domicile ou à la naissance. Quand le caractère de ressortissant allemand doit-il être établi? Au moment de la cession. C'est la règle normale qui doit prévaloir partout où le contraire n'est pas stipulé ou ne résulte pas d'une manière inévitable d'autres stipulations. Dans l'espèce, les textes ne contiennent aucune indication d'une intention quelconque de substituer à cette règle normale une autre règle. D'autre part, la notion de domicile visée dans les articles 3 et 4 n'est pas une notion de Droit public interne inapplicable à des étrangers, mais une notion de Droit international public, indépendante de l'allégeance politique.

Quant à l'article 4, il requiert, selon l'interprétation que lui a donnée la Cour permanente de Justice internationale, la naissance en territoire polonais de parents domiciliés dans ce territoire.

Ni le texte ni l'interprétation de la Cour ne requièrent la qualité de ressortissant allemand au moment de la naissance, et l'interprétation donnée aux mots: . . . « ledit territoire . . . », sous la troisième question, montre qu'une telle exigence serait non seulement inutile mais même contraire à l'esprit de la disposition.

Le Gouvernement polonais a cru devoir « s'opposer formellement à une conclusion selon laquelle un ancien ressortissant russe pourrait acquérir la nationalité polonaise autrement qu'en vertu du Traité de Riga, respectivement un ancien ressortissant autrichien ou hongrois, autrement qu'en vertu des Traités de Saint-Germain et de Trianon, tous ces Traités devant être considérés comme donnant, chacun pour son domaine, une interprétation authentique de la notion du « domicile » de l'article 3 ».

Il est évident que ni le présent arbitrage ni la convention entre la Pologne et l'Allemagne, qui doit en résulter, ne peuvent porter atteinte à une interprétation authentique convenue par la Pologne avec d'autres États et que de l'interprétation authentique résultant du présent arbitrage ou de la Convention qui en résultera ne peuvent surgir aucuns droits ou obligations pour d'autres pays que l'Allemagne et la Pologne et en faveur d'autres ressortissants que des ressortissants allemands.

Il s'agit simplement de déterminer ce qu'il faut entendre par ressortissants allemands et le texte des Traités ne permet à cet égard aucune conclusion autre que celle-ci: le caractère de ressortissant allemand se détermine à la date de la cession et uniquement à cette date.

Pour ces raisons,

Je décide:

Le caractère de ressortissant allemand se détermine à la date de la cession et uniquement à cette date.

CINQUIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Les descendants de personnes qui avaient établi leur domicile dans les territoires en question antérieurement au 2 janvier 1908 acquièrent, en vertu de l'article 3, la nationalité polonaise sans avoir besoin de l'autorisation spéciale prévue à l'article 91, alinéa 2, du Traité de Versailles.

Thèse polonaise.

Lorsque des ressortissants allemands ont établi leur domicile dans les territoires en question postérieurement au 1^{er} janvier 1908, leurs descendants n'acquièrent pas la nationalité polonaise sans autorisation spéciale du Gouvernement polonais, même s'ils sont nés dans ledit territoire. Cette disposition s'applique également au cas où les descendants des personnes de nationalité allemande, nés dans le territoire en question, auraient eux-mêmes établi leur domicile postérieurement au 1^{er} janvier 1908.

Il faut, pour préciser avec quelque certitude la portée du terme « descendants », dans l'alinéa 2 de l'article 91, se référer à la nature des conditions posées pour l'obtention de la nationalité polonaise.

Ces conditions sont:

1^o le domicile, qui est la condition dominante:

2^o la naissance sur le territoire, qui n'est opérante que lorsque les conditions du domicile sont remplies non par celui qui est né sur le territoire polonais (ce fait, d'après l'article 4, l'exempte de toute condition de domicile) mais dans le chef de ses auteurs.

Ces conditions opèrent « de plein droit » dans tous les cas où le domicile est antérieur à 1908.

Si le domicile est postérieur à 1908, elles n'opèrent plus qu'avec l'autorisation spéciale du Gouvernement polonais.

En effet, dans l'alinéa 2 de l'article 91, la clause touchant le domicile ne se rapporte qu'aux mots: « . . . les ressortissants », car, du point de vue du domicile, il est impossible de distinguer entre les ressortissants allemands et les descendants de ressortissants allemands, ces descendants étant eux-mêmes des ressortissants. Si les mots: « . . . ou leurs descendants . . . » sont ajoutés, ce ne peut donc être que pour rappeler la relation qui existe entre le fait de leur naissance sur le territoire et le domicile de leurs parents. En d'autres termes, le mot « descendant » ne peut s'appliquer qu'aux personnes qui, ne pouvant faire état de leur propre domicile, font, grâce à la stipulation de l'article 4, état du domicile de leurs parents.

Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, l'article porte: « ... les ressortissants ou leurs descendants ... » au lieu de: « ... et leurs descendants ... ».

L'alinéa doit se lire ainsi: Les ressortissants allemands ou leurs descendants ne pourront acquérir la nationalité polonaise qu'avec une autorisation spéciale de l'État polonais, dans tous les cas où il s'agit d'un domicile établi sur le territoire postérieurement au 1^{er} janvier 1908.

Il ne peut être question du domicile d'un descendant né sur le territoire puisque, en vertu de l'article 4, il acquiert « de plein droit » la nationalité polonaise, même s'il habite à l'étranger. C'est le domicile de ses parents qui importe. Et c'est pour cela que l'exception de l'alinéa 2 de l'article 91 n'est mentionnée qu'à l'article 3, le seul qui s'occupe du domicile.

C'est pour cela aussi que les personnes de nationalité allemande nées en territoire polonais de parents y domiciliés avant 1908 acquièrent de plein droit la nationalité polonaise, même si elles se sont établies elles-mêmes après 1908. En effet, aucune condition de domicile ne leur est imposée personnellement et la condition réclamée des parents est remplie. L'alinéa 2 de l'article 91 ne les atteint pas.

Pour ces raisons,

Je décide:

Par descendants, l'alinéa 2 de l'article 91 n'envisage que les ressortissants allemands qui, ne pouvant faire état de leur propre domicile pour obtenir la nationalité polonaise, sont fondés grâce à l'article 4 du Traité du 28 juin 1919, à invoquer le domicile de leurs parents.

L'autorisation spéciale prévue par l'alinéa 2 de l'article 91 est requise dans tous les cas où le domicile invoqué a été établi postérieurement au 1^{er} janvier 1908.

SIXIÈME ET SEPTIÈME QUESTIONS.

Thèse allemande.

I. L'article 4 se réfère uniquement au domicile des parents au moment de la naissance de l'individu.

II. Les personnes qui ont acquis la nationalité polonaise en vertu de l'article 4 auront, pendant un délai futur convenable, la faculté d'abandonner la nationalité polonaise.

Thèse polonaise.

L'article 4 exige que, pour acquérir la nationalité polonaise, l'individu soit né avant le 10 janvier 1920 sur le territoire cédé de parents qui y étaient domiciliés le 10 janvier sans préjuger la question de savoir s'il s'agit des deux parents ou de l'un des deux parents.

La question de savoir si les parents devaient être domiciliés sur le territoire cédé le 10 janvier 1920 n'étant pas définitivement réglée, il faut qu'elle soit décidée.

Au cas où il serait prononcé que le domicile des parents sur le territoire en question à la date du 10 janvier 1920 n'est pas requis, les raisons pratiques exigent que, en ce qui concerne l'acquisition de la nationalité

polonaise, les conséquences en résultant fassent l'objet d'un règlement d'application qui ne bouleverse pas la situation existante et ne tienne compte que d'une volonté clairement expliquée dans le passé.

I. La divergence entre les deux thèses porte sur la question qui a fait l'objet de l'Avis consultatif émis le 15 septembre 1923 par la Cour permanente de Justice internationale, et adopté par le Conseil de la Société des Nations le 27 septembre 1923.

La thèse du Gouvernement allemand reproduit textuellement la conclusion de la Cour.

La thèse du Gouvernement polonais est conforme à l'interprétation qu'il avait soutenue devant la Cour et devant le Conseil de la Société des Nations.

Le Gouvernement polonais ne se considère pas juridiquement lié par l'Avis de la Cour adopté par le Conseil, et soutient que l'Arbitre, qui n'est pas non plus lié, devrait définitivement fixer l'interprétation de l'article 4.

Le Gouvernement allemand, d'autre part, en entamant les présentes négociations, considérait cette interprétation comme acquise.

Il ne paraît pas nécessaire pour le présent arbitrage de statuer sur la question de savoir si l'adoption de cette interprétation par le Conseil lie ou non la Pologne ou l'Arbitre. Il suffit de constater que, tout en adoptant les conclusions de l'Avis de la Cour, le Conseil a reconnu que « l'application du principe juridique ainsi établi ne manquerait pas de donner lieu à certaines difficultés pratiques », que « ce sont ces questions d'application pratique que les deux Délégations ont examinées lors des négociations à Genève »; que, pendant ces négociations, la « Délégation polonaise a reconnu en principe la thèse juridique exprimée par l'Avis consultatif » (Rapport de S. E. M. Souza Dantas, C. 144, 1924, 1); enfin que, conformément aux termes de la Résolution du Conseil du 14 mars 1924, acceptée par les deux Parties, les présentes négociations « continuent » les négociations antérieures. Aussi est-il légitime de considérer que la susdite Résolution du Conseil n'entendait pas remettre en question l'Avis de la Cour, mais visait uniquement la recherche par les parties, ou éventuellement par l'Arbitre, d'une solution pratique des difficultés d'application qu'il soulève.

C'est donc uniquement comme point de départ pour la discussion d'ajustements dont le Conseil lui-même avait constaté la nécessité, et sans préjudice des conséquences juridiques de l'adoption, par le Conseil, de l'Avis de la Cour, qu'il est nécessaire de reconnaître le principe que l'article 4 se réfère uniquement au domicile des parents au moment de la naissance de l'individu comme une des bases des présentes négociations.

Il faut, en outre, tenir compte du fait que ces négociations ont lieu quatre ans et demi après l'entrée en vigueur du Traité; que les délais prévus pour assurer le libre choix de la nationalité sont expirés et que les interprétations divergentes qui ont régné jusqu'au moment où le Conseil fit appel à l'interprétation de la Cour permanente (interprétation qui ne fut connue qu'après l'expiration des susdits délais) ont pu amener bien des intéressés à établir ou consolider des situations ne cadrant pas avec l'interprétation de la Cour, mais qui n'en sont pas moins respectables.

L'on conçoit aisément qu'à un tel état de choses, une interprétation juridique soit impuissante à porter remède.

Seul un arrangement entre les Parties peut le faire. C'est ce qu'ont d'ailleurs reconnu les deux Parties en posant leurs thèses n° 7 préconisant chacune une base d'arrangement.

II. C'est dans ces conditions que, tandis que le Gouvernement allemand a proposé comme solution pratique l'octroi aux personnes qui auraient acquis la nationalité polonaise en vertu de l'article 4, tel que l'interprète l'Avis de la Cour, d'un nouveau délai pour y renoncer, le Gouvernement polonais maintient le point de vue que le règlement pratique ne doit pas bouleverser les situations existantes et ne doit tenir compte que d'une volonté clairement expliquée dans le passé.

Ainsi, c'est uniquement sur la méthode du règlement pratique que l'arbitre est appelé à se prononcer.

L'octroi général d'un nouveau délai de renonciation aurait le défaut de remettre sans nécessité en question de nombreuses situations entièrement stabilisées et exposerait des ressortissants allemands résidant en Allemagne ou dans des pays étrangers au danger de perdre irrémédiablement, à leur insu, la nationalité allemande au profit de la nationalité polonaise.

Un règlement ne tenant compte que d'une volonté clairement manifestée dans le passé, tout en offrant l'avantage de ne causer aucuns bouleversements inutiles, est trop absolu pour qu'on ne doive craindre qu'il frappe durement certaines catégories de personnes.

Chacune des deux méthodes proposées présente, selon les catégories de personnes auxquelles elle s'applique, des avantages ou des inconvénients.

D'une manière générale, les personnes tombant sous l'article 4, selon l'interprétation que lui donne la Cour et selon l'interprétation décidée sous la question 3 relative à l'étendue du territoire, sont devenues de plein droit citoyens polonais. Elles devraient être considérées définitivement comme ayant gardé cette qualité si, étant établies en territoire polonais lors de l'entrée en vigueur du Traité, elles n'ont pas abandonné la Pologne ou si, n'étant pas établies en territoire polonais lors de l'entrée en vigueur du Traité, elles sont venues postérieurement s'y établir. Ces personnes ont, en effet, soit par la persistance, soit par la création de leur établissement, manifesté une intention suffisante de se prévaloir de la nationalité polonaise que leur confère le Traité pour qu'il soit inutile de rouvrir pour elles un délai de renonciation.

De même les personnes qui ont déclaré renoncer à la nationalité polonaise soit dans le délai prévu à l'alinéa 2 de l'article 4, soit après la publication de l'Avis de la Cour, ont manifesté leur intention assez clairement, pour qu'on en puisse sans hésitation tenir compte.

Enfin, les personnes qui, établies en territoire polonais lors de l'entrée en vigueur du Traité, ont subséquemment quitté ce territoire dans des conditions impliquant leur intention d'abandonner le pays, ou qui, établies en Allemagne ou à l'étranger, ne sont pas, au cours des quatre années et demie écoulées depuis la mise en vigueur du Traité, venues s'établir en Pologne peuvent être présumées avoir abandonné la nationalité polonaise. Toutefois, dans la mesure où elles pourraient faire valoir des attaches avec la Pologne suffisantes pour neutraliser la susdite présomption, un court délai devrait équitablement leur être ouvert pour faire leur choix. Dans la mesure où de telles attaches ne seraient pas prouvées, la présomption d'abandon de la nationalité polonaise pourrait être définitive et l'ouverture d'un délai serait inutile.

De cette manière, chacune des deux méthodes proposées trouve son application là où ses avantages l'emportent sur ses inconvénients. De plus, un règlement facile de la question de double nationalité s'offre aux deux Parties en stipulant que la nationalité polonaise définitivement acquise emporte la perte de la nationalité allemande. La Cour permanente avait elle-même, dans son Avis consultatif attiré l'attention sur le fait que seul un accord international entre les Puissances intéressées pourrait supprimer les cas de double nationalité. Cette suppression doit être un des buts du règlement poursuivi.

Pour ces raisons,

Je décide :

I. Le principe que l'article 4 se réfère uniquement au domicile des parents au moment de la naissance de l'individu est acquis comme point de départ pour les négociations en cours, sans préjudice des conséquences juridiques de l'adoption par le Conseil de la Société des Nations de l'Avis consultatif de la Cour permanente de Justice internationale relatif à cette question.

II. Le règlement pratique à intervenir doit tenir compte dans la plus large mesure de la volonté des intéressés manifestée dans le passé. Un délai futur ne doit être accordé pour le choix de la nationalité que là où un système de présomptions définitives n'est pas équitablement applicable.

HUITIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Les femmes mariées et les mineurs qui remplissent les conditions prévues aux articles 3 et 4 acquièrent la nationalité polonaise, encore que leurs époux ou leurs représentants légaux, respectivement, ne les remplissent pas.

Thèse polonaise.

Les femmes mariées et les mineurs, qui remplissent les conditions prévues aux articles 3 et 4, n'acquièrent pas la nationalité polonaise si leurs époux ou leurs représentants légaux, respectivement, ne les remplissent pas.

Les articles 3 et 4, pas plus que l'article 91 ne font allusion, sauf en ce qui concerne le droit d'option et le droit de renonciation, à des conditions d'âge ou de statut familial. Les termes qu'ils emploient: « ressortissants allemands », « personnes de nationalité allemande » sont aussi larges que possible. Ils s'appliquent aussi bien à des femmes mariées que non mariées, à des enfants mineurs qu'à des majeurs. De l'absence d'une restriction quelconque, il faut conclure que le Traité n'entend exclure personne du bénéfice de ses dispositions soit pour raison d'âge, soit pour raison de statut familial. Un mineur ou une femme mariée peut donc se prévaloir en principe de l'acquisition de la nationalité polonaise, soit en vertu de l'article 3, soit en vertu de l'article 4.

Ceci ne préjudicie toutefois pas d'autres questions, telles que celle de l'acquisition de la nationalité du mari par le fait du mariage ou celle de l'extension de la nationalité des parents aux enfants mineurs, règles particulières qui peuvent l'emporter sur le principe général reconnu ci-dessus.

En effet, un enfant mineur qui possède ses parents suivrait la nationalité de ses parents, mais un enfant mineur, qui n'aurait plus ses parents se trouverait, sans notre interprétation, soit incapable d'acquérir la nationalité polonaise en vertu des Traités et exposé, par conséquent, à la liquidation

de ses biens, soit livré au hasard de la nationalité de son représentant légal, ce qui ne se justifierait que difficilement.

Quant à la femme mariée, le fait que son époux n'acquiert pas la nationalité polonaise de plein droit ne peut évidemment, vu les termes généraux employés par les Traités, l'empêcher d'acquérir de plein droit la nationalité polonaise, si elle remplit les conditions requises. On ne pourrait objecter que cela briserait l'unité de la famille, car cette unité est facile à rétablir, soit par l'option ou la renonciation effectuée par la femme, soit par l'autorisation spéciale ou la naturalisation accordée au mari.

La question de savoir si le mariage survenant après l'acquisition de plein droit de la nationalité polonaise a fait disparaître cette nationalité est une question tout à fait différente qui n'est point posée ici.

Pour ces raisons,

Je décide :

La qualité de femme mariée ou de mineur n'empêche pas en principe l'acquisition de plein droit de la nationalité polonaise, si ces femmes mariées ou ces mineurs remplissent en leur propre chef les conditions prévues aux articles 3 ou 4, encore que leurs époux ou leurs représentants légaux n'acquiescent pas eux-mêmes la nationalité polonaise.

Ceci ne touche toutefois pas la question de savoir si d'autres règles relatives à l'extension de la nationalité d'une personne à d'autres ne peuvent pas prévaloir sur le principe reconnu ci-dessus.

NEUVIÈME QUESTION, A.

Thèse allemande.

La question de savoir si la nationalité polonaise est acquise n'est pas du ressort exclusif des autorités polonaises mais une question d'ordre international.

Thèse polonaise.

C'est aux autorités polonaises de constater que la nationalité polonaise a été acquise en vertu du Traité.

Cette constatation sera considérée comme reconnue par l'Allemagne.

Les points de vue des Mémoires ne s'ajustent pas exactement au libellé des thèses, lesquelles ne s'opposent complètement que si on leur donne une interprétation extrême.

Si la thèse du Gouvernement allemand voulait contester aux autorités polonaises leur compétence pour constater seules l'acquisition de la nationalité polonaise conformément aux stipulations des Traités et voulait inférer du caractère international allégué un droit pour l'Allemagne de s'immiscer dans ces constatations, elle devrait évidemment être écartée.

Si la thèse du Gouvernement polonais impliquait l'assertion que l'Allemagne est liée par toutes les constatations de l'acquisition de la nationalité polonaise faites par les autorités polonaises, même si ces constatations sont contraires aux obligations internationales contractées par la Pologne, cette thèse devrait évidemment être également écartée.

Le Gouvernement polonais et le Gouvernement allemand, chacun pour ce qui le concerne, ont, par les explications de leurs Mémoires, atténué la portée de leur thèse. Il n'est donc pas loisible à l'Arbitre de se prononcer purement et simplement sur lesdites thèses. Un examen plus large de la question s'impose.

A) En ce qui concerne le caractère international de la question :

S'il est vrai qu'en matière de nationalité la compétence de chaque État est, en principe, exclusive, il n'en est pas moins vrai que, lorsque l'acquisition de la nationalité est réglée dans des Traités internationaux, l'autonomie de l'État est limitée par les engagements conventionnels qu'il a pris.

Du fait que l'acquisition de la nationalité polonaise est réglée dans l'article 91 du Traité de Versailles, qui fait partie d'un groupe de dispositions relatives à la cession de territoire faite par l'Allemagne à la Pologne, résulte que cette question présente un caractère qui n'est pas purement unilatéral, mais qui intéresse au contraire les deux États contractants.

La reconnaissance de la nationalité polonaise à certains ressortissants allemands est, pour la Pologne, une obligation internationale. De même, la reconnaissance de la perte de la nationalité allemande, comme conséquence de l'acquisition de la nationalité polonaise, est pour l'Allemagne une obligation internationale.

Cette obligation résulte expressément de la disposition spéciale de l'article 91 du Traité de Versailles. Inutile donc de faire appel à l'article 278 pour lui trouver une base juridique.

Il est indéniable que des stipulations de Traités qui déterminent pour les co-contractants les conditions de l'existence de telles obligations, donnent aux questions traitées — et dans la mesure où elles sont traitées — un caractère international.

Mais ce caractère international qui, du fait des obligations contractées, implique une certaine limitation de l'autonomie des deux États, n'implique nullement pour cela une co-souveraineté des deux États en ce qui concerne l'application. Chaque État agit et décide souverainement; mais, dans la mesure où il a contracté des obligations, il est tenu d'agir et de décider conformément à ces obligations. Les enfreint-il, le caractère international de la question se révèle par le fait que le co-contractant a le droit d'exiger le respect du Traité. Tant que l'infraction n'a pas eu lieu, le caractère international de la question reste pour ainsi dire latent.

B) En ce qui concerne la compétence exclusive des autorités polonaises pour constater l'acquisition de la nationalité polonaise :

Tout d'abord, que faut-il entendre par cette constatation ?

Pour autant qu'il s'agisse dans la matière de l'acquisition de plein droit et sans formalité, à la suite d'une cession territoriale, d'une nationalité nouvelle en vertu de stipulations conventionnelles internationales, il est évident qu'il ne s'agit pas de l'octroi de la nationalité en vertu de décisions d'autorités.

La constatation de l'acquisition de la nationalité polonaise par les autorités polonaises n'est donc pas constitutive de l'acquisition de la nationalité. Elle ne peut même pas être une formalité nécessaire pour cette acquisition.

La constatation ne peut, dès lors, avoir que le sens d'un enregistrement officiel ou d'une attestation officielle d'une situation créée par le Traité. Elle ne peut conférer la nationalité si le Traité ne la confère pas; et son refus ne peut entraver en rien ni l'acquisition de la nationalité polonaise qui s'effectue de plein droit ni la jouissance de la qualité de citoyen polonais.

La portée de la constatation étant ainsi déterminée, il faut reconnaître que les autorités polonaises sont les seules qui puissent officiellement constater ou attester que la nationalité polonaise a été acquise en tel ou tel cas déterminé. Leur compétence à ce sujet est indéniable et elle est exclusive.

C) En ce qui concerne les conséquences pour l'Allemagne desdites constatations :

La reconnaissance par l'Allemagne de la nationalité polonaise acquise en vertu des Traités par ses anciens ressortissants et sa reconnaissance de la perte concomitante de la nationalité allemande résultent déjà pleinement de la stipulation de l'article 91 du Traité de Versailles (ce qui rend pour autant inutile un appel à l'article 278) et résultera, en ce qui concerne l'arrangement relatif à l'article 4 du Traité du 28 juin 1919, des stipulations mêmes de cet arrangement.

C'est donc la situation créée par les Traités que, dans chaque cas, l'Allemagne est tenue de reconnaître. Ce ne sont pas, comme telles, les constatations des autorités polonaises compétentes.

Ces constatations ou, pour être tout à fait précis, les attestations auxquelles elles peuvent donner lieu, sont pour les intéressés des preuves authentiques de leur nationalité. A ce titre, elles valent partout jusqu'à preuve du contraire.

D) D'une manière générale, tout ce qui vient d'être dit, bien que ne coïncidant pas avec le libellé des deux thèses, se trouve en harmonie avec les explications des Mémoires des deux Gouvernements. C'est ainsi que le Gouvernement polonais n'a pas nié le caractère international de la question et n'a pas soutenu le caractère constitutif, au point de vue de l'acquisition de la nationalité polonaise, de la constatation de cette acquisition par ses autorités. C'est ainsi, d'autre part, que le Gouvernement allemand n'a pas revendiqué un droit de coopération en ce qui concerne l'application des stipulations en jeu. L'interprétation que le Gouvernement allemand a donnée de sa propre thèse, dans le passage suivant de son second Mémoire, s'harmonise sans difficulté avec le point de vue émis ci-dessus, tout en n'étant pas en conflit avec certaines revendications du Gouvernement polonais telles qu'elles résultent plutôt de ses explications que du libellé de sa thèse. Ce passage est ainsi conçu : « Le Gouvernement allemand n'a jamais prétendu une pareille collaboration pour chaque cas particulier. Il a toujours reconnu que l'application des clauses concernant la nationalité aux cas particuliers est de la compétence de l'État polonais. Il a uniquement souligné que l'Allemagne, comme Partie contractante du Traité de Versailles et de la Convention à conclure, est obligée et autorisée de demander l'accomplissement desdites clauses contractuelles, et que, si, d'après son opinion fondée, cet accomplissement n'a pas eu lieu, elle pourrait le demander en faisant usage des voies indiquées par le Droit international. A cette fin se présente comme première la voie diplomatique, ou si les divergences d'opinion portent sur des questions d'ordre général et fondamental, la voie de négociations directes, ou enfin, si l'application reste litigieuse pour de nombreux cas particuliers et si de telles divergences d'opinion se répètent si souvent que les relations normales entre les parties voisines en souffrent, la voie d'une instance arbitrale, voie correspondante à la tendance du Droit international moderne et recommandée par l'article 13, alinéa 2, du Pacte qui a « déclaré » comme « généralement susceptibles de solution arbitrale » les « différends relatifs à l'interprétation d'un Traité ». Il ne s'agit donc pas d'une « collaboration pour chaque cas particulier », même dans la demande la plus étendue, faite par le Gouvernement allemand, mais qui n'a pas été répétée ici en raison du Protocole de Berlin . . . »

Pour ces raisons,

Je décide :

La question de l'acquisition de la nationalité polonaise, en vertu des stipulations des Traités, est une question d'ordre international.

Il n'en résulte pas un droit de coopération ou d'intervention en ce qui concerne la constatation dans chaque cas de l'acquisition de la nationalité polonaise. A cet égard, les autorités polonaises sont seules compétentes.

Toutefois, ce ne sont pas ces constatations, comme telles, qui lient l'Allemagne, ce sont les stipulations des Traités. Mais partout où la constatation n'est pas faite en violation des clauses des Traités, l'Allemagne ne peut que la respecter.

Du caractère international de la question résulte qu'en cas d'infraction par l'un des contractants aux obligations stipulées, le co-contractant peut exiger par toutes voies de droit le respect du Traité.

NEUVIÈME QUESTION, B.

Thèse allemande.

La question de savoir si une option est ou non valable n'est pas du ressort exclusif des autorités polonaises, mais une question d'ordre international.

Thèse polonaise.

La déclaration d'option reconnue par un État doit être reconnue par l'autre sous réserve de la disposition du point 9 a).

En ce qui concerne la question des options, il convient d'observer qu'alors que le caractère international de cette question demandait un règlement d'application établi de commun accord par les Parties, celles-ci n'ont pu aboutir à cet accord et les optants se sont ainsi trouvés dépourvus d'instructions concertées au sujet des formalités à accomplir.

Le règlement polonais date du 13 juillet 1920; le règlement allemand date du 3 novembre 1921 et le délai pour les options expirait le 10 janvier 1922.

Les deux règlements ont été établis unilatéralement.

Parmi les personnes qui ont fait des déclarations d'option, il en est qui se sont conformées uniquement au règlement émanant de l'État dont elles étaient ressortissantes, c'est-à-dire au règlement polonais. Il en est d'autres qui se sont conformées uniquement au règlement allemand. Il en est enfin qui, par prudence, se sont conformées aux deux règlements et ont opté ainsi tant devant les autorités allemandes que devant les autorités polonaises.

Dans ces conditions, la question qui se pose n'est plus une simple question de principe, qui n'était intéressante qu'au moment où il était temps encore pour les deux Parties d'arriver à un accord, mais la question pratique de savoir si la volonté des optants manifestée dans leurs déclarations d'option doit prévaloir ou si chaque État aura le droit de contester les options qui n'ont pas été faites dans les formes qu'il a unilatéralement prescrites.

Entre ces deux points de vue, on ne peut hésiter. Les Traités donnent aux ressortissants allemands devenus de plein droit ressortissants polonais, en vertu de l'article 91 du Traité de Versailles et de l'article 3 du Traité du 28 juin 1919, un droit d'option.

Ce droit corrige pour eux les rigueurs des changements de nationalité qui résultent des cessions de territoires. Ce droit, sur l'importance duquel le Gouvernement allemand a justement insisté dans le développement de son point de vue relativement à d'autres questions, doit être l'unique fondement de tout règlement pratique *a posteriori* de la question des options.

Que les déclarations d'option soient faites devant les autorités d'un pays ou de l'autre, il importe en tant que manifestations claires de la volonté d'opter, qu'elles soient respectées. Il faut même aller plus loin et dire, en raison des circonstances, que là même où l'option n'a pas été déclarée selon les règlements émis par l'une ou l'autre des Parties, elle peut néanmoins ressortir implicitement d'actes qui manifestent indubitablement l'intention d'abandonner la nationalité polonaise pour réacquérir la nationalité allemande.

En résumé, il ressort du caractère international de la question qu'en tant que des stipulations contractuelles relatives à l'option seraient violées par une Partie contractante, l'autre Partie pourrait s'élever contre cette violation par toutes voies de droit.

Mais en tant que, en raison de l'absence d'un accord des deux Parties, deux règlements unilatéraux ont dû être promulgués, il serait intolérable pour les intéressés et contraire tant à l'esprit des Traités qu'à l'esprit du Droit qui gouverne les relations internationales, que chacune des deux Parties refusât, pour manque de forme, de reconnaître les déclarations d'option faites devant l'autre Partie.

Ce qui domine l'option, c'est la volonté de l'individu qui opte et non la volonté des États dont on abandonne ou dont on acquiert la nationalité. Et l'on ne peut faire supporter par les optants les conséquences du manque d'accord en temps utile des deux Gouvernements au sujet des formalités à accomplir. Sans cela le refus par un Gouvernement de consentir à un accord sur ces formalités pourrait suffire à anéantir tout droit d'option.

Tout ceci concerne les déclarations d'option et non la question, différente, de savoir si les conditions requises pour qu'une personne ait le droit d'opter sont ou non remplies ou encore la question de savoir si des optants sont ou non fondés de contester la validité d'une déclaration d'option pour défaut de volonté.

Une déclaration d'option acceptée soit par les autorités allemandes soit par les autorités polonaises doit être considérée comme constituant une présomption de ce que la personne qui a opté avait le droit d'opter. Mais, vu les divergences d'interprétation qui ont longtemps régné, elle n'en constitue nullement une preuve.

Pour ces raisons,

Je décide :

La question de savoir si une option est ou non valable est une question d'ordre international dans la mesure où les conditions de validité des options dépendent de stipulations contractuelles internationales.

En l'absence de stipulations internationales à ce sujet, la volonté des optants clairement manifestée, soit par une déclaration authentiquée par une des autorités d'un des deux pays, soit par des actes impliquant indubitablement cette volonté, doit être respectée.

Ce respect résulte comme obligation internationale des stipulations mêmes qui accordent à certaines catégories de personnes un droit d'option.

DIXIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Une déclaration d'option qui n'a pas été faite en pleine liberté n'est pas vala-

Thèse polonaise.

A) La déclaration d'option doit être considérée du même point de vue

ble. Il y a défaut de liberté, si elle a été faite dans un état de maladie mentale, d'ivresse, de menaces ou d'erreur essentielle, ou si elle a été provoquée par le fait qu'une autorité quelconque avait exercé une pression illicite sur les personnes en question, soit individuellement, soit par la voie d'une ordonnance générale, pour les amener à exercer leur faculté d'option ou à le faire avant l'expiration du délai prescrit.

que les autres actes de volonté, relatifs au droit public polonais.

L'appel au service militaire ou bien la proclamation d'un appel futur, au cas où l'option ne serait pas déclarée, ne peuvent servir comme tels de base pour annuler une déclaration d'option.

B) L'article 5 ne concerne que l'acquisition de la nationalité polonaise par l'exercice de l'option en faveur de la Pologne.

La première question à examiner est celle posée sous lit. B dans la thèse du Gouvernement polonais, à savoir si l'article 5 du Traité du 28 juin 1919 avec la Pologne se réfère notamment à l'option prévue à l'article 3 (respectivement article 91, alinéa 3, du Traité de Versailles) pour les ressortissants allemands devenus polonais de plein droit, à l'exclusion de la nationalité allemande, et qui optent en faveur de l'Allemagne, ou s'il se réfère uniquement à des options faites en vue d'acquérir la nationalité polonaise (article 91, alinéa 4).

La rédaction de l'article même ne peut laisser aucun doute. Les personnes qui ont le droit d'option prévu à l'article 3 (article 91, alinéa 3) n'ont pas le choix « d'acquérir ou non la nationalité polonaise » (*to choose whether or not they will acquire Polish nationality*). Pour pouvoir opter il faut qu'elles aient acquis de plein droit la nationalité polonaise, à l'exclusion de la nationalité allemande. Et il ne peut s'agir pour elles que d'un droit d'option leur permettant « d'acquérir ou non la nationalité » allemande (*the right to choose whether or not they will acquire « German » nationality*).

Quelques bonnes raisons qu'on puisse produire en faveur d'une interprétation contraire, cette interprétation ne serait possible qu'en admettant que les rédacteurs du Traité aient complètement perdu de vue, au moment où ils rédigeaient l'article 5, et les termes et le mécanisme juridique de l'article 3 du Traité du 28 juin 1919 et de l'article 91, alinéas 1, 2 et 3 du Traité de Versailles qu'il paraphrase.

Il est impossible d'admettre un droit d'option permettant « d'acquérir ou non » une nationalité là où la condition du droit d'opter est d'avoir acquis de plein droit cette nationalité.

Pour pouvoir admettre une autre thèse, il faudrait transformer le texte en y ajoutant les mots « ou d'abandonner ou non la nationalité polonaise ».

On ne peut par voie d'interprétation ajouter une telle clause à la stipulation du Traité, dont le texte est formel et qui, appliqué à l'article 91, alinéa 4, n'est pas dépourvu de sens, comme il faudrait qu'il le fût pour pouvoir en transformer le texte.

L'argument que, avec l'interprétation reconnue ci-dessus, l'article 5 sort du cadre d'un Traité de Minorités ne peut suffire à faire attribuer à cet article un sens incompatible avec ses termes. Le Traité du 28 juin 1919 contient d'ailleurs des dispositions autres que celles concernant la protection des minorités proprement dite et l'article 12 lui-même, qui place sous la garantie de la Société des Nations les stipulations des « articles précédents » (c'est-à-dire du chapitre 1^{er} dans lequel se trouve l'article 5) ne le fait que « dans la mesure où ces stipulations affectent des personnes appartenant

à des minorités de race, de religion ou de langue », ce qui implique que lesdites stipulations ne doivent pas nécessairement et exclusivement viser des minorités.

L'on a d'ailleurs constaté que l'article 81 du Traité de Saint-Germain correspondant à l'article 5 se trouve parmi les clauses concernant la nationalité et non comme l'analogue de l'article 6 (article 65), parmi les clauses relatives à la protection des minorités.

D'ailleurs, ainsi que le Mémoire du Gouvernement allemand l'a reconnu, l'article 5 n'est pas essentiel pour la solution de la question posée. S'il s'agit simplement de reconnaître l'existence d'un devoir international de ne pas entraver le libre exercice du droit d'option prévu à l'article 3, on peut dire que ce devoir résulte de l'article 3 lui-même, car reconnaître un droit et en entraver l'exercice sont choses incompatibles.

Mais même si l'article 5 s'appliquait aux options prévues à l'article 3, il n'en résulterait encore absolument rien, en ce qui concerne la validité de déclarations d'option faites « dans un état de maladie mentale, d'ivresse, de menaces ou d'erreur essentielle ». Si de telles circonstances affectent la libre volonté, elles ne résultent pas d'entraves apportées par un Gouvernement et chaque système juridique possède des règles qui tiennent compte de telles circonstances.

On n'aperçoit donc nullement la nécessité de régler internationalement ces questions. Elles relèvent du Droit national de chaque État. Le Droit international ne possède pas de règles applicables, en l'absence de stipulations conventionnelles, et il n'existe dans l'espèce aucune stipulation conventionnelle à ce sujet.

Restent les mesures de contrainte. De telles mesures, exercées par les autorités, seraient évidemment contraires à la reconnaissance d'un droit ou d'une faculté d'opter. Un pays reconnaissant à une catégorie de personnes un tel droit, une telle faculté, dans un Traité international, est évidemment, par le seul fait de cette reconnaissance, obligé non seulement de rendre ce droit ou cette faculté réalisables, c'est-à-dire de ne rien omettre qui soit une condition *sine qua non* de l'exercice dudit droit, mais encore de s'abstenir de tous actes illicites, soit par l'entremise active de ses autorités, soit par l'omission ou le refus de prêter leur concours ou de rendre justice.

Ici encore, puisqu'il s'agit d'actes illicites ou d'omissions illicites de la part d'autorités de l'État, l'État lui-même doit en être juge.

Pour autant, cependant, que de tels actes ou omissions constitueraient des violations d'une obligation internationale, dans le sens où nous venons d'en reconnaître une, il est certain que le co-contractant peut exiger redressement par toutes voies de droit.

Le droit international général ne fournit pas une notion qui lui soit propre de la contrainte exercée dans ces matières contre des individus. Dans chaque pays, des personnes qui ont souffert par la contrainte illicite des autorités ont un recours devant les Tribunaux ou les autorités hiérarchiques, et dans chaque pays aussi les personnes qui ont été contraintes à faire une déclaration de volonté contre leur gré peuvent poursuivre devant les Tribunaux ou les autorités administratives l'annulation de la prétendue déclaration de volonté.

Dans la mesure où des déclarations d'option ont été jusqu'à ce jour contestées pour défaut de volonté devant les autorités judiciaires ou administratives polonaises compétentes, il est évident que l'équité demande, tant qu'une décision définitive ne sera pas intervenue, la suspension de toute

mesure ne se justifiant que par le fait que lesdites déclarations d'option seraient tenues pour valables.

Par la nature même de la question qui met en jeu les individus intéressés d'une part, et les organes de l'État, d'autre part, et non, en règle générale, deux États, s'explique le fait que c'est dans le Droit national et non dans le Droit international que s'est élaborée la notion de contrainte dans le sens où elle peut affecter la validité d'une déclaration de volonté.

Quant à la thèse du Gouvernement polonais que « l'appel au service militaire ou bien la proclamation d'un appel futur, au cas où l'option ne serait pas déclarée, ne peuvent servir comme tels de bases pour annuler une déclaration d'option », elle a été reconnue en principe par le Gouvernement allemand dans son Mémoire.

Le bien-fondé de cette thèse résulte de ce qu'il n'y a, dans le fait de l'appel ou de la proclamation d'un appel futur au service militaire, rien d'illicite.

Pour ces raisons,

Je décide :

L'article 5 du Traité du 28 juin 1919 avec la Pologne n'est pas applicable aux options prévues sous l'article 3 en faveur de la nationalité allemande.

En ce qui concerne leur annulabilité pour raison de maladie mentale, d'ivresse, de menace, d'erreur essentielle ou autres défauts de volonté, les déclarations d'option doivent être considérées du même point de vue et traitées de la même manière que les autres actes de volonté relatifs au Droit public interne.

Dans l'espèce, vu le caractère international de l'option, le refus d'accès devant les autorités judiciaires ou administratives ou le déni de justice sous toute autre forme, dans le cas de contestation d'une déclaration d'option pour défaut de volonté, constitue l'infraction d'une obligation internationale.

ONZIÈME QUESTION.

Thèse allemande.

Les personnes qui ont exercé leur droit d'option ont le droit de conserver leur domicile en Pologne.

Thèse polonaise.

Les personnes qui ont opté pour la nationalité allemande sont obligées de quitter la Pologne à la demande des autorités polonaises.

L'alinéa 3 de l'article 3 du Traité du 28 juin 1919 avec la Pologne, s'occupant des optants en général, porte qu'ils « devront à moins de dispositions contraires du Traité de Paix avec l'Allemagne, transporter leur domicile . . . ».

D'autre part, le Traité de Paix avec l'Allemagne stipule que les ressortissants allemands, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici, « auront la faculté, dans les douze mois qui suivront, de transporter leur domicile . . . ».

C'est la disposition « contraire » (*otherwise provided*) à laquelle il est fait allusion dans l'alinéa 3 de l'article 3.

Peut-on de l'emploi des mots « devront », d'une part, et « auront la faculté », d'autre part, inférer que les auteurs du Traité ont voulu exonérer les optants de toute obligation d'émigrer ?

Cette interprétation se heurte à la présence, dans le texte invoqué, du membre de phrase: « dans les douze mois qui suivront . . . ».

Déduire des mots : « . . . auront la faculté, dans les douze mois qui suivront, de transporter leur domicile . . . » une faculté qui continue après l'expiration des douze mois en question, c'est faire violence au texte.

Déduire de ce que la faculté de quitter ne dure que douze mois l'impossibilité de quitter après les douze mois serait une solution absurde et dont l'inadmissibilité est reconnue.

Il ne reste qu'à admettre que le Traité ne stipule que pour douze mois.

C'est le seul moyen de rester d'accord avec le texte et la logique.

La situation créée est donc celle-ci :

D'une part, les optants ont pendant douze mois la faculté, c'est-à-dire la liberté, le choix, d'émigrer volontairement ou de ne pas émigrer ; d'autre part, pendant ces douze mois, les droits du Gouvernement polonais, qui seraient en conflit avec le libre exercice de cette faculté, se trouvent suspendus et non abandonnés.

L'abandon, en effet, ne pourrait, en l'absence d'une stipulation formelle, résulter que de l'impossibilité de concilier la reprise de ces droits avec la nature de la faculté octroyée.

Or, à l'expiration du délai, le Gouvernement polonais ne se trouve pas en présence d'étrangers auxquels il a accordé des privilèges impliquant sa renonciation aux droits en question. Il continue à se trouver en présence d'optants. La faculté octroyée par le Traité n'a pas modifié leur caractère.

Il faut admettre, d'autre part, qu'un État cessionnaire a normalement le droit d'exiger l'émigration des habitants du territoire cédé qui ont opté en faveur du pays cédant. Ce principe, consacré par la pratique internationale, et expressément admis par les meilleurs auteurs, se trouve à la base même des dispositions concernant l'option insérées dans les récents Traités de Paix.

La suppression de ce droit, dans l'espèce, aurait un caractère suffisamment exceptionnel pour qu'on ne puisse la présumer. On ne saurait d'autant plus l'admettre sans stipulation formelle, qu'aucune raison péremptoire n'apparaît pour justifier un traitement aussi différent entre les optants polonais pour l'Allemagne et les optants polonais pour l'Autriche, la Hongrie ou la Russie, alors notamment que le cadre des dispositions relatives aux droits de tous les optants est le même dans tous les cas.

On peut aisément concevoir que des raisons économiques et des raisons d'humanité — voire de pures considérations pratiques — aient porté à suspendre pendant une année certaines conséquences normales des options. On peut également bien concevoir qu'on ait tenu à éviter de stipuler un devoir absolu pour tous les optants de transférer leur domicile et que la Pologne elle-même ait demandé qu'il en fût ainsi. Mais on ne peut facilement admettre que par une disposition non explicite, la Pologne se soit engagée à autoriser pendant une période illimitée, la présence sur son territoire de personnes qui, devenues de plein droit ressortissantes polonaises, ont renoncé à ce titre, ont renouvelé leur allégeance allemande, et se sont libérées ainsi des obligations et des devoirs des citoyens polonais.

Pour ces raisons,

Je décide :

Les personnes qui ont valablement opté pour la nationalité allemande sont obligées de quitter la Pologne à la demande des autorités polonaises.

DOUZIÈME QUESTION.

Thèse polonaise.

Les droits et les obligations des optants ne se rapportent qu'aux personnes qui ont opté elles-mêmes ou auxquelles une option étend ses effets.

Le Gouvernement allemand n'a pas maintenu une thèse opposée. Il en résulte que les descendants des optants autres que ceux auxquels l'option a étendu ses effets jouiront des mêmes droits et auront les mêmes obligations que les autres citoyens allemands en Pologne. Ils y seront traités non comme optants mais comme étrangers.

Conformément au Protocole du 20 mai 1924, signé à Vienne, les présentes décisions constituent « les éléments d'une Convention à rédiger par les deux Délégations, sous la présidence de l'Arbitre ».

Fait à Vienne, le 10 juillet 1924.

(Signé) G. KAECKENBEECK.

XII.

AFFAIRE DES RÉPARATIONS ALLEMANDES SELON L'ARTICLE 260 DU TRAITÉ DE VERSAILLES¹

PARTIES : Allemagne contre Commission des Réparations.

COMPROMIS : Protocole du 30 décembre 1922.

ARBITRE : M. Beichmann (Norvège).

SENTENCE : Trondhjem, 3 septembre 1924.

Traité de Versailles, article 260.

Étendue, *ratione loci*, de la mission confiée à l'arbitre. — Travaux préparatoires. — Règle d'interprétation de traités. — Applicabilité de l'art. 260 aux territoires cédés en vertu d'autres traités. — Méthode d'interprétation de deux textes (français et anglais). — Maxime *in dubio pro reo*. — Succession d'États. — Cessions de territoires. — *Dies a quo*. — Jurisprudence du Tribunal arbitral mixte germano-tchèque. — Applicabilité de l'art. 260 aux territoires de Haute-Silésie transférés à la Pologne. — Délais applicables. — Jurisprudence de la C. P. J. I.

Deuxième question.

Sens et portée de l'expression « entreprise d'utilité publique ». — Définition et interprétation de cette formule. — Délégation de puissance publique. — Méthode d'interprétation. — Méthode énumérative. — Langage usuel dans l'interprétation.

Troisième question.

Sens et portée du terme « concession ». — Influence de la loi nationale. — Portée du terme « concession » en droit allemand, autrichien, bulgare, chinois, français, hongrois, turc et russe.

Quatrième question.

Concession et entreprise. — Concession et exploitation indépendante. — Entreprise d'utilité publique. — « Ventilation » des divers éléments.

Cinquième question.

Concessions incessibles. — Concession de chemins de fer vicinaux prussiens accordée par le Gouvernement prussien à des gouvernements étrangers. — Accord de l'État étranger. — Applicabilité de l'art. 260.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Sixième question.

Concession et entreprise d'utilité publique. — Biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation. — Accessoires et principal. — Droit subjectif et droit objectif.

Septième question.

Siège social des entreprises d'utilité publique. — Siège social dans un pays tiers (non visé par l'art. 260). — Établissements d'exploitations dans les pays visés par l'art. 260. — Expropriation. — Modes de transfert de biens. — Registre foncier. — Articles 297 et 298 du Traité de Versailles.

Huitième question.

Pluralités d'établissements d'exploitation de la même entreprise dans plusieurs pays. — Distinction entre « droits et biens » et « droits et intérêts » autres que les droits de propriété.

Neuvième question.

L'art. 260 et les droits et intérêts des Allemands dans la Société suisse des Chemins de fer orientaux. — Les précédents en droit international et en droit interne.

Dixième question.

Nature de la cession prévue à l'art. 260 du Traité de Versailles. — Cession de la concession ou de l'entreprise d'utilité publique ou cession des actions.

Onzième question.

Portée et sens des termes « tous droits et intérêts ». — Cas des bons et obligations d'une société.

Douzième question.

Dies a quo pour déterminer quelles sont les concessions ou entreprises d'utilité publique. — Effets du traité. — Date de la signature, de la ratification ou de la mise en vigueur. — Applicabilité par analogie de certaines règles de droit interne (droit des obligations) en droit international. — Nature d'un traité international. — Entrée en vigueur d'un traité. — Naissance de l'obligation et force exécutoire. — Interprétation d'un traité. — Règle de la bonne foi.

Treizième question.

Cas de l'Estonie, de la Finlande, de la Lettonie et de la Lithuanie. — Reconnaissance *de jure*. — Portée du terme « Russie » de l'art. 260.

SENTENCE ARBITRALE RELATIVE A L'INTERPRÉTATION
DE L'ARTICLE 260 DU TRAITÉ DE PAIX DE VERSAILLES ¹

Compromis d'arbitrage.

[Voir « Introduction » ci-dessous.]

INTRODUCTION.

Par un Protocole, signé le 30 décembre 1922, le Gouvernement allemand et la Commission des Réparations ont convenu de soumettre à la décision d'un Arbitre certains différends qui se sont élevés entre eux en ce qui concerne l'interprétation des termes de l'Article 260 du Traité de Versailles.

Cet article a la teneur suivante:

TEXTE FRANÇAIS.

Sans qu'il soit porté atteinte à la renonciation, par l'Allemagne, en vertu du présent Traité, à des droits lui appartenant ou appartenant à ses nationaux, la Commission des Réparations pourra, dans un délai d'un an à compter de la mise en vigueur du présent Traité, exiger que l'Allemagne acquière tous droits ou intérêts de ressortissants allemands dans toute entreprise d'utilité publique ou dans toute concession en Russie, en Chine, en Autriche, en Hongrie, en Bulgarie, en Turquie, dans les possessions et dépendances de ces États, ou sur un territoire qui, ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses alliés, doit être cédé ou administré par un mandataire en vertu du présent Traité; le Gouvernement allemand devra, d'autre part, dans un délai de six mois à compter de la date de la demande transférer à la Commission des Réparations la totalité de ces droits et intérêts et de tous les droits et intérêts que l'Allemagne peut elle-même posséder.

L'Allemagne supportera la charge d'indemniser ses ressortissants ainsi dépossédés et la Commission des Réparations portera au crédit de l'Allemagne, à valoir sur les sommes dues au titre des réparations, les sommes correspondant à la valeur des droits et intérêts transférés, telle qu'elle sera fixée par la Commission des Réparations. Le Gouvernement allemand, dans un délai de six mois à dater de la mise en vigueur du présent Traité, devra communiquer à la Commission des Réparations la liste de tous les droits et intérêts en question, qu'ils soient acquis, éventuels, ou non encore exercés, et renoncera en faveur des Puissances Alliées et Associées, en son nom et en celui de ses ressortissants, à tous droits et intérêts susvisés qui n'auraient pas été mentionnés sur la liste ci-dessus.

¹ *Commission des Réparations*, annexe 2145 a.

TEXTE ANGLAIS.

Without prejudice to the renunciation of any rights by Germany on behalf of herself or of her nationals in the other provisions of the present Treaty, the Reparation Commission may within one year from the coming into force of the present Treaty demand that the German Government become possessed of any rights and interests of German nationals in any public utility undertaking or in any concession operating in Russia, China, Turkey, Austria, Hungary and Bulgaria, or in the possessions or dependencies of these States or in any territory formerly belonging to Germany or her allies, to be ceded by Germany or her allies to any Power or to be administered by a Mandatory under the present Treaty, and may require that the German Government transfer, within six months of the date of demand, all such rights and interests and any similar rights and interests the German Government may itself possess to the Reparation Commission.

Germany shall be responsible for indemnifying her nationals so dispossessed, and the Reparation Commission shall credit Germany, on account of sums due for reparation, with such sums in respect of the value of the transferred rights and interests as may be assessed by the Reparation Commission, and the German Government shall, within six months from the coming into force of the present Treaty, communicate to the Reparation Commission all such rights and interests, whether already granted, contingent or not yet exercised, and shall renounce on behalf of itself and its nationals in favour of the Allied and Associated Powers all such rights and interests which have not been so communicated.

D'après la disposition finale du Traité les textes français et anglais feront foi, tous les deux.

Dans le Protocole susmentionné qui est rédigé en anglais et en français les Parties ont formulé douze questions qui sont soumises à la décision de l'Arbitre, lequel aura le pouvoir de statuer sur les questions préjudicielles, les exceptions et généralement sur toutes les questions accessoires dont dépendrait la solution des questions soumises. Il a, en outre, après avoir offert aux deux Parties l'occasion de se faire entendre, le pouvoir de statuer sur l'application de ses décisions de principe à des cas particuliers.

Les Parties se sont engagées, chacune en ce qui la concerne, à accepter sans aucune réserve et à exécuter la sentence de l'Arbitre, laquelle ne sera susceptible d'aucun recours.

Elles ont de commun accord désigné comme arbitre le soussigné Frederik Valdemar Nikolai Beichmann, président de la Cour supérieure de Trondhjem (Norvège), juge-suppléant à la Cour Permanente de Justice Internationale et membre de la Cour Permanente d'Arbitrage.

Les Parties se sont fait représenter,

La Commission des Réparations:

par M. Jacques Lyon, avocat à la Cour d'appel de Paris;
et M. J. M. Marx, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles;
en qualité de Conseils, et par M. H. Valentino, secrétaire du Service juridique de la Commission des Réparations, en qualité d'agent;

Le Gouvernement allemand :

par M. le Dr. Josef Partsch, professeur à l'Université de Berlin, en qualité d'agent, lequel a été assisté pour certaines questions par M. Goeppert, professeur à l'Université de Bonn, en qualité de conseil-adjoint.

Les fonctions de secrétaires pendant la procédure orale ont été remplies :

Pour la Commission des Réparations par M. Arsандаux, docteur en droit, chef adjoint du Service sténographique du Sénat,

Pour le Gouvernement allemand par M. Eugen Thomá, référendaire.

Pendant la procédure écrite, les Parties ont présenté relativement aux questions formulées dans le Protocole du 30 décembre 1922,

La Commission des Réparations :

1. Un mémoire en demande accompagné d'un résumé de la correspondance échangée entre la Commission des Réparations et la Kriegslastenkommission à l'occasion des matières soumises à l'arbitrage et du texte intégral des principales lettres;

2. Un erratum audit mémoire en ce qui concerne la douzième question;

3. Un mémoire en réplique.

Le Gouvernement allemand :

1. Un mémoire en réponse accompagné d'un grand nombre d'annexes (numérotées 1, 1 a, 2-6, 6 a, 7-18, 18 a, 19-23, 23 a, 24-42);

2. Un mémoire en duplique également accompagné de nombreuses annexes (numérotées 43-64, 64 a, 65-73).

Le Gouvernement allemand ayant au cours de la procédure écrite soulevé la question de savoir si les dispositions de l'article 260 sont applicables aux territoires de Haute-Silésie qui ont été transférés à la Pologne, cette question a, elle aussi, été soumise à la décision de l'Arbitre par un Protocole supplémentaire, en date du 16 novembre 1923.

En ce qui concerne cette question qui a été désignée comme sous-question 1 bis, la Commission des Réparations a présenté un mémoire en demande et le Gouvernement allemand un mémoire en réponse accompagné de quelques annexes (numérotées nos 74 et 75).

Par un deuxième Protocole supplémentaire, en date du 23 novembre 1923, les Parties ont également convenu de demander à l'Arbitre de décider aussi la question suivante qui porte le numéro 13 :

« Les États d'Esthonie, Finlande, Lettonie et Lithuanie doivent-ils être considérés comme ayant été compris dans « la Russie », au sens et en vue de l'application de l'article 260 du Traité de Versailles? »

Cette question a fait l'objet, de la part de la Commission des Réparations, d'un mémoire en demande, et de la part du Gouvernement allemand d'un mémoire en réponse, accompagné de quelques annexes (numérotées nos 76 et 77).

Sauf cette dernière question, les questions soumises à l'arbitrage ont été discutées oralement devant l'Arbitre en vingt-six audiences qui ont eu lieu à Paris les 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 26, 28, 29, 30 et 31 janvier et les 1^{er}, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 et 12 février 1924.

Au cours de la discussion, les deux Parties ont déposé un grand nombre de nouveaux documents à l'appui de leurs thèses respectives. Ces docu-

ments se trouvent annexés aux procès-verbaux des audiences. Des comptes-rendus sténographiques y sont également annexés.

La 13^{ème} question n'a pas fait l'objet d'une discussion orale, mais les Parties ont, à la demande de l'Arbitre, présenté des notes complémentaires, savoir la Commission des Réparations: deux notes, en date des 13 et 15 février 1924, et le Gouvernement allemand: deux notes, en date des 11 et 14 février 1924.

Avant d'aborder les différentes questions, il convient de rappeler que les Parties ont toutes les deux — la Commission des Réparations, par lettre en date du 24 avril 1923, et le Gouvernement allemand, par lettre de son ministre à Christiania en date du 15 mai 1923 — déclaré ne pas se considérer comme liées par les définitions qu'elles avaient émises au cours des négociations qui ont précédé l'arbitrage.

Il convient également de mentionner les déclarations faites par les Parties au cours de la procédure écrite en ce qui concerne la valeur que pourrait avoir, pour l'interprétation de l'article 260, ce qui a été publié sur les travaux préparatoires du Traité de Versailles.

Mentionnant que l'Allemagne était dans une position difficile, parce qu'il avait été décidé par la Conférence de ne pas publier les procès-verbaux de la Commission Économique et de la Commission des Clauses Financières, et que tout ce qu'on connaissait des travaux de ces deux Commissions était dû à des publications officieuses ou au texte des autres Traités de Paix, le Gouvernement allemand dans son mémoire en réponse (p. 2 et 3) disait:

« Il est sans doute intéressant de prendre connaissance de ces documents, mais il n'y a point de doute qu'ils ne peuvent en aucun cas servir de base à la solution des questions posées à l'arbitre, en ce qui concerne l'étendue des obligations du Gouvernement allemand.

« Il suffit à cet égard de dire que tous ces travaux préparatoires, faits dans l'ombre, et entourés d'un mystère jaloux, étaient ignorés de l'Allemagne au moment où elle a dû apposer sa signature au bas du Traité de Versailles. Il faut donc s'en tenir strictement à la théorie générale du Droit International, en vertu de laquelle toute convention internationale doit être interprétée d'après son propre texte et dans la teneur qui a été soumise aux Parties contractantes. Pour élargir les obligations de l'Allemagne, les autres traités non plus ne peuvent être invoqués contre l'Allemagne qui n'y a pas été partie. »

Citant de ces passages les lignes:

« Il n'y a point de doute que ces documents (il s'agit de fragments des procès-verbaux de la Commission Économique et de la Commission des Clauses Financières de la Conférence de la Paix) ne peuvent en aucun cas servir de base à la solution des questions posées à l'arbitre en ce qui concerne l'étendue des obligations du Gouvernement allemand.

.....

Il faut donc s'en tenir strictement à la théorie générale du droit international, en vertu de laquelle toute convention internationale doit être interprétée d'après son propre texte et dans la teneur qui a été soumise aux Parties contractantes, »

la Commission des Réparations répondit, dans sa Réplique (p. 2):

« Il ne saurait être mieux dit pour écarter du débat les ouvrages et documents où le mémoire allemand a entendu puiser des arguments qui ont le plus communément trait à l'Article 297 et dont le plus fréquemment on discernerait mal quelle peut être leur répercussion sur l'Article 260.

Il est donc inexact de dire que « l'Allemagne est ici dans une situation difficile », puisque la Commission des Réparations n'a pas fait et ne désire pas faire état des travaux préparatoires, exception faite toutefois des notes échangées entre les Alliés et la Délégation allemande ».

Répondant à ces remarques, le Gouvernement allemand dans sa Duplique (p. 1) maintenait qu'il n'y avait pas de contradiction à citer les sources officielles et les travaux scientifiques indiquant l'évolution, pendant la Conférence de la Paix, de l'idée qui a présidé à la naissance de l'Article 260, et à affirmer en même temps que le texte seul du Traité est décisif quant à l'étendue des obligations de l'Allemagne, et ajoutait:

« Il importait au Gouvernement allemand de prendre acte de l'accord de la Commission des Réparations quant au principe indiqué dans la réponse, où il est dit: » (suivent les lignes citées par la Commission des Réparations dans la réplique).

Au cours de la procédure orale, la Commission des Réparations a fait valoir que par lesdites déclarations les Parties avaient conclu une sorte de contrat judiciaire, et a, par des conclusions écrites, demandé à l'Arbitre de

« prendre acte de l'accord intervenu entre les parties au cours de la procédure écrite, que des documents émanant des Commissions constituées par les Puissances Alliées et Associées, en vue de la rédaction des conditions du Traité de Paix à conclure avec l'Allemagne, ne peuvent, en aucun cas, servir de base à la solution des questions posées à l'Arbitre en ce qui concerne l'étendue des obligations du Gouvernement allemand », et de

« décider en conséquence qu'il ne pourra être fait usage aux débats, en l'absence d'un accord entre les parties, des documents fragmentaires publiés à ce jour concernant l'élaboration, la discussion et la préparation des clauses du Traité de Versailles dont seul le texte officiel et définitif fait l'objet du présent arbitrage ».

De son côté, le Gouvernement allemand demandait à l'Arbitre de dire pour droit:

« qu'il ne convient pas de prendre une mesure préliminaire quelconque privant l'Agent du Gouvernement allemand du droit de citer tous les documents publiés par un des Gouvernements Alliés et Associés ou publiés avec le consentement d'un de ces Gouvernements par les personnes autorisées, sous réserve pour M. l'Arbitre d'en tirer toutes les conséquences qu'il voudra, selon l'interprétation qu'il donnera lui-même à son auguste mission ».

Par une décision rendue le 29 janvier 1924, l'Arbitre a déclaré:

« 1° prendre acte des déclarations faites par les Parties, selon lesquelles les travaux préparatoires au Traité de Versailles, à l'exception des notes échangées entre la Délégation allemande et les Puissances Alliées et Asso-

ciées avant la signature du Traité, ne peuvent, en aucun cas, servir de base à la solution des questions posées à l'Arbitre, en ce qui concerne l'étendue des obligations du Gouvernement allemand ;

2° réserver, jusqu'à sa décision quant au fond, la question de savoir quels sont les effets et la portée desdites déclarations ».

Après avoir examiné de plus près les arguments invoqués de part et autre en ce qui concerne la réponse à donner aux différentes questions posées à l'Arbitre par les Protocoles en question, l'Arbitre estime que la question ainsi réservée ne présente pas d'intérêt pratique. En effet, les arguments tirés des publications qui ont eu lieu sur quelques épisodes des travaux préparatoires au Traité, y compris certaines propositions faites au cours de ces travaux, ont paru à l'Arbitre dépourvus d'importance. Quelquefois le rapport qu'on a voulu trouver entre l'Article 260 du Traité et ce qui serait proposé ou discuté antérieurement ne paraît pas exister. Et si parfois il semble exister un certain rapport avec l'Article 260, une analogie ou une divergence, l'utilisation d'une telle analogie ou divergence comme arguments pour ou contre telle ou telle interprétation de l'Article 260 se heurtera, non seulement à la considération exposée dans la déclaration ci-dessus citée du Gouvernement allemand, mais aussi à ce que les renseignements sur les travaux préparatoires ne sont pas assez complets pour permettre de suivre dans toutes ses phases consécutives l'évolution des idées et des textes. Aussi l'Arbitre n'a-t-il, dans la discussion des différentes questions, fait usage d'aucun argument de ce genre. Dans ces circonstances, l'Arbitre estime inutile de s'arrêter à la question de l'effet et de la portée des déclarations dont il s'agit, question qui ne présenterait qu'un intérêt académique. Il désire seulement ajouter qu'en présence des déclarations susdites des parties, il a cru devoir renoncer à tout essai d'obtenir des informations plus complètes sur les travaux préparatoires qui ont abouti au texte actuel de l'Article 260 du Traité.

L'Arbitre croit devoir préciser que la mission qui lui incombe actuellement est de répondre aux questions formulées dans l'Article 4 du Protocole du 30 décembre 1922 et dans les deux Protocoles supplémentaires et que, si les Protocoles lui donnent le pouvoir de statuer « sur les questions préjudicielles, les exceptions et généralement sur toutes les questions accessoires dont dépendrait la solution des questions soumises », ce n'est qu'à titre d'arguments qu'il aura à s'en occuper.

L'Arbitre a estimé en général devoir se tenir dans le cadre tracé par l'argumentation et la documentation des parties et ce n'est que par exception qu'il a fait usage de son droit de chercher des arguments en dehors de ce cadre. D'autre part, il ne s'est pas estimé obligé de discuter ou même mentionner tous les arguments présentés de part et autre. Il a cru pouvoir les passer sous silence si, de son avis, ils sont ou superflus pour justifier la réponse ou insuffisants pour amener une autre solution.

Les questions seront traitées dans l'ordre des numéros, la sous-question I *bis* trouvant sa place entre les première et deuxième questions. Une question d'application soulevée à l'occasion de la deuxième question ne sera traitée que la dernière, en annexe.

PREMIÈRE QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Les dispositions de l'Article 260 du Traité de Versailles sont-elles applicables aux territoires cédés en vertu d'autres Traités?

TEXTE ANGLAIS.

Does Article 260 of the Treaty of Versailles apply to territory ceded under other Treaties?

Dans ses conclusions, la Commission des Réparations a demandé à l'Arbitre de

« Dire et juger que la seule interprétation qui ne contraigne pas à tenir pour absurdes ou pour négligeables des éléments de la phrase litigieuse, et qui soit compatible à la fois avec le contexte de la rédaction française et avec le texte de la rédaction anglaise, est celle qui limite la portée des mots « en vertu du présent Traité » à la seule administration des territoires à mandat;

« Dire et juger, en conséquence, que l'Article 260 s'applique à tout territoire qui, ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses Alliés, doit être cédé par l'Allemagne ou ses Alliés « by Germany or her Allies ».

Par contre, le Gouvernement allemand a demandé à l'Arbitre de dire pour droit

« Que les dispositions de l'Article 260 ne sont applicables qu'aux territoires cédés en vertu du Traité de Versailles ».

Il s'agit de l'interprétation des termes suivants:

TEXTE FRANÇAIS.

« Ou sur un territoire qui, ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses Alliés, doit être cédé ou administré par un mandataire en vertu du présent Traité ».

TEXTE ANGLAIS.

« Or in any territory formerly belonging to Germany or her Allies, to be ceded by Germany or her Allies to any Power or to be administered by a Mandatory under the present Treaty ».

Le texte anglais est clair et ne laisse subsister aucun doute sur l'applicabilité de l'article aussi bien en ce qui concerne les territoires cédés par les alliés de l'Allemagne qu'en ce qui concerne les territoires cédés par l'Allemagne elle-même. Comme les alliés de l'Allemagne — qui furent l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie — ne sont pas parties du Traité de Versailles et n'ont rien cédé par ce Traité, le texte anglais vise donc, de toute évidence, aussi d'autres Traités que le Traité de Versailles.

Par contre, le texte français donne lieu à des difficultés d'interprétation. Il s'agit de savoir si les mots « en vertu du présent Traité » se réfèrent, comme la Commission des Réparations le prétend, exclusivement aux

mots « administrés par un mandataire » ou s'ils se réfèrent également au mot « cédé » qui dans la phrase précède lesdits mots.

La Commission reconnaît que, grammaticalement, les deux alternatives sont toutes les deux défendables. Mais elle invoque que, d'après la dernière alternative, les mots « ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses Alliés » seraient pour partie inutiles et pour partie absurdes, inutiles parce que, s'agissant de territoires cédés en vertu du Traité de Versailles, il n'était pas nécessaire de dire qu'il s'agit de territoires ayant appartenu à l'Allemagne, absurdes, parce que les territoires appartenant aux Alliés de l'Allemagne ne pourraient être cédés par le Traité de Versailles.

Les Parties sont d'accord sur ce que les mots « administré par un mandataire en vertu du présent Traité » visent les dispositions de l'Article 22 du Traité de Versailles traitant de l'administration par des mandataires de certains territoires « qui à la suite de la guerre ont cessé d'être sous la souveraineté des États qui les gouvernaient précédemment ».

Parmi ces territoires se trouvent selon le texte même de l'Article 22, des territoires appartenant auparavant à l'Empire ottoman, donc des territoires ayant appartenu à un allié de l'Allemagne. Les mots « ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses Alliés » semblent donc défendre leur place, même si l'on veut référer les mots « en vertu du présent Traité » aussi au mot « cédé ». Il suffit que dans l'un ou l'autre des deux cas prévus dans la phrase, — cession ou administration par un Mandataire — le territoire en question avait appartenu à l'Allemagne ou à ses Alliés.

La Commission des Réparations a aussi invoqué les textes des dispositions correspondantes dans les Traités de paix conclus avec l'Autriche et la Hongrie (respectivement l'Article 211 du Traité de Saint-Germain, l'Article 194 du Traité de Trianon). Ces dispositions sont rédigées d'une manière qui ne laisse aucun doute sur ce qu'elles s'appliquent aussi bien aux territoires qui doivent être cédés par les alliés de ces États qu'à ceux qui doivent être cédés par ces États eux-mêmes. Ce serait donc, si l'on admettait la thèse allemande, reconnaître à l'Allemagne une situation plus favorable que celle accordée à ses Alliés. L'Arbitre estime que c'est très peu probable que telle ait été l'intention des Puissances Alliées et Associées. Mais l'argument ne peut être considéré comme décisif quant au sens que comporte le texte français en question.

Le Gouvernement allemand, de son côté, estime que, grammaticalement, en l'absence d'une virgule après le mot « cédé », la place que les mots « en vertu du présent Traité » occupent à la fin de la phrase ne permet pas de référer ces mots exclusivement aux mots « administré par un Mandataire ». Et il invoque que ce serait un écart de la manière dont le Traité a été constamment rédigé, de ne pas indiquer le titre qui sert de base à la cession. Le Gouvernement allemand a, dans ses Annexes 43 et 44, fourni une liste des articles où on trouve indiqué le titre de l'obligation ou du droit en question — soit le présent Traité, soit d'autres traités ou conventions conclus ou à conclure. Il invoque spécialement que dans l'Article 312 on cite quant aux territoires qui doivent être administrés par un Mandataire expressément l'Article 22 du Traité et trouve la raison de ce que, dans l'Article 260, on ne cite pas l'article spécial mais « le présent Traité » en général, être celle qu'ici le titre se réfère aussi aux cessions. La nécessité de mentionner le titre des cessions en question s'imposerait aussi par cette considération que, sans une telle mention, l'Allemagne se trouverait exposée au risque de voir appliquer

l'Article 260 aussi aux territoires qui, à l'avenir, à la suite d'événements nouveaux, pourraient être cédés par l'Allemagne ou ses Alliés.

Quant à ce dernier argument, l'Arbitre ne peut considérer ce risque comme sérieux. Ce serait monstrueux d'interpréter l'Article 260 comme visant d'autres cessions que celles qui auront lieu en vertu des Traités de paix qui, comme le Traité de Versailles, mettent fin à la guerre mondiale. Une telle interprétation a aussi été expressément répudiée par la Commission des Réparations au cours de la discussion orale (Compte-rendu sténographique de la première audience, p. 24 et 65).

Plus sérieux est l'argument tiré de la manière dont, en général, le Traité de Versailles a été rédigé. En effet, on ne voit pas très bien pourquoi on n'eût pu indiquer le titre de la cession dont il s'agit aussi bien dans l'Article 260 que dans d'autres dispositions, par exemple en se servant de la formule employée dans les articles correspondants des Traités de Saint-Germain et de Trianon et qu'on trouve employée aussi dans l'Article 434 du Traité de Versailles.

Mais ni cet argument ni l'argument tiré de l'Article 312 ne peuvent être considérés comme décisifs pour fixer l'interprétation du texte français de l'Article 260 dans le sens de la thèse allemande. Il y a aussi d'autres articles où le titre n'est pas mentionné, comme par exemple les Articles 254 et 255, et il faut bien tenir compte de ce que des inégalités dans la rédaction peuvent facilement s'introduire dans un Traité aussi volumineux que celui de Versailles.

En tout cas, ce ne sont là que des arguments d'une valeur relative et qui peuvent être contrebalancés par d'autres considérations.

Quant à la construction purement grammaticale, l'Arbitre n'ose pas affirmer que telle que la phrase se présente sans virgule après « cédé », il soit absolument nécessaire de référer les mots « en vertu du présent Traité » aussi au mot « cédé ».

La situation se présente donc ainsi: il y a un texte clair — le texte anglais — et un texte qui n'est pas clair et dont le sens a besoin d'être dégagé par une interprétation — le texte français. Les deux textes font foi. Ils ont tous les deux été soumis à la signature des Parties. Dans ce cas, il ne semble pas permis de faire abstraction du texte anglais et d'interpréter le texte français, comme si le texte anglais n'existait pas. Au contraire, le texte clair, le texte anglais, fournira le meilleur moyen pour l'interprétation du texte français. Les deux textes sont évidemment destinés à exprimer les mêmes idées. S'il y avait deux textes également clairs mais qui ne se concordaient pas entre eux, on pourrait soutenir que le texte qui comportait le moins d'obligations pour la partie obligée mériterait la préférence. Mais si l'un des textes est clair et l'autre ne l'est pas, la solution qui s'impose est celle d'interpréter le texte moins clair à la lumière de l'autre texte et conformément au sens qui résulte des termes de ce dernier texte.

Estimant donc que l'Article 260 doit s'appliquer aussi aux territoires qui doivent être cédés par les alliés d'Allemagne, « to be ceded by Germany or her allies », il s'agit encore de savoir quels sont les autres traités qui entrent en jeu pour l'application de l'Article 260. D'après la Commission, ce sont les Traités de Paix conclus avec l'Autriche, la Hongrie et la Bulgarie (savoir les Traités de Saint-Germain-en-Laye du 10 septembre 1919, de Trianon du 4 juin 1920 et de Neuilly-sur-Seine du 27 novembre 1919) et aussi le Traité avec la Turquie, conclu le 24 juillet

1923 à Lausanne en remplacement du Traité de Sèvres, signé mais non ratifié.

De son côté, le Gouvernement allemand — dans sa duplique — a fait des réserves quant au Traité de Lausanne qui, a-t-il dit, a mis fin à une guerre entre la Turquie et la Grèce, dans laquelle l'Allemagne n'était pas l'alliée de la Turquie. Néanmoins on ne peut nier que ledit Traité mette fin aussi à l'état de guerre subsistant entre la Turquie et les Puissances alliées depuis son entrée en guerre comme l'allié de l'Allemagne. Il faut donc considérer les cessions en résultant comme rentrant dans la catégorie des cessions visées par l'Article 260.

En ce qui concerne les Traités de Saint-Germain-en-Laye et de Trianon, le Gouvernement allemand a objecté que lesdits Traités n'ont pas été conclus avec l'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne, mais avec la nouvelle Autriche et la nouvelle Hongrie, deux États qui sont nés par le démembrement de l'ancienne monarchie austro-hongroise et qui n'ont pas été les alliés de l'Allemagne. En effet, au moment où furent conclus les Traités de Saint-Germain et de Trianon et déjà au moment de la signature du Traité de Versailles le démembrement de l'Autriche-Hongrie avait déjà eu lieu et des États nouveaux s'étaient constitués sur des territoires ayant appartenu à l'Autriche-Hongrie. Mais de cela il ne résulte pas nécessairement que les États de l'Autriche et de la Hongrie tels que désormais ils existaient sur un territoire très réduit ne doivent pas être considérés comme représentant l'ancienne Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne pendant la guerre mondiale.

C'est de l'avis de l'Arbitre sur l'idée que l'Autriche et la Hongrie représentaient l'ancienne monarchie austro-hongroise que les Traités de Paix conclus avec ces États reposent. Certes, les préambules de ces Traités constatent que l'ancienne monarchie austro-hongroise a cessé d'exister, et certains articles (comme les Articles 94, 203, 205, 206 et 208 du Traité de Saint-Germain et les Articles 78, 186, 188, 189 et 191 du Traité de Trianon), emploient la formule « les États, auxquels un territoire de l'ancienne monarchie austro-hongroise a été transféré ou qui sont nés du démembrement de cette monarchie », dans quelques articles, avec l'addition « y compris l'Autriche », « y compris la Hongrie » ou « y compris l'Autriche et la Hongrie ». Mais dans d'autres articles, l'Autriche et la Hongrie déclarent renoncer en ce qui les concerne, en faveur de tel ou tel État, à tous droits et titres sur les territoires de l'ancienne monarchie austro-hongroise situés au delà des frontières décrites dans les Traités. Ce sont les mêmes termes que le Traité de Versailles emploie pour désigner les cessions consenties par l'Allemagne. Et plusieurs articles des Traités en question font voir qu'ils considèrent l'Autriche et la Hongrie comme des alliés de l'Allemagne. Voir, par exemple, à côté des Articles 211 du Traité de Saint-Germain et 194 du Traité de Trianon, les Articles 177-179 du premier de ces Traités et les Articles 161-163 de l'autre. On ne peut pas dire que c'est là une *res inter alios acta* qui ne peut être invoquée contre l'Allemagne. Car celle-ci s'est par l'Article 434 du Traité de Versailles engagée « à reconnaître la pleine valeur des Traités de Paix et Conventions additionnelles qui seront conclus par les Puissances alliées et associées avec les Puissances ayant combattu aux côtés de l'Allemagne, à agréer les dispositions qui seront prises concernant les territoires de l'ancienne monarchie d'Autriche-Hongrie, du Royaume de Bulgarie et de l'Empire Ottoman et à reconnaître les nouveaux États dans les frontières qui leur sont ainsi fixées ». Il ne semble pas douteux que par les Traités de Paix

dont parle cet article on ait visé aussi les Traités qui ont été conclus avec l'Autriche et la Hongrie.

L'Arbitre s'estime donc justifié de considérer les Traités de Saint-Germain et de Trianon comme ayant été conclus avec des alliés de l'Allemagne et les cessions faites par ces Traités comme étant comprises sous les termes « qui doit être cédé, » « to be ceded by Germany or her allies to any Power ».

A titre subsidiaire, le Gouvernement allemand a, déjà dans la procédure écrite, soulevé la question des avoir si lesdits termes peuvent s'appliquer à tout territoire ayant appartenu à l'ancienne monarchie austro-hongroise et notamment aux principaux territoires de l'État tchéco-slovaque et de l'État serbe-croate-slovène, lesquels furent constitués sur ces territoires bien avant la conclusion des Traités de Saint-Germain et de Trianon et figurent parmi les Puissances alliées et associées, signataires du Traité de Versailles. Selon la thèse du Gouvernement allemand il n'y a pas, en ce qui concerne ces territoires, une véritable « cession ». De son côté, la Commission des Réparations a contesté cette thèse sans cependant s'opposer à ce que cette question aussi soit résolue par l'Arbitre comme comprise dans la première question.

Comme l'Arbitre avait des doutes à ce sujet, il a, lors de la discussion orale, demandé aux représentants des Parties s'ils étaient d'accord sur sa compétence de résoudre aussi cette question subsidiaire, à quoi ils ont déclaré que de leur avis il appartient à l'Arbitre de juger souverainement de sa compétence mais qu'il leur paraissait personnellement que cette question lui est soumise par la première question et qu'elle est au nombre de celles qu'il aura à résoudre à l'occasion de ladite question. Sur l'invitation de l'Arbitre de compléter dans ce sens leurs conclusions, la Commission des Réparations a demandé à l'Arbitre de dire et juger :

« Que les territoires qui, ayant fait partie de l'ancienne monarchie austro-hongroise, ont servi à constituer, pour partie, la Tchéco-Slovaquie et la Pologne, à transformer la Serbie ou l'État Serbe-Croate-Slovène et à agrandir la Roumanie, n'ont fait l'objet d'une cession par l'Autriche et par la Hongrie qu'à dater de la mise en vigueur des Traités de Saint-Germain et de Trianon; que, en ce qui concerne plus spécialement la Tchéco-Slovaquie et l'État Serbe-Croate-Slovène, leur reconnaissance antérieure par certaines Puissances ne constituait, de la part de l'Autriche et de la Hongrie, ni reconnaissance, ni cession ».

Le Gouvernement allemand de son côté a demandé à l'Arbitre de dire :

« Que s'il y a lieu d'appliquer l'Article 260 aux territoires cédés par les Alliés de l'Allemagne en vertu d'autres Traités conclus avec les Puissances alliées et associées, il faut éliminer les territoires des nouveaux États qui étaient nés sur leurs principaux territoires avant la mise en vigueur des différents Traités de sorte qu'il n'y a pas lieu de parler d'un territoire cédé au sens de l'Article 260 ».

En présence de ces conclusions, l'Arbitre a cru devoir réserver sa décision sur la question de sa compétence.

C'est que, telle que la première question a été formulée dans le Protocole du 30 décembre 1922, on peut y répondre aussi bien dans le sens affirmatif que dans le sens négatif sans entrer sur la question de savoir si tel ou tel territoire a été « cédé » par les Traités en question. Si au cours de la discussion qui a précédé le Protocole du 30 décembre 1922 on a touché à la

question de savoir si les territoires, qui ayant antérieurement appartenu à la monarchie austro-hongroise font maintenant partie de la Tchéco-Slovaquie ou de la Pologne, sont compris parmi ceux auxquels s'applique l'Article 260, c'est, paraît-il, seulement la question de savoir si l'article visait aussi les territoires qui devaient être cédés par d'autres traités que celui de Versailles qu'on a eu en vue. Mais après examen, l'Arbitre reconnaît qu'à la rigueur on peut considérer la question dont traitent lesdites conclusions complémentaires ou subsidiaires comme une question d'application de la décision de principe à des cas particuliers, sur laquelle l'Arbitre, selon l'Article V du Protocole du 30 décembre 1922, a le pouvoir de statuer. Les Parties ayant eu l'occasion de s'expliquer sur cette question, l'Arbitre estime donc devoir s'en prononcer.

Dans ses conclusions le Gouvernement allemand n'a pas précisé quels sont les « nouveaux États » dont selon lui il faut éliminer les territoires. Mais les arguments dont il a accompagné ses conclusions ne visent que les États tchéco-slovaque et serbo-croate-slovène. Il n'y a donc lieu de s'occuper que des territoires de ces États. Et comme au cours de la discussion orale, le Gouvernement allemand a expressément reconnu que, en ce qui concerne le Banat, attribué au dernier nommé de ces États, il y a une véritable cession, l'Arbitre estime que les conclusions ne se réfèrent, en ce qui concerne l'État serbe-croate-slovène, qu'aux autres territoires appartenant antérieurement à la monarchie austro-hongroise et faisant maintenant partie dudit État.

L'argumentation de la Commission peut être résumée ainsi:

L'Autriche et la Hongrie n'ont ni reconnu les États en question ni cédé les territoires dont ils se composent qu'à dater et en exécution des Traités de Saint-Germain et de Trianon, les reconnaissances antérieures desdits États par d'autres États ne constituant de la part de l'Autriche et de la Hongrie ni reconnaissance ni transfert de souveraineté sur les territoires détachés de l'Autriche-Hongrie. Les Préambules des Traités de Saint-Germain et de Trianon démontrent que c'est à la date de la mise en vigueur de ces Traités qu'il faut référer la reconnaissance et le transfert de souveraineté des territoires en question. Les termes « renonce à tous droits et titres » dont se servent les deux Traités en ce qui concerne les territoires de la Tchéco-Slovaquie et de l'État serbe-croate-slovène, États nouveaux, sont les mêmes qu'emploient les Traités en ce qui concerne la Roumanie, État agrandi, et on ne conçoit pas comment à cette formule identique ne correspondait une cession effective que dans ce dernier cas. C'est aussi la même formule qu'emploie le Traité de Versailles (Article 82) en ce qui concerne le territoire que l'Allemagne a cédé à la Tchéco-Slovaquie.

Le Gouvernement allemand ne conteste pas que les Préambules des Traités de Saint-Germain et de Trianon établissent la fiction que la monarchie austro-hongroise n'ait cessé d'exister qu'à la date de la mise en vigueur des Traités. Mais, d'après lui, cette fiction ne peut être invoquée contre l'Allemagne, lesdits Traités étant postérieurs au Traité de Versailles. En réalité la Tchéco-Slovaquie et l'État serbo-croate-slovène existaient sur leurs territoires principaux longtemps avant lesdits Traités. Il invoque à ce sujet, entre autres, que les Puissances alliées et associées ont reconnu l'existence de l'État tchéco-slovaque dès le 28 octobre 1918, que la Commission des Réparations a elle-même décidé qu'il y avait état de belligérance entre l'Allemagne et la Tchéco-Slovaquie dès ladite date,

que ledit État a dès le début de la Conférence de la paix figuré au nombre des Puissances alliées et associées et que le préambule du Traité, conclu le 10 septembre 1919, entre la Tchéco-Slovaquie et les principales Puissances alliées et associées déclare que l'union auparavant existant entre l'ancien royaume de Bohême, le margraviat de Moravie et le duché de Silésie d'une part et les autres territoires de l'ancienne monarchie austro-hongroise d'autre part a définitivement cessé d'exister, que les peuples de la Bohême, de la Moravie et d'une partie de la Silésie ainsi que le peuple de la Slovaquie ont de leur propre volonté décidé de s'unir et en fait se sont unis dans une union permanente à fin de constituer un État souverain et indépendant sous le nom de la République tchéco-slovaque, que la population Ruthène au Sud des Carpathes s'est ralliée à cette union et que la République tchéco-slovaque exerce en fait la souveraineté sur lesdits territoires et a été reconnue comme un État souverain et indépendant par les Principales Puissances alliées et associées. Il invoque encore que, par une décision du Tribunal arbitral mixte germano-tchèque en date du 27 avril 1923, il a été constaté que l'Allemagne avait elle aussi reconnu ledit État avant la mise en vigueur du Traité de Versailles. En ce qui concerne l'État serbe-croate-slovène, qui également figure parmi les Puissances alliées et associées signataires du Traité de Versailles, le Gouvernement allemand invoque aussi le Traité (du 10 septembre 1919) conclu entre ledit État et les Principales Puissances alliées et associées, dont le préambule déclare que les Serbes, les Croates et les Slovènes de l'ancienne monarchie austro-hongroise ont de leur propre volonté résolu de s'unir avec la Serbie d'une façon permanente dans le but de former un État indépendant et unifié sous le nom de Royaume des Serbes-Croates et Slovènes, que le Prince régent de Serbie et le Gouvernement serbe ont accepté de réaliser cette union et qu'en conséquence il a été formé ledit Royaume qui a assumé la souveraineté sur les territoires habités par ces peuples.

L'Arbitre estime qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute que, lors de la signature des Traités de Saint-Germain et de Trianon et même lors de la signature du Traité de Versailles, les États tchéco-slovaque et serbe-croate-slovène existaient de fait et étaient reconnus des Principales Puissances alliées et associées; leur admission comme Parties contractantes de tous ces Traités suffit, à son avis, de le démontrer. Mais cela n'empêche pas qu'il y ait cession de la part de l'Autriche et de la Hongrie aussi en ce qui concerne les territoires dont se composaient lesdits États tchéco-slovaque et serbe-croate-slovène et qui appartenaient autrefois à la monarchie austro-hongroise. « Cession » d'un territoire veut bien dire renonciation faite par un État en faveur d'un autre État aux droits et titres que pourrait avoir au territoire en question le premier de ces États. Que l'État en faveur duquel la renonciation est faite est déjà en possession des territoires en question sans contestation de la part de l'État renonçant et que cette possession est le résultat d'un mouvement spontané de la population n'empêche pas que la renonciation ne constitue une « cession ». En faisant, en ce qui concerne les deux États en question, la reconnaissance et la renonciation l'objet d'articles séparés, les Traités de Saint-Germain et de Trianon ont, paraît-il, souligné que par la renonciation il s'agissait d'un véritable transfert du droit au territoire à l'État en faveur duquel elle est faite. Certes, il y a aussi les articles cités plus haut dont la rédaction indique une distinction à faire entre les États auxquels un territoire est transféré et les États qui sont nés du démembrement de

l'ancienne monarchie austro-hongroise, et parmi ces articles il y en a aussi quelques-uns pour lesquels l'emploi de ces termes ne peut s'expliquer par le but de comprendre aussi l'Autriche ou la Hongrie. C'est là une incohérence dans la rédaction de nature à créer une certaine difficulté pour l'interprète. Mais l'Arbitre estime que ce serait exagéré d'y trouver l'expression de ce que, là où il s'agit des États nés du démembrement de l'ancienne monarchie, la renonciation stipulée en faveur de ces États ne constitue pas une « cession ». Reste la question de savoir si les dispositions des Traités de Saint-Germain et de Trianon peuvent être invoquées contre l'Allemagne. A ce sujet, l'Arbitre renvoie à ce qui a été exposé plus haut en ce qui concerne l'Article 434 du Traité de Versailles, dont la formule est assez large pour comprendre aussi les dispositions du genre dont il s'agit. En effet, si comme fait l'Arbitre, on accepte que les mots « qui doit être cédé » tels qu'ils se trouvent dans l'Article 260 visent aussi les cessions qui sans encore être déterminées résulteraient des Traités à conclure avec l'Autriche et la Hongrie, il fallait également s'attendre à ce que ces Traités contiendraient aussi des dispositions sur la cession des territoires qui s'étaient déjà séparés de l'ancienne monarchie austro-hongroise. L'arbitre rappelle aussi que la convention, conclue le 29 juin 1920, entre l'Allemagne et la Tchéco-Slovaquie concernant l'application de l'Article 297 du Traité de Versailles réserve expressément les droits de la Commission des Réparations.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

Que les dispositions de l'Article 260 du Traité de Versailles sont applicables aussi aux territoires cédés en vertu des Traités conclus à Saint-Germain-en-Laye le 10 septembre 1919 avec l'Autriche, à Neuilly-sur-Seine le 27 novembre 1919 avec la Bulgarie, à Trianon le 4 juin 1920 avec la Hongrie, et à Lausanne le 24 juillet 1923 avec la Turquie,

Que les territoires auxquels l'Autriche et la Hongrie ont renoncé en faveur de l'État serbe-croate-slovène et de l'État tchéco-slovaque par les Traités de Saint-Germain-en-Laye et de Trianon sont au nombre de ceux qui ont été cédés par lesdits Traités et que, partant, l'Article 260 du Traité de Versailles y est applicable.

SOUS-QUESTION 1 bis.

Les dispositions de l'Article 260 du Traité de Versailles sont-elles applicables aux territoires de Haute-Silésie qui ont été transférés à la Pologne?

Dans ses conclusions, la Commission des Réparations demande à l'Arbitre de dire et juger:

Que la renonciation faite par le Gouvernement allemand le 9 juillet 1920 et la revendication formulée par la Commission des Réparations le 7 janvier 1921 ont le caractère le plus général et englobent sans restriction ni limitation tous « droits et intérêts » qui, à la suite, soit d'une entente entre les parties, soit d'une sentence arbitrale, seraient reconnus justiciables de l'Article 260;

Que ledit article mentionnant tous droits ou intérêts dans toute entreprise d'utilité publique ou dans toute concession « sur un territoire qui, ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses alliés, doit être cédé », tous territoires qui, en exécution d'un plébiscite prescrit au Traité de Versailles devaient faire l'objet d'une cession par l'Allemagne, sont compris dans cette formule;

Que la cession éventuelle de territoires de Haute-Silésie à la suite d'un plébiscite est expressément prévue au Traité de Versailles;

Que ni le silence que l'Article 92 du même Traité observe au regard de l'Article 260, ni le défaut d'une mention de ce dernier article, soit dans la Décision de la Conférence des Ambassadeurs du 20 octobre 1921, soit dans le Traité germano-polonais du 15 mai 1922, ne sauraient avoir pour effet d'abolir l'application éventuelle de l'Article 260 aux territoires de Haute-Silésie cédés à la Pologne;

Que ce plébiscite a eu effectivement lieu le 21 mars 1921, que les résultats en furent homologués par une ordonnance de la Commission de plébiscite du 24 avril et publiés dans le *Journal officiel de Haute-Silésie* du 7 mai;

Que les opérations matérielles du plébiscite ayant eu lieu et s'étant achevées dans le délai de 18 mois prévu pour l'exécution de l'Article 260, le droit de la Commission des Réparations et l'obligation de l'Allemagne sont nés en temps utile;

Que les discussions et délais qui ont suivi et ont eu pour effet de reporter la fixation définitive de la frontière au 20 octobre 1921 ne sauraient être considérés comme libérant le Gouvernement allemand débiteur de l'obligation qu'il avait contractée;

Que la partie de Haute-Silésie cédée à la Pologne doit dès lors être considérée comme « territoire qui, ayant appartenu à l'Allemagne, doit être cédé « to be ceded » au sens de l'Article 260.

Par contre, le Gouvernement allemand, dans ses conclusions, estime qu'il faut décider que l'Article 260 est inapplicable à la Haute-Silésie. Il invoque à ce sujet les arguments suivants:

Que le Traité de Versailles a fait dépendre le sort de la Haute-Silésie d'un plébiscite, à la suite duquel la frontière devait être tracée par les Puissances alliées et associées;

Qu'ainsi donc, au moment de la mise en vigueur du Traité la partie de la Haute-Silésie, éventuellement transférable à la Pologne, n'était pas encore déterminée;

Que, ainsi qu'il résulte des travaux de la Conférence de la Paix, relatifs à la Haute-Silésie, des dispositions spéciales ont été prises au sujet du traitement des biens des nationaux allemands dans la Haute-Silésie transférable;

Que l'Article 92, dû à la Commission des frontières orientales de l'Allemagne (6-10 juin 1919), ne réserve point l'application de l'Article 260, par opposition à l'Article 297 h 2 qui réserve expressément les droits de la Commission des Réparations résultant dudit article;

Que le délai de six mois, prévu à l'Article 260 pour la Communication de la liste des droits et intérêts transférables, est inconciliable avec le délai de six à dix-huit mois, à dater de l'entrée en fonctions de la Commission interalliée, fixée par l'article 88 paragraphe 4 pour le plébiscite;

Qu'ainsi qu'il appert de la note historique rédigée par le Gouvernement français et relatée au procès-verbal de la session extraordinaire de la

Société des Nations, ce dernier article a été inséré au Traité en vertu d'une décision du Conseil des Quatre;

Que le délai d'un an, à l'expiration duquel la Commission des Réparations est forclosé quant à ses droits résultant de l'Article 260, court à partir de la mise en vigueur du Traité, et qu'il était à prévoir qu'à la date de l'expiration de ce délai, le 10 janvier 1921, le plébiscite n'aurait pas encore eu lieu et qu'effectivement il n'a eu lieu que le 21 mars 1921;

Que par conséquent la déclaration faite le 9 juillet 1920 par l'Allemagne, et par laquelle elle renonçait en son nom et en celui de ses ressortissants à tous les droits et intérêts non mentionnés dans la liste communiquée le même jour, n'a pu viser les droits et intérêts possédés par les Allemands dans les entreprises d'utilité publique et dans les concessions en Haute-Silésie;

Que l'Article 260 ne contient, au profit de la Commission des Réparations, aucune réserve lui permettant de formuler des revendications au sujet de la Haute-Silésie, si, à l'expiration d'un an, le sort de ce territoire n'était pas encore fixé;

Qu'il ne se trouve dans l'Article 260 aucune indication sur laquelle l'on pourrait se baser pour déterminer à quelle date des droits et intérêts allemands auraient dû exister en la partie de la Haute-Silésie cédée le 15 juin 1922, pour permettre l'application de cet article;

Que la Commission interalliée de Oppeln (prévue au paragraphe 2 de l'annexe à l'Article 88) n'a, jusqu'au 15 mai 1922, pris aucune mesure destinée à préparer l'application de l'Article 260 à la Haute-Silésie, alors qu'elle a pris des dispositions en vue de l'application de cet article à la Turquie et à la Bulgarie;

Que dès le principe l'on peut donc dire que la disposition litigieuse ne se rapportait pas à la Haute-Silésie;

Que la portée de la réserve contenue dans la lettre du 24 mai 1922 de la Conférence des Ambassadeurs au sujet des droits de la Commission des Réparations en Haute-Silésie, est contestée;

Que cette réserve unilatérale est de beaucoup postérieure à la constitution du régime créé par le Traité de Versailles et par la Décision du 20 octobre 1921 de la Conférence des Ambassadeurs;

Qu'il faudrait qu'antérieurement à cette réserve la Commission des Réparations eût possédé des droits concernant la Haute-Silésie, mais que le contraire résulte des considérations qui précèdent;

Qu'en vue d'aplanir les difficultés résultant des interprétations différentes du résultat du plébiscite, les Principales Puissances ont soumis à la Société des Nations la question de savoir s'il y avait lieu d'appliquer à la Haute-Silésie un régime spécial, que la Société des Nations a établi des lignes directrices de ce régime spécial, basées sur la nécessité de continuer la vie économique du pays et de protéger les fortes minorités qui y vivent, mais qu'elle n'a formulé aucune réserve au sujet de l'Article 260, dont l'application doit fatalement favoriser une dégermanisation rapide de la Haute-Silésie, ce que la Société des Nations désire précisément éviter;

« Que si la Commission des Réparations avait raison, l'on pourrait en conclure que les Puissances alliées et associées ont induit la Société des Nations en erreur, puisque la thèse de la Commission aurait nécessairement comme conséquence de supprimer en grande partie les effets bienfaisants envisagés par la Société des Nations dans l'élaboration du régime spécial créé pour la Haute-Silésie;

« Que l'on chercherait en vain dans la décision de la Conférence des Ambassadeurs, en date du 20 octobre 1921, une réserve quelconque visant l'Article 260, dans le sens affirmé par la Commission des Réparations, que les principes adoptés par cette décision sont, à bien des égards, en opposition formelle avec le principe de l'Article 260; que, de plus, cette décision, du moment qu'elle faisait des réserves au sujet de l'Article 256, aurait également cité l'Article 260 s'il fallait excepter, du maintien général des droits acquis, les droits transférables en vertu dudit Article. (Voir les Articles 267 du Traité de Saint-Germain, 250 du Traité de Trianon), et
« Que l'on chercherait tout aussi vainement une telle réserve dans l'Article 92, alinéa 5, qui prévoit un règlement autonome et indépendant des questions pouvant naître de la cession. »

Le Gouvernement allemand reconnaît que les termes de l'Article 260 « doivent être cédés » visent en général aussi les territoires à plébiscite, mais il conteste, pour des raisons spéciales, que ledit article puisse être appliqué à la partie de la Haute-Silésie qui, à la suite du plébiscite, a été attribuée à la Pologne. Parmi les arguments avancés à ce sujet, l'Arbitre traitera d'abord ceux que le Gouvernement allemand tire des dispositions insérées aux Articles 92 et 297 *h* 2 en introduisant le plébiscite pour la Haute-Silésie. Il s'agit du quatrième alinéa actuel de l'Article 92 et du deuxième alinéa de l'Article 297 *h* 2. Ces dispositions visent toutes les deux le droit de rétention et de liquidation des biens, droits et intérêts allemands que l'Article 297 *b* confère aux États cessionnaires et soumettent ce droit de liquidation à certaines conditions spéciales en ce qui concerne l'indemnisation des propriétaires allemands. Tandis que la disposition du nouvel alinéa de l'Article 297 *h* 2 s'applique aux liquidations effectuées « soit dans les nouveaux États signataires du présent traité comme Puissances alliées et associées, soit dans les États qui ne participent pas aux réparations à payer par l'Allemagne », la nouvelle disposition du quatrième alinéa de l'Article 92 s'applique « dans tous les territoires de l'Allemagne transférés en vertu du présent Traité et reconnus comme faisant définitivement partie de la Pologne ». Et cette dernière disposition ne contient pas comme la première les mots « sous réserve des droits de la Commission des Réparations en vertu du présent Traité, notamment des Articles 235 et 260 ». De cette différence, le Gouvernement allemand conclut que, la Haute-Silésie tombant sous l'application de l'Article 92, l'idée des rédacteurs a été que l'Article 260 ne peut s'appliquer à ce territoire. L'argument aurait été plus fort si, comme en effet le Gouvernement allemand le prétend, la disposition de l'Article 92 n'était destinée à s'appliquer qu'aux territoires à plébiscite. Mais c'est, de l'avis de l'Arbitre, difficile de soutenir une telle interprétation vis-à-vis des termes employés et cités ci-dessus et de considérer ladite disposition comme n'étant pas applicable dans les territoires cédés à la Pologne sans plébiscite, comme par exemple la Posnanie. Le seul argument important en faveur d'une telle interprétation restrictive est que la Commission, dite « Commission des Frontières orientales de l'Allemagne », qui devait préparer les amendements concernant l'introduction du plébiscite, n'avait pour mandat de modifier l'application des parties III et IV des clauses économiques qu'en ce qui concerne la Haute-Silésie. Mais cet argument ne semble pas pouvoir prévaloir sur le sens clair du texte lui-même. Si donc on voulait tirer de ladite différence entré les dispositions en question des Articles 92 et 297 *h* 2, un argument *a contrario* dans ce sens que, dans les

cas visés par le premier de ces articles, la réserve des droits que l'Article 260 confère à la Commission des Réparations ne s'appliquerait pas, il s'agirait non seulement de la partie de la Haute-Silésie cédée à la Pologne, mais de tous les territoires cédés à cet État en vertu du Traité de Versailles. En tout cas, on ne pourrait difficilement en conclure que l'Article 260 ne fût pas applicable, en ce qui concerne lesdits territoires, dans les cas où la Pologne ne fait pas usage de son droit de liquidation.

Plus sérieux est l'argument que le Gouvernement allemand tire de la comparaison des différents délais de l'Article 260 avec le délai fixé pour le plébiscite. Aux termes du § 4 de l'Annexe à l'Article 88 du Traité, le plébiscite doit avoir lieu « à l'expiration d'un délai à fixer par les Principales Puissances alliées et associées, mais qui ne pourra être moindre de six mois, ni excéder dix-huit mois à dater de l'entrée en fonction de la susdite Commission dans la zone ». En effet, ce n'est que le 21 février 1921 que les Principales Puissances alliées et associées ont fixé la date pour le plébiscite qui, conformément à cette décision, a eu lieu le 20 mars 1921. Et ce n'est que le 20 octobre 1921, après avoir obtenu l'avis du Conseil de la Société des Nations, que les Puissances ont déterminé la partie de la Haute-Silésie qui devait passer à la Pologne en exécution du plébiscite. Non seulement le délai de six mois à partir de la mise en vigueur du Traité, prévu à l'Article 260 pour la présentation de la liste des droits et intérêts dont la Commission des Réparations pourra exiger le transfert, mais aussi le délai d'un an à partir de la même date, prévu pour la détermination par la Commission des droits et intérêts dont elle demande la cession, étaient donc expirés avant que la date pour le plébiscite fût encore fixée. Et même le délai ultérieur de six mois à partir de la demande de la Commission, fixé pour le transfert des droits et intérêts compris dans la demande, était expiré, avant que les Puissances eussent déterminé la partie du territoire devant appartenir à la Pologne.

La Commission paraît penser que les délais prévus pour la présentation de la liste et de la demande ont néanmoins joué dans ce sens que la renonciation de l'Allemagne aux droits et intérêts non portés sur sa liste et la demande de la Commission formulée à l'expiration du délai d'un an comprennent aussi les droits et intérêts allemands dans la partie de la Haute-Silésie qui, par la décision des Puissances, a été plus tard attribuée à la Pologne. Quant au délai de six mois à partir de la demande, prévu pour l'exécution de celle-ci, la Commission reconnaît que, dans les circonstances, il n'a pu être appliqué à la lettre, mais elle invoque que c'est un délai inscrit en faveur du créancier qui peut y renoncer, et que l'Allemagne ne peut être libérée de ses obligations par le fait de l'expiration de ce délai avant que la détermination du territoire à céder ait eu lieu. Elle invoque, en outre, que ce délai concordait avec le délai maximum fixé pour le plébiscite, et que ce n'est qu'à raison de circonstances imprévues que la décision des Puissances n'a été prise qu'après un délai plus long.

De son côté, le Gouvernement allemand conteste que la renonciation déclarée dans la lettre du 9 juillet 1920 se réfère aussi aux droits et intérêts allemands en Haute-Silésie. Et l'Arbitre estime que ce serait exagérer la portée de cette déclaration de lui attribuer ledit sens. La renonciation

¹ Les parties ont dans leur procédure orale constamment indiqué la date du plébiscite être le 21 mars 1921. Mais d'après la Résolution du 20 octobre 1921 la date paraît être le 20 mars.

prévue à la fin de l'Article 260 constitue une sorte de sanction ou de pénalité imposée pour contraindre l'Allemagne à présenter une liste aussi complète que possible. Pour qu'il y eût devoir de renoncer, il fallait donc que l'Allemagne eût pu, déjà à cette époque, porter sur ladite liste aussi les droits et intérêts allemands sur la partie de la Haute-Silésie qui plus tard serait attribuée à la Pologne en exécution du plébiscite. Comme personne à ce moment ne pouvait savoir ou prévoir le résultat du plébiscite, il aurait donc fallu que l'Allemagne portât sur sa liste les droits et intérêts allemands sur tout le territoire soumis au plébiscite. Cela semble cependant dépasser les obligations que l'article impose à l'Allemagne et aurait beaucoup nui aux particuliers intéressés, s'il en devait résulter une immobilisation ou une saisie de leurs droits et intérêts. En tout cas, il est constant que la liste présentée par l'Allemagne ne comprenait aucun droit ou intérêt en Haute-Silésie, — ce qui ne pouvait échapper à la Commission, — et que celle-ci n'a fait aucune observation à ce sujet. La lettre du 11 août 1920 ne se réfère, selon le texte produit au cours de la procédure orale, qu'aux territoires cédés à la Pologne par les alliés de l'Allemagne et non aux territoires qui devaient être cédés par l'Allemagne elle-même. (Annexe au procès-verbal de la vingt-sixième audience, p. 2607.)

En ce qui concerne le délai pour la présentation de la demande, le Gouvernement allemand invoque que l'Article 260 ne contient pas de réserve qui permette à la Commission de formuler des revendications au sujet de la Haute-Silésie tant que le sort de ce territoire n'ait pas encore été décidé. Une telle réserve était-elle nécessaire? Il semble bien que le but de ce délai ne soit pas exclusivement de mettre l'Allemagne à l'abri de toute réclamation ultérieure mais qu'il ait aussi le but de mettre la Commission en état de prendre, en connaissance de cause, après avoir reçu la liste allemande, la décision sur la question de savoir si et dans quelle mesure elle doit faire usage du droit que l'article lui confère. Mais d'autre part le texte de l'article ne paraît pas interdire à la Commission de demander, sans spécifier, le transfert de tous les droits et intérêts visés à l'article. Si la Commission peut, en termes généraux, réclamer tous les droits et intérêts visés à l'article, sans spécifier quels sont en fait ces droits et intérêts, réservant à une discussion ultérieure ou à la décision d'un arbitre de préciser la portée de l'article, pourquoi, peut-on dire, la Commission ne pourra-t-elle dans une telle demande générale, faite dans le délai prescrit, aussi bien revendiquer le transfert des droits et intérêts allemands sur un territoire qui, selon une décision à prendre plus tard par une autre autorité, tomberait sous les termes de l'article?

L'effet de la demande est d'après les termes de l'article que l'Allemagne est tenue d'acquiescer et de transférer à la Commission, « dans un délai de six mois à compter de la date de la demande » les droits et intérêts en question. Il est cependant évident, que tant que le territoire à céder en exécution du plébiscite en Haute-Silésie n'était pas encore déterminé, l'Allemagne ne pouvait être obligée, ni à acquiescer, ni à transférer à la Commission les droits et intérêts en question sur ledit territoire. Il fallait donc substituer au délai fixé par l'article un autre délai, si la demande était faite avant que cette détermination ait eu lieu. Sans doute, la Commission pourra prolonger le délai pour le transfert, mais il reste néanmoins acquis que le délai, tel qu'il a été fixé dans l'article, ne serait plus applicable. Et on ne peut non plus invoquer, avec la Commission, que l'expiration de ce délai coïncide avec le dernier terme prévu pour le plébiscite. Si même la détermination du territoire à céder en exécution

du plébiscite avait eu lieu dans le délai fixé pour le plébiscite, il aurait encore fallu laisser à l'Allemagne un certain délai pour effectuer le transfert. On peut donc dire que même si l'Article 260 ne s'oppose pas à ce que la demande de la Commission puisse être faite avant que les Puissances aient déterminé le territoire à céder en exécution du plébiscite, il en résulterait que le délai fixé pour le transfert fût devenu inapplicable.

L'examen qui précède démontre qu'en fixant le terme dans lequel le plébiscite en Haute-Silésie devait avoir lieu, on n'a pas tenu compte des différents délais prévus dans l'Article 260. Faut-il en conclure qu'on a, dès le début, voulu exclure l'application de l'Article 260 à la Haute-Silésie? L'Arbitre n'ose pas aller aussi loin. Mais cela n'empêche pas que par le jeu des dispositions en question ledit article soit devenu inapplicable en ce qui concerne la Haute-Silésie.

La seule manière rationnelle d'appliquer l'Article 260 à la partie de Haute-Silésie attribuée à la Pologne semble à l'Arbitre être de calculer les délais pour la présentation de la liste et de la demande, non de la mise en vigueur du Traité, mais de la décision des Puissances ou du transfert de la souveraineté. Mais cette manière se heurterait au texte formel de l'article, combiné avec la disposition finale du Traité. Et l'Arbitre se trouve donc obligé de l'écarter.

L'Arbitre ne croit pas nécessaire d'entrer sur la question de savoir si la Commission a eu l'intention de comprendre, dans sa demande faite par les lettres du 6 et 7 janvier 1921, aussi les droits et intérêts allemands dans les entreprises d'utilité publique ou concessions sur la partie de la Haute-Silésie qui éventuellement serait attribuée à la Pologne. Il se borne à constater que si telle a été l'intention de la Commission, cette intention n'a pas trouvé expression ni dans lesdites lettres¹, ni dans la lettre ultérieure du 27 avril 1921 par laquelle la Commission donnait des précisions sur certains points qu'elle avait réservés. On cherche vainement une allusion quelconque à la Haute-Silésie dans le résumé de la correspondance relative à l'Article 260, présenté par la Commission.

C'est aussi en vain qu'on cherche dans la résolution de la Conférence des Ambassadeurs en date du 20 octobre 1921 une allusion à l'Article 260. Cette résolution comporte, comme s'exprime le Président de la Conférence dans sa lettre à l'Ambassadeur allemand de la même date, « des mesures destinées à garantir, dans l'intérêt commun, la continuité de la vie économique en Haute-Silésie ainsi que la protection des minorités ». A cette fin la Conférence impose aux Gouvernements allemand et polonais le devoir de conclure « par application de l'Article 92 dernier alinéa du Traité de Paix », une Convention à l'effet de consacrer toute une série

¹ Dans sa lettre du 7 janvier 1921 la Commission fait des observations sur le sens des mots « entreprise d'utilité publique » et « concession » et mentionne aussi qu'il y a d'autres questions relatives aux intérêts possédés dans les entreprises d'utilité publique ou les concessions situées en Chine et sur les territoires qui appartenaient antérieurement à la Russie ou à l'Autriche et à la situation des obligations et hypothèques. Elle dit ensuite: « L'exacte interprétation de l'article fait en ce moment l'objet d'un nouvel examen. Toutefois, la Commission attire l'attention sur le fait que, aux termes de cet article, l'Allemagne doit être regardée comme ayant renoncé à tous les droits et intérêts que fait ressortir une exacte interprétation de l'article et qui ne sont pas compris dans les listes allemandes et qu'il incombe par conséquent à ce pays de s'opposer à l'aliénation des droits et intérêts susceptibles d'être touchés si l'interprétation indiquée ci-dessus est adoptée. »

de dispositions. Parmi ces dispositions il y en a qui regardent les chemins de fer, telles que :

« Le régime des chemins de fer et tramways appartenant à des intérêts privés ou à des communes restera réglé par leurs concessions en ce qui concerne leurs droits et leurs obligations. L'unité de l'exploitation du réseau de la « Schlesische Kleinbahn-Aktiengesellschaft » sera maintenue pendant quinze ans ».

D'autres concernent la fourniture d'eau et d'électricité, telles que :

« L'activité actuelle des « Oberschlesische Elektrizitätswerke » sera maintenue pendant trois ans. L'État polonais pourra ensuite racheter la Centrale de Chorzow et le réseau qui en dépend. La société aura, tant qu'une entreprise polonaise ne sera pas constituée, à fournir, dans des conditions égales, l'électricité dans les deux parties du territoire ».

Parmi les « dispositions générales » on trouve la suivante :

« Sans préjudice des dispositions de l'Article 256 du Traité de Paix, ces deux pays reconnaîtront et respecteront les droits de toute nature, et notamment les concessions et privilèges acquis avant la date du partage par des particuliers, des sociétés ou d'autres personnes morales dans le territoire qui leur sera attribué. La Pologne renoncera pendant quinze ans au bénéfice des Articles 92 et 297 en ce qui concerne l'expropriation d'établissements industriels, mines ou gisements, sauf si, de l'avis de la Commission mixte, cela est indispensable pour assurer le maintien de l'exploitation ».

La tendance de ces dispositions semble être en opposition à celle qui a inspiré l'Article 260. Dans quelques cas on peut même dire qu'elles sont contraires à l'application de cet Article, qui, selon la réponse à la dixième question, comporte que s'il s'agit d'une société allemande possédant une entreprise d'utilité publique sur un territoire visé, la cession portera sur les droits de propriété aux biens de l'entreprise se trouvant sur le territoire en question. Telle paraît être le cas en ce qui concerne les « Oberschlesische Elektrizitätswerke », société allemande ayant son siège hors du territoire cédé, tandis que l'une de ses deux centrales, celle de Chorzow, avec le réseau qui en dépend, se trouve en territoire attribué à la Pologne. Si, en vertu de l'Article 260, cette société était privée de ladite centrale et du réseau en dépendant, comment l'obligation pour la société de continuer la fourniture d'électricité dans les deux parties du territoire pourrait-elle subsister? Le Gouvernement allemand a également cité le cas d'une société de chemin de fer local avec siège social à Gleiwitz (hors du territoire cédé) mais dont la ligne se trouve en partie sur territoire devenu polonais. Pour faire disparaître dans de tels cas la contradiction entre la Résolution de la Conférence et l'Article 260, il ne suffit pas d'invoquer, comme la Commission le fait, que le nouvel acquéreur sera lui aussi soumis aux conditions de la résolution, car celles-ci supposent que l'unité de l'entreprise reste intacte¹.

¹ Le Gouvernement allemand a aussi beaucoup insisté sur la contradiction qui existerait entre la Résolution du 20 octobre 1921 et la thèse de la Commission dans ce sens que si la renonciation déclarée le 9 juillet 1920 comprenait aussi les droits et intérêts allemands dans la partie de Haute-Silésie qui depuis a été attribuée à la Pologne, ces droits et intérêts auraient cessé d'être allemands

La Conférence des Ambassadeurs a-t-elle, en rendant le 20 octobre 1921 sa décision en exécution du plébiscite, estimé que l'Article 260 ne soit pas applicable à la partie de Haute-Silésie attribuée par elle à la Pologne? La Commission invoque à l'appui d'une réponse négative à cette question que, dans une lettre du 24 mai 1922 relative au Traité conclu le 15 mai de la même année par l'Allemagne et la Pologne en exécution de la Résolution du 20 octobre précédent, la Conférence a elle-même expressément réservé que l'Article 6 dudit Traité (limitation du droit d'expropriation de la Pologne) « ne saurait être entendu comme portant atteinte à la disposition inscrite dans l'Article 260 du Traité de Versailles ». Cette déclaration a-t-elle la force d'une interprétation authentique? L'Arbitre ne le pense pas. Le rôle de la Conférence en rendant sa Résolution du 20 octobre 1921 est, comme dans le cas qui a fait l'objet d'un avis consultatif de la Cour permanente de Justice internationale concernant la frontière entre la Pologne et la Tchéco-Slovaquie, analogue à celui d'un arbitre (*Recueil des avis consultatifs*, n° 8, p. 29) et les arguments invoqués dans ledit avis contre le droit de la Conférence d'interpréter authentiquement sa décision antérieure (*Ibidem*, p. 37-38) semblent en substance s'appliquer aussi au cas présent. Le sens et la portée de la Résolution du 20 octobre 1921 doit donc être cherché indépendamment de ladite déclaration.

A cet effet on se trouve en présence de la question de savoir si la Conférence avait compétence pour modifier la règle établie par l'Article 260 du Traité de Versailles. Le Gouvernement allemand l'affirme en invoquant l'Article 92, alinéa 5, qui dit que « des conventions ultérieures régleront toutes questions qui ne seraient pas réglées par le présent Traité et que pourrait faire naître la cession desdits territoires ». La Commission le nie en invoquant que l'Article 260 avait déjà réglé la question, à quoi le Gouvernement allemand oppose un autre argument dans ce sens que le résultat du plébiscite ayant été autre que celui auquel les Puissances alliées et associées s'attendaient, il serait surgi de nouveaux problèmes.

• L'Arbitre n'estime pas nécessaire de s'arrêter à ce dernier argument qui non seulement est contraire à la thèse allemande selon laquelle il y avait dès l'introduction du plébiscite l'intention d'exclure l'application de l'Article 260, mais qui aussi se heurte à cette circonstance que l'alinéa en question se trouvait déjà dans le projet de Traité arrêté avant l'introduction du plébiscite. Ce qui, à côté des termes mêmes de l'alinéa 5 de l'Article 92, lui semble parler contre la compétence de la Conférence de modifier par sa résolution la règle établie par l'Article 260, c'est qu'une telle modification dépasserait le cadre des relations entre l'Allemagne et la Pologne, et toucherait aussi aux intérêts d'autres Puissances. Par les « conventions ultérieures » auxquelles l'alinéa 5 de l'Article 92 renvoie on ne peut avoir visé que des conventions entre l'Allemagne et la Pologne. Aussi, l'Arbitre ne croit-il pas pouvoir tirer un argument dans le sens contraire de ce que la Conférence s'est estimée compétente pour imposer des restrictions très considérables à la faculté de liquidation que le Traité dans son Article 297 et même dans l'alinéa 4 de l'Article 92 avait accordée à la Pologne, ce qui semble indiquer que la Conférence ne se trouvait pas trop strictement liée par les mots « qui ne seraient pas réglés par le

lors de la cession tandis que la Résolution suppose qu'ils sont restés allemands. L'Arbitre se borne à mentionner cet argument sans examiner si telle serait vraiment la conséquence de la thèse de la Commission.

présent Traité » qui restreignent l'application de l'alinéa 5 de l'Article 92. En effet, la Conférence, ayant compétence pour déterminer les territoires qui devaient être attribués respectivement à l'Allemagne et à la Pologne, était dans une situation qui lui permettait d'imposer sa volonté à ces États même sur des points pour lesquels une compétence ne lui avait pas été expressément attribuée par le Traité.

En ce qui concerne l'Article 260 et les pouvoirs de la Commission des Réparations, la situation de la Conférence n'était pas la même, et le silence que la Résolution du 20 octobre 1921 garde quant à l'application de cet Article peut bien s'expliquer par ce qu'elle s'était estimée incompétente pour l'exclure ou la modifier. Mais l'Arbitre admet aussi la possibilité de ce que la Conférence en prenant ladite Résolution ait simplement omis de se rendre compte de l'existence de l'Article 260 et de l'éventualité de son application sur le territoire attribué à la Pologne. Quoi qu'il en soit, l'Arbitre estime qu'on n'est pas autorisé de considérer cette Résolution comme signifiant que l'Article ne soit pas applicable sur ledit territoire, soit dès le début, soit par le jeu des délais, soit enfin en vertu de la Résolution même. Mais d'autre part, l'Arbitre ne peut qu'estimer que la divergence entre la tendance de la Résolution et celle de l'Article 260 ainsi que les quelques contradictions signalées ci-dessus sont de nature à donner un appui moral au résultat qui, d'après ce qui a été exposé plus haut, lui semble s'imposer par le jeu des délais, c'est-à-dire à la réponse négative à la question.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

Que les dispositions de l'Article 260 du Traité de Versailles ne sont pas applicables aux territoires de Haute-Silésie qui ont été transférés à la Pologne en vertu de la Résolution de la Conférence des Ambassadeurs en date du 20 octobre 1921.

DEUXIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Que faut-il entendre par l'expression « entreprise d'utilité publique » telle qu'elle est employée à l'Article 260?

TEXTE ANGLAIS.

What is the meaning of the expression « public utility undertaking » as employed in Article 260?

Au cours des négociations qui ont précédé l'arbitrage, la « Kriegslastenkommission » allemande dans sa lettre à la Commission des Réparations, en date du 9 juillet 1920, avait déclaré que « par entreprise d'utilité publique » le Gouvernement allemand entend des entreprises « dont l'exploitation profite immédiatement à un nombre assez grand et non exactement circonscrit de personnes » et que

« d'après cette définition, les catégories suivantes d'entreprises ou de droits et intérêts de ressortissants allemands entrant du tout en ligne de compte se rangent sous la notion des entreprises d'utilité publique :

- a) Chemins de fer;
- b) Tramways;
- c) Compagnies de navigation;
- d) Usines à gaz;
- e) Établissements destinés à pourvoir le public d'eau;
- f) Établissements destinés à pourvoir le public d'électricité;
- g) Établissements destinés à pourvoir le public d'informations. »

Dans sa lettre à la « Kriegslastenkommission », en date du 24 septembre 1920, la Commission des Réparations déclara qu'il ne fallut pas présumer que la Commission acceptât l'interprétation ainsi fournie par le Gouvernement allemand en ce qui concerne les mots « public utility undertakings » et annonça une communication ultérieure. La Commission des Réparations ayant fait observer que les concessions minières ne figurèrent pas sur les listes présentées en exécution de l'Article 260, la « Kriegslastenkommission », dans une lettre du 4 octobre 1920, fit savoir que le Gouvernement allemand ne put considérer les mines comme comprises ni sous le terme « concession », ni sous le terme « entreprise d'utilité publique » d'après l'interprétation déjà donnée. Dans une lettre du 22 février 1922 la Commission des Réparations répète la réserve faite au sujet de cette définition sans cependant définir elle-même ce qu'elle entend par « entreprise d'utilité publique ». Mais elle demande que si en Allemagne, en Autriche, en Hongrie ou en Russie, il existe des textes de lois ou décrets définissant les conditions sous lesquelles une entreprise pourrait être déclarée une entreprise d'utilité publique, ces textes lui soient fournis. A cette demande, la « Kriegslastenkommission » répondit le 17 mars 1922 que de tels lois ou décrets n'existaient pas, « this notion not having been legally fixed in the countries at issue, but having only been originated by Art. 260 of the Treaty of Versailles ».

Dans son mémoire en demande, la Commission des Réparations, en citant la définition donnée par le Gouvernement allemand, dit que celle-ci « eût été de nature à donner satisfaction à la Commission des Réparations qui ne l'a jamais critiquée ». Mais elle ajoute que cette définition est d'un caractère si général qu'elle risque de prêter à l'arbitraire,

« car il n'est guère d'entreprises qu'on ne pourrait considérer comme y étant englobées. Il importe donc, en la serrant de plus près, d'en préciser les termes et d'en délimiter le domaine. A cet effet, il faut éviter le double écueil d'une définition trop étroite ou trop large. Se référer à la définition technique de ce que le droit administratif français dénomme « l'utilité publique », c'est priver, en ce domaine, l'Article 260 de toute application pratique. Adopter la définition du langage courant, c'est risquer d'étendre le champ d'application du même article à des entreprises en vue desquelles il est clair qu'il n'a pas été conçu ».

Pour échapper à ce double inconvénient, la Commission des Réparations estime, dans son mémoire en demande, qu'il faut classer au nombre des entreprises d'utilité publique celles qui présentent les trois caractères suivants :

1. L'entreprise, pour mériter ce nom, doit comporter des frais d'installation importants et, à cet effet, un groupement de capitaux tel que

parfois il a pu être nécessaire de faire appel aux capitaux étrangers.

2. Les objets essentiels que se propose l'entreprise ainsi envisagée sont, soit de desservir sur une étendue plus ou moins considérable de territoire la masse des consommateurs, soit de fournir leurs matières premières et leur aliment à des entreprises industrielles et commerciales éparses sur le territoire de l'État envisagé. C'est le caractère primordial, celui qui sert de critérium à leur utilité publique.

3. L'importance, dans l'intérêt général, de pareilles entreprises, est telle que les pouvoirs publics sont amenés à intervenir non seulement pour les contrôler ou les tarifer, mais pour les encourager et les susciter.

« Pareille définition »

ajoute-t-elle,

« s'applique exactement à des entreprises dont nul ne conteste qu'elles ne doivent être considérées comme d'intérêt public: chemins de fer, compagnies de navigation, canaux, ports, transports de force et de lumière. Mais, pour les mêmes motifs et parce qu'elles présentent les mêmes caractères, les entreprises exploitant ou se proposant d'exploiter des mines de charbon et de fer ou des nappes de pétrole sont ou doivent être en principe englobées dans la même définition. »

Dans son mémoire en réplique, la Commission, sans abandonner expressément les caractères ci-dessus mentionnés, a donné une nouvelle formule. Partant de l'idée que

« l'expression « entreprise utilité publique » qui en Grande-Bretagne et aux États-Unis offre le sens le plus large et le plus souple, ne comportant aucune définition étroite établie par la loi ou la coutume, qui en France n'est assimilable à aucune des institutions classiques du droit public ou administratif, est moins du domaine juridique qu'elle n'est du langage courant »

et que

« c'est en fait, bien plus qu'en droit, et en quelque sorte par la pratique courante et le consentement général qu'il faut délimiter ce qui constitue une entreprise d'utilité publique au sens de l'Article 260 »,

la Commission estime,

« qu'on saurait difficilement fournir de l'entreprise d'utilité publique une définition uniforme, englobant toutes les catégories possibles d'entreprises de cette nature, et qu'il est préférable de procéder, en cette matière, par voie d'énumération énonciative et non limitative, la pratique, les cas d'espèce éventuellement soumis à l'Arbitre pouvant révéler des catégories nouvelles. »

Et elle formule ensuite les trois catégories suivantes qui, selon elle, doivent être considérées comme des entreprises d'utilité publique:

« 1. Les entreprises qui, avec ou sans autorisation et intervention préalable de la puissance publique (État, province, département, commune), assurent, dans une zone territoriale plus ou moins étendue, en vue de satisfaire un besoin collectif, l'exécution d'un service dont l'utilité est considérée comme générale dans toutes les communautés civilisées modernes (chemins de fer, tramways, postes et télégraphes, distribution d'eau, de lumière et de force motrice, ports, canaux);

« 2. Les entreprises qui assurent, avec ou sans délégation directe ou officielle de puissance publique, l'exécution d'une fonction dont, dans la plupart des communautés civilisées modernes, l'exercice est normalement reconnu à l'État et fréquemment assuré par lui (banques d'émission, établissements d'instruction);

« 3. Les entreprises qui, après une intervention et sous un contrôle de l'État, dont la forme et l'importance varient suivant les législations, assurent l'extraction ou la production de matières premières (telles que charbon, fer, cuivre, pétrole) dont la production est essentielle au maintien de tout un ensemble d'industries comme au développement de la vie économique dans le pays sur le territoire duquel l'entreprise se trouve située, parfois même, dans toute la communauté civilisée ».

Cette formule a ensuite subi des modifications assez considérables dans les conclusions définitives présentées à la discussion orale par la Commission des Réparations. Ces conclusions portent :

« Que l'expression « entreprises d'utilité publique, « undertakings of public utility » ne saurait être ni considérée comme empruntée au vocabulaire juridique anglais ou français, ni assimilée à une formule ou à une institution du droit administratif de l'un et l'autre pays;

Qu'il importe de l'interpréter en tenant compte de son sens courant dans le langage usuel;

Que, à ce titre, dans les États modernes, il convient de qualifier de telles, entre autres, les entreprises suivantes :

1. Toutes entreprises assurant à une collectivité, par des moyens de répartition collectifs, la satisfaction d'un besoin primordial, tel que la distribution des voyageurs, des marchandises, de l'eau, de la lumière et de la force motrice;

2. Tous groupements de ressortissants d'une grande Puissance constitués en vue d'assurer, en Orient, au moyen de la création et de l'entretien d'écoles, la diffusion de la culture et de l'influence de la Puissance intéressée;

3. Toutes entreprises minières destinées à fournir des matières premières irremplaçables, limitées en nombre, et en l'absence desquelles sombreraient les industries et la vie économique du pays ».

Le gouvernement allemand, de son côté, a abandonné la définition avancée dans la lettre du 9 juillet 1920, et a, dans son mémoire en réponse, donné une toute autre définition :

« Les entreprises d'utilité publique sont les entreprises dont l'autorité compétente, agissant dans la plénitude de son pouvoir souverain, et cédant une partie de sa puissance publique, qu'il s'agisse de son domaine public ou de ses services publics, a, dans l'intérêt de la collectivité comme telle, permis l'exploitation à des particuliers ».

Cette définition, conservée dans le mémoire en duplicque, est aussi maintenue dans les conclusions présentées au cours de débats oraux, lesquelles portent :

I. Sont entreprises d'utilité publique les entreprises dont l'autorité compétente, agissant dans la plénitude de son pouvoir souverain, en cédant une partie de sa puissance publique, qu'il s'agisse de son domaine public ou de ses services publics, a, dans l'intérêt de la collectivité comme telle, permis l'exploitation à des particuliers.

II. Pour résoudre la question de savoir si une entreprise de l'espèce constitue une entreprise d'utilité publique, il y a lieu de s'en tenir à la législation nationale du territoire sur lequel l'entreprise fonctionne.

III. Ne sont pas des entreprises d'utilité publique selon le droit allemand ou le droit prussien ou selon le droit autrichien ou hongrois, les distributions d'eau, les usines à gaz et les centrales de force électrique.

IV. Ne sont pas des entreprises d'utilité publique les institutions scolaires, les églises ou les services religieux entretenus par les colonies étrangères. Par conséquent, les saisies opérées sous le prétexte de l'Article 260, sur le sol de la Bulgarie et de la Turquie pour enlever des bâtiments d'école et des églises, sont illégales d'après le Traité de Versailles.

V. Ne sont pas des entreprises d'utilité publique, selon le droit en vigueur dans les territoires visés, les mines de fer, de charbon et de minéraux, les nappes de pétrole.

VI. Ne sont pas des entreprises d'utilité publique des compagnies dont l'objet principal est de financer des centrales d'énergie électrique, de faire les constructions et de gérer un portefeuille d'actions, telle que par exemple la « Gesellschaft für elektrische Verkehrsunternehmungen » à Budapest.

Selon la thèse de la Commission des Réparations ni l'expression anglaise « public utility undertakings », ni l'expression française « entreprises d'utilité publique » ne sont des termes d'emploi courant dans le langage spécial juridique de l'un ou de l'autre des deux pays. Les termes en question ont été empruntés du langage usuel et c'est en tenant compte du sens qu'ils y ont qu'il faut les interpréter. La Commission écarte toute assimilation avec des institutions juridiques telles que, en droit anglais, les « undertakings of public nature », et en droit français, les « services publics » ou les « travaux publics ». Elle combat également l'assimilation avec la notion « concession » et conteste, en ce qui concerne spécialement l'intervention de l'État sous forme de délégation d'attributs de puissance publique, qu'une telle intervention puisse fournir le critérium du caractère d'utilité publique d'une entreprise et que cela résulte de la réponse donnée par les Puissances alliées et associées aux observations présentées le 29 mai 1919 par la Délégation allemande à la Conférence de la Paix. Au contraire, selon l'avis de la Commission, la qualité d'utilité publique d'une entreprise est un caractère intrinsèque précédant à et indépendant de toute intervention de l'État.

Par contre, le Gouvernement allemand estime qu'il résulte de ladite réponse que les Puissances alliées et associées n'ont visé que les entreprises munies d'une délégation de puissance publique. Aussi revendique-t-il pour les termes « public utility undertakings » et « entreprises d'utilité publique » un sens technique, tant en ce qui concerne le droit anglais qu'en ce qui concerne le droit français. Pour le droit anglais, il reconnaît que le terme n'est pas, proprement dit, un terme technique, mais il l'assimile aux termes « public undertaking » ou « undertaking of a public nature » parce que les lois qui constituent ces entreprises, les déclarent être « of public utility » ou « for the public benefit ». Il invoque aussi les définitions que ces lois contiennent du mot « undertaking », mais il a dû reconnaître qu'en droit anglais ce mot est employé aussi pour des entreprises qui ne sont pas de « public nature ».

En ce qui concerne le droit français, le Gouvernement allemand reconnaît également que le terme « entreprise d'utilité publique » n'est pas

une expression courante de la législation administrative française et ne se rencontre pas très souvent chez les auteurs de droit administratif français. Mais il en a trouvé quelques exemples et cite notamment un décret du 15 février 1835 qui désigne comme « entreprises d'utilité publique » les « travaux publics » mentionnés dans une loi du 7 juillet 1833, c'est-à-dire « les grands travaux publics, routes royales, canaux, chemins de fer, canalisation de rivière, bassins et docks, entrepris par l'État ou par compagnies particulières, avec ou sans péage, avec ou sans subside du trésor, avec ou sans aliénation du domaine public », lesquels ne pourront être exécutés qu'en vertu d'une loi, et les travaux de moindre importance, routes, canaux et chemins de fer d'embranchement de moins de 20,000 mètres de longueur, ponts et autres, dont l'exécution peut être autorisée par une ordonnance royale. Il cite également le projet d'une loi sur les usines électriques (publié dans la revue *l'Année administrative*, 1903), lequel emploie les termes « entreprises d'utilité publique » pour désigner des entreprises déclarées d'utilité publique.

Il invoque aussi que, en droit français, une déclaration expresse d'utilité publique, rendue selon les cas soit par une loi soit par un décret en Conseil d'État, est une condition nécessaire à l'attribution des droits de puissance publique, notamment du droit d'expropriation ou d'occupation, et que les entreprises qui jouissent de ces droits sont, au moins sous certains rapports, considérées comme des services publics ou des travaux publics.

C'est, paraît-il¹, sur ces bases qu'il a construit sa définition qui combine avec la nécessité d'une délégation de puissance publique certains autres critères de nature juridique qui de son avis doivent exister d'après le droit en vigueur dans le pays où se trouve l'entreprise, pour que celle-ci puisse être considérée comme étant d'utilité publique au sens de l'Article 260.

Il a aussi insisté sur la nécessité d'une définition générale et précise et a rappelé que la Commission elle-même avait signalé le risque qu'on courrait d'étendre le champ d'application de l'article à des entreprises en vue desquelles il n'avait pas été conçu si on adoptait la définition du langage courant. Aussi, en cherchant sa base dans le sens courant du langage usuel, la Commission n'est-elle pas arrivée à formuler une définition générale mais seulement à caractériser certaines catégories d'entreprises qui selon son avis tombent sous l'application de l'article.

L'Arbitre estime que la Commission a raison en contestant aux expressions en question la qualité de termes techniques d'emploi courant dans le langage juridique pour désigner telle ou telle institution de droit administratif anglais ou français. Si parfois et très rarement on trouve le terme « entreprise d'utilité publique » employé par quelques auteurs de droit administratif français et même dans un texte législatif de 1835 et dans un projet de loi de 1900, cela est évidemment insuffisant pour prouver que ledit terme ait acquis un sens spécial et technique qui doit s'imposer pour l'interprétation de l'Article 260.

C'est déjà un point en faveur de la thèse de la Commission.

C'est donc à celui qui prétend que néanmoins, dans le cas qui nous occupe, les expressions en question ont été employées dans un sens spécial qu'incombe le fardeau d'en fournir la preuve.

¹ L'Arbitre reconnaît que ce résumé des arguments du Gouvernement allemand est loin d'être complet, et il s'en excuse. Mais la manière dont les arguments ont été présentés rendant très difficile de bien saisir l'enchaînement logique des différents arguments, il a dû se contenter de cet exposé assez sommaire.

Sous ce rapport, l'argument principal est évidemment celui que le Gouvernement allemand a cru pouvoir tirer de la réponse des Puissances alliées et associées aux observations de la Délégation allemande à la Conférence de la Paix.

La Délégation allemande s'était plainte de la disposition de l'Article 260, laquelle, selon lui, causerait à l'Allemagne un dommage bien supérieur à la somme d'argent qu'on pouvait présumer retirer des droits qui y étaient visés. Dans le mémoire qui accompagne la lettre du Président de la Conférence en date du 16 juin 1919, on lit à ce sujet les remarques suivantes :

TEXTE FRANÇAIS.

« Les Puissances alliées et associées estiment que la cession des droits et intérêts des ressortissants allemands dans les entreprises d'utilité publique ou dans les concessions en Russie, et dans les pays autrefois alliés de l'Allemagne est essentielle, dans un but de protection et de réparation.

« Les Puissances alliées et associées ont pu apprécier, au cours de la guerre, quel usage l'Allemagne était capable de faire de l'emprise qu'elle possédait sur ses alliées et sur la Russie, et elles se considèrent en droit de retirer à l'Allemagne toute délégation de la puissance publique dans ce pays. »

TEXTE ANGLAIS.

« The Allied and Associated Powers are of the opinion that the cession of the rights and interests of German nationals in every enterprise of public utility and in every concession in Russia and in the countries formerly allies of Germany is essential for the purpose of protection and reparation.

« The Allied and Associated Powers have been able, moreover, to appreciate, in the course of the war, what use Germany was capable of making of the control she possessed over her allies and over Russia, and they consider that they have the right to withdraw from Germany all devolution of public authority in these countries. »

Est-il justifié d'en tirer la conclusion que les entreprises d'utilité publique visées par l'article sont seules celles pour lesquelles il y a délégation de puissance publique? L'Arbitre estime que le passage en question n'autorise pas une telle conclusion. Il débute en déclarant qu'il y a un but de protection et un but de réparation, ce qui évidemment ne donne lieu à aucune restriction dans le sens soutenu par le Gouvernement allemand. Ensuite on invoque comme argument ultérieur (comp. le texte anglais : « moreover ») l'usage que le Gouvernement allemand avait été capable de faire de son « emprise » sur ses alliées et sur la Russie, et on y ajoute la phrase selon laquelle les Puissances se considèrent en droit de retirer à l'Allemagne toute délégation de la puissance publique dans lesdits pays. Est-ce là une sorte de conclusion, de paraphrase du résultat qu'aurait l'article, ou n'est-ce qu'un argument? L'Arbitre estime que c'est plutôt un argument qu'il faut interpréter dans ce sens que les Puissances, envisageant que la disposition aura pour effet de retirer à l'Allemagne des délégations de puissance publique et estimant que cela serait un moyen pour combattre « l'emprise » allemande, ont cru utile de souligner leur droit de produire cet effet. Ainsi interprétée, la phrase en question n'autorise pas d'affirmer que les rédacteurs de la réponse aient été d'avis que seules les entreprises à délégation de puissance publique rentrent sous le terme « entreprises d'utilité publique ».

Que faut-il entendre par « délégation de puissance publique » et quel est le lien entre cette notion et celle d'entreprise d'utilité publique? Les Parties sont, paraît-il, d'accord sur ce que la notion de « délégation de puissance publique » comprend, en droit français, le droit d'expropriation et d'occupation de terrains privés ou publics, correspondant au « statutory powers » du droit anglais. On est aussi d'accord sur ce que, au moins en théorie française, l'attribution du droit de percevoir, selon un tarif fixé par l'autorité publique, une redevance sur ceux qui font usage de l'entreprise, par exemple d'un chemin de fer, est considérée comme une délégation de puissance publique. Et le Gouvernement allemand estime, paraît-il, qu'il y a une telle délégation encore dans les cas où un service public a été converti en entreprise particulière par une concession (Compte rendu sténographique de la 24^e audience, p. 2461-2468).

Ce qui semble constituer le lien entre la notion de délégation de puissance publique et le terme « utilité publique » qualifiant certaines entreprises est, paraît-il, que, en droit français et anglais, l'attribution d'un droit d'expropriation et d'occupation ou de « statutory powers » ne se fait, en général, que pour cause d'utilité publique. En France, il faut une déclaration expresse d'utilité publique. Et en droit anglais, la loi qui confère à une entreprise les « statutory powers » constate, au moins le plus souvent, l'utilité publique de l'entreprise.

L'utilité publique est donc une condition qui doit exister pour qu'une telle délégation de puissance publique puisse avoir lieu. C'est une qualité qui comme la Commission s'exprime, préexiste à l'attribution desdits pouvoirs. Et si de l'existence d'une telle attribution on pourra, peut-être, conclure que l'entreprise est d'utilité publique, l'absence de cette attribution ne démontre pas que l'entreprise n'a pas ledit caractère.

Si donc l'argument que le Gouvernement allemand a cru pouvoir tirer de la réponse des Puissances alliées et associées aux observations de la Délégation allemande ne résiste pas à l'examen toute la définition allemande s'écroule. Il se peut bien que des entreprises auxquelles les termes « entreprises d'utilité publique » et « public utility undertakings » sont applicables, sont de nature à être qualifiées, en droit français, de « services publics », et que quelques-unes de ces entreprises comportent une disposition sur ce que, en France, on considère comme « domaine public » — notion sur laquelle d'ailleurs les opinions des théoriciens français sont divisées¹ — ou doivent leur origine à un acte discrétionnaire d'une autorité publique. Mais cela ne démontre pas que les termes en question ne peuvent s'appliquer aussi bien à des entreprises qui ne présentent pas ces caractères. Si un aigle est un oiseau il ne s'ensuit pas que tous les oiseaux doivent réunir les caractères des aigles.

Il paraît à l'Arbitre aussi être peu probable que, en employant des termes non techniques qui doivent s'appliquer à des entreprises non en France ou en Angleterre mais en des pays régis par un droit différent, on ait voulu

¹ Voir par exemple Berthélemy, *Traité de Droit administratif*, 10^e Ed. (1923), p. 437, et Hauriou, *Précis de Droit administratif*, 10^e Ed. (1921), p. 614 sequ. et 635 sequ. Comp. l'exposé dans l'Annexe 30 allemande sur ladite notion en droit allemand. Il en est de même, dans une certaine mesure, en ce qui concerne la notion de « service public ». Comp. par exemple les passages d'un article du « Handbuch des kommunalen Verfassungs- und Verwaltungsrechts in Preussen » von Stier-Somlo et du commentaire à la « Städteordnung » de Oertel (Annexes allemandes 17 et 18) et le passage d'un article de M. Gaston Jèze, cité dans le mémoire en réponse p. 22.

faire dépendre l'application de l'article de l'existence d'après le droit du pays, de certains caractères juridiques, dérivés non de ce droit mais du droit français ou anglais.

Si donc, écartant la définition allemande on doit tâcher d'établir le sens des termes en question en tenant compte de leur emploi dans le langage usuel et courant, il faut, semble-t-il, d'abord se rendre compte de leur sens littéral.

Le sens littéral comporte évidemment qu'il ne suffit pas que l'entreprise présente une utilité quelconque. Il faut qu'elle soit d'utilité *publique*, de « *public utility* ». Ce mot « *publique* » (« *public* ») sert à désigner des rapports différents. Il peut notamment signifier ce qui se réfère à la *res publica* (l'État et ses subdivisions politiques ou administratives, provinces, départements, communes). Il peut aussi être employé pour désigner ce qui se réfère, non à un cercle limité d'intéressés, mais à une collectivité non déterminée, au « *public* », à « *tout le monde* ». Selon qu'on adopte l'un ou l'autre de ces deux sens possibles les termes « *utilité publique* » et « *public utility* » signifieraient ce qui sert ou profite à la *res publica* ou ce qui sert ou profite au public en général. C'est dans le dernier de ces deux sens que les termes ont été compris dans la définition que le Gouvernement allemand avait d'abord avancée dans la lettre du 9 juillet 1920 et à laquelle la Commission dans son mémoire en demande, reconnaissant qu'elle eût été de nature à lui « *donner satisfaction* », a seulement reproché d'être trop vague et d'avoir besoin d'être précisée. Et il semble que des traces de ce sens se trouvent encore, aussi bien dans les conclusions allemandes (« *dans l'intérêt de la collectivité comme telle* ») que dans les conclusions de la Commission (« *assurant à une collectivité, par des moyens de répartitions collectifs* »). Aussi l'Arbitre estime-t-il que c'est ce sens des mots « *utilité publique* » et « *public utility* » qui mérite la préférence.

En adoptant ce sens des termes en question on est encore loin d'avoir établi une définition de la précision désirable. La réponse des Puissances alliées et associées peut-elle fournir plus de précision? Il y a le but de réparation et le but de protection. Tout ce qui représente une valeur aliénable pouvant servir au but de réparation, aucune précision ne semble pas résulter de ce but. Les entreprises sans but économique ne représentant que très rarement une telle valeur, on pourrait peut-être estimer que du point de vue de réparation ces entreprises n'entrent pas en ligne de compte. Mais, comme il y a aussi le but de protection, cela ne démontre pas qu'elles ne puissent pas être du nombre de celles visées par l'article. Le but de protection ne nous fournit pas non plus de précision. Il est peut-être permis de penser que c'est contre « *l'emprise* » de l'Allemagne sur les territoires visés qu'il s'agit de se protéger. Le mot « *emprise* » semble ici avoir été employé dans le même sens que le mot anglais « *control* » et signifie probablement la situation de fait ou de droit qui permet d'imposer sa volonté. Mais comme une telle situation peut résulter de beaucoup de circonstances différentes qui ne sont pas toutes de nature à être qualifiées d'entreprise d'utilité publique, il n'en résulte pas de précisions quant au sens de cette expression. On ne peut même dire que pour mériter cette qualification l'entreprise individuelle doive être de nature à exercer une influence considérable, une « *emprise* » pouvant aussi résulter du grand nombre d'entreprises allemandes sans qu'aucune de ces entreprises soient d'une importance très grande.

Reste la phrase concernant la délégation de puissance publique, au sujet de laquelle l'arbitre renvoie à ce qui a été exposé plus haut.

La Commission a, en ce qui concerne l'emploi des expressions en question dans le langage usuel, cité, entre autres, l'emploi du terme « Public utilities » aux États-Unis d'Amérique au sujet duquel l'Encyclopédie du « Gouvernement américain » de MM. Mc Laughlin et Hart (mémoire en réplique p. 15, note 1) s'exprime ainsi :

« Cette expression ne correspond pas encore à une définition précise. Elle comprend à l'ordinaire les chemins de fer, tramways et tous autres modes de transports en commun, les distributions d'eau et de gaz, d'électricité, les lignes télégraphiques et téléphoniques, les installations utilisées par le public pour le transport moyennant paiement des voyageurs ou des marchandises.

L'utilisation par le public est à cet égard un élément important, car un chemin de fer ne circulant que sur une ou des propriétés privées auxquelles le public n'a pas accès ne constitue pas une « public utility ».

Peut-on en conclure que l'utilisation directe par le public est une condition nécessaire à la qualification d'utilité publique? L'Arbitre n'estime pas pouvoir aller aussi loin. Mais il croit qu'une telle utilisation est une des circonstances qui méritent d'être prises en considération quand il s'agit de savoir si telle ou telle entreprise ou catégorie d'entreprises rentrent sous les termes de l'Article 260 et que l'existence ou l'absence d'une telle utilisation peut faire baisser la balance en faveur d'une réponse affirmative ou négative.

Pour apporter plus de précision à l'expression en question la Commission a, comme le démontre l'exposé qui précède, successivement présenté différentes formules dont celles auxquelles elle s'est finalement arrêtée ne prétendent plus à la qualité d'une définition générale mais contiennent seulement des descriptions un peu généralisées de certaines entreprises qui selon l'appréciation de la Commission sont compris sous les termes en question. Toutefois, dans les motifs qui accompagnent ses conclusions, la Commission déclare que :

« Sont entreprises d'utilité publique celles qui comportent l'un ou réunissent plusieurs des caractères suivants :

« Satisfaire par des procédés de distribution ou de répartition collective un besoin primordial collectif;

« Être l'objet, dans un grand nombre des États modernes, d'une intervention des pouvoirs publics sous forme soit de gestion directe, soit de permissions discrétionnaires, soit de délégations de pouvoir;

« Assumer l'extraction de matières premières telles que charbon, fer, cuivre, pétrole que le sol du pays ne renferme qu'en quantités limitées et à la production desquelles est suspendue toute la vie économique de la nation. »

Cela a l'air d'une définition d'application générale. Mais l'Arbitre ne croit pas se tromper en pensant que ce n'est qu'un groupement de caractères un peu disparates que la Commission a trouvés chez différentes entreprises qu'elle considère comme des entreprises d'utilité publique. Et comme on voit, cette formule a ensuite été modifiée dans le dispositif des conclusions.

L'Arbitre estime ne pas devoir entrer dans un examen de ces différentes formules. Après mûre réflexion et après plusieurs vaines tentatives de dégager certains critères qui pourraient servir à donner plus de précision aux termes en question, il est d'avis qu'il faut y renoncer et se borner à une appréciation de certaines catégories d'entreprises dont en fait il est question. Dans les cas où, d'après la législation d'un pays, une constatation de la qualité d'utilité

publique d'une entreprise est nécessaire pour l'attribution de certains droits ou pour l'application de certaines règles, c'est, paraît-il, par une appréciation assez libre et qui ne dépend pas de l'existence ou de l'absence de tel ou tel critérium, que l'autorité en question en décide. Et l'arbitre ne voit pas comment il puisse en être autrement en ce qui concerne l'application des termes « entreprises d'utilité publique » et « public utility undertakings » tels qu'ils figurent dans l'Article 260. Ces termes représentent des notions essentiellement vagues et flottantes qui ne sont pas susceptibles de définition précise. Et comme c'est à l'Arbitre qu'est échue la tâche de dire ce qu'il faut entendre par lesdites expressions, il ne peut s'en acquitter autrement qu'en donnant son appréciation quant à l'applicabilité des termes sur telle ou telle entreprise ou sur telle ou telle catégorie d'entreprises.

C'est évident que, en procédant ainsi, on ne peut arriver à fournir l'énumération complète de toutes les catégories d'entreprises qui peuvent rentrer sous les termes. Mais pour le but pratique du présent arbitrage, cela ne semble non plus nécessaire. Ce qui importe, c'est que l'Arbitre se prononce sur les catégories d'entreprises que la Commission estime pouvoir revendiquer en qualité d'entreprises d'utilité publique et notamment sur celles au sujet desquelles les parties ne sont pas d'accord. Il aurait naturellement un certain intérêt pratique d'examiner aussi d'autres catégories, mais pour les fins du présent arbitrage il ne paraît pas nécessaire de le faire. Aussi n'est-il qu'incidemment que l'Arbitre mentionnera quelques autres catégories d'entreprises qui par leur affinité à celles discutées se sont présentées à son esprit.

L'Arbitre adopte donc la méthode recommandée par la Commission dans son mémoire en réplique (p 20) de « procéder par voie d'énumération énonciative et non limitative », sans actuellement s'occuper des catégories que la pratique et les cas d'espèce pourraient ultérieurement révéler.

Il résulte des mémoires des Parties et de la discussion orale que les Parties sont d'accord sur ce que, dans tous les territoires visés par l'Article 260, les entreprises de transport telles que les chemins de fer, les tramways et les canaux doivent être considérées comme des entreprises d'utilité publique au sens de l'article. Elles sont, pour ainsi dire, les prototypes de ces entreprises et réunissent en général à l'utilité pour le public aussi l'utilisation directe par le public. Mais pour les qualifier ainsi, il sera une condition qu'elles sont destinées ou du moins sujettes à être utilisées par le public en général et non par exemple réservées à l'usage exclusif d'une seule entreprise ou d'un petit groupe d'entreprises.

Aux canaux il semble justifié d'assimiler les ports et docks qui y présentent une grande analogie, ce que l'Arbitre croit devoir mentionner parce qu'il en sera question à l'occasion de la neuvième question ¹.

A la demande de l'Arbitre, le conseil de la Commission des Réparations a bien voulu préciser (voir Compte rendu sténographique de la sixième audience, p. 663-665) que la revendication de la Commission des Réparations ne s'applique qu'aux catégories qu'il avait discutées et qu'elle n'a pas

¹ L'Arbitre s'abstient de se prononcer sur les transports par mer qui n'ont pas fait l'objet d'une discussion entre les Parties, probablement parce que la question de leur qualité d'entreprises d'utilité publique ne présente pas d'intérêt pratique. Il présume que c'est pour la même raison que la discussion n'a pas porté sur certaines autres catégories d'entreprises auxquelles on pourrait penser, comme les entreprises de postes, télégraphes et téléphones, les entreprises d'éclairage et de balisage de la côte et autres qui sous certains rapports présentent des analogies avec les chemins de fer, tramways et canaux.

l'intention d'appliquer l'Article 260 à d'autres catégories. Les catégories discutées sont, en dehors des entreprises de transport ci-dessus mentionnées, les entreprises de distribution d'eau, de lumière et de force motrice, les écoles en Orient et les entreprises minières (charbon, fer, cuivre et pétrole). Quant aux banques d'émission qui avaient, elles aussi, fait l'objet d'une discussion au cours de la procédure écrite, elles n'entrent plus en considération, la Commission des Réparations ayant plus tard déclaré ne vouloir présenter aucune réclamation à leur sujet (*ibidem*, p. 663).

En ce qui concerne les entreprises de distribution d'eau, de lumière ou de force motrice ou, comme l'Arbitre préfère dire, les entreprises de distribution d'eau, de gaz ou de courant électrique, l'Arbitre estime que quel que soit le régime établi par la législation nationale du territoire en question, ces entreprises doivent être considérées comme tombant sous les termes de l'article, si elles sont destinées à fournir lesdits biens au public en général dans une circonscription pas trop restreinte, par exemple une ville ou une commune ou à une partie considérable d'une grande ville ou d'une commune, et même si ce n'est que dans une mesure plus spéciale qu'elles profitent au public en général, en fournissant, par exemple, le gaz ou l'électricité pour l'éclairage des rues, routes et places publiques. Si par contre il s'agit d'une entreprise qui ne distribue l'eau, le gaz ou l'électricité qu'à un cercle défini et très restreint de consommateurs elle ne devra pas être considérée comme rentrant dans la catégorie des entreprises d'utilité publique au sens de l'Article 260.

Si lesdites conditions se trouvent réalisées, la qualification de ces entreprises comme étant d'utilité publique paraît non seulement justifiée par l'utilité qu'elles présentent pour le public en général, mais l'intérêt du public à ces entreprises se traduit aussi par la pratique qui dans les pays civilisés s'est de plus en plus répandue que les communes et notamment les villes se préoccupent de fournir lesdits biens à leur population, soit par une exploitation en régie, soit moyennant des concessions ou des contrats passés avec un entrepreneur. De telles entreprises sont aussi, paraît-il, au nombre de celles qu'aux États-Unis on considère comme « public utilities » et elles jouissent très souvent aussi d'un droit d'expropriation pour leurs ouvrages et installations à cause de leur utilité publique.

En ce qui concerne les entreprises minières — la Commission des Réparations ne vise, paraît-il, que l'exploitation de mines de charbon, de fer et de cuivre et de gisements de pétrole — la situation est différente. C'est évident que de telles entreprises *peuvent* jouer un grand rôle dans la vie économique d'un pays où elles existent. Mais il n'y a pas utilisation directe par le public et la manière dont elles profitent au public en général ne se distingue pas essentiellement de celle d'autres entreprises qui se vouent à la production de matières dont le pays a besoin. Tant que les communications d'un pays avec d'autres pays ne sont pas interrompues par des circonstances extraordinaires (par exemple par un état de guerre), l'absence de telles ou telles entreprises minières dans le pays lui-même n'empêchera pas celui-ci de se procurer les matières en question en les important de pays plus favorisés par la nature sous ce rapport. Il n'y a à ce sujet aucune différence entre les produits miniers en question et d'autres matières que le pays ne produit pas lui-même ou ne produit que dans des quantités insuffisantes. Il y a des pays où il n'existe ni des gisements de pétrole ni des mines de charbon, de fer ou de cuivre et qui néanmoins savent bien se procurer ces matières et satisfaire aux besoins de leurs industries et de leurs populations. Il semble aussi un peu exagéré de dire que lesdites matières

sont toutes irremplaçables. Même le charbon et le pétrole peuvent, dans une certaine mesure, être remplacés par d'autres produits. En tout cas, la satisfaction du besoin pour lesdites matières ne suppose pas nécessairement, sauf dans des conditions anormales et passagères, l'existence dans le pays lui-même de telles entreprises. Aussi n'est-il encore qu'exceptionnellement et dans des conditions extraordinaires que les États ou les communes ont entrepris de procurer à l'industrie et aux habitants les produits miniers en question. C'est possible qu'à l'avenir il en sera autrement. Mais à l'heure qu'il est, l'Arbitre estime qu'il n'est pas justifié d'assimiler sous ce rapport les entreprises minières en question aux entreprises de communication comme les chemins de fer, les tramways et les canaux ou aux entreprises de distribution d'eau, de gaz et de force électrique, lesquelles doivent nécessairement exister dans le pays même.

En appui de sa thèse la Commission des Réparations a aussi invoqué le contrôle que dans plusieurs pays les autorités publiques exercent sur les entreprises minières soit en général, soit en ce qui concerne certaines matières. Si, comme c'est le cas le plus souvent, ce contrôle n'a qu'un but de protection contre les dangers qui accompagnent de telles entreprises, ce contrôle ne peut fournir un argument pour les qualifier d'utilité publique au sens de l'Article 260. Dans quelques pays — c'est vrai — l'État a cru devoir aller plus loin et se réserver la propriété et l'exploitation de certains gisements, notamment de charbon ou de pétrole. Et en Allemagne on a même, en 1919, organisé et réglementé la répartition de la production des mines de charbon allemandes. Mais ce n'est là, selon l'opinion de l'Arbitre, qu'une mesure dictée par des circonstances extraordinaires et passagères dont on ne saura tirer des conséquences pour l'interprétation d'une disposition d'un traité international s'appliquant aussi aux territoires d'autres États. De l'avis de l'Arbitre, la question de savoir si une certaine catégorie d'entreprises est, oui ou non, une entreprise d'utilité publique doit être résolue d'une manière uniforme d'après son caractère intrinsèque et sans distinguer entre les différents territoires visés par l'article; le fait que dans tel ou tel de ces territoires les entreprises en question sont soumises à un régime particulier ne doit donc pas entrer en ligne de compte pour la solution de la question.

En ce qui concerne la délégation de puissance publique, les Parties ont été d'accord sur ce que les concessions de mines ne comportent pas une telle délégation. Le propriétaire d'une mine possède, c'est vrai, dans plusieurs pays, un droit d'occuper contre compensation des terrains de la surface nécessaires à l'exploitation de la mine, droit qui dans les différentes législations s'étend plus ou moins loin et qui, d'après le droit français, dans certains cas, dépend d'une déclaration d'utilité publique. Mais l'Arbitre estime que c'est là seulement une conséquence nécessaire de la nature des mines et que, abstraction faite desdits cas spéciaux, le droit en question ne constitue pas une délégation de puissance publique pour cause d'utilité publique. S'il en était autrement et si on estimait qu'une telle délégation de puissance publique serait suffisante pour entraîner la qualification d'entreprises d'utilité publique, il faudrait étendre cette qualification à toutes entreprises minières jouissant d'un tel droit et non seulement celles auxquelles ce caractère reviendrait selon la thèse de la Commission des Réparations.

L'Arbitre estime donc qu'il n'y a pas des raisons suffisantes pour faire rentrer sous les termes « entreprises d'utilité publique » ou « public utility undertakings », tels qu'ils figurent dans l'Article 260, aussi les exploitations

minières visées par la Commission des Réparations. Il croit à ce sujet pouvoir encore invoquer qu'en ce qui concerne les États-Unis l'Encyclopédie de MM. Mc Laughlin et Hart (citée plus haut) ne mentionne pas les mines parmi les entreprises que, en général, on considère comme « public utilities », et qu'il n'a pas été démontré qu'en Angleterre ou en France les termes en question sont employés pour désigner les entreprises minières. Au contraire, par exemple Aguillon, dans son Traité sur la Législation des Mines, leur oppose les entreprises de chemin de fer et d'autres voies publiques de communications qu'il qualifie d'entreprises d'utilité publique (Annexe 48 allemande).

En ce qui concerne les écoles, il s'agit, d'après les conclusions de la Commission des Réparations, exclusivement des écoles que des groupements de ressortissants d'une grande Puissance ont établies en Orient « afin d'assurer la diffusion de la culture et de l'influence de la Puissance intéressée ». Au cours de la discussion orale la Commission a ultérieurement précisé que sa revendication ne porte que sur deux écoles, l'une à Péra en Constantinople et l'autre en Roustchouk en Bulgarie. Il a été constaté que l'une et l'autre ont eu besoin d'une autorisation du Gouvernement du territoire pour s'établir et que, à certains égards, elles ont été assimilées aux écoles publiques du pays. Il a aussi été relevé qu'en ce qui concerne l'école de Péra, le nombre d'élèves de nationalité turque a dépassé le nombre d'élèves de nationalité allemande ou autre (588 contre 410). Pour ce qui est de l'école de Roustchouk, une lettre du Secrétaire général du ministère bulgare de l'instruction publique, en date du 8 septembre 1923, a qualifié cette école comme étant d'utilité publique « puisqu'elle donne instruction tant aux enfants de sujets bulgares qu'à ceux de sujets étrangers ». Mais c'est là une circonstance qui de l'avis de l'Arbitre, bien que méritant d'être prise en considération, ne peut être considérée comme décisive. Il semble qu'il n'y ait pas obligation de fréquenter ces écoles et l'Arbitre penche à considérer les autorisations données aux dites écoles et leur assimilation à certains égards aux écoles publiques plutôt comme l'expression d'une certaine tolérance vis-à-vis des entreprises scolaires privées que comme une reconnaissance de leur utilité publique ou comme une délégation de puissance publique.

Certes, les sympathies que moyennant ces écoles l'Allemagne pourrait gagner en Turquie ou en Bulgarie et la propagande à laquelle elles pourraient servir peuvent dans un certain sens les faire considérer comme des moyens de l'« emprise » dont les Puissances Alliées et Associées ont parlé dans leur réponse à la Délégation allemande. Mais comme il a été exposé plus haut cette notion de « l'emprise » est trop large et trop vague pour pouvoir déterminer la qualification d'entreprise d'utilité publique.

Le fait que les écoles en question ont ou ont eu des subventions du Gouvernement allemand ne peut non plus leur conférer un caractère d'utilité publique qui sans ces subventions ne leur reviendrait pas. C'est, de l'avis de l'Arbitre, du point de vue du pays où l'entreprise fonctionne qu'il faut envisager la question de savoir si elle est d'utilité publique.

L'Arbitre estime aussi qu'il faut faire abstraction des circonstances particulières qui dans certains pays peuvent donner aux entreprises scolaires une importance particulière et résoudre la question en ce qui concerne les écoles allemandes en Orient de la même manière que pour des écoles privées en d'autres pays. Or, il semble que ni en France, ni en Angleterre les écoles privées n'aient été communément désignées comme des entreprises d'utilité publique, et l'Encyclopédie de MM. Mc Laughlin et Hart ne mentionne

non plus les écoles privées parmi les entreprises qui aux États-Unis, sont généralement considérées comme « public utilities ».

Tout en reconnaissant que la question de la qualité d'utilité publique des écoles allemandes en Orient peut donner lieu à des doutes assez graves, l'Arbitre estime donc que les écoles allemandes en Orient dont il est question ne doivent pas être considérées comme des entreprises d'utilité publique au sens de l'Article 260. Un certain appui à cette appréciation peut-on aussi trouver dans la circonstance que l'Article 260 se trouve dans la partie du Traité intitulée « Clauses Financières ».

Dans les conclusions allemandes il est question aussi d'églises et de services religieux. Selon les explications données à ce sujet dans le mémoire en réponse, il s'agirait de l'église protestante à Constantinople et de l'appartement de l'aumônier de la communauté protestante de cette ville, lesquels, d'après ce qu'allègue le Gouvernement allemand, auraient été saisis par les autorités françaises en 1921 comme tombant sous l'Article 260. La Commission des Réparations elle-même a cependant fait déclarer — voir le compte rendu sténographique de la troisième audience p. 366-67 — que la Commission n'a pas revendiqué et n'entend pas revendiquer ladite église ou son presbytère, déclaration dont l'Arbitre a pris acte. Voir aussi la déclaration faite en termes plus généraux dans le mémoire en réplique (p. 26-27). Il n'y a donc pas lieu de s'occuper des églises ou des presbytères, que la Commission des Réparations elle-même estime ne pas tomber sous les termes de l'Article 260. D'après ce qui a été dit au sujet des écoles il n'est d'ailleurs pas douteux que, selon l'avis de l'Arbitre, les églises et les presbytères ne sont pas des entreprises d'utilité publique au sens de l'Article 260.

Comme la compétence de l'Arbitre se borne à répondre aux questions formulées dans le Protocole du 30 décembre 1922 et les Protocoles supplémentaires, il ne peut être question pour l'Arbitre de déclarer illégales, comme le demande le Gouvernement allemand, les saisies qui pourraient avoir été faites en ce qui concerne des écoles ou des églises. Il n'a qu'à constater que les écoles pour autant qu'elles sont revendiquées par la Commission des Réparations ne rentrent pas dans la catégorie des entreprises d'utilité publique dont parle l'Article 260 et que les églises ne sont pas même revendiquées.

La question soulevée par le Gouvernement allemand concernant la société « Aktiengesellschaft für elektrische und Verkehrsunternehmungen » à Budapest (comp. les conclusions allemandes n° VI) dépend, paraît-il, en partie aussi des solutions de quelques autres questions, et sera mieux traitée en annexe.

Par ces motifs

L'Arbitre estimant :

Que les expressions « entreprise d'utilité publique » et « public utility undertaking » ne sauraient être, ni considérées comme empruntées au vocabulaire juridique anglais ou français, ni assimilées à une formule du droit administratif de l'un ou l'autre pays,

Qu'il n'y a non plus lieu de considérer leur application comme dépendant d'une délégation de puissance publique ou d'autres critères de nature juridique comme ceux contenus dans la définition des conclusions du Gouvernement allemand,

Que par contre, les termes en question doivent être interprétés conformément au sens dans lequel ils sont employés dans le langage usuel et courant,

Que dans ce sens ils expriment l'idée d'une utilité spéciale pour le public en général et quelquefois aussi de l'utilisation directe par le public, mais ne sont pas susceptibles d'une définition précise,

Que, en fait, on ne peut décider sur l'application des termes en question que moyennant une appréciation de la nature, sinon des entreprises individuelles, du moins des catégories d'entreprises dont il s'agit,

Que dans ces circonstances, une indication complète de toutes entreprises qui peuvent rentrer sous les termes en question n'est pas possible et qu'on ne peut procéder que par voie d'énumération énonciative et non limitative,

Que pour le but pratique du présent arbitrage il n'y a besoin de s'occuper que des catégories d'entreprises que, actuellement, la Commission des Réparations estime pouvoir revendiquer comme étant d'utilité publique au sens de l'Article 260 et qui ont fait l'objet de discussion entre les Parties,

Que l'Arbitre peut donc se borner à se prononcer sur ces catégories,

Décide:

Qu'il faut considérer comme compris sous les expressions « entreprise d'utilité publique » et « public utility undertaking » telles qu'elles sont employées à l'Article 260:

Les chemins de fer d'intérêt général ou local (y compris les tramways) et les canaux s'ils sont destinés ou sujets à être utilisés par le public en général,

Les entreprises de distribution d'eau, de gaz ou de courant électrique, si elles sont destinées à les fournir, dans une circonscription pas trop restreinte, soit au public en général, soit à un usage spécial intéressant le public en général, comme l'éclairage des rues, routes et places publiques,

Que par contre ne tombent pas sous lesdits termes:

Les entreprises minières (que ce soit des mines de charbon, de fer ou de cuivre) et les entreprises d'extraction de pétrole ou substances analogues,

Les écoles privées en Orient comme les écoles allemandes de Péra à Constantinople et de Roustschouk en Bulgarie.

TROISIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Peut-on faire rentrer dans le mot « concession » tel qu'il a été employé dans l'Article 260, les mines telles que les mines de charbon, de fer ou autres minéraux et les gisements de pétrole? La réponse à cette question dépend-elle de la législation du pays où se trouvent situés les mines ou les gisements?

Peut-on faire rentrer également dans le mot « concession » le droit accordé par un État à un particulier ou à une compagnie d'exercer le monopole de production ou de vente d'un produit tel que paraît être le cas pour la régie des tabacs ottomans?

TEXTE ANGLAIS.

Does the word « concession » as used in Article 260 include mines such as coal mines, iron mines or other minerals and petroleum deposits? Does

the reply to this question depend upon the law of the country where the mines or deposits are situated?

Does the word « concession » also include the right granted by a State to a private person or a company to exercise a monopoly of production or sale of some product, as in the case of the Turkish tobacco monopoly (régie des tabacs ottomans)?

Selon la lettre de la « Kriegslastenkommission », en date du 9 juillet 1920, le Gouvernement allemand entendait par « concessions »

« des droits conférés de haut lieu de fonder ou d'exploiter certaines entreprises dans certains territoires à l'exclusion de tierces personnes, et cela notamment tant que l'exploitation n'a pas encore été commencée et que, par conséquent, une « entreprise » n'existe pas encore ».

Dans une lettre du 4 octobre 1920 la « Kriegslastenkommission » ajoutait que l'on ne saurait considérer les mines ni comme des concessions ni comme des entreprises d'utilité publique. De son côté, la Commission des Réparations déclarait, dans sa lettre du 7 janvier 1921, qu'elle avait « de sérieuses raisons de penser que le mot « concession » doit s'entendre comme englobant tous droits et privilèges revêtant un caractère économique, qui ont été accordés par le Gouvernement ou l'autorité publique, à la suite des mesures législatives ou administratives spéciales, prises en vertu des pouvoirs exécutifs souverains appartenant aux autorités compétentes, que ce droit ait ou n'ait pas été exercé et que son exercice constitue ou non une entreprise d'utilité publique ».

Elle ajoutait que

« le terme engloberait les concessions pour l'exploitation des mines, des champs pétrolifères, des carrières, etc. »

Le Gouvernement allemand ayant maintenu son interprétation, la Commission des Réparations dans une lettre en date du 27 avril 1921, déclarait que

« la Commission interprète le mot « concession » dans le sens de « droit » d'exploitation agricole, minière, industrielle, commerciale, ou d'une façon générale de droit, ayant un caractère économique accordé soit par mesure législative spéciale, soit par décret, rendu en vertu d'un pouvoir en principe discrétionnaire, par l'autorité exécutive et qui ne découle par conséquent pas du simple jeu de la loi générale ».

Cette définition ne semble pas avoir rencontré d'opposition de la part du Gouvernement allemand au cours de la correspondance précédant l'arbitrage. Au contraire, dans une lettre de la « Kriegslastenkommission », en date du 12 septembre 1921, le Gouvernement allemand s'est borné à faire valoir que, d'après cette définition elle-même, une mine ne rentre sous le mot « concession » que si, conformément à la loi du territoire en question, l'attribution du droit de l'exploiter constitue un acte libre du pouvoir exécutif, et que tel n'est pas le cas quand, d'après la loi du lieu, l'inventeur de la mine a un droit à cette attribution.

Dans leur procédure, les Parties ont toutes les deux modifié leurs positions en ce qui concerne l'interprétation du mot « concession ». La Commission

des Réparations a notamment déclaré (Mémoire en demande p. 11) qu'une étude plus approfondie de la question lui avait démontré que la notion du caractère discrétionnaire de l'octroi n'est pas un critérium essentiel. Le Gouvernement allemand, de son côté, a présenté une définition qui, elle aussi, diffère de la définition ci-dessus mentionnée, dont elle se distingue notamment par l'introduction de quelques critères ultérieurs.

Dans ses conclusions finales, la Commission des Réparations demande à l'Arbitre de :

« Dire pour droit :

a) Que l'expression « toute concession », telle qu'elle est employée dans l'Article 260, signifie aussi bien l'exploitation elle-même que le titre ou le droit subjectif de la concession ;

b) Que cette expression ne peut être limitée aux concessions accordées en vue d'une entreprise d'utilité publique ;

c) Qu'elle ne comporte pas nécessairement l'attribution au concessionnaire de privilèges ressortissant à la puissance publique ;

d) Que l'octroi d'une concession ne doit pas dépendre nécessairement du pouvoir exécutif agissant discrétionnairement ;

e) Qu'il suffit, pour qu'on se trouve en présence d'une concession dans le sens de l'Article 260, qu'il y ait constitution, par l'État ou par une autorité en dépendant, d'un droit au profit d'un bénéficiaire sur une matière relevant du domaine public ou privé de l'État ou de son domaine éminent ;

f) Que constituent notamment des concessions au sens de l'Article 260 tous actes par lesquels un tiers obtient de l'autorité publique le droit :

Soit d'utiliser de façon permanente ou temporaire une partie du domaine public ou privé (État ou circonscriptions administratives) ;

Soit d'entreprendre en vue d'un service public ou d'une entreprise d'utilité publique un travail public ;

Soit d'entreprendre et de poursuivre une exploitation de biens de toute nature que l'État a soustrait au régime de la libre concurrence ou de la libre appropriation et sur l'attribution desquels il se réserve, sous forme d'octroi de concession, un droit de contrôle et de décision.

« En conséquence, déclarer que constituent des concessions, au sens de l'Article 260, l'octroi du droit d'exploiter et l'exploitation même :

a) Des mines de charbon, de fer ou autres minéraux et les gisements de pétrole en Chine, en Bulgarie, en Turquie ;

b) Des mines de charbon, de fer et autres minéraux dans les territoires cédés par l'Allemagne, ainsi que dans les colonies allemandes mises sous mandat ;

c) Des mines de charbon, de fer et autres minéraux en Autriche, en Hongrie et dans les territoires cédés par l'Autriche et la Hongrie, ainsi que les gisements de pétrole concédés avant la promulgation de la loi du 11 mai 1884, sous le régime de la loi de 1854 ;

d) Des mines et gisements de sel ordinaire, sels potassiques visés par la loi VII hongroise de 1911 et les gisements des huiles et gaz minéraux visés par la loi VI hongroise de 1911 ;

e) Des mines de charbon, de fer, ou autres minéraux dans les terrains de la Couronne, en Russie, ainsi que des mines de sel dans le même pays.

« Donner acte à la Commission des Réparations que le Gouvernement allemand reconnaît son obligation de transférer tous droits et intérêts de ses ressortissants dans la Régie coïntéressée des tabacs de l'Empire ottoman. »

Les conclusions présentées au nom du Gouvernement allemand contiennent la demande à l'Arbitre :

A. De « décider comment il faut entendre le mot « concession » tel qu'il a été employé dans l'Article 260 et de définir la concession comme un droit ou privilège de caractère économique accordé par le pouvoir exécutif absolu appartenant aux autorités compétentes et non pas un droit résultant plutôt de l'application de la loi générale, pourvu que, par une pareille concession, une délégation de la puissance publique ait été conférée au concessionnaire » ;

B. De « décider que les mines telles que les mines de charbon, de fer, ou autres minéraux, et les gisements de pétrole ne peuvent rentrer dans le mot « concession » tel qu'il a été employé par l'Article 260 » ;

C. De « dire qu'avant d'appliquer au cas spécial une définition quelconque de la concession, il faut établir si le droit national envisagé admet qu'on parle de concession au point de vue de la définition trouvée et que, par conséquent, le droit national du territoire visé par l'Article 260 joue un rôle décisif. Si l'Arbitre décide que le mot « concession » de l'Article 260 pourrait embrasser les mines selon le droit français, il faudrait examiner s'il y a lieu d'appliquer cette notion au régime des mines en vigueur sur les territoires visés à l'Article 260. Éventuellement et pour le cas seulement où l'Arbitre admettait, pour l'application de l'Article 260, les droits miniers comparables à la concession des mines en droit français, le Gouvernement allemand prierait l'Arbitre de dire que les droits acquis selon la loi prussienne de 1865, selon le « Allgemeine Berggesetz » de l'Autriche et de la Hongrie, selon la législation russe de la Russie impériale, ne sont pas des concessions au point de vue de l'Article 260 » ;

Subsidiairement dire pour droit :

« Qu'en tout état de cause ne sont point des concessions les droits miniers résultant du droit régalien de l'ancien seigneur ou de ses successeurs ».

Par la question telle qu'elle a été formulée, on ne demande pas à l'Arbitre de dire ce qu'il faut entendre par le mot « concession », tel que ce mot a été employé dans l'Article 260. On lui demande seulement de se prononcer sur l'application de ce mot sur deux catégories différentes, d'abord les mines et les gisements de pétrole, et ensuite le droit d'exercer le monopole de production ou de vente d'un produit tel que paraît être le cas pour la Régie des tabacs ottomans. A l'occasion de la première catégorie, on pose expressément aussi la question préjudicielle de savoir si la réponse dépend de la législation du territoire où se trouvent situés les mines ou gisements.

L'Arbitre entend, dans sa réponse, se tenir strictement dans le cadre de la question telle qu'elle a été formulée, et il ne s'arrêtera à la recherche des critères qui distinguent la notion de « concession » au sens de l'article que pour autant qu'il le juge nécessaire pour répondre à la question qui lui a été soumise.

En ce qui concerne la deuxième des deux catégories mentionnées dans la question, il n'y a non plus lieu de s'y arrêter longuement. Il s'agit, en fait, exclusivement de la Régie cointéressée des tabacs ottomans — la seule concession de son genre que la Commission des Réparations a revendiquée — et le Gouvernement allemand a reconnu devoir acquérir les droits et intérêts de ses ressortissants dans cette concession (voir Mémoire en réponse, p. 41-42). C'est vrai que le Gouvernement a ajouté que c'est seulement parce que le droit administratif de la Turquie donne à ladite Régie le caractère

d'une entreprise d'utilité publique qu'il est prêt à faire droit à la revendication de la Commission. Mais, la Commission ayant, dans sa réplique, pris acte de ladite déclaration tout en faisant des réserves sur les motifs qui l'ont dictée, la question n'a pas fait objet d'une discussion ultérieure. L'Arbitre croit en pouvoir conclure que ces motifs importent peu et qu'en substance il y a accord, et il n'hésite pas, pour sa part, de déclarer qu'étant donné qu'il s'agit d'un monopole organisé par la loi et dont l'exploitation a été attribuée à la société en question par une convention de 1913 avec le Gouvernement ottoman et le Conseil d'Administration de la Dette publique ottomane, la qualification de « concession » au sens de l'Article 260 est justifiée sans qu'il soit nécessaire d'entrer sur la question de savoir si l'entreprise mérite aussi d'être qualifiée « d'utilité publique » au sens de l'article.

L'Arbitre se borne donc, en ce qui concerne la dernière partie de la question, à donner acte de la déclaration du Gouvernement allemand conformément à la demande de la Commission des Réparations.

En ce qui concerne la première partie de la question, l'Arbitre estime — et il croit sur ce point être d'accord avec les Parties — que la réponse à la question ne dépend pas de la législation du territoire de la situation dans ce sens que ce soit la qualification de « concession » ou du terme correspondant dans la langue du pays ou la notion qu'on se fait dans celui-ci sur la signification de ce terme qui déterminerait la qualité de « concession » au sens de l'article. C'est en effet très peu probable que ce soit du sens que dans les différents pays en question on attribue aux expressions en question que dépende l'application de l'Article 260. Par contre, la législation du pays où se trouvent les mines ou gisements entre en jeu quand il s'agit de savoir si, en fait, il y a eu une intervention de l'autorité publique réunissant les critères nécessaires pour la qualifier de « concession » dans le sens qu'il faut attribuer à ce terme tel qu'il figure dans l'Article 260. Sur ce point aussi, les Parties semblent être d'accord, bien que les termes dont elles se sont servies pour exprimer l'idée ne soient pas identiques.

Les deux Parties semblent encore être d'accord sur ce que, en principe, il faille chercher lesdits critères dans les législations française et anglaise.

Bien que les Parties partent du même principe, les résultats auxquels elles sont arrivées présentent de très importantes divergences. L'Arbitre n'a cependant pas à s'occuper de toutes ces divergences dont plusieurs n'ont aucune portée sur la réponse à donner à la troisième question. Ainsi il n'est pas nécessaire de s'attarder ici à la question de savoir si l'exploitation, l'entreprise à laquelle la concession donne droit, doit être comprise sous le terme « concession » et être transférée avec le droit (le « droit subjectif ») conféré par la concession. Il est de toute évidence que si, en ce qui concerne les mines ou gisements, c'est l'intervention des autorités publiques réunissant les autres critères nécessaires pour la qualifier de « concession », qui confère au bénéficiaire, soit la propriété, soit un droit d'exploitation temporaire de la mine ou du gisement, ce droit de propriété ou d'exploitation ne peut être transféré qu'en transférant en même temps la mine ou le gisement lui-même. Aussi, le Gouvernement allemand a-t-il reconnu (Duplique, page 71) que s'il y a « concession » de mines ou gisements au sens de l'Article 260, le transfert de la concession peut comprendre le gisement avec les puits et galeries et les ouvrages en tant que dépendances immobilières. (Voir aussi le compte rendu sténographique de la dixième audience, pages 1007-1010.) La question de savoir si le mot « concession » comprend les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de la concession fait l'objet d'une question ultérieure — la sixième — et sera traitée plus loin.

Étant donné que l'attribution par une autorité publique d'un droit minier comporte toujours l'octroi d'un vrai droit, perpétuel ou temporaire, il ne semble non plus nécessaire de s'arrêter à la question de savoir s'il y a lieu d'exclure de la notion « concession » au sens de l'Article 260 les simples autorisations de police qui quelquefois sont désignées comme « concessions » mais qui, selon l'opinion unanime des Parties, doivent être écartées.

Les Parties sont aussi d'accord sur ce que le mot « concession », dans l'Article 260, ne vise non plus les contrats privés, par lesquels un particulier transfère un droit lui appartenant et qui, peut-être, pourraient en anglais être désignés comme « concessions ». Bien que les raisons sur lesquelles les Parties s'appuient ne sont pas les mêmes, l'Arbitre estime ne pas avoir à s'y arrêter. Il se contente donc de constater leur accord sur ce point.

Parmi les raisons que le Gouvernement allemand invoque pour démontrer que les mines et gisements ne peuvent rentrer sous le terme « concession » au sens de l'Article 260, la plus importante est celle qu'il tire de la réponse des Puissances Alliées et Associées à la Délégation allemande, réponse qui, selon lui, comporte qu'il n'y a ni « entreprise d'utilité publique » ni « concession » au sens de l'article que s'il y a « délégation de puissance publique ». A ce sujet, l'Arbitre renvoie à ce qui a été dit plus haut à l'occasion de la deuxième question. De même que ladite réponse ne justifie pas de dire qu'il n'y ait pas d'entreprise d'utilité publique sans délégation de puissance publique, elle ne suffit non plus pour affirmer que sans une telle délégation il n'y ait pas « concession » au sens de l'Article 260. Si donc on ne veut pas considérer comme une « délégation de puissance publique » le droit d'occuper contre compensation des terrains de la surface que possède, suivant la plupart des législations le propriétaire d'une mine pour les besoins de son exploitation — comp. là-dessus les observations faites à l'occasion de la deuxième question — cela n'empêche pas, selon l'avis de l'Arbitre, de considérer l'attribution du droit minier par l'autorité publique comme une « concession » au sens de l'Article 260.

La prétendue nécessité d'une délégation de puissance publique pour qu'il y ait « concession » ou « entreprise d'utilité publique » est le principal argument sur lequel reposait cette autre thèse du Gouvernement allemand selon laquelle il n'y aurait « concession » que si le droit ou privilège accordé vise une « entreprise d'utilité publique ». Les autres arguments en faveur de cette thèse, que le Gouvernement allemand d'ailleurs ne semble plus maintenir, n'ont pas de grande valeur. De ce que les traités antérieurs, cités par le Gouvernement allemand, et réglant pour des territoires cédés le sort de certaines concessions accordées par l'État cédant, visent peut-être exclusivement des concessions d'entreprises d'utilité publique, on ne peut conclure que, dans l'Article 260, il ne s'agisse que de ces sortes de concessions. Quant à l'emploi du mot « ou » entre les mots « dans toute entreprise d'utilité publique » et les mots « dans toute concession », cet emploi se justifie par ce que les droits et intérêts peuvent se trouver exister, soit dans l'une soit dans l'autre de ces deux catégories et qu'ils sont dans les deux cas soumis à la même règle¹.

L'Arbitre a déjà indiqué que pour qu'on puisse parler de « concession » d'une mine ou d'un gisement, il faut que le droit, perpétuel ou temporaire,

¹ Si on avait dit « dans toute entreprise d'utilité publique ou concession » cela aurait peut-être pu indiquer qu'il s'agissait d'une même chose que l'on pourrait, à son gré, appeler soit « entreprise d'utilité publique », soit « concession ». Mais telle que la phrase a été rédigée cette interprétation s'impose nullement.

à l'exploitation de la mine ou du gisement soit attribué au bénéficiaire par un acte de l'autorité publique. Il estime encore que cet acte doit être un acte spécial au profit d'un bénéficiaire déterminé. Ne constitue pas une concession une loi qui, par exemple, confère généralement aux propriétaires de la surface le droit aux richesses minières qui se trouvent sous leur sol ou à certaines de ces richesses. Par contre, l'acte ne doit pas nécessairement émaner du pouvoir exécutif comme le comporte la définition du Gouvernement allemand. Rien ne s'oppose à ce que l'acte émane du pouvoir législatif pourvu qu'il ait le caractère spécial indiqué. C'est là seulement une question de droit constitutionnel à laquelle on ne saurait attribuer aucune importance pour la détermination du sens du mot « concession ».

Par la nécessité de distinguer entre les règles générales et les actes spéciaux nous nous approchons au problème qui est le plus sérieux de ceux que présente la troisième question: Y a-t-il « concession » au sens de l'Article 260 aussi dans les cas où la loi, en même temps qu'elle exige un acte spécial attribuant le droit à une mine ou un gisement à un bénéficiaire déterminé, contient aussi des règles générales qui obligent l'autorité chargée de l'attribution à conférer le droit à la mine ou le gisement à celui qui remplit certaines conditions fixées par la loi? En d'autres termes: Faut-il que l'autorité en question ait un pouvoir discrétionnaire pour accorder ou refuser l'attribution de la mine ou du gisement à celui qui la demande?

Il s'agit, entre autres, de la loi prussienne de 1865 et la loi austro-hongroise de 1854. Tandis que d'après la loi française de 1810 (Art. 5) « les mines ne peuvent être exploitées qu'en vertu d'un acte de concession délibéré en Conseil d'État » et que (Art. 16) « le Gouvernement juge des motifs ou considérations d'après lesquels la préférence doit être accordée aux divers demandeurs en concession, qu'ils soient propriétaires de la surface, inventeurs ou autres », lesdites loi prussienne et austro-hongroise établissent des règles qui ne laissent pas à l'autorité chargée d'accorder la « Verleihung » un pouvoir discrétionnaire, mais qui, au contraire, l'obligent d'attribuer la mine au demandeur qui remplit les conditions fixées par la loi. D'après la loi prussienne, c'est l'inventeur qui a droit à la « Verleihung », s'il la demande dans les huit jours qui suivent sa découverte. Sauf cette réserve en faveur de l'inventeur, la « Verleihung » doit être accordée au premier demandeur. La seule condition de fond était d'après la loi de 1865 que la substance minérale désignée dans la demande avait été découverte au lieu indiqué (« Fundpunkt ») dans son gisement naturel avant le dépôt de la demande. Une loi de 1907 y a ajouté la condition que, lors de l'enquête officielle que l'autorité doit faire, ladite substance minérale sera constatée en quantité telle et de nature telle qu'une extraction du minerai, conduite selon les règles de l'art des mines et aboutissant à une utilisation économique, paraît possible. Contre la décision de l'autorité minière (« Oberbergamt ») il y a recours, d'après une loi de 1905, à une commission des mines (« Bergausschuss ») dont la décision est sujette à un pourvoi en revision devant le Tribunal administratif supérieur (« Oberverwaltungsgericht »).

Aguillon, dans son ouvrage sur la législation des mines française et étrangère (Paris, 1886, sec. partie, p. 48) s'exprime sur l'intervention de l'administration, en ce qui concerne l'attribution de la propriété minière, dans les termes suivants:

« L'administration représentant la puissance publique n'intervient dans l'institution de la propriété minière, suivant le droit prussien, que comme un juge qui doit se prononcer entre divers droits; dès qu'il y a droit par suite de l'accomplissement des formalités légales, il n'y a plus pour l'adminis-

tration de pouvoir discrétionnaire d'appréciation de titres ou de personnes ; elle ne peut pas ne pas l'instituer en faveur du droit le meilleur. — Ce n'est pas seulement dans l'institution même de la mine, mais aussi dans sa délimitation que tout pouvoir d'appréciation est retiré à l'administration ».

Ledit système, qu'on qualifie en général comme « Bergbaufreiheit », ne s'applique pas à toutes substances minérales mais seulement à celles énumérées limitativement dans la loi. Les autres substances minérales appartiennent au propriétaire du sol. D'après une loi de 1907 la recherche et l'exploitation de certaines substances qui d'après la loi de 1865 étaient soumises au système de la « Bergbaufreiheit » sont réservées à l'État. Ce sont d'une part la houille, d'autre par le sel gemme, les sels de potasse, des borates et les autres sels existant dans le même gisement et les sources salées. L'État obtient la propriété de ces dernières substances par une « Verleihung » qui dans ce cas est dressée par le Ministre du Commerce et de l'Industrie. Il peut cependant transférer à d'autres personnes son droit de recherche et d'exploitation, mais ce transfert doit, en règle générale, avoir lieu contre paiement et à titre temporaire. Quant à la houille, la loi donne à l'État le droit de se faire attribuer, dans un délai de trois ans, un certain nombre de « champs ». Pour le surplus, l'État doit transférer à d'autres personnes le droit de recherche et de l'exploitation conformément aux règles qui seront fixées par une loi ultérieure. Cette loi ultérieure semble ne pas encore être émanée. Il existe aussi pour certaines parties du territoire prussien des dispositions particulières qui soustraient certaines matières au régime de la loi de 1865. C'est le cas, entre autres, en ce qui concerne les minerais de fer dans le duché de Silésie et dans le comté de Glatz. La loi déclare aussi ne rien changer ni aux droits des anciens « reichsunmittelbare Standesherrn », ni aux droits de ceux qui selon des titres spéciaux possèdent le « Bergregal » dans certaines circonscriptions, soit généralement, soit pour certains minéraux.

La loi austro-hongroise de 1854 a établi un système analogue en ce qui concerne les substances minérales dites « réservées », c'est-à-dire soustraites au droit du propriétaire du sol. Le mémoire en réponse du Gouvernement allemand (p. 39) en donne la description suivante, acceptée par la Commission des Réparations (compte rendu sténographique de la huitième audience, p. 854) :

« La législation autrichienne ne diffère pas essentiellement de la législation prussienne. Des fouilles, il est vrai, ne peuvent être faites que si l'autorité a accordé la « Schürfbewilligung » ; mais ce n'est là qu'une sorte d'hommage assez platonique au passé. Le mémoire de la Commission des Réparations ne conteste pas que lorsque la demande de recherche est faite régulièrement, l'autorité n'a pas le droit de la refuser. C'est là la première phase. Vient alors la « Verleihung ». L'autorité ne peut la refuser qu'à certains magistrats, et aux employés des autorités minières, ainsi qu'à leurs parents. La seule condition que doit remplir l'impétrant, c'est d'être capable d'acquérir la propriété d'immeubles. Du moment que cette condition est remplie, l'autorité ne peut refuser la « Verleihung » qu'au cas où elle constate que le gisement n'est pas susceptible d'exploitation. Les autorités autrichiennes et la doctrine scientifique ignorent absolument tout d'une prétendue tutelle de l'État sur les gisements miniers en Autriche. Il pourrait d'ailleurs difficilement ne pas être ainsi. Il suffit à cet égard de lire les paragraphes 22 et 34 du « Allgemeine Berggesetz », qui sont formulés en des termes tels qu'il saute aux yeux que lorsque le particulier qui a obtenu la

« Schürfbewilligung », remplit certaines conditions, il a un « ausschliessliches Recht », c'est-à-dire un droit exclusif et un « Anspruch », c'est-à-dire une action. Le « Freischurf » et le « Grubenmass » ne peuvent lui être refusés ».

Les substances minérales dites « réservées » sont (Aguillon, *l. c.*, p. 158) celles qui sont utilisables à raison de leur teneur en métaux, soufre, alun, vitriol ou sel marin (sous réserve du monopole de l'État sur l'exploitation du sel), les eaux vitrioliques, le graphite, les bitumes et toutes espèces de houille et de lignite. Toutefois, dans la Galicie et la Bukovine ainsi que dans le duché de Cracovie, le droit à la recherche et à l'exploitation de gisements de pétrole, naphthe, bitume, ozokérite, et, en général, de toute substance utilisable pour sa teneur en bitume, à l'exception des charbons bitumineux, appartient, d'après des lois ou décrets de 1884 et 1908 au propriétaire du sol. Aguillon cite à ce sujet un décret de 1862 pour la Galicie et la Cracovie et un décret de 1866 pour la Bukovine, lesquels d'après le « Oesterreichisches Staatswörterbuch » de Mischler et Ulbrich avaient déjà donné aux propriétaires du sol le droit d'exploitation desdites substances et ce qui concerne la production des huiles servant à l'éclairage.

Pour la Hongrie, par des lois de 1911 (lois VI et VII), un régime spécial a été introduit pour certaines matières, savoir: les sels potassiques qui comme les sels ordinaires sont soumis au monopole de l'État, qui les concède librement, et les huiles minérales et les gaz minéraux qui également sont réservés à l'État et font l'objet d'une concession libre du Ministre compétent (mémoire en demande, p. 14-15, et mémoire en réponse, p. 40).

Comme il a été dit plus haut, les Parties sont d'accord sur ce qu'en principe c'est le sens que le mot « concession » comporte en droit français et en droit anglais qui doit servir de base à la décision. Malheureusement il semble que ces droits ne nous fournissent pas une base bien solide pour la réponse à donner à la question qui nous occupe. Ni la définition de Renton (mémoire en réponse, p. 34), ni l'extrait de l'ouvrage de Alma Latifi (Annexe 56 allemand) font ressortir si, en droit anglais, il faut que l'attribution soit faite en vertu d'un pouvoir discrétionnaire. Il semble aussi en être de même en ce qui concerne les passages cités d'auteurs américains.

Quant au droit français, il existe des auteurs comme Batbie et Laferrière (voir les passages cités dans le mémoire en duplique, p. 37-38) qui, parlant des concessions en général, expriment l'idée que c'est une mesure discrétionnaire. D'autre part, il faut noter que la législation en vigueur pour certaines colonies françaises a établi un régime très analogue au système du « Bergbaufreiheit » des lois prussienne et austro-hongroise et que cela n'a pas empêché le législateur de qualifier de « concession » l'acte spécial de l'autorité attribuant au bénéficiaire désigné par la loi le droit à la mine.

L'impression générale qui se dégage de la lecture des différents passages d'ouvrages sur le droit administratif français, cités au cours de la procédure, est que le mot « concession » en droit français sert à désigner les faits les plus divers et que les auteurs ont actuellement en général renoncé à en donner une définition uniformément applicable à tous les cas. La Commission des Réparations semble elle aussi être d'accord sur ce point, sans cependant renoncer à faire appel à l'emploi du mot « concession » aussi dans des cas où l'attribution du droit ne dépend pas d'une appréciation discrétionnaire de l'autorité publique. Elle invoque à ce sujet, entre autres, que les traducteurs des lois prussienne et austro-hongroise rendent la « Verleihung » par le mot « concession » et le mot « Muthung » par « demande en con-

cession ». Il faut cependant remarquer que parfois ils ajoutent le mot allemand entre parenthèses, ce qui semble signifier qu'ils aient eu l'impression que le mot allemand ne correspond pas parfaitement à la notion exprimée par le mot « concession ».

L'Arbitre reconnaît que le mot « Verleihung » de même que le mot « concession » évoque l'idée d'un droit appartenant à celui qui l'accorde. Mais il semble que la doctrine, aussi bien en ce qui concerne la loi austro-hongroise qu'en ce qui concerne la loi prussienne de 1865, ne considère pas les gisement miniers comme faisant partie du domaine de l'État avant la « Verleihung ». Au contraire, c'est, paraît-il, la doctrine dominante qu'ils sont des « res nullius ». De même, en droit français, un grand nombre d'auteurs (cités dans le mémoire en réplique, p. 40-41) considèrent les gisements comme des « res nullius » avant la concession.

Le droit de l'État auquel une allusion se trouve dans les mots « Verleihung » et « concession » a par la Commission des Réparations été qualifié de « domaine éminent ». Cette qualification paraît assez discutable, le « domaine éminent » étant un terme comprenant plutôt l'ensemble des droits que l'État possède sur les biens de ses ressortissants en opposition de la vraie propriété qu'il possède sur les biens rentrant dans son domaine propre (Comp. F. v. Martens. Völkerrecht I, p. 344). Et on ne peut en tirer aucune conclusion pour la réponse à donner à la question de savoir si la « Verleihung » des lois prussienne et austro-hongroise rentre sous le terme « concession » de l'Article 260.

Par contre, l'Arbitre estime que les idées qui ont présidé à la législation en question ne sont pas sans importance pour la solution de cette question. Or, l'idée directrice desdites législations semble avoir été de libérer dans la mesure jugée possible l'industrie minière de la tutelle de l'État et d'en ouvrir l'accès à tout le monde en excluant toute immixtion arbitraire de l'État. Qu'une intervention des autorités pour la constitution du droit a été conservée, s'explique en partie par des faits historiques, mais surtout par des raisons d'ordre et de police. Elle était notamment nécessaire pour la délimitation des droits conférés.

On peut dire que de telles considérations n'ont pas, non plus, été étrangères à la législation française de 1810, mais celle-ci n'est pas allée aussi loin et elle a notamment conservé le droit de l'administration de choisir librement le concessionnaire, tandis que dans le cas de la « Verleihung » des lois prussienne et austro-hongroise il y a dévolution d'après des règles fixées par la loi. C'est au fond la loi générale elle-même et non l'administration par un acte spécial qui accorde le droit.

Cela fait une différence non négligeable parce qu'elle touche à la distinction nécessaire entre les droits résultant de la règle générale de la loi et ceux qui ont pour base une attribution individuelle par l'État.

Il faut reconnaître que le rôle que la loi prussienne de 1865 et la loi austro-hongroise de 1854 assignent aux autorités chargées d'accorder la « Verleihung » est très analogue au rôle des autorités dans d'autres cas où on ne parle pas de « concession », mais où une intervention des autorités publiques par acte spécial est nécessaire pour la constitution d'un droit, par exemple quand il s'agit d'un brevet donnant un droit exclusif à l'utilisation d'une invention. Dans les deux cas, le rôle de l'autorité se borne à constater l'existence des conditions fixées par la loi et à dresser le document définissant le droit qui en découle pour le demandeur.

Et, s'il s'agit de chercher le sens que, en ce qui concerne les mines, comporte le mot « concession » en droit administratif français, c'est de l'avis

de l'Arbitre au droit métropolitain bien connu et non à la législation coloniale qu'il faut se tenir. L'emploi du mot « concession » dans cette dernière, malgré la différence qui sous ledit rapport existe entre le régime colonial et le régime métropolitain, s'explique bien par l'identité de l'objet et les traits communs qu'ils présentent sous d'autres rapports. Le même mot sert assez souvent à désigner des choses très différentes, même dans le langage juridique — ainsi les parties sont d'accord de ce qu'il existe des concessions « improprement dites » — et on était habitué à appeler « concession » l'acte spécial conférant un droit minier. L'identité du nom qu'on a donné à l'acte serait, de l'avis de l'Arbitre, une base bien fragile pour affirmer qu'en vertu de cette législation coloniale le mot « concession » dans l'Article 260 doit être compris dans un sens plus étendu que celui qui résulte de la législation métropolitaine.

Le résultat auquel l'Arbitre est arrivé est donc que les « Verleihungen » de la loi prussienne de 1865 et de la loi austro-hongroise de 1854 ne doivent pas être considérées comme des « concessions » au sens de l'Article 260, pour autant que, selon ces lois, le bénéficiaire est désigné par les règles générales de la loi sans que l'autorité qui accorde la « Verleihung » ait la faculté de le choisir librement ou de poser des conditions. C'est, paraît-il, ce même résultat auquel conduirait la définition donnée par la Commission des Réparations elle-même dans sa lettre du 27 avril 1921, d'après laquelle le mot « concession » comprendrait :

« Un droit de caractère économique accordé soit par mesure législative spéciale, soit par décret, rendu en vertu d'un pouvoir en principe discrétionnaire, et qui ne découle par conséquent pas du simple jeu de la loi générale ».

Si, par contre, le droit a été accordé discrétionnairement, selon le régime spécial établi par les lois hongroises citées plus haut concernant les sels et les huiles minérales et les gaz minéraux, ou selon la loi prussienne de 1907 concernant le sel gemme et les autres substances mentionnées dans le paragraphe 2, alinéa 2, il y a lieu de considérer l'attribution de ce droit comme une vraie concession au sens de l'Article 260.

Au cours de la discussion, le Gouvernement allemand a soulevé une question subsidiaire en ce qui concerne les droits miniers résultant du droit régalien de l'ancien Seigneur ou de ses successeurs. Il s'agit d'après les explications fournies de certaines mines dans la partie de la Haute-Silésie cédée à la Pologne. Vu la réponse à la sous-question 1 *bis*, selon laquelle l'Article 260 n'est plus applicable à ce territoire, l'Arbitre estime donc superflu de s'occuper de cette question subsidiaire.

En ce qui concerne la Chine, la Bulgarie et la Turquie, il y a accord entre les Parties sur ce que, dans ces pays, il y a un régime de concessions de mines analogue au régime de la législation métropolitaine de la France. Les concessions accordées sous ce régime doivent donc, d'après ce qui précède, être considérées comme des « concessions » tombant sous l'application de l'Article 260.

Quant à la Russie, les Parties sont d'accord sur ce qu'il faut faire abstraction de la législation soviétique et que la solution doit être trouvée sur la base de la législation antérieure du régime impérial. Elles sont également d'accord sur ce que cette législation offre une analogie frappante avec les principes des lois anglaise et nord-américaine, et que comme celles-ci elle est basée sur le principe d'accession et reconnaît à tout propriétaire un droit absolu sur le tréfonds de sa terre. En ce qui concerne les terrains appartenant

à des particuliers il ne peut donc être question de concession. Par contre, il y a divergence d'opinion en ce qui concerne les terrains de l'État parce que, selon l'exposé fait dans une édition française des lois minières russes (Paris, 1895) celui-ci :

« Offre la jouissance du tréfonds de cette terre à tout demandeur, moyennant des conditions de faveur qui rappellent de près le système connu dans l'Europe occidentale sous le nom de liberté minière ».

Cette divergence se réduit, selon la procédure, au même problème qui a été soulevé et discuté plus haut en ce qui concerne les lois prussienne et autro-hongroise. La solution doit donc être la même. Toutefois, la Commission des Réparations a signalé qu'il y a eu exception de ce régime en ce qui concerne les gisements de sel appartenant à l'État, lesquels, selon le même ouvrage, sont concédés à des particuliers pour être exploités par eux pour un temps ne dépassant pas vingt-cinq ans, par voie d'enchères. Il y a donc, de l'avis de la Commission, en ce qui concerne les gisements de sel appartenant à l'État en Russie, « concession » au sens de l'Article 260, même si on ne veut pas considérer comme telle l'octroi qui se fait dans ce pays selon le système général. L'Arbitre se rallie à cette opinion.

Par ces motifs,

L'Arbitre :

I. Décide : Dans le mot « concession », tel qu'il a été employé dans l'Article 260, rentrent les octrois de droit d'exploitation de mines ou de gisements, tels que les mines de charbon, de fer ou autres minéraux et les gisements de pétrole, à condition que, selon la législation du pays où se trouvent les mines ou gisements, l'octroi en a été fait par l'État ou par une autorité qui en dépend moyennant un acte spécial et en vertu d'un pouvoir en principe discrétionnaire.

Sont donc des « concessions » au sens de l'Article 260,

En Chine, en Bulgarie et en Turquie ainsi que dans les territoires cédés par ces États :

Les octrois de droit d'exploitation de mines de charbon, de fer ou autres minéraux et de gisements de pétrole ;

En Hongrie et dans les territoires cédés par cet État :

Les octrois de droit d'exploitation de gisements d'huiles minérales ou de gaz minéral, de sels ordinaires ou de sels potassiques faits en vertu des lois hongroises VI et VII 1911 ;

Dans les territoires cédés par l'Allemagne :

Les octrois d'exploitation de gisements de sel gemme ou d'une autre substance énumérée dans le paragraphe 2, alinéa 2, de la loi générale prussienne sur les mines du 24 juin 1865 telle qu'elle a été amendée par la loi du 18 juin 1907 faits en vertu de cette dernière loi,

En Russie :

Les octrois de droit d'exploitation de gisements de sel, appartenant à l'État, faits en vertu de la législation impériale russe.

Ne sont, par contre, pas des « concessions » au sens de l'Article 260.

En Autriche, en Hongrie ainsi que dans les territoires cédés par ces États ou par l'Allemagne:

Les « Verleihungen » accordées, selon le système dit de « Bergbaufreiheit », en vertu de la loi générale sur les mines de 1854 pour l'Autriche-Hongrie ou de la loi générale sur les mines du 24 juin 1865 pour les États prussiens;

En Russie:

Les octrois de droit d'exploitation de mines de charbon, de fer ou autres minéraux et de gisements de pétrole sur les terrains de la Couronne, faits en vertu de la législation impériale russe.

II. Prend acte de la déclaration du Gouvernement allemand, selon laquelle il reconnaît être obligé de transférer en vertu de l'Article 260, les droits et intérêts de ses ressortissants dans la « Régie cointéressée des Tabacs de l'Empire Ottoman ».

QUATRIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Y a-t-il concession dans le sens de l'Article 260, même au cas où une entreprise a déjà été fondée en vue de son exploitation, ou bien l'existence d'une pareille entreprise a-t-elle pour effet que cette entreprise est indissolublement liée à la concession qu'elle absorbe de telle sorte qu'il ne peut être question de cession en vertu de l'Article 260 que si l'entreprise a le caractère d'utilité publique?

Si la réponse à la première partie de cette question est affirmative, qu'y a-t-il à céder au cas où l'entreprise embrasse également des exploitations indépendantes de la concession?

TEXTE ANGLAIS.

Is there a "concession" within the meaning of Article 260 even if any undertaking has already been founded to work the concession, or does the existence of such an undertaking mean that the concession is absorbed by the undertaking with which it is indissolubly bound up, so that there can be no question of any cession under Article 260 unless the undertaking is one of public utility?

If the reply to the first part of this question is in the affirmative, what must be ceded if the undertaking also includes developments which are independent of the concession?

La question se réfère à une idée du Gouvernement allemand, exprimée déjà dans la lettre de la « Kriegslastenkommission » du 9 juillet 1920, selon laquelle le mot « concession » ne visait que le cas où il n'y avait pas encore une « entreprise ». Dans une lettre ultérieure du 12 septembre 1921 la « Kriegslastenkommission » ajoutait que:

« Si l'on prétendait que toutes les entreprises nées d'une concession tombent sous le coup de l'Article 260, il en résulterait que le cercle des entreprises serait élargi d'une manière qui serait en contradiction évidente

avec les vues du Traité, car, en vertu de l'Article 260, les droits et intérêts dans les entreprises ne seront cédés que pour autant que lesdites entreprises soient d'utilité publique. De plus, les droits et les intérêts dans une concession peuvent malaisément être mis sur le même plan que les droits et intérêts dans l'entreprise jouissant de la concession pour cette raison que bien souvent, la concession n'est qu'un élément partiel de l'entreprise.

La Commission des Réparations a formulé les conclusions suivantes :

« Décider qu'il y a concession, susceptible d'être cédée au sens de l'Article 260, même au cas où une entreprise a déjà été créée en vue d'exploitation de cette concession, et même si cette entreprise ne peut être qualifiée d'entreprise d'utilité publique.

« Dire que quand l'entreprise d'une concession embrasse également des exploitations indépendantes de la concession, il n'y a pas lieu de céder ces exploitations indépendantes.

« Donner en même temps acte à la Commission des Réparations de la réserve qu'elle fait à cette occasion qu'il y aura lieu dans chaque cas d'examiner quelles sont les exploitations réellement indépendantes.

« Réserver pour la sixième question, le point de savoir si en même temps que la concession exploitée, il y a lieu de céder tous les meubles et immeubles attachés à l'entreprise exploitant cette concession. »

Les conclusions du Gouvernement allemand sont ainsi conçues :

« I. Le Gouvernement allemand prie M. l'Arbitre de dire qu'il n'y a plus lieu de parler de concession, dans le sens de l'Article 260, au cas où une entreprise d'utilité publique a déjà été fondée en vue de son exploitation.

« II. Que l'existence d'une pareille entreprise a pour effet que cette entreprise est indissolublement liée à la concession qu'elle absorbe de telle sorte qu'il ne peut être question de cession en vertu de l'Article 260 que dans la mesure où cette cession a lieu concernant les droits et intérêts allemands dans une entreprise d'utilité publique.

« III. Si, par impossible, M. l'Arbitre supposait que, pour rentrer dans l'application de l'Article 260, la concession ne doit pas comporter une délégation de la puissance publique de sorte que des concessions, comparables à des concessions des mines en droit français, tomberaient sous le coup de l'Article 260, ce qu'il y aurait à céder au cas où l'entreprise embrasse également des exploitations indépendantes de la concession, c'est uniquement la concession et le droit subjectif en résultant. »

Dans son mémoire en réplique la Commission des Réparations a exposé que la thèse du Gouvernement allemand en ce qui concerne la présente question reposait sur ce qu'il estimait

a. Que « toute concession » ne s'applique qu'aux seuls actes de concession ;

b. Que « toute entreprise d'utilité publique » ne vise que les seules entreprises comportant délégation d'un attribut de puissance publique ;

c. Que les seuls actes de concession rentrant dans le champ d'application de l'Article 260 sont ceux qui ont trait à des « entreprises d'utilité publique » au sens restreint qui vient d'être précisé.

Dans sa duplique le Gouvernement allemand a reconnu que par cet exposé la Commission a bien saisi les éléments de la thèse allemande.

Or, il a été démontré plus haut, à l'occasion de la deuxième et de la troisième question, que, de l'avis de l'Arbitre, il n'y a pas lieu de dire, ni que par « entreprise d'utilité publique » on ait visé exclusivement les entreprises comportant délégation de puissance publique, ni que dans « concessions » rentrent les seuls actes qui ont trait à des « entreprises d'utilité publique ».

Quant à la question de savoir si par « concession » il faut comprendre seulement l'acte de concession, le Gouvernement allemand reconnaît que le mot vise aussi le droit « subjectif » conféré par l'acte, et il ne conteste pas que, en ce qui concerne les concessions de mines si celles-ci tombent sous l'application de l'article, la cession du droit subjectif comporte la cession de la chose qui fait l'objet de ce droit. Mais il subsiste une divergence en ce qui concerne la question de savoir si, avec la « concession », le droit conféré et la chose qui en fait l'objet, doivent être cédés aussi d'autres biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de la concession. Cette dernière question rentre dans le cadre d'une question ultérieure (la sixième) et sera traitée plus loin.

Quelle que soit la réponse qu'il faut donner à celle-ci, les constatations faites en ce qui concerne les autres éléments sur lesquels repose la thèse allemande suffisent pour décider qu'il y a bien « concession » dans le sens de l'article aussi dans le cas où une entreprise a déjà été fondée en vue de son exploitation. Si l'entreprise fondée en vue de l'exploitation d'une concession est une entreprise d'utilité publique, la concession doit néanmoins être cédée avec l'entreprise. S'il s'agit par exemple d'une concession pour un chemin de fer impliquant le droit d'exproprier des terrains, de construire des lignes d'embranchement, etc., ces droits doivent être cédés, qu'ils entrent dans l'entreprise telle qu'elle existe actuellement ou non.

Si, par contre, l'entreprise qui a été fondée pour l'exploitation d'une concession n'est pas d'utilité publique et s'il faut distinguer entre la « concession » et « l'entreprise », cette dernière ne devant pas être cédée, cette distinction peut entraîner certaines difficultés. Mais ces difficultés ne peuvent, de l'avis de l'Arbitre, justifier de dire que dans ce cas la concession soit absorbée par l'entreprise et qu'elle ne doive pas être cédée.

Les difficultés sont de deux sortes différentes. Les unes se réfèrent à la question de savoir quels éléments corporels rentrent dans la catégorie « concession » en opposition de ceux qui n'y sont pas compris. C'est le problème qui fait l'objet de la sixième question, et l'Arbitre ne peut que renvoyer à son exposé au sujet de celle-ci dont il résulte que ces difficultés ne sont pas insurmontables.

Mais il y aura aussi d'autres difficultés qui d'ailleurs ne sont pas spéciales à la distinction entre « concession » et « entreprise », mais qui se présenteront dans tous les cas où les droits et intérêts des ressortissants allemands ne se rapportent pas exclusivement aux catégories qui rentrent sous les termes de l'Article 260. Non seulement il peut arriver qu'une société en actions possède, à côté d'une entreprise concédée, aussi une exploitation indépendante de la concession (c'est le cas dont s'occupe la deuxième partie de la présente question), mais il se peut aussi qu'elle possède, à côté d'une entreprise d'utilité publique sur un territoire auquel l'article s'applique, aussi des entreprises sur un autre territoire (le cas auquel se réfère la huitième question) ou une entreprise qui n'est pas d'utilité publique, ou qu'elle possède plusieurs concessions dont quelques-unes dans les pays auxquels s'applique l'article, d'autres en dehors de ces pays. Le problème est dans tous ces cas le même: Le droit de l'actionnaire comprenant une quote-part

de tout le patrimoine de la société et ne pouvant être cédé sans que la cession comprenne aussi la quote-part des éléments de ce patrimoine non visés à l'Article 260, est-ce que cela fait obstacle au transfert de l'action en vertu de l'Article 260?

C'est un problème que nous rencontrons pour la première fois ici au sujet de la seconde partie de la quatrième question, mais dont les Parties ne se sont pas occupées à l'occasion de celle-ci, tandis qu'elles y ont touché dans leurs conclusions relatives à plusieurs des questions subséquentes et y sont revenues plusieurs fois dans la discussion sur ces questions.

L'Arbitre estime qu'il vaut mieux traiter ce problème déjà ici où il se présente la première fois.

On peut envisager deux solutions extrêmes :

1° Que dans les cas où il y a impossibilité de céder un droit ou intérêt dans une entreprise ou concession visée par l'article sans céder en même temps un droit ou intérêt dans des éléments non visés, la cession ne peut être exigée ;

2° Que dans ces mêmes cas, la cession peut être exigée du droit ou intérêt dans une entreprise ou concession visée par l'article et dans tous les éléments qui sont indissolublement liés à ce droit ou intérêt.

C'est la première de ces solutions que le Gouvernement allemand a défendue, au moins pour certains des cas envisagés. La Commission des Réparations, de son côté, estime que cette solution est incompatible avec le texte de l'article dont elle restreindrait l'application très considérablement. Elle n'adopte cependant pas la solution opposée qu'avec quelques tempéraments. Ainsi, lors de la discussion de la 7^e question (compte rendu sténographique de la 17^e audience, p. 1730-1741), elle a fait un exposé d'où il résulte qu'elle estime :

Que si une société non allemande¹ possède une entreprise d'utilité publique ou concession (visée par l'article) qui constitue un *élément exclusif ou prépondérant* de son actif, le Gouvernement allemand doit céder les actions que ses ressortissants possèdent dans la société, sans tenir compte de ce que la société possède ou exploite *accessoirement* des biens qui ne sauraient valablement être qualifiés d'entreprise d'utilité publique ou de concession ;

Que si par contre, l'entreprise d'utilité publique ou la concession appartenant à la société ne représente qu'un *élément secondaire, accessoire, un élément isolé*, il se poserait la question d'une « ventilation ».

Dans ce cas, sans pouvoir immédiatement, par avance, déclarer vouloir abandonner les droits que lui confère, selon la Commission, l'Article 260, elle estime qu'il y aura lieu d'examiner si, étant donné les circonstances, la composition du capital social, la situation isolée, indépendante de cette entreprise ou concession dans l'ensemble de l'actif de la société, on ne peut pas concevoir, comme solution pratique, le transfert d'une partie des actions possédées par les ressortissants allemands. Ce ne serait que si cette combinaison était irréalisable, que la Commission n'exigerait pas l'application de l'article.

¹ Si la société est allemande, la Commission revendique les droits de propriété qu'elle possède dans les éléments d'une entreprise d'utilité publique ou d'une concession, situés dans les territoires visés dans l'article. Voir ci-dessous au sujet des septième et dixième questions.

Les mêmes principes ont été maintenus dans les conclusions que la Commission a présentées au sujet de la huitième question et on pourra donc les considérer comme l'expression de ses vues définitives au sujet du problème signalé.

De l'avis de l'Arbitre, il ne serait pas conforme aux intentions qui ont inspiré l'Article 260, si le fait que les droits ou intérêts visés par l'article sont inséparablement liés à un droit ou intérêt non visé, si minime qu'il soit, devait suffire pour les soustraire à l'application de l'article. D'autre part, il estime qu'il serait exagéré de faire comprendre dans la cession des droits ou intérêts sortant du cadre de l'article pour la seule raison qu'ils sont inséparablement liés à un droit ou intérêt d'une importance relativement minime qui, lui, revêt la qualité prévue dans l'article. Il semble donc juste d'adopter une solution intermédiaire.

A ce sujet l'Arbitre accepte, en principe, la première partie de l'exposé de la Commission des Réparations, comme aussi le Gouvernement allemand a déclaré pouvoir accepter (compte rendu sténographique de la 17^e audience, p. 1751) la thèse de la Commission au sujet de la septième question, selon laquelle

« tous droits représentés par des actions ou parts d'intérêts, de ressortissants allemands, dans les entreprises d'utilité publique ou les concessions situées dans les territoires visés à l'Article 260 et constituant *l'élément principal ou exclusif* de sociétés non allemandes, doivent être transférés sans qu'il y ait lieu de se préoccuper du siège social des dites sociétés ».

Mais cela ne veut pas dire que l'Arbitre adopte toutes les applications que la Commission a fait de son principe dans les exemples qu'elle a mentionnés. La décision de la question de savoir ce qui est principal ou prépondérant et ce qui est secondaire, accessoire et isolé, dépendra d'une appréciation dans chaque cas d'espèce. Il faut la réserver tant que les cas d'espèces n'ont pas été présentés avec tous les renseignements nécessaires. Toutefois, il croit pouvoir dire que la valeur respective ne sera pas la seule qui entrera en jeu. Il faut, entre autres, aussi tenir compte de la distinction à faire entre les éléments qui sont essentiels à la réalisation des buts de la société et ceux qui rentrent dans le patrimoine plutôt d'une manière fortuite. Et l'Arbitre estime que dans les cas où il n'y a pas prépondérance prononcée des éléments non visés par l'article, ce seront les éléments visés qui emporteront.

Si, par contre, l'entreprise d'utilité publique ou la concession appartenant à une société non allemande ne représente qu'un élément secondaire, accessoire ou isolé, et si dans le cas prévu à la huitième question « la partie principale de l'entreprise ou de la concession se trouve dans un territoire non visé à l'Article 260 », si partant ce sont des éléments qui ne tombent pas sous les termes de l'article qui sont les principaux ou prépondérants, la Commission veut qu'il y ait lieu à une « ventilation », et elle ajoute dans ses conclusions relatives à la huitième question, que les modalités de cette « ventilation » devront être appréciées dans chaque cas d'espèce.

Le mot « ventiler » signifie selon le Dictionnaire de l'Académie française (sixième édition, publiée en 1835); « estimer, évaluer une ou plusieurs portions d'un tout vendu, non pas quant à la valeur réelle, mais relativement au prix total » et aussi: « discuter une affaire, agiter, débattre une question avant qu'en délibérer en forme ». Le mot « ventilation » signifie d'après le même dictionnaire « action de ventiler ». Une « ventilation » dans le premier des sens indiqués pour le mot « ventiler », sera sans doute une

opération à laquelle très souvent il faut avoir recours pour savoir quels sont les éléments principaux ou prépondérants. C'est aussi probablement dans ce sens que le mot « ventilation » a été employé par la Commission. Mais l'Arbitre ne voit pas très bien comment, ayant une fois constaté que les éléments visés par l'Article 260 ne sont que secondaires ou accessoires, on puisse par une « ventilation » dans ce sens arriver à décider si la cession des droits ou intérêts en question puisse néanmoins être exigée. D'autre part, il reconnaît que dans ledit cas ce ne serait pas toujours juste de refuser la cession, et que le principe de laisser le tout indissoluble suivre le sort de la partie qui en est la principale ou prépondérante doit quelquefois subir exception à raison des circonstances particulières du cas dont en espèce il s'agit. Mais sous réserve de ces cas exceptionnels, il estime qu'en général le transfert ne peut être exigé si parmi les éléments que les droits et intérêts allemands représentent d'une manière indissoluble, ce sont ceux non visés par l'article qui sont les principaux ou prépondérants, et les éléments visés ne sont qu'accessoires ou secondaires.

D'après la dernière partie de la quatrième question il s'agit de dire ce qui doit être cédé dans le cas où, à côté d'une concession, il y a des exploitations qui en sont « indépendantes ». Ce n'est donc que cette hypothèse qui fait l'objet de la réponse, conformément aux vues qui viennent d'être exposées. En ce qui concerne la question de savoir quand il y a exploitation indépendante — ce que, d'ailleurs, il ne semble guère possible de décider sans examen de chaque cas d'espèce — l'Arbitre n'a pas à se prononcer, mais doit se borner à prendre acte de la réserve faite par la Commission des Réparations.

Par ces motifs,

L'Arbitre

I. Décide :

Il y a « concession » dans le sens de l'Article 260, même au cas où une entreprise a été fondée en vue de son exploitation.

Si l'entreprise embrasse également des exploitations, qui sont indépendantes de la concession et qui ne rentrent pas sous le terme « entreprise d'utilité publique », il y a lieu de distinguer entre le cas où la cession des droits ou intérêts dans la concession peut être effectuée sans que la cession comprenne aussi le droit ou intérêt dans les exploitations indépendantes, et le cas où cela n'est pas possible parce que le droit ou intérêt en question représente d'une manière indissoluble aussi les exploitations indépendantes.

Dans le premier cas les droits ou intérêts dans les exploitations indépendantes ne doivent pas être cédés.

Dans le dernier cas, qui pourra se présenter notamment quand il s'agit d'une action dans une société non allemande, représentant un droit ou intérêt dans tout le patrimoine de la société, la présence dans ce patrimoine d'exploitations indépendantes non comprises dans les termes de l'Article, n'empêche pas que la cession du droit ou intérêt en question puisse être exigée, si ce sont les éléments visés à l'Article qui constituent la partie principale ou prépondérante du patrimoine. Si par contre ce sont les exploitations indépendantes qui, seules ou combinées avec d'autres éléments non visés à l'Article, constituent la partie principale ou prépondérante du patrimoine, la cession ne peut être exigée, sauf dans des cas exceptionnels, où des circonstances particulières justifient néanmoins la cession.

II. Donne acte à la Commission des Réparations de la réserve qu'elle a fait à cette occasion, selon laquelle il y aura lieu dans chaque cas d'examiner quelles sont les exploitations réellement indépendantes.

CINQUIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

L'Article 260 s'applique-t-il également à des concessions qui, d'après leur teneur ou d'après le droit de l'État concessionnaire, sont incessibles, telles que, par exemple, les concessions de chemins de fer vicinaux accordées par le Gouvernement prussien? Si oui, comment s'effectuera la cession d'une concession incessible au cas où le Gouvernement allemand est sans influence sur la législation de l'État intéressé?

TEXTE ANGLAIS.

Does Article 260 equally apply to concessions, which by the terms of the grant or by the law of the State granting the concession, are not transferable, such as the concession of local railways granted by the Prussian Government? If yes, how will the transfer of a non-transferable concession be effected if the German Government has no influence on the law of the State concerned?

Au sujet de cette question la Commission des Réparations a, dans ses conclusions, demandé à l'Arbitre de

« Décider que le seul fait qu'une concession est incessible d'après sa teneur ou d'après le droit de l'État concessionnaire n'est pas un obstacle à l'application de l'Article 260 et que seule la force majeure dûment constatée peut décharger le Reich de son obligation. »

De son côté, le Gouvernement allemand a présenté les conclusions suivantes:

« I. Le Gouvernement allemand prie M. l'Arbitre de prendre acte de l'accord établi par la procédure écrite et d'où il résulte que les chemins de fer vicinaux admis par le Gouvernement prussien, sont des entreprises d'utilité publique qui tombent, par conséquent, sous l'application de l'Article 260, dans la mesure où cette application est possible (7^e question). Il n'y a pas lieu de parler d'un transfert de concession, étant donné que la « landespolizeiliche Genehmigung » n'est pas une concession dans le sens de l'Article 260.

II. Le Gouvernement allemand prie M. l'Arbitre de dire si les concessions, d'après leur teneur et d'après le droit de l'État concédant, sont incessibles, il y a lieu de ne les faire transférer que dans le cas où le Gouvernement de l'État concédant a endossé l'obligation de ne pas faire obstacle à l'application de l'Article 260. »

Comme l'a précisé la Commission des Réparations, sans être contredit par le Gouvernement allemand, la question ne se pose pas si l'objet de la

cession consiste en actions. Il s'agit uniquement des cas où c'est la concession elle-même qui doit être cédée.

Les parties sont également d'accord sur ce que s'il s'agit de concessions relatives aux territoires de l'Autriche, de la Hongrie ou de la Bulgarie, le fait que les concessions ont été déclarées incessibles, soit en vertu de la loi de l'État concédant, soit en vertu d'une disposition spéciale de l'acte de concession, n'empêche pas que ces concessions doivent être cédées en vertu de l'Article 260, parce que dans les Traités de paix conclus avec ces États il y a une disposition qui les oblige de ne pas faire obstacle à la cession (Traité de Saint-Germain, art. 212, Traité de Trianon, art. 195, Traité de Neuilly, art. 144)¹.

Par contre, le Gouvernement allemand conteste être obligé de céder les concessions relatives à d'autres territoires si elles ont été déclarées incessibles. Il invoque à ce sujet que si l'un de ses ressortissants lui répond « je ne peux pas céder », le Gouvernement allemand serait hors d'état de prendre dans le patrimoine de ce ressortissant les droits et intérêts qu'on lui demande de transférer. Il faut obtenir le consentement de l'État concédant, et ce ne sera pas au Gouvernement allemand mais à la Commission des Réparations qu'il incombera de procurer ce consentement. Si la Commission obtient le consentement au transfert, l'Allemagne serait prête à effectuer la cession.

La Commission des Réparations est d'accord sur ce qu'un consentement de l'État intéressé est nécessaire, mais elle estime que l'Allemagne est obligée de faire tout ce qui est dans son pouvoir pour exécuter l'engagement pris dans l'Article 260 et au besoin faire des démarches pour obtenir le consentement. C'est seulement si on ne peut l'obtenir que le Gouvernement allemand peut invoquer le cas de force majeure. Toutefois, la Commission a déclaré que, si c'est difficile et compliqué pour le Gouvernement allemand d'obtenir le consentement, la Commission fera le nécessaire pour l'obtenir.

L'Arbitre estime qu'il ne peut y avoir de doute sur ce que le simple fait qu'une concession est déclarée être incessible ne suffise pas pour libérer le Gouvernement allemand de l'engagement contracté aux termes de l'Article 260, mais qu'il faut que cette incessibilité ne puisse être levée par le consentement de l'État intéressé, c'est-à-dire de l'État auquel appartient actuellement le territoire en question. Ce sera seulement dans le cas où un tel consentement sera refusé, que le Gouvernement allemand peut être considéré comme libéré de son obligation. L'Arbitre estime également que le Gouvernement allemand ne peut pas laisser à la Commission des Réparations tout le soin d'obtenir un tel consentement mais qu'il doit lui-même faire des démarches à cette fin. Cela n'exclut naturellement pas qu'il puisse et même qu'il doive aussi avoir recours à l'intervention de la Commission des Réparations.

De l'avis de l'Arbitre, la manière de procéder sera la suivante : Le Gouvernement allemand ayant constaté qu'une concession visée à l'Article 260 est déclarée incessible, s'adressera au Gouvernement de l'État étranger en question en lui demandant d'autoriser l'acquisition de la concession par le Gouvernement allemand à fin de la transférer à la Commission des Réparations en vertu de l'Article 260. En même temps, il avertira la Commission

¹ En ce qui concerne la Turquie, les Parties ont exprimé des opinions divergentes, le Gouvernement allemand contestant que l'Article 25 du Traité de Lausanne, invoqué par la Commission, ait cette portée. L'Arbitre n'a pas à se prononcer sur cette question.

des Réparations de cette demande pour que celle-ci puisse de son côté faire des démarches pour obtenir le consentement nécessaire.

Toutefois le devoir du Gouvernement allemand ne doit pas être censé aller aussi loin que de faire des sacrifices pécuniaires ou autres pour obtenir le consentement, ce que, d'ailleurs, la Commission non plus ne semble pas exiger. L'article ne prévoit que l'indemnisation des ressortissants allemands.

En ce qui concerne la demande du Gouvernement allemand contenue dans le paragraphe I de ses conclusions, l'Arbitre estime que les déclarations échangées au cours de la procédure écrite ne permettent pas de dire qu'il y a accord complet dans le sens indiqué. Le Gouvernement allemand ayant dans son mémoire en réponse (p. 46) déclaré qu'il n'y avait pour les chemins de fer vicinaux en Prusse en vertu de la loi de 1892 que des simples autorisations de police et non pas des « concessions » au sens de l'Article 260, la Commission des Réparations a dit (réplique, p. 48) :

« Sans vouloir discuter la nature exacte du droit accordé par la loi de 1892, la Commission des Réparations fait remarquer que, s'agirait-il même d'une autorisation de police, il n'en existerait pas moins, en l'espèce, à défaut d'une concession, une entreprise d'utilité publique (le mémoire allemand le reconnaît à la page 27) qui, à ce titre, devrait être cédée. »

Dans ces circonstances, l'Arbitre croit devoir se borner à prendre acte des déclarations échangées,

Par ces motifs,

L'Arbitre :

I. Décide : Si une concession d'après sa teneur ou d'après le droit de l'État qui a donné la concession¹ est incessible, l'Article 260 y est néanmoins applicable sous condition que l'État auquel appartient le territoire en question donne son consentement au transfert de la concession ou s'est obligé d'avance à y consentir.

C'est à l'Allemagne qu'il incombe de demander le consentement, en faisant appel, le cas échéant, au concours de la Commission des Réparations.

Si l'État en question refuse de donner son consentement, l'Article 260 cesse d'être applicable.

II. Prend acte des déclarations faites par les Parties au cours de la procédure écrite (mémoire en réponse, p. 46, mémoire en réplique, p. 48) en ce qui concerne les chemins de fer vicinaux ayant fait l'objet d'une concession ou autorisation de la part du Gouvernement prussien ou des autorités prussiennes.

SIXIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Les mots « concession » ou « entreprise d'utilité publique » comprennent-ils au sens de l'Article 260 les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de la concession ou de l'entreprise?

¹ C'est ainsi qu'il faut comprendre le mot « concessionnaire » tel qu'il a été employé dans le texte français de la question. Voir le texte anglais « granting the concession ».

TEXTE ANGLAIS.

Do the expressions "concession" and "public utility undertaking" as used in Article 260 include movable and immovable property employed in working of the concession or undertaking?

Dans ses conclusions la Commission des Réparations a demandé à l'Arbitre de répondre par l'affirmative à la question posée en tenant compte des modalités suivantes:

Si l'entreprise ou la concession appartient à une société par actions ou intérêts, non allemande, dont cette exploitation constitue l'objet exclusif ou principal, le Gouvernement doit transférer les actions, parts, etc., appartenant aux ressortissants allemands.

Si l'entreprise ou la concession appartient à un particulier ressortissant allemand, il incombe au Gouvernement allemand de transférer à la Commission des Réparations tous les droits et intérêts appartenant à ce particulier dans l'entreprise ou la concession, y compris le droit de propriété sur les biens dépendant de l'entreprise ou de l'exploitation de la concession, si ce droit de propriété existe dans le chef dudit ressortissant; il en sera de même, si l'entreprise ou la concession appartient à une société allemande.

Par contre, dans ses conclusions, le Gouvernement allemand demande à l'Arbitre de dire:

« Que les mots « concession » ou « entreprise d'utilité publique » ne comprennent pas, au sens de l'Article 260, les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de la concession ou l'entreprise. »

Le problème dont s'occupe la sixième question, telle qu'elle a été formulée est uniquement de savoir si les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation d'une entreprise d'utilité publique ou d'une concession sont compris sous les termes « entreprise d'utilité publique » et « concession ». Il ne s'agit pas de savoir si la Commission peut exiger, dans certains cas, la cession de ces biens eux-mêmes et non seulement les actions ou d'autres intérêts dans l'entreprise ou dans la concession. De ce dernier problème il s'agit dans les septième et dixième questions à l'occasion desquelles il sera traité. Il n'y a donc pas lieu de s'en occuper à cette place, bien que les Parties se soient préoccupées de démontrer, la Commission des Réparations qu'il y a lieu de céder les biens eux-mêmes, quand l'entreprise ou la concession appartient à un Allemand ou à une société allemande, le Gouvernement allemand que ce cas ne se présente pas ou que, — s'il se présente, — la cession des biens ne peut être exigée ou effectuée.

Il convient de discuter séparément le cas d'une entreprise d'utilité publique et le cas d'une concession dont l'exploitation ne constitue pas une telle entreprise.

En ce qui concerne les entreprises d'utilité publique, le Gouvernement allemand a exprimé l'opinion que la notion d'entreprise d'utilité publique ne comprend pas tout l'avoir social de la société à laquelle cette entreprise appartient. Voir par exemple le Mémoire en réponse page 49 où il a été dit:

« Il est certain que le fonds de réserve de la société, les créances de toute nature, les investissements, etc., tout enfin qui n'est pas l'exploitation elle-

même et dont la propriété sociale est représentée par les actions, n'est pas frappé par la disposition de l'Article 260. »

D'autre part, il s'est, au cours de la discussion orale, déclaré d'accord sur ce que dans l'hypothèse qu'il pourrait exister une société allemande ayant son siège à Berlin et possédant sur le sol, par exemple, de la Hongrie une entreprise d'utilité publique, — ce que d'ailleurs il nie qu'il existe, — il y aurait lieu de céder les objets mobiliers et immobiliers qui se trouvent sur le sol hongrois et font partie de l'entreprise d'utilité publique (Compte rendu sténographique de la 15^e audience, p. 1508).

D'après cette dernière déclaration, il ne semble pas être une grande différence entre les vues des Parties. Car la Commission a bien voulu admettre que dans le cas d'une société allemande ayant son siège social à Berlin et possédant sur un des territoires visés à l'Article 260 une entreprise d'utilité publique, ce que la société sera obligée à céder sera uniquement l'entreprise telle que celle-ci se trouve constituée sur ledit territoire, comprenant les éléments qui se trouvent là, mais non les éléments qu'elle possède sur un territoire non visé; si, par exemple, la société possède à Berlin son capital, des immeubles, des stocks, même s'ils sont destinés à servir ultérieurement à l'entreprise, ces éléments de son patrimoine ne doivent pas être cédés (*ibidem*, p. 1503-4). La Commission a aussi voulu préciser que s'il existe, à côté de l'entreprise d'utilité publique, une exploitation réellement indépendante, cette exploitation indépendante ne doit pas être cédée.

Sous réserve de la distinction à faire entre l'entreprise d'utilité publique et les exploitations qui en sont indépendantes, il y a donc lieu de dire qu'il y a pratiquement accord entre les Parties sur ce que le terme « entreprise d'utilité publique » comprend, au sens de l'Article 260, les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de l'entreprise pour autant que ces biens se trouvent sur un territoire visé à l'Article. L'Arbitre désire seulement ajouter que si le Gouvernement allemand a invoqué que dans le droit anglais les différentes lois concernant les « undertakings of a public nature » contiennent des définitions de ce qu'il faut dans chaque cas comprendre sous le mot « undertaking », — définitions qui selon lui, à ce qu'il semble, doivent jouer un certain rôle pour la détermination des biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation, — l'Arbitre n'estime pas que ces définitions puissent utilement servir à cette fin.

Si l'entreprise d'utilité publique repose sur une concession, dont elle constitue l'exploitation, ce qui a été dit ci-dessus trouvera application. Si, par contre, l'exploitation de la concession ne constitue pas une entreprise d'utilité publique, — ce qui d'après la thèse principale du Gouvernement allemand est un cas qui ne se présente pas, parce que, selon lui, il n'y a concession au sens de l'Article que s'il y a délégation de puissance publique, — le Gouvernement allemand soutient, à titre subsidiaire, que le mot « concession » ne comprend pas les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation. Il considère que « concession » est l'acte attributif d'un droit et le droit « subjectif » conféré et que, si ce droit est exploité, sans que cette exploitation soit une « entreprise d'utilité publique », ce ne sont que les biens matériels qui en constituent, selon la loi du territoire, les dépendances ou accessoires mobiliers et immobiliers (« wesentliche Bestandteile und Zubehör »), qui sont compris avec le droit conféré sous le terme « concession ». Par exemple, si, comme l'a déclaré l'Arbitre au sujet de la 3^e question, le terme « concession » comprend aussi les concessions de mines selon le système de la loi française de 1810, ce qui tombera sous

l'application de l'Article 260 sera le droit au gisement avec ses puits et galeries et aussi ce que la loi du territoire considère comme parties constitutives ou accessoires de la mine, mais non pas, comme l'estime la Commission des Réparations, des installations ou exploitations connexes comme les lavoirs ou les cokeries.

La Commission des Réparations a, elle aussi, semble-t-il, dans la discussion pris pour base l'idée que les accessoires doivent suivre le principal, mais elle estime que pour déterminer ce qui a la nature d'accessoires il faut se mettre au point de vue économique et considérer comme accessoires tout ce qui est indispensable à l'exploitation du droit conféré par la concession. Elle invoque à ce sujet que sans ces accessoires la cession de la concession serait à peu près inopérante, parce qu'il dépendrait uniquement du propriétaire de la compléter et la rendre effective, et que d'autre part il serait dans l'intérêt de ce propriétaire et aussi du Gouvernement allemand de ne pas exclure ce qui économiquement dépend de la concession, parce que le propriétaire sera indemnisé pour toute la valeur de ce qu'il cède et que la valeur de ces accessoires sera plus grande si elles suivent la concession que si elles sont conservées par le propriétaire et parce que le Gouvernement allemand sera crédité de la valeur de tout ce qu'il cède. La Commission, tout en estimant par exemple que, en ce qui concerne les mines, les lavoirs et les cokeries constituent des dépendances, reconnaît que la question de savoir qu'est-ce qui dépend de la concession, est un point à débattre, et elle s'est déclarée disposée à accepter que la cession se fasse de la même façon qu'elle se serait produite s'il y avait eu déchéance de la concession.

« Si vous voulez », a-t-elle dit (Compte rendu sténographique, p. 1494-1495), « nous pouvons nous mettre d'accord sur ce point et dire: Lorsqu'il y aura, dans le cahier des charges des concessions, des clauses établissant de quelle façon, en cas de déchéance, la concession pourra être reprise par le concédant, nous pourrions nous mettre d'accord pour dire que ce sont ces clauses-là que nous appliquerons dans le cas de la cession de la concession ».

Le Gouvernement allemand n'a cependant pas voulu accepter cette solution, en alléguant que s'il y a, dans le cahier des charges ou dans la loi régissant la matière, des clauses prévoyant la déchéance ou le rachat de la concession avec certaines dépendances, ce sont là des éventualités avec lesquelles le concessionnaire doit compter dès le début et qu'il doit calculer dans ses contre-prestations, ce qu'il ne pourra pas faire en ce qui concerne la cession qui doit se faire en vertu de l'Article 260.

D'après le développement qu'ont pris les thèses respectives au cours de la discussion, l'Arbitre constate qu'il y a maintenant accord sur ce que le mot « concession » vise en premier lieu le droit conféré par l'acte de concession. Ce droit que le Gouvernement allemand qualifie de « subjectif » (à la différence de la règle de droit qu'en théorie allemande on a l'habitude de qualifier de « droit objectif », comp. Windscheid, Lehrbuch des Pandektenrechts I, 5^{te} Aufl. p. 92) peut être, soit un droit de propriété comme le comporte la concession des mines d'après la loi française de 1810, soit un droit de jouissance temporaire, soit un droit d'autre nature. Il y a aussi accord sur ce que, si la concession est exploitée, il se peut que des biens mobiliers et immobiliers peuvent devoir suivre le sort du droit concédé en qualité de dépendances ou accessoires. Mais il y a divergence en ce qui concerne les principes qui doivent être appliqués pour déterminer quels sont les biens qui ainsi doivent suivre le sort du droit concédé.

Sur ce point l'Arbitre ne partage pas entièrement les vues défendues par la Commission des Réparations. Mais il estime que si la loi, sous le régime de laquelle la concession a été accordée, ou le cahier de charges ou la convention accompagnant la concession a déterminé ce qui en cas de déchéance ou de rachat de la concession ou si elle est temporaire à l'expiration du terme pour laquelle elle a été accordée, doit retourner au concédant ou ce qui peut être réclaté par celui-ci ou un nouveau concessionnaire — soit sans indemnité, soit contre indemnisation — cela démontre qu'il y a une connexité économique entre les biens en question et le droit concédé qui justifie de considérer ces biens comme des accessoires audit droit. Si les règles ne sont pas les mêmes pour les divers cas envisagés — déchéance, rachat et expiration du terme de la concession — il estime que c'est la règle qui étend cette connexité le plus loin qui en principe doit être suivie. L'objection mentionnée plus haut que le Gouvernement allemand a faite contre l'utilisation de ces règles comme base pour la détermination des accessoires, ne porte pas selon l'avis de l'Arbitre, parce que le concessionnaire doit être indemnisé de tout ce qu'il cède. L'Arbitre ne peut non plus attacher de l'importance à l'argument que le Gouvernement allemand a tiré de ce que le Traité, en ce qui concerne les mines de la Sarre et le chemin de fer de Tsingtao à Tsinanfou, a précisé dans un article spécial ce qui doit être cédé avec les mines ou le chemin de fer (§ 3 de l'annexe aux Articles 45-50 et l'Article 156). De ce que l'on a trouvé utile de préciser ce qui dans ces cas spéciaux doit être cédé, il n'est pas justifié de tirer un argument quelconque en ce qui concerne l'interprétation de la règle générale de l'Article 260. Il en est de même, en ce qui concerne une disposition du Traité de Francfort concernant le rachat du chemin de fer de l'Est (Annexe 1 au mémoire en réponse).

Si, contre toute présomption, il existe des cas pour lesquels il n'y a, ni des règles générales, ni des règles spéciales fixées par un cahier de charges ou une convention pour des cas de déchéance, de rachat ou d'expiration du terme, la question de savoir si tel ou tel bien mobilier ou immobilier constitué ou non un accessoire ou droit concédé qui doit suivre le sort de celui-ci sera à débattre. Mais l'Arbitre estime que s'il s'agit des biens qui sont indispensables à l'exploitation du droit concédé ou si ces biens ne sont pas aptes à faire l'objet d'une entreprise indépendante, ces biens doivent être considérés comme accessoires à la concession.

Les résultats de cet examen serviront aussi à déterminer ce que représente une entreprise d'utilité publique ou une concession dans les cas où il s'agit de la cession d'actions ou de parts d'intérêt dans une société possédant une telle entreprise ou une concession. On aura ainsi gagné une base pour la solution du problème qui pourra se présenter ultérieurement dans les cas où la société en question comprend aussi des éléments autres que ceux rentrant sous les notions d'« entreprise d'utilité publique » ou de « concession ». Il s'agit alors du problème discuté plus haut à l'occasion de la quatrième question et qui consiste à savoir si la cession de l'action ou de la part d'intérêt dans une société peut être exigée, même si cette action ou cette part représente aussi une quote-part d'éléments qui ne sont pas visés par l'article. L'Arbitre renvoie à ce sujet à l'opinion exprimée plus haut à l'occasion de la quatrième question.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

Les mots « entreprise d'utilité publique » comprennent, au sens de l'Article 260, les biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de l'entreprise et se trouvant sur un territoire visé à l'Article.

Le mot « concession » comprend, au sens de l'Article 260, non seulement les biens sur lesquels la concession a conféré au concessionnaire un droit de propriété ou de jouissance, mais aussi tous autres biens mobiliers et immobiliers affectés à l'exploitation de la concession et se trouvant sur un territoire visé à l'Article, pourvu qu'ils constituent des accessoires auxdits biens ou à la concession. Seront considérés comme tels les biens qui, soit en vertu d'une règle générale, soit en vertu du cahier des charges ou de la convention accompagnant la concession, doivent — en cas de déchéance, de rachat ou d'expiration du terme de la concession — revenir au concédant ou à un nouveau concessionnaire, que ce soit sans ou contre indemnité. En l'absence de telles dispositions générales ou spéciales, la qualité d'accessoires dépendra d'une appréciation dans chaque cas d'espèce, les biens qui sont indispensables à l'exploitation du droit concédé ou qui ne sont pas aptes à faire l'objet d'une entreprise indépendante devant être considérés comme accessoires à la concession.

SEPTIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

L'Article 260 ne s'applique-t-il qu'aux entreprises d'utilité publique dont le siège social se trouve dans les territoires indiqués audit article, ou bien s'applique-t-il également à celles qui n'ont pas leur siège social dans ces territoires mais dans un autre pays, l'Allemagne par exemple, mais dont les établissements d'exploitation se trouvent dans lesdits territoires?

TEXTE ANGLAIS.

Does Article 260 apply only to public utility undertakings, the head offices of which are in the territories referred to in that Article or do they apply also to those which have their head offices not in these territories but in some other country, Germany, for instance, although their works are in those territories?

La Commission des Réparations, dans ses conclusions, demande à l'Arbitre de dire et juger:

« Que la notion du siège social de la Société propriétaire d'une entreprise d'utilité publique ou d'une concession dans les territoires visés à l'Article 260 est une notion étrangère à cet article;

« Que le droit de l'actionnaire allemand de toute société quel qu'en soit le siège social, exploitant une telle entreprise ou concession dans lesdits territoires est transférable en vertu de l'Article 260;

« Qu'une société allemande exploitant, dans les mêmes territoires, une entreprise d'utilité publique ou une concession est un ressortissant allemand dont tous droits dans ladite entreprise ou concession, y compris ses droits de propriété, doivent être transférés en application dudit article. »

Elle y a joint les conclusions complémentaires suivantes :

Que dès lors qu'une société allemande possède des droits de propriété dans des biens mobiliers ou immobiliers faisant partie d'entreprises d'utilité publique ou de concessions situées en des territoires visés à l'Article 260, le Gouvernement allemand pourra être tenu de transférer ces droits à la Commission des Réparations ;

Que les difficultés d'exécution de ce transfert provenant, soit de la législation locale en matière de transfert de biens, soit de l'éventualité de l'application à ces biens de l'Article 297 *b*, ne sauraient être valablement invoquées par le Gouvernement allemand pour se libérer de cette obligation ;

Que, en pareil cas, la Commission des Réparations revendique le transfert des droits de la société allemande et non des droits de ses actionnaires dans l'entreprise ou la concession dont elle est propriétaire ;

Que tous droits, représentés par des actions ou parts d'intérêts, de ressortissants allemands, dans les entreprises d'utilité publique ou les concessions situées dans les territoires visés à l'Article 260 et constituant l'élément principal ou exclusif de sociétés non allemandes, doivent être transférés, sans qu'il y ait lieu de se préoccuper du siège social des dites sociétés ;

Que la présence dans l'actif social d'éléments accessoires et secondaires distincts de ces entreprises d'utilité publique ou concessions ne saurait dépouiller ces actions de leur caractère de droits et intérêts dans lesdites entreprises au sens de l'Article 260.

Le Gouvernement allemand dans ses conclusions prie l'Arbitre de dire :

I. En règle générale, l'Article 260 ne s'applique qu'aux entreprises d'utilité publique dont le siège social se trouve dans les territoires indiqués audit article.

II. Si l'exploitation ne fonctionne pas sur un des territoires visés par l'Article 260, le fait que le siège social se trouve sur un des territoires visés par ledit article n'implique pas l'application de l'article.

Des conclusions complémentaires portent que l'Arbitre décide :

a) Qu'en tout état de cause, il doit être tenu compte du fait que l'entreprise d'utilité publique n'est point identique avec le patrimoine social de la compagnie qui la gère. Par conséquent, s'il y a lieu d'imposer des obligations à une société allemande dont le siège social est en Allemagne, ce qu'il faudra transférer selon l'Article 260 ce sont les droits de la Compagnie existant dans l'entreprise d'utilité publique.

b) Il n'y aura pas lieu de céder des actions si le siège social d'une compagnie se trouve en Allemagne, étant donné qu'à la suite du siège social, l'existence même de la compagnie par actions qui constitue une valeur, le portefeuille de la compagnie, les immeubles de l'administration centrale, enfin toutes les exploitations de la compagnie sur le sol de l'Allemagne, exclut la possibilité d'assimiler le patrimoine social de cette compagnie à l'entreprise d'utilité publique qui seule tombe sous l'Article 260.

c) Toute transaction entreprise sur la base de l'Article 260 devra être faite de sorte que le Gouvernement allemand n'endosse pas de nouvelles

obligations quant à l'indemnisation de personnes autres que des ressortissants allemands.

Les Parties sont d'accord sur ce que la « notion du siège social ne figure pas dans les mots de l'Article 260 ». Et le texte anglais « operating in » ne laisse pas de doute sur ce qu'on ait visé, non le territoire où se trouve le siège social, mais le territoire où l'activité qui constitue une entreprise d'utilité publique s'exerce et où se trouvent les établissements d'exploitation (« the works »). La réponse affirmative semble donc s'imposer.

Le Gouvernement allemand a cependant formulé une série d'objections qui tendent à démontrer, soit que le cas visé dans la septième question ne peut se produire, soit que même s'il pouvait se produire, il y a des raisons qui peuvent exclure toute cession. Ces objections feront l'objet de l'examen suivant.

En premier lieu, le Gouvernement allemand prétend que le cas ne peut se produire parce que, selon lui, il est impossible qu'un Gouvernement laisse fonder une entreprise d'utilité publique par une société qui n'a pas son siège social sur son territoire. Cette thèse ne peut cependant être retenue, d'abord parce que, selon l'avis de l'Arbitre, une entreprise d'utilité publique ne suppose nécessairement ni concession, ni délégation de puissance publique. Et aussi, en ce qui concerne les entreprises dont les établissements se trouvent sur un territoire cédé par l'Allemagne, parce que les sociétés, auxquelles elles appartiennent, peuvent très bien avoir conservé leurs sièges sociaux en Allemagne. La Commission des Réparations a aussi pu fournir quelques exemples de l'existence d'entreprises d'utilité publique fonctionnant sur le territoire d'un État autre que celui sur le territoire duquel se trouve le siège social de la Société à laquelle elles appartiennent.

En second lieu, le Gouvernement allemand s'est préoccupé de démontrer qu'il y a des raisons qui, du moins dans certains cas, empêchent la cession de l'entreprise quand elle appartient à une société dont le siège social se trouve sur un territoire non visé à l'article, en Allemagne par exemple.

Les conclusions des Parties envisagent deux alternatives pour la cession. Il s'agirait soit de céder les actions ou parts d'intérêts allemandes dans la société, soit de céder l'entreprise elle-même avec les biens matériels qui en dépendent.

Quant à la première alternative, l'objection principale est celle qu'en cédant les actions ou parts d'intérêts, on céderait plus que les droits et intérêts dans l'entreprise se trouvant sur le territoire visé à l'article. Il y aurait au siège social des éléments du patrimoine social qui ne tombent pas sous les termes de l'article. C'est donc le même problème qui a déjà été traité à l'occasion de la quatrième question, et l'Arbitre renvoie à ce qui a été dit plus haut là-dessus.

C'est l'autre alternative que défend la Commission des Réparations en ce qui concerne les sociétés allemandes, considérant comme telles et comme ressortissants allemands toute société ayant son siège social en Allemagne.

Le Gouvernement allemand ne conteste pas que ces sociétés, au moins pour autant qu'elles ont la personnalité morale selon le droit allemand, doivent être considérées comme des ressortissants allemands au sens de l'Article 260. Mais il objecte que l'article ne prévoit que le transfert des « droits ou intérêts » dans une entreprise d'utilité publique et non de l'entreprise elle-même. Si l'entreprise devait être cédée, l'article aurait dû employer la même expression qu'emploient plusieurs autres articles du Traité « biens, droits et intérêts » (« property, rights and interests »).

L'Arbitre reconnaît qu'en parlant du transfert de « tous droits et intérêts . . . dans toute entreprise d'utilité publique, etc. », l'article évoque en premier lieu l'idée qu'il s'agit de droits et intérêts qui ne représentent pas la totalité de l'entreprise ou de la concession. Mais il ne paraît pas possible de dire que cette expression exclut le transfert dans le cas où la totalité de l'entreprise ou de la concession appartient à un ressortissant allemand. Le mot « droit » peut évidemment comprendre aussi le droit de propriété. D'autre part, comme il s'agissait aussi, et même peut-être le plus souvent, d'exiger la cession des actions appartenant à des ressortissants allemands, il fallait employer une expression qui comprendrait aussi ce cas. On ne pouvait évidemment dire « biens, droits et intérêts dans, etc. », et les mots « droits ou intérêts » étant assez souples pour embrasser aussi bien les actions que le droit de propriété aux biens matériels faisant partie de l'entreprise, il n'était que tout naturel que cette expression fût employée. Les expressions ne s'opposent donc pas à la cession des biens eux-mêmes qui composent l'entreprise sur un territoire visé à l'Article 260. Et le Gouvernement allemand semble aussi à la fin de la discussion ne plus maintenir ladite objection.

Mais, abstraction faite de cette objection, il y a, selon le Gouvernement allemand, plusieurs autres raisons qui s'opposent au transfert des biens constituant l'entreprise.

Les Parties sont d'accord sur ce que le Gouvernement allemand ne peut exproprier les biens matériels qui ne se trouvent pas sur son territoire. Comment donc faire opérer le transfert? Selon le Gouvernement allemand (Annexe 34 allemande), il n'est pas possible, d'après le droit en vigueur en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Bulgarie, en Turquie ou en Russie, de transférer par un seul acte une entreprise dans son ensemble. En ce qui concerne la loi allemande, il faut notamment pour les biens immobiliers, selon les paragraphes 873 et 925 du Code civil, une « Auflassung » et une immatriculation dans le livre foncier, dont la première ne peut se faire que par une déclaration faite devant l'autorité compétente du lieu en présence simultanée des deux parties. Toutefois il a été passé, au cours de la guerre, une loi autorisant qu'une « Auflassung » soit déclarée devant un notaire. Mais l'Agent du Gouvernement allemand a déclaré ignorer si cette loi est en vigueur aussi sur les territoires cédés à la Pologne. En tous cas, le Gouvernement allemand ne peut obliger l'autorité compétente étrangère de faire l'immatriculation. Il ne pourrait même assurer que la « Auflassung » soit effectuée de la manière prescrite par la loi du lieu. Une condamnation à l'amende du ressortissant allemand ne serait pas toujours effective pour amener la comparution personnelle devant l'autorité étrangère compétente.

La Commission des Réparations fait des réserves en ce qui concerne le droit autrichien et estime que, même si on accepte comme correct l'exposé du Gouvernement allemand, les lois en question n'empêchent pas qu'une entreprise puisse être transférée si l'acheteur et le vendeur se mettent d'accord et observent toutes les formalités requises par la loi. Si la procédure de la « Auflassung » oblige à une déclaration devant le juge polonais du cadastre foncier, cela ne constitue pas, d'après la Commission, un empêchement à l'application de l'Article 260. Ce ne serait que si les autorités judiciaires ou administratives polonaises s'opposaient à l'exécution de la « Auflassung », que la Commission considérerait le Gouvernement allemand être dans l'impossibilité d'appliquer l'article. La Commission invoque aussi que, en Autriche et en Hongrie, il existe des registres spéciaux, le « Eisenbahnbuch » et le « Bergbuch », sur lesquels s'effectuent les transferts de propriété, et que

l'inscription du chemin de fer ou de la mine sur ces registres entraîne celle de tous les meubles qui en sont l'accessoire. Il suffirait « d'inscrire le transfert du chemin de fer ou de la mine pour que tout le matériel roulant, tous les instruments ou le matériel incorporé à la mine soient transférés du même coup et par le même acte ». La Commission reconnaît que, s'agissant de chemin de fer et de mines, il pourra advenir qu'une autorisation du Gouvernement soit nécessaire. Mais, à la requête de la Commission, cette autorisation ne saurait être refusée, en ce qui concerne l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie et la Turquie, vu les obligations assumées par ces États par les Traités de paix (Traité de Saint-Germain, Art. 212; Traité de Trianon, Art. 195; Traité de Neuilly, Art. 144; Traité de Lausanne, Art. 25).

L'Arbitre estime que le Gouvernement allemand peut rencontrer certaines difficultés pour effectuer le transfert des biens se trouvant hors de son territoire, difficultés provenant soit des exigences de la législation du lieu, soit de la difficulté de trouver des moyens qui auront toute l'effectivité nécessaire pour assurer que les ressortissants allemands y prêtent le concours nécessaire en accomplissant des actes en dehors du territoire allemand. Le Gouvernement allemand a insisté sur ce que l'Arbitre lui indique les moyens propres à cette fin. Mais l'Arbitre estime que ce n'est pas de son ressort de trouver ces moyens. Il se borne donc à dire que de son avis ces difficultés ne sont pas, en général, insurmontables. Si les mesures législatives ou administratives dont l'Allemagne dispose ne suffisent pas pour vaincre les difficultés, le Gouvernement allemand peut par exemple faire appel au concours du Gouvernement du territoire en question. Et si dans quelque cas il arrive que le transfert se heurte à une impossibilité d'exécution, cela ne peut empêcher que, en principe, le transfert doit porter sur l'entreprise elle-même avec les biens matériels qui en dépendent.

Le Gouvernement allemand invoque encore que, en ce qui concerne les territoires cédés, la cession de l'entreprise avec les biens matériels en dépendant se heurterait aux dispositions de l'Article 297 *b* du Traité qui donne à chacun des États alliés ou associés le droit de retenir et liquider les « biens, droits et intérêts », situés sur son territoire et appartenant à des ressortissants allemands, et qui déclare que le propriétaire allemand ne pourra en disposer ni les grever d'aucune charge sans le consentement de l'État en question. Il cite aussi le § 10 de l'Annexe aux Articles 297 et 298 qui établit un devoir pour l'Allemagne de remettre à chaque Puissance alliée ou associée :

« Tous les contrats, certificats, actes et autres titres de propriété se trouvant entre les mains de ses ressortissants et se rapportant à des biens, droits et intérêts situés sur le territoire de ladite Puissance alliée ou associée, y compris les actions, obligations ou autres valeurs mobilières de toutes sociétés autorisées par la législation de cette Puissance. »

Il cite également la législation polonaise faite en vertu de l'Article 297 *b*, selon laquelle tous ces biens, droits et intérêts ont dû être déclarés, et qui défend de les aliéner, grever, etc., sans une autorisation du président de l'Office central de liquidation, accordée de concert avec le Ministre des Affaires étrangères et le Ministre compétent.

La Commission des Réparations a fait savoir qu'elle a décidé que chaque fois qu'une Puissance alliée ou associée désirerait faire usage de l'Article 297, la Commission des Réparations ne ferait pas état des droits que lui confère l'Article 260. Si le bien en question a fait l'objet, par la Puissance cessionnaire, d'une mesure de liquidation, le Gouvernement allemand n'aura qu'à le signaler à la Commission pour que celle-ci n'insiste plus. Quant

au droit de retenir, la Commission estime que ce droit non plus fait obstacle au transfert que si la Puissance en question s'y oppose. Elle pense que quand le consentement sera demandé, la Puissance en question ou l'accordera ou dira que le séquestre sera maintenu en vue d'une liquidation qu'elle s'engage d'entreprendre. Dans ce dernier cas, la Commission n'insistera pas. En ce qui concerne le § 10 de l'Annexe aux Articles 297 et 298, la Commission estime également que si, en vertu de ce paragraphe, les titres qu'il s'agirait de céder ont déjà été remis à la Puissance en question, le Gouvernement allemand ne doit qu'en avertir la Commission qui entrera en rapport avec le Gouvernement en question ou n'insistera plus. (Compte rendu sténographique, p. 1573, 1575. 1750.)

On ne peut nier que les droits des États cessionnaires de retenir et liquider les biens, droits et intérêts des ressortissants allemands soit de nature à diminuer beaucoup la portée de l'Article 260 et que, notamment, le droit de les retenir sans que le Traité ait mis un terme à l'exercice de ce droit, puisse faire obstacle à l'exécution de l'obligation que l'Article 260 impose au Gouvernement allemand. D'autre part, on ne peut dire, selon l'avis de l'Arbitre, que les dispositions en question, comme règle générale, empêchent l'exécution de cette obligation. Une impossibilité ne pourra être admise que si le consentement nécessaire au transfert ne puisse être obtenu du Gouvernement de l'État cessionnaire dans un délai raisonnable. Il semble à l'Arbitre que ce soit principalement au Gouvernement allemand de faire une demande à cette fin, mais qu'il se recommande d'en avertir la Commission des Réparations, et que celle-ci, si elle ne veut pas renoncer au transfert, doive appuyer la demande auprès du Gouvernement de l'État en question. C'est aussi, paraît-il, ce que désire la Commission. Toutefois, il convient de remarquer que, selon l'avis de l'Arbitre, il n'y a pas lieu de faire des opérations de transfert avant que le consentement nécessaire ait été obtenu.

Le Gouvernement allemand objecte aussi que si une société allemande doit faire la cession d'une entreprise ou d'une concession qui lui appartient sur un territoire visé à l'article, le Gouvernement allemand non seulement devra indemniser la société allemande en qualité de ressortissant allemand, mais sera aussi exposé au danger de devoir encore indemniser les actionnaires de la société, ressortissants d'un État allié ou associé. Il cite à ce sujet des cas où des réclamations de ce genre ont été formulées devant les tribunaux arbitraux mixtes en vertu de l'Article 297 *e* du Traité, et notamment un cas (Annexe allemande 65) où l'Agent général du Gouvernement français avait soutenu une telle réclamation, présentée par une société des mines, ayant son siège social en Lorraine et autrefois allemande mais qualifiée de française aux termes des stipulations du Traité de Versailles, et dont les mines, situées sur le territoire de la Sarre, avaient été cédées à la France en exécution du Traité. L'affaire ne fut pas jugée par le Tribunal arbitral mixte franco-allemand parce que le demandeur se désista de sa demande; mais le Gouvernement allemand allègue, sans cependant en apporter la preuve, que ce désistement n'a été obtenu que moyennant une compensation pour éviter une condamnation qui menaçait. Une autre réclamation, présentée par des actionnaires français d'une société allemande de chemin de fer en Chine (Annexe allemande 65), serait encore pendante.

L'Article 297 *e* porte que:

« Les ressortissants des Puissances alliées ou associées auront droit à une indemnité pour les dommages ou préjudices causés à leurs biens, droits

ou intérêts, y compris les sociétés ou associations dans lesquelles ils étaient intéressés sur le territoire allemand, tel qu'il existait au 1^{er} août 1914, par l'application, tant de mesures exceptionnelles de guerre que de mesures de disposition qui font l'objet des paragraphes 1 et 3 de l'Annexe ci-jointe. »

D'après le paragraphe 3 de l'Annexe, l'expression « mesures exceptionnelles de guerre » comprend :

« Les mesures de toute nature, législatives, administratives, judiciaires ou autres prises ou qui seront prises ultérieurement à l'égard des biens ennemis et qui ont eu ou auront pour effet, sans affecter la propriété, d'enlever aux propriétaires la disposition de leurs biens, notamment les mesures de surveillance, d'administration forcée, de séquestre, ou les mesures qui ont eu ou auront pour objet de saisir, d'utiliser ou de bloquer les avoirs ennemis, et cela pour quelque motif, sous quelque forme et en quelque lieu que ce soit. »

Les « mesures de disposition » sont, d'après le même paragraphe de cette Annexe :

« Celles qui ont affecté ou affecteront la propriété des biens ennemis en en transférant tout ou partie à une autre personne que le propriétaire ennemi et sans son consentement, notamment les mesures ordonnant la vente, la liquidation, la dévolution de la propriété des biens ennemis, l'annulation des titres ou valeurs mobilières. »

Le Gouvernement allemand a aussi attiré l'attention sur l'Article 298 du Traité qui dit :

« L'Allemagne s'engage, en ce qui concerne les biens, droits et intérêts restitués, par l'application de l'Article 297, § *a*) ou *f*), aux ressortissants des Puissances alliées ou associées, y compris les sociétés et associations dans lesquelles ces ressortissants étaient intéressés :

a) A placer et maintenir, sauf les exceptions expressément prévues dans le présent Traité, les biens, droits et intérêts des ressortissants des Puissances alliées ou associées dans la situation de droit où se trouvaient, du fait des lois en vigueur avant la guerre, les biens, droits et intérêts des ressortissants allemands ;

b)

La Commission des Réparations a fait observer que l'Article 260 n'est pas le seul qui indirectement peut toucher aux droits et intérêts de ressortissants des Puissances alliées ou associées. Ce serait ainsi en ce qui concerne la cession de navires marchands prescrite dans l'Annexe III à la Section I de la Partie VIII du Traité et aussi en ce qui concerne la cession des mines de la Sarre et du chemin de fer de Tsingtao à Tsinanfou selon les Articles 45 et 156 du Traité. Bien que sachant que la cession dans ces cas aurait une répercussion sur les droits d'actionnaires non allemands, les rédacteurs du Traité ne se sont pas, par cette circonstance, laissés empêcher de prescrire la cession. La Commission estime d'ailleurs qu'il est extrêmement invraisemblable que l'Article 297 *e*) pourrait être interprété de manière à donner droit à une indemnité à raison d'une mesure prise par le Gouvernement allemand en exécution de l'une des obligations que lui impose le Traité. Il n'a pas été prouvé qu'il existe une décision des Tribunaux arbitraux mixtes qui consacre une telle interprétation. Et la Commission a rappelé que, « ayant été saisie de réclamations de ressortissants alliés

ou neutres, privés d'un élément de l'actif de la société allemande de navigation dont il était question », elle avait déclaré que, du moment que ces actionnaires n'avaient pas de droit de propriété sur le navire et que celle-ci appartenait à la société allemande, qui en tant que telle aurait droit à une indemnité, la Commission se refusait à envisager une indemnité aux actionnaires alliés ou neutres (comp. § 20 de l'Annexe II à la Section I de la Partie VIII du Traité). La société, ressortissant allemand, sera indemnisée en vertu de l'Article 260 et aura le devoir de répartir l'indemnité reçue entre ses actionnaires, à due concurrence.

Si on accepte la thèse de la Commission, selon laquelle une société ayant son siège social en Allemagne doit, en vertu de l'Article 260, céder ses droits de propriété dans une entreprise d'utilité publique sur un territoire visé à l'Article, sans doute le Gouvernement allemand sera obligé à indemniser la société de la perte qu'elle subit par cette cession, et cette indemnité se substituera, non seulement pour la société mais aussi pour les actionnaires, aux biens cédés. Si l'indemnité est juste et appropriée à la perte, comme elle doit l'être, les actionnaires ne semblent pas sauf dans les cas exceptionnels subir de perte qui pourrait donner lieu à des réclamations ultérieures. Les réclamations basées sur l'Article 297 *e* étant de la compétence des Tribunaux arbitraux, l'Arbitre estime ne pas devoir se prononcer d'une manière définitive sur la question de savoir si les mesures nécessaires pour exécuter le transfert d'une entreprise, située sur le territoire allemand tel qu'il existait le 1^{er} août 1914, peuvent donner lieu, en vertu de l'Article 297 *e*, à une réclamation de la part d'actionnaires, ressortissants d'un État allié ou associé, quand l'entreprise appartient à une société à laquelle ils sont intéressés. Sous cette réserve, il croit cependant pouvoir dire qu'il lui semble exister des raisons importantes pour donner à cette question une réponse négative. Le paragraphe 3 de l'Annexe parle, c'est vrai, non seulement des « mesures exceptionnelles de guerre » et des « mesures de disposition » déjà prises, mais aussi de celles qui seront prises ultérieurement. Mais il y a lieu de croire que, en ce qui concerne les mesures du Gouvernement allemand, on n'a pas visé celles qui seront prises après l'entrée en vigueur du Traité, si elles ne sont que l'exécution d'un devoir que le Traité lui impose. Pour le temps postérieur à l'entrée en vigueur du Traité il y a l'Article 298, dont le paragraphe *a*) réserve « les exceptions expressément prévues dans le présent Traité ». De l'avis de l'Arbitre, l'Article 260 constitue une telle exception « expressément prévue ».

Finalement, il y a lieu de mentionner l'argument que le Gouvernement allemand tire de la circonstance que la Commission des Réparations n'a rien fait pour la conservation des biens appartenant à des entreprises d'utilité publique et situés sur un territoire visé à l'Article 260, ce que, selon le Gouvernement allemand elle aurait dû faire, si elle estimait qu'elle avait un droit à se faire céder ces biens. A ce sujet, la Commission a fait observer que si elle n'a rien fait pour conserver lesdits biens, c'est que, jusqu'ici, seulement des actions lui ont été cédées et que, parmi ces actions, il n'y en a aucune dans la « Trachenberg-Militärscher Kreisbahn » particulièrement citée par le Gouvernement allemand comme exemple d'un état lamentable par manque d'entretien dû aux dispositions du Traité. Dans ces circonstances, il n'y a pas lieu de tirer des arguments de ce que la Commission ne s'est pas, jusqu'ici, occupée de la conservation des biens en question.

Le résultat de cet examen des différents arguments présentés par le Gouvernement allemand est donc, selon l'avis de l'Arbitre, qu'ils ne suffisent pas pour décider qu'en principe, une cession des biens eux-mêmes faisant partie d'une entreprise sur un territoire visé à l'Article 260 et appartenant à un ressortissant allemand, ne puisse être exigée ou effectuée. Mais il en résulte aussi qu'une telle cession rencontrera souvent des difficultés pratiques considérables et quelquefois même insurmontables.

Plus haut il a été fait mention de cas où la Commission a déclaré ne pas vouloir insister. D'autre part, le Gouvernement allemand s'est-il, au cours de la discussion orale, rapproché aux vues de la Commission. Ainsi, il a reconnu (Compte rendu sténographique, p. 1747-1748), que, s'il s'agit d'entreprises situées sur les territoires visés à l'Article 260 et appartenant à une société allemande, le Gouvernement allemand peut être tenu à transférer à la Commission le droit de propriété aux « choses de l'entreprise », mais il maintient ses objections, notamment en ce qui concerne le droit de retenir et de liquider consacré par l'Article 297 *b*, et aussi en ce qui concerne les difficultés de faire effectuer la « *Auflassung* » de la manière prescrite par la législation du lieu.

Le Gouvernement allemand a aussi déclaré pouvoir accepter la formule de la Commission, selon laquelle

« tous droits, représentés par des actions ou parts d'intérêts, de ressortissants allemands dans les entreprises d'utilité publique ou les concessions situées dans les territoires visés à l'Article 260 et constituant l'élément principal ou exclusif de sociétés non allemandes doivent être transférés sans qu'il y ait lieu de se préoccuper du siège social desdites sociétés ».

Mais il maintient que d'après cette formule la cession ne comprendra pas les exploitations qui ne résultent pas nécessairement de la concession, par exemple le lavoir ou la cokerie en cas de concession de mines. Il s'oppose aussi à la formule contenue dans le dernier paragraphe des conclusions complémentaires de la Commission.

Il paraît donc que l'opposition du Gouvernement allemand aux solutions demandées par la Commission, ne se dirige plus contre le système que celle-ci a établi en distinguant selon que la société, à laquelle appartient l'entreprise, est allemande ou non. En ce qui concerne les sociétés allemandes, la divergence regarde moins le principe que la question de savoir dans quels cas il faut reconnaître une impossibilité d'exécution. Le Gouvernement allemand paraît, en effet, plus opposé à la cession des actions des ressortissants allemands dans une société allemande qu'à la cession de l'entreprise même en tant que située sur les territoires visés à l'article, et les Parties se sont, lors de la discussion de la dixième question, mises d'accord sur ce que la première de ces alternatives ne peut être choisie par la Commission sans le consentement du Gouvernement allemand.

L'Arbitre croit devoir observer que les Parties ne se sont pas occupées des effets que la cession des biens d'une entreprise aura pour les obligations de l'entreprise contractées avant la cession, soit en ce qui concerne les rapports entre le cédant et son co-contractant, soit en ce qui concerne les rapports entre celui-ci et le cessionnaire. L'Arbitre estime donc ne pas avoir à s'en occuper non plus, vu l'accord qui s'est établi sur le principe à suivre en ce qui concerne les sociétés allemandes.

En ce qui concerne le cas où l'entreprise appartient à une société non allemande, il n'y a non plus objection contre le principe que dans ce cas

les actions ou parts d'intérêts doivent être cédés, et non les biens de la société. La divergence regarde, d'une part la question de savoir quels sont les éléments matériels tombant sous les termes « entreprise d'utilité publique » et « concession », d'autre part l'influence qu'exercera sur l'obligation de céder les actions ou parts d'intérêts l'existence dans le patrimoine d'éléments qui ne rentrent pas sous les termes de l'article. A ce sujet, l'Arbitre renvoie à ce qu'il a exposé à l'occasion respectivement de la sixième et de la quatrième question. Pour savoir si la cession doit avoir lieu, il faut dans chaque cas d'espèce, d'abord déterminer quels sont les éléments rentrant sous les termes en question, et ensuite décider si ces éléments sont les principaux ou prépondérants dans le patrimoine de la société.

L'Arbitre estime que dans la réponse à donner à la septième question, telle qu'elle a été formulée, il n'y a pas lieu de se prononcer sur les différentes modalités de cession. Ces modalités font l'objet d'une question spéciale — la dixième — et c'est là où il semble préférable de s'en prononcer. Mais il fallait les discuter déjà à cette place parce qu'elles formaient la base aux objections du Gouvernement allemand en ce qui concerne l'application de l'Article 260 quand le siège social de la société se trouve en Allemagne.

Par contre, il y a lieu de se prononcer sur l'application de l'Article 260 dans les cas mentionnés au paragraphe II des conclusions du Gouvernement allemand. Comme, d'après ce qui a été dit plus haut, l'Article 260 vise les territoires où s'exerce l'activité qui constitue une entreprise d'utilité publique et où se trouvent les établissements d'exploitation, il semble logique de décider, que si les établissements d'exploitation ne se trouvent pas sur les territoires indiqués à l'article, la circonstance que le siège social se trouve sur un de ces territoires ne suffit pas pour justifier l'application de l'Article 260.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

L'Article 260 s'applique aux entreprises d'utilité publique dont les établissements d'exploitation se trouvent dans les territoires indiqués audit Article non seulement si le siège social de la société, à laquelle appartient l'entreprise, se trouve dans ces territoires, mais aussi dans les cas où il se trouve dans un autre pays, l'Allemagne par exemple.

Si par contre les établissements d'exploitation ne se trouvent pas dans les territoires indiqués à l'Article 260, le fait que la société, à laquelle l'entreprise appartient, a son siège social dans lesdits territoires, n'implique pas l'application de l'Article 260.

HUITIÈME QUESTION.

TEXTE FRANÇAIS.

Qu'arriverait-il si, à côté de ces établissements d'exploitation, les entreprises en question en possédaient d'autres dans les territoires autres que ceux visés à l'Article 260?

TEXTE ANGLAIS.

What is to happen if an undertaking in addition to works in territories mentioned in Article 260 has other works in other territories?

Dans ses conclusions finales la Commission des Réparations demande à l'Arbitre de décider:

« Que si le propriétaire d'entreprises d'utilité publique ou de concessions multiples est un ressortissant allemand, personne physique ou morale, il aura à céder les entreprises ou concessions se trouvant sur les territoires visés par l'Article 260 et pas sur les autres territoires,

« Que si ce propriétaire est une personne morale non allemande, telle qu'une société par actions, dont tout ou partie des titres appartiennent à des ressortissants allemands, il y aura lieu de distinguer:

« Si la partie principale de l'entreprise ou de la concession se trouve dans les territoires visés à l'Article 260 et s'il n'y a dans les autres territoires que des éléments accessoires ou secondaires, il y aura lieu de céder tous les droits et intérêts appartenant aux ressortissants allemands dans cette entreprise ou concession, et notamment toutes leurs actions,

« Si, au contraire, la partie principale de l'entreprise ou de la concession se trouve dans un territoire non visé à l'Article 260, cette seule circonstance ne peut suffire à faire disparaître les droits de la Commission des Réparations et il y aura lieu de procéder à une ventilation dont les modalités devront être appréciées dans chaque cas d'espèce. »

Le Gouvernement allemand, de son côté, a demandé à l'Arbitre:

« De ne décider la huitième question qu'au cas où il rejeterait le principe du siège social tel qu'il est compris dans la demande allemande concernant la septième question. Si ce cas se présentait, le Gouvernement allemand demanderait à l'Arbitre de décider que les mesures à prendre pour transférer à la Commission des Réparations les droits et intérêts allemands dans les entreprises d'utilité publique ne peuvent en aucune façon affecter le droit des sociétés allemandes dans les exploitations possédées par elles dans les territoires autres que ceux visés à l'Article 260. »

Le Gouvernement allemand a expliqué que cette question n'avait été proposée qu'à titre d'argument au sujet de la question précédente, dont à l'origine elle fut destinée à faire partie. Il croyait nécessaire de se garder contre l'exigence du transfert des actions des sociétés allemandes constituées sur le sol allemand et possédant des exploitations sur les territoires visés à l'Article 260. Si la Commission maintenait le point de vue qu'elle avait précisé dans la discussion orale, selon lequel, dans ledit cas, il faut céder les entreprises qui se trouvent sur lesdits territoires et non les actions de la société, la huitième question n'aurait aucune raison d'être pour l'Allemagne.

Nonobstant cette déclaration, l'Arbitre estime que, la question étant posée, il faut y répondre. Renvoyant à ce qui a été exposé plus haut à l'occasion des quatrième et septième questions ainsi qu'à la réponse à la dixième question, l'Arbitre peut se borner, à cette place, à des très brèves remarques.

Il y a lieu de distinguer entre les cas où il s'agit de céder les droits et biens mêmes rentrant sous les termes « entreprises d'utilité publique » et « concession » et les cas où il s'agit de céder des « droits ou intérêts » dans l'entreprise ou la concession, autres que les droits de propriété, comme notamment les actions ou parts d'intérêts dans une société non allemande possédant une entreprise d'utilité publique ou une concession sur un territoire visé à l'Article 260.

Dans le premier cas que vise le premier paragraphe des conclusions de la Commission des Réparations et qui se présentera quand il s'agit d'entreprises ou concessions appartenant à un ressortissant allemand y compris les sociétés allemandes (voir la réponse à la dixième question), la réponse sera celle qu'il n'y a pas lieu de céder les établissements d'exploitation qui se trouvent en dehors des territoires indiqués à l'Article 260, mais que cela n'empêche pas que la Commission puisse exiger le transfert des établissements d'exploitation qui se trouvent sur les territoires visés à l'article.

Dans le dernier cas, c'est le même problème qui a déjà été discuté lors de la quatrième question qu'il s'agit de résoudre. Le cas se présentera notamment quand il s'agit d'une entreprise appartenant à une société non allemande à laquelle des ressortissants allemands sont intéressés, par exemple en qualité d'actionnaires de la société, et l'Arbitre estime que dans ce cas il faut appliquer les mêmes règles qu'il a développées au sujet de la dernière partie de la quatrième question.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

Il y a lieu de distinguer entre le cas où il s'agit de céder les droits et biens mêmes rentrant sous les termes « entreprise d'utilité publique » et « concession », et le cas où il s'agit de céder des droits ou intérêts dans l'entreprise ou la concession, autres que les droits de propriété.

Dans le premier cas, il n'y a pas lieu de céder les établissements d'exploitation qui se trouvent en dehors des territoires auxquels s'applique l'Article 260, mais cela n'empêche pas que la Commission des Réparations puisse exiger le transfert des établissements d'exploitation qui se trouvent sur lesdits territoires.

Dans le dernier cas, qui se présente notamment quand l'entreprise ou la concession appartient à une société non allemande dans laquelle des ressortissants allemands possèdent des droits ou intérêts, il faut appliquer les mêmes principes qui d'après le dernier alinéa de la décision relative à la quatrième question doivent être suivis dans le cas qui y est visé.

NEUVIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Peut-on considérer comme rentrant dans le champ d'application de l'Article 260 les droits et intérêts que les Allemands possèdent dans la société suisse des chemins de fer orientaux ou dans toute autre société dont l'objet principal, sinon exclusif, est la gestion d'un portefeuille d'actions des chemins de fer situés en Turquie ou en général d'un portefeuille de titres visés par l'Article 260.

TEXTE ANGLAIS.

Does Article 260 apply to the rights and interests owned by Germans in the Swiss Oriental Railway Company or any similar company, the chief, if not the only object of which is to act as a holding company for shares of railways situated in Turkey or in general for securities referred to in Article 260?

La Commission des Réparations, dans ses conclusions, demande à l'Arbitre de

« décider, par application de la jurisprudence invoquée, que les actionnaires allemands de ladite Banque possèdent, en tant que tels, un « intérêt » au sens de l'Article 260, dans des entreprises d'utilité publique en Turquie ».

Par contre le Gouvernement allemand, dans ses conclusions, prie l'Arbitre de

« décider qu'on ne peut considérer comme rentrant dans le champ d'application de l'Article 260 les droits et intérêts que les Allemands possèdent dans la société suisse des chemins de fer orientaux ou dans toute autre société analogue dont l'objet principal est la gestion d'un portefeuille d'actions d'un chemin de fer situé en Turquie ou, en général, d'un portefeuille de titres visés par l'Article 260 ».

La Commission a déclaré qu'elle ne connaît pas d'autres exemples de cas où se présentent les problèmes qui font l'objet de la présente question que celui de la Banque suisse des chemins de fer orientaux (« die Bank für orientalische Eisenbahnen in Zürich »), spécialement visée à la question, et que celle-ci n'a été formulée qu'en ce qui concerne cette société. Aussi ce n'est que de cette société que s'occupent les conclusions de la Commission.

Le Gouvernement allemand a, lui aussi, déclaré ne connaître aucune autre société de ce genre, et qu'il s'agit, en effet, exclusivement de ladite société ; toutefois il fait une réserve en ce qui concerne la question de l'intérêt indirect qui pourrait jouer un rôle pour la « Gesellschaft für elektrische Unternehmungen » de Budapest, au sujet de laquelle une demande a été formulée à l'occasion de la deuxième question.

La Banque des chemins de fer orientaux à Zurich est une société par actions qui a été fondée en 1890 ou en 1891, conformément à la législation suisse, avec une participation allemande, autrichienne, suisse et autre. Elle a son siège social en Suisse et les Parties sont d'accord sur ce qu'elle possède la nationalité suisse. Son but est, d'après les statuts, « de prendre à sa charge et d'exécuter toutes espèces d'opérations financières se rattachant à la construction et à l'exploitation de chemins de fer ou d'autres établissements permanents servant au développement du trafic en Orient (Eupore orientale et Turquie d'Asie) » ; elle « pourra en particulier s'intéresser à des sociétés nouvelles ou déjà existantes de construction et d'exploitation de chemins de fer ou à d'autres établissements servant au trafic ».

D'après une liste présentée par le Gouvernement allemand, le capital de la Banque se composait, le 17 août 1893, de 50,000 actions ordinaires (Stammaktien) à 1,000 francs et de 12,457 actions de priorité (Vorzugsaktien) à 1,000 francs. De ce capital appartenaient à la « Schweizerische Kreditanstalt » et son groupe et quelques autres intéressés suisses 3,385 actions

ordinaires et 890 actions de priorité, à la « Wiener Bankverein » et son groupe 26,300 actions ordinaires et 6,695 actions de priorité et à la « Deutsche Bank » et son groupe 20,315 actions ordinaires et 4,872 actions de priorité. Dans chaque groupe se trouvaient cependant des actionnaires d'autres nationalités. Le bilan de la société pour le 30 juin 1913 montre qu'il n'y avait plus, à cette date, des actions de priorité, que le capital en actions ordinaires était de 50 millions de francs, dont 15 millions non libérés, qu'il y avait par contre un capital-obligations de 37,500,000 francs et un fonds de réserve de 1,715,091 francs. D'après le bilan pour le 30 juin 1918, le capital en actions restait le même, le capital-obligations était de 36,900,000 francs et le fonds de réserve de 3,500.000 francs. Il n'a pas été fourni de bilans pour les deux années suivantes, mais d'après un bilan dit « amendé » pour le 30 juin 1920, il n'y avait plus de fonds de réserve, et le capital-obligations était de 36,749,000 francs, le capital-actions étant resté le même. L'actif de la Banque se composait, d'après ce bilan, en dehors des 15 millions du capital-actions non libéré, de

Placements conformes à l'article 3 des statuts.....	42,828,001 francs.
Valeurs diverses.....	1,191,527 —
Débiteurs divers.....	12,853,230 —
Différences de cours non couvertes.....	19,403,228 —

Les placements conformes à l'article 3 des statuts se composaient, d'après le rapport du conseil d'administration sur la gestion de l'an finissant le 30 juin 1918 (le dernier qui ait été versé aux débats), de

1. Actions de la Société de chemins fer d'Anatolie...	17,826,900 francs.
2. Actions de la Société de port de Haidar-Pascha...	9,716,000 —
3. Actions de priorité de la Société de chemins de fer de Mersina-Tarsus-Adana	385,475 —
4. Obligations de la même société	885,495 —
5. Obligations de la Société de chemins de fer d'Anatolie	14,563,445 —
TOTAL	<u>43,377,315 —</u>

Toutes les dites trois sociétés sont des sociétés ottomanes. Il résulte du rapport que du capital-actions de la Société de chemins de fer d'Anatolie dont la partie libérée était de 58,349.500 francs, la Banque suisse ne possédait pas la majorité ; par contre, elle possédait la presque totalité des actions de la Société de Haidar-Pascha et la majorité des actions de priorité de la Société de chemin de fer Mersina-Tarsus-Adana. Des obligations de cette dernière société et de la société des chemins de fer d'Anatolie la Banque suisse ne possédait qu'une minorité.

En ce qui concerne les « Débiteurs divers » et les « Différences de cours non couvertes », la Commission des Réparations a expliqué que dans le premier de ces postes rentrait dans le bilan pour le 30 juin 1920 un avoir en banque de 9,606,504 francs, qui, du moins en grande partie, ne représentait que le solde du prix d'un paquet d'actions de la Compagnie d'exploitation des chemins de fer orientaux, vendues par la banque en 1913 à un groupe financier austro-hongrois. Quant au poste « Différences de change non couvertes », la Commission a démontré que ce poste n'était qu'un poste

fictif représentant la dépréciation des avoirs en monnaies dépréciées, une ordonnance du Conseil fédéral du 26 décembre 1919 ayant autorisé les sociétés suisses à inscrire à leur bilan de tels avoirs à leur valeur nominale, à condition d'y inscrire en même temps des sommes suffisantes pour amortir le poste au plus tard en 1940.

La Commission estime donc que, abstraction faite du capital-actions non encore libéré, qui selon lui ne peut être affecté qu'à des placements conformes aux statuts, l'actif de la Banque ne consistait pratiquement, en 1920, que des valeurs représentées par les actions et les obligations desdites trois sociétés ottomanes et d'un solde du prix des actions de chemins de fer orientaux vendues en 1913, ce dernier élément étant, d'ailleurs, en train de disparaître à raison de la dépréciation du mark allemand.

Le Gouvernement allemand a reconnu que le poste « Différences de change non couvertes » n'est qu'un poste fictif. Mais il conteste que les « avoirs en banque » représentent exclusivement le solde du prix des actions vendues en 1913. Dans ledit poste rentre, selon lui, aussi le produit de la vente en 1916-1917 des obligations de l'Emprunt impérial ottoman du chemin de fer de Bagdad et aussi deux prêts que la banque avait fait à deux villes allemandes d'un montant total de 3,198,000 francs. En tout cas, le Gouvernement allemand estime que cet avoir en banque, quelle qu'en soit la provenance, ne saurait être considéré comme représentant un intérêt dans des entreprises d'utilité publique en Turquie. S'il a remplacé un tel intérêt, il n'est maintenant qu'un capital à la disposition de la banque. Il conteste également que le capital en actions non libérées ne puisse être employé qu'aux placements conformes au paragraphe 3 des statuts. Au contraire, vu la situation financière de la banque, ce serait principalement au payement de la dette obligataire que ledit capital serait éventuellement affecté. Et la valeur actuelle des actions et obligations des sociétés ottomanes est, d'après le Gouvernement allemand, beaucoup moindre que le montant avec lequel ces valeurs figurent dans le bilan du 30 juin 1920. Elle ne s'élèverait en mai 1923 qu'à environ 12 millions de francs suisses (dont les obligations représenteraient environ 3 millions et demi). Le poste « Débiteurs divers » s'élevait dans le bilan pour le 30 juin 1920 à à peu près 7 millions, dont les « avoirs en banque » environ 3 millions et demi. Ce serait donc, selon le Gouvernement allemand, à tort qu'on voudrait identifier le patrimoine de la banque suisse à un intérêt dans les sociétés ottomanes en question dont, d'ailleurs, le Gouvernement allemand ne conteste pas la qualité d'entreprises d'utilité publique au sens de l'Article 260.

En ce qui concerne la mesure dans laquelle des ressortissants allemands ont été intéressés à la banque à l'une ou l'autre des époques qui peuvent entrer en ligne de compte pour l'application de l'Article 260, les renseignements fournis ne permettent pas de fixer des chiffres. La Commission a dit qu'en 1920, 30,000 des 50,000 actions se trouvaient entre des mains allemandes et autrichiennes, mais le Gouvernement allemand a contesté ce chiffre et a affirmé qu'avant la mise en vigueur du Traité de Versailles une partie considérable des actions allemandes avait été vendue et passée en mains neutres.

La Commission a aussi invoqué que le Conseil d'administration de la Banque se composait en 1920 de 17 membres, dont huit allemands et un autrichien, et que le nombre des membres allemands et autrichiens n'aurait été réduit à six qu'en 1921 ou 1922 à la suite d'une loi fédérale exigeant que la majorité des membres des Conseils d'administration des sociétés suisses fussent de nationalité suisse. Il se peut cependant, comme l'a fait valoir le

Gouvernement allemand, que la conservation d'un aussi grand nombre de membres allemands s'explique par le désir d'utiliser l'expérience de personnes qui par une longue participation au Conseil avaient acquis une connaissance profonde des affaires de la Banque.

Comme il a déjà été dit, le Gouvernement allemand ne conteste pas que les entreprises qu'exploitent les sociétés ottomanes en question soient des entreprises d'utilité publique dans un territoire visé à l'Article 260. Aussi, le Gouvernement allemand a-t-il remis à la Commission des actions desdites sociétés appartenant à des ressortissants allemands. Si la Banque des chemins de fer orientaux avait été un ressortissant allemand, sans doute les actions qu'elle possède dans lesdites entreprises auraient rentré dans le champ d'application de l'article. Mais on ne peut en conclure qu'il en soit de même quant aux actions que des ressortissants allemands possèdent dans ladite Banque. Cela dépend, selon le libellé de l'article, de la question de savoir si ces actions constituent au sens de l'article des droits ou intérêts dans les entreprises en question.

Avant d'aborder cette question, l'Arbitre croit devoir mentionner une objection que le Gouvernement allemand a formulée lors de la discussion orale et qu'il tire des Articles 293 et 294 du Traité de Sèvres. Selon le Gouvernement allemand, les États alliés et associés ont par ces dispositions expressément réglé le cas de la Banque suisse, et il estime que c'est à dessein qu'on a « éloigné » de l'Article 260 du Traité de Versailles la question de cette Banque.

A ce sujet l'Arbitre fait remarquer que si c'est le cas de la Banque suisse qui a été visé par lesdites dispositions on ne se trouvera qu'en présence d'un cas analogue à celui qui résulte du droit de liquidation établi par l'Article 297 *b* du Traité de Versailles. C'est-à-dire qu'il y aurait concurrence avec l'Article 260. L'effet d'une telle concurrence serait que si la liquidation avait lieu, la Commission ne pourrait faire usage des droits que lui confère ce dernier article, ce qui est hors de cause en ce qui concerne le Traité de Sèvres qui a été remplacé par le Traité de Lausanne, lequel ne contient pas des dispositions analogues. Mais de l'existence d'une telle concurrence on ne pourrait pas conclure que l'Article 260 ne comprend pas aussi les cas qui rentrent sous la disposition qui y fait concurrence. Autre chose est que si on a pourvu à la réalisation des buts de l'Article 260 par d'autres moyens, cette circonstance pourra, dans une certaine mesure, contrebalancer l'argument que les buts qu'on s'est proposés par l'Article 260 exigent une réponse affirmative à la question qui nous occupe.

La Commission des Réparations reconnaît qu'en droit strict c'est la Banque suisse qui est propriétaire des actions et obligations des sociétés ottomanes dont elle est titulaire. Mais sa contention est que, vu les statuts de la Banque et la composition de son patrimoine, les personnes qui sont intéressées à la Banque à titre d'actionnaires ou autrement sont aussi en réalité intéressées dans lesdites entreprises ou concessions ottomanes. Et l'emprise de l'Allemagne sur ses anciens alliés qu'il est le but de l'Article 260 de contrecarrer peut, de l'avis de la Commission, aussi bien s'exercer moyennant les intérêts que les ressortissants allemands possèdent dans la Banque Suisse que moyennant leurs intérêts dans les sociétés ottomanes mêmes.

La Commission invoque aussi que la jurisprudence internationale, dans les affaires arbitrales du « Delagoa Bay Railway » et de « El Triunfo », avait reconnu que des sociétés anglaise et américaine, détentrices de la majorité des actions, respectivement d'une société portugaise et d'une société salvadorienne, avaient le droit d'obtenir réparation de la lésion des droits

de ces dernières sociétés, et qu'en validant l'action des sociétés anglaise et américaine, agissant au nom et pour le compte de leurs actionnaires et obligataires, les compromis et les sentences dans ces affaires avaient aussi reconnu l'intérêt de ces actionnaires et obligataires dans les entreprises gérées par les sociétés portugaise et salvadorienne.

L'Arbitre renvoie sur ces affaires aux exposés qu'en donne M. J. Bassett Moore dans son « Digest of International Law » (t. VI, p. 647-49 et 727-29 concernant l'affaire du « Delagoa Bay Railway » et p. 649-51 et 731-32 concernant l'affaire de « El Triunfo »), ainsi que pour la première de ces affaires à la Pasicrisie de M. la Fontaine (p. 397-410) où on trouve le compromis et la sentence *in extenso*. Ce qui nous intéresse n'est que la question de savoir si les actionnaires, non pas de la société à laquelle appartient l'entreprise dont il s'agit, mais d'une autre société détentrice d'actions de ladite société, ont été considérés comme possédant des intérêts dans l'entreprise de nature à justifier une action en réparation de leur part. C'est sans doute le cas. en ce qui concerne le *Compromis* dans l'affaire du « Delagoa Bay Railway », conclu entre les Gouvernements portugais, britannique et américain, dont le dernier ne faisait valoir que les réclamations de la veuve de M. MacMurdo en qualité d'actionnaire de la société anglaise et détentrice d'une part des obligations que celle-ci avait émises. Quant au Gouvernement britannique, il semble n'avoir fait sienne que la cause de la société anglaise, actionnaire de la société portugaise propriétaire du chemin de fer dont il s'agit. Mais d'une lecture de la *Sentence* il se dégage, de l'avis de l'Arbitre, que le Tribunal n'a même considéré la société anglaise comme ayant qualité de se porter demanderesse contre le Portugal que parce qu'il interprétait le *Compromis* comme ayant substitué cette société à la société portugaise, seule en droit strict qualifiée de réclamer réparation, et que c'est aussi seulement à raison du *Compromis* que le Tribunal a ordonné le payement au Gouvernement des États-Unis de la part de la somme allouée à la société anglaise qui, après distribution, reviendrait à Madame MacMurdo. L'Arbitre croit aussi ne pas se tromper en pensant que c'est parce que le Tribunal, à tort ou à raison, se trouvait par le *Compromis* obligé à déterminer dans la mesure du possible ce qui reviendrait à Madame MacMurdo, que le Tribunal a été porté à déclarer que la société anglaise devait répartir la somme qui lui fut allouée, entre ses créanciers obligataires ou autres.

En ce qui concerne l'affaire « El Triunfo », M. Moore dit dans son exposé qu'à côté de la société américaine, détentrice de la majorité des actions de la société salvadorienne, il y avait aussi d'autres « American investors » qui protestaient contre les démarches faites contre cette dernière société, et il ne mentionne pas que le Gouvernement américain intervenait pour le compte de ceux qui n'étaient qu'intéressés dans la société américaine. Quant au Tribunal, qui déclarait n'avoir pas discuté :

« The question of the right of the United States under International Law to make reclamation for these shareholders in El Triunfo Company, a domestic corporation of Salvador, for the reason that the question of such right is fully settled by the conclusions reached in the frequently cited and well understood Delagoa Bay Railway arbitration » ;

il semble évident que par cette déclaration il ne visait que les actionnaires de la société salvadorienne même.

La Commission a aussi mentionné l'affaire Alsop et C^o, qui fit l'objet d'un arbitrage du Roi d'Angleterre en vertu d'un compromis conclu en 1909 entre les États-Unis et le Chili (Martens, *Nouveau Recueil Général*,

111^e série, t. VI, p. 23-49). Dans cette affaire il s'agit d'une réclamation faite par la société Alsop et Co, société chilienne mais dont les membres furent citoyens américains et dont les intérêts furent pour cette raison soutenus par le Gouvernement des États-Unis contre le Gouvernement chilien. La base de cette réclamation fut un contrat conclu entre ladite société et le Gouvernement de Bolivie que, selon la société, le Gouvernement de Chili serait obligé d'exécuter. Cette affaire ne présente donc pas d'intérêt pour la question qui nous occupe, et de ce que l'Arbitre dans cette affaire n'a pas cru devoir accepter l'objection faite par le Chili que, la société étant chilienne, ses réclamations ne pouvaient faire l'objet d'une intervention des États-Unis, il ne semble pas permis de tirer des conclusions pour la question de savoir si, en droit, une telle intervention aurait pu avoir lieu si les citoyens américains n'avaient été qu'indirectement intéressés à la société chilienne.

Parmi les cas invoqués par la Commission c'est donc seulement le Compromis dans l'affaire de « Delagoa Bay Railway » qui pourrait servir à la thèse de la Commission. Mais comme un compromis peut très bien, pour des raisons diverses, s'écarter de ce que comporte le droit, l'Arbitre ne saurait y attribuer d'importance pour l'interprétation de l'Article 260.

D'autre part, l'Arbitre estime qu'il n'y a non plus lieu d'attacher importance à ce que la Cour de Cassation française, par un arrêt rendu en 1923 dans l'affaire de la Société en commandite par actions allemande « Internationale Galalith Gesellschaft Hoff et Co », a refusé d'accorder aux actionnaires français de cette société le prélèvement demandé d'une part proportionnelle du produit de la liquidation d'immeubles que ladite société possédait en France, et que la Cour à ce sujet invoque que les biens d'une société ne sont pas la propriété des actionnaires et que « ceux-ci n'ont pas, tant que la société existe et qu'ils continuent d'en faire partie, de créance actuelle et exigible à faire valoir contre elle à raison de leur part dans le capital social ».

Le Gouvernement allemand a aussi invoqué que quelques dispositions du Traité de Versailles, comme le paragraphe 3 de l'annexe 111 à la section I de la Partie VIII et l'Article 297 *b*, assimilent expressément aux ressortissants allemands les sociétés non allemandes contrôlées par eux et que notamment l'Article 297 *b*, autorisant les États alliés et associés à retenir et liquider « tous les biens, droits et intérêts appartenant à des ressortissants allemands » sur leurs territoires respectifs, a trouvé nécessaire d'ajouter « ou des sociétés contrôlées par eux » (c'est-à-dire par des ressortissants allemands). Et il en a conclu que, en l'absence d'une telle disposition expresse dans l'Article 260, celui-ci ne peut s'appliquer au cas visé à la présente question.

Si la disposition expresse en question avait eu pour but de faire rentrer sous l'Article 297 *b* les droits et intérêts de ressortissants allemands dans une société non allemande telle que vise la présente question, il aurait, en effet, été logique d'estimer que, en absence d'une telle disposition expresse dans l'Article 260, ces mêmes droits et intérêts ne rentrent pas sous les termes « tous droits et intérêts ». Mais tel n'est pas le but de ladite disposition. Elle a pour but d'étendre le droit de retenir et liquider aux biens, droits et intérêts appartenant, non à des ressortissants allemands, mais auxdites sociétés mêmes. Par contre, ce que réclame la Commission des Réparations, ce n'est pas les biens, droits et intérêts de la Banque suisse, c'est les droits et intérêts allemands dans cette banque.

La Commission invoque que le Gouvernement allemand a lui-même reconnu qu'il y a un intérêt au point de vue économique pour les actionnaires de la Banque suisse à la gestion des chemins de fer ottomans, et la Commission estime que c'est là un aveu qui déjà permet de donner à la question une

réponse affirmative. Le simple fait d'être intéressé de cette manière à la bonne marche d'une entreprise tombant sous l'Article 260 ne semble cependant pas suffire pour constituer un intérêt dans cette entreprise au sens dudit article. S'il en était ainsi, on ne pourrait pas s'arrêter au cas où il s'agit d'intérêts dans une société dont, comme s'exprime la question, « l'objet principal, sinon exclusif, est la gestion d'un portefeuille de titres visés par l'Article 260 ». On arriverait logiquement à étendre l'application de l'article aux actions mêmes de toute société actionnaire d'une autre société à laquelle appartient l'entreprise ou qui elle-même n'est qu'actionnaire de celle-ci. Ce serait évidemment inacceptable. Il faut donc chercher s'il y a des raisons pour faire une situation à part aux intérêts dans les sociétés visées à la question.

Ce qui caractérise ces sociétés serait que « leur objet principal, sinon exclusif, est la gestion d'un portefeuille de titres visés par l'Article 260 ». L'Arbitre croit pouvoir écarter tout de suite les sociétés où cette situation n'est qu'une situation de fait plus ou moins fortuite et qui pourra se modifier d'un moment à autre. Ce n'est que dans les cas où une telle situation est celle pour laquelle la société a, pour ainsi dire, été créée, qu'il peut être question de considérer les intérêts des actionnaires de la société en question comme des intérêts dans les entreprises qui sont visées à l'article et dans lesquelles la société en question est intéressée.

Si donc on examine les statuts de la Banque suisse, on voit que celle-ci doit vouer son activité à « prendre à sa charge et exécuter toutes espèces d'opérations financières se rattachant à la construction et à l'exploitation de chemins de fer ou d'autres établissements permanents servant au développement du trafic en Orient (Europe orientale et Turquie d'Asie) » et qu'elle est en particulier autorisée à « s'intéresser à des sociétés nouvelles ou déjà existantes de construction et d'exploitation de chemins de fer ou à d'autres établissements servant au trafic ». Il ne résulte cependant pas de cette disposition que seuls les placements en titres, tombant sous les termes de l'Article 260, seraient conformes aux statuts. Le terme « Europe orientale » semble comprendre aussi des territoires autres que ceux visés par cet article. Les Rapports pour 1913 et 1914 montrent que la Banque a autrefois possédé des intérêts dans des chemins de fer en Macédoine et en Serbie, territoires qui ne sont pas visés par l'Article 260. Les opérations financières auxquelles la Banque peut se livrer ne se bornent non plus nécessairement aux placements constituant des droits ou intérêts au sens de l'Article 260. Si même on considère tous prêts contre obligations comme de tels droits et intérêts (voir là-dessus la onzième question), il y aura aussi d'autres opérations que la Banque pourra faire sans contrevenir aux statuts, par exemple : donner des prêts à courte échéance et sans garantie hypothécaire sur l'entreprise. Tant que la Banque possédait encore un fonds de réserve, ce fonds fut-il aussi placé dans d'autres titres, et on a vu plus haut qu'encore en 1920 la Banque possédait des titres qui ne tombent pas sous les termes de l'Article 260. En tout cas, la possibilité existe qu'à l'avenir l'avoir de la Banque dans d'autres titres s'augmentera et que l'avoir en titres visés par l'Article 260 diminuera.

Dans ces circonstances, l'Arbitre hésite à identifier l'intérêt des actionnaires de la Banque suisse à un intérêt dans les entreprises ottomanes en question, bien qu'il n'entende pas nier que, dans la situation actuelle, l'intérêt des actionnaires dépende essentiellement du sort de ce placement de la Banque. Il estime qu'il est plus juste de considérer la Banque comme une institution financière indépendante et non comme un groupement d'un certain nombre d'intérêts dans les entreprises ottomanes dont il s'agit.

L'argument tiré de « l'emprise » que, selon la Commission, les actionnaires allemands ou autrichiens de la Banque pourraient exercer sur les entreprises ottomanes ne semble non plus suffire pour amener une autre solution. A ce sujet, il y a lieu de remarquer qu'une vraie emprise sur celles-ci de la part desdits intéressés suppose que les intérêts qu'ils possèdent dans la Banque sont assez considérables pour pouvoir déterminer l'action de la Banque dans les affaires des sociétés ottomanes. Si c'était l'existence d'une telle emprise qui déciderait de l'application de l'Article 260 aux intérêts allemands dans la Banque suisse, il fallait donc distinguer selon l'importance plus ou moins grande de ces intérêts. Mais une telle distinction semble tout à fait étrangère à l'Article 260.

La Commission ayant déclaré qu'elle ne connaît pas d'autres exemples de sociétés de la nature indiquée dans la question que celui de la Banque suisse des chemins de fer orientaux, laquelle est seule visée dans ses conclusions, l'Arbitre estime pouvoir se borner à se prononcer sur l'application de l'Article 260 aux droits et intérêts allemands dans cette société. Il croit d'autant plus devoir s'abstenir de poser une règle générale que ce ne serait qu'au moyen d'un examen des particularités de chaque société en question qu'on pourrait arriver à décider si les droits et intérêts dans la société rentrent dans le champ d'application de l'article et qu'il lui semble impossible de préciser d'avance les circonstances qu'il faut prendre en considération à cette fin. La question reste donc réservée en ce qui concerne d'autres sociétés analogues, et de la réponse négative donnée à la présente question, en ce qui concerne la Banque suisse des chemins de fer orientaux, il ne faut pas conclure que la réponse soit la même pour toute autre société dont l'objet principal, sinon exclusif, est la gestion de titres visés à l'Article 260.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

Ne rentrent pas dans le champ d'application de l'article 260 les droits et intérêts que les Allemands possèdent dans la Banque suisse des chemins de fer orientaux.

La question de savoir si la réponse sera la même en ce qui concerne d'autres sociétés dont l'objet principal, sinon exclusif, est la gestion d'un portefeuille de titres visés par l'article 260 reste réservée.

DIXIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Lorsqu'une société allemande possède une concession ou une entreprise d'utilité publique, la cession visée par l'Article 260 doit-elle porter soit sur la concession ou l'entreprise d'utilité publique même, soit sur les actions de la Société?

TEXTE ANGLAIS.

When a German company possesses a concession or public utility undertaking, is the transfer required by Article 260 a transfer of the concession or public utility undertaking itself or the shares of the company?

La Commission des Réparations, dans ses conclusions, demande à l'Arbitre de dire et juger :

Qu'une société allemande exploitant une entreprise d'utilité publique ou une concession dans les territoires visés à l'Article 260 est un ressortissant allemand dont tous les droits dans cette entreprise ou concession doivent être cédés ;

Que, au nombre de ces droits, figurent les droits de propriété sur les biens dont se compose cette entreprise ou concession ;

Que, dès lors, en principe et en règle générale, le Gouvernement allemand doit, en pareil cas, transmettre à la Commission des Réparations les droits appartenant dans cette entreprise à ce ressortissant allemand ;

Que ce n'est que d'accord entre les parties, que le Gouvernement allemand y pourra substituer une fraction des actions de cette Société appartenant à des ressortissants allemands ;

Que ce sera donc au Gouvernement allemand qu'il appartiendra de proposer à la Commission des Réparations non un choix mais une substitution.

Le Gouvernement allemand, de son côté, dans ses conclusions, prie l'Arbitre de décider que :

I. Lorsqu'une société allemande possède une concession ou une entreprise d'utilité publique, la Commission des Réparations n'a point le droit d'exiger que la cession porte sur une alternative laissant à ladite Commission le droit de choisir soit le transfert de la concession ou de l'entreprise, soit des actions de la société ;

II. Lorsqu'une société allemande possède une concession telle qu'elle doit être définie dans le sens de l'Article 260, le Gouvernement allemand doit céder le titre de concession, ainsi que le droit subjectif résultant de la concession ;

III. Lorsqu'une société allemande possède une entreprise d'utilité publique dans un des territoires visés à l'Article 260, en particulier sur les territoires cédés, il y aura lieu de procéder de la manière décidée sous la septième question.

D'après ce qui a été exposé à l'occasion de la septième question il n'y a que très peu à ajouter au sujet de la présente question.

Il s'agit en premier lieu de formuler les résultats dudit exposé. La formule qu'a proposée la Commission des Réparations s'écarte un peu de la formule de la question et aussi de celle que la Commission a employée dans les conclusions présentées à l'occasion de la huitième question. Mais ce ne sont là, selon l'avis de l'Arbitre, que des différences de forme. Quant au fond, quand la question parle de la cession de l'entreprise ou la concession même, elle vise, évidemment, la cession des droits, biens et intérêts mêmes compris sous les termes « concession » ou « entreprise d'utilité publique » et c'est aussi une telle cession que, de l'avis de l'Arbitre, la Commission a en vue lors qu'elle demande la cession de tous les droits dans l'entreprise ou la concession appartenant à la société allemande, au nombre desquels seraient les droits de propriété sur les biens dont se compose l'entreprise ou la concession.

En second lieu il s'agit de décider si, dans le cas visé à la question, il y a choix entre la cession de l'entreprise ou la concession dans ledit sens et la cession des actions allemandes dans la société allemande. A ce sujet, il résulte des conclusions présentées de part et autre ainsi que de la discussion orale (compte rendu sténographique de la 20^e audience, p. 2004-2007) que

les Parties sont tombées d'accord sur ce que ni la Commission ni le Gouvernement allemand n'aura la faculté d'un tel choix, et que la cession des actions allemandes ne peut être substituée à la cession de l'entreprise ou de la concession même qu'en vertu d'un arrangement entre les Parties. Il n'existe donc plus de contestation nécessitant une décision de l'Arbitre qui peut se borner à prendre acte de l'accord intervenu.

Par ces motifs,

L'Arbitre:

I. Décide: Lorsqu'une société allemande possède une concession ou une entreprise d'utilité publique, la cession visée à l'Article 260 portera sur la concession ou l'entreprise d'utilité publique même, c'est-à-dire aux droits, biens et intérêts mêmes qui sont compris sous les termes « concession » ou « entreprise d'utilité publique »;

II. Prend acte de ce que les Parties sont d'accord sur ce que, à défaut d'un arrangement entre les Parties, la cession des actions allemandes dans la société allemande en question ne peut être substituée à la cession de la concession ou de l'entreprise d'utilité publique même.

ONZIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Dans le cas où l'application de l'Article 260 donnerait lieu non au transfert de la concession ou de l'entreprise elle-même, mais au transfert des actions et parts de la société ou association exploitante ou concessionnaire, y a-t-il lieu de transférer aussi les bons et obligations ainsi que les créances gagées ou comportant un droit de contrôle sur la concession ou entreprise?

TEXTE ANGLAIS.

In a case where under Article 260 it is not the concession or undertaking itself which has to be transferred but the shares of the Company or partnership which carries on the works or holds the concession, have bonds and debentures also to be transferred as well as debts which are secured on or involve rights over the concession or undertaking?

La Commission des Réparations, dans ses conclusions, demande à l'Arbitre de dire et juger:

« Que les obligations émises par des sociétés exploitant des « entreprises d'utilité publique » ou des « concessions », telles qu'elles sont prévues à l'Article 260, et détenues par des ressortissants allemands rentrent dans la catégorie de tous droits ou intérêts « any rights or interests » au sens du même Article ».

Par contre, le Gouvernement allemand, dans ses conclusions, prie l'Arbitre de décider:

« Qu'il n'y a pas lieu de transférer les bons et obligations appartenant à des ressortissants allemands dans une entreprise d'utilité publique tombant sous l'application de l'Article 260, sauf le cas où, à côté des actions transférées, les obligations seraient pourvues d'un droit de gage ou d'une hypothèque sur l'entreprise d'utilité publique elle-même, ou munies d'un droit de gestion et de contrôle donnant au représentant des obligataires une part dans l'administration de la société gérant l'entreprise ».

Les Parties sont d'accord sur ce que, dans le cas visé à la question, il y a lieu de transférer, en vertu de l'Article 260, les créances, y compris les bons et obligations, pour autant que ces créances sont garanties par une hypothèque ou un gage constitué sur l'entreprise d'utilité publique ou sur la concession, comme, par exemple, sur la « Bahneinheit » de la loi prussienne de 1902, comprenant l'universalité des biens de l'entreprise, ou sur la totalité du patrimoine social de la société dont il s'agit, à l'instar du « floating charge » du droit anglais. Et le Gouvernement allemand reconnaît aussi que s'il y a pour les obligataires un droit de collaborer à l'administration et à la gestion, comme, par exemple, dans le cas de la « Südbahn », où les obligataires ont des représentants dans le conseil d'administration, lesquels prennent une part directe à la gestion de la société, les obligations rentrent dans le champ d'application de l'Article 260, si même elles ne sont pas garanties par une hypothèque ou un gage sur l'entreprise ou la concession.

La Commission, par contre, est d'avis que les bons et obligations sont compris sous les termes « droits et intérêts » au sens de l'Article 260, sans qu'il ait besoin qu'elles soient ainsi garanties ou qu'elles soient munies d'un tel droit de participation au contrôle et à la gestion de la société. Les raisons sur lesquelles elle s'appuie sont, en substance :

Que les termes « droits et intérêts », « rights and interests » sont assez larges pour comprendre aussi les bons et obligations ;

Qu'il résulte des dispositions de l'Annexe aux Articles 297 et 298 du Traité de Versailles que les bons et obligations rentrent sous les termes « biens, droits et intérêts », « property, rights and interests », tels qu'ils figurent dans l'Article 297 *b* ;

Que les obligations représentent un intérêt dans les sociétés, assimilable à celui des actionnaires ou associés, parce qu'elles constituent, le plus souvent, un élément de l'entreprise représentant une valeur importante parfois égale au capital-actions ; qu'elles ont comme celui-ci servi à constituer ou développer l'entreprise ; qu'elles sont à longue échéance, de sorte que les obligataires sont liés au sort de la société pour un temps considérable, à différence des créanciers ordinaires qui, en général, peuvent se faire rembourser dans un délai très court ;

Que, transmissibles en général sans formalités, elles peuvent être concentrées dans les mains d'un groupement qui détiendra ainsi un moyen d'action contre la Société ;

Que, d'après différentes législations, les obligataires peuvent s'unir, prendre des décisions sur des questions d'intérêt commun, entre autres, dans l'intérêt de la société, consentir à l'abandon de certains droits, à la prorogation des échéances, etc., quelquefois même se convertir en actionnaires.

Le Gouvernement allemand, de son côté, invoque :

Qu'en anglais, l'expression « interest in » sert à désigner, d'une part, les droits réels qu'on peut avoir dans une chose — c'est pour cette raison,

semble-t-il, qu'il reconnaît son obligation de transférer les créances garanties par un gage ou une hypothèque sur l'entreprise ou la concession — d'autre part, les parts d'associés d'une société;

Qu'en français, le terme « intérêt dans » ne s'emploie dans un sens technique juridique que pour désigner soit les parts des associés d'une société quelconque, soit les parts d'associés dans les sociétés en nom collectif, dans les sociétés en commandite simple et dans les sociétés civiles par opposition des sociétés par actions;

Que c'est dans ce sens du langage juridique français que plusieurs Articles du Traité de Versailles, comme les Articles 276 *c*, 297 *a* et *e*, 298, les paragraphes 4, 6, 12 et 13 de l'Annexe à ces Articles, parlent de sociétés ou associations dans lesquelles les ressortissants des Puissances alliées et associées sont intéressés;

Que le Traité a eu soin de le dire expressément quand on a voulu comprendre les obligations ou créances sous les termes « biens, droits et intérêts », « property, rights and interests », et que c'est par une extension du sens général de ces termes que les paragraphes 10 et 14 de l'Annexe aux Articles 297 et 298 font rentrer respectivement les obligations de sociétés autorisées par une Puissance alliée ou associée et les « dettes, crédits et comptes » sous l'application desdits articles;

Qu'on ne voit pas comment la Commission, d'après son interprétation, puisse écarter d'autres créanciers, ayant au même titre que les obligataires et quelquefois plus que ceux-ci intérêt à la bonne marche de l'affaire.

Les obligataires sont des créanciers, ils n'ont pas part à la société à laquelle appartient l'entreprise ou la concession. S'il s'agissait de savoir s'ils sont intéressés à la *société*, comme dans les cas visés aux Articles 276 *c*, 297 *a* et *e* et 298 ou les paragraphes 4, 6, 12 et 13 de l'Annexe aux Articles 297 et 298, sans doute la réponse devrait être négative. Comparez notamment le paragraphe 4 de la dite Annexe qui, après avoir parlé des sociétés et associations dans lesquelles des ressortissants d'un État allié ou associé sont « intéressés », ajoute « ou des créances qu'ils ont sur les ressortissants allemands ». Mais selon les termes de l'Article 260, il ne s'agit pas de savoir si les obligataires sont intéressés dans la *société* à laquelle appartient l'entreprise, mais la question est de savoir s'ils possèdent des droits ou intérêts (rights or interests) « dans l'entreprise ou la concession ».

Cette question ne peut non plus être identifiée à celle qui a été résolue par les dispositions contenues dans les paragraphes 10 et 14 de l'Annexe aux Articles 297 et 298. Le premier de ces paragraphes prescrit la remise de tous titres relatifs aux « biens, droits et intérêts » de ressortissants allemands sur les territoires d'une Puissance alliée ou associée qui selon l'Article 297 *b* a le droit de les retenir et liquider, et il a pour but de faciliter l'exécution de ce droit. S'il y a été dit « y compris les actions, obligations ou autres valeurs mobilières de toutes sociétés autorisées par la législation de cette Puissance », on n'a par cette phrase exprimé aucune opinion sur la question de savoir si ces actions, obligations et autres valeurs mobilières sont ou ne sont pas des droits ou intérêts dans les entreprises appartenant à ces sociétés. Les actions, les obligations et les autres valeurs mobilières, par exemple des lettres de change, représentent, les unes des droits de participation, les autres des droits de créance, et la portée de la phrase est de faire ressortir que bien que les titres, les documents qui incorporent ces droits, se trouvent dans les mains de l'Allemagne ou de ses ressortissants, les droits ou intérêts en question sont considérés comme étant situés sur le territoire de l'État duquel ressortit

la société. S'il y a là une extension de la portée de l'Article 297, ce n'est que dans ce sens. En ce qui concerne le paragraphe 14 de la même annexe, dont le premier paragraphe déclare que les dispositions de l'Article 297 et de l'annexe relatives aux biens, droits et intérêts en pays ennemis et au produit de leur liquidation s'appliqueront aux dettes, crédits et comptes, la Section III ne réglant que les méthodes de paiement, cette disposition n'a évidemment pour but que d'écartier des doutes qui pouvaient surgir du fait que la Section III contient des dispositions sur le règlement de dettes sans mentionner ou réserver le droit de retenir et liquider les « biens, droits et intérêts » allemands que consacre l'Article 297. Les dettes, crédits et comptes constituent pour le créancier sans aucun doute des « droits » et tombent comme tels évidemment sous lesdits termes.

Selon l'avis de l'Arbitre, il n'y a donc pas lieu de tirer desdites dispositions du Traité de Versailles des arguments pour ou contre l'une ou l'autre des thèses en question. Le sens que les mots « intérêt » et « interest » ont dans le langage usuel est aussi trop large et trop vague pour permettre d'en tirer un argument décisif quant au sens dans lequel ils ont été employés à l'Article 260. Tout ce qu'on peut dire c'est que ce sens ne s'oppose pas à la thèse de la Commission. Ainsi d'après le dictionnaire d'Oxford, le mot « interest » signifie, entre autres, « the relation of being objectively concerned in something, by having a right or title to, a claim upon, or a share in » et spécialement « a pecuniary share or stake in, or claim upon anything; the relation of being a part-owner of property, a shareholder or bondholder in a commercial or financial undertaking, or the like ». Il ne semble pas permis d'expliquer la mention de cet « exemple », comme le fait le Gouvernement allemand, en supposant que par « bondholder » on n'ait visé que le cas, qui selon lui est le plus fréquent dans la pratique, où le « bondholder » est garanti par un droit réel sur l'entreprise, « a special or a floating charge ». En français également le terme « intérêt » s'emploie dans le langage usuel dans un sens assez large pour comprendre aussi des créances comme celle des obligataires, même non garanties par une hypothèque sur l'entreprise. La difficulté est celle qu'en voulant faire entrer sous l'Article 260 les obligations, même non garanties sur l'entreprise ou la concession et non munies d'une participation à l'administration de l'entreprise, on serait porté à y comprendre toutes sortes de créances (non ainsi garanties) contre le propriétaire de l'entreprise ou de la concession.

La Commission a elle-même qualifié d'absurde cette conséquence que la Commission pourrait, en vertu de l'Article 260, revendiquer toutes les créances, si infimes, si banales soient-elles, que des particuliers quelconques possèdent sur la société exploitant l'entreprise ou la concession, et elle s'est efforcée à démontrer que les obligations ne doivent pas être assimilées aux autres créances et qu'il faut leur reconnaître une nature particulière, assimilable à celle des actions du point de vue de l'Article 260.

Parmi les raisons invoquées à ce sujet, l'Arbitre croit devoir attribuer le plus d'importance, d'une part à ce que les prêts à obligation sont généralement contractés à long terme, d'autre part au rôle que ces prêts — le capital-obligations — jouent pour les sociétés en question. Ce n'est dans un grand nombre de cas que moyennant de tels prêts que l'entreprise a pu continuer d'exister ou du moins se développer, et les cas ne sont pas rares où la situation de la société est telle que les obligataires sont en réalité les principaux intéressés dans la bonne marche de l'entreprise. Juridiquement il y a naturellement une différence entre les obligataires qui sont des créanciers et les actionnaires qui ne le sont pas, mais pratiquement leurs intérêts respectifs

dans l'entreprise se rapprochent beaucoup, notamment si on compare les obligataires aux actionnaires privilégiés à dividende limité. L'Arbitre n'entend pas dire que le rôle et l'intérêt d'autres bailleurs de fonds ne puissent être, dans certains cas, assez analogues. Mais il estime que, si même on voulait considérer les créances de tels bailleurs de fonds comme comprises, elles aussi, sous les termes de l'article, ce que ne prétend pas la Commission qui, au contraire, a contesté que telle soit la conséquence de la thèse qu'elle a soumise à l'approbation de l'Arbitre, cette conséquence ne serait pas de nature à faire rejeter la thèse de la Commission. Aussi l'Arbitre estime-t-il, en l'absence de raisons contraires suffisantes, devoir se rallier, en ce qui concerne les obligations, à la thèse de la Commission, qui, de l'avis de l'Arbitre, est justifiée non seulement par le texte mais aussi par le but de l'Article 260.

La question de savoir si d'autres créances non garanties par une hypothèque sur l'entreprise ou la concession doivent être transférées si elles comportent un droit de « contrôle » sur celle-ci, ne présente probablement pas d'intérêt pratique. La Commission ne paraît pas vouloir les revendiquer et les Parties ne s'en sont pas occupées dans la discussion orale. Mais il semble résulter de la procédure écrite qu'elles sont d'accord pour admettre que si la créance comporte un droit de participation à la gestion de l'entreprise ou la concession, la cession de la créance pourra être exigée. C'est aussi dans ce sens que l'Arbitre se prononcera.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

Dans le cas où l'application de l'Article 260 donne lieu, non au transfert de la concession ou de l'entreprise elle-même, mais au transfert des actions et parts de la société ou association exploitante, il y a lieu de transférer aussi les obligations qui auraient été émises par la société ou l'association. Il en est de même en ce qui concerne d'autres créances sur la société ou l'association si elles sont garanties par une hypothèque sur l'entreprise ou la concession même, ou si elles comportent pour le créancier un droit de participation à la gestion de l'entreprise ou de la concession.

DOUZIÈME QUESTION

TEXTE FRANÇAIS.

Quelle est la date à prendre en considération pour déterminer quelles sont les concessions ou entreprises d'utilité publique visées par l'Article 260? Est-ce celle de la signature (28 juin 1919) ou celle de la ratification par l'Allemagne (16 juillet 1919) ou celle de la mise en vigueur (10 janvier 1920) du Traité de Versailles, ou toute autre date?

TEXTE ANGLAIS.

As on what date are the concessions or public utility undertakings affected by Article 260 to be determined? The date of the signing of the Treaty of Versailles (June 28, 1919) or of its ratification by Germany (July 16, 1919) or that of its coming into force (January 10, 1920), or some other and what date?

La Commission des Réparations dans ses conclusions demande à l'Arbitre de décider :

« Que la date de la signature du Traité de Versailles est la date à prendre en considération pour déterminer quelles sont les concessions ou entreprises d'utilité publique visées par l'Article 260. »

Par contre, le Gouvernement allemand dans ses conclusions demande à l'Arbitre de :

« Décider que la date à prendre en considération pour déterminer quelles sont les concessions ou entreprises d'utilité visées par l'Article 260 est celle de la mise en vigueur du Traité (10 janvier 1920). »

Les Parties ont toutes les deux déclaré comprendre la question dans ce sens qu'il s'agit de savoir quelle est la date « à laquelle les concessions ou entreprises d'utilité publique doivent exister pour tomber dans le champ d'application de l'Article 260 ». Mais dans la discussion elles se sont aussi occupées de la question de savoir à quelle date les droits ou intérêts dans les concessions ou entreprises d'utilité publique doivent appartenir à des ressortissants allemands ou à l'Allemagne elle-même pour que l'Article 260 s'y applique. Cela s'explique parce que, du moins dans une certaine mesure, les deux questions semblent devoir être résolues de la même manière. Mais l'Arbitre estime que dans sa décision il doit se borner à répondre à la question telle qu'elle a été formulée et comme le comportent aussi les conclusions des Parties.

Les raisons sur lesquelles s'appuie la Commission des Réparations sont en substance :

Que l'obligation qu'établit l'Article 260 est une obligation de livrer un « species » et que, partant, l'Allemagne est obligée à livrer la chose telle qu'elle se comportait au moment où elle avait l'offre, c'est-à-dire à la date de la signature du Traité de Versailles ;

Que c'est un principe généralement admis que l'échange des ratifications a un effet rétroactif à la date de la signature en ce sens que le traité est considéré comme liant les parties contractantes à partir de ladite date et que, s'il y a exception à cet effet rétroactif, lorsqu'il s'agit de droits des particuliers, cette exception ne joue pas dans le cas de l'Article 260 qui n'impose d'obligation qu'au Gouvernement allemand et non aux particuliers ;

Que si on voulait prendre pour base la date de la mise en vigueur du Traité de Versailles, la conséquence en serait qu'entre la signature et la mise en vigueur le Gouvernement allemand aurait pu impunément favoriser la disparition des droits susceptibles d'être livrés et qu'il aurait pu doser lui-même l'importance de son obligation ou même l'annuler, ce qui serait juridiquement inadmissible.

Les points de vue que défend le Gouvernement allemand sont, par contre, essentiellement :

Qu'il ne s'agit pas d'un accord comparable à une vente d'un objet déterminé ;

Que la théorie de la Commission est une théorie du droit civil français qui n'est pas applicable en droit international ;

Qu'en droit international la théorie qui prévaut est qu'il n'y a pas force obligatoire d'un traité qu'à partir de l'échange des ratifications et que c'est cette théorie qui est à la base du Traité de Versailles ;

Que si ce Traité avait voulu se référer à une autre date que celle de la mise en vigueur, il aurait fallu le dire expressément,

Que l'Article 260 n'établit pas une obligation pour l'Allemagne de tenir à la disposition de la Commission les droits et intérêts en question qu'à partir de l'expiration du délai de six mois fixé pour la confection de la liste;

Que le but principal de l'Article 260 est de retirer aux Allemands leurs droits et intérêts en question, et que ce but sera réalisé même si certains de ces droits et intérêts échappent au transfert prévu dans l'article parce qu'ils sont passés en mains étrangères.

L'Arbitre estime, comme la Commission des Réparations, qu'il s'agit, dans l'Article 260, d'une prestation d'un « species » et non d'une prestation générique. Mais pour savoir ce qui est ce « species », il faut se référer à une certaine époque.

A ce sujet, il faut en premier lieu examiner si le contenu même de l'article fournit des raisons suffisantes pour cette détermination. L'article établit, *expressis verbis*, deux obligations:

D'abord celle de fournir dans un délai de six mois à partir de la mise en vigueur du Traité une liste de tous les droits et intérêts en question et cela sous la sanction de la renonciation au nom de l'Allemagne et de ses ressortissants, en faveur des Puissances alliées et associées, à tous les droits et intérêts qui n'auraient pas été mentionnés sur la liste,

Et ensuite l'obligation de transférer à la Commission dans un délai de six mois à partir de la demande de celle-ci tous les droits et intérêts dont elle aurait demandé le transfert.

De ces dispositions il résulte que la Commission a le droit d'exiger le transfert de tous les droits et intérêts en question qui ont dû être portés sur la liste, et que le moment auquel les droits et intérêts en question ont dû se trouver en possession allemande ne peut être postérieur à l'expiration du délai de six mois fixé pour la présentation de la liste. Mais il n'en résulte pas nécessairement que la liste ne doit pas se référer à une époque antérieure. Aussi les Parties sont-elles, dans leurs conclusions, tombées d'accord sur ce que la date à prendre en considération est une date antérieure à l'expiration du délai pour la présentation de la liste. Mais quand il s'agit de déterminer quelle est cette date, l'accord n'existe plus. Il faut donc examiner s'il y a des raisons suffisantes pour décider que c'est à l'une ou à l'autre des dates proposées par les Parties que se réfère l'Article 260.

Pour établir que c'est à la date de la signature du Traité de Versailles que se réfère l'Article, la Commission a assimilé l'obligation contractée par l'Allemagne à une vente, et comme la valeur des droits et intérêts transférés doit être inscrite au crédit de l'Allemagne sur les sommes dues au titre des réparations, on peut aussi dire qu'il s'agit d'une sorte de contrat de vente. Mais cela ne démontre point que ce soit à la date de la signature du Traité qu'il faut se référer pour savoir quels sont les objets que l'Allemagne s'est obligée de vendre. On peut très bien avoir visé une autre époque et on ne peut pas dire, comme l'affirme la Commission, que le contrat devienne un contrat de jeu, un contrat aléatoire, si on se rapporte à une date postérieure à la date de la signature. Il en aurait été ainsi si la contreprestation avait été fixée en bloc, ce qui n'est pas le cas, l'Allemagne ne devant être créditée que de la valeur de ce qu'elle transfère en fait. Sans doute, dans l'hypothèse que ce soit à une date postérieure à celle de la signature que se réfère l'obligation

on ne pouvait pas, à ce moment, savoir au juste quels fussent les droits et intérêts dont la Commission pût exiger le transfert en vertu de l'Article 260. Mais l'Arbitre estime qu'il en serait de même si on se référait à la date de la signature. On peut bien affirmer qu'aucune des Parties contractantes savait à ce moment quels fussent les droits et intérêts en question.

La Commission invoque encore que l'Allemagne en apposant sa signature au Traité a fait une « offre » que les Puissances alliées et associées ont acceptée, et elle en déduit que c'est la date de cette signature qui importe. A ce sujet, l'Arbitre fait remarquer que ce serait méconnaître la nature d'un traité international signé par les Parties contractantes de le considérer comme représentant une « offre » de l'une des Parties ayant besoin d'une acceptation de l'autre. Un tel traité est un contrat qui, seulement dans les cas exceptionnels où il n'a pas besoin d'être ratifié, oblige les Parties contractantes déjà dès la signature. Mais en général il n'oblige ni l'une ni l'autre des Parties contractantes que si elles l'ont ratifié toutes les deux.

Dans l'espèce, la disposition finale du Traité de Versailles prescrit que le Traité soit ratifié, que le dépôt des ratifications soit effectué à Paris le plus tôt possible, et qu'un premier procès-verbal de dépôt des ratifications soit dressé dès que le Traité aura été ratifié par l'Allemagne d'une part et par trois des Principales Puissances alliées et associées d'autre part. Dès la date de ce premier procès-verbal, le Traité entre en vigueur entre les Parties contractantes qui l'ont ainsi ratifié et cette date sera la date de mise en vigueur pour le calcul de tous délais prévus par le Traité. A tous autres égards le Traité entre en vigueur pour chaque Puissance à la date du dépôt de sa ratification. Ce n'est donc que dès la date de ce premier dépôt des ratifications qui a eu lieu le 10 janvier 1920 qu'il y a contrat définitif pour l'Allemagne et les autres Parties contractantes qui y ont participé.

D'autre part, le fait que le Traité n'est devenu obligatoire que de la date de ce dépôt des ratifications ne démontre pas, de l'avis de l'Arbitre, que ce soit cette date qui doit être prise en considération pour déterminer quelles sont les concessions et entreprises d'utilité publique auxquelles s'applique l'Article 260. Ce n'est pas la ratification qui donne au Traité son contenu. Elle ne constitue qu'une approbation du texte déjà arrêté par le Traité signé. C'est ce texte qu'il s'agit d'interpréter.

La Commission des Réparations allègue que, la ratification ayant eu lieu, le Traité est, selon le droit international, considéré comme liant les Parties contractantes dès la date de la signature, à l'exception des dispositions qui touchent aux droits des particuliers. Il faut, selon la Commission, distinguer entre la naissance de l'obligation à laquelle cet effet rétroactif est accordé et l'exécution du Traité, sa force exécutoire, qui ne date que de la ratification. Et elle estime que dans le cas qui nous occupe il ne s'agit que d'une obligation de l'Allemagne elle-même et non d'une obligation imposée à des particuliers.

L'Arbitre ne croit pas devoir s'arrêter à la question de savoir si cette doctrine puisse être considérée comme généralement acceptée en droit international ou non. Les extraits rassemblés dans l'Annexe 41 allemande démontrent que les opinions des auteurs sont divisées sur ce point. Comp. aussi F. v. Martens *Völkerrecht* (1883), T. I, p. 403, v. Ullmann *Völkerrecht* (1908), p. 268, v. Liszt, *Lehrbuch des Völkerrechts* (1915), p. 180, 181. Si même ladite doctrine pouvait être censée prévaloir ou être la plus juste, elle ne constituerait qu'une règle d'interprétation qui cesserait d'être applicable dès qu'il y aurait d'autres raisons qui conduisent à considérer une autre date que celle de la signature comme étant visée et notamment quand

cela résulterait d'autres dispositions du Traité. Et encore fallait-il considérer si l'obligation résultant de l'Article ne serait pas une qui touche au droit des particuliers.

Le Gouvernement allemand voit dans les dispositions sur la mise en vigueur du Traité l'expression de ce que, en l'absence d'une disposition contraire, c'est à la date de la mise en vigueur qu'on a entendu se référer. C'est, semble-t-il, trop dire. Il y a dans le Traité un grand nombre d'articles où on se réfère expressément à la date de la mise en vigueur, par exemple l'Article 297 *b*. Il y en a aussi d'autres où on se réfère expressément à la date de la signature ou à une autre date. Il y a à ce sujet une absence de système strict qui ne permet de tirer un argument *a contrario* ni des uns ni des autres. L'Arbitre estime non plus pouvoir faire état des décisions des Tribunaux arbitraux mixtes, citées dans l'Annexe 42 allemande. Il s'agissait dans ces cas de décider quelle époque devait être prise en considération quant à l'existence de certains éléments dont dépendait l'application d'une disposition qui touchait directement aux droits ou obligations des ressortissants alliés ou allemands.

Bien que l'Arbitre n'estime pas pouvoir établir comme règle générale que, en l'absence d'indication expresse, ce soit à la date de la mise en vigueur que se réfèrent les dispositions du Traité, il lui semble néanmoins naturel de penser que c'est cette date qu'on a visée si la nature de la disposition en question n'impose pas une autre solution.

Sous ce rapport, l'argument le plus sérieux en faveur de la thèse de la Commission paraît être que si l'Article 260 se réfère à la date de la mise en vigueur du Traité et non à la date de la signature, on aurait laissé au Gouvernement allemand la faculté de favoriser la disparition des droits et intérêts susceptibles d'être livrés et de doser ainsi l'importance de son obligation ou même l'annuler, ce qui serait juridiquement inadmissible. Cet argument se réfère surtout à la question de savoir à quelle date les droits et intérêts dans l'entreprise doivent appartenir à des ressortissants allemands ou à l'Allemagne elle-même pour que l'Article 260 s'y applique. Mais si, en ce qui concerne cette question, il faut admettre que ce soit la date de la signature qui importe, on ne pourra pas bien se décider pour une autre date en ce qui concerne l'existence de la concession ou de l'entreprise d'utilité publique même.

L'argument est-il décisif? Le Gouvernement allemand reconnaît que ce serait contraire à la bonne foi si, après la signature, il avait pris des mesures quelconques pour faire passer les droits et intérêts allemands en mains non allemandes. Mais il conteste qu'il fût obligé de l'empêcher et de saisir, avant l'entrée en vigueur du Traité ou même avant l'expiration du délai prévu pour la présentation de la liste, les droits et intérêts en question appartenant aux ressortissants allemands. En effet, pour éviter que l'intervalle plus ou moins grand qui devait nécessairement s'écouler entre la signature et la mise en vigueur du Traité fût utilisé par les ressortissants allemands à faire passer dans des mains non allemandes les droits et intérêts leur appartenant, il fallait bien que le Gouvernement allemand eût pris tout de suite des mesures à cette fin. Aussi la Commission estime-t-elle que l'Allemagne y était obligée. Et si telle est la conséquence de la thèse de la Commission, on se trouve devant la question de savoir si le Traité autorise d'imposer à l'Allemagne une telle obligation dont l'exécution constituerait une sorte de mise en vigueur de l'Article 260 avant la date stipulée pour la mise en vigueur du Traité.

Sans doute, si le Traité avait clairement indiqué que la date à laquelle on entendait se référer, quant à l'Article 260, serait celle de la signature, une telle obligation pourrait-elle être admise. Mais en l'absence d'une telle indication l'Arbitre hésite de le faire. Il aurait été très facile de rédiger l'Article 260 avec toute la clarté désirable sur ce point, et si on ne l'a pas fait, les Puissances alliées et associées sont les plus proches à en subir les conséquences.

Si donc le Traité n'autorise pas une obligation pour l'Allemagne de prendre tout de suite des mesures pour empêcher que les droits et intérêts en question appartenant à des ressortissants allemands à la date de la signature du Traité passent dans des mains non allemandes avant la mise en vigueur du Traité, l'argument en question perd beaucoup de sa valeur et ne peut être considéré comme décisif en faveur de l'interprétation que soutient la Commission.

Dans ces circonstances, l'Arbitre estime devoir se prononcer en faveur de la date de la mise en vigueur du Traité. Si le Traité n'avait pas contenu la clause de la mise en vigueur du Traité, il aurait même été enclin à penser que ce serait la date de la présentation de la liste qu'il faudrait prendre en considération, parce qu'il y aurait une certaine présomption de ce que l'Article ait réglé lui-même sa portée. Mais il reconnaît que, en présence de ladite clause, c'est assez naturel de l'appliquer aussi au cas de l'Article 260.

D'après ce qui précède ce sera donc la date de la mise en vigueur du Traité, le 10 janvier 1920, qui doit être prise en considération pour déterminer quelles sont les concessions et entreprises d'utilité publique visées par l'Article 260. Ce sera cette date qui importe en ce qui concerne l'existence de la concession ou de l'entreprise et c'est aussi à cette date qu'il faut se reporter en ce qui concerne l'époque à laquelle les droits et intérêts dans les concessions ou entreprises doivent avoir appartenu à des ressortissants allemands¹ ou à l'Allemagne elle-même. Mais l'Arbitre désire souligner que le Gouvernement allemand a reconnu que ce serait contraire à la bonne foi si après la signature il avait pris des mesures quelconques pour faire passer des droits ou intérêts allemands en mains non allemandes avant la mise en vigueur du Traité. Il rappelle aussi que, d'après le second alinéa de l'Article 260, celui-ci s'applique non seulement aux droits et intérêts acquis et exercés mais aussi à ceux qui ne sont que « éventuels ou non encore exercés ».

En ce qui concerne la condition que l'entreprise ou la concession doit se trouver sur un territoire visé à l'Article, il est par contre évident qu'on a visé l'ordre de choses qui résultera des dispositions territoriales des Traités de Paix en question et qu'il est sans importance si cet ordre de choses est établi à la date de la mise en vigueur du Traité ou s'il ne sera établi qu'à une date postérieure.

¹ Les Parties n'ont, ni dans leur procédure écrite, ni dans la discussion orale relative à la présente question, touché à la question de l'effet que pourraient avoir, en ce qui concerne l'application de l'Article 260, les changements de nationalité qui résulteront des dispositions du Traité et qui par exemple ont été prévus dans l'Article 297 *b*. L'Arbitre estime donc de ne pas avoir à s'en occuper. Mais il convient de mentionner que, à l'occasion de la sous-question 1 *bis*, le Représentant de la Commission a été amené à se prononcer sur les effets de ce que des ressortissants allemands ont de plein droit obtenu la nationalité polonaise par le fait du transfert à la Pologne du territoire où ils étaient établis, et que, à ce sujet, il a exprimé l'opinion que, à première vue, l'Article 260 ne lui semblait pas applicable en pareil cas, mais que cette question, à son avis, n'était pas soumise à l'arbitrage (Compte rendu sténographique p. 2664-5).

Dans la discussion orale les Parties se sont beaucoup occupées de la question de savoir si le Gouvernement a pris, en temps utile, toutes les mesures qu'il devait prendre pour assurer l'exécution des obligations que l'Article 260 lui impose. C'est, de l'avis de l'Arbitre, une matière qui est étrangère à la douzième question, et il n'appartient non plus à l'Arbitre d'indiquer ce que le Gouvernement allemand aurait dû faire à ladite fin.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

La date à prendre en considération pour déterminer quelles sont les concessions ou entreprises d'utilité publique visées par l'Article 260 est la date de la mise en vigueur du Traité, le 10 janvier 1920.

TREIZIÈME QUESTION

Les États d'Esthonie, Finlande, Lettonie et Lithuanie doivent-ils être considérés comme ayant été compris dans la « Russie », au sens et en vue de l'application de l'Article 260 du Traité de Versailles?

La Commission des Réparations a déclaré ne pas désirer prendre attitude sur cette question. Elle cite comme étant en faveur d'une réponse négative les Articles 292, 293 et 433 du Traité de Versailles et la circonstance que dans l'Article 260 le mot « Russie » est employé concurremment avec les mots « Autriche », « Hongrie », « Bulgarie » et « Turquie » qui sans aucun doute sont employés pour désigner ces États tels que ceux-ci existaient après les hostilités. Pour une réponse affirmative milite par contre, selon la Commission, que le Conseil suprême des Puissances alliées et associées n'a reconnu l'Esthonie et la Lettonie *de jure* que le 26 janvier 1921 et que la Lithuanie n'a été reconnue *de jure* par la Conférence des Ambassadeurs que le 20 décembre 1922, ces reconnaissances étant beaucoup postérieures à la signature du Traité de Versailles.

Le Gouvernement allemand s'est nettement prononcé pour une réponse négative en invoquant, à côté des articles cités par la Commission, aussi l'Article 117 du Traité de Versailles. Quant à la reconnaissance *de jure* des États en question, il a fait savoir que l'Allemagne avait reconnu *de jure* la Finlande le 7 mars 1918 (par le Traité de paix conclu à Berlin à cette date), la Lithuanie le 23 mars 1918, la Lettonie le 2 février 1921 et l'Esthonie le 8 juillet 1921.

L'Arbitre ayant exprimé le désir d'être renseigné sur la situation de fait qui, à l'époque de la signature du Traité de Versailles, existait quant aux territoires qui constituent maintenant les États limitrophes mentionnés dans la question, et notamment sur l'existence à ladite époque de Gouvernements provisoires, indépendants du Gouvernement de la Russie soviétique ou qui luttaient pour l'indépendance, la Commission des Réparations a fourni les renseignements suivants (notes des 13 et 15 février 1924):

Esthonie. — Le Gouvernement esthonien a été reconnu *de facto* par le Gouvernement français en novembre 1918 et *de jure* par le Conseil suprême le 26 janvier 1921.

Finlande. — Le Gouvernement finlandais a été reconnu *de jure* par le Conseil suprême le 7 mai 1919.

Lettonie. — Le Gouvernement letton a été reconnu *de facto* par le Gouvernement britannique en décembre 1918 et *de jure* par le Conseil suprême le 26 janvier 1921.

Lithuanie. — Le Gouvernement lithuanien a été reconnu *de facto* en septembre 1919, mais il existait comme Gouvernement indépendant déjà lors de la signature du Traité de Versailles. En juin 1919 les Lithuaniens étaient aux prises avec l'armée soviétique russe, qui s'efforçait d'envahir leur territoire tandis que les troupes allemandes étaient sur le point d'évacuer le pays conformément à la décision prise par le Conseil suprême le 24 mai 1919. Le Conseil d'État lithuanien constitué au cours de la guerre sous l'égide de l'Allemagne siégeait à Kowno de même que le Gouvernement provisoire qui avait reçu l'investiture dudit Conseil.

Le Gouvernement allemand a confirmé que le Gouvernement de fait de Lettonie a existé au moment de la signature du Traité de Versailles et que le Gouvernement d'Esthonie après avoir subi un changement après l'armistice a existé dans l'année 1919.

La Finlande était donc, à l'époque de la signature du Traité de Versailles, déjà reconnue *de jure* non seulement par l'Allemagne mais aussi par le Conseil suprême des Puissances alliées et associées, la Lithuanie était à la même époque reconnue *de jure* par l'Allemagne et il y existait un Gouvernement provisoire qui luttait pour l'indépendance du pays. Quant à l'Esthonie et la Lettonie, elles étaient à ladite époque reconnues *de facto* la première par la France et la seconde par la Grande-Bretagne. L'Article 433 du Traité mentionne aussi l'existence de Gouvernements provisoires dans les trois derniers pays. Si on y ajoute que par l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie et la Turquie on a dans l'Article 260 visé ces États tels qu'ils se trouvaient constitués par les Traités de paix, et que les Articles 292 et 293 distinguent entre « la Russie » et les États « dont le territoire constituait antérieurement une partie de la Russie », l'Arbitre estime qu'il y a lieu d'interpréter le mot « Russie » tel qu'il est employé dans l'Article 260 comme ne visant pas les quatre États dont il s'agit. A la demande unanime des Parties, l'Arbitre croit devoir souligner que cette interprétation du mot « Russie » ne se réfère qu'à son emploi dans l'Article 260, qui seul fait l'objet de la présente question.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide :

Les États d'Esthonie, de Finlande, de Lettonie et de Lithuanie ne doivent pas être considérés comme ayant été compris dans la « Russie » au sens et en vue de l'application de l'Article 260 du Traité de Versailles.

ANNEXE A LA DEUXIÈME QUESTION

LA SOCIÉTÉ HONGROISE « AKTIENGESELLSCHAFT FÜR ELEKTRISCHE UND VERKEHRSUNTERNEHMUNGEN ».

En exécution de l'Article 260 le Gouvernement allemand avait remis à la Commission des Réparations les actions allemandes dans la société hongroise « Aktiengesellschaft für elektrische und Verkehrsunternehmen ». Dans son mémoire en réponse il a, cependant, contesté que l'entreprise de cette société constitue une entreprise d'utilité publique au sens de l'Article 260 et a demandé la restitution des actions allemandes transmises à la Commission.

C'est aussi à cette question que se réfère le paragraphe VI des conclusions du Gouvernement allemand relatives à la deuxième question, qui porte :

« Ne sont pas des entreprises d'utilité publique des compagnies dont l'objet principal est de financer des centrales d'énergie électrique, de faire des constructions et de gérer un portefeuille d'actions, telle que par exemple la « Gesellschaft für elektrische (und) Verkehrsunternehmen », à Budapest ».

Selon le mémoire en réplique de la Commission (p. 28), le statut de la société, en date du 2 mai 1910, s'exprime sur le but de la société dans les termes suivants :

« L'objet de la société est de construire, d'acquérir et d'exploiter comme de financer des chemins de fer et des installations électriques ainsi que des chemins de fer de toute nature, ainsi que de prendre en charge, d'administrer, d'exploiter et de transférer des installations, concessions¹, valeurs et entreprises de toute nature qui sont rattachées aux transports de force électrique, afin d'exploiter et d'utiliser techniquement le courant électrique en vue de ses emplois industriels.

La société est autorisée à participer à des entreprises d'État, de communes ou privées, se proposant les mêmes objets, comme à acquérir, fonder ou financer de telles entreprises, comme aussi à effectuer sur les actions, obligations et tous autres titres de ces entreprises des opérations d'achat, de prêt, de vente et d'utilisation quelconque ».

Le siège social de la société est à Budapest; d'après le rapport du Conseil d'administration pour l'année 1920, elle avait été fondée en 1895, par la « Ungarische Allgemeine Creditbank » et la « Gesellschaft für elektrische Unternehmen » à Berlin avec le concours de plusieurs banques à Budapest et en Allemagne. Son capital qui d'abord avait été de 10 millions couronnes était, d'après de bilan pour le 31 décembre 1919, de 16 millions couronnes; elle disposait aussi d'un emprunt en obligations dont il restait, d'après ce même bilan, encore à peu près 8 millions couronnes. Le rapport du Conseil d'administration pour les années 1918 et 1919 indique qu'elle était à cette époque intéressée à un grand nombre d'entreprises électriques (17) dont elle n'administrerait elle-même que cinq, et que, en outre, elle gérait,

¹ D'après les explications fournies au cours de la procédure, le texte original hongrois a ici le mot « engedely » qui signifie, paraît-il, aussi bien des simples autorisations que des concessions proprement dites.

les ayant pris en fermage, deux entreprises de chemins de fer locaux qui, paraît-il, appartenait à des sociétés locales, auxquelles la société de Budapest n'était pas autrement intéressée. Les cinq entreprises qu'elle administrait elle-même représentaient d'après le bilan pour le 31 décembre 1919 (sous le titre « Elektrische Beleuchtungswerke in eigener Verwaltung ») une somme d'à peu près 5 millions; les intérêts qu'elle possédait dans d'autres entreprises électriques sont dans le bilan classés sous le titre « Effekten » qui y figure avec un chiffre d'à peu près 16 millions. Parmi ces autres entreprises il y en avait à Constantinople (appartenant selon le rapport pour 1920 à une société ottomane), trois se trouvaient sur un territoire occupé par la Roumanie, deux se trouvaient sur le territoire appartenant actuellement à l'État serbe-croate-slovène et une sur le territoire appartenant actuellement à l'État tchéco-slovaque. Sur le territoire de ce dernier État se trouvait aussi une des entreprises appartenant à et administrée par la société de Budapest elle-même. Les autres entreprises auxquelles elle était à cette époque intéressée ou qui lui appartenaient semblent toutes se trouver sur le territoire de la Hongrie actuelle. Toutes les entreprises appartenant à la société de Budapest ou auxquelles elle était intéressée se trouvaient donc sur les territoires auxquels s'applique l'Article 260.

Au cours des années 1920 et 1921 la composition du portefeuille de la société de Budapest a subi des changements. Ces changements semblent cependant ne pas devoir être pris en considération pour la décision à prendre au sujet des droits et intérêts allemands dans la société. C'est la situation telle qu'elle était d'après le bilan pour le 31 décembre 1919 qui importe.

De l'exposé qui précède il résulte que l'objet et l'activité de la société de Budapest étaient complexes. En ce qui concerne les entreprises qu'elle possédait ou gérait elle-même et qui selon la réponse à la deuxième question étaient toutes des entreprises d'utilité publique au sens de l'Article 260 et se trouvaient toutes sur des territoires visés à cet article, il ne fait pas de doute que les droits et intérêts allemands dans la société rentrent dans le champ d'application de l'article. D'autre part, en tant que l'activité de la société consistait aussi dans une participation plus ou moins grande dans d'autres entreprises du même genre, ce n'est que d'une manière indirecte qu'elle présente le caractère d'une entreprise d'utilité publique.

L'Arbitre ne croit pas nécessaire de décider si dans ces circonstances il s'agit d'un cas où les droits et intérêts dans une société non allemande représentent à la fois des éléments compris sous l'article et des éléments qui n'y sont pas compris et que, partant, ce soient les règles développées à l'occasion de la quatrième question qui doivent être appliquées. Car il estime que même dans cette hypothèse et si on était porté à considérer les éléments du patrimoine qui rentrent sous les termes de l'article comme n'étant ni les principaux ni les prépondérants, il y aurait lieu de considérer le cas de la société en question comme un des cas exceptionnels où des circonstances particulières justifient néanmoins la cession.

Ce serait, de l'avis de l'Arbitre, exagéré si on voulait considérer comme une raison suffisante pour refuser l'application de l'Article 260 aux droits et intérêts allemands dans la société de Budapest, la circonstance que les entreprises pour lesquelles la société de Budapest s'est associée avec d'autres sociétés ou personnes et qui toutes sont des entreprises d'utilité publique au sens de l'Article 260 et situées sur les territoires auxquels celui-ci s'applique, dans leur ensemble représentent une valeur relativement plus grande que les entreprises appartenant entièrement à la société de Budapest elle-même.

Par ces motifs,

L'Arbitre décide:

L'Article 260 du Traité de Versailles est applicable aux droits et intérêts allemands dans la société hongroise « Aktiengesellschaft für elektrische und Verkehrsunternehmungen » à Budapest.

Fait à Trondhjem, Norvège, le 3 septembre 1924, en trois exemplaires dont les deux seront remis aux Parties et le troisième sera déposé aux archives du Gouvernement de la Norvège.

L'Arbitre,
BEICHMANN.

XIII.

AFFAIRE DE LA DETTE PUBLIQUE OTTOMANE ¹

PARTIES : Bulgarie, Irak, Palestine, Transjordanie, Grèce, Italie et Turquie.

COMPROMIS : Traité de Lausanne, articles 46 et 47.

ARBITRE : Eugène Borel (Suisse).

SENTENCE : Genève, 18 avril 1925.

Traité de Lausanne du 24 juillet 1923. — Clauses financières (art. 46 et 47); répartition de la Dette ottomane entre la Turquie et les divers États successeurs de l'Empire ottoman. — Demande en vue de modifier le plan de répartition des annuités, établi par le Conseil de la Dette publique ottomane. — Délimitation de la mission de l'arbitre. — Exception d'irrecevabilité pour inobservation de délai et défaut de conclusion dans premier mémoire. — Méthode d'interprétation d'un traité. — Commune intention des parties. — Monnaie de paiement. — Compétence de l'arbitre pour statuer à ce sujet. — Effets juridiques de l'occupation d'un territoire avant l'entrée en vigueur d'un traité de paix. — Bons du Trésor. — Leur nature. — Intérêts moratoires. — Avances de la Société des Phares. — Revenu moyen total de l'Empire ottoman. Définition. — Statut juridique de l'île de Crète. — Succession d'États et effets sur la dette publique. — Obligation à l'État successeur de reprendre une partie de la dette de son devancier. — Divers cas particuliers. — Système de la proportionnalité des revenus. — Défalcons réclamées. — Notion de revenus. — Répartition des revenus. — Lieu de perception et lieu de réception des revenus. — Argument *a contrario*. — Répartition des revenus d'un territoire partagé entre plusieurs États. — Importance du critère de la superficie. — Contestations d'ordre territorial. — Contestations dépendant de la répartition du capital de l'emprunt. — Ajustement d'écritures. — Frais annuels du service de la dette. — Absence de solidarité entre débiteurs. — Prescription de coupons et de titres. — Revenus provenant de fonds de réserve ou provenant d'autres sources. — Répartition des frais de l'arbitrage. — Exécution de la sentence.

¹ Pour la bibliographie, l'index et les tables, voir volume III.

Compromis.

TRAITÉ DE LAUSANNE DU 24 JUILLET 1923, ARTICLES 46 ET 47¹.

[*Voir ci-dessous.*]

Dans sa deuxième Partie, « Clauses financières », le Traité de Paix signé à Lausanne, le 24 juillet 1923, entre: l'Empire Britannique, la France, l'Italie, le Japon, la Grèce, la Roumanie, d'une part, et la Turquie, d'autre part, contient entre autres, sous le titre « Dette Publique Ottomane », les stipulations que voici:

Art. 46. — La Dette Publique Ottomane, telle qu'elle est définie dans le Tableau annexé à la présente Section, sera répartie dans les conditions stipulées dans la présente Section entre la Turquie, les Etats en faveur desquels des territoires ont été détachés de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques de 1912-1913, les Etats auxquels les îles visées par les Articles 12 et 15 du présent Traité et le territoire visé par le dernier alinéa du présent Article ont été attribuées; et enfin les Etats nouvellement créés sur les territoires asiatiques détachés de l'Empire Ottoman en vertu du présent Traité. Tous les Etats indiqués ci-dessus devront, en outre, participer, dans les conditions indiquées dans la présente Section, aux charges annuelles afférentes au service de la Dette Publique Ottomane à partir des dates prévues par l'Article 53.

A compter des dates fixées par l'Article 53, la Turquie ne pourra en aucune façon être rendue responsable des parts contributives mises à la charge des autres Etats.

Le territoire de Thrace qui, au 1^{er} août 1914, était sous la souveraineté ottomane et qui se trouve en dehors des limites de la Turquie fixées par l'article 2 du présent Traité sera, en ce qui concerne la répartition de la Dette Publique Ottomane, considéré comme détaché de l'Empire Ottoman en vertu dudit Traité.

Art. 47. — Le Conseil de la Dette Publique Ottomane devra, dans le délai de trois mois à dater de la mise en vigueur du présent Traité, déterminer sur les bases établies par les Articles 50 et 51 le montant des annuités afférentes aux emprunts visés à la Partie A du Tableau annexé à la présente Section et incombant à chacun des Etats intéressés et leur notifier ce montant.

Ces Etats auront la faculté d'envoyer à Constantinople des délégués pour suivre à cet égard les travaux du Conseil de la Dette Publique Ottomane.

Le Conseil de la Dette remplira les fonctions qui sont prévues par l'article 134 du Traité de paix du 27 novembre 1919 avec la Bulgarie.

¹ Cet accord international, qui est à la base de la présente sentence, sera par abréviation cité désormais ici par le simple nom de « Traité ». Tout autre Traité sera mentionné avec un qualificatif spécial qui l'en distingue suffisamment.

De même, les articles du Traité seront, dans la présente sentence, cités le plus souvent comme tels avec simple indication du chiffre, tandis qu'à l'égard de tout article d'un autre Acte la mention qui en sera faite indiquera expressément l'Acte dont il fait partie.

Tous différends pouvant surgir entre les parties intéressées relativement à l'application des principes formulés dans le présent Article, seront déférés, un mois au plus tard après la notification prévue à l'alinéa premier, à un arbitre que le Conseil de la Société des Nations sera prié de désigner et qui devra statuer dans un délai maximum de trois mois. Les honoraires de l'arbitre seront fixés par le Conseil de la Société des Nations et mis, ainsi que les autres frais d'arbitrage, à la charge des parties intéressées. Les décisions de l'arbitre seront souveraines. Le renvoi audit arbitre ne suspendra pas le payement des annuités. . . .¹

SENTENCE ARBITRALE RENDUE PAR EUGÈNE BOREL
LE 18 AVRIL 1925

(RÉPARTITION DES ANNUITÉS DE LA DETTE PUBLIQUE
OTTOMANE; ARTICLE 47 DU TRAITÉ DE LAUSANNE).

1. Au cours de sa trente-deuxième session, tenue à Rome au mois de décembre 1924, le Conseil de la Société des Nations, prenant en considération les requêtes dont il était ainsi saisi, a procédé à la désignation de l'Arbitre dont l'art. 47, dernier alinéa, lui a confié le choix.

Dans sa séance du 10 décembre 1924, le Conseil, par un vote unanime, a désigné comme Arbitre, en vertu dudit art. 47, dernier alinéa, le soussigné Eugène Borel, Professeur de Droit international à l'Université de Genève, Président du Tribunal arbitral mixte anglo-allemand, à Londres.

2. Cette nomination ayant été communiquée à l'Arbitre, verbalement, puis par lettre du 22 décembre 1924, l'Arbitre a déclaré accepter le mandat qui lui était ainsi donné. Dans sa lettre du 26 décembre 1924, notifiant cette acceptation au Secrétariat général de la Société des Nations, l'Arbitre a ajouté qu'il assumerait ses fonctions à Londres le 20 janvier 1925, date à partir de laquelle courrait le délai de trois mois fixé au dernier alinéa de l'art. 47.

1. Sur convocation communiquée par le Secrétariat général de la Société des Nations aux cinq Puissances recourantes, ainsi qu'à l'Italie, ont comparu devant l'Arbitre siégeant à Londres dans la salle d'audience du Tribunal arbitral mixte anglo-allemand, 2, Cavendish Square, le lundi 20 janvier 1925, à 16 heures, les Etats ci-après:

La Bulgarie, représentée par MM. Steyan Petroff Tchomakoff, Conseiller de la Légation de Bulgarie, et Th. Papazoff, Conseiller à la Cour de Cassation de Sofia;

Les Etats placés sous mandat français, représentés par M. Adrien Thierry, Premier Secrétaire de l'Ambassade de France à Londres, lequel était assisté de Adib Pacha, Secrétaire général de l'Etat du Grand Liban, représentant ce dernier;

L'Irak, la Palestine et la Transjordanie, représentés par Sir Paul Harvey, lequel était assisté de MM. R. V. Vernon et Ibrahim Effendi El Kebir, pour l'Irak;

La Grèce, représentée par M. Alexandre A. Pallis, Délégué près de la D.P.O.;

¹ Certaines lettres émanant des Gouvernements parties au différend et adressées à la Société des Nations ne sont pas reproduites ici.

L'Italie, représentée par M. Gabriele Preziosi, Conseiller de l'Ambassade d'Italie à Londres;

La Turquie, représentée par Son Excellence Zekiaï Bey, Ambassadeur de la République turque, ainsi que par MM. H. Zékiaï, Commissaire près la D.P.O. et André Mercier, Professeur de Droit international à Lausanne.

Assistaient, en outre, à la séance, pour le Conseil de la D.P.O., MM. Bernardino Nogara, membre du Conseil, et Raymond Maurel, Directeur de la D.P.O. à Constantinople.

Dans cette séance, l'Arbitre a communiqué aux Parties ses instructions relatives à la procédure à suivre pour l'arbitrage, instructions qui peuvent être résumées comme suit:

a) Le siège de l'Arbitrage est fixé au Secrétariat général de la Société des Nations à Genève.

b) Les Puissances qui ont adressé une réclamation au Conseil de la Société des Nations présenteront un mémoire exposant leurs motifs à l'appui et formulant leurs conclusions précises et complètes. Ce mémoire sera déposé au Secrétariat général de la Société des Nations à Genève, au plus tard le jeudi 12 février 1925.

Le mémoire de chaque Partie sera immédiatement communiqué à toutes les autres Parties comparantes.

c) Dans un second délai, expirant le 7 mars 1925, toutes les Parties intéressées auront la faculté de présenter, en réponse au mémoire ci-dessus, un mémoire ultérieur, à déposer par Elles au Secrétariat général de la Société des Nations à Genève.

Dans le même délai, le Conseil de la D.P.O. déposera au même Secrétariat général un rapport embrassant tous les points soulevés dans les premiers mémoires. Le second mémoire de chaque Partie et le rapport du Conseil de la D.P.O. seront immédiatement communiqués à toutes les Parties comparantes.

d) Les Parties sont convoquées à une session de débats qui s'ouvrira à Genève, le lundi 16 mars 1925, et qui sera précédée d'une séance préliminaire tenue au Palais de la Société des Nations à Genève, le samedi 14 mars, à 16 heures.

2. Les mémoires des Parties recourantes, ainsi qu'un mémoire présenté par le Gouvernement Royal d'Italie et le rapport du Conseil de la D.P.O., ont été déposés dans les délais prescrits et communiqués à toutes les Parties.

Un exemplaire de ces mémoires et du rapport est annexé à l'exemplaire original de la présente sentence.

De son côté, l'Arbitre, agissant *proprio motu* et sans mandat des Parties, a cru devoir adresser aux Gouvernements des Etats intéressés dans la répartition et qui n'avaient pas comparu devant lui une communication portant à leur connaissance l'arbitrage qui suivait désormais son cours.

La Légation du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes à Londres a accusé réception de cette communication, qui lui avait été faite à l'adresse de son Gouvernement. L'Arbitre ignore si la communication est parvenue en mains des Gouvernements des autres Etats auxquels il l'a adressée. Il n'a reçu de leur part aucune réponse.

3. Dans la séance du 14 mars 1925, l'Arbitre a présenté aux Parties un programme élaboré par lui après étude des mémoires qu'il avait reçus et groupant selon leur nature tous les points soulevés par les Parties. Ce programme a servi de base aux débats qui ont eu lieu devant l'Arbitre, à Genève,

dans la Salle dite de l'Alabama, puis au Palais de la Société des Nations, du lundi 16 mars au samedi 21 mars 1925.

Ont comparu devant l'Arbitre :

- MM. Ph. POPOFF /
N. STOYANOFF \ représentant la Bulgarie;
Jules BASDEVANT, représentant les Etats sous mandat français;
HANDI EL NASR /
Joseph ATALLA \ représentant la Syrie;
ADIB PACHA, représentant le Grand-Liban;
Sir Paul HARVEY, représentant l'Irak, la Palestine et la Trans-jordanie;
- MM. Ibrahim EL KEBIR, représentant l'Irak;
R. DRAYTON, représentant la Palestine;
EL WAHABI, représentant la Transjordanie;
A. A. PALLIS /
D. NICOLOPOULO \ représentant la Grèce;
le Comte SENNI /
PILOTTI \ représentant l'Italie;
- S. Exc. MEHMED MUNIR BEY }
MM. ZEKIAI } représentant la Turquie;
A. MERCIER }
Bernardino NOGARA /
Raymond MAUREL \ représentant le Conseil de la D.P.O.

Au cours des débats, les Parties ont présenté à l'Arbitre toutes observations et tous arguments par lesquels Elles ont jugé utile de compléter leurs mémoires et d'appuyer leurs propres conclusions ou de combattre les conclusions des autres Parties auxquelles Elles entendaient s'opposer. De même, le Conseil de la D.P.O. a été appelé à donner toutes explications et tous renseignements qui lui ont été demandés.

4. En prononçant la clôture des débats, l'Arbitre a annoncé aux Parties:

Qu'il commencerait par leur adresser, dès qu'il serait en mesure de le faire, une première communication, provisoire, leur indiquant les points sur lesquels ses décisions porteront vraisemblablement modification du tableau de répartition des annuités de la D.P.O., tel que l'avait établi le Conseil de cette dernière;

Que la sentence même de l'Arbitre serait rendue par lui et déposée au plus tard le 20 avril 1925 au Secrétariat général de la Société des Nations à Genève, pour être dûment communiquée à toutes Parties;

Que, désireux d'assurer à ces dernières, comme résultat de la sentence, le bénéfice d'une situation définitivement arrêtée quant au montant des annuités leur incombant en vertu de la dite sentence, l'Arbitre chargerait un expert financier de se rendre à Constantinople pour contrôler le travail de rectification auquel le Conseil de la D.P.O. aurait à procéder sur les points à modifier en application de la sentence;

Qu'il était loisible aux Parties d'envoyer à Constantinople une délégation chargée de suivre ce travail, ainsi que cela a été fait, en vertu de l'Art. 47, al. 2, lors du premier travail du Conseil de la D.P.O.

L'Arbitre a ajouté que, si cela lui était possible, il se rendrait lui-même à Constantinople dans l'intérêt desdits travaux, qu'en tout cas il statuerait sur toutes difficultés survenant à l'égard des modifications à faire et qu'il contresignerait l'exemplaire original de la notification finale à adresser par

le Conseil de la D.P.O. à chaque Partie, pour lui donner communication des chiffres définitifs la concernant.

CONCLUSIONS DES PARTIES

BULGARIE.

Le Gouvernement bulgare a pris les conclusions suivantes:

I. Dans son premier mémoire:

Plaise à l'Arbitre:

Ordonner que la décision du Conseil de la Dette Publique Ottomane, concernant le montant des annuités afférentes aux emprunts qui composent la Dette Publique Ottomane et incombent à la Bulgarie, soit révisée et que le montant desdites annuités soit déterminé:

1. a) en libérant la Bulgarie du paiement d'annuités afférentes à des emprunts figurant au nombre de ceux qui composent la Dette Publique Ottomane, mais ayant profité ou profitant exclusivement à des territoires de l'ancien Empire Ottoman, qui n'ont jamais été soumis à la souveraineté de la Bulgarie;

b) en libérant de même des annuités afférentes à l'emprunt 40.000.000 fr. Chemins de fer orientaux.

2. a) en tenant compte non pas seulement de l'étendue des territoires qui, après la guerre générale, sont restés sous la souveraineté de la Bulgarie, mais aussi de leur valeur économique et de leur rendement fiscal;

b) en considérant que, après la guerre générale, la Bulgarie n'a gardé sous sa souveraineté aucune partie du caza de Soflou et qu'elle a cédé à la Grèce les communes de Sary-Khadyr et de Tchauch-Keuy, ainsi que le village de Tilki-Keuy, ressortissant du caza Orta-Keuy;

3. En considérant que les cazas ou les parties des cazas de Gumuldjina, Xanthie, Dary-Déré, Dédé-Agatch, Soflou et Stroumitza, qui avaient appartenu à la Bulgarie avant 1918, ont été retirés à sa souveraineté: les cinq premiers, le 1^{er} décembre 1919, et le dernier, le 2 novembre 1919;

4. En considérant qu'il n'y a pas lieu d'ajouter les recettes de la douane de Moustafa-Pacha aux revenus du caza du même nom, lorsqu'il s'agit de trouver les revenus moyens dudit caza.

II. Dans son second mémoire:

Plaise à l'Arbitre, dire et juger:

I. Que la Bulgarie doit être libérée du paiement d'annuités afférentes aux emprunts et avances suivants composant la Dette Publique Ottomane:

- a) Bons du Trésor 5 % 1911 et Avance Caisse des Orphelins;
- b) Bagdad, série I, II et III;
- c) Soma-Panderma;
- d) Hodeïda-Sanaa;
- e) Irrigation de Konia;
- f) 40.000.000 Chemins de fer orientaux;

et que, par conséquent, la somme de L.T. 25.151,94 doit être retranchée des montants incombant à la Bulgarie au titre des charges annuelles de ladite Dette.

II. Que les montants incombant à la Bulgarie au titre des charges annuelles de l'emprunt 5 % 1896 doivent être diminués de 29 % et fixés à L. T. 2.148,45.

III. Que le revenu moyen total de la cinquième partie du caza de Gumuldjina et des deux cinquièmes parties du caza de Dary-Déré, restées sous la souveraineté bulgare après la Grande Guerre, est, en ce qui concerne la partie du caza de Gumuldjina de 90 % et, en ce qui concerne la partie du caza de Dary-Déré, de 80 % inférieur au revenu moyen total de n'importe quelle partie correspondante des cazas susdits; que, par conséquent, le revenu moyen total desdites parties des cazas se trouvant sous la souveraineté bulgare, tel qu'il a été fixé par le Conseil de la Dette Publique Ottomane, doit être diminué de 2.295.475 piastres pour la cinquième partie du caza de Gulmudjina et de 612.566 piastres pour les deux cinquièmes parties du caza de Dary-Déré.

IV. Que, après la Grande Guerre, la Bulgarie a cédé à la Grèce le caza de Soflou tout entier et une cinquième partie du caza d'Orta-Keuy et que, par conséquent, la somme de 1.393.284 piastres pour le caza de Soflou et la somme de 595.571 piastres pour le caza d'Orta-Keuy doivent être retranchées du montant du revenu moyen total des territoires de l'ancien Empire Ottoman se trouvant sous la souveraineté bulgare, tel qu'il a été fixé par le Conseil de la Dette Publique Ottomane.

V. Que les cazas et parties de cazas de Gumuldjina, Xanthie, Dary-Déré, Dédé-Agatch et Soflou ont été retirés à la souveraineté de la Bulgarie le 14 octobre 1919, tandis que la partie du caza de Stroumitza a commencé à être occupée par les autorités yougoslaves le 16 novembre 1919 et a été définitivement retirée à la souveraineté bulgare le 24 décembre 1919, et que le montant des annuités afférentes à la Dette Publique Ottomane que la Bulgarie doit à la suite de la possession temporaire des territoires en question doit être calculé en considération des faits susdits.

VI. Qu'il n'y a pas lieu d'ajouter les recettes de la douane de Moustafa-Pacha aux revenus du caza du même nom, lorsqu'il s'agit de fixer le revenu moyen dudit caza et que, par conséquent, il importe de retrancher de ce revenu moyen total, tel qu'il a été fixé par le Conseil de la Dette Publique Ottomane, les sommes de 501.432 piastres et de 167.144 piastres.

VII. Que les prescriptions de l'article 51, chiffre 1^{er}, alinéa 2, du Traité de Lausanne, concernant les recettes de douanes, ne doivent pas être appliquées à l'égard de la Bulgarie et que, par conséquent, les montants qui lui incombent au titre des charges annuelles de la Dette Publique Ottomane doivent être diminués de L. T. 10.000 et qu'une diminution proportionnelle doit être effectuée en ce qui concerne les arriérés et le versement unique.

ÉTATS PLACÉS SOUS LE MANDAT DE LA FRANCE

Le *Gouvernement de la République française*, agissant, en sa qualité de Puissance mandataire, au nom et pour le compte des Etats de Syrie, du Grand-Liban, du Djebel-Druse et des Alaouites, a conclu, dans son premier mémoire:

Plaise à l'Arbitre, dire et juger :

1. Qu'à tort le Conseil de la Dette a fait figurer les revenus de l'ancien Sandjak autonome du Mont-Liban, soit 5.157.284 piastres turques, parmi les revenus mis au compte des Etats sous mandat français;

Que, pour le calcul de la répartition, les revenus du Mont-Liban ne doivent figurer pour aucune somme, ni au compte du revenu total de l'Empire Ottoman, ni au compte du revenu des Etats sous mandat français;

Subsidiairement et pour le cas où l'Arbitre ne croirait pas devoir tenir compte des déficits antérieurs des budgets libanais non couverts par la Porte ottomane:

Que seule la moyenne des excédents du budget libanais pendant les années 1910-1911 et 1911-1912, soit 81.595 piastres turques, doit entrer en ligne de compte, tant pour le calcul du revenu total de l'Empire Ottoman que pour celui du revenu des Etats sous mandat français;

2. Que, du chef des cessions de territoires effectuées, une somme de 831.053 piastres turques doit être retranchée des revenus mis au compte des Etats sous mandat français et imputée à la Palestine;

3. Qu'à tort le Conseil de la Dette a imputé au compte de la Syrie et du Grand-Liban la totalité des recettes douanières constatées dans les ports syriens et libanais;

Que cette imputation subira une déduction de 40 pour cent dans le compte des revenus des Etats sous mandat français;

Que le montant de ladite déduction sera ensuite imputé et réparti en augmentation du revenu de tel ou tel des territoires ayant bénéficié du transit par la Syrie et le Liban, suivant ce que l'Arbitre jugera à propos de décider;

Qu'à tort le Conseil de la Dette a fait participer les Etats détachés de la Turquie en vertu du Traité de Lausanne et spécialement ceux placés sous mandat français à la charge des Bons de 1911, 1912 et 1913 et que lesdits Etats en sont complètement exonérés;

Et faire à la répartition opérée par le Conseil de la Dette toutes rectifications qui seront la conséquence des décisions précédentes.

Dans son second mémoire, le Gouvernement français a demandé, en outre,

a) Que soit rectifiée la décision du Conseil de la Dette relative aux avances de l'Administration des Phares, en tant qu'elle a mis des intérêts composés à la charge des Etats successeurs et spécialement à la charge des Etats sous mandat français, et que soit imputée à ces Etats, en plus de leur quote-part dans le capital initial, seulement leur quote-part dans les intérêts simples à partir des dates déterminées par l'article 53 du Traité de Lausanne.

b) Qu'il soit tenu compte, aux Etats sous mandat français, des intérêts des revenus que, par avance, ils ont versés à l'Administration de la D.P.O. jusqu'en mai 1923.

IRAK, PALESTINE ET TRANSJORDANIE

L'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont présenté collectivement les conclusions que voici¹ :

¹ Ces conclusions, tirées du premier mémoire des Pays susmentionnés, sont ici retracées et groupées en une traduction qui reproduit fidèlement, mais non littéralement, le texte anglais où elles sont présentées.

Plaise à l'Arbitre :

1. Annuler les défalcatons par lesquelles le Conseil de la D.P.O., aux pages 66 et 67 des « Documents et Tableaux » publiés par lui, et sous lettres:

- c* et *d* (Tribut d'Égypte et excédent des revenus de l'Île de Chypre);
- e* (revenu du sel en Crète);
- f* (revenu du sel à Samos);
- g* (revenu du sel au Liban);
- h* (revenu du tabac au Liban);
- i* (part de la Turquie dans les recettes de l'administration des phares perçues en Crète);
- j* (recette du Vilayet de Tripoli et du Sandjak de Benghazi) ;

et dire que les sommes ainsi retranchées à tort par le Conseil de la D.P.O. seront rétablies dans le calcul du revenu moyen total de l'Empire Ottoman en 1910-1911 et 1911-1912;

2. Annuler les modifications apportées par le Conseil de la D.P.O. à pages 66 et 67 du même Recueil, sous lettre *k*.

3. Dire que l'emprunt dit « Emprunt pour l'irrigation de la plaine de Konia », figurant dans la partie A du Tableau annexé à la section I de la II^{ème} partie du Traité, a pour date réelle le 23 novembre 1907 et doit, dès lors, être considéré comme antérieur au 17 octobre 1912, dans l'application de l'art. 50, chiffre 1^{er}, du Traité;

4. Dire qu'une somme de 40.000 Ltq avancée à l'Empire Ottoman par la Régie des Tabacs après le 1^{er} novembre 1914 doit être déduite de l'emprunt: « Avance Régie des Tabacs 1.700.000 Ltq », avant qu'il soit procédé à la répartition de cette avance;

5. Dire que la part des frais du Conseil de la D.P.O. incombant à chaque Etat ne doit pas dépasser la somme effectivement dépensée par le Conseil pour le recouvrement, l'encaissement et la transmission de la part contributive de cet Etat.

6. Dire et prononcer:

a) Que l'Irak, la Palestine et la Transjordanie sont en droit, à partir du 1^{er} mars 1920, et en proportion de leurs charges respectives, de participer à toutes sommes rentrant sous les rubriques suivantes qui seraient revenues à l'ancien Empire Ottoman, s'il n'y avait pas eu démembrement, savoir:

- (aa) Prescription de coupons et d'obligations;
- (bb) Revenus provenant du placement de fonds de réserve quelconques, généraux ou spéciaux;
- (cc) Revenus susceptibles d'être employés seulement pour le service de la Dette, provenant de toutes autres sources diverses, passées, présentes ou futures, autres que les catégories de revenus mentionnées ci-dessous sous la lettre (dd);
- (dd) Revenus provenant des divers arrangements dont il est question aux Sections VII, VIII, IX et X du premier Mémoire de l'Irak, de la Palestine et de la Transjordanie, ainsi que de tous arrangements qui pourraient y être substitués, mais seulement au cas où la thèse formulée dans lesdites Sections (à savoir que les revenus

¹ A l'égard de ce poste, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont demandé subsidiairement à l'Arbitre de dire qu'en vertu du Traité ils sont en droit de participer à la somme effectivement payée par l'Italie au Conseil de la D.P.O.

y mentionnés devraient être compris dans les revenus de l'Empire Ottoman) ne serait pas adoptée par l'Arbitre;

b) Que ces sommes seront déduites par compensation des annuités respectives dont les susdits Etats sont périodiquement redevables.

7. Dire et prononcer que c'est à tort que, dans les notifications qu'il a adressées aux Etats intéressés, le 6 novembre 1924, le Conseil de la D.P.O. a fixé la monnaie en laquelle devaient être payées les annuités respectivement mises à leur charge; qu'en ce faisant le Conseil a outrepassé ses pouvoirs; que l'indication de la monnaie de paiement, telle qu'il l'a notifiée, demeure sans force obligatoire à l'égard des Etats intéressés et que, d'une manière générale, la question de la monnaie de paiement échappe à la compétence et du Conseil de la D.P.O. et de l'Arbitre.

Subsidiairement, et en cas de décision contraire de l'Arbitre sur ce point, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont pris, au sujet de la monnaie en laquelle les divers emprunts sont à rembourser, des conclusions que, pour les raisons indiquées ci-dessous il est inutile de reproduire ici *in extenso*.

La Palestine et la Transjordanie ont présenté ensemble les conclusions ci-dessous:

Plaise à l'Arbitre, dire et prononcer :

Principalement que, dans l'application de l'art. 51, les recettes brutes du Chemin de fer du Hedjaz seront retranchées à la fois du revenu moyen total de l'Empire Ottoman pendant les années financières 1910-1911 et 1911-1912 et du revenu moyen attribué à la Palestine et à la Transjordanie pour la même période;

Subsidiairement, que seuls les revenus nets de l'année financière 1910-1911 sont à comprendre dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman et dans le revenu attribué à la Palestine et à la Transjordanie; qu'en tout état de cause la répartition du revenu entre les Etats responsables ne doit pas être déterminée par la longueur des secteurs de la ligne compris dans leur territoire respectif; qu'elle doit être faite en proportion des recettes nettes, ou à défaut, des recettes brutes encaissées dans les territoires respectifs pendant l'année financière 1910-1911.

L'Irak a présenté séparément les conclusions suivantes:

Plaise à l'Arbitre :

1. Dire qu'en conformité de l'art. 51 du Traité le revenu provenant des recettes de Douanes, à comprendre:

a) dans le revenu total de l'Empire Ottoman en 1910-1911 et 1911-1912 (tableau IX);

et

b) dans le revenu des divers Etats (tableau X),

doit être le total des recettes après déduction des « Remboursements et Ristournes »;

2. Dire qu'en vertu de l'article 51 du Traité les chiffres à adopter comme revenu sous la rubrique de « Recettes des bateaux sur le Tigre et l'Euphrate » doivent être les recettes nettes, et non les recettes brutes, de l'entreprise, et qu'une rectification correspondante doit être faite aussi dans le revenu de l'Etat de l'Irak à la page 93 du Recueil: « Documents et Tableaux », publié par le Conseil de la D.P.O.;

3. Dire que les revenus perçus par l'Empire Ottoman en 1910-1911 et 1911-1912 des districts attribués ultérieurement à la Perse doivent être défalqués, pour les deux exercices en cause, à la fois des revenus totaux de l'Empire Ottoman et du revenu attribué à l'Irak; qu'à défaut de données quant au revenu perçu pendant les deux exercices en deçà et au delà de la frontière définitivement arrêtée en 1914 entre l'Empire Ottoman et la Perse la défalcation sera faite dans la proportion des superficies respectives, telles qu'elles ont été déterminées par une Délégation anglo-russe en 1911 et telles qu'elles sont indiquées dans la carte officielle de ladite délégation.

4. Dire que le revenu attribué à l'Irak doit, conformément à l'article 51 du Traité, être le revenu effectivement perçu dans le territoire alloué à l'Irak; et qu'à défaut de preuve, quant au montant des revenus effectivement perçus dans les territoires attribués respectivement à l'Irak et à la Syrie, les revenus de chacun des trois Cazas, Deir el Zor, Achara et Abou-Kermal, doivent être répartis en proportion de la longueur de parcours des rivières Euphrate et Khabour autrefois comprise dans chacun desdits Cazas et aujourd'hui comprise dans les limites des deux Etats respectivement.

La Palestine a présenté séparément les conclusions suivantes:

Plaise à l'Arbitre :

Dire et prononcer que, dans l'application de l'article 51 du Traité, les revenus attribués à la Palestine ne doivent comprendre aucune part des recettes des Postes et Télégraphes, du Monopole des Tabacs et du Chemin de fer du Hedjaz et qu'on ne doit y comprendre que la seule partie du revenu du Caza de Kouneitra figurant sous la rubrique « Caisses fiscales » qui était effectivement perçue dans le territoire attribué à la Palestine.

La Transjordanie a présenté séparément les conclusions que voici:

Plaise à l'Arbitre :

1. Dire et prononcer:

- a) Qu'en ce qui concerne le Caza de Deraa (Hayran) le seul revenu à attribuer à la Transjordanie est la part du revenu figurant sous la rubrique « Caisses fiscales » qui a été effectivement perçue, en 1910-11 et 1911-12, dans la partie du Caza de Deraa aujourd'hui attribuée à la Transjordanie;
- b) Qu'en ce qui concerne le Caza de Basra-Eski-Cham (Salhad) aucune part de revenu ne doit être attribuée à la Transjordanie;

2. Dire que la part contributive due par rapport au district de Mâan doit être calculée séparément et que cette part sera supportée par l'Etat auquel le district de Mâan sera définitivement attribué.

GRÈCE

Le Gouvernement hellénique a présenté les conclusions suivantes:

Plaise à l'Arbitre :

Dire et juger:

1. Que le revenu moyen total de l'Empire Ottoman pendant les années financières 1910-1911 et 1911-1912 est la moyenne de la totalité des recettes

budgétaires inscrites aux « Comptes généraux des Finances » (y compris le compte-annexe de l'administration du Chemin de fer du Hedjaz) de ces deux exercices;

Que, par conséquent, toutes les défalcatons et majorations indiquées aux pages 66 et 67 du Recueil « Documents et Tableaux relatifs à la répartition des charges annuelles de la Dette Publique Ottomane », sauf la majoration portée sous la rubrique « Recettes du chemin de fer du Hedjaz », doivent être radiées;

2. Subsidiairement, que la répartition des recettes provenant du monopole du sel et des droits sur les spiritueux (*resm-i miri*) dans les îles et autres territoires détachés à la suite des guerres balkaniques doit se faire sur la base de la population, et non du lieu de perception;

3. Subsidiairement, que si le Conseil de la D.P.O. a bien interprété le Traité en répartissant les revenus susmentionnés sur la base du lieu de perception, dans ce cas le même principe doit être appliqué d'une façon générale;

Que, par conséquent, aucune part des recettes provenant de: *a*) la redevance fixe de la Régie co-intéressée des tabacs; *b*) la part de l'État dans les bénéfices de la Régie co-intéressée des tabacs; *c*) la part de l'État dans les bénéfices des sociétés concessionnaires; *d*) la part de l'État dans les recettes des chemins de fer; *e*) les tributs de Samos et du Mont-Athos, ne doit figurer parmi le revenu des territoires attribués à la Grèce, vu que les recettes en question ont été versées, non dans ces territoires, mais à Constantinople;

4. Que la répartition des Cazas fractionnés doit se faire d'après le système indiqué au § 9 du premier Mémoire présenté par la Grèce;

5. Que la carte qui a servi de base au Conseil de la D.P.O. pour la répartition des recettes des territoires de l'ancienne Turquie d'Europe doit être vérifiée et, le cas échéant, rectifiée, en ce qui concerne les limites de tous les Cazas limitrophes, et que les modifications correspondantes doivent être portées aux chiffres des recettes;

6. Que la date à partir de laquelle la Grèce a acquis la souveraineté sur les territoires bulgares qui lui ont été cédés à la suite de la Guerre générale, est le 6 août 1924, date de l'entrée en vigueur du Traité de Lausanne;

Que, par conséquent, les arriérés et autres charges de la Dette Ottomane, dont la Grèce est redevable pour le compte des territoires en question, doivent être calculés à partir de cette date, et non à partir du 9 août 1920, ainsi que l'a fait à tort le Conseil de la D.P.O.;

7. Que les autres objections contenues dans le premier Mémoire présenté par la Grèce sont bien fondées;

Et faire à la répartition opérée par le Conseil de la D.P.O. toutes rectifications qui seront la conséquence des décisions précédentes.

TURQUIE

Le Gouvernement de la République turque a présenté les conclusions suivantes:

I. Dans son premier mémoire:

Plaise à l'Arbitre :

A. BONS DU TRÉSOR.

Dire et juger:

I. — Que l'art. 54 du Traité de Lausanne prescrit le remboursement, dans un délai de dix ans à partir des dates indiquées dans les contrats,

des Bons du Trésor de 1911, 1912 et 1913, avec les intérêts stipulés, soit avec les intérêts courus jusqu'aux échéances fixées par ces contrats.

II. — Que ledit article ne prescrit pas de plus amples intérêts pour la période de prorogation.

III. — Qu'il y a lieu de retrancher des comptes établis par le Conseil de la D.P.O. le montant des intérêts moratoires et des commissions portés en compte pour cette période de dix ans, ensemble. . Ltq. 2.177.111,70

IV. — Que les sommes à payer du chef desdits Bons du Trésor, et à répartir entre les Etats débiteurs sont, capital, intérêts et commissions compris:

1° Pour les Bons de 1911	Ltq.	983.449,50
2° Pour les Bons de 1912	Ltq.	456.579,61
3° Pour les Bons de 1913:		
a) 1 ^{re} tranche	Ltq.	322.794,—
b) 2 ^{me} tranche	Ltq.	2.899.628,77
		4.662.451,88
Ensemble	Ltq.	4.662.451,88

B. AVANCES DE LA SOCIÉTÉ DES PHARES.

Dire et juger:

I. — Que le mot « capital » employé à l'art. 52 du Traité de Lausanne embrasse toute somme capitalisée.

II. — Que, conformément aux art. 3 des contrats d'avances des 5-18 août 1904, 5-18 juillet 1907 et 2-15 avril 1913, les intérêts non payés à leur échéance se sont incorporés au capital et qu'ils en font partie intégrante.

III. — Que le capital existant aux termes des contrats d'avances à la date de l'entrée en vigueur du Traité de Lausanne et comprenant les intérêts capitalisés doit être réparti conformément à l'art. 52 dudit Traité.

C. ILE DE CRÈTE.

Dire et juger:

I. — Que l'Ile de Crète est un territoire détaché de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques.

II. — Qu'en cette qualité elle doit participer aux charges de la Dette Publique Ottomane, telle que celle-ci est définie dans le tableau annexé à la Section I de la partie II du Traité de Lausanne de 1923.

III. — Que l'arrangement du 15-28 juin 1901, conclu entre le Gouvernement crétois et l'Administration de la Dette Publique Ottomane, concerne exclusivement les dettes unifiées et les lots turcs, et qu'il n'a pas libéré la Crète de toute autre participation aux charges de la Dette Publique Ottomane.

IV. — Que la Grèce, en faveur de laquelle l'Ile de Crète a été détachée de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques, doit, en conséquence, supporter une part des charges de ladite Dette conformément aux règles fixées par le Traité de Lausanne, compte tenu, en faveur de la Crète, de l'exonération résultant pour elle de l'arrangement du 15-28 juin 1901.

D. KONIA.

Dire et juger:

I. — Que la convention passée entre le Gouvernement Impérial Ottoman et la Société du chemin de fer ottoman d'Anatolie en vue des travaux d'irrigation de la plaine de Konia est du 10-23 novembre 1323/1907.

II. — Que la dette née de ce contrat est une dette antérieure au 17 octobre 1912.

III. — Que les annuités du solde de cette dette, arrêté à la date du 5-18 novembre 1913 à 18.612.957 fr. 60, doivent être réparties, conformément aux paragraphes 1° et 2° des art. 50 et 51 du Traité de Lausanne, entre la Turquie, les Etats en faveur desquels des territoires ont été détachés à la suite des guerres balkaniques, les Etats auxquels les îles visées par les art. 12 et 15 du Traité de Lausanne et le territoire visé par le dernier alinéa de l'art. 46 dudit Traité ont été attribués, et, enfin, les Etats nouvellement créés sur les territoires asiatiques détachés de l'Empire Ottoman en vertu dudit Traité.

E. BIENS ET VALEURS D'ABDUL HAMID.

Dire et juger:

I. — Que le montant du capital des biens et valeurs d'Abdul Hamid saisis par le Gouvernement Impérial Ottoman en 1909 et s'élevant en moyenne à 32.373.233 piastres ne doit pas figurer dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman.

II. — Que, dans le calcul établi par le Conseil de la Dette Publique Ottomane, ledit montant doit être retranché et qu'il y a lieu de procéder à la rectification des comptes résultant de cette déduction.

F. EN CONSÉQUENCE.

Plaise à l'Arbitre,

Déterminer le montant de la part incombant à la Turquie sur la base des conclusions ci-dessus.

II. Dans son deuxième mémoire:

Plaise à l'Arbitre:

1° Donner acte au Gouvernement turc des réserves et conclusions de son premier mémoire.

2° Lui donner acte du fait que seuls les Gouvernements britannique (au nom des Etats de l'Irak, de la Palestine et de la Transjordanie), bulgare, français (au nom des Etats de Syrie, du Grand-Liban, du Djebel-Druse et des Alaouites), hellénique et turc ont pris des conclusions tendant à modifier la répartition élaborée par le Conseil de la D.P.O. selon mandat conféré à celui-ci par les Hautes Parties contractantes du Traité de Lausanne.

3° Lui donner acte du fait que, des cinq Gouvernements ci-dessus indiqués (chiffre 2°), seuls les Gouvernements hellénique et turc ont, dans le délai d'un mois au plus tard après la notification prévue à l'alinéa 1^{er} de l'art. 47 du Traité de Lausanne, indiqué les différends à déférer à l'Arbitre prévu par l'alinéa 4 du même article.

4° En conséquence, dire que, vu l'art. 47, al. 4, du Traité de Lausanne, les demandes présentées par les Gouvernements britannique (ès-qualités), bulgare et français (ès-qualités) sont tardives et, comme telles, irrecevables.

Il est inutile de reproduire ici les conclusions dans lesquelles les Etats se sont bornés à demander à l'Arbitre d'écarter les conclusions prises par d'autres Puissances ou de ne les admettre qu'en partie ou sous certaines restrictions ou conditions.

Dans la mesure nécessaire il sera fait mention de pareilles conclusions lors de l'examen de celles auxquelles elles ont trait.

EXAMEN DES CONCLUSIONS PRISES PAR LES PARTIES ET DES QUESTIONS QU'ELLES SOULÈVENT

A. OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Les articles 46 et suivants du Traité révèlent l'intention manifeste des Puissances signataires d'arrêter à l'égard de la D.P.O. des stipulations constituant une œuvre d'ensemble et destinées à embrasser dans leur application tous les Etats appelés à prendre part à cette œuvre.

S'inspirant de la généralité des termes employés à l'art. 46, al. 1^{er}, le Conseil de la D.P.O. a compris parmi les Etats entre lesquels les annuités de celle-ci sont à répartir :

en Europe :

L'Albanie et le Royaume des Serbes, Croates et Sloyènes, « Etats en faveur desquels des territoires ont été détachés de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques de 1912-1913 » ;

en Asie :

Les Etats de Nedjd, Hedjaz, Assyr et Yemen, « Etats nouvellement créés sur les territoires asiatiques détachés de l'Empire ottoman en vertu du Traité ».

Ces Etats ne figurent pas parmi les Puissances signataires du Traité et ne prennent pas part au présent arbitrage.

L'Arbitre, cependant, estime que cette circonstance ne saurait l'arrêter dans l'accomplissement de la tâche qui lui a été assignée sous l'empire de l'art. 47, dernier alinéa, du Traité et dans l'exercice du pouvoir que la même stipulation lui donne à cet effet.

L'Arbitre a pour mission d'assurer par sa sentence l'application des articles du Traité qui entrent ici en ligne de compte, application particulière à ceux des Etats auxquels ils s'appliquent particulièrement, application uniforme à tous les Etats auxquels, d'après le Traité, ils sont uniformément applicables. C'est en conformité de ce principe qu'est rendue la présente sentence pour valoir ce que de droit.

B. CONTESTATION PAR LA TURQUIE DE LA RECEVABILITÉ DES CONCLUSIONS PRISES PAR D'AUTRES PARTIES.

Après avoir, dans son premier mémoire, fait des réserves quant à la recevabilité des conclusions prises par les Parties autres que la Grèce et Elle-

même, la Turquie, dans son second mémoire, a soulevé formellement à l'égard de ces conclusions une exception d'irrecevabilité, qu'il convient d'examiner en premier lieu.

D'après le Gouvernement turc, les Parties désireuses de formuler des réclamations contre le plan de répartition des annuités, tel qu'il a été établi par le Conseil de la D.P.O., ne devaient pas se borner à aviser le Conseil de la Société des Nations qu'Elles n'acceptaient pas ce plan, qu'Elles entendaient recourir à l'arbitrage prévu par l'art. 47, dernier alinéa, et qu'Elles demandaient au Conseil de la Société des Nations de désigner l'Arbitre chargé de statuer.

Dans le délai d'un mois, fixé à l'art. 47, Elles auraient dû indiquer d'emblée leurs griefs à l'adresse du plan incriminé par Elles, car c'est ainsi seulement que le différend qu'Elles jugeaient à propos de soulever pouvait être déféré à l'Arbitre. C'est pour cela, et non pour une simple demande d'intervention, et, partant, de nomination d'un Arbitre, que l'art. 47 accordait un mois plein en vue d'une procédure d'arbitrage enfermée tout entière dans le bref délai de trois mois.

En procédant comme Elles l'ont fait, les Puissances ici visées ont non seulement négligé de se conformer à l'art. 47, Elles ont agi au préjudice des autres Etats intéressés et au détriment de l'Arbitre lui-même, en réduisant le délai dont ils devaient bénéficier, ceux-là pour la défense de leur cause en face des prétentions dirigées contre eux, celui-ci pour l'accomplissement de sa tâche.

Le Gouvernement turc en conclut que les Parties qui n'ont pas accompli la formalité signalée par lui doivent être considérées comme déchues du droit de soumettre à l'Arbitre des conclusions tendant à la modification du plan établi par le Conseil de la D.P.O. et il demande à l'Arbitre de déclarer ces conclusions tardives et, partant, irrecevables.

Cette demande vise les conclusions présentées par la Bulgarie, les Etats placés sous mandat de la France, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie.

Les Parties auxquelles l'exception est opposée ont répondu qu'elle ne se justifiait ni en regard du Traité ni dans la procédure instituée par l'Arbitre.

Le représentant de la Grèce a déclaré que, bien que les conclusions prises par son Gouvernement ne soient pas en cause, ce dernier n'appuyait pas la thèse et la demande sur incident formulées par la Turquie. Le représentant de l'Italie a déclaré ne pas s'opposer à cette demande, toutes réserves étant faites quant à un second point soulevé par la Turquie et dont il sera question ci-dessous.

L'exception à examiner ici tend à faire prononcer une déchéance pour cause d'inobservation d'un délai par le fait que l'acte qui devait se produire dans le dit délai n'a pas été accompli tel que, selon le Gouvernement turc, il aurait dû l'être.

En règle générale, les nullités et les déchéances ne se présument point. A défaut d'une disposition expresse qui les statue, on doit interpréter, sinon dans un sens nécessairement restrictif, du moins avec prudence, tout texte dont il s'agit de déduire, s'il y a lieu, une déchéance tacite. Tel est le cas de l'article 47, dernier alinéa, du Traité de Lausanne, puisqu'aucune péremption n'y est expressément stipulée. Il faut donc rechercher si pareille conséquence découle, soit du contenu de l'article 47, soit de la nature et des conditions de l'arbitrage qu'il institue.

En adoptant l'article 47, les Hautes Parties contractantes se sont inspirées de l'intérêt commun qu'Elles avaient à assurer le règlement rapide de tous différends venant à se produire au sujet de la répartition établie par le

Conseil de la D.P.O. L'article 47 prescrit en termes formels que « tous différends pouvant surgir . . . seront déferés dans le délai d'un mois à un arbitre que le Conseil de la Société des Nations sera prié de désigner ». En ces termes, le Traité impose aux Parties qui n'acceptent pas l'œuvre du Conseil de la D.P.O. une démarche à faire auprès du Conseil de la Société des Nations. Aucune forme spéciale n'est prescrite à cet effet. L'essentiel, dans l'esprit du Traité, est que les Parties intéressées notifient au Conseil leur dissentiment et provoquent la nomination de l'Arbitre appelé à statuer. Voilà ce qui devait être fait dans le délai d'un mois et l'on ne peut pas dire que le Traité imposait, en outre, aux Etats intéressés, sous peine de déchéance du droit de conclure ultérieurement, l'obligation de préciser, dans la notification même, les points qu'ils entendaient soumettre à l'Arbitre. Le doute, à cet égard, s'impose d'autant plus que le Conseil de la Société des Nations n'avait aucune compétence quant au fond du litige et que, d'autre part, l'Arbitre n'était pas encore désigné, et qu'il s'agissait tout d'abord de provoquer sa nomination.

La péremption alléguée par le Gouvernement turc ne découle pas non plus de la nature de l'arbitrage, puisqu'en l'espèce l'accord préalable nécessaire à l'institution même d'un arbitrage se trouve déjà dans l'article 47, dernier alinéa, qui détermine le cadre de l'arbitrage et la mission de l'Arbitre en termes suffisamment précis pour que l'arbitrage puisse avoir lieu. Cela étant, l'indication des points soulevés par chaque Partie et la présentation des conclusions y relatives rentraient tout naturellement dans la procédure même, telle qu'il devenait nécessaire de l'établir, une fois l'Arbitre choisi, et telle qu'en fait elle a été prescrite par ce dernier dans la séance préliminaire du 20 janvier 1925.

On ne saurait dire, enfin, que les deux Etats qui, déjà dans la notification au Conseil de la Société des Nations, ont indiqué les griefs formulés par eux à l'adresse du plan de répartition établi par le Conseil de la D.P.O., aient, de ce fait, subi un véritable préjudice en regard des autres Parties intéressées.

En réalité, la lecture des mémoires déposés le 12 février 1925 démontre que, dans ce premier travail, chaque Etat a formulé et exposé ses propres griefs, se réservant évidemment de discuter dans le second mémoire les conclusions des autres Parties qu'il jugerait à propos de combattre. En d'autres termes, les Puissances qui n'ont formulé leurs conclusions que dans le premier mémoire ne paraissent pas avoir tiré avantage du fait que deux autres Parties avaient indiqué déjà dans leur notification au Conseil de la Société des Nations les points sur lesquels Elles entendaient attaquer l'œuvre du Conseil de la D.P.O.

Tout au plus pourrait-on dire que la difficulté créée par la brièveté du délai fixé pour la présentation du second mémoire a été plus grande pour les deux Puissances qui n'ont connu que par le premier seulement les griefs et demandes des autres. Mais en fait, toutes deux, au prix d'un effort dont il convient de constater tout le mérite, ont su, dans les étroites limites du délai dont Elles disposaient, présenter de la façon la plus complète les moyens opposés par Elles aux conclusions des autres Parties, et il est superflu de faire observer combien — tant en équité qu'au point de vue de l'intérêt d'une saine application du Traité — la déchéance proposée serait hors de proportion avec l'inconvénient qui vient d'être mentionné.

Le Gouvernement turc a soutenu, d'autre part, que la sentence arbitrale modifiant sur un point déterminé l'œuvre du Conseil de la D.P.O., ne doit, quant à ce point, profiter qu'aux seuls Etats qui ont conclu à cet effet, dans

le premier mémoire, et que les Puissances qui n'ont pas ainsi procédé n'ont pas droit au bénéfice de la modification ordonnée par l'Arbitre, en profitant d'une simple extension ou répercussion de la sentence rendue sur conclusions d'une autre Partie.

Cette interprétation, combattue par les autres Etats comparants, ne paraît pas correspondre au véritable sens de l'article 47 du Traité.

En instituant l'arbitrage actuellement en cours, les Puissances signataires n'ont pas eu en vue la simple lutte d'intérêts contradictoires se combattant mutuellement à l'aide de moyens de procédure. Ce qu'Elles ont voulu, c'est assurer l'application égale et uniforme à toutes les Parties des stipulations du Traité dont le texte et l'esprit réclament pareille uniformité et égalité d'applications. Ce principe, que l'Arbitre considère comme essentiel, serait bouleversé par l'adoption de la thèse que soutient le Gouvernement turc. Une stipulation inscrite dans le Traité à titre de règle générale, applicable à toutes les Puissances qu'elle concerne, serait l'objet d'une application variée et différentielle, selon que des conclusions auraient été ou n'auraient pas été prises dans un premier mémoire par l'une ou l'autre de ces Parties. Il est aisé de concevoir que, dans l'application, pareil procédé aboutirait à des conséquences qui ne peuvent avoir été voulues par les Hautes Parties contractantes. La procédure arrêtée le 20 janvier 1925 était donc conçue dans l'idée que, dans le premier mémoire, chaque Etat indiquerait les conclusions principales prises par lui-même et que le droit de présenter un second mémoire était accordé aux Parties précisément pour que chacune d'Elles pût répondre aux demandes des autres et prendre à leur égard telles conclusions principales ou subsidiaires qu'il appartiendrait. Décider ainsi, ce n'est faire tort à aucune Partie puisqu'aucune d'Elles ne peut vouloir, pour des raisons de simple procédure, être mieux traitée qu'une autre dans l'application d'une disposition du Traité prescrivant une répartition selon des règles communes applicables à toutes les Puissances en cause.

En résumé, la tâche de l'Arbitre consiste, sur chaque point faisant l'objet d'une conclusion prise par l'une ou l'autre des Parties, à interpréter le Traité et à poser dans sa sentence la règle d'application qui en découle. Cette règle, une fois proclamée comme telle, doit être, de par le Traité même, appliquée de façon égale et uniforme à toutes les Puissances à l'égard desquelles pareille égalité et uniformité d'application est dans l'esprit du Traité.

La même raison répond aux objections formulées plus spécialement par le Gouvernement turc à l'adresse du deuxième mémoire bulgare et de la conclusion nouvelle prise par le Gouvernement français dans son second mémoire, à l'égard des intérêts composés mis par le Conseil de la D.P.O. à la charge des Etats nouvellement créés en Asie. Bien que n'étant pas dénuées de valeur, ces objections ne sauraient prévaloir contre l'esprit du Traité qui est que toute interprétation donnée au Traité par l'Arbitre, sur un point soumis à ce dernier, doit produire ses effets de manière égale à toutes les Parties auxquelles s'applique également la stipulation en cause.

C. CONCLUSIONS PRISES AU FOND A L'ÉGARD DES POINTS A TRANCHER.

I. Remarques générales.

I. Deux mémoires présentés à l'Arbitre ont soulevé la question, incidemment aussi touchée par les Parties au cours des débats, du caractère de la tâche de l'Arbitre et de l'étendue de ses pouvoirs.

Au début de leur premier mémoire, sous chiffres 7 et 8, *l'Irak, la Palestine et la Transjordanie* ont fait observer que, par l'article 47, la mission de l'Arbitre a été limitée à la solution des différends pouvant surgir « relativement à l'application des principes formulés dans le présent article » et que le Traité ne confère pas à l'Arbitre le pouvoir de se départir du principe posé aux articles 50 et 51, d'où la conséquence que l'Arbitre est tenu de faire respecter ce principe tel qu'il y est formulé. Cette thèse vise tout particulièrement l'observation des articles 50 et 51 au point de vue d'une interprétation strictement fidèle du terme « revenu moyen », dans le sens naturel qui lui revient.

Dans leur premier mémoire, les *Etats placés sous mandat de la France* avaient déjà insisté sur le fait qu'à leur avis la mission de l'Arbitre était, non pas une simple opération d'arithmétique, mais bien plutôt un travail de nature juridique, résidant avant tout dans l'interprétation du Traité et comportant la liberté inhérente à une tâche de ce genre.

Dans leur second mémoire, les *Etats sous mandat français* sont revenus sur ce point et ont revendiqué en faveur du Conseil de la D.P.O. et de l'Arbitre le pouvoir d'appréciation ainsi reconnu par eux, notamment dans les cas où l'application d'une formule mathématique, prescrite par le Traité, se heurte en réalité à des difficultés trop grandes, faute de données concrètes suffisantes. Ils ont fait observer que, dans ce dernier cas, plusieurs Parties s'étaient vues dans la nécessité de proposer à l'Arbitre différents critères et qu'un choix à faire parmi ces critères impliquait nécessairement une certaine liberté d'appréciation dans l'interprétation du Traité :

De l'avis de l'Arbitre, la tâche qui lui est confiée consiste à rechercher et appliquer la commune intention des Puissances signataires du Traité, telle qu'Elles y ont donné corps dans ce dernier.

La tâche des négociateurs n'était pas, comme celle du législateur, de poser des règles générales auxquelles des tribunaux eussent ultérieurement à donner, par leur jurisprudence, les développements nécessaires en face de la diversité des situations concrètes régies par elles. Leur besogne était bien plutôt de résoudre des questions et des difficultés concrètes, de stipuler des droits et des obligations, de fixer des prestations et des charges, en un mot de mettre fin à des conflits de volontés et d'intérêts par un accord obtenu et consacré sur une série de points déterminés. L'Arbitre n'a d'autre tâche que d'assurer l'effet de cet accord à l'égard des questions donnant lieu aux différends portés devant lui. Il doit donc s'en tenir strictement au Traité même, dans les limites duquel se trouvent sa mission, sa loi et son pouvoir.

Les ressources que lui donnent le droit, en général, le droit international, en particulier, ne sont que des moyens employés par lui, pour autant que cela est nécessaire, aux fins de comprendre la commune intention des Parties et d'y donner tout l'effet qu'elle comporte.

Appelé ainsi à rechercher cette commune intention, l'Arbitre doit accomplir tout le travail nécessaire pour la trouver et ici, dans l'accomplissement de sa tâche d'interprète, réside la liberté d'appréciation indispensable pour que ce but soit sûrement atteint. Il est superflu d'ajouter que la volonté commune des Parties contractantes est à rechercher avant tout dans les termes mêmes dont Elles se sont servies, que l'interprétation de ces termes doit être fidèle et qu'à aucun titre l'Arbitre ne saurait substituer à ce que les Parties ont convenu, — à tort ou à raison — soit une solution présentée comme plus juste ou équitable, soit l'application de règles ou de définitions posées *a priori* et agissant sur lui au moment où il aborde les stipulations à

interpréter. Etudier ces stipulations sans l'influence d'aucune idée, règle ou définition préconçue, rechercher en elles la commune intention des Parties avec la liberté d'appréciation nécessaire et à l'aide de ce que l'historique du Traité peut révéler en fait d'indications véritablement sûres, pertinentes et de caractère suffisamment probant, telle est la ligne de conduite que l'Arbitre s'est efforcé de suivre dans la présente sentence.

II. Nombreuses et diverses, les conclusions des Parties, à l'exception de celles qui ne font que répondre à d'autres conclusions, tendent toutes, sur certains points déterminés, à la modification du plan établi par le Conseil de la D. P. O. pour la répartition des annuités des emprunts auxquels s'appliquent les articles 47 et suivants du Traité. Il serait sans utilité de suivre ces conclusions, soit dans l'ordre alphabétique des Parties, soit dans celui que chacune d'Elles leur a donné. Pareil procédé produirait une répétition fâcheuse et nuirait à l'ordre et à la clarté du raisonnement dans lequel l'Arbitre croit trouver le guide le plus sûr au cours de son travail.

Les débats devant l'Arbitre ont eu lieu suivant un programme dans lequel ce dernier avait groupé aussi méthodiquement que possible tous les points soulevés, toutes les conclusions formulées par les Parties. Tout imparfait qu'il soit, cet ordre sera également observé d'une manière générale dans l'exposé des considérants qui vont suivre.

II. Monnaie de paiement.

Dans la notification adressée aux Etats intéressés, le 6 novembre 1924, le Conseil de la D.P.O. a inséré, sous chiffre II, un passage uniformément conçu comme suit :

« Les montants énoncés au paragraphe I ci-dessus, bien qu'exprimés en livres turques, doivent être payés dans les monnaies stipulées aux contrats des emprunts, des Bons du Trésor et d'avances, c'est-à-dire en or pour certains Emprunts, Bons du Trésor et Avances et, pour les autres, dans la plus appréciée desdites monnaies.

En conséquence et sous réserve des modifications pouvant se produire ultérieurement dans les cours respectifs des monnaies, les Parts Contributives, définies au même paragraphe I, doivent être payées de la manière suivante: »

Suit, dans chaque lettre, l'indication de la monnaie en laquelle, d'après le Conseil de la D.P.O., l'Etat en cause doit se libérer des annuités mises à sa charge.

Dans la notification adressée par lui au Conseil de la Société des Nations, le 30 novembre 1924, le Gouvernement de la République turque a fait observer qu'en déterminant ainsi la monnaie de paiement le Conseil de la D.P.O. avait outrepassé son mandat et son pouvoir et il a formulé de ce chef les plus expresse réserves.

Ces réserves ont été renouvelées dans une note remise à l'Arbitre le 20 janvier 1925, puis encore dans le premier mémoire de la Turquie. De l'avis du Gouvernement turc, les articles applicables, notamment l'article 47, mis en regard des articles 50 et 51, démontrent péremptoirement que, loin de donner aucun mandat au Conseil de la D.P.O., quant à la détermination de la monnaie de paiement, le Traité s'est abstenu de trancher lui-même cette question, laquelle est demeurée ouverte pour être réglée, selon le droit applicable, entre les porteurs de la D.P.O. et les Etats débiteurs. Cette constatation est confirmée par les négociations d'où est issu le Traité. Il

résulte à l'évidence des « Actes de la Conférence de Lausanne sur les affaires du Proche-Orient » (1922-1923) que les négociateurs sont tombés d'accord pour reconnaître qu'il ne leur appartenait ni de régler les questions qui pouvaient se poser au sujet de la monnaie de paiement ni de les préjuger en aucune manière (voir entre autres la déclaration du Général Pellé, séance du 25 juin 1923. Actes de la Conférence, II^e série, tome I^{er}, page 243).

En conséquence, aux yeux du Gouvernement turc, le Conseil de la D.P.O., en prétendant déterminer la monnaie de paiement, a commis un excès de pouvoir et la notification faite par lui de ce chef demeure sans valeur ni effet juridique à l'égard des Etats auxquels elle s'adressait.

L'Arbitre ne serait pas davantage compétent pour en connaître et, dès lors, aucun différend n'a pu et ne saurait être valablement porté devant lui de ce chef.

Le *Gouvernement turc* déclare ne pouvoir accepter en aucune façon que la procédure arbitrale soit étendue à la question de la monnaie de paiement et, s'abstenant de conclure formellement devant l'Arbitre, il renouvelle toutes ses réserves à l'égard de ses droits.

Tout en soutenant la même thèse juridique, *l'Irak, la Palestine et la Transjordanie* ont demandé à l'Arbitre de déclarer qu'en déterminant la monnaie de paiement le Conseil de la D.P.O. a excédé les limites de la tâche qu'il tient de l'article 47, cette tâche étant limitée au travail de répartition dont le Conseil, au § I de la lettre du 6 novembre 1924, a notifié le résultat aux Puissances intéressées. De cette déclaration doit résulter, aux yeux de l'Irak, de la Palestine et de la Transjordanie, la conséquence qu'aucun différend relatif à la monnaie de paiement ne peut valablement être porté devant l'Arbitre, ni tranché par lui.

Subsidiairement cependant, et dans l'hypothèse d'une décision contraire de ce dernier, les mêmes Etats ont présenté des conclusions indiquant la monnaie en laquelle, d'après eux, les annuités sont à payer, et demandant à l'Arbitre de consacrer cette monnaie dans sa sentence.

Au cours de la procédure, la *Bulgarie* et la *Grèce* se sont prononcées dans le même sens que la *Turquie*. Les *Etats sous mandat de la France* ont déclaré qu'ils n'avaient vu dans le passage incriminé de la notification du Conseil de la D.P.O. qu'une simple indication se référant aux contrats en vigueur.

La compétence de l'Arbitre n'ayant été affirmée par aucune des Parties en cause, l'Arbitre, sollicité par Elles, le 14 mars 1925, de donner son avis, préalablement à tout débat, l'a fait séance tenante en déclarant que, d'après lui, le *Traité* n'avait pas entendu régler la question de la monnaie de paiement.

Ce que prescrit l'article 47, c'est uniquement la répartition des annuités comme telles. Ni la mission du Conseil de la D.P.O., ni la compétence de l'Arbitre ne vont au delà.

Les Actes de la Conférence de Lausanne démontrent qu'en pleine connaissance de cause les négociateurs du *Traité* ont exclu l'idée de déterminer dans ce dernier la monnaie dans laquelle devaient être remboursés les emprunts auxquels s'appliquent les articles 46 et suivants du *Traité*.

De leurs déclarations il résulte qu'en agissant ainsi les Hautes Parties contractantes entendaient laisser entièrement intacts les droits respectifs des porteurs de la Dette et des Etats débiteurs¹. A vrai dire, et c'est ce qu'a fait valoir le Conseil de la D.P.O. à l'appui du passage incriminé de sa

¹ Voir, entre autres, Recueil des Actes de la Conférence de Lausanne, II^{me} série, Tome I, p. 297-298.

lettre du 6 novembre 1924, l'article 48 impose aux Etats débiteurs autres que la Turquie l'obligation de donner au Conseil des gages suffisants pour garantir le paiement de leur part de la Dette et l'on a peine à concevoir comment il serait possible de juger de la suffisance de ces gages sans l'apprécier en regard d'une monnaie déterminée. Mais cette difficulté ne saurait prévaloir contre l'intention commune des Hautes Parties contractantes, telle qu'elle se révèle indubitablement dans les Actes de la Conférence de Lausanne.

Dès lors, il faut reconnaître que, dans sa lettre aux Etats intéressés, du 6 novembre 1924, le Conseil de la Dette n'a pas pu dire droit à l'égard de la monnaie de paiement et que, faute de compétence sur ce point, sous l'empire de l'article 47, l'Arbitre ne peut non plus que donner acte aux Parties qu'il appartient des réserves formulées par Elles.

III. Répartition des annuités.

I. — DETTES A CONSIDÉRER.

Conclusions présentées par la Bulgarie.

1. — En ce qui concerne les dettes dont la Bulgarie est appelée à prendre en charge des annuités, les griefs formulés par le Gouvernement bulgare à l'adresse du plan de répartition établi par le Conseil de la Dette se résument en trois thèses :

1° La Bulgarie n'est pas liée par les stipulations du Traité de Lausanne, auquel Elle n'est pas partie. Elle n'est tenue que de l'engagement pris par Elle dans l'article 134 du Traité de Neuilly. Aux termes de cet article 134, Elle ne doit assumer une part que de la Dette Publique Ottomane « extérieure » d'avant-guerre. Or, au tableau annexé à la première section de la II^{me} Partie du Traité de Lausanne, notamment dans la partie B, figurent des emprunts qui ne rentrent pas dans la notion de la D.P.O. « extérieure », puisque, à en juger d'après leurs titres mêmes, ils paraissent avoir été contractés à l'intérieur de l'Empire Ottoman. Le Gouvernement bulgare signale entre autres comme tels les Bons du Trésor 5 % 1911 (Achat de vaisseaux de guerre, Partie A du tableau) et les avances de la Caisse des orphelins (Partie B du tableau). Dans le plan de répartition visé aux articles 47 et 50, à établir en conformité du Traité, la Bulgarie doit être entièrement déchargée de toute part afférente à ces emprunts intérieurs.

Pour la même raison, la stipulation spéciale figurant à l'article 51, chiffre 1^{er}, alinéa 2, n'est pas applicable à la Bulgarie. Dans la répartition qui y est prescrite, on doit, à l'égard de cet Etat, tenir compte des recettes de douanes, tout en s'inspirant des conditions géographiques, sociales, économiques et de culture propres à chaque territoire et de nature à exercer une influence sur la capacité de consommation de la population.

2° Se plaçant sur le terrain même du Traité, la Bulgarie soutient que, dans l'esprit de ce Traité, la répartition prescrite par les articles 46 et suivants doit être faite de telle sorte que les emprunts composant la D.P.O. soient mis à la charge des territoires anciennement ottomans au profit desquels les dits emprunts avaient été contractés.

Dès lors, la Bulgarie décline toute participation aux charges annuelles des emprunts dont notoirement n'a pas bénéficié le territoire pour lequel Elle est appelée à assumer une fraction de la D.P.O., en annuités et en capital.

De ce chef. Elle demande à l'Arbitre de la libérer de toute obligation à l'égard des emprunts Bagdad, séries I, II et III; Soma-Panderma, Hodeida-Sanaa, Irrigation de Konia (tableau Partie A).

3° Partant de l'idée que l'emprunt de 40 millions dit des chemins de fer orientaux a profité en partie au territoire bulgare en tant que ce territoire est traversé par une ligne comprise dans le réseau des dits chemins de fer, la Bulgarie estime être libérée de toute responsabilité à l'égard du dit emprunt par le fait qu'à la suite de la proclamation de son indépendance, en 1908, Elle a racheté la partie des lignes des chemins de fer orientaux qui, à cette époque, empruntait son territoire.

Quant au tronçon de 5 km. de la ligne Dedéagatch-Andrinople faisant partie des chemins de fer orientaux et traversant le territoire acquis par la Bulgarie à la suite des guerres balkaniques et conservé par Elle aujourd'hui, le Tribunal arbitral mixte franco-bulgare est actuellement saisi d'un procès intenté à l'Etat bulgare et de l'issue duquel dépend la question de savoir si ce dernier, pour le dit tronçon, doit ou non un dédommagement, d'où la conséquence (selon le Gouvernement bulgare) que, pour le moment, la Bulgarie ne saurait accepter aucune charge du chef du dit tronçon.

Enfin la Bulgarie demande que sa participation aux annuités de l'emprunt 5 % 1896 (tableau A) soit diminuée de 29 %, parce que, dans cette proportion, le Gouvernement ottoman a employé le dit emprunt à payer une partie des Chemins de fer orientaux rachetée depuis lors par l'Etat bulgare.

2. — La première de ces trois demandes bulgares a été combattue notamment par la Grèce et les *Etats sous mandat de la France*, lesquelles Parties ont fait observer

« que la solution donnée souverainement à la question par le Traité est obligatoire, à l'égard de la Bulgarie, en vertu de l'article 60 du Traité de Neuilly et que le Gouvernement bulgare s'est lui-même conformé au Traité en suivant, par ses délégués à Constantinople, les travaux du Conseil de la Dette visés à l'article 47, en demandant au Conseil de la Société des Nations de désigner l'arbitre prévu au même article, en comparaisant et prenant des conclusions au fond devant le dit arbitre ».

De son côté, le Conseil de la D.P.O., dans son rapport, constate qu'en déterminant la part d'annuités incombant à la Bulgarie il n'a fait que se conformer strictement au Traité, auquel s'adressent, en somme, les griefs formulés par le Gouvernement bulgare.

L'Arbitre estime ne pas pouvoir prendre en considération la thèse bulgare résumée sous chiffre 1 ci-dessus. Institué en vertu de l'article 47 pour veiller à la juste et stricte application du Traité, il ne peut accorder aucune attention à une demande quelconque tendant à lui faire rendre, pour quelque raison que ce soit, une décision contraire au Traité même. Or, sur le point à considérer ici, le Traité est formel. L'article 46 ne fait aucune distinction entre Dette extérieure et Dette intérieure de l'Empire Ottoman. Il décide la répartition de la D.P.O., « telle qu'elle est définie dans le Tableau annexé à la présente section » (section 1^{re} de la II^e Partie du Traité). Il l'ordonne selon les règles posées par lui-même exclusivement et sans réserver aucune stipulation internationale contraire. Il la prescrit entre un certain nombre d'Etats, parmi lesquels il embrasse, sans distinction, exception ni réserve, « les Etats en faveur desquels des territoires ont été détachés de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques de 1912-1923 ». La Bulgarie est indubitablement visée dans ce passage, ainsi qu'au dernier alinéa de l'article 46, lequel a trait, entre autres, à un territoire dont partie a passé de la souveraineté turque sous la souveraineté bulgare depuis le 1^{er} août 1914.

De même, les articles 50 et 51 s'appliquent à la Bulgarie, soit sous chiffre 1, soit également sous chiffre 2 des dits articles, pour autant que ce dernier comprend le territoire que vise le dernier alinéa de l'article 46. Dès lors, il est superflu de rechercher dans quelle mesure l'on est fondé à dire que, par l'effet de l'article 60 du Traité de Neuilly, l'Etat bulgare est soumis de plein droit aux stipulations du Traité de Lausanne.

Au surplus, il convient d'indiquer ici les constatations que voici :

a) A l'égard de la part de la D.P.O. qu'Elle s'est obligée à prendre en charge, la Bulgarie, par l'article 134 du Traité de Neuilly, s'est engagée à payer à valoir sur les sommes « nécessaires pour assurer le service de cette part de la Dette Ottomane et pour le temps où les territoires cédés ont été ou demeurent placés sous sa souveraineté telles sommes que pourra fixer ultérieurement une Commission qui sera nommée pour déterminer dans quelle mesure la cession de territoires ottomans entraînera obligation de contribuer à cette dette ».

b) Dans son premier Mémoire, page 1, le Gouvernement bulgare reconnaît que « l'intention des Puissances Alliées et Associées de laisser à une Commission le soin de déterminer ultérieurement dans quelle mesure la cession de territoires ottomans entraînera, pour les Etats cessionnaires, obligation de contribuer à la Dette Publique Ottomane, a été réalisée lors de la conclusion du Traité de Paix de Lausanne, qui, dans sa Partie II, traitant des clauses financières, renferme une section spéciale, destinée à régler la répartition de la Dette en question² ».

c) Sans rien préciser à l'égard de la signification du qualificatif « extérieure » ajouté au terme « Dette Publique Ottomane », l'article 134 du Traité de Neuilly paraît avoir donné à la Commission qu'il prévoit pouvoir souverain de fixer les sommes mises à charge de la Bulgarie. Par contre, l'article 47 du Traité de Lausanne, qui a conféré au Conseil de la Dette la tâche de cette Commission, ne l'a pas investi de ce pouvoir dans l'accomplissement de sa mission. Il a réservé aux Etats intéressés le droit de recourir à un Arbitre chargé par le Traité d'assurer, à l'égard de la répartition des annuités de la Dette, la juste interprétation et application du dit Traité.

Ce droit, qui ne peut évidemment être exercé que sur le terrain même du Traité, le Gouvernement bulgare en a fait usage en demandant au Conseil de la Société des Nations de désigner l'Arbitre, en comparaisant devant ce dernier et en prenant devant lui des conclusions, reconnaissant ainsi à l'Arbitre une compétence dont il est impossible à l'Arbitre de faire autre usage que d'appliquer le Traité même.

3. — La seconde demande de l'Etat bulgare, tendant à la répartition de la Dette et des annuités d'après la destination des emprunts et le profit qu'en ont retiré les territoires respectifs, a été combattue, entre autres, par la *Tunquie*, laquelle a rappelé qu'après examen la Conférence de Lausanne a rejeté le système de répartition ici préconisé par la Bulgarie. De son côté,

¹ Art. 60 du Traité de Neuilly :

« La Bulgarie s'engage à reconnaître la pleine valeur des Traités de paix et Conventions additionnelles qui sont ou seront conclues par les Puissances Alliées et Associées avec les Puissances ayant combattu aux côtés de la Bulgarie, à agréer les dispositions qui ont été ou seront prises concernant les territoires de l'ancien Empire Allemand, de l'Autriche, de la Hongrie et de l'Empire Ottoman, et à reconnaître les nouveaux Etats dans les frontières qui leur seront fixées ».

² Premier mémoire bulgare, page 1.

le Conseil de la Dette s'est borné à la constatation que, sur ce point également, il n'avait fait que se conformer strictement au Traité.

Les Actes de la Conférence de Lausanne démontrent effectivement que la question soulevée par la thèse bulgare a fait l'objet de laborieuses discussions au cours des négociations relatives au Traité. C'est, en particulier, la Délégation albanaise qui a soutenu qu'à l'égard d'« emprunts contractés dans un but déterminé et dont le produit a été employé au bénéfice exclusif d'une région déterminée, . . . il serait juste et raisonnable que l'Etat possesseur de ce territoire se chargeât du paiement de la dette y relative ¹ ».

Ce point de vue, appuyé par les uns, combattu par les autres, a finalement été écarté par la Conférence, qui a donné la préférence au système de la proportionnalité des revenus. Dans l'application des articles 46 et suivants, tous les emprunts figurant au Tableau sont mis sur le même pied et le Traité ne fait à leur égard aucune autre différence que celles qui, dans la répartition, peuvent résulter de l'application des articles 50 et 53. Dès lors, il n'est pas possible à l'Arbitre d'accueillir la demande bulgare.

4. — Il en faut dire autant de la troisième conclusion rappelée ci-dessus. D'une part — ainsi que le fait observer la *Turquie* dans son deuxième mémoire, pages 52 et suivantes — la désignation « Emprunt des Chemins de fer orientaux » ne signifie nullement que l'emprunt en cause ait été contracté pour ces chemins de fer. Elle s'explique bien plutôt par le fait que les revenus de l'Etat ottoman provenant des Chemins de fer orientaux ont été donnés en gage pour garantir le service du dit emprunt. D'autre part, les sommes payées par l'Etat bulgare relativement à la partie du réseau sise sur son territoire ont été versées par lui comme prix de l'acquisition de la propriété des secteurs en cause et à titre d'indemnité à la compagnie concessionnaire de l'exploitation. Ce paiement n'a aucun rapport avec l'emprunt dit des Chemins de fer orientaux. Il n'est d'aucun effet à l'égard de la répartition des annuités de cet emprunt et la Bulgarie n'est nullement exposée à payer deux fois la même chose en prenant à sa charge la part de ces annuités qui lui incombe.

2. — DATES A CONSIDÉRER.

I. *Thrace.*

a) *Conclusion présentée par la Bulgarie.*

Le Gouvernement bulgare estime que c'est à tort que, dans son travail, le Conseil de la Dette a pris la date du 9 août 1920, jour de l'entrée en vigueur du Traité dit de Neuilly, pour celle à partir de laquelle la Bulgarie devait être considérée comme ayant perdu la souveraineté des territoires cédés par Elle aux termes de ce Traité. Il expose, à l'appui, qu'en réalité ces territoires lui ont été enlevés dès l'époque où fut signé le Traité de Neuilly, c'est-à-dire en octobre-décembre 1919; et au cours des débats il a insisté sur le fait qu'à partir de ce moment non seulement les Puissances Alliées et Associées ont occupé militairement le territoire en question, mais qu'Elles ont expulsé toutes les autorités bulgares, remplacées par une administration complètement nouvelle. Cette circonstance démontre, de l'avis de la Bulgarie, que, dans le cas particulier, il y a eu non pas simple occupation militaire au cours d'hostilités encore ouvertes, mais, bien au contraire, exécution

¹ Actes de la Conférence de Lausanne, Première série, Tome III, pages 191-192.

virtuelle, bien qu'anticipée, d'un transfert de territoire consacré par le Traité de Neuilly, lequel était déjà signé. Dès lors, la *Bulgarie* demande que, dans l'application des articles 46 et suivants du Traité, l'on fasse remonter à la date du dit transfert effectif l'effet du changement territorial qui s'est ainsi produit.

La thèse bulgare a été combattue notamment par la *Grèce*, laquelle, d'accord avec le Conseil de la Dette, estime que, dans l'esprit du Traité, on doit prendre pour date du changement territorial signalé celle de la mise en vigueur du Traité qui l'a consacré.

L'Arbitre ne peut que se rallier à cette manière de voir. En elles-mêmes, les considérations présentées par la *Bulgarie* sont loin d'être dénuées de valeur, tant en ce qui concerne le remplacement des autorités bulgares qu'en regard du fait que, depuis octobre-décembre 1919, la *Bulgarie* a été privée des ressources d'un territoire pendant une période pour laquelle Elle demeure responsable de la part des annuités de la D.P.O. mise à sa charge en raison du dit territoire. Mais cette objection ne saurait prévaloir contre ce qu'a décidé le Traité.

Quels que soient les effets de l'occupation d'un territoire par l'adversaire avant le rétablissement de la paix, il est certain qu'à elle seule cette occupation ne pouvait opérer juridiquement le transfert de souveraineté.

Ainsi que le dit Fauchille (*Traité de Droit international public*, 8^{me} édition, tome II, n^o 1157):

« L'occupation, par l'un des belligérants, de partie du territoire de l'autre belligérant est un pur fait. C'est un état de choses essentiellement provisoire, qui ne substitue pas légalement l'autorité du belligérant envahisseur à celle du belligérant envahi, mais donne seulement au premier le pouvoir et les moyens d'accomplir sur le territoire des actes utiles aux fins de la guerre. »

« L'occupation ne transfère aucun droit de souveraineté à l'occupant, mais seulement l'exercice de quelques-uns des droits à la souveraineté: l'exercice de ces droits découle du pouvoir de fait de l'occupant et se trouve légitimé par la nécessité de sauvegarder l'ordre public, indispensable aux habitants et à l'armée ennemie. » (*Manuel français de 1913*, cité par Fauchille, eodem.)

Dès lors, le transfert de souveraineté ne peut être considéré comme effectué juridiquement que par l'entrée en vigueur du Traité qui le stipule et à dater du jour de cette mise en vigueur. Une dérogation à ce principe ne peut être admise que si elle est nettement convenue dans le Traité en cause. C'est là précisément ce qu'a fait le Traité de Versailles en décidant, à l'article 51, que: « Les territoires cédés à l'Allemagne en vertu des Préliminaires de Paix signés à Versailles, le 26 février 1871, et du Traité de Francfort, du 10 mai 1871, sont réintégrés dans la souveraineté française à dater de l'Armistice du 11 novembre 1918. » Le Traité de Neuilly ne contient aucune disposition analogue fixant rétroactivement à une date antérieure à la mise en vigueur le transfert de souveraineté pour les changements territoriaux qu'il consacre.

De même, le Traité de Lausanne, article 53, s'en tient, dans la règle, à la date de la mise en vigueur des Traités respectifs, et a soin de fixer lui-même telle autre date à laquelle, par exception, il donne la préférence. Dans ces conditions, il n'est pas possible d'accueillir la demande présentée par la *Bulgarie*.

b) *Conclusion présentée par la Grèce*

Dans son second mémoire, page 14, la *Grèce* a soulevé — ce qu'elle ne paraît pas avoir fait jusqu'alors — la question de savoir si, en application du même

principe. l'Arbitre ne devrait pas reconnaître que, pour le territoire visé par la conclusion bulgare ci-dessus; l'obligation de l'Etat hellénique, par rapport à la D.P.O., n'a pris date que le 6 août 1924, jour de l'entrée en vigueur du Traité de Lausanne. A l'appui, Elle fait observer que, par le Traité de Neuilly, le territoire en cause a été cédé, non à l'Etat hellénique, mais aux Puissances Alliées et Associées, lesquelles ne l'ont rétrocédé à la Grèce qu'en vertu d'un Protocole entré en vigueur le même jour que le Traité de Lausanne.

Le Gouvernement hellénique demande à l'Arbitre de modifier en conséquence le travail du Conseil de la D.P.O.

A cette demande il a été répondu, notamment au nom des *Etats placés sous mandat de la France* que la formule employée au Traité de Neuilly et d'après laquelle la Bulgarie a renoncé au dit territoire en faveur des Puissances Alliées et Associées ne représente qu'une fiction analogue à celle en vertu de laquelle, en 1866, l'Autriche a cédé pour la forme à l'Empereur Napoléon III la Vénétie, dont, en réalité, la souveraineté devait être transférée à l'Italie. La situation est la même et, à partir du jour où la Bulgarie a perdu la souveraineté du territoire en cause, les charges imposées par le Traité pour ce territoire doivent être attribuées à la Grèce, qui en fait l'a possédé dès l'entrée en vigueur du Traité de Neuilly.

De l'avis de l'Arbitre, la question doit être résolue, non d'après une règle de droit pur, mais bien plutôt en conformité de l'intention commune des Hautes Parties contractantes, telle que l'Arbitre est appelé à l'interpréter.

Le territoire en cause a été, par les Puissances Alliées et Associées, cédé à la Grèce aux termes d'un Traité spécial conclu à Sèvres le 10 août 1920. A la suite des événements qui ont fait obstacle à la ratification du Traité de Sèvres entre les Puissances Alliées et Associées, d'une part, la Turquie, d'autre part, la ratification de ce Traité spécial est demeurée en suspens et, dans un Protocole signé le 24 juillet 1923, les Puissances intéressées sont convenues que ladite ratification aurait lieu en même temps que celle du Traité de Lausanne. A un point de vue théorique et formel, on ne saurait donc contester la justesse de l'observation présentée aujourd'hui par la Grèce. Mais la question à trancher par l'Arbitre est de savoir quelle a été l'intention commune des Hautes Parties contractantes en ce qui concerne l'application des articles 46 et suivants du Traité. Il est hors de doute que la responsabilité de la Bulgarie a pris fin le 9 août 1920. Pour la période entre cette date et le 6 août 1924, on ne peut la mettre à la charge que de la Grèce, en mains de laquelle le territoire avait passé, à moins de l'attribuer aux Puissances Alliées et Associées, ce à quoi personne n'a pu songer. Dès lors, l'Arbitre, interprétant la commune intention des Puissances signataires, estime que le Conseil de la Dette a eu raison de prendre le 9 août 1920 comme date à laquelle, pour le territoire en cause, prenaient fin les obligations de la Bulgarie et prenaient naissance celles de la Grèce.

II. *Bons du Trésor* 1911, 1912, 1913.

Au bas de la Partie A du « Tableau de la D.P.O. antérieure au 1^{er} novembre 1914 » figurent les emprunts que voici :

Emprunt	Date du contrat	Intérêts	Période d'amortissement
Bons du Trésor 5 % 1911 (achat de vaisseaux de guerre)	13 VII/1911	5 %	1915*
Bons du Trésor. Banque impériale ottomane, 1912	8-21/XI 1912	6 %	1915*
Bons du Trésor, 1913, y compris les Bons émis directement	19/I-1 ^{er} /II/1913	5 %	1918*

A l'égard de ces Bons de Trésor, le plan de répartition établi par le Conseil de la Dette fait l'objet de deux contestations:

a) *Demande des Etats sous mandat français.*

L'article 53 du Traité dispose que:

« Les annuités de la Dette Publique Ottomane, telle qu'elle est définie à la Partie A du Tableau annexé à la présente Section, dues par les Etats en faveur desquels un territoire a été détaché de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques, seront exigibles à dater de la mise en vigueur des Traités qui ont consacré le transfert de ces territoires aux dits Etats. En ce qui concerne les îles visées à l'article 12, l'annuité sera exigible à partir du 1^{er}/14 novembre 1913, et, en ce qui concerne les îles visées à l'article 15, l'annuité sera exigible à partir du 17 octobre 1912.

Les annuités dues par les Etats nouvellement créés sur les territoires asiatiques détachés de l'Empire Ottoman en vertu du présent Traité et par l'Etat auquel le territoire visé au dernier alinéa de l'article 46 a été attribué, seront exigibles à dater du 1^{er} mars 1920. »

Se fondant sur cette stipulation, les *Etats sous mandat de la France* estiment que c'est à tort que, dans l'œuvre de répartition prescrite par l'article 50 du Traité, le Conseil de la D.P.O. les a appelés à participer aux annuités afférentes aux Bons du Trésor susmentionnés. En vertu des contrats régissant ces Bons, toutes les annuités dues par l'Empire Ottoman devaient être payées avant le 1^{er} mars 1920. Cela est confirmé par le Tableau A, qui indique les années 1916, 1915 et 1918 comme dates auxquelles s'achevait l'amortissement des trois emprunts. Qu'une note au pied du Tableau A renvoie à l'article 54, cela ne signifie pas que le Traité ait entendu modifier les dates contractuelles de l'exigibilité des annuités, pour ce qui a trait à leur répartition entre les Etats intéressés. L'article 54 ne fait qu'accorder un terme de paiement supplémentaire à celles des Puissances qui demeurent grevées des annuités en question par l'effet de la répartition opérée en conformité du Traité. Il n'affecte pas la répartition même, laquelle — à l'égard du Tableau A — est régie exclusivement par les articles 50, 51 et 53 du dit Traité. Dès lors, ce sont bien les dates 1916, 1915 et 1918, portées au Tableau A, qui, au point de vue de la répartition, continuent à déterminer la date d'exigibilité des annuités respectives, et, ces annuités ayant été toutes exigibles avant le 1^{er} mars 1920, aucune d'elles ne peut être mise à la charge des Etats nouvellement créés sur les territoires asiatiques détachés de l'Empire Ottoman.

* Voir art. 54.

En conséquence, les Pays placés sous mandat français demandent à l'Arbitre de décider que ces Etats nouvellement créés ne sont pas tenus de participer au paiement des annuités des Bons du Trésor 1911, 1912, et 1913 et d'ordonner que le plan de répartition soit modifié en conséquence.

S'opposant à cette demande, la *République turque* a objecté tout d'abord qu'il n'appartenait pas aux Pays sous mandat français — seuls à conclure ainsi — de prendre des conclusions pour compte d'autres Etats nouvellement créés, lesquels n'ont pas estimé eux-mêmes devoir formuler la même demande. Au fond, de l'avis de la Turquie, la thèse combattue par Elle est en contradiction manifeste avec les principes posés par le Traité à l'égard de la répartition qu'il prescrit. Figurant au Tableau A, les Bons du Trésor de 1911, 1912 et 1913 doivent être répartis en conformité de l'article 50. Cela s'applique aux « charges annuelles », aussi bien qu'au « capital nominal » (art. 50). Ainsi donc, tant pour les annuités que pour le capital, les Bons du Trésor de 1911 rentrent tout d'abord dans la répartition qu'ordonne l'article 50, chiffre 1^{er}. Le solde restant à la charge de l'Empire Ottoman et les Bons du Trésor de 1912 et de 1913 sont à répartir en conformité de l'article 50, chiffre 2. La répartition ainsi prescrite n'est pas mise en échec par l'article 53, lequel se borne à fixer la date à partir de laquelle deviennent exigibles, à l'égard des Etats auxquels il a trait, les annuités mises à leur charge par l'effet de l'article 50. Bien plus, l'article 53, qui ne vise que les « annuités des emprunts », n'est pas applicable aux Bons du Trésor, lesquels, remboursables à très bref délai, ne sauraient être assimilés à des emprunts ordinaires, comportant des annuités réparties sur une longue période d'amortissement.

La thèse des Etats sous mandat français a été également combattue par le Gouvernement hellénique. D'après ce dernier, les Bons du Trésor sont une dette à répartir — comme toutes les autres figurant au Tableau A — selon les prescriptions de l'article 50, l'article 53 se bornant à fixer la date à partir de laquelle les Etats qui y sont visés deviennent débiteurs de la part d'annuités et de capital mise à leur charge en vertu de l'article 50.

Dans son rapport, le Conseil de la Dette expose qu'il n'a fait que se conformer au Traité, lequel prescrit la répartition des Bons de 1912 et 1913, aussi bien que de ceux de 1911. La thèse soutenue par les Etats sous mandat français aboutit à éliminer de la répartition les Bons de 1912 et 1913, ce qui est manifestement contraire au Traité. Pour demeurer fidèle à ce dernier, on doit prendre en considération, comme date d'exigibilité des Bons, celle que fixe l'article 54, lequel a, dans ce domaine, créé une situation juridique nouvelle.

Au cours des débats, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont déclaré se rallier aux conclusions prises par les Etats sous mandat français.

Pour trouver la solution du problème à la lumière des articles applicables du Traité, l'Arbitre s'inspire des considérants que voici :

a) On ne saurait dire que les Bons du Trésor échappent à l'empire de l'article 53 parce qu'en raison de leur nature spéciale ils ne peuvent être considérés comme emprunts auxquels s'applique le terme « annuités des emprunts » qu'emploie l'article 53. En émettant les Bons du Trésor de 1911, 1912 et 1913, l'Empire Ottoman a bien, en fait, contracté des emprunts, dont le caractère particulier mérite d'être pris en considération, mais qui n'en rentrent pas moins dans la liste des emprunts figurant au Tableau A et qu'embrasse, aussi bien que les autres, l'article 53 visant « les annuités des emprunts de la D.P.O., telle qu'elle est définie à la Partie A du Tableau ».

D'autre part, malgré une rédaction qui aurait pu être plus heureuse, le sens de l'article 53 peut être trouvé sans peine, si l'on a soin de le mettre en regard de l'article 55.

Pour chacun des Etats qui y sont visés, la date qui le concerne est la date à partir de laquelle cet Etat participe aux charges des annuités de la D.P.O. En d'autres termes, cet Etat ne peut être appelé à contribuer au paiement que des seules annuités devenant exigibles à partir de la dite date.

b) Il est, par contre, une autre objection qui s'élève contre la thèse soutenue par les Etats sous mandat français.

Ainsi que l'a reconnu leur représentant au cours des débats, elle aboutit à la conséquence que la répartition prescrite à l'article 50 ne pourrait embrasser que les annuités des Bons du Trésor de 1911 exigibles, d'après le contrat primitif, avant les dates mentionnées à l'alinéa premier de l'article 53. Seules ces annuités seraient réparties entre les Etats que vise l'article 50, chiffre 1, du Traité. Le solde de ces annuités restant à charge de l'Empire Ottoman, ainsi que les Bons du Trésor de 1912 et 1913, seraient exclus de la deuxième répartition prescrite par l'article 50, chiffre 2.

Si c'est là ce que voulaient les Hautes Parties contractantes, Elles n'eussent pas rangé les Bons du Trésor 1912 et 1913 parmi ceux qui figurent au Tableau A. Le trait particulier des Bons du Trésor, c'est qu'en raison du très bref délai de remboursement les annuités représentent, pour la plus grande partie de leur montant, un amortissement important du capital même. Ce fait n'a pu échapper à l'attention des négociateurs du Traité, et si, en rédigeant l'article 53, ils avaient eu en vue, à l'égard des Bons, les dates primitives des annuités, ils n'auraient pu songer à prescrire, pour ceux de 1912 et 1913, une répartition qui, en réalité, ne pouvait avoir lieu. Inutile, en effet, de faire observer que laisser des emprunts tout entiers à la charge d'une Partie, ce n'est pas les « répartir ».

Or, loin d'en décider ainsi, le Traité ne fait aucune distinction entre les Bons du Trésor et les autres emprunts qu'énumère le Tableau A. Au même titre que ces derniers, les Bons du Trésor tombent sous l'application des articles 46 et suivants. Les Bons 1911 font partie des « emprunts antérieurs au 17 octobre 1912 » (article 50, chiffre 1); les Bons 1912 et 1913 rentrent parmi les « emprunts contractés par l'Empire Ottoman entre le 17 octobre 1912 et le 1^{er} novembre 1914 » (article 50, chiffre 2). Il paraît donc évident qu'en rédigeant l'article 53 les négociateurs du Traité n'ont pu avoir en vue, à l'égard des Bons du Trésor 1911; 1912 et 1913, les dates d'exigibilité primitivement fixées et qu'ils ont envisagé les dates nouvelles fixées à l'article 54.

Il n'existe aucune raison pour faire ici abstraction de l'article 54 et le considérer comme étranger à la question à résoudre. On le peut d'autant moins qu'une dette n'est pas juridiquement « exigible » aussi longtemps que le débiteur n'est pas, en droit, tenu de la payer et que, dès lors, en reculant de dix ans la date du remboursement des Bons du Trésor, ou plus exactement des différentes « dates de remboursement », l'article 54 a fixé, par là même, les nouvelles dates d'exigibilité des annuités correspondantes. Cette conclusion est corroborée par le fait que, dans le Tableau A, le Traité accole à la mention de la date primitive de l'amortissement des Bons du Trésor une note renvoyant à l'article 54, par lequel cette date est modifiée.

En conséquence, la demande présentée par les Etats sous mandat français ne peut être accueillie.

Subsidiairement s'est posée, en particulier au cours des débats, la question de savoir si, dans les termes employés à l'article 54, le Traité n'avait pas

visé un échelonnement des annuités sur la période de dix ans qui y est fixée. A première vue, cette interprétation paraît trouver quelque appui dans les mots « dans le délai de dix ans » figurant à l'article 54. Mais elle se heurte d'emblée au fait que, d'après le même article, ce délai de dix ans est à compter « *des dates* de remboursement fixées par les contrats ». Ces dates, multiples, figurent sur les titres (Bons, coupons) respectifs. Un nouvel échelonnement sur une période de dix ans les modifierait de fond en comble, indépendamment de la difficulté d'émettre les nouveaux titres qui deviendraient nécessaires. L'éventualité d'une pareille émission paraît s'être présentée à l'esprit des négociateurs du Traité, car deux projets successifs discutés à Lausanne portaient que « les Bons du Trésor 1911, 1912 et 1913 . . . seront stipulés remboursables, etc. » (Actes de la Conférence de Lausanne, 1^e série, t. III, p. 156, chiffre VI). Mais si vraiment on songeait alors à l'émission de nouveaux Bons, l'idée fut certainement abandonnée, car l'article 54 vise indubitablement les titres actuels en stipulant que les Bons . . . seront remboursés dans le délai de dix ans à compter des dates de remboursement fixées par les contrats, ce qui revient à dire que, pour chaque titre, tel qu'il existe aujourd'hui, la date de remboursement qu'il indique est prorogée de dix ans.

b) *Conclusion présentée par la Turquie.*

L'article 54 dispose que :

« Les Bons du Trésor de 1911, 1912 et 1913, énumérés dans la Partie A du Tableau annexé à la présente Section, seront, dans le délai de dix ans à compter des dates de remboursement fixées par les contrats, remboursés avec les intérêts stipulés. »

Dans la répartition faite par lui à l'égard de ces Bons, le Conseil de la Dette a, pour le terme de dix ans ainsi statué, compté des intérêts moratoires, ainsi que des commissions. Il expose à l'appui, dans son rapport, que la concession de ce terme n'a pas exonéré les Etats débiteurs des conséquences du non paiement des sommes respectives aux échéances primitives. Les mots « avec les intérêts stipulés » figurant à la fin de l'article 54 visent, de même que l'expression « avec intérêts », à laquelle ils ont été substitués, des intérêts moratoires égaux à ceux que stipulaient les contrats. S'il est vrai qu'en principe des annuités ne portent pas intérêt, l'on doit considérer que celles des Bons du Trésor représentent, pour la plus grande part du montant en cause, un amortissement du capital même, capital pour lequel le créancier doit recevoir un intérêt jusqu'au jour où il lui est remboursé.

La *Turquie* estime que c'est à tort et sans droit que le Conseil de la Dette a grevé les annuités à répartir d'intérêts et de commissions que le Traité ne l'autorisait pas à y ajouter. En remplaçant par les mots « avec les intérêts stipulés » l'expression « avec intérêts » figurant à la fin de l'article 54 dans des projets formulés au cours de la Conférence de Lausanne, les négociateurs du Traité ont voulu manifestement s'en tenir aux seuls intérêts dus aux porteurs en vertu des contrats respectifs. Ces contrats ne prévoient pas d'intérêts à payer sur les annuités, dont chacune avait une échéance fixe indiquée sur le coupon respectif et indépendante de celle du Bon même. Le Traité ne prévoit pas non plus d'intérêts moratoires. Il ne pouvait songer à en grever les Etats débiteurs, alors qu'il avait pour objet d'assurer, en le facilitant, le paiement de la Dette Publique Ottomane.

En conséquence, la *Turquie* conclut au retranchement des intérêts et commissions contre lesquelles elle s'élève.

Sa demande a été appuyée par la Bulgarie, la Grèce et l'Italie. Déclinant toute dette à l'égard des Bons du Trésor (voir ci-dessus, p. 557), les Etats sous mandat français estiment que la question des intérêts moratoires n'a pas trait à la répartition des annuités entre les Etats intéressés, répartition à laquelle l'article 54 demeure étranger, et qu'elle ne se présente que dans les rapports entre créanciers et débiteurs. Subsidiairement, ils ont soulevé la question de savoir si l'article 54 n'a pas pour effet d'échelonner sur dix années consécutives le remboursement des Bons du Trésor et si, le cas échéant, cet échelonnement ne doit pas être pris en considération dans le plan de répartition.

Il n'y a lieu de revenir ni sur ce dernier point, examiné plus haut, ni sur la thèse soutenue ci-dessus par les Etats sous mandat français à l'égard des Bons du Trésor. D'autre part, on ne saurait écarter le problème en le considérant comme question à trancher entre porteurs des Bons et Etats débiteurs, puisque aussi bien l'article 54 intervient entre eux en reculant de dix ans la date d'exigibilité des annuités et que, d'autre part, la contestation porte sur des chiffres concrets dans la répartition même des annuités entre les Etats intéressés. Quant au fond, il est incontestable que les intérêts moratoires ne peuvent être mis à charge d'un débiteur qu'en vertu d'une prescription autorisant le créancier à les réclamer. En l'espèce, une stipulation de ce genre ne figure pas dans les contrats. On ne saurait non plus la trouver dans le Traité, puisqu'au contraire, dans la teneur qu'il a reçue en définitive, l'article 54 vise, non pas des intérêts en général, mais bien « les intérêts stipulés », c'est-à-dire ceux-là seuls que prévoyaient les contrats. A vrai dire, dans la version anglaise de l'article 54, on lit les mots « with interest at the agreed rate » (avec intérêts au taux stipulé), mais de la phrase finale du Traité il faut conclure que c'est le texte français qui a valeur officielle.

De ce qui précède, il résulte que la demande de la Turquie doit être accueillie.

III. Irrigation de la plaine de Konia.

Le 10/23 novembre 1323/1907 a été conclue entre le Gouvernement impérial ottoman et la Société du chemin de fer ottoman d'Anatolie une convention que l'on peut résumer comme suit ¹ :

Le Gouvernement impérial charge la société d'exécuter pour compte du Trésor ottoman les travaux nécessaires pour irriguer la plaine de Konia et, d'autre part, pour dessécher le lac de Karaviran et irriguer des terrains ainsi rendus utilisables, le tout suivant les indications d'un plan général et d'un cahier des charges annexés au contrat.

La société s'engage à exécuter les travaux, en vue desquels tous plans et projets, ainsi que toutes cartes, etc., devront être soumis à l'approbation du Gouvernement. Les travaux seront commencés dans un délai de quatre mois dès l'approbation des plans et projets et achevés en six ans, sauf empêchement dû à un cas de force majeure.

Indépendamment du contrôle réservé au Ministère du Commerce et des Travaux publics, à l'égard des travaux en cours d'exécution, ces travaux, une fois achevés, feront l'objet, par section exploitable, d'une réception provisoire suivie, un an plus tard, de la réception définitive, à dater de laquelle le Gouvernement impérial prendra en mains lui-même l'exploitation.

¹ Voir le texte de la convention dans le « Recueil des Contrats d'emprunts, d'avances etc. conclus par le Gouvernement impérial ottoman, de 1913 à 1918 », Constantinople 1922, p. 5.

Aux termes d'un devis sommaire faisant partie de la convention, le coût des travaux est fixé à la somme de fr. 19.500.000, au delà de laquelle le Gouvernement impérial n'est pas engagé.

Le coût réel des travaux, suivant les unités de prix indiquées dans la convention, sera établi à la réception provisoire de l'ensemble des travaux.

Le chiffre réel des frais des travaux, jusqu'à concurrence de la somme de fr. 19.500.000 ci-dessus, chiffre auquel s'ajoute un intérêt simple au taux de 5 % sur le montant des situations provisoires, constituera la dette du Gouvernement impérial envers la société, du chef des frais des travaux.

Le chiffre définitif de cette dette est fixé de la manière suivante :

a) Au cours des travaux, la société présente au Ministère compétent des situations provisoires, dont le montant, une fois la situation approuvée par l'autorité turque, porte intérêt à 5 % l'an dès une date de trois mois antérieure à la situation respective. D'autre part, le Gouvernement impérial verse à la société, au cours des travaux, une somme annuelle de 25.000 Livres turques.

Lors de la réception provisoire, on établira tout d'abord la balance entre les situations provisoires avec intérêts et les versements annuels faits par le Gouvernement. Le solde restant dû à la Société du chef de l'exécution totale des travaux constitue une dette remboursable dans le délai de 35 ans au moyen d'une annuité s'ajoutant à l'intérêt de 5 % l'an.

Le chiffre définitif de cette dette a été ainsi établi lors de la réception provisoire des travaux, le 5/18 novembre 1913.

C'est cette dernière date qui figure au Tableau A comme date du contrat et en conformité de l'indication ainsi fournie le Conseil de la D.P.O. a fait rentrer l'emprunt dans la catégorie de ceux qui, postérieurs au 17 octobre 1912, doivent être répartis selon les prescriptions de l'article 50, chiffre 2, du Traité.

La décision du Conseil a été attaquée par *l'Irak, la Palestine et la Transjordanie*, ainsi que par la Turquie. D'après ces Puissances, l'opération accomplie en novembre 1913 n'a pas été la conclusion d'un contrat d'emprunt; elle s'est bornée à fixer le chiffre définitif, on pourrait plutôt dire le solde, d'une dette née déjà du contrat de 1907, du seul, en définitive, qui soit intervenu entre le Gouvernement Ottoman et la Société.

Le caractère de la dette existant comme telle dès 1907 se révèle encore — ajoutent les recourants — dans le fait que le Gouvernement impérial était débité d'un intérêt de 5 % sur le montant de chaque situation provisoire, et ce avant même que fussent terminés les travaux auxquels se rapportait chaque situation, puisque l'intérêt était calculé dès une date antérieure de trois mois à la présentation de la dite situation.

La mention de l'année 1913 au Tableau A ne peut s'expliquer que par une erreur manifeste, qu'il convient de rectifier; et par une coïncidence singulière, l'autre date, 1932, portée au même tableau comme date d'amortissement, est également erronée, puisqu'en vertu même du contrat de 1907 la dette ne sera entièrement amortie qu'en 1948, soit 35 ans après la réception provisoire. En conséquence, l'Irak, la Palestine, la Transjordanie et la Turquie demandent à l'Arbitre de décider que l'emprunt relatif à l'irrigation de la plaine de Konia, considéré comme emprunt contracté en 1907, rentre dans la catégorie de ceux qui doivent être répartis tout d'abord en conformité de l'article 50, chiffre 1^{er}, du Traité et, pour le solde seulement, d'après l'article 50, chiffre 2.

Les Gouvernements hellénique et italien ont combattu cette conclusion.

D'après eux, le contrat de 1907 embrasse, en réalité, deux opérations distinctes :

a) Un contrat d'entreprise par lequel le Gouvernement turc a confié à la Société du chemin de fer ottoman d'Anatolie des travaux dont celle-ci a assumé l'exécution en qualité d'entrepreneur ;

b) Un arrangement grâce auquel, lors de la réception provisoire ultérieure des travaux, le solde dû par l'Empire Ottoman, au lieu d'être immédiatement versé par lui, serait considéré et traité comme montant d'un emprunt portant intérêt et à amortir en 35 ans.

Le paiement d'un intérêt sur les situations provisoires était un paiement, non de débiteur à créancier, mais de maître à entrepreneur. En réalité, la société n'a prêté aucune somme au Gouvernement impérial avant le jour où, lors de la réception provisoire, elle a, au lieu de recevoir immédiatement le solde du prix des travaux, assumé à l'égard du dit solde le rôle de créancier d'une dette transformée et consolidée sous la forme d'un prêt amortissable à longue échéance.

Le paiement d'un intérêt sur le prix des travaux établi par les situations provisoires avait simplement pour effet d'assurer à la société l'équivalent d'une rémunération du travail simultanée au travail même.

En effet, les situations provisoires étaient présentées tous les six mois. En calculant l'intérêt sur le total du chiffre qu'elles accusaient, et ce dès la fin du troisième mois, on plaçait l'entrepreneur dans la même position que s'il eût été payé chaque jour pour son travail.

De ce qui précède, la Grèce et l'Italie ont conclu que la date de 1913, portée au Tableau A, ne peut en aucune façon être attribuée à une erreur ; ce d'autant moins que le Tableau indique la date concrète et précise du 5/18 novembre 1913, date du jour où, en réalité, a eu lieu l'opération par laquelle le solde du prix des travaux a pris le caractère d'une somme prêtée par la Société.

Dans son rapport, le Conseil de la Dette a fait observer qu'il a dû voir en la date figurant au Tableau A une véritable stipulation du Traité, laquelle doit être prise et respectée au même titre que les autres.

Au cours des débats, la thèse soutenue par les pays sous mandat britannique et par la Turquie a été défendue également par les Etats sous mandat de la France, le point de vue contraire par la Bulgarie.

Incontestablement chacune de ces deux interprétations peut s'appuyer sur des arguments tirés de la convention de 1907. D'une part, ce contrat, qui n'a pas été suivi, en 1913, d'une convention d'emprunt *ad hoc*, paraît ne faire aucune distinction entre les versements annuels opérés par le Gouvernement turc au cours des travaux et le solde du prix de ces derniers.

D'autre part, il ne consacre pas une opération par laquelle, dès le début, la Société, à titre de prêt, avançait au Gouvernement turc des sommes que ce dernier s'engageait à lui rembourser ultérieurement avec intérêts et par voie d'amortissement.

Jusqu'à l'achèvement des travaux la situation juridique des parties paraît avoir été plutôt celle d'entrepreneur et de maître de l'ouvrage commandé.

Les intérêts payés sur les situations provisoires ne sont pas l'indication décisive d'un emprunt, puisqu'en fin de compte ils tendaient plutôt à assurer à l'entrepreneur la même situation que s'il était payé chaque jour pour son travail quotidien.

C'est au jour de la réception provisoire que prend fin ce régime de situations semestrielles présentées par l'entrepreneur et de versements annuels effectués par le Gouvernement impérial. A cette date, les Parties — balance

faite du doit et de l'avoir de chacune d'elles — arrêtent le chiffre définitif de ce qui reste dû à la Société. C'est de ce jour que part, sur la base du dit chiffre définitif, le service régulier de l'intérêt annuel et de l'amortissement prévus au contrat.

Les deux interprétations en présence sont donc plausibles et, en fait, elles ont été proposées et défendues au cours des travaux de la Commission qui a siégé à Paris, en 1913, pour les Affaires balkaniques ¹.

Dans ces conditions, il n'est pas possible à l'Arbitre d'attribuer à une véritable erreur l'indication du 5/18 novembre 1913 figurant au Tableau A.

Pour que l'on pût parler d'erreur à rectifier, il faudrait démontrer qu'en réalité les Puissances signataires du Traité considéraient l'emprunt en cause comme un emprunt de 1907, que c'est sur la date de 1907 que portait leur accord et que la mention du 5/18 novembre 1913 au Tableau est le fait d'une bévue.

Cette preuve fait défaut. Dès lors, il serait superflu de décider ici laquelle des deux interprétations du contrat est le plus justifiée et de dire si c'est à tort ou à raison que les négociateurs du Traité se sont arrêtés à la date indiquée au Tableau A. La tâche de l'Arbitre n'est pas, en effet, de choisir aujourd'hui entre les deux thèses en présence. Son devoir est d'appliquer le Traité et, faute de pouvoir déclarer que la date en question n'exprime pas l'intention commune des Hautes Parties contractantes, il doit s'en tenir à cette date et décider en conséquence.

IV. *Avances de la Société des Phares.*

Le Tableau annexé à la I^{re} Section de la Partie II du Traité comprend sous lettre B trois « Avances » faites par l'Administration des Phares, la première (1904) de 55.000 Ltq., la deuxième (1907) de 300.000 Ltq., la troisième (1913) de 500.000 Ltq.

La répartition de ces avances est régie par l'article 52 du Traité, lequel, dans sa première partie, dispose que :

« Les avances prévues à la Partie B du Tableau annexé à la présente Section seront réparties entre la Turquie et les autres Etats visés à l'article 46 dans les conditions suivantes :

« 1^o En ce qui concerne les avances prévues au Tableau qui existaient au 17 octobre 1912, le montant du capital non remboursé, s'il en existe, à la date de la mise en vigueur du présent Traité, ainsi que les intérêts échus depuis les dates mentionnées au premier alinéa de l'article 53 et les remboursements effectués depuis ces dates, seront répartis d'après les dispositions prévues par le paragraphe 1 de l'article 50 et par le paragraphe 1 de l'article 51.

« 2^o En ce qui concerne les sommes incombant à l'Empire Ottoman par suite de cette première répartition et les avances prévues au Tableau qui ont été contractées par ledit Empire entre le 17 octobre 1912 et le 1^{er} novembre 1914, le montant du capital non remboursé, s'il en existe, à la date de la mise en vigueur du présent Traité, ainsi que les intérêts échus depuis le 1^{er} mars 1920 et les remboursements effectués depuis ladite date, seront répartis d'après les dispositions prévues par le paragraphe 2 de l'article 50 et le paragraphe 2 de l'article 51. »

¹ Commission financière des Affaires Balkaniques, Première Session, Paris 1913, p. 326.

Dans le plan établi par lui, le Conseil de la Dette, relativement à ces trois avances, a réparti le capital primitif en en détachant les intérêts qui s'y étaient ajoutés à la fin de chaque année, par l'effet de l'article 3 des contrats en cause.

Quant aux intérêts mis à la charge des Etats autres que la Turquie, il les a calculés en conformité de l'article 3 des contrats, sur leur part respective de la dette en capital, à partir des dates fixées pour eux à l'article 53.

Le Gouvernement turc s'est élevé contre ce procédé. D'après lui, le terme « capital » employé à l'article 52 comprend tout intérêt capitalisé et faisant désormais partie du capital proprement dit. Fidèle à l'article 3 des contrats, le Conseil aurait dû répartir entre les Etats intéressés le capital ainsi augmenté, et tel qu'il s'était accru au jour de la répartition. A défaut, et si l'on ne voulait considérer comme « capital » que le capital primitif, encore fallait-il respecter les contrats en ajoutant aux intérêts impayés les intérêts qu'ils ont produits. Dès lors, la *Turquie* demande à l'Arbitre de modifier en conséquence le plan de répartition arrêté par le Conseil.

Cette conclusion a été combattue par les Etats sous mandat français, la Grèce, l'Irak, la Palestine, la Transjordanie et l'Italie, lesquelles Parties ont exposé, à l'appui, qu'en séparant, comme il l'a fait, le capital et l'intérêt à répartir, le *Traité* n'avait pas compris dans le premier des intérêts capitalisés, et que, par l'expression « capital », il n'avait visé que le capital primitif non encore remboursé à la date de la répartition. Au surplus, on a fait observer que, si les intérêts impayés devaient être capitalisés, ils représenteraient à la clôture des comptes, chaque année, une avance nouvelle du créancier au débiteur et que toute pareille avance postérieure au 1^{er} novembre 1914 devrait être exclue de la répartition en conformité de l'article 50, chiffre 2, auquel l'article 52 se réfère expressément. Les Pays sous mandat français ont soutenu, en outre, que, dans l'esprit de l'article 52, ils n'étaient responsables, même à partir du 1^{er} mars 1920, que de l'intérêt simple sur la part de capital mise à leur charge et qu'au delà de cette limite l'article 3 des contrats ne leur était pas opposable.

Au cours des débats et avant que soit abordé le fond de la contestation, l'Arbitre, *proprio motu*, a signalé aux Parties le doute et l'hésitation que, même en l'absence de tout déclinatoire de leur part, il éprouvait à l'égard de sa propre compétence quant au point ici en litige, en raison du fait que l'article 47, dont il tient sa mission, ne mentionne pas la Partie B du Tableau, où figurent les avances de la Société des Phares. Des déclarations faites alors par les Parties, il résulte que, bien que le point n'ait pas échappé à leur attention, Elles acceptent la compétence de l'Arbitre, laquelle, dans l'esprit du *Traité*, doit embrasser la Partie B aussi bien que la Partie A du Tableau.

L'Arbitre se range à cet avis. Il serait incompréhensible que, voulant réserver aux Etats en cause la garantie du recours à un arbitre contre les décisions du Conseil de la Dette, le *Traité* l'ait néanmoins exclue à l'égard de la Partie B du Tableau. Cela est d'autant plus vrai que, d'une part, le Conseil de la Dette tient de l'article 52 la même mission pour la Partie B que de l'article 47 pour la Partie A, et que, d'autre part, le bénéfice d'un recours à l'Arbitre est également réservé aux Parties par l'article 49, en ce qui concerne la répartition du capital nominal de la D.P.O. On est plutôt fondé à croire — et cette appréciation est fortifiée par la lecture des Actes de la Conférence de Lausanne — qu'il s'agit ici d'une inadvertance, et non d'une omission volontaire.

Quant au fond, l'Arbitre estime qu'à l'article 52 le *Traité* a visé le capital proprement dit, et non les sommes qui, par l'effet d'une sorte de compte

courant, y ont été ajoutées ultérieurement dans les comptes. Preuve en est la disposition prescrivant la répartition des « intérêts échus depuis les dates mentionnées à l'article 53 », laquelle n'aurait guère de sens, si le Traité avait considéré les intérêts comme une somme s'incorporant au capital même. A l'égard des intérêts, les Etats autres que la Turquie ne sont grevés que des intérêts échus *depuis* les dates respectives, d'où la conséquence qu'ils n'ont aucune obligation quant aux intérêts antérieurs. A partir de cette date, par contre, chacun d'eux est soumis aux effets des contrats. Rien n'indique que le Traité ait voulu, soit porter atteinte à ces derniers, soit laisser au débit de la Turquie les intérêts d'intérêts mis à la charge d'autres Etats. Cette dernière supposition se heurte à l'article 46, alinéa 2, et la première ne paraît pas se concilier avec l'alinéa final de l'article 52, qui se réfère expressément aux « intérêts stipulés dans les contrats d'avance ».

Dès lors, il n'y a pas lieu de modifier la répartition telle que l'a faite le Conseil.

3. — REVENUS A CONSIDÉRER DANS LA RÉPARTITION.

I. *Liberté d'appréciation à l'égard des Comptes généraux de l'Empire Ottoman.*

1. Passant au problème de la répartition des revenus, les Parties, pour la plupart, ont formulé tout d'abord une définition de l'expression « revenu moyen total de l'Empire Ottoman » qui indique l'un des termes de la proportion adoptée par l'article 51. De la définition ainsi établie par Elle, chaque Partie a déduit ses conclusions et les arguments à l'appui.

Quelque justifié que le procédé puisse paraître, à première vue, il présente, dans l'application de traités internationaux, le risque signalé ci-dessus, p. 548-549.

Si l'on veut considérer sans parti pris le Traité en cause, afin d'y chercher ce qui, en réalité, y est décidé et stipulé, il est préférable de s'abstenir de définitions formulées *a priori* pour être appliquées à ce travail. C'est pourquoi, sans s'arrêter aux définitions proposées de part et d'autre, ni aux divergences qu'elles présentent, l'Arbitre abordera directement ici les points concrets en litige et les conclusions prises à leur égard par les Parties.

2. Dans son Rapport, le Conseil de la Dette a formulé comme suit les principes dont il s'est inspiré pour déterminer le revenu moyen total de l'Empire Ottoman pendant les années 1910-1911 et 1911-1912:

- a) Par revenu, il faut comprendre la recette réalisée.
- b) La recette réalisée est exprimée dans les Comptes généraux des finances.
- c) Le revenu ainsi constaté doit servir de base à la répartition.
- d) Dans ce revenu, il n'y a pas à distinguer entre les recettes ordinaires et les recettes extraordinaires, entre les recettes normales et les recettes accidentelles, entre les recettes constantes et les recettes exceptionnelles, comme il n'y a pas à distinguer entre les montants qui le constituent, selon que ces montants étaient ou n'étaient pas à la libre disposition du Gouvernement central ottoman pour ses dépenses générales. En effet, le Conseil doit, en principe, s'en tenir aux lois ottomanes de budget et de comptes, lesquelles, pas plus que le Traité lui-même, ne font ces distinctions; d'autre part, ce n'est pas le revenu moyen de l'Empire Ottoman, *conçu de façon absolue*, que le Traité a adopté comme une des bases du calcul de la répartition, mais le revenu moyen *de deux années*, le Traité ayant *arbitré* que ce dernier revenu est le revenu moyen à considérer.

e) Les montants inscrits aux Comptes généraux doivent être ajustés, lorsqu'il est établi que ces montants ne correspondent pas aux versements réellement effectués.

f) Si, dans les Comptes généraux, figurent des montants imputables à des territoires qui, aux termes de l'article 46, n'ont pas à acquitter de part contributive, ces montants doivent être retranchés.

g) Si les Comptes généraux comprennent des montants qui, imputables à des territoires autonomes, ultérieurement détachés de l'Empire Ottoman, n'ont pas le caractère de revenu public perçu dans ces territoires, ces montants doivent être retranchés du revenu total de l'Empire Ottoman comme du revenu desdits territoires.

En conformité de ces principes, le Conseil, après avoir constaté, d'après les Comptes généraux, le revenu moyen total de l'Empire Ottoman, a, en regard des comptes, défalqué nombre de postes, rétabli d'autres et rectifié quelques écritures, modifiant ainsi le total accusé par les comptes mêmes.

La Grèce s'est élevée contre ce procédé. D'après le Gouvernement hellénique, le Traité, qui entend déterminer la capacité contributive des territoires en cause d'après la mesure où ils ont contribué aux revenus de l'Empire Ottoman, s'en réfère nécessairement, pour la constatation des chiffres, aux Comptes généraux de cet Etat.

Le Traité ne contient aucune disposition¹ d'où l'on puisse tirer le droit de substituer à l'application uniforme que comporte l'article 51 une liberté d'appréciation comme celle dont le Conseil a fait usage pour prendre des décisions fondées sur des raisons qui, dans leur diversité, sont inconciliables avec cette unité d'application. Dès lors, la Grèce conclut à l'annulation, par principe, de toutes les modifications apportées par le Conseil au total du revenu moyen, telles que ces modifications figurent aux pages 66 et 67 du recueil « Documents et Tableaux ».

La Turquie s'est élevée contre cette demande. D'accord, sur ce point, avec les Etats sous mandat français, Elle estime que l'application de l'article 51 réclame une œuvre d'interprétation juridique portant sur la question de savoir ce que le Traité même entend par revenu à prendre en considération dans la dite application. L'Arbitre partage cet avis. Assurément, les revenus de l'Empire Ottoman sont à déterminer sur la base des Comptes généraux de cet Etat, mais, dans les dits comptes, il faut distinguer, d'une part, les données matérielles, d'autre part, la manière dont elles ont été comptabilisées. Les appréciations de comptabilité qui, sur ce dernier point, ont joué un rôle dans les écritures ne sauraient être considérées comme liant le Conseil et l'Arbitre dans la recherche et la détermination des revenus à considérer en conformité du Traité. C'est par voie d'interprétation du Traité même que doit être tranchée la question de savoir ce qui rentre ou ne rentre pas dans le terme: « revenu » employé à l'article 51. En décider ainsi, ce n'est pas compromettre l'uniformité nécessaire dans l'interprétation du Traité, puisqu'au contraire cette uniformité consiste précisément, pour l'Arbitre, à se guider toujours d'après le Traité, consulté en regard de chaque problème concret à résoudre.

¹ Le mémoire hellénique signale, *a contrario*, l'art. 254 du Traité de Versailles et l'art. 203 du Traité de St. Germain, qui autorisent en termes exprès une certaine latitude d'appréciation dans la désignation des revenus entrant en ligne de compte.

II. Revenus ne figurant pas dans les Comptes généraux.

Un différend s'est produit au sujet de *revenus qui ne figurent pas dans les Comptes généraux de l'Empire Ottoman*. Il a trait aux revenus de l'île de Crète, à l'égard desquels la Turquie a exposé ce qui suit :

Détachée de l'Empire Ottoman à la suite des guerres balkaniques¹, la Crète en faisait encore partie de 1910 à 1912. Bien qu'en fait ils n'aient pas été perçus et que, dès lors, ils ne figurent pas dans les Comptes généraux, les revenus dus par elle à l'Empire pendant cette période rentrent, en droit, dans l'ensemble des revenus visés par l'article 51, chiffre 1^{er}, et le Conseil n'avait pas à en faire abstraction par le seul motif qu'il ne les a pas trouvés dans les Comptes généraux. Le Conseil n'était pas même fondé à croire qu'à l'époque la Crète jouissait d'une autonomie complète. L'entente intervenue le 25/27 août 1896 entre la Porte et les Représentants des Puissances n'accordait à l'île que la moitié du revenu des douanes et le produit de l'impôt sur le tabac. Les mesures prises ultérieurement, soit par les Puissances, soit par les autorités de l'île, sont demeurées sans valeur à l'égard de l'Empire Ottoman, qui n'y a pas donné son assentiment. Elles n'ont pu, dès lors, infirmer l'entente susvisée, laquelle était encore en force en 1910-1912. Quant à l'arrangement conclu en 1901, entre le Gouvernement crétois et l'Administration de la D.P.O. — à le supposer opposable à la Porte — il ne concernait que la Dette unifiée et les lots turcs, emprunts en garantie desquels des revenus de Crète avaient été concédés à cette Administration. Les revenus crétois non concédés et que l'île aurait dû verser au fisc ottoman en 1910-1911 et 1911-1912 doivent donc être compris dans le calcul du revenu moyen total de l'Empire pendant cette période et considérés comme revenus d'un territoire détaché en faveur de la Grèce, dans l'application de l'article 51, chiffre 1^{er}, tout au moins par rapport aux emprunts autres que la Dette unifiée et les lots turcs. La Turquie a donc prié l'Arbitre d'en décider ainsi et de requérir du Gouvernement hellénique la production de tous comptes, renseignements et documents nécessaires pour la détermination du chiffre des revenus ainsi visés.

La Grèce s'est opposée à cette demande. A l'appui, Elle se fonde sur l'autonomie complète qui, en 1898-1899, fut établie en Crète par la volonté des Puissances protectrices de l'île et qui a subsisté jusqu'au jour où celle-ci fut définitivement et entièrement détachée de l'Empire Ottoman. En vertu de cette autonomie complète, qui a remplacé le régime créé par l'entente de 1896, aucun revenu n'a plus été versé au fisc ottoman, lequel a si bien accepté la situation qu'il n'a rien porté, de ce chef, ni au budget, ni dans les comptes de l'Empire. D'autre part, en conformité d'une décision des Puissances, la Crète, aux termes de l'arrangement conclu en 1901 avec l'Administration de la D.P.O., s'est libérée, par voie de rachat, de toute obligation à l'égard de ladite dette.

Ces faits ont été rappelés et la libération de la Crète, en regard de la Dette Publique Ottomane à répartir, a été reconnue au cours des négociations relatives au Traité. Le Gouvernement hellénique en conclut qu'il y a chose jugée sur le point en litige.

¹ Traité de Londres, des 17/30 mai 1923, art. 4 et 6. Ce fait a été admis par la Grèce, bien que la Crète ne soit pas mentionnée aux art. 12 et 15 du Traité, auxquels se réfèrent les art. 50 et 51.

Sans refaire ici l'historique des événements relatifs à la Crète à la fin du XIX^e siècle, l'Arbitre estime devoir prendre en considération les points que voici :

Le 30 novembre 1898, les Ambassadeurs à Constantinople ont adressé à la Sublime Porte une notification conçue en ces termes :

« Au nom de leurs Gouvernements respectifs, les Représentants de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie se plaisent à constater que le Gouvernement impérial ottoman, se conformant au désir manifesté dans la Note collective remise à la Sublime Porte le 5 octobre 1898, a pris les mesures propres à assurer la pacification définitive de l'île de Crète. Les Gouvernements des quatre Puissances sont, en conséquence, tout disposés à confirmer les droits suprêmes de S.M.I. le Sultan sur la Crète et à garantir les intérêts et la vie des Musulmans crétois. Ayant jugé, d'un commun accord, que le moment était venu d'assurer l'établissement de la nouvelle organisation autonome de la Crète, ils ont convenu, à cet effet, de mettre un terme à la mission transitoire exercée collectivement par les amiraux et de conférer à un délégué commun le mandat d'assurer l'ordre et la sécurité en Crète, de réorganiser les services administratifs et d'affecter à cet objet une partie des revenus de l'île. Les quatre Puissances ont choisi pour exercer les fonctions de Haut Commissaire S.A.R. le Prince Georges de Grèce. En informant S.E.M. le Ministre des Affaires étrangères de cette délégation, les quatre Représentants doivent ajouter qu'elle est instituée pour un délai de trois ans. Les quatre Puissances ne doutent pas que le Gouvernement impérial ottoman ne comprenne qu'il a tout intérêt à faciliter le succès de l'œuvre pacifique confiée au Haut Commissaire. »

Dans sa réponse, la Sublime Porte s'est exprimée comme suit :

« Le Gouvernement impérial, afin de témoigner ses intentions sincères touchant le maintien de la paix générale en Europe et vu que son indépendance et son intégrité territoriale sont placées, de par les traités, sous la sauvegarde des Puissances, prenant acte des assurances qui lui ont été données à maintes reprises par les Grandes Puissances, concernant les droits souverains de Sa Majesté Impériale le Sultan sur la Crète et la recherche des moyens propres à donner satisfaction à ses vœux légitimes, s'est conformé jusqu'à présent à leur désir. Cependant, il avait signalé aux Cabinets par l'intermédiaire de ses Représentants quelle impression l'envoi du Prince Georges en Crète, à quelque titre que ce fût, était de nature à produire dans l'Empire, en exposant en même temps son opinion et ses observations à ce sujet. Le Gouvernement impérial exprime son ferme espoir de voir ses vœux légitimes, découlant de ses droits souverains, dont le maintien est une nouvelle fois affirmé, pris en sérieuse considération, et est persuadé que les Puissances, dans leurs sentiments de justice et d'équité, voudront bien en assurer la réalisation par des faits. »

De cette réponse on ne saurait conclure que la Porte ait véritablement fait opposition au projet des Puissances. De leur côté, celles-ci ont installé en Crète le Haut Commissaire déjà désigné par Elles et qui était chargé, entre autres, d'instituer un « système de Gouvernement autonome ». (Adresse des Puissances au Roi des Hellènes, du 26 novembre 1898.)

La Constitution crétoise, votée par une Assemblée générale et soumise aux Puissances, qui y ont fait apporter quelques modifications, est entrée en vigueur le 16-29 avril 1899.

A l'article premier, elle déclare que :

« L'île de Crète, avec les îlots adjacents, constitue un Etat jouissant d'une autonomie complète, dans les conditions établies par les quatre Grandes Puissances. »

Et l'article 61 de la même Constitution dispose que :

« Sans une loi votée par la Chambre et sanctionnée par le Prince, aucun impôt ne peut être imposé ni prélevé; des emprunts ou des conventions engageant des finances de l'Etat ne sont point contractés; des pensions ou gratifications, à la charge du Trésor, ne sont pas accordées. »

La question de l'autonomie crétoise vis-à-vis de l'Empire Ottoman, demeuré Etat suzerain de l'île, est revenue devant les Puissances, en 1899, à l'occasion d'une protestation de la Porte contre le droit de douane dont les marchandises ottomanes étaient désormais frappées à leur entrée en Crète. A cet égard, la Conférence des Représentants des quatre Puissances protectrices, siégeant à Rome, le 1^{er} juillet 1899, a pris une décision que le Livre bleu anglais (1899, 1^{er} vol. n^o 106) rapporte comme suit :

Autonomie douanière.

« L'Ambassadeur de Russie appelle l'attention des Représentants des Puissances sur la protestation de la Sublime Porte contre l'application du droit de douane aux marchandises ottomanes importées dans l'île de Crète.

« Son Gouvernement estime que cette application du droit résulte de l'autonomie concédée à la Crète et qu'elle est, par conséquent, légitime.

« M. de Nelidow pense qu'il conviendrait que les Puissances protectrices fissent à la Sublime Porte communication à cet effet.

« La marquis Visconti-Venosta pense également que, du moment que la Crète dispose librement de ses revenus directs, son autonomie douanière résulte de cette liberté.

« M. Barrère partage sans réserve les opinions exprimées par MM. Visconti-Venosta et de Nelidow.

« Le Chargé d'Affaires de la Grande-Bretagne y adhère également.

« En conséquence, les Représentants des Puissances protectrices, considérant que l'autonomie douanière de l'île découle de l'autonomie politique et administrative qui est son partage, estiment que, si la Sublime Porte insistait, il y aurait lieu de lui répondre dans ce sens. »

Cette décision fut confirmée par note du marquis de Salisbury, du 25 juillet 1899 (Livre bleu anglais, n^o 117), et la Sublime Porte paraît n'avoir pas insisté, de même qu'aucune démarche ne semble avoir été tentée par Elle pour la perception des redevances que, d'après le Gouvernement turc, la Crète continuait à lui devoir.

D'autre part, il convient de constater que, si les Puissances, au début, avaient songé à grever la Crète d'un tribut en faveur de l'Empire Ottoman, aucune suite n'a été donnée à cette idée.

Quant à la D.P.O., les Puissances, dans une note spéciale jointe à celle du 30 novembre 1898, avaient déclaré que « le mandat confié au Haut Commissaire lui imposerait le devoir de maintenir et respecter les privilèges de

la Dette Publique Ottomane en Crète ». En conformité de cette promesse, la Crète a conclu avec l'Administration de la D.P.O. la convention de 1901, citée dans le premier Mémoire du Gouvernement turc et par l'exécution de laquelle l'île, depuis 1922, s'est trouvée entièrement libérée des obligations qui en avaient fait l'objet¹.

Dans ces conditions, il ne paraît pas possible de méconnaître la portée juridique de l'autonomie financière complète dont, vis-à-vis de l'Empire Ottoman comme tel, la Crète a été dotée dès l'année 1899, et de décider qu'en 1910-1911 et 1911-1912 l'île devait à son Suzerain des redevances faisant partie, en droit, du revenu moyen de l'Empire Ottoman pendant ces deux années financières.

C'est bien, du reste, ce que paraissent avoir admis les négociateurs du Traité. A Lausanne, le 2 mai, puis le 8 mai 1923, M. Venizelos a fait, quant à la Crète, une déclaration, on pourrait dire plutôt une constatation, qui n'a pas été contredite, le délégué turc, Hassan Bey, se bornant à faire une réserve au sujet de Samos, également visée par le représentant de la Grèce, et du tribut dû par cette île. (Actes de la Conférence de Lausanne, II^e série, t. I^{er}, p. 189, 203.)

De tout ce qui précède, il résulte que la demande formulée par le Gouvernement turc ne peut être accueillie. Demeure réservé le revenu des Phares de Crète (ci-dessous, p. 578).

III. *Défalcations contestées.*

En conformité de la règle reproduite ci-dessus, p. 567, lettre *f*, le Conseil de la Dette, dans le calcul du revenu moyen à considérer, a retranché les postes suivants:

- c*) Tribut d'Egypte;
- d*) Excédent des revenus de Chypre;
- e*) Revenu du sel en Crète;
- f*) Revenu du sel à Samos;
- g*) Revenu du sel au Liban;
- h*) Revenu du tabac au Liban;
- i*) Revenu des phares en Crète;
- j*) Recettes du Vilayet de Tripoli et du Sandjak de Benghazi.

L'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont combattu ces défalcations, exposant, à l'appui, ce qui suit:

On ne peut considérer comme acquis en droit international positif le principe qu'un Etat acquérant partie du territoire d'un autre doit en même temps se charger d'une fraction correspondante de la dette publique de ce dernier. Pareille obligation ne peut découler que du traité où l'assume l'Etat en cause et elle n'existe que dans les conditions et limites où elle s'y trouve stipulée. Fidèle à cette idée, le Traité de Lausanne, pour la répartition de la D.P.O., s'est borné à fixer la part des Etats autres que la Turquie, celle-ci demeurant de plein droit grevée du solde de la Dette de l'ancien Empire Ottoman, dont elle continue la personnalité. Cette part est déterminée par une proportion dont l'un des termes est le revenu moyen total de l'Empire Ottoman pendant les années financières 1910-1911 et 1911-1912, l'autre le

¹ Pour les événements relatifs à l'île de Crète, voir en particulier G. STREIT, « La question crétoise au point de vue international », Revue Générale de Droit International Public, vol. IV, VI et X.

revenu moyen, pendant la même période, du territoire entrant en ligne de compte pour chacun des Etats visés à l'article 51. Les deux termes ainsi choisis sont fixes et doivent être conservés comme tels pour le travail entier de la répartition. L'expression « revenu », qui doit être prise dans son sens naturel, embrasse tout ce qui, dans la période indiquée, a été encaissé à titre de recettes par le fisc ottoman. Il importe peu que, depuis lors, l'Empire Ottoman ait perdu d'autres territoires que ceux dont fait mention l'article 51, et que, dès lors, la Turquie se trouve grevée d'une part de la D.P.O. plus forte, en proportion, que celle des autres Etats. Loin de vouloir tenir compte de ce fait, le Traité, par le mot « total » ajouté au terme « revenu moyen », vise bien le revenu complet encaissé dans la période financière choisie pour le calcul de la proportion. En conséquence, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont conclu au rétablissement, dans ce calcul, des postes énumérés ci-dessus.

Combattant cette demande, la *Turquie* a soutenu en premier lieu que, loin d'être, en droit, identique à l'Empire Ottoman, Elle était elle-même née du démembrement de ce dernier, comme les Etats d'Asie visés à l'article 51, chiffre 2, et qu'il a fallu insérer au Traité la stipulation expresse figurant à l'article 99 pour faire renaître à son égard les conventions qui s'y trouvent énumérées. Dès lors, on ne saurait prétendre qu'à l'égard de la D.P.O. à répartir Elle soit dans une autre situation et doive être traitée d'une autre manière que les Etats appelés, comme Elle, à en assumer les charges. En prescrivant la répartition de cette dette, le Traité n'a fait qu'appliquer le principe, consacré en droit international moderne, que la cession d'un territoire implique, pour la Puissance qui le reçoit, l'obligation de prendre à sa charge une part proportionnelle de la dette publique de l'Etat cédant. Non seulement le Traité confirme ce principe, mais, entre les systèmes d'après lesquels peut être opéré le partage à faire, il a choisi celui de la proportionnalité des revenus, déjà préconisé par la Commission des Affaires du Proche-Orient qui s'était réunie à Paris, en 1913, précisément pour arrêter des propositions concernant la répartition de la D.P.O., comme conséquence des guerres balkaniques et des changements territoriaux qu'elles avaient entraînés. L'essence même de ce système, c'est que tous les Etats intéressés, sans distinction, sont appelés à prendre leur part de la dette, en proportion de la capacité contributive des territoires en raison desquels ils sont ainsi grevés. Le critère de cette capacité est fourni par la part pour laquelle, avant le démembrement, chaque territoire contribuait au revenu total de l'Empire. Les territoires entrant ici en ligne de compte sont ceux qui, après répartition, demeureront grevés d'une part des charges à répartir correspondant à leur capacité contributive fixée comme ci-dessus, ce qui revient à dire qu'après répartition la part de chaque Etat demeurera, par rapport au total des charges à répartir, dans la même proportion que présentait, dans l'ensemble des revenus de l'Empire, le revenu afférent au territoire autrefois ottoman qui lui appartient aujourd'hui. Il s'ensuit que, pour obtenir le revenu moyen à considérer ici, on doit éliminer la part de revenu afférente à des territoires qui échappent à la répartition parce que, perdus par l'Empire Ottoman, depuis la période de 1910-1912, et, partant, étrangers à la Turquie, ils ne tombent pas non plus sous l'application de l'article 51. Procéder autrement, ce serait, au mépris de l'équité, fausser la proportion qui est de l'essence même du système choisi par le Traité. Ce serait, de plus, inconciliable avec la phrase finale de l'article 51, chiffre 2, qui, en défalquant du revenu moyen total de l'Empire l'appoint fourni par les territoires que régit le chiffre 1^{er} du même article, affirme, en l'illustrant,

le principe de proportionnalité adopté à Lausanne en 1923. C'est en vertu de ce principe que, proposant d'éliminer de la D.P.O. les emprunts garantis par le tribut d'Égypte et au service desquels l'excédent des revenus de Chypre était également affecté, la Conférence de 1913 a recommandé en même temps que ce tribut et cet excédent soient retranchés du revenu moyen total de l'Empire Ottoman entrant en ligne de compte pour la répartition de la dette et des charges qu'elle représente.

De l'avis de l'Arbitre, il n'est pas possible, malgré les précédents déjà existants, de dire que la Puissance cessionnaire d'un territoire est, de plein droit, tenue d'une part correspondante de la dette publique de l'État dont il faisait partie jusqu'alors. La solution du problème ici soulevé est à chercher dans le Traité même, et, à l'égard de la D.P.O., la situation juridique de la Turquie n'est nullement identique à celle des autres États intéressés. En droit international, la République turque doit être considérée comme continuant la personnalité de l'Empire Ottoman. C'est à ce point de vue qu'évidemment le Traité se place, preuve en soient les articles 15, 16, 17, 18 et 20, qui n'auraient guère de sens si, aux yeux des Hautes Parties contractantes, la Turquie était un État nouveau, au même titre que l'Irak ou la Syrie. La raison d'être de l'article 99 du Traité n'est pas celle qu'a indiquée, lors des débats, le Représentant du Gouvernement turc. Elle réside dans le fait que la guerre a été considérée comme ayant mis fin, entre Puissances belligérantes, à toutes conventions autres que celles dont le trait particulier est de déployer leurs effets précisément au cours des hostilités; et la déclaration formelle faite à Lausanne par M. Bompard (Actes de la Conférence de Lausanne, 1^{re} série, Tome III, p. 221) prouve que le point de vue auquel se place la Turquie n'a pas été admis par les autres Puissances signataires du Traité. La D.P.O. est sa dette, dont Elle n'est libérée que dans la mesure où le Traité l'en décharge pour en grever d'autres États (article 46, alinéa 2).

Pour dire, par contre, que le Traité n'a pas adopté le principe de proportionnalité invoqué par la Turquie, on ne saurait tirer argument du fait que l'article 51 se borne à indiquer la part des autres États. Dans toute répartition, il suffit de fixer la part des uns, si, par là même, se trouve également déterminée celle des autres, et pareil procédé ne signifie pas nécessairement que l'on veuille traiter ceux-ci d'une manière différente. En fait, ainsi que le dit l'article 51, le Traité a bien entendu y déterminer « le montant de la part incombant à chaque État intéressé », la Turquie comprise. A première vue, la thèse soutenue par l'Irak, la Palestine et la Transjordanie paraît trouver appui dans le terme « revenu moyen total de l'Empire Ottoman », auquel il n'y a pas de raison de refuser le sens qu'il a normalement. Mais, dans l'application, elle se heurte au correctif que fait subir au dit terme la fin de l'article 51, chiffre 2. Dans l'interprétation proposée par l'Irak, la Palestine et la Transjordanie, les deux données « revenu moyen total de l'Empire » et « revenu afférent au territoire détaché » demeurent fixes, immuables, pendant tout le travail des deux répartitions successives à faire. Or, cela est contredit par l'article 51 *in fine*, où l'on voit que, pour la deuxième, ce n'est plus le revenu moyen total de 1910-1912, mais bien un revenu moindre, qui entre en ligne de compte. Et comme la réduction prescrite a pour cause une perte de territoire survenue dans l'intervalle, il faut bien en conclure que la notion « revenu moyen total de l'Empire Ottoman » est d'ordre territorial, autant que mathématique, et subit l'effet des changements territoriaux qui se sont produits. En d'autres termes, ce qu'entend le Traité par revenu moyen total de l'Empire Ottoman à considérer

ce n'est pas le total arithmétique obtenu dans la période financière choisie par lui, c'est bien plutôt le total produit à cette époque par *l'ensemble des territoires entrant ou demeurant en ligne de compte lors de chacune des répartitions.*

La même conclusion s'impose à la lecture des Actes de la Conférence de Lausanne. Dans son rapport à la troisième Commission, M. Bompard, au nom de la Sous-Commission compétente, constatait, déjà en janvier 1923, « qu'après quelques discussions, toutes les délégations ont adhéré au système dit de la proportionnalité des revenus, qui a fait l'objet d'études approfondies à la Conférence de Paris, 1913 » (Actes de la Conférence, I^{re} série, tome III, pp. 34-35). Ainsi que le montrent les délibérations au sein de la Commission et de la Sous-Commission discutant la répartition de la D.P.O. on admettait, de part et d'autre, que ce système ferait l'objet d'une application égale à tous les Etats intéressés, la Turquie comprise (voir entre autres « Actes de la Conférence, II^e série, tome I^{er}, pp. 176 à 178). La preuve en est encore dans la modification apportée à l'article 51 au cours des négociations.

Les premiers projets (Actes de la Conférence, I^{re} série, tome III, pp. 38, 156, 164, 187, 205) contiennent tous, en termes identiques, sous chiffre IV, la stipulation que voici : « Le montant de l'annuité à payer par chaque Etat intéressé devra être, vis-à-vis de la somme totale exigée pour le service de la D.P.O., dans la même proportion que le revenu moyen du territoire transféré vis-à-vis du revenu total de la Turquie pendant les années financières 1910-1911, 1911-1912, y compris, dans chaque cas, le produit des surtaxes douanières établies en 1907. » Ce texte même figure dans le contre-projet de la délégation turque (11 décembre 1922, même volume III, pp. 174-175), laquelle cependant ne s'était pas fait faute de déclarer que la Turquie n'acceptait, dans les charges de la D.P.O., qu'une part proportionnelle établie de la même manière que celle des autres Etats (voir, entre autres, même volume III, pp. 5-6, 24). On peut en tirer tout au moins une très forte présomption en faveur de l'idée que, déjà dans cette teneur générale et sommaire, la stipulation sous chiffre IV était considérée par les négociateurs comme interprétant fidèlement la véritable proportionnalité qui était envisagée. Et pourtant, une modification fut encore apportée à ce texte. Dans l'article 49, chiffre 2 du projet, du 1^{er} mai 1923, d'où est issu l'article 51 du Traité, le Sous-Comité financier a jugé nécessaire d'ajouter au terme « revenu moyen total de l'Empire Ottoman » les mots « diminué de l'appoint des territoires antérieurement détachés visés au paragraphe précédent » (Actes de la Conférence de Lausanne, II^e série, Tome I, p. 197).

L'interprétation donnée plus haut à l'article 51 se trouve ainsi confirmée par le souci des négociateurs de préciser leur pensée comme ils l'ont fait à la fin dudit article. Elle ne permet pas à l'Arbitre d'accueillir dans leur ensemble les conclusions de l'Irak, de la Palestine et de la Transjordanie. Elle ne le conduit pas davantage au rejet global de ces conclusions. Elle l'amène plutôt à examiner, en regard du Traité, chacun des postes ici en cause.

1. Tribut de l'Egypte et Excédent des revenus de Chypre.

Ni l'Egypte, ni l'île de Chypre ne sont considérées par le Traité comme « territoires détachés » en vertu dudit Traité. Cela résulte, pour la première, de l'article 19, pour la seconde, de l'article 20. Dès lors, on peut se demander pourquoi, choisissant le système de proportionnalité dont il vient d'être parlé, le Traité n'a pas jugé nécessaire d'exclure en termes exprès du revenu

moyen total de l'Empire Ottoman l'appoint fourni par ces deux pays pendant les années financières 1910-1911 et 1911-1912.

L'explication est tout entière dans les Actes de la Conférence de Lausanne, rapprochés des travaux de la Commission réunie à Paris en 1913.

Ainsi que l'a exposé M. Waley au Deuxième Comité à Lausanne (Actes de la Conférence, II^e série, tome I^{er}, p. 177 et p. 184), les négociateurs du Traité se sont trouvés en face de la situation que voici :

Certains emprunts de l'Empire Ottoman étaient, soit entièrement, soit partiellement, garantis par le Tribut d'Égypte. L'un d'eux, gagé, en outre, sur la totalité des revenus de l'Empire, a été l'objet d'une affectation supplémentaire en ce sens que la Grande-Bretagne, qui, depuis 1878, percevait le tribut de Chypre, l'a utilisé, autant qu'il était nécessaire, au service dudit emprunt.

Cette situation n'avait pas échappé à l'attention de la Commission financière des affaires balkaniques siégeant à Paris en 1913, laquelle, à l'égard des emprunts en question, a proposé l'application, non pas du principe de la proportionnalité des revenus, mais bien d'un système tout différent, dit de la spécialisation des gages. Ce dernier procédé consiste, dans la répartition d'une dette, à mettre les emprunts dont elle se compose à la charge des territoires dont les revenus garantissaient spécialement lesdits emprunts.

En conformité de ce système, la Commission de 1913 a proposé d'éliminer complètement de la D.P.O. à répartir entre les États balkaniques les emprunts garantis par le Tribut d'Égypte, y compris celui au service duquel contribuait l'excédent des revenus de Chypre, d'où la conséquence que l'on devait également exclure lesdits tribut et excédent du revenu moyen total de l'Empire Ottoman à considérer pour le partage des annuités ou du capital de la Dette. C'est là ce que déclare expressément la Commission dans le Compte rendu de ses travaux préparatoires, où on lit ce qui suit (Procès-verbaux de la Commission, Paris, 1913, p. 318) :

« Le Comité est tombé d'accord pour estimer qu'il y aurait lieu d'exclure de la Dette Publique Ottomane, aux fins qui nous occupent, les emprunts garantis par le Tribut d'Égypte. Il est évident que ces emprunts, tout en restant, bien entendu, des obligations du Gouvernement ottoman, ont, en quelque sorte, déjà fait l'objet d'une répartition qu'il serait difficile de répéter à cette occasion. Il s'ensuit, naturellement, qu'il y a lieu de défalquer, comme conséquence, le Tribut d'Égypte et l'excédent des revenus de l'Île de Chypre du montant des recettes générales de l'Empire Ottoman quand il s'agit d'établir la part proportionnelle provenant des provinces à céder dans ces revenus. »

Adoptant le même point de vue, les négociateurs du Traité de Lausanne ont éliminé les emprunts en question du tableau de la Dette à répartir en vertu des art. 46 et suivants. L'art. 18 consacre pour l'Égypte le système de la spécialisation des gages dont, à son égard, la Commission de 1913 avait proposé l'application. Chargée désormais des emprunts en cause, à l'égard desquels la Turquie est en même temps libérée de tous engagements, l'Égypte est affranchie de toutes autres obligations, en ce qui concerne la Dette Publique Ottomane.

Or, d'emblée, il paraît difficile qu'un pays mis hors de cause par l'effet du système de la spécialisation des gages, soit néanmoins pris en considération dans l'application du principe de la proportionnalité des revenus pour la répartition du surplus de la Dette. Procéder ainsi, ce serait compter deux fois la même chose et l'on aurait peine à concevoir que les négociateurs à

Lausanne aient jugé erroné l'avis si nettement exprimé par la Commission de 1913.

Au cours des débats devant l'Arbitre, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont soutenu qu'effectivement le Traité avait suivi cet avis pour ce qui est de l'élimination des emprunts garantis par le Tribut d'Égypte, mais non pas en ce qui concerne l'exclusion correspondante du Tribut d'Égypte et de l'excédent des revenus de Chypre. A l'appui, ces Etats se sont fondés sur le terme « revenu moyen *total* » employé à l'art. 51. Ainsi qu'il a été dit plus haut (page 573), le qualificatif « total » dans l'art. 51 ne vise pas autre chose que l'ensemble des revenus entrant en ligne de compte et ne paraît pas fournir l'argument qui en est ici tiré. D'autre part, adoptant sans réserve, comme ils l'ont fait, le système de la proportionnalité des revenus, les négociateurs ne pouvaient guère songer à faire rentrer dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman le Tribut d'Égypte et l'excédent des revenus de Chypre, puisque, d'une part, les emprunts garantis par ces derniers étaient éliminés de la Dette à répartir et que, d'autre part, ces deux pays étaient également mis hors de cause dans la dite répartition. Les Actes de la Conférence permettent bien plutôt de dire qu'en pleine connaissance de cause on a considéré ces deux éléments de revenus comme éliminés du revenu entrant en ligne de compte pour l'application de l'art. 51. Ce qui le prouve, c'est l'étroite relation qui, pendant toute la durée des négociations, n'a cessé d'être maintenue entre les articles concernant l'Égypte et Chypre et les articles relatifs à la répartition de la Dette Publique Ottomane (voir entre autres Actes de la Conférence, II^{me} série, Tome I, page 186 et suivantes, pages 194-195).

De tout ce qui précède, il résulte que, dans l'esprit du Traité, le Tribut d'Égypte et l'excédent des revenus de Chypre doivent être considérés comme exclus du revenu moyen total de l'Empire Ottoman, tel que le vise l'art. 51.

2. *Revenu du sel en Crète.*

Ce poste figure dans les Comptes généraux de 1910-1911 et 1911-1912 parce que les recettes du sel en Crète étaient l'un des revenus concédés à l'Administration de la Dette Publique Ottomane et compris dans l'arrangement qu'en 1901 le Gouvernement crétois a conclu avec elle (voir ci-dessus, page 570). Ainsi qu'il a été exposé plus haut, la Crète doit être considérée comme libérée aujourd'hui de toutes obligations à l'égard de ce revenu et, dès lors, on ne saurait, pour l'application du système de proportionnalité adopté par le Traité, le maintenir dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman.

3. *Revenu du sel à Samos.*

Il est notoire qu'avant d'être détachée de l'Empire Ottoman par le Traité l'île de Samos jouissait d'une autonomie financière complète et qu'elle n'avait, vis-à-vis de l'Empire, aucune autre charge que le paiement d'un tribut annuel, lequel est compris dans le revenu visé à l'art. 51.

Le revenu du sel, dont il est ici question, n'est pas une redevance perçue de l'île en vertu de la souveraineté fiscale ottomane. Il est le résultat d'un arrangement conclu entre le Gouvernement de Samos et l'Administration de la Dette Publique Ottomane. A la différence de la Convention de 1901, mentionnée ci-dessus relativement à la Crète, l'arrangement avec Samos n'avait nullement pour but le rachat de droits grevant l'île par rapport à la Dette Publique Ottomane.

Aucun droit de ce genre n'existait à la charge de Samos. Il s'agit bien plutôt d'une véritable opération commerciale entre le Gouvernement princier et l'Administration de la Dette Publique Ottomane.

Aux termes de la Convention, qui est du 12-14 mars 1895 (George Young, Corps de Droit ottoman, Oxford 1906, vol. V, page 142), c'est le Gouvernement de l'île qui donne à ferme à l'Administration de la Dette Publique Ottomane la saline du fisc de Samos, que celle-ci s'engage à exploiter. La Convention fixe le prix auquel l'Administration vendra le sel sur le territoire de l'île, ainsi qu'une redevance à verser à la Caisse centrale de Samos, au profit de l'Hôpital de la Principauté, redevance calculée sur le sel vendu, tant à la saline qu'en dehors de cette dernière.

De cette Convention il résulte que l'activité de l'Administration de la Dette Publique Ottomane à Samos avait pour objet, non la vente du sel ottoman (dont le monopole lui était concédé dans le reste de l'Empire, mais dont l'entrée à Samos était interdite par l'art. 17 de la Convention), mais uniquement l'extraction et la vente du sel produit dans l'île même. Au point de vue juridique, cette activité avait pour base une concession émanant, non pas de l'Empire, mais du Gouvernement de l'île, faisant usage de son autonomie fiscale.

Dès lors, bien qu'improprement appelé revenu du sel à Samos, le produit net de l'activité déployée par l'Administration de la Dette Publique Ottomane en cette île ne peut, en aucune façon, être considéré comme partie du revenu de l'Empire ottoman.

Il n'est pas autre chose qu'un bénéfice commercial que l'Administration de la Dette Publique Ottomane a su se procurer et qui demeure complètement en dehors de toute action de la souveraineté fiscale dudit Empire. Le Conseil de la Dette a donc eu raison d'éliminer le poste en question et sa décision doit être maintenue.

4. *Revenu du sel et du tabac au Liban.*

Il est admis de toutes parts que le monopole du sel et le monopole du tabac institués dans l'Empire Ottoman ne déployaient pas leurs effets au Liban. Dans ce pays, la vente du sel et du tabac était libre et l'Administration de la Dette Publique Ottomane opérait ses ventes, non en vertu de la concession qu'elle tenait du Gouvernement impérial, mais en tant que vendeur ordinaire plaçant sa marchandise.

De ces ventes, l'Administration de la Dette Publique Ottomane a retiré un bénéfice auquel correspond le poste ici en cause. Ce poste ne représente pas une recette perçue sous l'empire de la souveraineté fiscale ottomane ; il provient d'un gain réalisé par une opération commerciale en dehors de toute action de cette souveraineté.

Lors des débats, il avait paru à l'Arbitre que le sel et le tabac vendus au Liban avaient donné lieu à la perception d'une redevance avant d'être importés en territoire libanais. S'il en avait été ainsi, l'on aurait eu affaire à une perception réalisée sur un territoire soumis à la souveraineté fiscale ottomane et la recette aurait représenté sur ledit territoire un revenu à considérer dans l'application de l'art. 51.

Mais, en réalité, ainsi que l'Arbitre en a été avisé par dépêche de l'expert financier envoyé par lui à Constantinople, il n'y a pas eu de perception sur territoire non-libanais. La recette a été réalisée intégralement par le prix de vente obtenu au Liban. A vrai dire, elle a été comptabilisée à Constantinople pour le sel, à Beyrouth pour le tabac : mais cette opération purement comptable ne modifie pas le fait que la perception s'est produite au Liban.

Or, la recette ainsi obtenue au Liban ne représente pas un revenu de l'Empire Ottoman, puisqu'elle est le résultat d'une opération commerciale en dehors des monopoles concédés et de toute action de la souveraineté fiscale ottomane. Dès lors, revenant sur l'avis auquel il avait tout d'abord manifesté l'intention de s'arrêter, l'Arbitre estime que le poste en question doit être retranché purement et simplement, ainsi que l'a fait le Conseil de la Dette.

5. *Revenu des Phares en Crète.*

A l'époque où fut instituée l'autonomie de la Crète, dont il a été question ci-dessus (page 568), le service des phares dans cette île était régi par une concession octroyée par le Gouvernement impérial ottoman et qui devait durer jusqu'au 4 septembre 1924 (voir le texte de la concession dans l'ouvrage de George Young, Corps de Droit ottoman, Oxford, 1905. Vol. III, page 115).

Ce régime a subsisté en Crète jusqu'après les guerres balkaniques, d'où la conséquence qu'a eu lieu dans l'île, en 1910-1911 et 1911-1912, l'encaissement de recettes perçues en vertu d'un acte de la souveraineté fiscale ottomane et dont une partie, en tant que redevance de la société concessionnaire, a été, sinon effectivement versée à la Caisse du Gouvernement impérial, du moins portée au crédit de ce dernier. Cette redevance a indubitablement le caractère d'un revenu de l'Empire Ottoman et l'on doit d'autant moins hésiter à la placer sous l'application de l'article 51 que la même source de revenu subsiste aujourd'hui en Crète au profit de la souveraineté fiscale hellénique. Dans le Recueil « Documents et tableaux », page 67, le Conseil de la Dette a cru pouvoir justifier le retranchement du poste en question en disant que, « pour la détermination de la proportion prévue à l'article 51 du Traité de Lausanne, il n'a pas paru conforme à la lettre et à l'esprit de cet article de faire état d'un seul revenu fragmentaire ». L'Arbitre ne saurait reconnaître la force de l'argument ainsi présenté. Bien que peu important, le revenu en cause figure, nettement déterminé et individualisé, dans les Comptes généraux à consulter. Dès lors, il n'y a pas de raison pour le soustraire à l'application de l'article 51. D'autre part, on ne doit pas oublier que, par l'exécution de la Convention de 1901 (p. 571 ci-dessus), la Crète s'est entièrement libérée de toute obligation concernant la D.P.O. en garantie de laquelle des revenus de l'île avaient été concédés à l'Administration de cette dernière. Cette libération, stipulée d'après le système de la spécialisation des gages, ne permet pas que les emprunts à l'égard desquels elle est aujourd'hui acquise entrent une seconde fois en ligne de compte dans le calcul à faire en conformité de l'article 51. Il faut donc faire abstraction des annuités afférentes à la Dette unifiée et aux Lots turcs dans la répartition pour laquelle les revenus des Phares en Crète doivent être compris dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman en 1910-1911 et 1911-1912 et attribués à la Crète pendant ces deux années.

Sous cette réserve, la conclusion prise par l'Irak, la Palestine et la Transjordanie doit être accueillie et le tableau de répartition modifié en conséquence.

6. *Recettes du Vilayet de Tripoli et du Sandjak de Benghazi.*

Aux termes de l'art. 10 du Traité de Lausanne de 1912, qui a mis fin à la guerre italo-turque, le Gouvernement italien s'est « engagé à verser annuellement à la Caisse de la Dette Publique Ottomane, pour compte du Gouvernement impérial, une somme correspondant à la moyenne des sommes qui, dans chacune des trois années précédentes à celle de la déclaration de la

guerre, ont été affectées au service de la Dette publique sur les recettes des deux provinces » cédées à l'Italie.

D'un commun accord, les deux Puissances ont accepté comme chiffre de cette annuité la somme de deux millions de liras italiennes, que d'emblée le Gouvernement royal avait consenti à payer. Le même art. 10 assurait à ce dernier, ainsi qu'à l'Administration de la Dette Publique Ottomane, par l'entremise du Gouvernement impérial, la faculté de demander que le paiement de l'annuité fût remplacé par le versement unique d'une somme égale à l'annuité capitalisée au taux de 4 %. Ayant fait usage de cette faculté, l'Administration de la Dette Publique Ottomane a reçu du Gouvernement italien la somme de 50 millions de liras, représentant le prix de rachat de toutes obligations des provinces cédées par rapport à la Dette Publique Ottomane. Dans ces conditions, et comme il l'a déjà fait pour l'île de Crète, le Conseil de la Dette a retranché du revenu de l'Empire Ottoman entrant en ligne de compte pour l'application de l'art. 51 la part qui, en 1910-11 et 1911-12, avait été fournie par le Vilayet de Tripoli et le Sandjak de Bengerhaz. Ainsi qu'il a été dit plus haut, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont contesté le bien-fondé de cette élimination et demandé à l'Arbitre :

Principalement, de rétablir le poste dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman ;

Subsidiairement, de dire et prononcer que l'Irak, la Palestine et la Transjordanie sont en droit de participer à la somme payée par l'Italie au Conseil de la Dette.

La conclusion principale ici reproduite ne peut pas être admise. Elle est inconciliable avec le système de la proportionnalité des revenus et le fait qu'à la suite de la cession des deux territoires en cause le Conseil de la Dette a reçu en capital la contre-valeur des revenus de ces deux provinces affectés au service de la Dette Publique Ottomane, lesquels ont été ainsi rachetés définitivement d'après le système de la spécialisation des gages et ne peuvent, dès lors, figurer derechef dans une répartition subséquente. A vrai dire, l'indemnité payée par l'Italie a dépassé la somme nécessaire pour la capitalisation des revenus en contre-valeur desquels elle a été payée, et l'excédent a été versé par le Conseil de la Dette au Gouvernement impérial, qui paraît l'avoir affecté à une réduction de la dette flottante¹. Mais comme ce surplus n'a pas été versé par l'Italie pour d'autres revenus que ceux en contre-valeur desquels la somme nécessaire a été reçue et placée par le Conseil de la Dette, on ne peut le compter dans la répartition à faire aujourd'hui en application du Traité.

Il n'est pas davantage possible à l'Arbitre d'attribuer à l'Irak, à la Palestine et à la Transjordanie une fraction de la part du capital versé par l'Italie que le Conseil de la Dette a gardée et placée. Cette part, le Conseil l'a touchée en la qualité que lui reconnaît l'art. XVI du Décret de Mouharrem (Décret impérial du 8/20 décembre 1881). En d'autres termes, il l'a reçue, il l'a placée et il l'administre pour les porteurs, auxquels ce capital paraît appartenir désormais.

En revanche, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie sont fondées à soutenir qu'on ne saurait faire abstraction du versement opéré par le Gouvernement italien. S'il avait été possible au Conseil de la Dette d'opérer, au moment de ce paiement, le remboursement correspondant d'emprunts dus

¹ Commission financière des Affaires balkaniques, 1913, p. 320-331. Voir aussi *Sir Adam Block Special Report on the Ottoman Public Debt*, 1914, p. 51.

par l'Empire Ottoman, le tableau figurant au Traité serait aujourd'hui diminué d'autant et les charges annuelles à répartir seraient réduites en conséquence. Cela n'ayant pas eu lieu, les Etats appelés aujourd'hui à assumer ces charges sont en droit de demander qu'en regard des annuités qui leur incombent on tienne compte de celles dont les 50 millions de liras versés par l'Italie assuraient en droit le service permanent. Le point n'a pas trait à la répartition, comme telle, de la Dette Publique Ottomane. A cet égard, faute de conclusions tendant à une réduction du montant des annuités, l'Arbitre ne peut dire droit qu'en statuant sur la conclusion n° 6 présentée par l'Irak, la Palestine et la Transjordanie et reproduite ci-dessus, page 538. Cette conclusion sera examinée ci-dessous, page 608.

IV. *Défalcations réclamées.*

Dans d'autres conclusions, les Parties respectives demandent à l'Arbitre *de décider lui-même et d'ordonner des défalcations que le Conseil n'a pas faites.*

1° La *Bulgarie* a exposé ce qui suit :

Dans la partie du *caza* de Moustafa-Pacha cédée à cette Puissance à la suite des guerres balkaniques se trouvait, avant la cession, le bureau de douane ottoman sur la ligne de chemin de fer à la frontière de la Turquie. Les revenus attribués au dit territoire provenaient essentiellement des recettes de ce bureau. Dans l'application de l'article 51, le territoire acquis par la Bulgarie se trouve ainsi grevé d'un revenu très considérable d'où résulte, à la charge de cet Etat, une part correspondante des annuités de la D.P.O. Or, à la suite du changement territorial qui s'était ainsi produit, le bureau de douane turc, source de ce revenu, a été transféré par le Gouvernement ottoman en-deçà de la nouvelle frontière turque. Dès lors, c'est sur territoire turc qu'ont été transportés à la fois le revenu en cause et le lieu de perception. Se fondant sur ce fait, la Bulgarie a demandé à l'Arbitre de décider que les recettes douanières doivent être retranchées du revenu du *caza* de Moustafa-Pacha et que le chiffre de ce revenu doit être réduit en conséquence.

Il est exact que, dans l'application de l'article 51, la part des annuités de la D.P.O. à la charge de la Bulgarie est augmentée sensiblement par le fait d'un revenu dont Elle-même n'a pas et n'a jamais eu le bénéfice. Mais il est impossible à l'Arbitre de corriger ce résultat, ainsi que la demande lui en est faite. Les stipulations du Traité sont formelles. Le territoire où se trouvait le bureau de douane de Moustafa-Pacha a été détaché de l'Empire Ottoman en faveur de la Bulgarie à la suite des guerres balkaniques. Il tombe donc sous l'empire de l'article 51, chiffre 1^{er}. Dans le sens de cet article, les recettes de l'ancien bureau de douane de Moustafa-Pacha font incontestablement partie des revenus afférents au territoire sur lequel elles ont été perçues et elles doivent être traitées en conséquence, sans égard au fait qu'ultérieurement elles ont été perdues pour ce territoire et pour l'Etat cessionnaire. Il convient d'observer, au surplus, que, dans la « sous-répartition » prescrite par le même chiffre 1^{er}, alinéa 2, de l'article 51, la Bulgarie a bénéficié du fait que les recettes de douanes ont été retranchées des revenus respectifs.

De ce qui précède il résulte que la demande de la Bulgarie ne peut être accueillie.

2. C'est à tort, estiment *les Pays sous mandat français*, que le Conseil de la Dette a maintenu dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman et a

mis au compte desdits Etats, dans la répartition dudit revenu, une somme de 5.157.284 piastres turques inscrite sous la rubrique « Sandjak indépendant du Djebel-Liban » (Mont-Liban) et représentant la moyenne des revenus du Mont-Liban pendant les années financières à considérer. Cette décision ne tient pas compte de l'autonomie administrative et financière dont jouissait le Mont-Liban depuis 1864 et en vertu de laquelle les impôts perçus au Liban par l'Administration même du pays étaient affectés aux dépenses de ce dernier, l'excédent seul devant revenir à l'Empire Ottoman, lequel, en revanche, avait l'obligation de couvrir les déficits éventuels des comptes annuels du Sandjak indépendant. Depuis longtemps, le Gouvernement impérial n'avait pas rempli cette obligation. Aussi, lorsque, dans la période financière considérée, des excédents de recettes se sont produits, l'Administration autonome les a employés à compenser les déficits précédents.

Grâce à son autonomie et par le fait de ce régime financier, le Mont-Liban n'a jamais participé aux charges de la D.P.O. Les créanciers de l'Empire n'avaient aucun droit sur les revenus libanais. Ils ne subissent aucun préjudice du fait que le Mont-Liban est actuellement détaché de ce dernier.

Le Traité entend répartir les dettes en proportion des charges dont étaient grevés les territoires respectifs. Le Mont-Liban n'ayant jusqu'ici jamais contribué à ces charges, il serait injuste et contraire à l'esprit du Traité de lui en imposer aujourd'hui une part quelconque.

En conséquence, les Pays sous mandat français ont demandé à l'Arbitre de retrancher de la part de revenus mis à la charge du Mont-Liban (« Documents et Tableaux », p. 95) la somme ci-dessus de 5.157.284 piastres turques. Subsidiairement, ils ont soutenu que l'on ne pouvait faire rentrer dans les revenus visés par l'article 51 que l'excédent des recettes sur les dépenses, lequel seul pouvait entrer dans les caisses du Trésor ottoman et être affecté aux dépenses générales de l'Empire. La moyenne de cet excédent pour les années 1910-1911 et 1911-1912 a été de 81.595 piastres turques. C'est à cette somme que l'Arbitre est prié de s'arrêter, s'il estime que le Mont-Liban n'est pas en droit de la compenser avec les déficits antérieurs non couverts par la Porte.

Les conclusions ainsi prises ont été combattues notamment par la *Turquie*, laquelle estime, d'une part, que l'autonomie du Mont-Liban n'était que relative et, d'autre part, que, loin d'avoir suivi la formule « *Res transit cum suo onere* », le Traité, en consacrant le système de la proportionnalité des revenus, appelle par là même tous les territoires détachés à participer aux charges de la D.P.O. en proportion de leur capacité contributive, laquelle se révèle dans les revenus qui y ont été payés. Se plaçant au même point de vue dans l'appréciation de l'autonomie du Mont-Liban, le Conseil de la Dette insiste, en outre, sur le fait que les revenus de ce pays, perçus sous l'autorité d'un Gouverneur que nommait la Sublime Porte, figurent dans leur totalité aux Comptes généraux de l'Empire, d'où la conséquence qu'on doit les comprendre dans le calcul à faire, faute de raisons suffisantes pour les en retrancher.

De l'avis de l'Arbitre, ce dernier point n'est pas décisif et la solution du problème est à chercher dans le régime constitutionnel du Mont-Liban, tel que l'établit notamment le Règlement organique du 6 septembre 1864. Ce règlement — signé des Représentants de la France, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie, et dont le caractère international est incontestable — dispose à l'article 15 ce qui suit :

« La Sublime Porte se réservant le droit de lever par l'intermédiaire du Gouverneur du Liban les trois mille cinq cents bourses qui constituent aujourd'hui l'impôt de la Montagne, impôt qui pourra être augmenté jusqu'à la somme de sept mille bourses lorsque les circonstances le permettront, il est bien entendu que le produit de ces impôts sera affecté avant tout aux frais d'administration de la Montagne et à ses dépenses d'utilité publique; le surplus seulement, s'il y a lieu, entrera dans les caisses de l'Etat.

« Si les frais généraux strictement nécessaires à la marche régulière de l'administration dépassaient le produit des impôts, c'est au Trésor impérial à pourvoir à ces excédents de dépenses.

« Les bekaliks ou revenus des domaines impériaux étant indépendants de l'impôt, ils seront versés dans la caisse du Liban au crédit de la comptabilité de cette caisse avec le Trésor impérial.

« Mais il est entendu que, pour les travaux publics et autres dépenses extraordinaires, la Sublime Porte n'en serait responsable qu'autant qu'Elle les aurait préalablement approuvés. »

Si l'on s'attache au fond des choses, il faut constater qu'en réalité l'article 15 consacre une séparation très nette entre deux parts des revenus du Mont-Liban. Jusqu'à concurrence des frais d'administration et des dépenses du pays, les revenus, bien que perçus officiellement au nom de la Sublime Porte, échappaient complètement au fisc ottoman. Il n'a pas été allégué qu'une fraction quelconque de cette première part ait été détournée de l'affectation que lui donne le Règlement pour être remise au Gouvernement impérial. Seul le surplus des impôts pouvait « s'il y a lieu, entrer dans les caisses de l'Etat ». Impossible de marquer de façon plus précise la distinction établie entre le Trésor ottoman et l'Administration du pays envisagée comme unité financière et fiscale indépendante. La situation est donc, en réalité, la même que si le Liban avait été simplement assujéti à un tribut du montant du dit excédent, ce d'autant plus qu'aux termes de l'article 15 le droit de la Sublime Porte de lever l'impôt était limité au maximum de 7000 bourses. Peu importe, dès lors, que le revenu total de l'impôt figure dans les Comptes généraux de l'Empire. La part affectée aux frais d'administration et aux dépenses d'utilité publique du pays doit en être retranchée pour l'application de l'article 51.

Il n'en est pas de même de l'excédent desdits impôts. Aux termes du Règlement, cet excédent entrait en tout état de cause dans les caisses de l'Etat. Il était donc acquis au fisc ottoman, il constitue une part du revenu total de l'Empire et il doit être traité comme tel dans le calcul prescrit par l'article 51.

On ne saurait objecter le fait que le Gouvernement impérial n'a pas comblé, comme il en avait l'obligation, les déficits antérieurs à 1910-1912. Cette circonstance ne change pas le caractère de revenu ottoman que présente le surplus ici en question et c'est à ce caractère seulement que s'attache le Traité, sans rechercher si le Gouvernement impérial a satisfait ou non aux charges qui lui incombait. Le travail du Conseil de la Dette doit donc être modifié en ce sens que, dans les recettes du Sandjak indépendant du Mont-Liban, il faut substituer à la somme de 5.157.284 piastres le montant du surplus moyen des impôts du Mont-Liban, pendant les années financières 1910-1911 et 1911-1912.

3. Dans son premier mémoire, l'*Irak* a exposé ce qui suit :

Les chiffres figurant à la page 64 du recueil « Documents et Tableaux », sous n° 15: Droits de Douane, représentent les recettes brutes des douanes

du chef d'importations, d'exportations, de transit et de recettes diverses. Toutefois, en ce qui concerne les marchandises réexportées ultérieurement, le droit d'importation perçu a été remboursé, sous déduction d'un droit de transit de 1 % seulement *ad valorem*.

En raison de la situation géographique particulière de l'Irak, une proportion exceptionnellement forte des marchandises importées par ses ports a été réexportée ultérieurement, notamment en Perse, et, par voie de conséquence, une fraction considérable du droit d'importation primitivement perçu sur ces marchandises a été remboursée.

Il est juste d'en tenir compte et de ne considérer comme revenu des douanes que les recettes *nettes*, déduction faite des remboursements. La raison à l'appui de cette demande ne s'applique pas aux autres catégories de revenu donnant lieu à des remboursements. En matière d'impôt foncier, d'impôt sur les animaux, etc., des perceptions en trop ne se produisent qu'à la suite d'erreurs, de faux calculs, etc., et sont relativement de peu d'importance. Par contre, dans l'administration des douanes d'un territoire où le transit a une importance considérable, les autorités, suivant une pratique routinière, commencent par percevoir le maximum du droit, quitte à rembourser ultérieurement les sommes auxquelles le contribuable peut démontrer qu'il n'était pas tenu en vertu de la loi; et, en fait, ces remboursements atteignent des chiffres relativement importants.

Habituellement, pareils remboursements sont ajustés dans les comptes généraux d'un gouvernement par voie de déduction des recettes, et cela, pour les fins de l'article 51, serait bien le procédé le plus correct, du moment que ce sont évidemment les recettes *nettes*, déduction faite des remboursements, qui constituent le vrai revenu des douanes. Mais au lieu d'agir ainsi, on a, dans la comptabilité ottomane, porté les remboursements au compte des dépenses. Dès lors, pour arriver au chiffre correct du revenu des douanes il convient de tenir compte des sommes figurant aux dépenses, à titre de « Remboursements et Ristournes ». En faire abstraction, ce serait contraire à l'article 51 et, de plus, injuste à l'égard de l'Irak, dont la part contributive serait ainsi indûment augmentée.

En conséquence, l'Irak a demandé à l'Arbitre de décider que, dans l'application de l'article 51, le revenu provenant des recettes de douanes à comprendre :

- a) dans le revenu total de l'Empire Ottoman en 1910-1911 et 1911-1912, et
- b) dans le revenu des divers Etats.

doit être le total des recettes après déduction des « Remboursements et Ristournes ».

A cette conclusion, qu'elle combat, la *Turquie* a répondu qu'il y avait, de la part de l'Irak, confusion entre deux opérations distinctes :

Dans certains cas, en vertu du règlement en vigueur, le droit grevant la marchandise n'est pas perçu du tout. Il fait l'objet d'un simple dépôt, restitué à la sortie de la marchandise. La somme en cause n'entre pas dans la caisse de l'Etat et ne figure pas dans les comptes, hormis le droit de 1 % demeurant dû pour ladite marchandise en transit.

Si les formalités dont dépend la concession de cette facilité ne sont pas accomplies, le droit à l'entrée de la marchandise est réellement perçu, mais, dans certaines conditions, l'intéressé peut obtenir ultérieurement un dégrèvement et c'est là ce qui fait l'objet du poste visé par l'Irak. Or, pareil dégrèvement, accordé ultérieurement, ne modifie pas le caractère juridique

du droit perçu, lequel représentait une somme due à l'Etat, versée dans la caisse du fisc et rentrant à tous égards dans le revenu de l'Empire Ottoman que vise l'article 51.

La demande de l'Irak a été également combattue par la Grèce et par les Pays sous mandat français. Ces derniers, en particulier, ont soutenu que les remboursements en question ont été opérés sur des droits qui furent payés au Liban et en Syrie et que, dès lors, à aucun titre l'Irak ne saurait en réclamer le bénéfice.

L'article 24 du règlement douanier ottoman (Young, vol. III, p. 281) prévoit effectivement, à l'égard de marchandises destinées au transit, la faculté pour l'intéressé de n'effectuer qu'un dépôt ou de fournir un cautionnement, au lieu de payer le droit d'importation. Au cours des débats, le représentant de la Turquie a répété de la façon la plus formelle que les dépôts ainsi effectués n'étaient pas compris dans les revenus portés aux Comptes généraux. Cette affirmation n'a pas été contredite et, d'autre part, il ne paraît pas possible d'accueillir la demande de l'Irak en ce qui concerne des droits réellement perçus, versés comme tels dans la caisse du fisc et constituant, dès lors, un revenu de l'Etat, sans égard aux dégrèvements qui ont pu être accordés dans la suite. Vouloir se livrer à des investigations pour déterminer dans quelle mesure il y a eu perception erronée ou indue, dès le début, dans quelle mesure, par contre, il y a plutôt dégrèvement subséquent au vu de circonstances ou de justifications ultérieures, ce serait s'engager dans un travail long et difficile, de valeur douteuse et que certainement les Puissances signataires du Traité n'ont pas eu en vue.

Du reste, il paraît à l'Arbitre que la conclusion de l'Irak partait plutôt de la supposition que le poste « remboursements et ristournes » avait trait aux dépôts opérés, et non aux paiements réellement effectués. Il n'y a donc pas lieu d'accueillir cette conclusion.

4. Parmi les recettes comprises dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman figurent les recettes brutes du service de bateaux exploité par l'Empire Ottoman sur le Tigre et l'Euphrate, en 1910-1911 et 1911-1912. Ces recettes ont été également attribuées au territoire détaché où elles avaient été perçues. En cela, l'Irak, auquel ce territoire appartient aujourd'hui, voit une injustice et une inconséquence en regard du fait qu'à la même époque des recettes nettes étaient seules tirées par l'Empire Ottoman de toutes autres entreprises de transport sur son territoire. En conséquence, il a demandé à l'Arbitre de décider que, dans l'application de l'article 51, les chiffres à considérer comme revenu sous la rubrique de « Recettes des bateaux sur le Tigre et l'Euphrate » doivent être les recettes nettes, et non les recettes brutes, de l'entreprise, et qu'une rectification correspondante doit être également faite dans le revenu de l'Etat de l'Irak.

En réponse à cette demande, qu'elles combattent, la Grèce, l'Italie et la Turquie font observer que les revenus visés par l'article 51 ne peuvent être que les revenus bruts. Tous les services publics par l'activité desquels ces revenus sont assumés et perçus entraînent des frais généraux correspondants à la charge de l'Etat et cependant il est évident qu'on ne peut en tenir compte dans la notion des revenus publics de ce dernier. Les autres entreprises de transport visées par l'Irak sont toutes des entreprises privées, qui paient à l'Etat, pour les concessions obtenues par elles, des redevances constituant les seules recettes que le fisc retire desdites entreprises. Le service des bateaux sur le Tigre et l'Euphrate était, par contre, une entreprise appartenant à l'Empire et exploitée par lui. C'était un service public, dont

les frais généraux ne peuvent pas plus être défalqués des recettes perçues que ne pourraient l'être les frais de l'Hôtel des Monnaies, de l'Imprimerie nationale, etc., des revenus produits par ces établissements.

De l'avis de l'Arbitre, la thèse présentée par l'Irak procède d'une appréciation erronée du véritable sens de l'article 51. Ce que cherche le Traité dans les revenus visés audit article, c'est le critère de la force contributive des territoires en cause. Or, ce qui la révèle, ce sont les recettes brutes, ce qu'en quelque sorte les territoires ont payé, et non les recettes nettes, lesquelles sont, au surplus, influencées par des facteurs entièrement étrangers à l'objet du Traité, ainsi par le régime de stricte économie ou de large dépense présidant à l'administration des services publics.

D'autre part, ces recettes sont celles de l'Etat et l'on ne peut pas les réduire, à l'égard du service de bateaux en question, par la raison que d'autres entreprises de transport, exploitées par des particuliers, paient à l'Etat une redevance que ce dernier perçoit sans frais. La situation n'est pas la même et la différence signalée par l'Irak ne justifie pas sa thèse. Dès lors, il est inutile d'insister sur les difficultés et les risques auxquels se heurterait l'application de l'article 51, si l'on adoptait la notion des recettes nettes, comme représentant les revenus à considérer. La demande de l'Irak ne peut être accueillie.

5. La *Palestine* et la *Transjordanie* ont élevé une contestation au sujet du poste « Recettes du chemin de fer du Hedjaz ». C'est à tort, d'après Elles, que le Conseil de la Dette a compris les dites recettes dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman, et les a également attribuées, sur une base kilométrique de répartition, aux nouveaux Etats que traverse cette ligne. A l'appui, Elles exposent ce qui suit :

Le terme « revenu moyen total de l'Empire Ottoman pendant les années financières 1910-1911 et 1911-1912 » ne comprend pas nécessairement tout ce qui a été reçu par cet Etat ou pour son compte pendant les années en question, ni ce qui figure dans ses comptes comme ayant été reçu pendant les années 1910-1911 et 1911-1912 ; il signifie ce qui, en fait, a été revenu de l'Empire Ottoman pendant les dites années, c'est-à-dire les sommes qui, en ces années, ont été à la libre disposition du Gouvernement central ottoman comme revenu général pour faire face à ses propres dépenses, ainsi que les sommes qui ont été reçues par le Gouvernement ottoman ou pour son compte en ces années en vertu d'arrangements imposant à l'autorité qui les recevait l'obligation d'appliquer les dites sommes au service des dettes que le Gouvernement ottoman avait alors à sa charge.

Tel n'est pas le cas des recettes en question. Le chemin de fer du Hedjaz a une situation exceptionnelle parmi les entreprises de transport en Turquie. Il a été construit dans un but principalement religieux, afin de relier le centre de l'Empire avec les Lieux-Saints. Les fonds pour la construction et l'entretien de la ligne ont été obtenus au moyen de souscriptions parmi les Musulmans et grâce à un impôt spécial. Ce fut, de tout temps, une entreprise distincte de celles qui sont administrées par le Gouvernement central et qui sont entretenues avec des fonds provenant des revenus généraux.

A vrai dire, les recettes brutes et les dépenses du chemin de fer ont été comprises dans le budget général du Gouvernement Ottoman en 1326 (1910-1911), mais, même pendant cette année, le chemin de fer n'était pas une entreprise gérée par le Gouvernement central ; il représentait un organisme indépendant, par la raison que, versés au Gouvernement, les revenus en question n'étaient cependant pas à sa libre disposition en tant

que partie des revenus généraux. Ils devaient être affectés au chemin de fer même et aux buts en vue desquels ce dernier avait été construit. C'est si vrai qu'en 1327 (1911-1912) une loi spéciale vint remettre les choses au point, en confirmant l'indépendance de l'administration du chemin de fer, en tant qu'unité financière, et, dès ce moment, ni le budget général, ni les comptes de l'Empire Ottoman ne mentionnent plus les recettes et les dépenses de la ligne. Bien plus, une loi subséquente (1329-1330) transféra du Bureau du Premier Ministre au Ministère de l'Evkaf l'administration du chemin de fer, laquelle fut placée sous le contrôle d'un Conseil administratif. La même loi a restitué au chemin de fer les terrains et les titres qui lui avaient appartenu et qui, en 1326, avaient été transférés au Trésor impérial.

Enfin, le caractère tout spécial du chemin de fer du Hedjaz a été officiellement proclamé et reconnu lors des négociations relatives au Traité.

A Lausanne, le 27 janvier 1923, Ismet Pacha a déclaré ce qui suit (Recueil des Actes de la Conférence, 1^{re} série, tome III, p. 59) :

« Quant au chemin de fer du Hedjaz, c'est une institution dépendant du Khalifat et qui a été créée avec l'argent et le concours de tous les Musulmans ; il est donc naturel que sa possession et son administration restent au Khalifat. Afin de démontrer la justesse de sa demande, la Délégation turque tient à rappeler que le susdit chemin de fer n'a jamais été rattaché au Ministère des travaux publics et qu'il a toujours eu, au contraire, une administration indépendante. »

Là-dessus, les Gouvernements britannique et français, reconnaissant ce que l'origine et le but du chemin de fer ont de spécial, ainsi que ce qu'a été l'histoire de son association avec le Gouvernement ottoman, ont fait la déclaration suivante, par l'entremise de M. Bompard, à Lausanne, le 27 janvier 1923 (Recueil des Actes, 1^{re} série, tome III, p. 61) :

« Les Gouvernements de France et de Grande-Bretagne, agissant au nom de la Syrie, de la Palestine et de la Transjordanie, et désireux de reconnaître le caractère religieux du chemin de fer du Hedjaz, se déclarent prêts à accepter la constitution d'un Conseil consultatif ayant qualité pour fournir à l'administration des différentes sections de ce chemin de fer situées en Syrie, en Palestine, en Transjordanie et dans le Royaume du Hedjaz, toutes recommandations tendant à assurer l'entretien de la ligne et à améliorer les conditions de transport des pèlerins. Ce Conseil comprendra quatre membres musulmans désignés respectivement par la Syrie, la Palestine, la Transjordanie et le Hedjaz et désignera lui-même son président et deux autres membres parmi les ressortissants musulmans d'autres pays intéressés au pèlerinage. Il siègera à Médina.

« Les recommandations de ce Conseil ne devront pas être en opposition avec les stipulations des conventions sanitaires internationales. Les Gouvernements de la France et de Grande-Bretagne déclarent que, en ce qui concerne les sections du chemin de fer situées en Syrie, en Palestine et en Transjordanie, tous les bénéfices laissés par l'exploitation seront affectés à l'entretien et à l'amélioration de l'ensemble du chemin de fer. Toutes sommes que ces améliorations laisseraient disponibles seront affectées à l'assistance des pèlerins. »

Dans ses effets, la décision du Conseil de la Dette pèse de façon particulièrement lourde sur les deux Etats recourants, notamment sur la Transjordanie, surtout si l'on s'en tient, comme l'a fait le Conseil, aux recettes

brutes, alors que, pour toutes les autres entreprises de chemins de fer, ce n'est qu'un revenu net dont il est tenu compte.

En conséquence, dans leur conclusion principale, ces deux Etats ont demandé à l'Arbitre de décider que, dans l'application de l'article 51, les recettes brutes du chemin de fer du Hedjaz doivent être exclues du revenu total de l'Empire Ottoman, ainsi que des revenus attribués à la Palestine et à la Transjordanie, à l'effet de déterminer leur part contributive. Subsidiatement, ils ont demandé que l'on tienne compte des recettes nettes, et non des recettes brutes, et ils ont formulé des conclusions dont l'examen sera abordé ci-dessous, dans l'ensemble des questions que soulève le mode de répartition des revenus entre les Etats intéressés.

Appuyée par *les Pays sous mandat de la France*, la demande principale de la Palestine et de la Transjordanie a été combattue par le *Grèce* et la *Turquie*. Cette dernière Puissance se fonde, à l'appui, sur les raisons que voici :

Malgré son but religieux, le chemin de fer du Hedjaz ne diffère d'aucune autre entreprise similaire de l'Etat. Les contributions volontaires des Musulmans ne représentent qu'une faible partie des sommes nécessaires pour la construction de la ligne. Le reste fut obtenu par la perception d'un véritable impôt, dont le produit est entré dans la caisse de l'Etat. Jusqu'en 1327 (1911-1912), les dépenses de l'entreprise furent prélevées sur les revenus généraux de l'Empire, auxquels les recettes de la ligne étaient incorporées. Ce fait ne peut être effacé par la réorganisation administrative décidée en 1327 et qui — notamment en ce qui concerne l'inscription cadastrale des biens du chemin de fer — ne fut en aucune façon la rectification d'une erreur précédemment commise. Il n'est pas davantage affecté par l'échange de vues qui eut lieu à Lausanne en 1923.

A ces considérations, le Gouvernement hellénique a ajouté que l'impôt créé en faveur du chemin de fer du Hedjaz avait frappé indistinctement tous les contribuables, sans distinction de confession; que le transfert des recettes et des dépenses de la ligne dans un budget annexe, en 1327, n'en avait pas changé le caractère comme recettes et dépenses de l'Etat, et qu'il ne serait pas juste d'augmenter, en excluant le poste en litige de l'application de l'article 51, la charge déjà si grande qui pèse sur les Etats européens intéressés, du fait d'emprunts contractés au profit des territoires asiatiques de l'Empire Ottoman.

De son côté, le Conseil de la Dette fait observer qu'il a pris les recettes brutes de l'entreprise telles qu'il les a trouvées dans les comptes de l'Empire pour l'année 1910-1911, et qu'il a dû tenir compte des recettes de 1911-1912 pour établir le revenu moyen que vise l'article 51.

De l'avis de l'Arbitre, le problème à résoudre tient dans les deux questions que voici :

- a) A qui appartenait le chemin de fer du Hedjaz?
- b) Quelle portée faut-il attribuer, en regard de l'article 51, à l'affectation spéciale dont sont l'objet les recettes de l'entreprise?

Ad a. A l'époque où fut décidée la construction de la ligne, l'Empire Ottoman, qui était encore une monarchie absolue, ne paraît pas avoir déjà établi une distinction bien nette entre ce qui appartenait à l'Etat proprement dit et ce qui devait être considéré, soit comme propriété privée du Sultan, soit comme biens du Khâlifât, c'est-à-dire du même monarque en sa qualité religieuse. En fait, la ligne fut construite par l'Empire et les frais furent couverts, en majeure partie, par des ressources que l'Etat s'est procurées dans ce but.

Après les changements constitutionnels qui se produisirent à Constantinople, l'administration du chemin de fer fut rattachée au Gouvernement, d'abord au Bureau du Premier Ministre, puis au Ministère de l'Evkaf. La déclaration faite à Lausanne par Ismet Pacha n'a pas empêché la ligne de tomber sous l'application de l'article 60, alinéa 1^{er}, et cette constatation suffirait, à elle seule, pour démontrer que, dans l'esprit du Traité, le chemin de fer du Hedjaz doit être considéré comme bien de l'Empire Ottoman, ce d'autant plus qu'il est impossible de dire à quel autre propriétaire, être physique ou juridique, on aurait pu l'attribuer.

Ad b. En raison des conditions qui lui étaient spéciales, l'Empire Ottoman comprenait des pays et territoires qui n'étaient tenus d'aucune redevance, ou qui n'étaient assujettis qu'à un tribut ou encore dont les impôts n'entraient que pour partie dans la caisse impériale. Indubitablement, ce point, qui touche à la souveraineté territoriale, doit être considéré dans l'appréciation de ce qui est ou n'est pas revenu de l'Empire. Ici, par contre, la situation est différente. Que les recettes du chemin de fer du Hedjaz soient affectées aux besoins de la ligne et à l'assistance des pèlerins, c'est là une obligation spontanément décrétée par l'Etat lui-même.

Dans un but religieux, économique, scientifique, etc., un Etat peut ainsi décider, par voie législative ou autre, soit d'affecter à une entreprise spéciale les recettes qu'elle produit, soit de consacrer au but en question telle part déterminée des revenus publics. Il n'en résulte pas que lesdits revenus ou recettes perdent, par là même, leur caractère de revenus publics. Cela est vrai, en particulier, lorsque les revenus publics sont considérés (et c'est ce qu'entend faire le Traité), non au point de vue du profit net qu'en retire l'Etat ou de la destination qu'il leur réserve, mais comme critère de la contribution du territoire en cause aux revenus de l'Etat, aux recettes avec lesquelles ce dernier, selon ses propres décisions, satisfait aux charges qu'il a lui-même établies ou assumées.

On ne peut pas dire non plus que les revenus d'un Etat n'embrassent pas, dans la généralité du terme, les recettes d'une entreprise ou d'un service public auquel l'Etat donne une organisation spéciale et une certaine indépendance administrative. Les chemins de fer nationalisés, l'exploitation d'un monopole, tel que celui de l'alcool ou des tabacs, fournissent l'exemple de pareilles situations. Il s'agit de services entrepris par l'Etat, qui en encaisse les recettes, de même qu'il pourvoit aux dépenses. Que recettes et dépenses figurent dans le budget général ou dans des budgets spéciaux, c'est là question de pure administration financière. Il n'en reste pas moins qu'une entreprise ou un service est exploité par l'Etat et pour son compte. Dès lors, de même que les dépenses sont dépenses faites par l'Etat, de même les recettes doivent être considérées comme rentrant dans le revenu de l'Etat, dans le sens et pour l'application de l'article 51. C'est donc à bon droit que, pour obtenir le revenu moyen visé au dit article, le Conseil de la Dette a tenu compte des recettes de l'exercice 1911-1912, telles qu'il les a trouvées dans les comptes de l'entreprise en cause. Et, pour les raisons indiquées ci-dessus (p. 584), ce sont les recettes brutes, et non les recettes nettes, qu'il faut considérer ici.

6. Une loi ottomane du 3 mai 1325 avait affecté aux dépenses extraordinaires du budget de l'année financière 1325 (1909-1910) des recettes parmi lesquelles figuraient Ltq. 1.600.000 « monnaie en espèces trouvée

au Palais de Yildiz, lors de la perquisition, et titres saisis plus tard par les autorités militaires »¹.

Aux termes de la loi des finances de 1326, l'excédent des ressources susmentionnées sur les dépenses extraordinaires effectuées à la clôture de l'exercice 1325 a été ajouté aux prévisions de recettes du budget de l'exercice 1326, pour y faire l'objet d'une troisième section sous le titre « Recettes extraordinaires ».

Enfin, la loi de finance de 1327 (1911-1912) a décidé d'inscrire au chapitre du budget général de cet exercice la portion des recettes mentionnées dans le budget extraordinaire du 3 mai 1325, qui n'avait pas encore été utilisée jusqu'à fin avril 1327.

Ayant trouvé les sommes respectives dans les Comptes généraux de 1910-1911 et 1911-1912, le Conseil de la Dette les a comprises dans le revenu de l'Empire Ottoman pendant les deux années financières visées par le Traité.

La *Turquie* s'est élevée contre cette décision. D'après le Gouvernement turc, il s'agit ici, non pas de revenus, mais de véritables capitaux en tous points pareils, quant à leur nature juridique, aux propriétés immobilières d'Abdul Hamid, également saisies, et dont le revenu seul a été pris en considération par le Conseil de la Dette.

D'autre part, lesdites sommes représentaient, non pas une ressource normale comme celles qui seules peuvent entrer en ligne de compte dans un revenu pris pour critère de la capacité contributive d'un pays, mais bien une ressource absolument exceptionnelle, éphémère, et dont il serait injuste et contraire à l'esprit du Traité de tenir compte en chargeant ainsi indûment la part des annuités de la D.P.O. incombant à la *Turquie*. En conséquence, le Gouvernement turc demande à l'Arbitre de retrancher les sommes en question du revenu moyen total de l'Empire Ottoman et de la part de ce revenu attribuée à la *Turquie*.

Cette demande a été combattue par *les Pays sous mandat français*, ainsi que par la *Grèce* et l'*Italie*, lesquelles Puissances ont fait observer que, si des biens sont liquidés par l'Etat et employés dans son budget pour couvrir ses dépenses annuelles, ils deviennent par là même un revenu de cet Etat. La distinction faite par le Conseil entre les sommes liquides ainsi employées par le Gouvernement turc et les propriétés immobilières de l'ex-Sultan est entièrement justifiée. Ces dernières représentent un élément du domaine public subsistant comme tel. Les sommes et valeurs mobilières, par contre, qui ont été réalisées par le Gouvernement turc et employées par lui dans le budget annuel ne peuvent à aucun titre être éliminées de l'ensemble des revenus publics, dans lequel ils sont ainsi entrés par la volonté même de l'Etat et l'affectation qu'il leur a donnée.

De son côté, le Conseil de la Dette a exposé que, saisies par le Gouvernement pour les besoins de l'Etat, utilisées pour faire face aux dépenses courantes d'années budgétaires, portées à ce titre dans les budgets de ces années, lesdites sommes avaient pris ainsi le caractère de revenus dans le sens du Traité, lequel ne fait aucune distinction entre revenu normaux et revenus exceptionnels.

De l'avis de l'Arbitre, le terme revenu ne doit pas être compris ici dans le sens d'une somme produite par un capital. Il embrasse les ressources qui échoient à l'Etat au cours d'une année et dont il dispose pour satisfaire

¹ Il s'agit de sommes et valeurs se trouvant au Palais de Yildiz, ainsi que dans différentes banques, qui appartenaient à Abdul Hamid et qui furent saisies, en 1909, par le gouvernement de l'Empire Ottoman.

aux dépenses de cet exercice. Peu importe la source dont ces recettes sont tirées. Le produit d'amendes et de confiscations, par exemple, rentre aussi bien dans la notion de revenu que toutes autres sommes versées dans la caisse de l'Etat.

Evidemment, cela ne s'applique pas aux capitaux provenant d'emprunts, car, pour l'Etat à la disposition duquel ils sont mis, ils représentent une dette dont il demeure grevé. Mais ici les sommes en question représentent une ressource advenue à l'Empire sans aucune charge correspondante. Assurément, l'Etat, auquel pareilles sommes viennent à échoir, peut juger à propos de les constituer en capital, en fonds, et de les incorporer ainsi à son domaine, à sa fortune publique durable, sinon permanente. Pareils fonds demeureront en dehors du budget et seuls les intérêts qu'ils produisent y prendront place. Mais si l'Etat lui-même juge à propos d'affecter directement aux dépenses de l'année courante les sommes qui viennent en ses mains et de les faire rentrer ainsi dans le budget de ses recettes, il n'y a aucune raison pour ne pas en conclure que, par là même, ces sommes sont devenues un revenu public et qu'elles doivent être traitées comme telles. Que ces revenus soient exceptionnels ou même éphémères, cela n'est pas une raison pour les considérer comme exclus par le Traité de l'application de l'article 51. Le Traité ne fait aucune distinction entre revenus réguliers et revenus d'occasion. Par le fait même d'avoir choisi deux années financières comme critère de ce que pouvaient être le revenu total de l'Empire Ottoman et le revenu des territoires à considérer, les Puissances signataires ont clairement manifesté l'intention de prendre ces deux années telles qu'elles se présentent en réalité, de les considérer comme des années-types et, par conséquent, de se baser sur elles sans réserve. Cela est d'autant plus vrai que le Traité a pris deux années afin d'obtenir ainsi une moyenne et de corriger, par là, ce qu'une année seule aurait pu présenter d'accidentel.

Assurément, même en procédant ainsi, le Traité n'a pu exclure l'effet de circonstances fortuites, anormales, telle que celles à la suite desquelles les sommes en question se sont trouvées à la disposition du Gouvernement Ottoman, pour entrer dans le budget des deux années financières en question.

Mais c'est là ce que le Traité n'a pu éviter et cela ne saurait faire échec à l'application des stipulations auxquelles se sont arrêtées les Hautes Parties contractantes.

Par ces motifs, la demande de la Turquie ne peut être accueillie.

4. — RÉPARTITION DES REVENUS.

I. *Le double problème à résoudre.*

La question de savoir comment répartir le revenu moyen total de l'Empire Ottoman s'est posée à deux reprises :

1. Il s'agit tout d'abord de répartir ce revenu entre les divers Etats intéressés, ou plus exactement entre les territoires pour lesquels ces Etats sont appelés à participer aux charges de la D.P.O.

Pour cette répartition, les Comptes généraux de l'Empire Ottoman ne fournissent pas seulement les chiffres dont se compose le total du revenu à répartir. Ils permettent de retracer la provenance des revenus jusqu'à la dernière subdivision territoriale administrative, qui était le « *caza* » (arrondissement). A l'aide des Comptes généraux, on peut déterminer immédiatement le montant des revenus afférents à chaque « *caza* » dans les territoires appartenant aujourd'hui aux différents Etats, la Turquie comprise. Mais cette indication est-elle souveraine ou tout au moins suffisamment probante

pour l'attribution de la dite quote-part de revenus aux territoires dont les cazas respectifs font partie?

Ici se pose la question de savoir d'après quel critère l'on doit procéder pour l'attribution de revenus que prescrit l'article 51.

A cet égard, le Conseil de la Dette, dans son travail, a suivi les règles que voici :

« a) Par revenu des territoires détachés, il faut comprendre le revenu perçu dans ces territoires.

« b) Le lieu de perception d'un revenu est déterminé par le lieu où ce dernier est perçu du contribuable désigné par la loi ou par le lieu où le droit de l'Etat est acquis.

« c) Lorsque, pour un revenu donné, les Comptes généraux n'indiquent pas le lieu de perception, mais seulement un lieu d'encaissement conventionnel ou un lieu de centralisation comptable, il faut, sur des bases appropriées, déterminer la part de chaque territoire détaché dans ce revenu.

« d) La règle posée sous lettre a) pour la détermination du revenu total de l'Empire Ottoman ¹ s'applique également et pour de mêmes motifs aux territoires détachés.

« e) Dans la détermination du revenu de chaque territoire détaché, il n'y a pas. — généralement et sauf pour le cas énoncé à l'article 51, 1^o, — à tenir compte de toutes incidences d'impôt, vu que la recherche de ces incidences, d'ailleurs d'une réalisation presque toujours impossible, n'est pas prescrite par le Traité et que, d'autre part, par la spécification limitée au cas susindiqué, le Traité a, implicitement, mais clairement, manifesté sa volonté de ne pas autoriser une telle recherche. »

Les décisions prises par le Conseil en application de ces règles ont donné lieu à plusieurs contestations, qui seront examinées ci-dessous. Avant de les aborder, il convient de mentionner encore un deuxième problème, qui surgit dans les conditions que voici :

2. Ainsi qu'il a été dit plus haut, les Comptes généraux accusent les revenus perçus dans les « cazas ». Au-dessous de cette unité administrative ils ne fournissent plus aucune indication. Or, les frontières établies par le Traité traversent plusieurs « cazas », dont le territoire a été ainsi partagé entre différents Etats. Comment répartir entre ces fractions de territoire le revenu du « caza » tout entier, tel qu'on le trouve dans les Comptes généraux?

Sur ce point, le Conseil de la Dette, dans son travail, s'est laissé guider par les principes suivants :

« Lorsque les éléments nécessaires à la fixation du montant d'un revenu imputable à un territoire détaché font défaut, il n'appartient pas au Conseil de procéder à cette fixation d'accord avec l'autorité dont relève ledit territoire, vu que le Traité n'y autorise pas le Conseil; le devoir de ce dernier est de statuer sur le cas, l'arbitre ayant à en décider, s'il y a contestation.

« Le revenu d'un caza traversé par une ligne frontière doit être déterminé d'après la superficie respective des territoires dudit caza se trouvant des deux côtés de la frontière, vu qu'il n'existe pas de données exactes sur le revenu de circonscriptions plus petites que le caza et que n'existe pas non plus la possibilité d'évaluer, sur une meilleure base, le revenu de fractions de caza; cette règle doit s'appliquer uniformément et sans tenir compte des attributions territoriales portant sur la partie d'un caza de superficie moindre du dixième de celle de ce caza. »

¹ Voir ci-dessus p. 566.

Ici, également, la répartition établie par le Conseil a fait l'objet de contestations et de conclusions qui tendent à la faire modifier par l'Arbitre.

I. *Répartition des revenus entre les territoires respectifs.*

1. A cet égard, la Grèce a repris l'argumentation déjà signalée plus haut et le dilemme en lequel Elle l'a présentée. Visant tout particulièrement la règle qui consiste à prendre pour critère le lieu de perception, Elle exprime l'avis que cette règle doit être ou strictement appliquée ou subordonnée à une appréciation plus libre permettant qu'un revenu perçu à un endroit déterminé soit réparti entre tous les territoires qui, en fait, en ont subi la charge. Dans cette seconde hypothèse, le Gouvernement hellénique présente des observations qui seront examinées ci-dessous. Dans le premier cas, par contre, il estime qu'on doit attribuer à la Turquie tous les revenus qui, en fait, ont été payés à Constantinople et il cite, à l'appui, la redevance fixe de la Régie co-intéressée des tabacs, ainsi que la part de l'Etat dans les bénéfices de la Régie co-intéressée des tabacs et des sociétés concessionnaires; enfin, la part de l'Etat dans les recettes des chemins de fer, et les tributs de Samos et du Mont-Athos.

Cette manière de voir, qu'ont combattue d'autres Puissances, n'est pas fondée. A tort, elle confond le lieu de perception avec le lieu de réception d'un revenu. Que, par exemple, le tribut de Samos ait été envoyé à Constantinople et reçu en cette ville, il n'en demeure pas moins un revenu perçu de l'île et qui, dans l'application de l'article 51, ne peut être attribué qu'au territoire qui en était grevé.

On doit en dire autant des versements faits au Gouvernement impérial par la Régie des tabacs et par des sociétés concessionnaires, y compris les compagnies de chemins de fer. Au point de vue de l'article 51, les revenus ainsi encaissés sont à considérer comme perçus dans les recettes de la Régie ou des compagnies en question, recettes dont, en somme, ils sont une quote-part.

2. Si l'on ne s'en tient pas rigide ment au lieu de perception pris dans son sens littéral, comme Elle le demandait ci-dessus, la Grèce estime qu'il faut en faire abstraction, chaque fois que c'est nécessaire pour corriger des conséquences injustes résultant de l'application de l'article 51. A l'appui, le Gouvernement hellénique expose que, les salines et les principaux centres d'approvisionnement du sel dans l'ancienne Turquie d'Europe se trouvant sur des territoires cédés à la Grèce, cette circonstance purement accidentelle aurait pour conséquence — si l'on s'attache au lieu de perception — de faire considérer comme revenus desdits territoires les recettes qu'y produit la vente du sel, alors qu'en définitive ces recettes étaient payées dans le prix du sel par les consommateurs du sel en Bulgarie, en Yougoslavie, en Albanie, aussi bien que dans les îles de la Méditerranée orientale. Le même phénomène se présente à l'égard des spiritueux. Les recettes de l'Administration de la D.P.O. figurent dans les comptes comme revenus des territoires, aujourd'hui helléniques, où les spiritueux étaient achetés, alors qu'en réalité lesdits spiritueux étaient destinés aux îles ou à l'intérieur de la péninsule balkanique et consommés dans d'autres pays. Il faut donc considérer, dans les deux cas, que la recette a été perçue, non pas du marchand, simple intermédiaire, qui n'en a fait que l'avance, mais bien du consommateur, qui, en fin de compte, en a supporté la charge. A défaut d'autres données pour une répartition conforme à ce principe, la Grèce propose de prendre pour critère le chiffre de la population dans les pays à considérer ici.

On ne saurait méconnaître ce qu'il y a d'exact, en fait, dans la constatation signalée par la Grèce, mais la question ici soulevée est à trancher en stricte conformité du Traité et, sur ce point, le Traité même fournit une indication significative de l'intention des Hautes Parties contractantes.

En regard du sens à attribuer au terme « revenu » qu'emploie l'article 51, la thèse hellénique ne paraît pas justifiée. Elle confond, en effet, avec la notion juridique du revenu la répercussion économique de la charge pécuniaire qu'il implique. Au point de vue économique, il est vrai, d'une manière générale, que c'est le consommateur d'une marchandise qui, en définitive, supporte dans le prix payé par lui la charge des droits et redevances dont cette marchandise est grevée, soit dès le début, soit en cours de route. Mais cela ne change rien au fait que la recette encaissée par l'Etat est perçue de celui qui la paie à ce dernier, d'où la conséquence que, pour l'Etat, la notion du revenu comme tel est inévitablement liée au lieu de perception.

Les conséquences mentionnées aujourd'hui par la Grèce n'ont pas échappé à l'attention des négociateurs du Traité. Une situation entièrement analogue paraît leur avoir été signalée relativement aux droits de douane. Ici, également, les revenus avaient été perçus essentiellement dans des ports faisant partie des territoires détachés en faveur de la Grèce. Ces territoires allaient donc être grevés de revenus dont indubitablement la répercussion économique s'était produite ailleurs, au lieu de consommation. Si Elles estimaient devoir corriger pareille conséquence, les Puissances signataires pouvaient, soit convenir d'un critère embrassant tous les territoires « consommateurs », ainsi le critère de la population, proposé aujourd'hui par la Grèce. Elles pouvaient aussi songer à s'en remettre à l'Arbitre du soin d'assurer, d'après son appréciation personnelle, une répartition jugée par lui équitable. Le Traité n'a suivi ni l'une, ni l'autre de ces voies. Tout en laissant la notion du revenu à la base des répartitions à faire, il a, pour l'une de ces répartitions, décidé lui-même le correctif que l'on trouve à l'article 51, chiffre 1^{er}. Pour la répartition prévue au premier alinéa du chiffre 1^{er}, les surtaxes douanières établies en 1907 sont comprises dans le revenu à considérer. Pour celle que prescrit le deuxième alinéa du même chiffre 1^{er}, les recettes des douanes doivent être éliminées du calcul des revenus.

Cette solution, que l'on a adoptée évidemment pour tenir compte en quelque mesure des considérations aujourd'hui présentées par la Grèce, fournit à l'égard de la véritable intention des Hautes Parties contractantes les indications que voici :

- a) Dans la détermination des revenus d'un territoire détaché, le Traité a bien en vue le lieu de perception. Sinon, le correctif sus-indiqué n'aurait aucune raison d'être et n'aurait pas été stipulé.
- b) Le Traité n'entend pas que le critère ainsi reconnu par lui soit corrigé dans ses effets par la substitution d'un autre critère (par exemple, celui de la population) ou par tel autre tempérament que l'Arbitre prévu à l'article 47 aurait mission et pouvoir de trouver et d'appliquer.
- c) Le seul correctif jugé nécessaire, c'est le Traité même qui l'a choisi et qui l'a appliqué dans la mesure jugée convenable.

Quelque prudent qu'on doive être, en général, dans l'usage de l'argument *a contrario*, il paraît s'imposer ici, en regard du caractère manifestement exceptionnel du procédé que l'article 51 a suivi en éliminant pour l'une des répartitions (plus exactement: pour une « sous-répartition ») les recettes des douanes, lesquelles, pour toutes les autres répartitions, rentrent dans le

revenu à considérer, et comprennent même le produit des surtaxes douanières établies en 1907.

La conclusion qui se dégage, c'est qu'en dehors de la « sous-répartition » régie par le deuxième alinéa de l'article 51, chiffre 1^{er}, le revenu de territoires détachés comprend les recettes produites dans ces territoires, sans qu'il puisse être tenu compte du fait que les marchandises sur lesquelles les recettes ont été perçues étaient destinées à d'autres territoires et y ont été consommées. La demande de la Grèce ne peut donc être accueillie.

3. Il en faut dire autant d'une conclusion analogue prise par les *Etats sous mandat de la France*.

Dans leur premier mémoire, ces Pays ont fait observer que les recettes douanières constatées dans les ports syriens et libanais et mis au compte de la Syrie et du Grand-Liban se rapportaient, pour une partie considérable, à des marchandises à destination d'autres territoires. En conséquence, ils ont demandé à l'Arbitre de réduire dans une proportion fixée par eux à 40 % le chiffre de ces recettes douanières pour déterminer la part à considérer comme revenu afférent à la Syrie et au Grand-Liban. A l'appui, Ils ont exposé que les ports en question se trouvent sur de grandes voies commerciales utilisées par les courants d'importation et d'exportation qui traversent l'Asie Mineure. Il ne paraît pas juste que l'on grève les territoires dont, fortuitement, ces ports font partie de revenus qui, en définitive, étaient supportés par le Hinterland et qui doivent, dès lors, être attribués aux territoires où la marchandise a été consommée.

Corriger ce résultat par une défalcation équitable, c'est rester fidèle au Traité, qui veut que la répartition des charges de la Dette soit faite en proportion des forces contributives des habitants de chaque territoire détaché.

Ainsi résumée, l'argumentation présentée par les Pays sous mandat français reproduit avec beaucoup de force celle sur laquelle la Grèce s'est fondée à l'appui de la demande ci-dessus. Les considérations exposées au cours de l'examen de cette demande conservent ici toute leur valeur. Incontestablement, l'application de l'article 51 peut aboutir à des résultats qui, parfois, en raison de circonstances fortuites, telles que la situation d'un port, peuvent paraître peu conformes à une justice mathématiquement exacte; mais, c'est là chose inévitable et le Traité montre clairement qu'au prix de cet inconvénient il a préféré s'en tenir au mode de répartition prescrit à l'article 51 et consistant à considérer comme revenu afférent à un territoire les recettes qui y ont été perçues.

Il convient d'ajouter, au surplus, que l'injustice signalée, pour autant qu'elle existe, n'est que relative, en ce sens que les recettes douanières perçues dans un port sont indubitablement la preuve de l'importance de ce centre d'affaires et, partant, de sa puissance économique et de sa force contributive.

4. L'Arbitre a examiné plus haut la demande principale formulée par la *Palestine et la Transjordanie* au sujet du chemin de fer du Hedjaz. Subsidiairement, et à supposer que les recettes de ce chemin de fer soient considérées comme un revenu tombant sous l'application de l'article 51, ces Pays se sont élevés contre la répartition qui en a été faite par le Conseil de la Dette, répartition opérée en proportion de la longueur en kilomètres de la ligne sur le territoire de chacun des Etats intéressés.

De leur avis, la répartition, pour être conforme au Traité, doit se faire sur la base des recettes réellement perçues sur chaque territoire. Les recettes

du chemin de fer étaient comptabilisées au siège principal à Damas et, pour en attribuer une part à la Palestine et à la Transjordanie (recettes nettes ou, à défaut, recettes brutes), on doit rechercher quelle a été, en fait, cette part.

En principe, la thèse ainsi formulée par la Palestine et la Transjordanie est juste. Du moment que le Traité prend pour critère le revenu des territoires détachés, il faut savoir quel a été pour chacun de ces territoires le revenu qui, en réalité, y fut perçu. Malheureusement, cette constatation ne paraît pas pouvoir être faite. Au cours des débats devant l'Arbitre, le Représentant de la Syrie a exposé que les archives du chemin de fer à Damas avaient été détruites et qu'il était impossible de retrouver le chiffre des recettes nettes ou brutes perçues dans les différents secteurs de la ligne.

Pour obtenir une base de répartition utilisable, il ne suffirait pas de retrouver quelques données dans telle ou telle station; il faudrait avoir le tableau des recettes fournies par chacune d'elles ou, tout au moins, un tableau indiquant ces recettes à l'égard d'un nombre de stations assez grand pour qu'on puisse en tirer des conclusions solides. De ce qui précède il résulte que cela ne peut pas être obtenu et que, dès lors, on demeure privé de la base de répartition qu'aurait fournie, en conformité du Traité, le revenu réellement perçu sur chacun des territoires à considérer. Force est donc de chercher une autre base qui se rapproche le plus de celle qu'a choisie le Traité. On ne peut songer à prendre le chiffre de la population, chiffre à l'égard duquel, pour la période 1910-1912, les données disponibles seraient, du reste, insuffisamment probantes. La superficie des territoires ne peut pas davantage entrer en ligne de compte, ce d'autant moins que leur valeur économique est extrêmement inégale.

Il ne reste donc, comme seule base disponible, que celle qu'a choisie le Conseil de la Dette, en répartissant les recettes d'après l'étendue des secteurs sur chacun des territoires respectifs. Ce critère est, au fond, le plus juste à défaut de données concrètes. D'une part, la longueur d'une ligne est un élément essentiel pour en apprécier la valeur; d'autre part, dans une vue d'ensemble, le même élément de longueur kilométrique exerce une action incontestable sur les recettes.

Un point spécial a été signalé à l'Arbitre relativement à un ou deux secteurs de la ligne, qui, d'après des renseignements qui lui ont été fournis, ont fait l'objet d'un arrangement spécial entre les deux Puissances mandataires intéressées, et par l'effet duquel les deux secteurs seraient en quelque sorte « exterritorialisés ». L'Arbitre est d'avis que cette entente n'est pas à prendre en considération dans l'application de l'article 51. Il paraît bien, en effet, qu'elle a trait à l'exploitation de la ligne¹ et qu'elle laisse intacte la souveraineté territoriale des Etats intéressés. Or, la proportion à établir doit être précisément déterminée par la longueur de ligne soumise à chacune des souverainetés territoriales en présence.

III. Répartition des revenus d'un *caza* dont le territoire a été partagé entre plusieurs Etats.

1. Se rattachant à une thèse formulée dans le mémoire de l'Irak, la Palestine et la Transjordanie et qui va être examinée ci-dessous, page 597, la *Bulgarie*

¹ C'est là, du moins, ce qui semble résulter d'une communication faite à la Chambre des Lords par le Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère britannique de la guerre (voir le « Times » du 19 mars 1925, page 6).

estime que, pour répartir les revenus d'un caza partagé entre plusieurs Etats, il faut considérer non pas la superficie des territoires respectifs, mais toutes les particularités qui contribuent à en déterminer la puissance économique et, partant, la capacité contributive au point de vue des revenus. A cet égard, la Bulgarie insiste sur le fait que, dans les cazas partagés entre Elle et la Grèce, cette dernière Puissance a obtenu les pays de plaine, qui sont les plus fertiles, tandis que la Bulgarie n'a conservé que des parties montagneuses, peu productives et faiblement peuplées. Pour cette raison, la Bulgarie estime qu'il convient de réduire de 90 % la part de revenus attribuée par le Conseil à la fraction restée bulgare du territoire du caza de Gumuldjina et de 80 % la part de revenus afférente à la fraction demeurée bulgare du caza de Dary-Déré.

Cette demande a été combattue, notamment par la Grèce, qui soutient, à l'appui, que les territoires de plaine cédés à l'Etat hellénique se prêtent moins à des cultures fructueuses que le pays de collines conservé par la Bulgarie.

Des explications des Parties il résulte que l'on demeure dans l'impossibilité de savoir exactement où les divers revenus ont été perçus en fait à l'intérieur de chaque caza. Il faut donc ici choisir un critère de répartition et prendre celui qui en lui-même offre le plus de garanties d'exactitude et qui, en outre, est de nature à se rapprocher le plus de la réalité. L'Arbitre ne saurait considérer comme tel les circonstances signalées par la Bulgarie comme étant de nature à exercer une influence sur l'importance économique des territoires respectifs. Nombreuses et diverses, ces circonstances seraient extrêmement difficiles à apprécier, d'autant plus qu'on ne pourrait le faire de façon quelque peu sûre avec les données disponibles. Les investigations qui, à cet égard, deviendraient nécessaires n'ont certainement pas été envisagées par les négociateurs du Traité, preuve en est le délai si bref dans lequel a été enfermé tout le travail prescrit pour la répartition de la D.P.O. De plus, même avec des données suffisantes, l'Arbitre demeurerait livré à des appréciations subjectives, auxquelles le Traité n'a certainement pas voulu s'en remettre.

On ne saurait pas davantage prendre pour critère le chiffre de la population dans les fractions de territoire respectives. Ce critère n'a pas été envisagé par le Traité et ce qui le condamne, entre autres, c'est l'impossibilité où l'on se trouverait d'avoir des données suffisamment précises et probantes relativement au chiffre de la population desdits territoires dans les années financières 1910-1911 et 1911-1912.

Il n'est pas possible, non plus, de répartir les deux tiers des revenus d'un caza d'après la population et d'attribuer, en sus, le troisième tiers au territoire sur lequel se trouve le chef-lieu du dit caza. Ce serait faire dépendre la répartition d'une appréciation subjective qui ne pourrait être exempte d'arbitraire.

Reste donc, comme seul critère possible, la superficie des territoires en cause. Ce critère est sûr, puisque la superficie peut être partout déterminée à l'aide des cartes officielles. Il est susceptible d'une application uniforme, laquelle est bien dans l'esprit du Traité. Assurément, il ne tient pas compte de la différence de valeur économique qui peut exister entre les diverses parties des territoires; mais, ainsi que la remarque en a déjà été faite, le Traité ne pouvait avoir la prétention d'assurer une répartition qui soit, jusque dans les détails, d'une exactitude rigoureusement mathématique. L'article 51 prouve que, pour l'accomplissement du travail envisagé par les Hautes Parties contractantes, le Traité a voulu s'en tenir à un procédé

simple, sûr, uniforme et rapide, même au détriment d'une exactitude de proportion poussée jusqu'à ses dernières limites. C'est en s'inspirant de l'esprit du Traité et en se conformant strictement à l'intention commune des Puissances signataires, telle qu'il l'interprète, que l'Arbitre en arrive à considérer le critère de la superficie comme celui qui fournit la présomption la plus acceptable pour répondre à la question de savoir comment il faut admettre que les revenus en cause ont été perçus à l'intérieur d'un caza pendant les deux années financières à considérer.

2. La frontière entre l'Irak et la Syrie partage entre ces deux Etats les cazas de Deir-el-Zor, d'Achara et d'Abou-Kémal. A leur égard, l'Irak expose ce qui suit dans le premier mémoire des Etats sous mandat britannique :

Caza de Deir-el-Zor. Ce caza est traversé par l'Euphrate de l'ouest au sud-est et par le Khabour dans le nord ; le parcours du premier dans le caza atteint approximativement 116 milles, celui du second 200 milles. Le long des deux fleuves sont établis des villages importants et se trouvent des cultures très productives. La ville de Deir-el-Zor, admirablement située, est un centre important de commerce. Les cours d'eau ci-dessus et les villes et villages sur leurs rives sont entièrement sur territoire syrien. La partie du caza attribuée à l'Irak, c'est-à-dire le bord oriental de la *Nahiyé* (commune) de Kokab, consiste en un désert stérile, sans eau, sans villages, et sans possibilité de culture.

La base de calcul adoptée par le Conseil donne le résultat absurde que le revenu de ce désert est évalué à 404.947 piastres turques, alors qu'en fait aucun revenu n'en est aujourd'hui retiré et que, si un revenu quelconque en a jamais été obtenu, il a dû être insignifiant.

Caza d'Achara (Meyadine). Ce caza est traversé par l'Euphrate de l'ouest au sud-est, et par le Khabour vers le nord, le premier ayant un parcours approximatif de 70 milles, le second de 10 milles. Ces fleuves et les villages sur leurs bords se trouvent entièrement en territoire syrien. La partie attribuée à l'Irak est la frange orientale de la *Nahiyé* de Buseirah, qui est aussi stérile et inhabitable que la partie du caza de Deir-el-Zor dont il vient d'être fait mention. Cependant, le revenu attribué à l'Irak, par rapport à cette partie de désert, est de 274.844 piastres turques.

Caza d'Abou-Kémal. Ce caza est traversé de l'ouest à l'est par l'Euphrate. La plupart des villages, y compris le chef-lieu du caza à Abou-Kémal, sont du côté syrien, et le seul village important du côté de l'Irak est Al Quaim. La part des revenus attribuée à l'Irak (8/10 du total) est de 632.820 piastres turques, ce qui n'a aucun rapport avec le revenu effectivement perçu dans le territoire en question.

La formule sommaire adoptée par le Conseil de la Dette produit ainsi des résultats injustes pour les Etats auxquels sont échues de grandes étendues de désert aride. Les ressources des différentes parties d'un pays tel que l'Irak ne sont certainement pas proportionnées à leur superficie. D'autres éléments ayant plus d'importance sont la population, l'irrigation, la cultivation et l'activité commerciale, mais de beaucoup le plus important est la proximité immédiate de l'eau. Les revenus des trois cazas ci-dessus étaient pour la plupart tirés de la région étroite contiguë aux rivières. En conséquence, l'Irak demande à l'Arbitre de décider que le revenu afférent à cet Etat doit, conformément à l'article 51 du Traité, être le revenu effectivement perçu

dans le territoire qui lui a été attribué, et que, à défaut de preuve quant au montant des revenus effectivement perçus dans le territoire partagé entre l'Irak et la Syrie, les revenus de chacun des trois cazas doivent être répartis en raison des longueurs de parcours de l'Euphrate et du Khabour autrefois comprises dans chacun desdits cazas et aujourd'hui comprises dans les limites des deux Etats respectivement.

A l'égard de cette demande et sans méconnaître l'importance des considérations invoquées à l'appui, *les Etats sous mandat français* ont fait observer, dans leur contre-mémoire, « que la base de la superficie pour la répartition du revenu d'un caza divisé n'est pas appliquée seulement aux trois cazas ici considérés. C'est la base que le Conseil de la Dette a adoptée d'une manière constante. Il l'a adoptée après mûr examen et parce qu'il a trouvé que c'était, dans l'ensemble, le système le plus équitable et le plus pratique.

« La base de la superficie ne saurait être rejetée dans un cas particulier sans être mise en question par cela même dans tous les autres. Dans l'ensemble, ce système n'avantage pas les Etats sous mandat français. Il y a beaucoup moins de différence de valeur entre les fractions des cazas partagés entre la Syrie et l'Irak qu'entre les fractions des cazas partagés entre la Syrie et la Turquie: tous les chefs-lieux, les villages les plus riches et les plus peuplés, les meilleures terres de culture, les meilleures voies de communication des cazas partagés entre la Syrie et la Turquie (Mardine, Nessibine, El Djéziré, Birédjik, Séroudj, Haran, Kiliss) restent dans la portion attribuée à la Turquie.

« Les Etats sous mandat français n'ont pas jugé opportun de faire des objections au système de la superficie mis en pratique par le Conseil de la Dette, parce qu'ils ont pensé que, par le jeu des compensations, des résultats équitables étaient obtenus dans l'ensemble. Et il semble que leur sentiment ait été assez généralement partagé. Mais la solidarité qui existe entre les solutions particulières met obstacle à des révisions partielles: si celles-ci se produisent, c'est l'ensemble qui tombe. Il faut, dès lors, reprendre sur de nouvelles bases, souvent singulièrement fuyantes, difficiles à déterminer et à préciser, le travail de répartition pour tous les cazas divisés. Si l'on croit devoir faire état de la longueur du cours des rivières, il faut aussi tenir compte de la densité et de la valeur de la population, de la richesse des terres, des facilités de communication, en un mot de la valeur économique des territoires. c'est-à-dire procéder à un examen extrêmement complexe. »

L'Arbitre reconnaît toute l'importance des observations présentées par l'Irak, mais la conclusion à laquelle elles aboutissent ne peut que le fortifier dans l'avis exprimé au sujet d'une demande analogue formulée par la Bulgarie (pages 595-597 ci-dessus).

Vouloir répartir les revenus d'un caza en cherchant à déterminer la valeur économique des fractions de territoires en lesquelles il a été divisé, c'est s'engager dans une voie qui ne peut être celle que le Traité a eu en vue. Non seulement on demeurerait livré à l'appréciation subjective et, partant, peu sûre de données variables, incertaines et fragiles, mais les difficultés et la durée inévitables de pareil travail sont inconciliables avec l'esprit du Traité, lequel a manifestement envisagé une répartition rapide, basée sur des données simples, sûres, immédiates et d'une application uniforme. L'injustice dont l'Irak se plaint, et se plaint non sans quelque cause, est une conséquence inévitable de la répartition de la D.P.O. dans les conditions fixées par le Traité. L'on ne peut que répéter ici l'observation déjà faite à l'égard du grief formulé par la Bulgarie, quant au revenu afférent au caza de Moustafa-Pacha (page 580 ci-dessus). Et cependant, du moment que les

Comptes généraux de l'Empire Ottoman ne fournissent aucun renseignement quant à la répartition des revenus au-dessous de l'unité administrative que représente le *caza*, c'est la superficie des territoires respectifs qui, malgré les inégalités dues à la différence de valeur des dits territoires, demeure encore le critère le plus apte à permettre une répartition se rapprochant de la réalité. On peut d'autant plus juger ce critère conforme à l'esprit du Traité qu'en définitive la répartition de la D.P.O. a pour cause un partage de territoires et y correspond en principe, et que, d'une manière générale, l'étendue des territoires respectifs demeure, en définitive, le fait et l'élément essentiels lors d'un démembrement comme celui dont l'Empire Ottoman a été l'objet.

3. La nouvelle frontière séparant aujourd'hui la Palestine et la Syrie partage entre ces deux pays le territoire de l'ancien *caza* de Kouneïtra. Les revenus de ce *caza* ont été, par le Conseil, répartis entre les deux Etats d'après la superficie des parties de territoires que chacun d'Eux a reçues.

La Palestine a critiqué ce procédé, en exposant à l'appui que les recettes des postes, du télégraphe et celles du monopole du tabac étaient perçues au chef-lieu du *caza*, qui se trouve actuellement sur territoire syrien, et que, dès lors, on ne doit en attribuer aucune partie à la Palestine. Les recettes portées en compte sous la rubrique « Caisses fiscales » ne devraient être mises à la charge de ce dernier pays que dans la mesure où, en fait, elles ont été perçues sur la fraction de territoire qui aujourd'hui lui appartient. S'il est impossible d'obtenir des renseignements suffisants à cet égard, la Palestine déclare accepter la proportion établie par le Conseil d'après la superficie des territoires respectifs.

A la demande ainsi formulée, relativement aux recettes des postes, des télégraphes et du monopole du tabac, *les Etats sous mandat français* ont objecté que les revenus de territoires détachés devaient être répartis, non d'après le lieu de perception pris dans le sens littéral du terme, mais d'après le lieu où se trouve « la source de la recette ». Sur ce point, l'Arbitre a déjà été amené à donner son avis, lors de l'examen des conclusions y relatives des Etats sous mandat français et de la Grèce (page 593 ci-dessus). Il suffira de dire ici que la notion de la « source de la recette » est susceptible d'interprétations trop diverses pour fournir un critère suffisamment sûr.

Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir et de décider si, à l'intérieur même d'un *caza*, il est possible de rechercher ce que le Conseil de la Dette a appelé les « incidences d'impôts ». Dans le cas particulier, le critère de la superficie s'impose d'emblée à l'égard de la recette portée en compte sous la rubrique « Caisses fiscales ». Quant aux recettes des postes, du télégraphe et du tabac, le mémoire des Etats sous mandat britannique semble affirmer qu'elles ont été réellement perçues au chef-lieu. Celui des Etats sous mandat français laisse plutôt supposer qu'elles étaient perçues dans toute l'étendue du *caza* et qu'elles n'ont été que centralisées au chef-lieu pour des raisons de comptabilité. A supposer même que le point puisse être entièrement éclairci, il n'en resterait pas moins — ainsi que l'observation en a déjà été faite plus haut — que l'on ne saurait songer à appliquer dans un cas isolé un procédé qui ne serait pas suivi uniformément dans tous les autres. Suivre la thèse ici soutenue par la Palestine, ce serait nécessairement poser le principe que, relativement à tous les *cazas* dont le territoire a été partagé, l'on doit chercher le lieu de perception séparément pour chacune des diverses recettes dont se compose le revenu à considérer et aboutir à un calcul dans lequel certaines de ces recettes seraient réparties d'après

le lieu de perception, d'autres selon le critère de la superficie des territoires. Indépendamment de l'extrême complication qui en résulterait et qui, en raison même du travail qu'elle exigerait, ne paraît pas répondre aux intentions des négociateurs du Traité, pareil procédé n'est pas susceptible d'une application uniforme et, de l'avis de l'Arbitre, l'on doit s'en tenir à la règle qu'à l'intérieur même d'un caza le seul critère assurant l'application du Traité dans l'esprit de ce dernier est le critère fourni par la superficie des territoires respectifs.

Quant à la conclusion prise par la Palestine — toujours à l'égard du caza de Kouneitra — et relative à la répartition des recettes du chemin de fer du Hedjaz, elle a été examinée plus haut et il est inutile d'y revenir ici.

4. Dans le mémoire des Etats sous mandat britannique, la *Transjordanie* expose ce qui suit:

Le revenu total des cazas de Deraa et de Basra-Eski-Cham a été, par le Conseil de la Dette, attribué pour sept dixièmes à la Transjordanie, pour trois dixièmes à la Syrie. Cette répartition est basée sur les superficies appartenant à la Transjordanie et à la Syrie respectivement, et non sur le revenu réellement perçu dans les territoires en question pendant les années 1910-1911 et 1911-1912, comme le prévoit l'article 51 du Traité.

L'ancien *Caza Ottoman de Deraa* (Hawran) comprenait le Markaz (chef-lieu) de Deraa et 48 villages; le Markaz et 40 villages sont situés en Syrie, et 8 villages seulement en Transjordanie. Le revenu moyen du caza de Deraa (Hawran) attribué à la Transjordanie pendant les années en question a été le suivant:

	£
Caisses fiscales	20.385
Postes et télégraphes	—
Revenus concédés	1.892
Pêcheries	65
Hisséi-Iané sur tabacs	1
Société du Tombac	—
Monopole des tabacs	1.887
Chemin de fer du Hedjaz	17.540

Le revenu moyen provenant des dîmes, qui sont l'élément principal des recettes des Caisses fiscales, était de Ltq. 16.325, dont Ltq. 14.446 étaient obtenues des 40 villages en Syrie, et Ltq. 1.879 des 8 villages en Transjordanie. En outre, le revenu provenant des Revenus concédés, du Monopole des tabacs, des Pêcheries et du Hisséi-Iané sur tabacs, était perçu seulement dans le Markaz de Deraa.

La Transjordanie soutient qu'en vertu de l'article 51 du Traité le seul des revenus ci-dessus nommés dont une part puisse lui être attribuée est celui qui provient des « Caisses fiscales », et que ce revenu doit être réparti entre la Transjordanie et la Syrie suivant les montants effectivement perçus dans les territoires appartenant aujourd'hui à chacun des deux Etats.

Quant au territoire faisant partie du *Caza de Basra-Eski-Cham* et attribué à la Transjordanie, il consiste en terrains incultes et inhabités. Le revenu obtenu du caza en 1910-1911 et 1911-1912 était tiré exclusivement du territoire qui appartient aujourd'hui à la Syrie et était perçu dans ce territoire.

En conséquence, la Transjordanie a demandé à l'Arbitre de décider que, d'après l'article 51 du Traité :

a) En ce qui concerne le *caza* de Deraa (Hawran), le seul revenu attribué à la Transjordanie est la part du revenu figurant sous la rubrique « Caisnes fiscales » qui était effectivement perçue en les années 1910-1911 et 1911-1912 dans la partie du *caza* de Deraa appartenant aujourd'hui à la Transjordanie ;

b) En ce qui concerne le *caza* de Basra-Eski-Cham (Salhad), aucune part du revenu ne doit être attribuée à la Transjordanie.

Ainsi que la remarque en a déjà été faite, la thèse ici soutenue par la Transjordanie est, en principe, incontestablement juste, mais elle se heurte aux objections décisives dont l'Arbitre a déjà dû tenir compte à l'égard de conclusions analogues. Que les chiffres avancés par la Transjordanie soient exacts pour ce qui concerne la partie du territoire attribué à ce pays, cela ne les rend pas opposables de plein droit à la Syrie pour l'autre fraction de territoire aujourd'hui syrienne. La répartition ne pourrait être décidée que sur la base de données officielles disponibles à l'égard de chacun des territoires en présence. Et pareilles données devraient être à la disposition de l'Arbitre, non pas seulement pour un *caza* isolé, mais pour tous les *cazas* partagés. Ces données ne paraissent pas exister, puisque aussi bien à l'égard des *cazas* européens d'autres critères ont été proposés pour la répartition. Il faudrait donc procéder à un travail de recherches, rétablir le compte des recettes réellement perçues dans les territoires, en constater contradictoirement l'exactitude, décider, en cas de divergences, du degré de valeur probante des chiffres avancés par une Partie, contestés par l'autre, fixer la mesure en laquelle les chiffres produits seront acceptés, et celle en laquelle on devra suivre un autre critère. Il suffit de consulter le Traité pour se convaincre que pareil procédé n'a pas été envisagé. C'est un délai de trois mois seulement qu'à l'article 47 le Traité a fixé au Conseil de la Dette pour un travail dont l'importance, l'étendue et les difficultés ne pouvaient échapper à l'esprit de personne. Indépendamment du caractère aléatoire de leur résultat, les recherches qu'impliqueraient le mode de répartition préconisé par la Transjordanie auraient, à elles seules, exigé bien au delà du délai qui vient d'être rappelé. L'arbitre est donc conduit de plus fort à la conviction que le travail prescrit par le Traité a été conçu par les Hautes Parties contractantes comme une œuvre basée sur des données officielles immédiatement disponibles, de caractère et de valeur uniformes, et qu'à défaut l'on doit s'en tenir à un critère également simple, sûr, uniforme et conciliable avec l'achèvement rapide de la tâche. Pour cette raison et celles qui ont déjà été indiquées, l'Arbitre se voit dans l'impossibilité d'accueillir la demande de la Transjordanie.

En ce qui concerne la conclusion fixant le retranchement des recettes du chemin de fer du Hedjaz, l'Arbitre ne peut que se référer à ce qui a été dit plus haut.

IV. *Contestations d'ordre territorial.*

Quelques-unes des conclusions soumises à l'Arbitre ont trait, non au mode de répartition adopté par le Conseil, mais aux données d'ordre territorial sur la base desquelles il a fait son travail.

1. A l'égard du *caza* de Soflou (Sofoulou), le Conseil de la Dette est parti de la supposition qu'après les guerres balkaniques quatre cinquièmes en

avaient été cédés par l'Empire Ottoman à la Bulgarie et qu'en vertu du Traité de Neuilly trois de ces quatre cinquièmes avaient passé sous la souveraineté hellénique. Sur ce dernier point, le Conseil a fait erreur, ainsi qu'il le reconnaît spontanément. La partie du caza devenue bulgare après les guerres balkaniques a été plus tard, entièrement cédée à la Grèce. La Bulgarie doit donc être complètement déchargée de toute part dans le revenu du caza de Soflou, lequel est afférent pour quatre cinquièmes au territoire devenu hellénique, pour un cinquième au territoire demeuré turc. La conclusion présentée à cet effet par *la Bulgarie* est fondée et doit être accueillie.

2. Il n'en est pas de même d'une conclusion analogue formulée par la *Bulgarie* à l'égard de deux communes et d'un village faisant partie du caza d'Orta-Keuy, communes et village cédés par cette Puissance à la Grèce et dont le Conseil de la Dette n'a cependant pas tenu compte.

Pour justifier cette omission, le Conseil a exposé qu'il ne lui avait pas été possible d'étendre son travail jusqu'à des fractions de territoires inférieures à un minimum fixé par lui à un dixième de la superficie totale de caza partagé. Le procédé ainsi adopté par le Conseil paraît justifié et la conclusion formulée par la *Bulgarie* doit être écartée.

3. *Les Etats sous mandat français* signalent des erreurs commises par le Conseil de la Dette relativement à quatre cazas partagés entre la Syrie et la Palestine. Les revenus des cazas de Tyr, Mardjayoun et Hasbaya ont été entièrement attribués au premier de ces Etats, alors que le territoire desdits cazas appartient en partie à la Palestine. Celle-ci, par contre, a été grevée du dixième du revenu du caza de Kouneitra dont la partie appartenant à ce pays représente moins du vingtième (4,7 %) de la superficie totale du caza.

Au cours des débats devant l'Arbitre, les Représentants des Etats sous mandat britannique et des Etats sous mandat français sont tombés d'accord pour demander que les rectifications nécessaires soient faites d'après la carte officielle ottomane, que le Représentant de la Turquie a promis de mettre à la disposition du Conseil de la Dette. L'Arbitre ne peut que consacrer cet accord et, d'une manière générale, il estime qu'au-dessus de la limite indiquée plus haut, savoir un dixième du territoire du caza, les erreurs commises à l'égard des superficies en question et les calculs qui en ont subi l'influence doivent être rectifiés sur la base de ladite carte. Cela s'applique également aux cazas partagés entre l'Irak et la Syrie.

4. Dans son second mémoire, le *Gouvernement hellénique* a signalé certaines différences que l'on constate entre les diverses cartes disponibles. Il a émis l'avis qu'en somme ces différences se compensent et il n'a demandé une rectification que dans le cas où la décision de l'Arbitre à l'égard des deux conclusions bulgares exposerait la Grèce au risque de se voir attribuer deux fois les recettes d'un même district. Cette éventualité ne se réalise pas, puisque la délégation hellénique s'est déclarée d'accord avec la rectification à faire au sujet du caza de Soflou et qu'à l'égard du caza d'Orta-Keuy la demande de la *Bulgarie* n'est pas accueillie par l'Arbitre.

5. Dans leur premier mémoire, *l'Irak, la Palestine et la Transjordanie* ont exposé ce qui suit:

« Depuis bien des années avant la grande Guerre, le droit à certains territoires en dehors des limites actuelles du Vilayet de Mossoul (c'est-à-dire les territoires de Bané, Serdesht, Sulduz, etc.) a été litigieux entre la Perse

et l'Empire Ottoman. Les territoires en dispute ont été peu à peu occupés par les forces militaires ottomanes au cours des années qui ont suivi 1905, et pendant les années 1910-1911 et 1911-1912 ils étaient soumis à l'occupation militaire effective par ces forces.

« Il y a lieu de croire que, pendant cette période, des revenus ont été, en fait, perçus dans lesdits territoires par les fonctionnaires civils et militaires ottomans, bien qu'une proclamation ait exempté la population de tout impôt pour une période de sept ans. En effet, quelques-uns de ces revenus étaient même affermés et le montant du revenu annuel ainsi perçu a été évalué approximativement à un million de piastres.

« A la suite de l'intervention d'une Commission de délimitation turco-persane, en 1913-1914, ces territoires ont été définitivement attribués à la Perse. Il est, dès lors, indispensable que les revenus qui y avaient été perçus soient exclus des revenus de l'Empire Ottoman, ainsi que des revenus afférents au Vilayet de Mossoul.

« L'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont demandé à l'Arbitre d'en décider ainsi, et de requérir les renseignements nécessaires du Gouvernement turc, qui doit être en mesure de les trouver dans ses archives.

« Dans le cas où il ne serait pas possible de déterminer les montants des revenus perçus de l'un et de l'autre côté de la frontière, telle qu'elle a été finalement déterminée en 1914, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont proposé que la défalcation à faire soit déterminée d'après la proportion existant entre la superficie du territoire attribué à la Perse et celle du territoire demeuré ottoman, ces superficies étant indiquées dans la carte officielle de la Délégation susmentionnée, dont un exemplaire a été remis à l'Arbitre. »

A cette demande, le Gouvernement turc a objecté qu'il était hors d'état de fournir les renseignements requis et qu'au surplus on devait tenir pour invraisemblable la supposition que, pendant les deux années financières à considérer, des revenus ont été perçus dans des territoires attribués ultérieurement à la Perse, ce d'autant plus qu'une proclamation avait exempté de tout impôt les habitants de ces territoires. Subsidiairement, le Gouvernement turc s'est rallié au procédé suggéré par les Etats sous mandat britannique pour le calcul du montant de la défalcation que l'Arbitre viendrait à décider de ce chef.

Au cours des débats, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont, à l'égard des revenus perçus pendant la période à considérer, fourni des renseignements et des précisions qui permettent à l'Arbitre de tenir pour suffisamment vraisemblable la perception alléguée. Il convient, dès lors, de faire droit à la demande examinée ici.

6. Au cours de son travail, le Conseil de la Dette a compris le revenu du caza de Maan dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman et l'a porté au compte de la Transjordanie, à laquelle le territoire dudit caza paraît avoir été attribué. Entièrement d'accord avec ce procédé, *les Etats sous mandat britannique* ont fait observer cependant qu'actuellement l'arrondissement de Maan est en mains du Hedjaz et que la question de son attribution fait actuellement l'objet de négociations entre le Ministère britannique et le Gouvernement de ce pays. Dès lors, les Etats sous mandat britannique demandent que, dans le travail de répartition, le caza de Maan fasse l'objet de calculs entièrement séparés, afin que la part respective des annuités puisse être mise à la charge de celui des deux Etats auquel il sera finalement attribué.

L'Arbitre estime qu'il y a lieu de faire droit à cette demande, avec laquelle le Conseil de la Dette s'est déclaré d'accord.

5. — CONTESTATION DÉPENDANT DE LA RÉPARTITION DU CAPITAL DE L'EMPRUNT EN CAUSE.

La partie A du Tableau de la D.P.O. figurant au Traité, à la suite de l'article 57, comprend entre autres une avance faite à l'Empire Ottoman par la Régie des tabacs. A la page 108 du Recueil « Documents et Tableaux », le montant du capital de cet emprunt est porté à 1.700.000 Ltq. Selon une note que l'on trouve à la page 109 du même recueil, ce capital, qui était au début de 1.500.000 Ltq., s'est élevé à 1.700.000 par le fait de versements successifs opérés par la Régie. L'annuité (110.000 Ltq.) qui assure le service de l'emprunt est applicable, en premier lieu, aux intérêts en compte courant, et pour le surplus à l'amortissement du capital.

Les Etats sous mandat britannique ont signalé le fait qu'un des versements grâce auxquels s'est accru le capital de l'avance a eu lieu après le 1^{er} novembre 1914, et, se fondant sur l'article 50, chiffre 2, du Traité, Ils ont demandé à l'Arbitre d'ordonner que la somme de 40.000 Ltq., montant de ce versement, soit retranchée dans le calcul des charges incombant aux Etats que vise ledit article 50, chiffre 2.

Sans contester l'exactitude du fait avancé, *la Turquie et le Conseil de la Dette* ont fait observer qu'il s'agissait ici d'une question relative au montant et à la répartition du capital même, question qui est du domaine de l'article 49 et qui ne rentre pas dans le travail actuel de l'Arbitre.

Au cours des débats, le bien-fondé de l'objection a été reconnu par les Etats sous mandat britannique.

Effectivement, l'Arbitre ne saurait être appelé à trancher ici la question de savoir si la somme de 40.000 Ltq. doit être éliminée du montant capital de l'emprunt dans la répartition prescrite par le Traité.

De la décision qui interviendra sur ce point en conformité de l'article 49 dépendra la question de savoir si les Etats (autres que la Turquie) mentionnés à l'article 50, chiffre 2, doivent être ou non exonérés de toute part d'annuités afférentes aux intérêts et à l'amortissement de ladite somme de 40.000 Ltq.

Il suffit ici de réserver leurs droits à cet égard.

6. — AJUSTEMENTS D'ÉCRITURES.

Sous ce titre, *les Etats sous mandat britannique* ont contesté les modifications apportées par le Conseil aux Comptes généraux des Finances et indiquées par lui sous lettre *k* à pages 66 et 67 du Recueil « Documents et Tableaux ».

Le Conseil a décidé ces rectifications en se fondant sur les écritures de la Régie des tabacs et de l'Administration des Phares, d'où ressort le chiffre exact des recettes à considérer. Les Etats sous mandat britannique estiment que le Conseil devait baser son travail exclusivement sur les Comptes généraux des Finances ottomanes et non sur les écritures d'administrations privées. Mais, ainsi que l'a fait observer *la Turquie*, il s'agit ici d'une question de fait. L'on doit prendre comme revenus des deux années financières les recettes qui ont été réellement encaissées au cours de ces deux années. Or, il se peut que des recettes ainsi encaissées n'aient été portées dans les comptes qu'à une date ultérieure et que, dès lors, elles figurent dans ceux de l'année suivante. A l'inverse, ou peut avoir passé dans les écritures une recette due et attendue, mais qui en ce moment n'était pas encore réalisée.

Des explications fournies par le Conseil au cours des débats devant l'Arbitre, il résulte bien que c'est ainsi que la situation se présente. Le Conseil a rétabli dans les comptes des sommes effectivement reçues au cours des deux exercices, mais comptabilisées ultérieurement; il en a retranché des sommes comptabilisées au cours des deux exercices, alors qu'en réalité elles ont été encaissées ultérieurement. Le procédé paraît en tous points correct et il n'y a pas lieu d'accueillir la conclusion des Etats sous mandat britannique.

7. — FRAIS ANNUELS DU SERVICE DE LA DETTE.

Sous ce titre, *l'Irak, la Palestine et la Transjordanie* demandent à l'Arbitre de décider que la part des frais mise à la charge de chacun des Etats intéressés ne devra pas dépasser la somme effectivement dépensée par le Conseil de la Dette pour le recouvrement, l'encaissement et la transmission de la part contributive de cet Etat. Par cette demande, les Etats sous mandat britannique entendent être mis à l'abri du risque d'être grevés de frais encourus pour le recouvrement et la transmission de la part contributive d'un autre Etat.

Au cours des débats, il a été admis de toutes parts, et le Conseil a été le premier à le reconnaître, qu'aucune solidarité n'existait entre les Etats débiteurs vis-à-vis des créanciers, que, dès lors, aucun de ces Etats n'avait à répondre de la part d'un autre et que la part contributive d'aucun Etat ne pourrait être affectée au paiement d'annuités grevant une autre Puissance. Une discussion s'est engagée au sujet des frais dont chaque Etat débiteur serait responsable. Les Parties sont d'accord pour admettre que chacune d'elles supportera les frais nécessaires pour que la part contributive qui lui incombe parvienne, par les soins du Conseil de la Dette, jusqu'aux guichets des établissements financiers où les ayants-droit pourront le toucher. Pour désigner cette dernière opération, les Etats sous mandat britannique ont employé le terme « transmission » de la part contributive de chaque Etat. Le Conseil de la D.P.O. a proposé l'expression « attribution » de ladite part et l'on s'est demandé si entre les deux termes existait une nuance ou divergence rendant nécessaire une décision de l'Arbitre. Tel n'est pas le cas. Le terme « transmission » ne vise pas seulement l'envoi de la somme au Conseil. Il comprend l'opération par laquelle le Conseil assure la répartition nécessaire pour que la dite somme parvienne en mains des établissements où les créanciers pourront en toucher leur part. La participation d'un Etat aux frais est limitée aux frais afférents au recouvrement et à la transmission, soit application de la somme due par lui, dans le sens qui vient d'être précisé. Elle ne s'étend pas aux frais généraux de l'Administration de la D.P.O. Au cours des débats, il a été fait allusion aux frais nécessités par les tirages périodiques prévus par les contrats d'emprunt; mais ces frais-là ont trait au capital de la Dette, et non au service des annuités.

8. — QUESTIONS DIVERSES.

1. Tout en reconnaissant l'obligation que leur imposent les articles 46 et suivants et qui, pour les annuités, déploie ses effets à leur égard à partir du 1^{er} mars 1920, *les Etats sous mandat britannique*, dans leur premier mémoire, font observer ce qui suit:

Les annuités à charge des Etats intéressés ont été calculées par le Conseil de la Dette de telle sorte qu'au total elles suffiront pour couvrir le montant brut du service annuel de la Dette. Telles qu'elles ont été calculées, il n'y est tenu compte ni du fait qu'il a pu y avoir prescription de coupons et d'obligations depuis le 1^{er} mars 1920 et que pareille prescription peut se produire à l'avenir, ni du fait que le Conseil de la Dette a en mains des fonds de réserve dont il devra être fait usage.

Le Conseil de la Dette n'a pas davantage pris en considération le fait qu'il peut avoir reçu, depuis le 1^{er} mars 1920, et qu'il peut recevoir à l'avenir des revenus susceptibles d'être employés exclusivement pour le service de la Dette, fonds provenant du placement de fonds de réserve quelconques ou de tous arrangements qui pourraient intervenir, et de toute autre source de revenus divers, passés, présents ou à venir.

Si, après la répartition du capital nominal de la D.P.O., un Etat émet de nouveaux titres en représentation de sa part de la Dette, il bénéficiera de la prescription des coupons et obligations qui font partie de cette émission, mais il n'en bénéficiera qu'à partir de la date de l'émission. De même, si, au moment de la répartition du capital nominal, des fonds de réserve quelconques sont répartis entre les Puissances intéressées, chacun de ces Etats bénéficiera du revenu provenant du placement de sa part de tels fonds, mais seulement à partir de la date de la distribution.

En conséquence, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont émis l'avis que, sous l'empire de l'article 46 du Traité, un Etat ne peut être rendu responsable, à partir de la date où sa responsabilité prend effet, d'un montant supérieur à sa part proportionnelle dans les charges annuelles qui ont pu être, ou qui sont actuellement, ou qui seront à l'avenir, effectivement nécessaires pour le service de la Dette.

De même, ils estiment qu'indépendamment des termes de l'article 46 les Etats, dans leur ensemble, ont, en l'absence d'une disposition expresse contraire dans le Traité, le droit d'être placés dans la même situation vis-à-vis des porteurs qu'aurait occupée l'ancien Empire Ottoman, en vertu des contrats existants, si aucun démembrement de l'Empire n'avait eu lieu; et que, par conséquent, chaque Etat a droit, en proportion de la charge qu'il assume, et avec effet dès la date à partir de laquelle elle lui a été imposée, à participer aux avantages quelconques résultant des contrats d'emprunt et de revenus divers quelconques provenant d'autres sources auxquels aurait eu droit l'ancien Empire Ottoman, s'il n'y avait pas eu démembrement.

Dès lors, ils ont prié l'Arbitre de décider:

1° Que l'Irak, la Palestine et la Transjordanie ont droit, à partir du 1^{er} mars 1920, et en proportion de leurs charges respectives, à participer à toutes sommes rentrant sous les rubriques suivantes qui seraient revenues à l'ancien Empire Ottoman, s'il n'y avait pas eu démembrement, savoir:

- a) Prescription de coupons et d'obligations;
- b) Revenus provenant du placement de fonds de réserve quelconques, généraux ou spéciaux;
- c) Revenus susceptibles d'être employés seulement pour le service de la Dette, provenant de toutes autres sources diverses, passées, présentes ou futures, autres que les catégories de revenus mentionnés ci-dessous sous la lettre d);
- d) Revenus provenant des divers éléments mentionnés aux Sections VII, VIII, IX et X du premier mémoire des Etats sous mandat

britannique, et de tous arrangements qui pourraient y être substitués, mais seulement dans le cas où l'Arbitre n'adopterait pas la thèse émise dans ces dites sections (à savoir que lesdits revenus doivent être compris dans les revenus de l'Empire Ottoman).

2° Que ces sommes seront déduites par compensation des annuités respectives dont les Etats intéressés sont périodiquement redevables.

Il convient d'examiner successivement les divers points ainsi soulevés :

a) *Prescription de Coupons et de Titres.*

Les annuités à répartir comprennent toutes, ou en tout cas pour la plupart, un amortissement de capital ajouté aux intérêts. Le service des annuités doit donc normalement aboutir au remboursement du capital même de chacun des emprunts. La répartition de ce capital entre les Etats intéressés est néanmoins expressément prescrite par l'article 49 à titre d'opération distincte. Au moment d'y procéder on devra évidemment arrêter le chiffre exact du capital à répartir en tenant compte de la prescription déjà acquise de titres ou de coupons, pour autant qu'elle affecte le montant du capital encore dû. Dès qu'elle sera faite, chaque Etat sera grevé d'une part de dette déterminée et c'est apparemment lui seul qui bénéficiera désormais de la prescription de coupons ou de titres afférents à cette part. Dès lors, point n'est besoin d'envisager à cet effet une décision qui peut-être sortirait du cadre du présent arbitrage, tel qu'il est tracé par les articles 47, 50 et 51, 53 et 54. Jusqu'au moment où la répartition du capital sera entrée en vigueur, il paraît — en regard du système de proportionnalité consacré par le Traité — que les divers Etats sont fondés à réclamer le bénéfice de toute prescription par laquelle a été diminué le capital à répartir. Il en sera de même à l'égard de toute prescription d'intérêts se produisant après la date fixée à l'article 53 et à partir de laquelle commence leur responsabilité respective. Il n'y a pas lieu toutefois, pour l'Arbitre, de faire autre chose que de réserver leurs droits sur ce point.

b) *Revenus de fonds de réserve ou provenant d'autres sources.*

Il est difficile de voir ce qui pourrait faire utilement l'objet d'une décision rentrant dans le cadre du présent arbitrage. Le fonds de réserve institué en vertu de l'article VIII du Décret-Annexe du 8/20 décembre 1881 est régi par ledit article VIII, qui prescrit l'emploi des revenus du fonds. A l'égard de ce fonds, ainsi que de tous autres, peut se poser le double problème consistant à déterminer les droits respectifs des créanciers, par rapport à ceux de la Turquie et des autres Etats intéressés, et les droits respectifs de ces Puissances entre Elles; mais ce problème est en dehors des limites du présent arbitrage.

Les Etats sous mandat britannique soutiennent que les Puissances assumant, en vertu du Traité, une partie des charges de la D.P.O. ne sauraient être placées vis-à-vis des créanciers dans une position inférieure à celle qu'avait l'ancien Empire Ottoman, et qu'Elles doivent bénéficier, au même titre que la Turquie, de tous avantages quelconques auxquels ce dernier aurait eu droit s'il n'y avait eu démembrement. C'est là une thèse dont il serait difficile de contester la justesse, mais que l'Arbitre n'est pas appelé à consacrer officiellement, puisque aussi bien elle a trait aux rapports entre les Etats intéressés et les créanciers. Il suffira de réserver ici tous les droits des premiers, sans que de cette réserve puisse être tirée aucune conclusion

au préjudice des derniers, et de rappeler que les obligations de chacun des Etats, autres que la Turquie, assumant, en vertu du Traité, une part des charges de la D.P.O. ne s'étendent pas au delà des strictes limites tracées par le Traité même, et, en particulier, de ce qui est et demeure réellement nécessaire pour le paiement de la part d'annuités, et, le cas échéant, de capital incombant au dit Etat.

La réalisation de ce principe sera facilitée par la répartition du capital de la Dette, telle que la prévoit l'article 49, mais il n'y a pas lieu de rechercher ici dans quelle mesure ce travail rendra nécessaire des décisions à prendre au sujet des droits existants à l'égard de tous fonds de réserve et autres fonds disponibles, ainsi qu'à l'égard de l'affectation de ces fonds et, partant, des intérêts ou autres revenus qu'ils produisent. Cela est en dehors du présent arbitrage et l'Arbitre ne peut que réserver ici tous les droits en présence. La même constatation s'applique à la somme provenant du versement opéré par le Gouvernement italien et qui a fait l'objet de placements par décision de l'Administration de la D.P.O. (voir ci-dessus pages 578-580). Quant à la conclusion prise sous chiffre 2 par l'Irak, la Palestine et la Transjordanie, il résulte des déclarations faites au cours des débats que ces Etats n'entendent nullement se prévaloir de la compensation dont ils réclament le bénéfice pour retenir les annuités et leur charge ou en retarder le versement. Leur unique souci est d'obtenir que les droits qui leur appartiennent de ce chef leur soient entièrement réservés, et les réserves consacrées à cet égard par la sentence sont de nature à donner entière satisfaction à ce légitime désir.

2. Dans leur second mémoire, les *Etats sous mandat français* ont fait observer que jusqu'en mai 1923 ils n'ont pas cessé de verser au Conseil de la D.P.O. la totalité des revenus que la Dette percevait sur leur territoire. Les autres Etats détachés de l'Empire Ottoman n'ont effectué aucun versement pendant la même période, et aujourd'hui, pour le règlement de l'arriéré à leur charge, ils bénéficient du délai de vingt ans que l'article 55 leur accorde sans exiger d'eux le moindre intérêt. Dans ces conditions, il semble juste que l'on tienne compte aux Etats sous mandat français de l'intérêt des versements par eux faits, puisque autrement ils ne bénéficieraient pas, aussi complètement que les autres, du délai de paiement accordé par l'article 55.

L'Arbitre estime que la question ainsi soulevée n'a pas trait à la répartition des annuités de la D.P.O. et ne rentre pas, dès lors, dans les limites du présent arbitrage. En effet, les sommes mises par le Traité à la charge de chaque Etat, à partir de la date qu'indique pour chacun d'eux l'article 53, représentent autant de parts entièrement distinctes les unes des autres. Pour autant qu'un versement anticipé aura produit des intérêts, ils ne pourront profiter qu'à cet Etat. A défaut d'intérêts disponibles, aucun des autres Etats ne peut être mis à contribution pour y suppléer.

FRAIS DE L'ARBITRAGE

1. Aux termes de l'article 47, « les honoraires de l'Arbitre seront fixés par le Conseil de la Société des Nations et mis, ainsi que les autres frais de l'arbitrage, à la charge des parties intéressées ».

En cours de procédure et d'accord avec le Secrétariat général de la Société des Nations, l'Arbitre a invité les Parties comparantes à effectuer en mains

du Secrétariat général, pour la garantie du paiement des frais, un dépôt provisoire de frs. suisses 10.000 requis de chacune des quatre Puissances européennes, ainsi que des Etats sous mandat britannique et des Etats sous mandat français. Dans son ordonnance y relative, l'Arbitre a eu soin de réserver entièrement la décision finale quant à la répartition des frais. A cet égard, des doutes ont été formulés au cours des débats, quant à la question de savoir si l'article 47 entendait donner à l'Arbitre ou au Conseil de la Société des Nations le pouvoir de décider.

Le Secrétariat général de la Société des Nations, dont l'Arbitre a pris l'avis, estime qu'indubitablement c'est à l'Arbitre qu'il appartient de prononcer sur les frais. Il est naturel que la fixation des honoraires de l'Arbitre n'ait pas été laissée à lui-même et qu'on en ait chargé le Conseil de la Société des Nations; mais, au surplus, le principe subsiste que tout Tribunal compétent, quant au fond, l'est également à l'égard des frais, et l'on ne saurait trouver à l'article 47 une dérogation à cette règle. Sur cette question de compétence, l'Arbitre partage l'avis ainsi exprimé et, en conséquence, il statuera lui-même quant aux frais.

2. En ce qui concerne la répartition des frais, l'on ne saurait en aucune façon rechercher dans quelle mesure les Parties obtiennent gain de cause ou succombent dans leurs conclusions. Pareil procédé serait contraire à la pratique régulièrement suivie en matière d'arbitrage international et consacrée expressément dans la Convention de 1907 concernant le Règlement pacifique des conflits internationaux, article 85. De plus, il faut considérer que le présent arbitrage a été, pour toutes les Parties comparantes, une œuvre d'intérêt commun, à laquelle, ainsi que l'Arbitre se plaît à le constater, Elles ont toutes concouru dans l'esprit le plus élevé et dans le même désir d'assurer la saine application du Traité.

L'Arbitre s'est demandé s'il était possible de tenir compte ici de la mesure en laquelle les différents Etats étaient intéressés à l'arbitrage et à l'effet matériel des décisions prises. Il a dû reconnaître l'impossibilité de s'engager dans cette voie en raison du caractère aléatoire et des risques d'arbitraire que présenterait forcément une appréciation fondée sur une pareille base.

3. Le seul procédé correct demeure celui qui consiste à répartir les frais d'une manière égale entre les Etats comme tels. Ici se présente la difficulté de savoir comment il convient d'envisager les Pays d'Asie sous mandat britannique et sous mandat français. L'Irak est un Royaume, à l'égard duquel la Grande-Bretagne a assumé des responsabilités équivalant à celles d'une Puissance mandataire. Sous le mandat britannique, la Palestine et la Transjordanie ont chacune une organisation entièrement distincte. On est donc en présence de trois Etats suffisamment séparés pour être considérés ici comme Parties distinctes.

La France a reçu un mandat unique du Conseil de la Société des Nations, mais, dans les pays qui en sont l'objet, on peut reconnaître deux Etats distincts: la Syrie et le Liban, Etats dont chacun a sa propre Constitution, avec une nationalité nettement séparée de celle de l'autre. A l'égard du point à trancher ici, l'Arbitre estime donc, que cinq Etats d'Asie ont comparu devant lui, trois qui sont placés sous mandat britannique et deux sous mandat de la France.

Le nombre des Parties à considérer ici est donc de neuf. L'Arbitre estime ne pas être autorisé à faire entre Elles une distinction au point de vue de leur importance et à consacrer ainsi, même en simple apparence, une inégalité qui n'existe pas entre Elles.

La conclusion qui s'impose, c'est que les frais d'arbitrage, y compris les honoraires de l'Arbitre, sont à diviser en neuf parts, mis à la charge :

des Etats sous mandat britannique pour trois parts ;
des Etats sous mandat français pour deux parts ;
de la Bulgarie, de la Grèce, de l'Italie et de la Turquie chacune pour une part.

4. En raison de leur position officielle, les deux Puissances mandataires seront invitées à pourvoir Elles-mêmes aux versements encore nécessaires ; il leur appartient de prendre toutes décisions concernant la répartition entre les Etats placés sous leur mandat.

5. Le montant exact du total des frais d'arbitrage ne pouvant être encore établi, l'Arbitre doit prendre dans le dispositif de la sentence toutes décisions qu'il convient pour assurer la répartition à opérer et le règlement de comptes nécessaire entre les Parties.

EXÉCUTION DE LA SENTENCE

Il en est de même de toutes décisions utiles aux fins de faciliter l'exécution de la sentence.

1. Dans le délai fixé par l'article 47 du Traité, la dite sentence arbitrale sera déposée par l'Arbitre en un exemplaire original signé de lui, en mains du Secrétariat général de la Société des Nations, chargé de le conserver dans ses archives avec les documents y annexés. Elle sera simultanément communiquée à chacune des Parties en un exemplaire également signé de l'Arbitre et un certain nombre d'autres exemplaires portant sa signature imprimée. La même communication sera faite au Conseil de la Dette. D'autres exemplaires de la sentence demeureront en mains du Secrétariat général de la Société des Nations pour être à la disposition de qui de droit, et notamment de la Commission prévue par l'article 49 du Traité.

2. Les modifications apportées par la sentence au plan de répartition qu'avait établi le Conseil de la Dette nécessitent un nouveau travail, qui incombe à ce dernier et qui, grâce aux indications préalables communiquées aux Parties, par lettre du Secrétaire de l'Arbitre du 28 mars 1925, a pu être commencé sans retard et pourra être achevé à bref délai. Le résultat de ce travail devra être notifié par le Conseil de la D.P.O. à chacun des Etats intéressés. Toutes difficultés ou contestations qui pourraient surgir sur la question de savoir si les nouveaux chiffres indiqués à chaque Etat sont bien conformes à la sentence même, en ce qui le concerne, pourront être portées, par simple requête, devant l'Arbitre, lequel se réserve de consacrer, pour chaque Puissance comparante, les chiffres définitifs la concernant par sa signature apposée au pied d'un exemplaire de la notification adressée par le Conseil de la Dette. Cette dernière formalité d'exécution ne sera accomplie que lorsqu'il y aura accord entre le Conseil et la Puissance en cause au sujet des chiffres concernant cette dernière ou lorsqu'un différend entre eux aura été tranché par l'Arbitre.

3. Quant aux frais, l'Arbitre invitera le Secrétariat général de la Société des Nations (en mains duquel le dépôt provisoire des fonds a été effectué)

à bien vouloir, une fois le total arrêté, en opérer la répartition conformément à la sentence et assurer le règlement qui doit intervenir entre les Parties à la suite du dépôt déjà fait par chacune d'Elles. La notification adressée par le Secrétariat général à un Etat vaudra titre vis-à-vis de ce dernier pour le montant des frais qu'elle indiquera comme demeurant encore à sa charge.

DISPOSITIF DE LA SENTENCE

Par ces motifs,

L'Arbitre,

Statuant souverainement sur la répartition des charges annuelles visées à l'article 47 du dit Traité de Lausanne, du 24 juillet 1923, et faisant application du dit article 47, ainsi que des articles 50, 51, 53 et 54, et — en tant de besoin — de l'article 52 du Traité,

I. DIT ET PRONONCE :

1. Dans le calcul et les comptes de la répartition relative aux Bons du Trésor de 1911, 1912 et 1913 énumérés dans la Partie A du Tableau de la Dette Publique Ottomane, antérieure au 1^{er} novembre 1914, annexé à la 1^{re} Section de la II^e partie du Traité de Lausanne, le montant des intérêts moratoires et des commissions portés en compte par le Conseil de la Dette Publique Ottomane pour la période de dix ans que fixe l'article 54 du Traité doit être retranché.

2. Le poste « Revenu des Phares en Crète » figurant sous lettre i, page 66 du Recueil « Documents et Tableaux relatifs à la Répartition des charges annuelles de la Dette Publique Ottomane, conformément au Traité de Lausanne du 24 juillet 1923 », publié en 1924 par le Conseil de la Dette, doit être rétabli dans le calcul du revenu moyen total de l'Empire Ottoman pour les années financières 1910-1911 et 1911-1912 et attribué à la Grèce, dans la répartition prescrite par l'article 51, chiffre 1^{er}, du Traité. Toutefois, il n'en sera pas tenu compte dans la répartition des annuités relatives à la Dette unifiée et aux Lots turcs.

3. Les revenus du Mont-Liban portés en compte par le Conseil de la Dette sous le titre « Sandjak indépendant, Djebel-Liban », à page 95 du Recueil mentionné sous chiffre 2 ci-dessus, ne doivent être comptés dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman pour les années financières 1910-1911 et 1911-1912 que pour la somme représentant, pendant ces deux années, le surplus visé à l'article 15, alinéa 1^{er}, du Règlement du Liban, du 6 septembre 1864, c'est-à-dire le surplus du produit des impôts dépassant les frais d'administration de la Montagne et ses dépenses d'utilité publique. C'est également cet excédent qui seul doit figurer comme part d'impôt attribuée au Djebel-Liban en application de l'article 51, chiffre 2, du Traité.

4. Dans la répartition prescrite aux articles 50 et 51 du Traité, les revenus du каза de Soflou (Sofoulou) mentionné à pages 36 et 51 du Recueil cité sous chiffre 2 et 3 ci-dessus, doivent être entièrement exclus de la part attribuée à la Bulgarie.

Ils doivent être attribués pour quatre cinquièmes à la Grèce, pour un cinquième à la Turquie.

5. Les districts de Bané, Serdesht, Sulduz, etc., attribués à la Perse en 1913-1914, doivent être, pour l'application de l'article 51, retranchés du territoire des cazas auxquels ils étaient rattachés en 1910-1911 et 1911-1912. En conséquence, le revenu des dits cazas pendant ces deux années sera — tant dans le revenu moyen total de l'Empire Ottoman que dans la part afférente à l'Irak — diminué dans la proportion de la superficie des districts attribués à la Perse à la superficie des cazas dont ils faisaient partie avant cette attribution. Cette proportion sera déterminée d'après la carte établie en 1911 par la délégation anglo-russe, dont l'exemplaire en mains de l'Arbitre demeure annexé à la sentence arbitrale.

6. Aux fins de la répartition des revenus des cazas dont le territoire a été divisé entre l'Irak et la Syrie et de ceux dont le territoire a été partagé entre la Palestine et la Syrie, le calcul de la superficie des parties de territoire respectives doit être révisé en conformité de la carte officielle à produire par le Gouvernement turc et acceptée par les Etats intéressés. Le calcul des parts de revenu afférentes aux dites parties de territoire, dans l'application de l'article 51, chiffre 2, du Traité, sera modifié en conformité du résultat de ce travail de révision.

Il en sera de même, entre la Palestine et la Syrie, pour la répartition des recettes du chemin de fer du Hedjaz d'après la longueur du secteur de ligne compris dans le territoire attribué à chacun de ces deux Etats.

7. Les calculs relatifs au caza de Maan seront établis séparément et la part contributive de ce caza, dans le revenu moyen du territoire détaché où il a été compris, sera déterminée de façon distincte. La part d'annuités correspondant à la part de revenu moyen afférente au dit caza sera mise à la charge de celui des Etats (Hedjaz ou Transjordanie) auquel le territoire du caza de Maan sera attribué en définitive.

II. DIT ET PRONONCE, EN OUTRE :

1. Le Conseil de la Dette Publique Ottomane est chargé d'établir, avec le concours et sous le contrôle de l'expert-financier commis à cet effet par l'Arbitre, la répartition définitive prescrite par l'article 47 du Traité, en se conformant au dispositif sous chiffre 1^{er} de la présente sentence.

2. Les Etats intéressés ont, à l'égard de ce nouveau travail du Conseil de la Dette Publique Ottomane, la faculté que leur réserve l'article 47, alinéa 2, du Traité.

3. A la suite de son nouveau travail, le Conseil de la Dette Publique Ottomane notifiera à chacun des Etats intéressés le montant rectifié des annuités à sa charge. Toutes contestations au sujet de ce montant seront tranchées, à la requête de l'Etat en cause, par l'Arbitre, qui requerra préalablement et par écrit, de la part dudit Etat et du Conseil, toutes explications ou observations nécessaires.

4. Tout Etat intéressé recevra du Conseil, à sa requête, un exemplaire, contre-signé de l'Arbitre, de la notification lui communiquant le chiffre définitif des annuités à sa charge. Le Tableau d'ensemble de ces chiffres définitifs, établi par le Conseil de la Dette Publique Ottomane, et contre-signé par l'Arbitre, sera déposé en mains du Secrétariat

général de la Société des Nations à Genève pour y demeurer annexé à l'exemplaire original de la présente sentence.

III. **DONNE ACTE** aux Parties des réserves formulées par Elles, ou quelques-unes d'entre Elles, à l'égard tant de la monnaie en laquelle doivent être payées les annuités réparties en application des articles 50 et 51 du Traité que des indications y relatives figurant dans la notification que leur a adressée le Conseil de la Dette, par lettre du 6 novembre 1924.

IV. **DONNE ACTE** aux Parties du fait que, d'après les déclarations mêmes du Conseil de la Dette Publique Ottomane, dans les frais réservés par ce dernier comme frais du Conseil de la Dette, à page 109 du Recueil mentionné sous chiffre I^{er}, 2, 3, 4 ci-dessus, la part de frais incombant à chacun des Etats intéressés ne doit comprendre que la part des frais effectivement nécessaires pour le recouvrement, l'encaissement et l'application, soit la transmission de la part des annuités à charge dudit Etat, qu'au delà de cette part les Etats ne sont pas, par le Traité, grevés d'une participation aux frais généraux du Conseil de la Dette, qu'aucun de ces Etats ne saurait être responsable d'une part d'annuités incombant à un autre Etat et que la part d'annuités à charge d'un Etat et fournie par lui ne devra jamais être détournée de son affectation, ni servir au paiement d'une part d'annuités incombant à un autre Etat.

V. **RÉSERVE AUX PARTIES** tous les droits qu'elles peuvent avoir, soit du chef de prescription de coupons ou de titres, soit relativement à des fonds de réserve ou autres, ainsi qu'aux revenus desdits fonds et à toutes autres sommes affectées au service de la Dette Publique Ottomane ou disponibles à cet effet, soit encore du chef de versements déjà opérés en mains du Conseil de la Dette Publique Ottomane à titre de prestation pour le service des annuités de la dite Dette (cette dernière réserve s'appliquant, en particulier, aux sommes que le Conseil de la Dette a reçues du Gouvernement royal d'Italie à la suite du Traité de Lausanne de 1912 et dont il a décidé le placement en vue dudit service des annuités de la Dette Publique Ottomane), soit enfin relativement à la part de l'emprunt « Avances, Régie des Tabacs » (Tableau A annexé à la I^{re} Section de la II^e Partie du Traité) qui a été versée au Gouvernement ottoman après le 1^{er} novembre 1914.

RÉSERVE AUX PARTIES, d'une manière générale et en tant que de besoin, tous droits à l'égard desquels il n'est pas statué par la présente sentence.

VI. **ECARTE TOUTES AUTRES CONCLUSIONS** des Parties et confirme les décisions du Conseil de la Dette Publique Ottomane, en tant qu'elles ne sont pas modifiées ou affectées par le dispositif qui précède.

VII. **DIT ET PRONONCE ENCORE :**

1. Les honoraires de l'Arbitre et les autres frais du présent Arbitrage sont mis à la charge des Parties, et répartis entre Elles comme suit:

Trois parts à la charge de l'Irak, de la Palestine et de la Transjordanie, pris collectivement comme Etats placés sous mandat britannique;

Deux parts à la charge de la Syrie et du Liban, pris collectivement comme Etats placés sous mandat français;

Une part à la charge de la Bulgarie;

Une part à la charge de la Grèce;

Une part à la charge de l'Italie;
Une part à la charge de la Turquie.
Total: neuf parts.

2. Charge le Secrétariat général de la Société des Nations à Genève:

a) d'arrêter le montant total des frais d'arbitrage conformément à la décision prise par le Conseil de la Société des Nations, à Rome, le 10 décembre 1924, en application de l'article 47 du Traité.

b) De fixer en conséquence le montant des frais incombant à chaque Partie, en conformité de la répartition statuée au présent chiffre VII, 1, de la présente sentence.

c) d'opérer entre les Parties le règlement de comptes qui doit intervenir à la suite du dépôt provisoire effectué par Elles et de la répartition définitive statuée par la présente sentence.

d) de pourvoir au versement par les Parties en cause de toutes sommes qui demeureront encore à leur charge en vertu de la répartition ici statuée et du règlement de comptes ici ordonné.

e) de restituer aux Parties les excédents qui, à la suite du règlement de comptes ici prescrit, pourraient leur revenir sur le dépôt provisoire effectué par Elles.

3. La notification adressée à chaque Partie par le Secrétariat général de la Société des Nations, pour lui indiquer le chiffre définitif de la part de frais à sa charge, est à considérer comme partie intégrante de la présente sentence et aura même force qu'elle à l'égard de la Partie en cause.

Cette notification sera adressée pour les Etats sous mandat britannique ou français au Gouvernement de la Puissance mandataire, lequel est invité à pourvoir aux versements de toutes sommes demeurant, après règlement de comptes, à charge des Etats respectifs.

VIII. DIT ET PRONONCE ENFIN:

1. La présente sentence est déposée par l'Arbitre au Secrétariat général de la Société des Nations, à Genève, en un exemplaire original que le Secrétariat général est chargé de conserver dans ses archives avec les documents qui y sont annexés.

2. Un exemplaire muni de la signature manuscrite de l'Arbitre sera adressé par lui à chacune des Parties, ainsi qu'au Conseil de la Dette Publique Ottomane.

3. Le Secrétariat général de la Société des Nations est chargé de tenir à la disposition de chaque Partie et du Conseil de la Dette Publique Ottomane des exemplaires de la sentence, munis de la signature imprimée de l'Arbitre.

Ainsi prononcé et signé à Genève, le 18 avril 1925.

L'Arbitre: Eugène BOREL.
